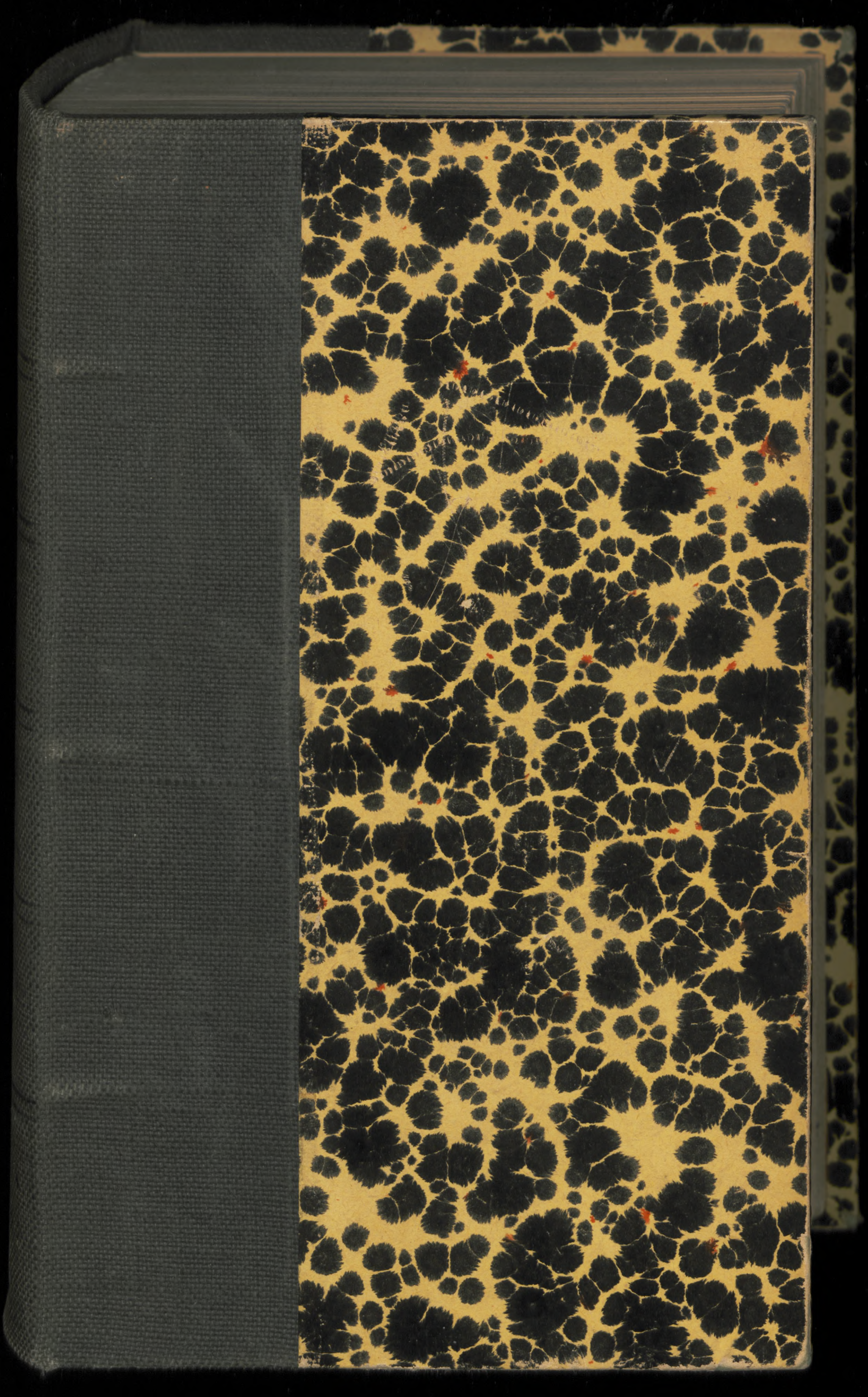


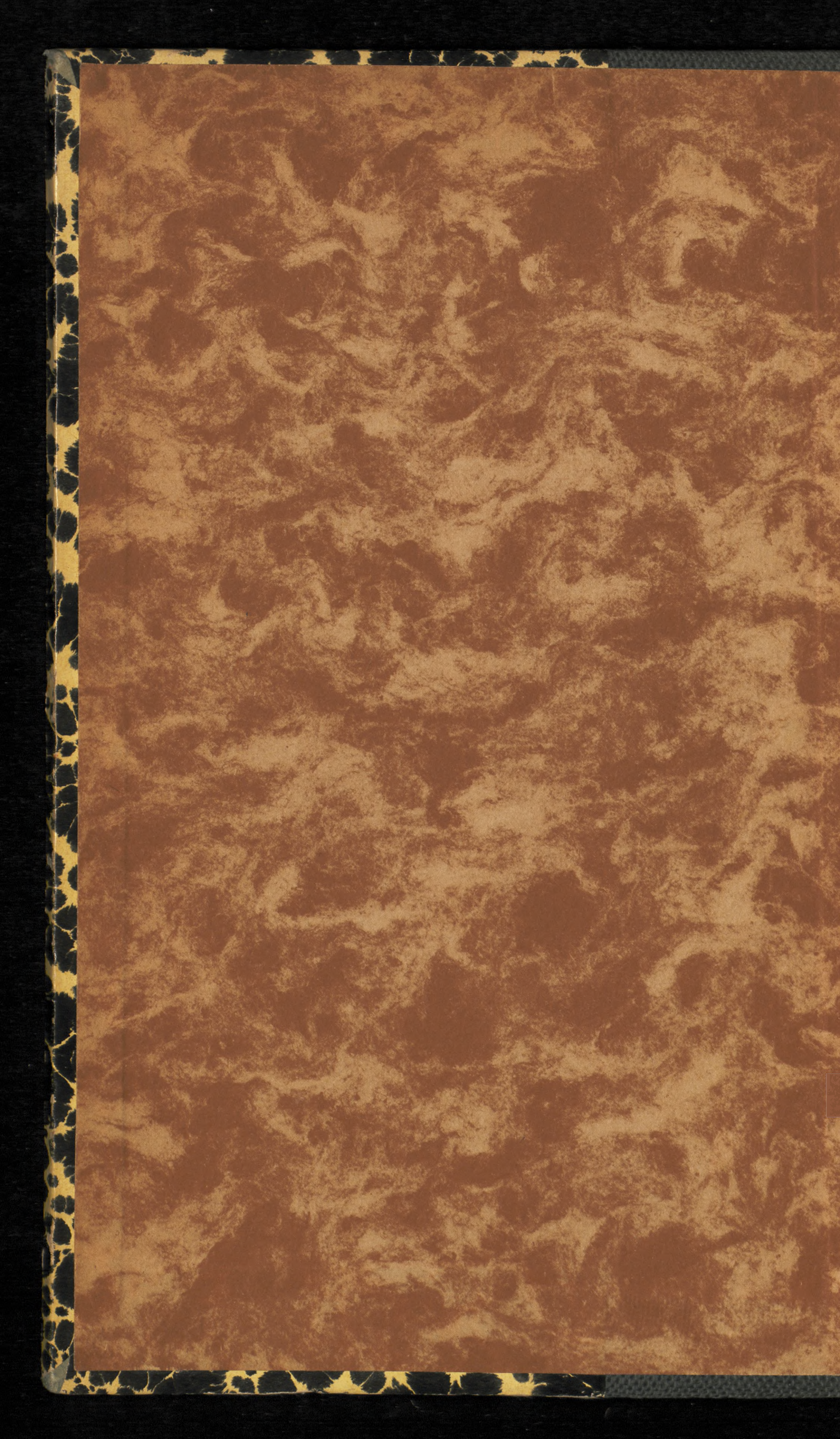
H. IBSEN

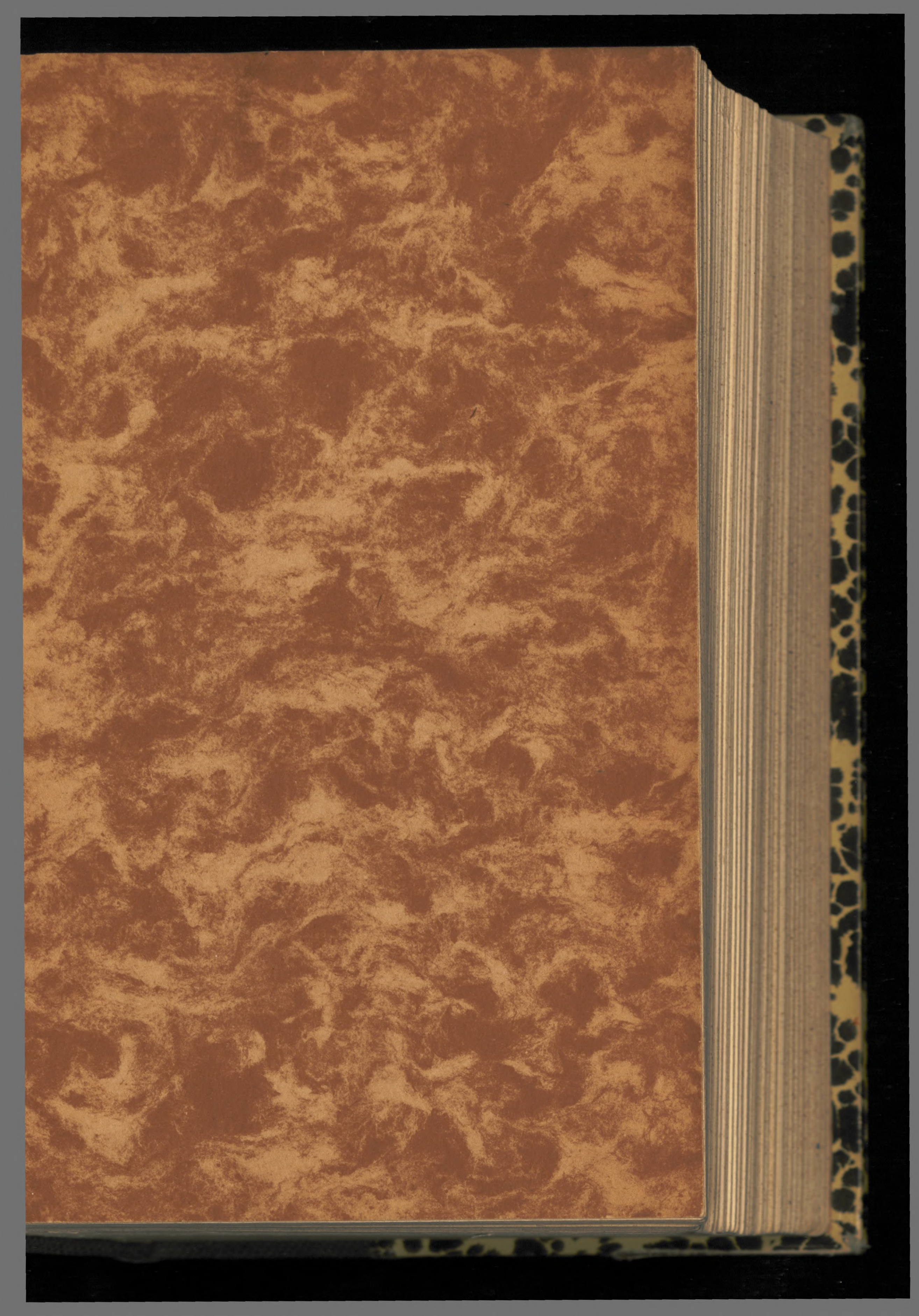
ŒUVRES COMPLÈTES

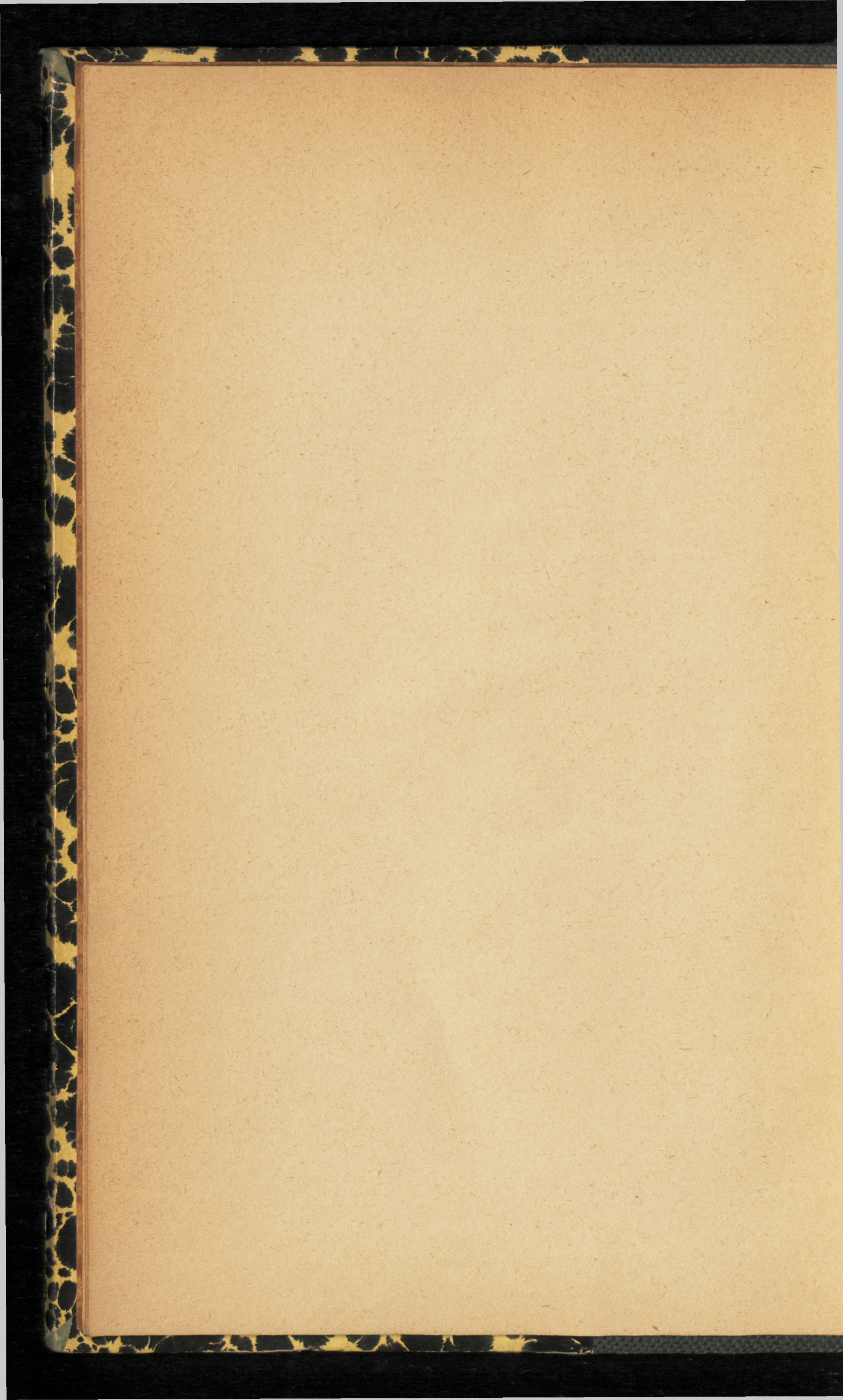
TOME 11











HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME ONZIÈME

LES DRAMES MODERNES

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ
(1877)

MAISON DE POUPÉE
(1879)

PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
HENRIK IBSEN

Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite). La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour *(suite)*. *Peer Gynt* (1867).

Tome IX. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1875). *L'Union des jeunes* (1869). *Poèmes et proses.*

Tome X. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873) *(suite). Empereur et Galiléen (suite).*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **L'Angoisse**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **Varenka Olessova**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide. — Les Nuits claires. — La Grande Faim. — Le Dernier Viking. — Dyrendal. — Les Émigrants. — Le Prisonnier qui chantait. — Le Nouveau Temple. — Gens de la côte. — Oiseaux blancs. — La Maison et la mer. — Le Jour et la nuit.** (CALMANN LÉVY).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).

FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1939.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME ONZIÈME

LES DRAMES MODERNES

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ
(1877)

MAISON DE POUPÉE
(1879)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

LES DRAMES MODERNES

POÈMES ET PROSES

DEVANT LE CERCUEIL D'AMALIE HOLCK

Tout ce que le monde enferme de meilleur,
les œuvres de l'art en couleurs et en sons,
l'œuvre de beauté que le verbe a fixée,
elle l'a aimé tout au long de sa vie.

Tout ce que la terre a de charmant en soi,
soleil et rosée, douce paix des ombrages,
cours des frais ruisseaux, doux parfum des vallées,
elle l'a aimé, cherché, en a joui.

Tout ce que comprend l'empire de l'esprit,...
le besoin du vrai, la foi complète, entière,
le goût de clarté, l'élan vers la lumière,
elle l'a aimé en son âme profonde.

Lourdement un voile est tombé sur son front,
la nuit a longtemps obscurci sa pensée ;
ici, aux pays brumeux de la poussière,
jamais la clarté ne lui est revenue.

Mais aux jours de deuil, dans les nuits de douleur,
le petit foyer m'apparaît comme en fête ;
des hôtes discrets s'asseyent près du lit ;
lumière et beauté rayonnent autour d'eux.

Tout ce que le monde enferme de meilleur,
soins affectueux, et charité ardente,
dévouement passant tout ce qui se peut dire,
lui fut prodigué dans sa voie douloureuse.

Tout ce que sur terre on trouve de charmant,
soleil de douceur, suave paix fidèle,
tout ce qui lui était cher en tant que femme,
elle en eut dans ses tourments le réconfort.

Je vois donc de la beauté dans cette mort,
un éclat de fête aux bois noirs du cercueil,
espoir de lumière au chagrin des regrets,...
monte à la clarté, âme enfin libérée !

DISCOURS AUX ÉTUDIANTS

Kristiania, 10 septembre 1874.

MESSIEURS,

Lorsqu'en ces dernières années de mon séjour à l'étranger, il m'apparut de plus en plus clairement que c'était devenu maintenant pour moi un besoin de revoir le pays, je ne vous cacherai pas que j'éprouvai quelque inquiétude et quelque hésitation à prendre mes mesures en vue de ce voyage. Mon séjour ici ne devait être, il est vrai, que de courte durée, mais je sentais que, si court qu'il fût, il pouvait tout de même être assez long pour détruire une illusion dans laquelle j'aimerais continuer à vivre.

Je me demandais : avec quels sentiments mes compatriotes vont-ils me recevoir? L'accueil honorable fait aux livres que j'ai envoyés au pays ne pouvait pas me rassurer complètement ; car la question était toujours : quelle est ma situation personnelle à l'égard de mes compatriotes?

Car il n'est pas niable qu'il y a eu mésintelligence sur plusieurs points. Autant que j'ai pu le comprendre, les griefs contre moi ont été de deux sortes. On a cru que j'ai considéré mes relations personnelles et privées dans le pays à la lumière d'une injuste amertume, et l'on m'a reproché d'avoir pris à partie des errements de notre vie nationale, qui, selon les idées de beaucoup de gens, demandaient à être traités tout autrement que par l'ironie.

Je ne crois pas pouvoir mieux employer cette heureuse et insigne journée qu'à une déclaration et une confession.

De ma situation privée je n'ai jamais fait l'objet immédiat d'aucune de mes œuvres. Cette situation avait à mes yeux moins d'importance, aux temps pénibles d'autrefois, que je n'aurais dû leur en attribuer, comme je l'ai compris plus tard. Lorsque le nid de l'eider a été pillé une première, une seconde et une troisième fois, ce furent des illusions et de grands espoirs de vie qui lui furent pris. Si, au cours de fêtes, des souvenirs me sont revenus, comme à l'animal entre les mains du montreur d'ours, c'est surtout parce que j'ai eu ma part de responsabilité dans une époque qui a enseveli une belle pensée sous les chants et la pompe.

Et qu'est-ce donc qu'être poète? Tard je me suis rendu compte qu'être poète, c'est essentiellement voir, mais, notez-le bien, voir de telle sorte que la chose vue soit assimilée par le lecteur telle que le poète l'a vue. Mais on ne voit et on n'assimile ainsi que ce qui a été vécu. Et cette question du vécu est précisément le secret de la littérature de notre temps. Tout ce que j'ai écrit en ces dix dernières années, je l'ai vécu en esprit. Mais aucun poète ne vit rien isolément. Ce qu'il vit, ses compatriotes contemporains le vivent avec lui. Car s'il n'en était pas ainsi, qu'est-ce qui jetterait le pont de la compréhension entre l'écrivain et le lecteur?

Et qu'est-ce donc que j'ai vécu et sur quoi j'ai écrit? Le domaine a été vaste. Parfois j'ai écrit sur ce qui n'a pris vie en moi que par lueurs et à mes meilleurs moments, ce qui était beau et grand. J'ai écrit sur ce qui était, pour ainsi dire, supérieur à mon moi journalier, et j'ai écrit sur cela pour le fixer devant moi et en moi-même.

Mais j'ai aussi écrit sur le contraire, sur ce qui, pour l'observation intérieure, apparaît comme le résidu et les scories de notre nature. En ce cas, être poète a été pour moi comme un bain, d'où je me suis senti sortir plus pur, plus sain et plus libre. Oui, messieurs, personne ne peut littérairement représenter ce dont il n'a pas en quelque mesure, et, du moins à

certains moments, le modèle en lui-même. Et qui est, parmi nous, l'homme qui n'a pas senti parfois, et reconnu en lui une opposition entre la parole et l'acte, entre la volonté et la tâche, et généralement entre la vie et la doctrine? Ou qui est celui, parmi nous, qui n'a pas été, au moins en certains cas, égoïstement à lui-même assez, et qui, à demi s'en doutant, à demi de bonne foi, a enjolivé cette situation aux yeux des autres et de lui-même.

J'ai pensé que si je dis cela à vous, étudiants, cela vient précisément à la bonne adresse. Ce sera compris comme il faut que ce le soit ; car les étudiants ont essentiellement même tâche que le poète : élucider pour eux-mêmes, et par là, pour les autres, les questions contingentes et éternelles qui s'agitent dans le temps et la société auxquels ils appartiennent.

En ce sens j'ose dire de moi-même que pendant mon séjour à l'étranger je me suis efforcé d'être un bon étudiant. Un poète est par nature de ceux qui ont la vue longue. Jamais je n'ai vu mon pays et la vie vivante de mon pays aussi pleinement, aussi clairement et aussi intimement que de loin et pendant mon absence.

Et maintenant, mes chers compatriotes, deux mots pour finir, qui ont aussi rapport à quelque chose de vécu. Lorsque l'empereur Julien est au bout de sa carrière, et que tout s'écroule autour de lui, rien ne le déprime aussi profondément que cette pensée, que tout ce qu'il a gagné est ceci : de rester avec une respectueuse estime dans le souvenir de têtes lucides et froides, tandis que son adversaire siégerait, riche d'amour, dans les cœurs chauds et vivants des hommes. Ce trait est provenu de beaucoup de sentiments vécus ; il a son origine dans une question que je me suis parfois posée à moi-même, là-bas, dans la solitude. Aujourd'hui la jeunesse de la Norvège est venue à moi ce soir, et m'a donné réponse par des paroles et des chants, donné réponse si chaude et si parfaite, telle que jamais je ne me serais attendu à l'entendre. J'emporterai cette réponse

comme le plus beau résultat de ma visite à mes compatriotes en mon pays ; et c'est mon espoir et ma conviction que ce que j'éprouve ce soir est quelque chose de vécu, qui trouvera aussi un jour son reflet dans une œuvre future. Et si cela se produit, si un jour j'envoie un tel livre au pays, je demande que les étudiants l'accueillent comme une poignée de main et un remerciement pour cette soirée ; je les prie de l'accueillir comme gens qui ont part à l'ouvrage.

A LA FÊTE DU MARIAGE

DE JAKOB HEGEL ET DE MADEMOISELLE ELISABET BAGGE

le 9 octobre 1874.

Les feuilles tombent et les feuilles craquent ;
c'est l'automne du nord qui vient ;
sous le couvert des forêts dénudées
circule la voix de l'adieu.
Aussi les forces du nord se concentrent
dans le rendez-vous du cœur, au foyer,
on s'y souvient de sa vie au grand air,
enfermés dans la salle, au chaud.

O vous qui vous êtes choisis l'un l'autre,
qui formez un si jeune couple,
entrez, le front couronné de printemps,
dans votre future demeure.
Laissez dehors les jours pâles d'octobre
étaler leurs lourdes toiles de brume ;
que le foyer vous soit une tonnelle
à la gloire de la jeunesse.

C'est juste en quoi l'art de vivre réside :
dans les joies et dans les tracas,
se rappeler son humeur printanière,
garder sa jeunesse de cœur,

et puis, le soir, quand le soleil décline,
maintenir les idéals du matin
avec éclat, haut en l'air, hardiment.
Pouvoir cela, c'est la victoire.

Y parvenir, c'est avoir résolu
ce problème : la vie commune ;
l'esprit, ici, ne sait dire la voie,
la sagesse, pas davantage.
Mais l'amour sait deviner à l'aveugle
où l'on pourra trouver le sentier.
Ne manquez pas de veiller à grand soin
sur cette flamme de salut.

Souvenez-vous : qui met cette lumière
sur la table de son autel,
aura, au cours des nuits d'accablement,
de quoi voir où poser le pied.
Et lorsqu'un jour les feuilles tomberont
autour de vous, à l'âge de l'automne,...
à sa lueur, regardez en arrière
les beaux jours de votre printemps !

A MADEMOISELLE EMMA KLINGENFELD

avec un exemplaire de *Madame Inger d'Ostraat.*

Ce que j'ai chanté chez moi en nordique
m'est venu du sud en forme d'écho.

Cela m'est venu adouci de ton ;
c'était bien pourtant mon œuvre nordique.

Non pas un écho des fjelds blancs de neige ;
mais écho des bois par un soir d'été.

C'est bien ce qu'il faut pour que l'interprète
ouvre au skald la voie chez les étrangers.

En remerciement voici une autre œuvre
sur un autre temps, plus récent, moins fort.

Ce sont des tableaux d'une nuit d'automne,
où aucun soleil n'annonce une aurore.

Des femmes de feu et de cœur paraissent ;
et le drame noir finit dans le sang.

De ton doux foyer, jeune femme, laisse
encor ton esprit voler vers le nord,

et te transporter au fjord de Trondhjem,
où la brume est comme un crêpe de deuil.

Que l'ombre d'Eline, et aussi d'Inger,
passent près de toi. Mais ensuite, oublie.

Et retourne voir le cours de l'Isar,
comme réveillée d'un rêve lugubre.

SALUT DE CHANTEUR A LA SUÈDE

(Aux fêtes d'étudiants d'Upsala, 1875.)

Merci de nous convier chez les jeunes
dans votre antique cité !
La brèche du Kjölen est comblée,
sa haie de rocs nivelée :
les cimes dressées de la frontière
n'ont pas gêné notre marche ;
des forêts de Norvège, la route
s'en va toute unie vers vous.

Que le chant, uni comme la route,
frappe sa corde d'acier ;
chant et bruissement des sapins
sont la langue des Suédois.
Les voix de Norvège en cette langue
présentent notre salut ;
de l'est le sonore accent suédois
nous apporte la réponse.

Trop longtemps nos chants sont demeurés
disjoints dans le cœur du monde ;
où retentissait la voix suédoise,
la Norvège était muette ;

et quand nous avons voulu parler
    et réclamer le silence,
le chœur populaire des Suédois
    n'était pas dans notre cercle.

Hymne à Jérusalem sous les palmes,
    poème aux détroits bretons,
chant d'attaque à Narva, psaume à Lützen,
    n'ont sonné qu'à demi-chœur.
Qu'en poussière tombe donc la pâle
    splendeur des drapeaux antiques ;
des devoirs nouveaux sont imposés
    par son génie à la race.

On entend des accords printaniers
    s'élever de notre temps,...
un chanteur à l'oreille subtile
    perçoit les rumeurs confuses.
La troupe des chanteurs, c'est les jeunes,
    et la mission des chanteurs
est d'amener à des temps nouveaux,
    par leurs chants, l'âme du peuple.

Écoutez avec nous ce qui vient ;
    écoutez la rumeur d'aube ;
et si vous entendez des accents
    qui frappent comme l'éclair,...
soufflez dans la trompe et tournez-vous
    vers la forêt norvégienne !
Nous viendrons ! Le mur de la frontière
    n'arrête pas notre marche !

BIEN LOIN

Upsal verra bientôt réunis tous les jeunes;
on aura des torrents de discours et de chants.

J'ai, pour la réunion, composé un poème,
je me sentais, de corps et d'esprit, plein d'ardeur.

Profitant d'un instant de foi parmi les doutes,
mon pied partait déjà rejoindre la jeunesse.

Mais c'est passé. Ma porte est décidément close
à tout revirement. Je reste seul, bien loin.

Bonne chance à vous tous, insouciante troupe!
Bonne chance à vous tous, à qui jouer suffit!

Puisse l'été puissant écarter les nuages,
la forêt embaumer vos âmes altérées!

Beau temps, pour que le vent emporte vos chansons!
Brise dans les drapeaux, et soleil dans les cœurs!

Que les journées soient radieuses, les nuits claires,
partout où vous irez au cours de cette fête !

Et moi qui suis bien loin, je vous vois défiler ;
je vous vois et j'entends les airs familiers.

Pourtant, combien me semble étranger et lointain
ce cortège joyeux à travers le pays.

Des fantômes de temps et d'hommes disparus
reviennent dans la troupe de nos jeunes gens.

Dans la brume des mots et dans l'encens des fêtes
prend forme un revenant d'histoire universelle.

Tout pareil à celui d'aujourd'hui dans le nord,
un cortège a grondé dans toute l'Italie.

Le long des Apennins la jeunesse en colonne
a secoué le sommeil des ruines populaires.

Cela se passait à l'aube embrumée du siècle.
Aujourd'hui le drapeau flotte au château Saint-Ange.

Tout pareil à celui d'aujourd'hui dans le nord,
un cortège a grondé dans toute l'Allemagne.

On rêvait de s'unir par des voies divergentes ;
on rêvait de bannières rouge, noir et or.

Ensuite vint la partie grave de ces fêtes.
La jeunesse accueillit des vieillards grisonnants.

Sans se lasser, les vieux, pour cette même cause
qui incitait au jeu, hissèrent leur drapeau.

Ils parvinrent au but malgré vents et tempêtes ;
solidement ils maçonnèrent leur foyer.

Leur rêve, ils le *voulaient;* la victoire a suivi.
L'Europe s'est mûrie, et l'époque est ardente.

C'est pourquoi me paraît étranger et distant
le cortège joyeux à travers mon pays.

Des fantômes de temps et d'hommes disparus
surgissent dans la troupe de nos jeunes gens.

De la brume des mots et de l'encens des fêtes
émane un revenant d'histoire universelle.

Pourquoi se tait la seule voix autorisée
qui rompt tout sortilège et tire du sommeil?

Je vais le dire. Elle a le mutisme des tombes
parce qu'un peuple a eu la liberté trop jeune.

Se recevoir soi-même en cadeau est risqué ;
c'est là un lest qui peut faire sombrer la nef.

On nous a mis en mains une excellente épée,
mais sans nous enseigner ce que l'arme valait.

Aussi notre destin fait la bascule, oscille,
il est comme un couteau entre des mains d'enfant.

Nous voilà écoutant les savants et penseurs,
et n'osant rien toucher qu'avec des gants de soie.

Nous vivons en rêveurs et sommes incapables
d'une action d'où la perte ou le succès résulte.

Quand viendra nous tirer de notre léthargie
l'esprit du siècle avec son mot de ralliement?

Munich, le 2 juin 1875.

LETTRE EN VERS

Mon cher ami,

Vous m'écrivez, inquiet, et vous me demandez
pourquoi les gens sont aujourd'hui si déprimés,
n'ont ni exaltation de joie, ni de douleur,
et paraissent couver comme une crainte obscure,...
pourquoi rien ne parvient à fouetter les esprits,
pourquoi nul, en sa propre infortune, n'est juge,
pourquoi chacun subit sort heureux ou contraire
avec un calme morne, et reste dans l'attente.

N'exigez pas de moi, cher, le mot de l'énigme ;
j'interroge surtout ; répondre est peu mon fait.
Mais puisque vous avez pris la plume, je veux,
du moins, que vous ne l'ayez pas trempée en vain,...
si toutefois on ne veut pas absolument
que la réponse à la question soit trop directe.
Bref, je réponds en vous questionnant à mon tour ;
et puisque vous avez affaire à un poète,
excusez-le si sa question est une image.

Dites-moi donc s'il vous est jamais arrivé
sur nos côtes, de voir, d'aventure, un navire
qui s'éloignait de terre avec vent favorable
et qui mettait le cap droit vers la haute mer?

Certes, vous l'avez vu, et avez observé
l'animation, la joie, l'activité à bord,
la sereine confiance activant le travail,
la fermeté des ordres du commandement,
comme si c'était là un monde bien réglé,
dont l'orbe est établie, comme pour notre terre,
avec pareilles lois pour sa marche et sa course.

Le vaisseau part souvent pour de très longs voyages ;
il va vers des pays lointains, des ports nombreux.
On débarque le fret, et puis on hisse à bord
des denrées en ballots sous des noms étrangers ;
et la cale est bourrée de la poupe à la proue
de caisses et de balles en nombre infini,
et ce que le navire emporte, capitaine
ou équipage, nul ne le sait bien au juste ;
c'est un méli-mélo, tout est pris comme il vient.

Puis, on part de nouveau pour courir l'océan ;
la proue fend hardiment l'eau salée qui écume ;
on dirait que la mer ne s'étend pas assez,
que les lames n'ont pas un assez large espace
pour le total prodigieux de bonne humeur,
que la tempête même accroît et multiplie
chez équipage, passagers et capitaine.

C'est naturel. Le vaisseau n'est-il pas étanche?
La cargaison n'est-elle pas bien arrimée?
N'a-t-on pas vérifié le sextant, la boussole,
la longue-vue, afin d'aller droit son chemin?
Et n'a-t-on pas à bord le sens expert et fin
qui inspire confiance et chasse l'inquiétude?

Et cependant, il peut arriver, malgré tout,
par un jour de beau temps, sans motif apparent,
qu'à bord, dans l'âme et sur le visage de tous,
on remarque une étrange et lourde oppression.
Ce poids semble d'abord peser sur peu de gens,
puis leur nombre s'accroît, enfin tous sont atteints ;
mollement on manie les voiles et cordages ;
mou est l'appel au quart, mollement on s'y rend.
Dans le moindre incident on veut voir un présage.
Le calme plat, les vents favorables eux-mêmes,
sont de fâcheux augure ; un saut de marsouin
ou un cri de pétrel causent une inquiétude.
Tous vont, mornes, en proie au même mal secret,
sans qu'aucun ait rien dit, ni se soit informé.

Que s'est-il donc passé? Et quel fait s'est produit?
Quelle est la cause mystérieuse de ce faix
qui paralyse esprit et vouloir, bras et bouche?
Menace d'un danger? Accident de personne?
Non, il n'y a rien. Tout suit son cours ordinaire,...
mais sans foi ni courage, et sans le moindre chant.
Pourquoi donc? Oui, c'est que furtivement un doute,
une rumeur, incessamment se sont glissés
de l'écoutille de l'avant au mât d'arrière :
les gens croient qu'il y a dans la cale un cadavre.

Cette superstition des marins est connue ;
dès qu'elle se répand, on ne pense à rien d'autre.
Ce qu'il pouvait en être au juste de l'affaire,
on ne le sait que si la traversée s'achève

malgré tous les écueils, les bancs et les présages,
quand on est dans le port, bien amarré, à l'ancre.

Voyez-vous, cher ami, le vaisseau de l'Europe
s'avance sur la mer vers des pays nouveaux,
et tous deux, vous et moi, munis de nos billets,
nous nous tenons debout sur le gaillard d'arrière,
et saluons, chapeaux levés, les vieux rivages.
Nos esprits et nos fronts sont rafraîchis au large ;
nous pouvons respirer librement l'air léger ;...
on nous a descendu nos colis dans la cale,
chef et maître d'hôtel ont soin de l'ordinaire.

Que demander de plus pour voyager en paix?
La machine fonctionne ; écoutez la chaudière ;
regardez le piston qui lève ses épaules ;
voyez l'hélice fendre l'eau comme une épée ;
la voile d'étai tient le navire bien droit ;
le timonier veille et corrige tout écart ;
nous nageons en mer libre ; en haut, sur la dunette,
le commandant mérite une entière confiance
et guette les écueils avec le plus grand soin ;...
que demander de plus pour voyager en paix?

Et cependant voici qu'au loin, en pleine mer,
à mi-chemin entre le but et le pays,
il semble que la marche est comme ralentie,
que notre belle humeur nous a été ravie.
Les matelots, les passagers, hommes et femmes,
circulent çà et là, l'œil terne et la joue flasque,
tous déprimés, songeurs, ruminant, écoutant,
aux cabines d'avant comme dans les premières.

Et vous m'en demandez la raison, cher ami !
N'avez-vous pas senti que quelque chose approche?
N'avez-vous pas compris qu'un temps est accompli,
emportant avec lui la confiante assurance?
Quelle en est la raison, cela n'est pas très clair,
mais je dirai ce que je sais sur la question.

Une nuit, j'étais seul sur le pont du bateau,
une nuit chaude et calme, au ciel semé d'étoiles ;
respirer était bon, d'une exquise douceur,
et les ailes du vent du soir étaient rognées.
Les passagers avaient gagné tous leurs couchettes,
la lumière des lampes, en bas, se mourait ;
des cabines montait une lourde chaleur
qui tenait engourdis les voyageurs fourbus.
Mais leur sommeil était inquiet et agité ;
je le voyais, car l'écoutille était ouverte ;...
là, un homme d'État, la bouche contractée,
semblait vouloir sourire, et bâillait seulement ;
un savant professeur se tournait de côté,
il semblait en conflit avec sa propre science ;
un théologien tirait le drap sur son front ;
un autre enfonçait sa tête dans l'oreiller ;
partout étaient couchés écrivains et artistes,
rêvant des cauchemars de terreur et d'attente ;...
et cette vie mi-sommeillante était plongée
dans un air suffocant, une brume rougeâtre.

Je détournai ma vue de ces agités mornes ;
je portai mes regards en avant dans la nuit,
les yeux vers l'orient où une aube blafarde
déjà voilait l'éclat de toutes les étoiles.

Quelques mots dits en bas frappèrent mes oreilles ;
ils parvinrent au mât où j'étais appuyé.
Quelqu'un disait à voix haute, et, me sembla-t-il,
entre un sommeil léger et le plein cauchemar :
Je crois que nous avons dans la cale un cadavre.

[POUR UN NOUVEAU THÉATRE]

Un théâtre à Kristiania, construit pour 1 800 à 2 000 spectateurs, organisé aussi en vue de représentations d'été, comprenant de plus en façade au rez-de-chaussée un café élégant et trois boutiques à louer, pourra être mis complètement en état, avec terrain, décors et mobilier pour 160 000 spd., que l'on imagine répartis à peu près ainsi :

Terrain	20 000 spd.
Bâtiment	80 000 —
Décors	10 000 —
Installation du gaz	6 000 —
Appareils de chauffage	10 000 —
Ventilation	4 000 —
Mobilier	10 000 —
Dépenses diverses	20 000 —
TOTAL	160 000 spd.

Le bâtiment achevé, on l'imagine utilisé, les premières années, de la façon suivante :

Les trois boutiques du rez-de-chaussée, sous la salle, sont louées. De même le grand café. On en fait de même pour le buffet du théâtre à l'étage au-dessus. On essaye de céder le théâtre lui-même, pour les neuf mois de la saison, à une société constituée, de préférence à la direction du Théâtre de Kristiania, mais de façon que le théâtre se réserve le samedi soir

pour des concerts, etc. Pendant les trois mois d'été le théâtre joue pour son propre compte avec des sociétés étrangères d'acteurs, d'opéra et de ballet engagées.

Utilisé de la sorte on pense que le théâtre rapporterait :

Location à 300 spd. des trois boutiques du rez-de-chaussée.	900 spd
Location du grand café.	1 200 —
Location du buffet du théâtre.	600 —
Location du théâtre en septembre (20 soirs à 20 spd.).	400 —
Location pour les mois d'octobre à mars inclus (25 soirs par mois à 30 spd. pendant six mois).	4 500 —
Location pour les mois d'avril et mai (20 soirs par mois à 20 spd.).	800 —
Aux mois de juin, juillet et août, le théâtre joue pour son propre compte avec des sociétés engagées (25 soirs par mois pendant trois mois avec un bénéfice de 100 spd. par soir).	7 500 —
Concerts du samedi par des virtuoses étrangers, etc. : au cours de l'année.	600 —
REVENU ANNUEL.	16 500 spd.

Fauteuils d'orchestre, 1re série,	200 pl. à 3 kr.	150 spd.
Fauteuils d'orchestre, 2e série,	300 pl. à 2 kr.	200 —
Premières loges,	350 pl. à 3 kr.	237 1/2 —
Deuxièmes loges,	400 pl. à 2 kr.	200 spd.
Troisièmes loges,	250 pl. à 1 kr.	62 1/2 —
Galerie,	200 pl. à 1/2 kr.	25 spd.
	1 800 pl.	875 spd.

UNE STROPHE

Vivre, c'est... lutter avec des trolds
en son cœur et en son cerveau.
Etre poète,... c'est s'ériger
en dernier juge sur soi-même.

A L'ASSOCIATION SCANDINAVE A ROME

27 février 1879.

I

LA PROPOSITION AU SUJET DU BIBLIOTHÉCAIRE

En me permettant de motiver sommairement ma proposition en faveur de l'attribution du poste de bibliothécaire de préférence à une dame propre à ce travail, s'il s'en présente, je commencerai, bien que cela puisse paraître inutile, par prier l'assemblée d'avoir constamment présent à l'esprit au cours de la discussion sur cette proposition qu'entre cette proposition et la seconde que j'ai présentée au sujet du droit de vote pour les dames dans les affaires de l'association, il n'existe absolument pas de lien organique, tel qu'en votant pour l'une ou l'autre des propositions, on soit par là aucunement lié dans son vote relatif à l'autre. Les deux propositions n'ont rien d'autre de commun que d'être présentées en même temps et de concerner toutes deux les dames.

J'ai été amené à présenter cette première proposition par des considérations de diverse nature. Tout d'abord, je sais par l'expérience de temps antérieurs qu'il est extrêmement difficile de trouver quelqu'un pour remplir le poste de bibliothécaire de façon satisfaisante. Le poste n'est pas rétribué de telle sorte que, lorsque nous publions dans les journaux nordiques la vacance du poste, nous puissions nous attendre à voir venir

ici un bibliothécaire exercé. Ceux qui tiendront compte de l'annonce seront en général de tout jeunes gens qui, ou bien avaient déjà pensé à un voyage à Rome dans un dessein quelconque, ou qui se décident au voyage parce qu'on leur offre le logement gratuit, etc., pendant le temps dont ils peuvent disposer pour un séjour ici. Mais ce séjour est d'habitude très court ; un jeune homme qui part en voyage a aussi d'autres endroits à visiter ; à peine a-t-il eu le temps de connaître un peu les aîtres ici, qu'il doit s'en aller ; la plupart du temps il ne pourra être question d'un bibliothécaire qui aurait intérêt à s'attacher à l'association et à la bibliothèque, et il ne sera pas question davantage d'une continuité dans la façon de diriger la bibliothèque. C'est ainsi que cela va en général ; si parfois nous avons eu de la chance, cela ne change rien à la question. La règle est que le poste est occupé par des personnes impropres à la besogne. On peut le prouver. Les catalogues sont sans ordre ni plan ; les livres manquent en très grand nombre ; ils sont ou bien perdus ou bien déplacés, de sorte qu'on ne peut les retrouver. — Et c'est aussi en qualité de secrétaires que la plupart de ces jeunes gens se sont montrés impropres ; je n'ai pas eu l'occasion d'étudier le registre de la direction ; mais si je peux en juger par le registre des assemblées générales, que j'ai parcouru, je suis persuadé que l'on pourra trouver aussi dans le registre de la direction les choses les plus incroyables. Un seul exemple ; les divers secrétaires ont mené leurs affaires de telle sorte qu'aujourd'hui nous ne savons réellement pas quels sont les statuts valables dans l'association, et quels ne le sont plus. Depuis 1863 aucune modification de statuts n'a été introduite dans le cahier qui s'appelle statuts de l'association ; tout ce qui a été adopté, modifié ou supprimé aux assemblées générales pendant ces seize années, est comme si cela n'avait jamais existé. Je citerai quelques extraits du registre des assemblées générales... On pourrait ajouter à ces faits presque indéfiniment ; mais je pense que ces citations

peuvent suffire pour donner une idée de la façon dont les autres affaires du secrétaire et bibliothécaire ont été menées depuis seize ans.

Ne conviendrait-il donc pas de donner à la direction la faculté de chercher dans un cercle plus large que jusqu'ici la personne qui occupera le poste de bibliothécaire et secrétaire? J'estime que oui ; et c'est pourquoi j'ai présenté ma proposition de choisir aussi pour cela des dames propres à ce travail. La proposition ne dit pas qu'une dame *devra* être choisie, mais qu'elle *devrait* l'être, si on la suppose mieux qualifiée que ses concurrents masculins. Et je crois en effet que ce sera le cas à la première occasion. Personne ne peut ignorer dans cette assemblée quels progrès a faits l'instruction des femmes dans nos pays en ces dernières années, et dans combien de situations des femmes, des dames cultivées, trouvent un emploi aujourd'hui. Ce sont des dames qui ont fait de l'enseignement populaire suédois le premier de l'Europe ; à Kristiania la plupart des postes des grandes sociétés d'assurance, y compris les postes de teneur de livre et de caissier, sont occupés par des dames ; il en est de même dans les services du télégraphe, de même dans les grandes maisons de commerce et les autres grandes entreprises, et partout où l'essai en a été fait, on n'entend parler que de la plus grande satisfaction ; partout on dit : donnez-nous en d'autres ! Quelqu'un pourrait alors objecter que si la capacité de travail intellectuel des dames est tellement recherchée chez nous, nous avons peu de chance d'obtenir une dame pour notre poste de bibliothécaire. Mais non, il n'y a pas de risque ! Le fait est que malgré toute la réelle aptitude que les dames montrent incontestablement, le préjugé n'est tout de même pas encore entièrement détruit, ou bien messieurs les hommes profitent de ce qu'il y a de nouveau dans la situation pour leur propre avantage. C'est un fait que chez nous le travail de dame effectif est moins payé que le travail d'homme médiocre. Et les femmes acceptent cela parce

que les besoins de leur vie sont moins coûteux que les nôtres. Mais c'est précisément pourquoi nous pouvons aussi nous attendre à voir le poste médiocrement appointé de bibliothécaire occupé plutôt par une dame qualifiée que par un jeune homme propre à cette besogne. Que le poste soit au-dessus des forces d'une femme, personne ne le prétendra ; il y a longtemps qu'on a employé couramment et avec avantage des dames dans les bibliothèques ; dans les bibliothèques de prêt, presque exclusivement. Que le poste de secrétaire ne pourrait pas être rempli par une dame, cela ne pourrait être affirmé que par des gens qui ne savent pas à quel niveau d'intelligence et de jugement en sont beaucoup de nos jeunes dames. L'ordre et la précision des dames dans les questions d'affaires sont reconnues ; la situation financière de l'association pourrait aussi trouver avantage au service d'une dame ; un homme compétent m'a un jour exprimé cet avis que si l'État prenait des dames comme percepteurs, on éviterait des détournements de fonds et des déficits. De plus, il serait agréable aux dames récemment arrivées d'avoir ici une dame au courant à qui s'adresser ; et, ce qui est pour moi d'une grande importance, nous pourrions compter que nous conserverions assez longtemps une femme-bibliothécaire ; les dames n'attendent pas une nomination à une fonction publique chez nous, et il n'est pas conforme à leur nature d'abandonner une place acquise pour essayer quelque chose de nouveau et d'incertain. Sur ce qu'il y a de désirable à ce que, pour les réunions dans notre association, fonctionnent non seulement un hôte, mais aussi une hôtesse, je suppose que nous serons tous d'accord, si l'on veut réellement que l'association donne l'image d'un foyer, d'un grand foyer de famille pour les Scandinaves résidant ici, et ne s'abaisse pas à être un club ou un asile pour des célibataires plus ou moins mûrs. Et personne évidemment ne peut désirer cela, des artistes encore moins que d'autres ; c'est pourquoi je recommande l'adoption de la proposition ; on ne s'engage à rien ; on

donne seulement à la direction les mains plus libres qu'elle ne les a aujourd'hui, et je crois que ce sera au plus grand avantage de l'association.

II

La proposition que j'ai présentée pour que le droit de vote dans les affaires de l'association soit soumis à la condition que le membre intéressé paye une cotisation personnelle a, comme je l'ai déjà fait observer dans la séance de discussion amorcée samedi dernier, deux aspects. Elle modifiera un règlement actuellement en vigueur, et elle apportera une nouveauté. Ce que je propose de changer, c'est le statut d'après lequel tous les membres masculins d'une famille acquièrent le droit de vote par le paiement de la simple cotisation familiale. Je n'irai pas motiver longuement la proposition à cet égard. Je pense que presque tout le monde sera d'accord avec moi pour dire que cette disposition est injuste envers les personnes isolées, qui ont à payer une cotisation relativement bien plus élevée ; et l'injustice est d'autant plus frappante que, nous le savons bien, les familles de passage sont, en général, dans une situation économique plus favorable que la plupart des jeunes gens isolés, dames et messieurs, artistes des deux sexes, étudiants, etc., qui viennent ici. Si des membres des familles de passage s'intéressent véritablement aux affaires de l'association, la caisse de l'association tirera bon profit du vote de ma proposition ; dans le cas contraire, nous gagnons au moins que nos assemblées générales ne compteront pas couramment à l'avenir un nombre plus ou moins grand de participants qui ne sont pas suffisamment au courant des questions et ne les considèrent qu'avec une certaine indifférence. C'est ce qui s'est produit souvent ; mais si l'on paye un droit d'entrée de 8 lires, la plupart de ceux qui ne s'y intéressent pas vraiment hésiteront sans doute.

L'autre aspect de la proposition consiste en ce que le droit de vote sera étendu aux membres féminins de l'association. Cette proposition, à laquelle j'avais pensé que tout le monde se rallierait, a été accueillie d'une façon qui m'a surpris, et, j'ajouterai, qui m'a indigné. Enfin, ce n'est pas la première fois que la situation des dames dans l'association a troublé le camp scandinave. Lorsque les statuts de l'association ont été adoptés en 1860, on a bien décidé que les dames seraient admises ; mais c'était une convention tacite, tant parmi les messieurs scandinaves que parmi les dames scandinaves de Rome, que cette décision ne devait être considérée que comme lettre morte ; aucune dame ne se risqua pendant longtemps à pénétrer dans le local de l'association ; et aucun de ces messieurs ne rêvait qu'une dame s'y risquerait jamais. Et voilà qu'un jour, où probablement il n'y avait personne, deux dames hardies montèrent ici, plantèrent un drapeau dans la salle, et déclarèrent qu'elles se considéraient comme membres de l'association. Une agitation s'ensuivit parmi les messieurs à peu près comme aujourd'hui. Mais les deux dames tinrent parole ; elles vinrent ici ; elles ne se laissèrent pas expulser ; au contraire, elles entraînèrent d'autres dames après elles, et au bout de quelque temps, on s'y est habitué. Est-il quelqu'un, aujourd'hui, qui souhaiterait les dames exclues de l'association ?

Cette histoire date de dix-sept ou dix-huit ans. Il y a eu depuis lors de grands changements dans le monde et de grands changements aussi dans notre association. On a établi une cotisation, dont les dames s'acquittent aussi bien que les messieurs ; mais la situation des dames est par là devenue toute autre qu'auparavant. Aussi les dames viennent-elles aujourd'hui non pas deux, comme autrefois, mais dix ou douze, et beaucoup d'autres à la suite, et elles plantent un drapeau dans la salle, et réclament les droits naturels qui leur ont été jusqu'ici refusés ; elles réclament le droit de prendre part à l'élection des hommes qui gèrent les cotisations qu'elles payent et qui

gèrent les subventions d'État accordées par nos pays à l'avantage des femmes scandinaves résidant ici aussi bien que des hommes.

Cela n'est-il pas équitable? Si notre association était fondée aujourd'hui, au lieu de l'avoir été dix-neuf ans plus tôt, quelqu'un pense-t-il que les dames n'auraient pas le droit de vote? Non, des associations du genre de la nôtre ne sont pas fondées aujourd'hui sans la complète égalité des femmes. Et qu'est-ce que l'on craint? Quand on entend les adversaires de la proposition et que l'on observe leur grand effroi au sujet de cette petite question, on croirait que nous tenons des assemblées générales et élisons des gérants deux ou trois fois par semaine tout le long de l'année. Nous ne tenons pourtant d'habitude qu'une seule assemblée générale par an, et c'est à celle-là que je veux que les dames aient accès. Et combien de dames croit-on y voir venir? Très peu, au moins dans les premiers temps. Vous continuerez à être en majorité, messieurs, vous n'avez pas à vous inquiéter. La plupart des dames ne réclament pas le droit de vote pour en faire effectivement usage, mais parce qu'elles ressentent l'état actuel comme une humiliation. Et c'est ce qu'il est en effet, — une humiliation qui n'est ni méritée ni fondée. Pourquoi les excluons-nous? Y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée pour affirmer que nos dames sont au-dessous de nous tous par l'éducation ou l'intelligence ou l'instruction ou le talent? Je présume que peu de gens oseraient le prétendre. Qu'est-ce donc que l'on craint? J'entends dire que les dames ont ici une vieille réputation d'être fort intrigantes, et que l'on veut les écarter pour cette raison. Eh bien! j'ai eu l'expérience de bon nombre d'intrigues masculines au cours de ma vie, — notamment ces derniers temps; et d'ailleurs, si vraiment il se trouve, ce dont je doute fort, des dames qui ont le goût de l'intrigue, il faut songer qu'elles peuvent beaucoup mieux s'y livrer tant qu'elles sont en dehors des affaires que lorsqu'elles auront une responsabilité. Ceci ne

peut donc pas être une raison valable pour les exclure. Je demande donc toujours : qu'est-ce qu'on craint? Est-ce peut-être que l'on suppose aux dames un esprit peu pratique dans les questions d'affaires? Même si les dames étaient réellement aussi peu pratiques que maint monsieur peu pratique se plaît à l'affirmer, les artistes sont-ils donc des hommes d'affaires tellement pratiques? Non, messieurs, je n'ai pas de doute sur ce point. Je tiens pour bon et avantageux que nous ayons des dames à l'assemblée générale, de même que je tiens pour bon et avantageux que nous conservions la jeunesse, cette jeunesse que l'on veut exclure aujourd'hui par une proposition qui ferait dépendre le droit de vote d'un séjour d'un an à Rome. Je le répète, je ne crains pas le prétendu manque d'esprit pratique des femmes ; les femmes ont quelque chose de commun avec le véritable artiste, ainsi qu'avec la jeunesse en général, quelque chose qui remplace le sens pratique des affaires. Voyez chez nous nos associations d'étudiants ! On y décide des questions dix fois plus compliquées que les nôtres ; et tout ne marche-t-il pas bien, quoique la jeunesse, la jeunesse novice, inexpérimentée et impratique y soit en énorme majorité? Et pourquoi? C'est que la jeunesse a cet instinct génial qui touche juste par intuition. Et c'est justement cet instinct que la femme a de commun à la fois avec la jeunesse et avec le véritable artiste. Et c'est pourquoi je souhaite voir les dames à l'assemblée générale. Je crains aussi peu les dames ou les jeunes et inexpérimentés que je crains les véritables artistes. Ce que je crains, c'est la sagesse sénile, les gens que je crains, ce sont les gens à petites besognes et à pensées mesquines, les gens à petits ménagements et à craintes ridicules, ces gens dont toute la manière de penser et toutes les actions tendent à obtenir certains médiocres avantages pour leurs très humbles minces personnages. Si les affaires de l'association venaient un jour entre de telles mains, il y aurait alors danger pour son existence, ou du moins pour son caractère d'association d'artistes.

Et c'est pourquoi je veux avoir les dames ici, afin que, en union avec la jeunesse, elles placent l'autorité entre les mains de véritables artistes.

Tel était à peu près, messieurs, le cours des réflexions qui s'imposaient à moi lorsque j'ai présenté ma proposition. Le changement auquel tend ma proposition me paraissait naturellement une réforme hautement désirable, et pourtant une réforme dont le rejet, au moins provisoirement, n'était pas tout à fait impossible. Mais la situation s'est modifiée ; nous allons adopter ce soir pour la seconde fois un amendement aux statuts qui a le rapport le plus étroit avec ma proposition sur le droit de vote des dames. Je vise, bien entendu, le nouveau statut relatif à la composition de la direction, et je pense que l'adoption de ce statut entraîne nécessairement que l'on adopte aussi ma proposition au sujet du droit de vote élargi ou général.

Vous vous rappelez sans doute, messieurs, qu'à la première assemblée générale tenue cette année, une proposition présentée par la direction au sujet de la composition de la direction n'a pas été approuvée. Au cours de la discussion sur cette proposition, le professeur R..., président de la direction, a déclaré officiellement que le ministre du Danemark en ce pays lui avait dit que le ministre des Affaires étrangères danois désirait ou exigeait, à titre de garantie pour les intérêts particuliers du Danemark et de contrôle sur l'emploi de la subvention danoise, que le consul danois fût toujours membre de la direction de l'association. Notre consul suédois-norvégien fit ensuite une déclaration qui allait en sens opposé ; il déclara notamment qu'il tenait de notre ministre des Affaires étrangères des instructions de ne se mêler en aucune façon des affaires intérieures de l'association. Ces deux déclarations en apparence opposées ne sont toutefois rien d'autre que l'expression de deux aspects

différents d'un seul et même principe, le principe de contrôle ou le principe de garantie, comme vous voudrez l'appeler. Du côté danois on insiste sur l'autorité administrative ; du côté suédois-norvégien, au contraire, on insiste sur l'autonomie ; le ministre des Affaires étrangères suédois-norvégien veut que sa colonie suédoise et norvégienne résidant ici exerce le plus largement possible sa légitime influence sur le choix des hommes qui gèreront les subventions d'État suédoise et norvégienne.

Dans une séance de la direction à laquelle, avec plusieurs autres, j'ai eu l'honneur d'être invité, et où l'on discutait sur une rédaction nouvelle de la proposition de la direction, nous sommes parvenus à un compromis. On fit droit à la demande ou à l'exigence présentée du côté danois, et le résultat fut la proposition adoptée à la précédente assemblée générale sur la représentation permanente des consuls dans la direction. Si j'ai accepté ce compromis, si j'ai même été le premier à le proposer, bien que la question de la position des deux consuls ne me plût pas, cela s'explique naturellement par ceci, que tacitement je considérais comme acquis que, si une proposition était admise, il deviendrait impossible de rejeter la mienne. Que la direction s'est aussi rendu compte du lien entre ces deux propositions, cela résulte clairement de l'ordre dans lequel sont placées les questions sur l'ordre du jour de ce soir. S'il n'y avait pas de lien entre les propositions, le mieux aurait été de soumettre d'abord la proposition de la direction à une seconde discussion, et de passer ensuite à ma proposition, qui est une question nouvelle en assemblée générale. On a au contraire placé ma proposition en tête, et cela est tout à fait correct ; car si ma proposition, contre toute attente, ne réunissait pas une majorité suffisante, nous aurons ensuite les mains libres pour voter en seconde lecture contre le statut sur la composition de la direction, pour lequel nous avons voté la fois précédente en faisant une supposition tacite qui ne se serait pas réalisée. Une pareille façon d'agir sera nécessaire de notre part ;

si la proposition de la direction est adoptée, la direction prendra désormais le caractère d'un conseil d'État ou d'un Sénat, avec deux membres désignés par la couronne ; car chaque fois qu'un de nos rois nommera ici un nouveau consul, il nommera du même coup un directeur de l'association ; et c'est comme contrepoids à cela que nous réclamons une extension du droit de vote. C'est donc mon avis que les deux propositions doivent être adoptées, ou bien aucune.

Mais supposez, messieurs, que l'on adopte la proposition de la direction, et pas la mienne. Qu'aurait-on gagné à cela? Rien du tout. Sans ma proposition, la proposition de la direction ne pourra pas devenir effective, ne pourra pas être réalisée dans la pratique ; aucun consul suédois-norvégien, en effet, ne pourra siéger dans une direction où les exigences de garantie du ministre danois ont été respectées, tandis que celles du ministre des Affaires étrangères suédois-norvégien ne l'ont pas été ; aucun consul suédois-norvégien, dis-je, n'aurait l'idée de se mettre en opposition avec son propre ministre des Affaires étrangères. Si quelqu'un doutait de la conformité des idées de notre ministre des Affaires étrangères avec ce que j'ai affirmé, je n'ai qu'à m'adresser au ministère et demander s'il approuve que des femmes suédoises et norvégiennes, contrairement à leur désir, soient exclues de l'élection des hommes qui géreront la subvention d'État suédoise-norvégienne. La réponse ne serait pas douteuse. Ou bien il suffirait de mettre la question en discussion dans la presse de Stockholm ; toute la presse serait pour moi ; pas une voix ne s'élèverait contre ; aucun ministre suédois des Affaires étrangères, aucun consul suédois n'oserait ou ne pourrait avoir l'idée de s'insurger contre l'opinion nationale. Car en Suède, la reconnaissance de l'égalité de la femme dans des questions de ce genre a pénétré dans toutes les classes, des plus hautes aux plus humbles.

Mais tout cela ne sera pas nécessaire. On ne voudra pas que le plus important article de nos statuts doive être ou rejeté ou

rendu caduc. Et surtout maintenant que nous avons eu cet article rédigé et recommandé par un homme qui occupe, à la fois comme juriste et comme législateur, une place de premier rang. Je dis qu'on ne voudra pas en venir là. Je suis sûr qu'on fera bon accueil à nos vœux nationaux suédois et norvégiens, de même que, de notre côté, nous avons fait bon accueil à la demande danoise.

[NOTES]

I

1879 (?)

Les savants naturalistes les plus récents sont venus de plus en plus à reconnaître que les phénomènes compris dans le domaine de leur science reposent en somme sur un très petit nombre de lois naturelles, que, à mesure que progressent les recherches et les notions qui en résultent, ce nombre diminue constamment, et que nous en viendrons probablement à nous trouver devant cette découverte qu'il n'existe en réalité qu'une seule loi naturelle..., si, en définitive, il y en a une.

Mais il est une observation que les savants naturalistes n'ont pas l'occasion de faire ou d'examiner scientifiquement, c'est que la même réduction du nombre des lois s'applique dans des domaines situés en dehors de leur spécialité, et que même elle s'applique dans tous les domaines, et qu'elle vaut pour l'ensemble de domaines qui sont différents entre eux et en apparence hétérogènes.

Le temps n'est pas tellement éloigné... en admettant qu'il soit passé... où un habile et sérieux fabricant ou artisan ne se serait pas senti désagréablement touché à voir son métier comparé à une profession telle que la composition littéraire, et d'autre part il est habituel, surtout dans les journaux, de voir une œuvre littéraire méprisée, dont on dit : « C'est du métier. »

La loi pour l'artisan et pour l'écrivain est tout à fait la même.

1880 (?)

L'inorganique vient d'abord, puis l'organique. D'abord la nature morte, puis la vivante. Il en est de même dans l'art. D'une donnée qui se présente je veux toujours d'abord faire un croquis, mais ça devient un drame.

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

UN TOURNANT DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE NORVÉGIENNE. — LA LITTÉRATURE EN NORVÈGE VERS 1875

La production dramatique d'Ibsen s'est poursuivie pendant cinquante ans, depuis l'écriture de *Catilina*, publié en 1850, jusqu'à la représentation de *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, en 1899. Ce temps comprend deux périodes à peu près égales, séparées par l'une des deux plus longues interruptions qu'ait présentées la publication de ses œuvres. La première avait eu lieu entre *Les Guerriers à Helgeland* et *La Comédie de l'Amour* (1858-1863). Elle était justifiée par le métier de directeur de théâtre qui absorbait alors l'activité d'Ibsen. La seconde suivit *Empereur et Galiléen*, paru en octobre 1873 ; *Les Soutiens de la Société* ne furent publiés que quatre ans plus tard, en octobre 1877. Ibsen n'avait pourtant alors aucune occupation obligatoire qui le détournât de composer un nouveau drame. Cet intervalle de quatre ans semble couper la vie littéraire et l'œuvre d'Ibsen en deux parties très nettement différentes, la première comprenant des œuvres très variées, en vers et en prose, historiques ou modernes ou fantastiques, où la composition tantôt respecte rigoureusement les trois

unités, tantôt se disperse dans l'espace comme dans le temps, et où le réalisme s'allie à une imagination exubérante, parfois lyrique et parfois ironique, tandis que la seconde partie contient uniquement la série de ses douze « drames modernes », tous en prose, tous réalistes, et tous d'un art à tendance classique. Un pareil arrêt entre deux périodes de production qui contrastent à ce point serait naturel chez un auteur qui aurait d'abord tâtonné, cherchant sa forme et sa voie, puis se serait recueilli, et aurait trouvé enfin ce qu'il devait faire. Mais Ibsen, en achevant à quarante-cinq ans *Empereur et Galiléen*, ne considérait pas du tout les drames qu'il avait écrits jusqu'alors comme des essais, son double drame grec, en particulier, lui paraissait être son œuvre capitale, et plusieurs de ses drames antérieurs comptent parmi ses chefs-d'œuvre. Et d'autre part, on verra que son premier « drame moderne » n'est pas résulté d'une délibération nouvelle sur la forme dramatique qui lui convenait, et qu'il a simplement repris un projet de pièce qui avait failli passer avant *Julien*. Malgré l'apparence due à cette coupure de 1873-77, on peut observer dans l'œuvre du dramaturge une remarquable continuité. Il avait prouvé, il s'était prouvé à lui-même, l'étonnante souplesse de son talent. Les genres dramatiques les plus divers lui étaient bons. Il ne les choisissait pas pour sa propre convenance, mais parce qu'ils s'adaptaient au sujet qu'il voulait traiter. Il les choisissait aussi en raison de leur aptitude à porter sur le public. C'est pourquoi il est bon d'examiner ce qu'était ce public et ce qu'était devenue la littérature dans la Norvège de 1875.

Lorsque, en 1850, Ibsen avait débuté, la littérature danoise était encore dans son « âge d'or ». Oehlenschläger mourait cette année-là, mais Paludan-Müller, J. L. Heiberg, Kierkegaard, Grundtvig, H. C. Andersen, étaient en pleine production. J. L. Heiberg demeurait l'arbitre du goût, et devenait directeur du Théâtre royal de Copenhague. L'art dramatique était florissant avec Henrik Hertz, Andersen, C. Hauch, Th. Overskou.

Hostrup et Erik Bögh réussissaient sur des scènes secondaires. Et le public norvégien, — le public des lecteurs comme celui des spectateurs, — admettait sans résistance l'idée d'une sorte de suprématie danoise en littérature. Welhaven était l'arbitre du goût à Kristiania parce qu'on le savait disciple de J. L. Heiberg. Mais en 1876 moururent Chr. Winther et Paludan Müller comme derniers grands survivants de la grande époque. Comme écrivains témoins des dernières années d'Oehlenschläger et de la courte action de Kierkegaard, il ne resta plus guère que Hostrup, désormais absorbé par sa charge de pasteur, et Meïr Goldschmidt cessa d'écrire après la publication de ses *Mémoires* en 1877. Et de 1850 à 1875 on ne vit surgir aucun nouveau venu qui s'annonçât comme un digne successeur des poètes et dramaturges de l'âge d'or. Un seul grand écrivain s'était révélé, Georg Brandès, mais comme philosophe et critique, et la littérature danoise, par contraste avec son passé récent, était devenue étonnamment pauvre. Il n'y manquait pas, bien entendu, d'auteurs d'un rang fort honorable, surtout des romanciers, comme Vilhelm Bergsöe, le compagnon d'Ibsen à Ischia, mais le déclin était manifeste.

C'est précisément au cours de cette période d'effacement du Danemark que se place l'ascension des deux camarades norvégiens Ibsen et Björnson. De quatre ans le plus jeune, celui-ci fut le premier qui perça vraiment, avec *Synnöve Solbakken*, en 1857, tandis que le succès d'Ibsen ne s'affirma que près de neuf ans plus tard, avec *Brand*. Mais tous deux devenaient les grands représentants de la littérature norvégienne. En 1870, ils furent même presque les seuls, car Asbjörnsen et Jörgen Moe n'écrivaient plus depuis longtemps, Welhaven et Vinje étaient morts, Andreas Munch, retiré en Danemark, était oublié. Des écrivains nouveaux qui avaient surgi depuis 1850, le seul, après Ibsen et Björnson, qui comptât, était Camilla Collett, dont tout le monde connaissait le grand roman *Les Filles du préfet*, mais qui, à part cela, n'était guère

lue. On peut aussi nommer Magdalene Thoresen. Ainsi, les deux grands Norvégiens dominaient déjà la littérature dano-norvégienne. Mais le prestige de la littérature danoise restait grand, et c'était un honneur pour tous les deux, en même temps qu'un avantage, d'être édités par la librairie Gyldendal de Copenhague. Björnson était entré le premier, dès 1860, en relations avec Hegel, qui publia ses œuvres à partir de 1861 *(Le roi Sverre)*, et on a vu que ce fut lui, en 1865, qui introduisit Ibsen dans la maison.

La littérature norvégienne, jusqu'alors assez dédaignée, prenait par là rang à côté de la littérature danoise, juste au moment où les deux littératures allaient se séparer de plus en plus. La principale raison de cette séparation était la différence progressive des langues, pratiquement identiques en littérature jusqu'à Wergeland, et de plus en plus différenciées ensuite. Les contes d'Asbjörnsen et Moe y ont contribué. Le mouvement du *landsmaal*, avec un écrivain du rang de Vinje, a donné une forte poussée, et Ibsen et Björnson, tout en protestant parfois très vivement contre cette langue littéraire nouvelle, comme on l'a vu, par exemple, dans *Peer Gynt*, ont écrit une langue qui s'est écartée de plus en plus du danois classique. Mais l'écart n'a pas été tout d'abord très sensible. Ibsen, en particulier, malgré un court moment de pratique d'un *rigsmaal* très norvagisé, a été retenu par son scandinavisme et son désir de conquérir le public danois.

Ce qui était surtout nouveau chez les jeunes écrivains norvégiens, comparés aux écrivains danois de « l'âge d'or », c'était leur réalisme, d'où provenait, d'ailleurs, leur besoin d'employer une langue plus naturelle, même à des Norvégiens de la classe cultivée, que le danois littéraire. Certes, leur réalisme ne fut pas tout de suite très accentué, il fut d'abord très mêlé de romantisme, mais il s'affirmait de plus en plus, et ce mélange est un des éléments de la saveur particulière d'une œuvre comme *Peer Gynt*. Asbjörnsen, dont l'œuvre folklorique se

rattachait au romantisme, avait déjà été un introducteur du réalisme par ses scènes de vie populaire. La Norvège, qui n'avait suivi jusqu'alors le mouvement littéraire européen qu'avec un retard considérable, brûlait les étapes, tandis que le Danemark, après sa grande période, subissait un temps d'arrêt. Et les auteurs norvégiens étaient très conscients de leur apport et de son importance. A Edmund Gosse, qui, dans son compte rendu de *Empereur et Galiléen*, avait regretté que le double drame ne fût pas écrit en vers, Ibsen répondit :

Je dois vous contredire sur ce point ; car la pièce, comme vous avez dû le remarquer, est composée dans la forme la plus réaliste ; l'illusion que je voulais produire était celle de la réalité ; j'ai voulu donner au lecteur l'impression que ce qu'il lisait s'était vraiment passé. Si je m'étais servi du vers, j'aurais contrarié ma propre intention et le but que je m'étais proposé [1].

La tendance naturelle d'Ibsen au réalisme peut être observée dans son théâtre — et même dans ses poèmes — depuis le début ; dans des œuvres d'un caractère qui semblait peu le comporter, il a été réaliste quand même ; mais il n'a exclu que peu à peu tout ce qui gênait son instinct ; c'est seulement après *Peer Gynt* qu'il écrit *L'Union des Jeunes* sans aparté ni monologue. Vient ensuite *Empereur et Galiléen* parce que c'est un sujet sur lequel il a trop médité depuis 1864 ; ensuite, il ne pourra plus composer que des pièces modernes qui seront toutes réalistes dans leur facture. Des épithètes supplémentaires pourront leur convenir ; elles s'adjoindront à celle-là sans la remplacer. La chance favorisait Ibsen, car le réalisme, vers 1869, était la tendance dominante dans la littérature européenne. La souplesse de son génie dramatique lui aurait permis de se conformer à l'esthétique d'alors, même s'il avait eu plus de goût pour d'autres formes d'expression. Mais le réalisme était précisément ce qui lui convenait le mieux. Il y est venu tout spon-

[1] Lettre du 15 janvier 1874, *Breve*, II, p. 12.

tanément, à mesure qu'il s'est débarrassé du romantisme, et dès 1869 on a vu qu'il est déjà un précurseur, non seulement pour les écrivains scandinaves, mais aussi pour les auteurs dramatiques de tous pays. Cela n'exclut pas, bien entendu, qu'il ait pu être encouragé dans cette voie par d'autres exemples, qu'il a vite dépassés, et il faudra revenir sur ce point à propos des *Soutiens de la Société.*

Björnson aussi était en constant progrès dans le sens du réalisme, déjà notable dans ses premières œuvres, la nouvelle *Synnöve Solbakken* et la pièce en un acte *Entre les Batailles* (1857). Ensuite, il avait été le premier à écrire une pièce bourgeoise moderne, *Les nouveaux mariés* (1865), et de très bonne heure il a dit que le drame bourgeois, c'était vraiment là son affaire [1]. Il conçut même le projet d'un tel drame, mais il avait d'autres projets en train, et il fut détourné de la production littéraire par l'agitation politique, en sorte que ses œuvres dramatiques modernes furent retardées jusqu'en 1875. Alors parurent coup sur coup, en février *Le Journaliste,* et en avril, *Une faillite.*

Le réalisme introduit à la fois par Ibsen et Björnson sur la scène norvégienne l'était aussi dans le roman par un écrivain nouveau, leur ancien camarade Jonas Lie, qui avait bien écrit des poèmes et des articles, surtout politiques, mais ne débuta vraiment dans la littérature qu'en 1870, à trente-sept ans. Avocat et homme d'affaires, il s'était enrichi, puis ruiné, et après s'être écarté à regret de la littérature parce qu'on ne pouvait en vivre, il s'y jeta résolument et lui demanda de payer ses dettes. Il avait passé son enfance dans le Nordland, terre alors peu connue, étrange par ses paysages, par les phénomènes naturels, et par certains éléments de population en partie nomades, où le paganisme n'avait pas encore complètement disparu. Jonas Lie connaissait la vie des marins, ayant vécu

[1] Lettre du 21 juin 1861, *Gro-tid,* I, p. 267.

dans un port, et commencé des études pour être officier de marine ; sa myopie ne lui permit pas de les continuer. Enfin il connaissait le monde des affaires et de la spéculation. Tout cela constituait un bon bagage pour écrire du roman pittoresque ou social, et il débuta, naturellement, par le roman pittoresque (et psychologique) avec *Le Visionnaire* (1871), *Le trois-mâts « l'Avenir »* (1872) et *Le pilote et sa femme* (1874). Il était grand ami et admirateur de Björnson, — de ceux, toutefois, assez rares, qui gardaient leur indépendance vis-à-vis du jeune chef autoritaire. Aussitôt son premier roman achevé, il le lut à Björnson, qui écrivit aussitôt à Hegel, et le livre parut à Copenhague. Jonas Lie eut un grand et constant succès, à chaque volume, jusqu'en 1874, et obtint alors la « pension de poète », égale à celle d'Ibsen et de Björnson.

Mais si réalistes que fussent ces romans du Nordland ou de la mer, c'était par leur côté pittoresque, sans doute, qu'ils plaisaient surtout, car, lorsque Jonas Lie vint à publier des romans sur la vie bourgeoise de Kristiania, la critique s'étonna : un roman de Kristiania ! On n'a jamais vu ça ! Et le succès s'arrêta court. Même lorsqu'il publia *Le Galérien* (1883)[1], qui se passe aussi à Kristiania, mais dans le milieu ouvrier, milieu plus lointain pour la masse des lecteurs, qui était encore presque uniquement bourgeoise, la critique en dit du bien et du mal, et le laissa tomber. Le livre était réaliste à souhait. Le héros en était un jeune ouvrier travailleur, généreux et bon par nature, sobre, mais violent lorsqu'il se sentait gravement lésé ; un geste de colère contre le bourgeois qui cherche à séduire sa fiancée se trouve entraîner la mort du rival, et il est condamné aux travaux forcés. Bientôt après, Jonas Lie retrouva son succès des premières années de sa carrière d'écrivain, cette fois avec des « romans de Kristiania », et il fut enfin décidément reconnu comme l'un des « quatre grands ». On désignait ainsi Ibsen,

[1] Traduit en français par Fritz de Zeppelin et Colleville.

Björnson, Jonas Lie et Alexander Kielland, qui avait pris rang dans la littérature en 1879. C'est vers 1875-80 que l'on entre dans un chapitre nouveau de l'histoire littéraire, caractérisé à la fois par un changement d'orientation des écrivains principaux, et par une disposition du public beaucoup plus accueillante pour des œuvres qu'il n'aurait pas tolérées quelques années plus tôt. Les alternances de succès et d'insuccès des premières œuvres de Jonas Lie montrent à la fois, dans le public d'alors, le désir du réalisme et ses limites.

En Norvège, ces tendances nouvelles, bien que peu apparentes, existaient depuis 1860. Pour une part, elles étaient une réaction contre la philosophie allemande, en particulier contre Hegel et Monrad, et ainsi un retour à la tradition norvégienne du XVIII[e] siècle, où l'influence des pays occidentaux, Angleterre et France, était prépondérante. Wergeland et son ami L. Kr. Daa avaient continué cette tradition. L'intellectualisme de Botten Hansen et de beaucoup de « Hollandais » les y rattachait aussi, bien qu'ils n'aient pas suivi les hommes de la rénovation qui se préparait. Les vrais représentants des idées nouvelles ont d'abord été Ernst Sars et Vinje. Auguste Comte et Darwin étaient sans doute parmi leurs maîtres les plus importants. Ce mouvement des années 60 et 70 a déjà été indiqué ; on a vu aussi qu'il s'est associé à un mouvement politique tendant à l'introduction du parlementarisme. Johan Sverdrup, chef de la gauche, s'inspirait de l'exemple anglais, qu'il interprétait, d'ailleurs, à son insu, d'une façon plutôt conforme aux conceptions françaises. Et vers 1875 on sentait le moment s'approcher où la lutte politique, englobant à la fois la question du parlementarisme et celle de l'union avec la Suède, allait en venir à une crise peut-être décisive. Et tout cela se compliquait d'un affaiblissement encore inaperçu du sentiment religieux. La période des « réveils » religieux des années 50 était bien finie. Pourtant, on ne pouvait encore imaginer une atteinte à l'autorité de Gisle Johnson, le grand maître de la théologie norvégienne.

Cela faisait beaucoup de crises en perspective, ou une crise bien vaste. Et tout cela était propre à la Norvège, sans influence danoise. Le Danemark intervint cependant, ou plutôt un Danois : Georg Brandès, qui, à partir de 1872, eut une influence considérable sur les littératures danoise et norvégienne. Lui aussi propageait les idées occidentales ; il traduisait *The oppression of woman* de Stuart Mill ; il prônait le réalisme et le scientifisme ; et il combattait la religion ; car sa polémique de 1866-67 contre Rasmus Nielsen était bien, au fond, une attaque contre la religion, ainsi que son article de 1872, où il préfère *La Vie de Jésus* de David Strauss à celle de Renan[1]. L'ouvrage datant de 1835, Brandès n'aurait pas eu sans doute l'idée de le rappeler s'il n'y avait vu l'occasion d'une propagande. Et c'est là ce qu'il y a de plus nouveau dans l'intervention de Brandès. La vie littéraire, avec lui, devient un combat où il s'agit de faire triompher certaines idées, certaines tendances. Il ne se contente pas d'exprimer sa propre façon de voir, il l'exprime en polémiste, même lorsqu'il veut faire figure d'historien et de penseur. Certes, il est historien et penseur, et il est assez artiste pour apprécier des œuvres dont la tendance ne le satisfait pas pleinement. Mais la littérature est avant tout, à ses yeux, un champ d'action, et il s'efforce de diriger la bataille. A maintes reprises, aidé de son frère Edvard Brandès, il a exercé les fonctions de chef, et les nouveaux venus, dans la littérature danoise qui se réveille vers 1875 d'un assez long assoupissement, ont tous commencé par être plus ou moins ses disciples : Holger Drachmann (1846-1908), le grand lyrique enthousiaste et à tempérament d'improvisateur, qui est par là plutôt anachronique, et ne tarda pas à se séparer de Brandès, Sophus Schandorph (1836-1901), qui s'est fait écrivain seulement en 1875, sous l'influence directe de Brandès, et lui a toujours été fidèle, et même Jens Peter Jakobsen (1847-1885), naturaliste, tra-

[1] *Samlede Skrifter*, VII, p. 4.

ducteur de Darwin, et auteur de deux beaux romans, *Marie Grubbe* (1876), et *Niels Lyhne* (1880), où il est surtout un élève de Beyle et de Balzac.

Cette action sur les jeunes écrivains, Brandès l'a exercée jusqu'en Norvège. Kjelland a été vraiment son disciple avant même de le connaître personnellement, et comme il avait rencontré Edvard Brandès peu de temps avant d'avoir achevé son premier volume *(Noveletter*, 1879), il lui adressa son manuscrit avant de le publier. Edvard Brandès le porta chez Hegel. Avec ce petit volume et le roman *Garman et Worse* paru l'année suivante, Kielland fut classé comme un écrivain important. Et de tous les nouveaux, il était le plus « brandésien », au moins en ceci qu'il était le plus combatif. La tendance était tout pour lui. Parlant à G. Brandès de son premier roman, il dit : « Je ne sais d'où cela vient, mais je ne l'ai pas fait aussi amer qu'il aurait dû l'être ; la prochaine fois, ce sera mieux[1]. » Qu'il eût du talent et du succès, il paraissait à peine s'en soucier ; il voulait frapper fort et ne s'inquiétait que de l'effet produit ; il n'était content que si, par les comptes rendus, on voyait que « l'ennemi » s'était senti touché. Ses livres sont des ouvrages de propagande contre la religion et contre le capitalisme. Et malgré son réel talent et l'agrément de son style, c'est cela qui est surtout la marque de Kielland. Par là il contraste avec Jonas Lie, dont les sentiments à l'égard des classes populaires sont de vraie sympathie autant que ceux de Kielland, mais qui prétend faire de la littérature, et non de la propagande. Heureusement pour Kielland et malheureusement pour Jonas Lie, la critique préférait alors la propagande : au moins on avait matière à discussion[2].

Si différents que fussent « les quatre grands », on a eu raison

[1] Alexander L. Kjelland, *Breve*, I, p. 51.

[2] V. sur ce point le livre d'Arne Garborg, *Jonas Lie, en udviklingshistorie*, pp. 240 *sqq*. Et sur Kjelland en général le livre de Gerhard Gran, *Alexander L. Kjelland og hans samtid*.

de les grouper. Il y a entre eux une communauté littéraire par leur tendance commune au réalisme, et une certaine communauté d'idées qui les oppose aux écrivains danois de « l'âge d'or ». Ils différaient surtout par leur conception du rôle que devaient jouer leurs œuvres dans le mouvement des esprits. A cet égard, Jonas Lie était le plus libéral, ou le plus objectif, tandis que Kielland était à l'extrême opposé. Ibsen se rapprochait de Kielland en ce que, lui aussi, traitait avec passion des problèmes, où les questions d'actualité avaient une grande part, au moins au début, mais l'actualité s'effaçait peu à peu au cours de l'écriture de chaque œuvre, où dominaient, en définitive, des idées générales. L'actualité ne paraissait plus en être que l'occasion ou le prétexte.

Björnson échappait par un autre moyen au danger d'écrire des œuvres aussi polémiques que les romans de Kielland. Orateur et journaliste, il avait ses périodes d'action politique et ses périodes d'action littéraire. C'était toujours de l'action, et l'esprit combatif de Björnson s'affirmait dans ses poèmes, ses romans et ses pièces aussi bien que dans ses articles et sa correspondance. Mais les œuvres proprement littéraires se trouvaient ainsi plus ou moins dégagées de l'influence trop directe de l'actualité. De 1865 à 1874 sa production littéraire fut très ralentie, puis soudain, elle devint très active, et fut surtout dramatique. Cette période débute par deux drames bourgeois modernes, *Le Journaliste* (1874) et *Une faillite* (1875), où l'influence d'Émile Augier était sensible. En même temps, sa grande crise religieuse commençait, et des relations cordiales s'établirent entre lui et Brandès, avec qui, jusqu'alors, il n'avait eu que de rapports difficiles, parfois même hargneux. Ainsi l'union se faisait entre les hommes en qui Brandès voyait s'incarner la pensée moderne en marche [1].

[1] C'est ce qu'il exprime dans le titre du volume *Det moderne gjennembruds mænd* (1883), où il réunit des études sur Björnson, Ibsen, Jacobsen, Drachmann, Edvard Brandès et Erik Skram.

Ibsen, Björnson et Jonas Lie voulaient — et très consciemment — une littérature réaliste. Ils étaient aussi d'accord pour écarter le naturalisme. Ceci était chez Ibsen une idée bien ancrée, qui lui venait de J. L. Heiberg. Il ne faut pas confondre l'art et la photographie. En art, la réalité n'est que « l'illusion qu'il s'agit de produire ». Et à cette idée il s'était rallié tout de suite. Le cynisme, d'ailleurs, surtout en matière sexuelle, répugnait à sa nature. Jonas Lie disait : « Nous n'avons pas besoin de Zola, ayant eu Ejlert Sundt, » renvoyant ainsi le naturalisme aux monographies sociales[1].

Et pourtant le naturalisme était un prolongement naturel du réalisme. Kielland s'en rapprochait déjà, et lisait Zola. En Norvège on est allé beaucoup plus loin. Des jeunes gens se réunissaient au « Grand » et scandalisaient les gens par la liberté de leurs propos, ou même de leur conduite. Le centre du groupe, Hans Jæger (1854-1910), se déclarait anarchiste, et dès 1879 publiait un petit volume où il réunissait une étude de lui sur la critique de la raison pure de Kant et un poème narratif de son camarade plus jeune, Gunnar Heiberg (1857-1929). On appelait ce groupe « la Bohème de Kristiania », et Hans Jæger adopta ce titre pour le grand roman qu'il publia en 1885, en faveur de l'amour libre, et dont l'édition fut détruite par ordre de justice. Un camarade peintre, Christian Krohg (1852-1925), publia l'année suivante un roman, *Albertine*, contre le régime de la prostitution surveillée, qui fut aussi condamné. Ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne l'aurait été en France à cette époque. Hans Jæger vécut ensuite une vie difficile à Paris, où il publia, toujours en norvégien, un nouveau roman, *Amour malade*, cette fois tout à fait répugnant, et, après son retour en Norvège, *La Bible de l'Anarchie.*

A la date où nous sommes parvenus dans la vie d'Ibsen, Hans Jæger, Christian Krohg et Gunnar Heiberg étaient encore de

[1] Gerhard Gran, *op. cit.*, p. 151.

tout jeunes gens qui n'avaient pas fait parler d'eux. Le temps de la « Bohème de Kristiania » s'étend de 1878 à 1886 environ. Mais cette poussée de naturalisme extrême n'a pas été un simple accident dû à la personnalité de Hans Jæger. La fermentation des esprits était grande, on était en pleine réaction contre la domination de l'église qui, avec Gisle Johnson, assombrissait l'existence, on secouait le joug, et l'allure des gens devenait plus libre. Ceux qui continuaient à exalter la pureté du Nord et à vitupérer la corruption de l'Europe, — de Paris, en particulier, — ne rencontraient plus un assentiment aussi général. En littérature, Kielland avait précédé la Bohème. Arne Garborg, également, car c'est dès 1877 qu'il se montre affranchi de la religion, et il publie en 1878 son premier roman *Un libre penseur* (dans son journal en *landsmaal*, le livre n'a paru qu'en 1882 en volume).

La Suède, dont Ibsen avait suivi la littérature dès 1860 environ, sous l'influence de son ami Dietrichson, et plus encore en 1864, lorsqu'il s'était lié avec Snoilsky, aurait été en retard sur la Norvège, et même sur le Danemark, dans l'évolution des idées et de la littérature vers le réalisme et le naturalisme, si August Strindberg (1849-1912) n'avait eu son véritable début en 1877 avec son recueil d'esquisses *Svartbäcken et Fjördingen*, suivi de son drame *Maître Olof* (1878) et de son roman *La Chambre rouge* (1879), qui est d'un réaliste hardi, et surtout d'un révolutionnaire. Ici encore, d'ailleurs, Brandès a été désigné, à côté de Kierkegaard et d'Ibsen[1], parmi les inspirateurs de l'écrivain nouveau, que l'on a souvent appelé le Rousseau suédois.

Ainsi les tendances nouvelles apparaissaient, plus ou moins marquées, dans les trois pays scandinaves à la fois, vers 1875-80, et c'était en Norvège que le mouvement était le plus fort. Ibsen

[1] Toutefois, A. Jolivet n'est pas de cet avis (*Le théâtre de Strindberg*, pp. 54-55).

et Björnson en étaient les précurseurs, et Brandès en était le héraut. L'esthétique de Heiberg, qu'il avait d'abord suivie, était par lui abandonnée, en partie sous l'influence d'Ibsen, qui ne se rendait pas compte à quel point il s'était éloigné du maître qu'il avait tant admiré[1].

[1] L'influence d'Ibsen a contribué à rendre la critique de Brandès moins dogmatique et à le lancer dans l'action, dit Francis Bull (*Mélanges Baldensperger*, I, p. 96). Paul V. Rubow n'est pas de cet avis, parce que dit-il, Brandès avait trop médiocre opinion d'Ibsen comme penseur pour subir son influence (*Georg Brandes og den kritiske tradition i det nittende aarhundrede, Festskrift* de l'Université de Copenhague, p. 87). Et il est bien certain que Brandès, en tant que philosophe, ne pouvait donner aucune adhésion à des théories, que d'ailleurs Ibsen était incapable d'exprimer. Mais les œuvres d'Ibsen, sa critique de certaines critiques de Brandès, et l'ardeur entraînante avec laquelle il lui a présenté l'aspect combatif de son tempérament, ont sûrement produit quelque effet sur son cadet. Il est vrai que d'autres influences, d'ordre plus spéculatif, surtout celle de Taine, très finement analysées par Paul V. Rubow, ont agi en même temps dans le même sens. Ce n'est as une raison pour négliger celle-là.

CHAPITRE II

VOYAGE A KRISTIANIA

Vers la fin de février 1873, Ibsen a fini de mettre au net *Empereur et Galiléen* et a envoyé le manuscrit à Hegel. Ensuite, pendant deux ans et demi, toute production dramatique paraît abandonnée. Même dans ses lettres à Hegel, il ne mentionne aucun vague projet. Rien n'indique chez lui la moindre idée de se remettre au travail. On est peu renseigné, d'ailleurs, sur cette période, sauf en ce qui concerne ses déplacements. Il semble n'avoir fréquenté presque personne à Dresde, et les Scandinaves y passaient peu. Il n'avait aucune notoriété. Les gens qui habitaient la même maison que lui ne savaient même pas en 1874 que leur voisin était un écrivain norvégien[1]. Que faisait donc Ibsen?

C'était surtout son œuvre passée qui l'occupait. Le grand succès était venu, en Norvège, puis dans les trois pays scandinaves, et enfin paraissait se dessiner en Allemagne. Les pièces éditées en Norvège pouvaient être publiées de nouveau chez Hegel, et une carrière meilleure s'ouvrait pour elles. Il fallait parfois s'entendre avec les éditeurs anciens. Ou bien il fallait rédiger une préface. Parfois il fallait revoir le texte, et Ibsen a même récrit *Madame Inger d'Östraat* pendant l'hiver de 1873 et le printemps de 1874, et il a fortement corrigé *Catilina* vers la fin de la même année. Des pièces qui n'avaient pas été jouées

[1] A. E. Zucker, *Ibsen the Master Builder*, p. 151.

à Kristiania en leur temps y avaient leur première, comme *Madame Inger d'Östraat* et *La Comédie de l'Amour.* Premières aussi à Copenhague et à Stockholm. Et Ibsen était en correspondance avec la plupart de ses traducteurs allemands, — pas tous, parce que la propriété littéraire n'était pas protégée par la loi norvégienne. Et *Les Guerriers à Helgeland* étaient joués à Munich et à Vienne, *Les Prétendants à la Couronne*, à Berlin.

Les rééditions de ses œuvres étaient ce qui intéressait surtout Ibsen. De décembre 1873 à la fin de 1876 il en eut quatorze. Lorsqu'il s'agissait d'œuvres anciennes, qui n'avaient pas été publiées chez Hegel, c'était lui qui les proposait à son éditeur danois. Il négligea seulement *Le Tertre du Guerrier*, *Le Soir de la Saint-Jean*, *La Fête à Solhaug* (dont la seconde édition ne parut qu'en 1883) et *Olaf Liljekrans*. Même *Catilina* fut ressorti sous le prétexte de fêter le vingt-cinquième anniversaire de son début, — et de son baccalauréat. Et ce fut en janvier 1874 qu'il relut *Peer Gynt*, pour voir comment on pourrait l'adapter à la scène, et s'entendit à ce sujet avec Edvard Grieg et Ernst Josephson.

Il était modestement à son aise depuis la fin de 1866. Mais c'est à ce moment qu'il commence à être presque riche. Hegel devient son banquier et lui achète des valeurs.

Vers le milieu de juin 1873, Ibsen partit pour Vienne, où il y avait une exposition universelle. On s'était rappelé qu'il était peintre, et il devait représenter la Norvège dans le jury des récompenses pour la peinture et la sculpture. Comme le juré danois ne pouvait s'occuper que de la section d'architecture, dont il était président, Ibsen fut prié par le commissaire général du Danemark d'être aussi juré danois. Il a rempli sa double fonction avec le plus vif intérêt, mais l'a trouvée très fatigante, et après un séjour de deux mois environ à Vienne, il est allé se reposer quelques semaines à Pillnitz, près de Dresde, d'où il a adressé à Friele, directeur du Morgenblad [1], une sorte

[1] *Breve*, I, pp. 280-283.

de compte rendu de son travail de juré. Il n'y parle d'ailleurs aucunement des tendances de l'art, et ne nomme aucun artiste. Il note seulement que cette exposition va contribuer à détruire le préjugé d'après lequel « la race slave prend une part faible ou nulle au grand travail civilisateur commun ». La Russie, en ce qui concerne les arts plastiques, dit-il, est « tout à fait au niveau de l'époque ». Ses prétentions comme connaisseur en matière d'art paraissent pourtant avoir été modestes, si l'on en croit John Paulsen, qui a noté la prudence avec laquelle il exprimait ses jugements, tandis qu'il était tranchant et péremptoire, lorsqu'il s'agissait de littérature [1].

En juillet, il reçut à Vienne la nouvelle inattendue, à laquelle il dut être fort sensible, que le nouveau roi Oscar II, lors de son couronnement à Trondhjem, l'avait fait chevalier de Saint-Olaf. Mais, dit-il, « cette attention de la part du roi et du gouvernement m'aurait été beaucoup plus agréable, si Björnson en avait été l'objet en même temps ; seulement, comme vous le savez, il s'est rendu cela impossible, au moins à bref délai [2]. »

Mais tout cela ne nous apprend rien sur son état d'esprit après la publication de *Empereur et Galiléen.* Une indication est donnée dans une lettre à Brandès qui lui demandait sa collaboration pour la revue d'avant-garde qu'il voulait fonder [3]. La revue sera-t-elle danoise ou scandinave? demande-t-il. Et son idée n'est plus ici la défense du scandinavisme politique. On s'en aperçoit dans la nouvelle lettre qu'il écrivit quelques mois plus tard, après avoir reçu le premier numéro de la revue [4], qu'il trouve décidément trop copenhagoise :

Pourquoi vous, et nous autres, qui nous plaçons sur un terrain européen, sommes-nous tellement isolés chez nous? Parce qu'il n'y a pas chez nous d'organisme d'État tout à fait cohérent ; parce que chez nous

[1] *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 151-152.
[2] Lettre du 8 août 1873, à Hegel, *Breve*, I, pp. 278-279.
[3] Lettre du 10 avril 1874, *Breve*, II, pp. 18-19.
[4] Lettre du 30 janvier 1875, *Breve*, II, pp. 22-24.

pensée, sentiment, sont communaux, et non nationaux, non scandinaves Je n'attache pas une bien grande importance à l'organisation politique, mais d'autant plus à une conjonction de nos conceptions nationales... Un changement de front dans la façon de considérer la vie et le monde n'est pas une affaire communale; et nous, Scandinaves, nous n'avons pas encore dépassé le terrain municipal. Mais nulle part un conseil municipal ne se mêle d'attendre et de promouvoir le « troisième empire ».

Lorsqu'il parlait, autrefois, du scandinavisme politique, le souci de préserver la particularité nationale de chacun des pays scandinaves était marqué avec force par Ibsen, et le maintien d'unités nationales bien distinctes lui paraissait la condition d'un scandinavisme sain. Ici, au contraire, c'est le groupe scandinave uni qui doit faire bloc pour prendre part à la civilisation européenne. « Seules les nations formant un tout peuvent contribuer à un mouvement civilisateur. » Depuis quelque temps déjà, le scandinavisme d'Ibsen se transformait, parce qu'il n'appliquait plus le mot aux mêmes questions; il ne s'agissait plus pour lui des rapports des pays nordiques entre eux ou des rapports de leur ensemble avec l'étranger considéré comme ennemi, et il ne se rendait pas pleinement compte du changement. Ce glissement s'est produit à mesure qu'Ibsen est devenu « européen ».

Mais ses réserves au sujet de la revue de Brandès ne l'empêchent pas d'approuver le projet. Dans sa première lettre, il invite son ami à venir le voir « pour que nous dressions nos plans de guerre », et dans la seconde il promet sa collaboration. Il se pose donc nettement en allié. Pour quel but? Quel est le programme commun? Cela, il ne le dit pas. Il dit même qu'il ne veut pas le dire :

Je ne sache pas que j'aie donné motif à votre observation qu'il n'y aura pour moi rien de « compromettant » à écrire dans votre revue, et il serait certainement difficile pour vous, aussi bien que pour tout autre, sauf pour moi-même, de déterminer ce que je considère le plus « compromettant » — ou bien de collaborer avec l'évêque Martensen ou avec feu David Strauss.

Il veut bien collaborer avec Brandès, il veut même dresser avec lui un plan de campagne. Il est très combatif et ne craint pas de se compromettre. Et pourtant même avec son allié Brandès, il est des questions réservées sur lesquelles il ne s'exprime pas. C'est peut-être parce qu'il n'ose pas. C'est surtout, je crois, parce qu'il n'a pas d'opinion bien définie. Il cherche, pose des questions ; comme il le dira dans l'un des poèmes composés pour la revue de Brandès, répondre n'est pas son affaire. Quand il s'agit d'un combat d'idées, cela permet d'avoir des amis dans tous les camps, mais on risque de se trouver, comme combattant, dans une position fausse. Tel a été le cas pour Ibsen pendant les huit années comprises entre la publication de *L'Union des Jeunes* et celle des *Soutiens de la Société.*

Certes, nous qui avons aujourd'hui, surtout dans sa correspondance avec Brandès, le moyen de connaître les tendances de son esprit beaucoup mieux que le public d'alors ne pouvait les comprendre, nous savons qu'il inclinait vers des idées, dites « d'extrême gauche », et en lisant *L'Union des Jeunes*, nous ne voyons rien qui soit en opposition à de telles tendances, et, bien qu'il ait eu soin de rendre le chambellan Bratsberg estimable et sympathique, c'est généralement Fjelbo qui a raison contre lui, et même, un moment, cette affreuse canaille de Monsen. Nous savons aussi que, si « révolutionnaire » qu'il puisse parfois paraître, il a toujours eu, depuis sa jeunesse, la plus vive méfiance à l'égard des hommes politiques toujours prêts aux compromis et aux combinaisons compliquées, ce qui a sans doute accentué son loyalisme à l'égard de la couronne. Mais ce loyalisme était évidemment pour lui beaucoup moins essentiel que, par exemple, la liberté de penser. Pour nous, l'Ibsen de 1874 est un rêveur révolutionnaire aussi bien que l'auteur de *Catilina*, que l'ami d'Abildgaard en 1851, que l'auteur du poème sur l'assassinat de Lincoln en 1866, et que le correspondant de Brandès en 1871.

Ses lecteurs norvégiens de 1874 ne pouvaient le juger d'après des faits qu'ils ignoraient, un drame de jeunesse qu'ils n'avaient pas lu, et un seul poème révolutionnaire (car « la torpille sous l'arche » devait être alors comprise comme une simple plaisanterie). Beaucoup de ses lecteurs le considéraient même, tout au contraire, comme un écrivain enrôlé dans un parti, et dont le parti était la droite.

C'était naturel, car on était alors en pleine crise de politique intérieure, en sorte qu'on était porté à juger les idées d'Ibsen du point de vue politique. Son *Union des Jeunes* semblait avoir été surtout une occasion de caricaturer Björnson et Ole Richter, donc il était de droite. Et cela paraissait être confirmé par ce fait que l'on savait Ibsen ami des « Hollandais », dont les principaux, Botten Hansen étant mort en 1869, étaient devenus des opposants passionnés à la politique de la « gauche ». Lökke, le professeur Ludvig Daae et Michael Birkeland étaient d'ailleurs en désaccord avec le gouvernement aussi bien qu'avec la gauche. Birkeland, en particulier, démocrate sincère, souhaitait les réformes que voulait imposer la gauche, mais il les voulait accompagnées de garanties sans lesquelles il les estimait dangereuses [1].

Il s'agissait d'introduire dans la Constitution le système occidental de la responsabilité ministérielle, plus précisément d'obtenir la présence des ministres aux séances du Storting. Le texte voté à ce sujet à la majorité de plus des deux tiers qui était exigée pour les amendements à la Constitution n'avait pas eu la sanction royale, et le Storting, dans une adresse au roi, avait exprimé sa méfiance à l'égard du ministère le 15 mai 1872. Le roi Carl XV avait conservé ses ministres, puis était mort le 18 septembre. Son frère Oscar II lui avait succédé. Mais après les élections de 1873, le nouveau Storting avait de nouveau voté le même amendement à la Constitution à la majorité

[1] V. le chapitre IX du livre de F. Ording, *Det lærde Holland*.

requise, le 25 mars 1874, et la sanction avait été encore refusée.

Telle était la situation au moment où Ibsen se disposait à reparaître en Norvège. La question en jeu l'intéressait médiocrement en elle-même, et il n'était pas très bien disposé en faveur des politiciens. Il était donc porté à écouter et admettre les raisons de ses amis, en particulier de Birkeland, mais il n'avait pas à prendre position. D'autre part, il savait qu'on le considérait comme inféodé à la droite, et il désirait trouver une occasion de montrer qu'il n'appartenait à aucun parti. Conscient de sa situation fausse, il en était un peu gêné.

Un voyage en Norvège pouvait comporter une visite à Skien, sa ville natale, qui, en 1872, avait déjà donné son nom à l'une de ses rues principales, où son père vivait encore, et où il aurait revu sa sœur Hedvig, la seule personne de sa famille qui fût restée en correspondance avec lui. C'est par elle qu'il avait appris en 1869 la mort de leur mère, et il ne lui avait répondu qu'avec un long retard, et lui avait indiqué assez gauchement, mais avec une réelle émotion, la difficulté qu'il éprouvait à se retrouver dans un milieu auquel il était devenu si étranger. Il écrivait pourtant :

Qui sait si je ne viendrai pas en Norvège l'été prochain, et alors je verrai le vieux patelin, auquel je suis tout de même encore attaché par tant de racines. Dis à père mes sentiments affectueux ; explique-lui à mon sujet ce que tu comprends si bien ; peut-être ne le comprend-il pas [1].

Il pensait sans doute souvent à Skien et aux siens, et *L'Union des Jeunes* montre combien ils étaient présents à sa pensée. Il était attiré vers eux. A une soirée chez Ludvig Daae se trouvait un camarade d'école d'Ibsen, J. F. Ording, à qui Daae recommanda de ne pas parler des affaires locales de Skien ;

[1] Lettre du 26 septembre 1869, *Breve*, I, p. 192. Knud Ibsen vivait séparé de sa femme depuis quelques années. Hedvig était mariée à Hans Jacob Stousland, de Skien, capitaine de navire marchand.

mais Ibsen l'assaillit de questions sur les gens de Skien et tout ce qui concernait la ville[1].

Cependant, penser à Skien lui suffisait presque, il n'éprouvait pas le besoin de communiquer ses sentiments. Au moment de la mort de Knud, il resta muet et absorbé toute la soirée, et plusieurs jours après, mais il ne parlait jamais de ses parents et n'en parla pas davantage à ce moment-là. Et il éprouvait une répugnance à rentrer en rapports directs avec sa famille — sauf avec Hedvig. Là encore, il était dans une situation fausse, devenu un étranger pour ses proches. Lorsque son père mourut en 1877, il écrivit à Christian Paus, demi-frère de Knud Ibsen et cousin germain de Cornelia Ibsen. Ce fut à cet oncle qu'il s'adressa, pour le remercier de l'aide matérielle que Knud Ibsen avait reçue de lui, par quoi le frère avait pris la charge qui aurait dû incomber au fils. Mais Henrik ne s'était trouvé en mesure d'assumer cette charge, dit-il, que depuis peu d'années. Et il ajoute :

Pendant ma dernière visite en Norvège, j'ai eu grande envie d'aller à Skien et d'y voir surtout ma famille ; mais j'éprouvais aussi une forte répugnance à entrer en relation plus intime avec certaines tendances d'esprit là-bas dominantes, pour lesquelles je ne me sens aucune affinité, et avec lesquelles un heurt aurait pu facilement causer des ennuis ou du moins un froissement que je voulais éviter. Je n'ai d'ailleurs nullement renoncé à l'idée de revoir un jour mon vieux patelin d'enfance[2].

Par la pensée, Ibsen vivait tellement en Norvège, et à Skien, par le souvenir, qu'il avait vraiment peu besoin de retourner dans le nord. Il n'a cessé de penser à son retour, pourtant, même dans les premières années de son exil volontaire, où il

[1] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 241.

[2] Lettre du 18 novembre 1877, *Breve*, II, p. 59. Ibsen écrit aussi : « Il y a vingt-sept ans que nous ne nous sommes vus. » Pourtant, l'histoire de sa visite à l'oncle Paus en 1859 (tome V, pp. 88-89) paraît bien établie. Ibsen a sans doute voulu l'oublier.

semblait vouloir en écarter l'idée. Il écrivait à Botten-Hansen : « Il faudra tout de même que je rentre au pays un jour [1]. » Puis, malgré la crainte des « rires derrière le dos », et de ne pouvoir être entièrement sincère qu'en se brouillant avec presque tout le monde, le retour lui est de plus en plus possible à mesure que le succès est venu. Il sentait que, grâce au succès, le risque des ennuis qu'il redoutait devenait moins grave, — sans toutefois disparaître. Aussi a-t-il considéré son voyage comme un essai : il voulait voir si la vie serait possible pour lui en Norvège. A Mme Schulrud, veuve de son camarade de Grimstad, il écrivait dès 1870 : « Vous pouvez penser si j'aspire à revenir vers le nord maintenant, — bien que seulement pour peu de temps, car j'hésite fort à m'y fixer. Je crains que cela ne me lie dans mon activité [2]. » Et à Edmund Gosse il écrivait : « L'été prochain, j'irai très probablement en Norvège, où je ne suis pas allé depuis dix ans. Je verrai si je peux m'accommoder de la vie dans mon pays. Si l'expérience ne réussit pas, je retournerai à Rome et sans doute je m'y fixerai pour toujours [3]. »

Il partit avec sa femme et son fils, et s'arrêta un jour à Copenhague pour voir Hegel, qui le trouva « très content ». Il comptait rester un mois à Kristiania, puis retourner à Dresde [4]. Il arriva le 19 juillet à Kristiania, avec Lökke et Daae, qui étaient venus à sa rencontre dans le fjord, et Birkeland l'attendait sur le quai. Ses amis le trouvèrent « comme radieux, et certainement aussi heureux qu'on peut l'être avec une nature comme la sienne » ; et « il avait à tous égards le cachet du grand homme ». C'est Ludvig Daae qui le disait dans ses lettres. Et il y racontait l'existence inaccoutumée à laquelle il fut entraîné

[1] Lettre du 22 juillet 1866, *Breve*, I, p. 134.

[2] Lettre du 9 juin 1870, donnée en supplément dans les deux livres de Sigurd Höst sur Ibsen, le livre en français et le livre en norvégien.

[3] Lettre du 15 octobre 1873, *Breve*, I, p. 287.

[4] Lettre de Hegel à Björnson, du 24 juillet 1874 (L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, p. 63).

pendant le séjour d'Ibsen : « J'ai été avec lui à sept dîners, onze soirées et quatre déjeuners-banquets au cours d'environ neuf semaines. » Ibsen fut invité à une grande fête en l'honneur d'une expédition polaire autrichienne. Il fut enchanté de revoir le professeur Monrad. Mais surtout il fut accaparé par ses amis « Hollandais » et par les hommes de droite qui étaient le plus liés avec eux. Il y eut un dîner chez Chr. Friele, le rédacteur en chef de *Morgenbladet*, et un dîner chez le professeur Aschehoug, chef du parti conservateur au Storting[1], et il fut invité à la maison de campagne du banquier Heftye. Parmi les « Hollandais » les plus importants et les plus liés avec Ibsen, était le juriste Bachke, beau-frère de Birkeland, dont il partageait les opinions ; il avait loué une maison à Ejdsvold, où Ibsen fut invité[2]. Ibsen multipliait les visites : ainsi Gunnar Heiberg, qui venait d'être reçu bachelier, s'est toujours rappelé sa surprise, quand il ouvrit la porte à un visiteur en cravate blanche et décoré, qui venait voir son père à l'heure où les Kristianiens avaient l'habitude de faire la sieste[3].

Mais tout cela n'était qu'à titre privé. A Birkeland il déclara qu'il « entendait se soustraire pendant son séjour à tout ce qui paraîtrait avoir un caractère officiel[4]... Je t'exposerai verbalement ma façon de voir à ce sujet, et je crois qu'en homme circonspect tu l'approuveras[5] ». Il fit toutefois une exception à cette règle en faveur de l'association des étudiants qui voulait lui rendre hommage. Dès sa première réunion de la nouvelle année scolaire, cet hommage fut proposé et voté à l'unanimité. Un membre avait seulement exprimé des réserves « fondées sur le manque présumé chez Ibsen de la disposition

[1] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, pp. 240-241. Fr. Ording, gendre de Birkeland, a eu à sa disposition des lettres de L. Daae et de Birkeland.
[2] Souvenir de Mlle Bachke, fille du juriste.
[3] *Aftenposten*, 1911, nº 217.
[4] Il se rendit pourtant à des « fêtes de cour » chez Stang, président du conseil (Ludvig Josephson, *Ett och annat...*, p. 54).
[5] Lettre citée par Fr. Ording, op. cit., p. 241.

à se laisser fêter »[1]. Le jeudi 10 septembre, le cortège des étudiants, avec les drapeaux de l'association et de la chorale, s'arrêta devant le domicile d'Ibsen, Pilestrædet, 7 ; le président, avec une délégation, monta chez lui, un chant composé tout exprès fut chanté, puis le poète descendit dans la rue, et lut le discours qu'il avait préparé ; le cortège défila ensuite pendant que le comité remontait chez Ibsen, où eut lieu une petite fête cordiale, avec des amis qu'il avait invités. Le soir, il assista à une représentation de *L'Union des Jeunes*, et il fut acclamé par un public enthousiaste. Quelques jours plus tard, il assista aussi à une représentation de *La Comédie de l'Amour*.

Les derniers mots du discours prononcé par Ibsen contenaient une promesse dont il s'acquitta trois ans plus tard en adressant au comité de l'association un exemplaire des *Soutiens de la Société* avec cette dédicace :

Au comité de l'association des Étudiants de Kristiania.

Je me permets d'envoyer cet exemplaire de ma nouvelle pièce, que je vous prie d'accueillir amicalement comme l'expression du sentiment de gratitude avec lequel je me rappellerai toujours le bienveillant hommage qui me fut témoigné par l'association pendant mon dernier séjour au pays.

Avec mes sentiments distingués.

Henrik IBSEN.

Quelques jours plus tard, le 17 septembre, au banquet en l'honneur de l'expédition polaire autrichienne, il déclara blâmer vivement le ministre qui n'avait pas nommé Birkeland au poste de maire de Kristiansand, car Birkeland « y aurait été acquis à une participation active à la vie politique, grâce à un siège de député dans cette ville alors conservatrice »[2]. Il se peut que ceci soit une appréciation de celui qui rapporte le

[1] Dr Fredrik B. Wallem, *Det norske Studender samfund gjennem hundrede Aar*, p. 683.

[2] M. Birkeland, *Historiske Skrifter*, I, p. 65 de l'introduction historique par Fr. Ording.

fait du blâme, mais le fait demeure, et on voit Ibsen prenant parti pour Birkeland — contre le gouvernement. Et il prit également parti pour son ami dans une discussion importante qui eut lieu au conseil municipal de Kristiania le 28 septembre[1]. Il quitta Kristiania le lendemain 29, avec sa femme et son fils, pour aller à Stockholm en compagnie du professeur Olaf Rygh — encore un « Hollandais » — qui se rendait à un congrès archéologique. Puis il revint à Dresde. Le mois qu'il avait compté passer à Kristiania s'était étendu à deux et demi.

Il s'est évidemment laissé accaparer très volontiers par ses amis « hollandais », et il a été constamment avec eux. Björnson était en Italie. Le cortège des étudiants mis à part, on n'est renseigné sur le séjour d'Ibsen que par les « Hollandais ». Jonas Lie, cependant, l'a rencontré, et il écrit à Björnson : « Ibsen est en ville et court les réunions de société. J'ai causé avec lui plusieurs fois. Il est devenu un monsieur dont les opinions et la personne ont des formes assurées, et qui donne entièrement, il me semble, dans les doctrines sociales et autoritaires à la Bismarck[2]. » Ibsen était décidément rallié à la société qu'il avait trouvée, peu d'années auparavant, « bien ordonnée jusqu'à en être ennuyeuse. » Il s'y était rallié surtout à cause de l'unité allemande réalisée après l'unité italienne, en attendant l'union scandinave, qu'il concevait de plus en plus comme une unité, comme on le voit par la phrase qu'il a écrite dans l'album d'une actrice suédoise, Hedvig Winterhjelm, qui venait d'épouser un journaliste norvégien, et joua pendant tout le séjour d'Ibsen à Kristiania :

Kristiania, 26 septembre 1874.

Être messagère d'une nouvelle forme de beauté entre les frères encore séparés, c'est apporter sans bruit sa pierre à un édifice en construction.

[1] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 242.
[2] Lettre du 4 septembre, *Jonas Lie og hans samtidige*, p. 94.

Mais s'il montre à ce moment son aspect le plus conservateur, Haluvan Koht a certainement raison de dire qu'Ibsen tenait à n'être pas considéré comme un homme de parti, et de citer un fait qui s'est passé pendant son séjour à Kristiania, et qui a dû l'émouvoir[1]. J. E. Sars était candidat à un poste de professeur à l'université, et très combattu, notamment, par *Morgenbladet*, parce qu'il était libre penseur. Un professeur, dans son discours de rentrée, le 2 septembre, avait paru exprimer l'opinion officielle[2] de l'université en signalant le danger d'y laisser pénétrer le positivisme et le matérialisme. Sars fut d'ailleurs tout de même nommé le 5 septembre. Brandès en Danemark avait été plus durement traité. Cet incident n'a été sans doute que le plus frappant parmi ceux qui ont fait sentir à Ibsen que l'atmosphère norvégienne ne lui convenait décidément pas. Il ne pouvait se fixer dans un pays où l'université même admettait si peu la liberté d'opinion. Et il est parti.

Il est parti assez satisfait. Il l'était personnellement de l'accueil qu'il avait reçu, et il écrivit à Hegel, le 16 septembre : « J'ai été reçu ici avec une parfaite bienveillance par tout le monde. Toute discordance antérieure a disparu[3]. » Lorsque, l'année suivante, l'association des étudiants a fêté son anniversaire, en cette année qui était son « jubilé de vingt-cinq ans », à la fois comme étudiant et comme écrivain, un orateur put dire qu'Ibsen avait déclaré « qu'il considérait son séjour d'été en Norvège comme un jour de fête continu, et qu'il s'estimait heureux d'appartenir à une petite nation »[4]. Cela paraît bien avoir été son impression dominante au moment même. Il semble même avoir eu quelque velléité de s'installer en Norvège. Du moins Hegel a ainsi interprété l'idée qu'il a eue de

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, p. 137.
[2] *Tids Tavler*, 1875, p. 99.
[3] Cité par Fr. Ording dans *Samtiden*, 1926, p. 636.
[4] Fredrik B. Wallem, *op. cit.*, II, p. 687.

s'acheter une maison à Kristiania[1]. Et pourtant, Ludvig Josephson, directeur du « Théâtre de Christiania », qu'il appréciait beaucoup, et qu'il a sûrement beaucoup fréquenté pendant son séjour, crut remarquer qu'il ne se sentait pas à l'aise dans la capitale de son pays. Susanna et Josephson ne cessaient de l'engager à se fixer décidément en Norvège, mais il n'aimait pas qu'on lui en parlât[2].

Il écrivit plus tard à Björnson :

Lorsque, il y a dix ans, après dix ans d'absence, j'ai remonté le fjord, j'ai positivement senti ma poitrine se serrer dans un état de malaise et d'oppression. J'ai éprouvé cela pendant tout mon séjour là-bas ; je n'étais plus moi-même parmi tous ces yeux norvégiens froids et impassibles aux fenêtres et sur les trottoirs[3].

Et dans une conversation rapportée par John Paulsen, il a dit que la vue du cortège des étudiants lui avait causé une impression pénible ; il avait d'abord reculé avec effroi... ; « bref, la démonstration lui avait porté un coup, il trouvait qu'elle avait « une odeur de cadavre »[4].

Et John Paulsen pense que le souvenir de cette scène a suggéré à Ibsen la dernière scène des *Soutiens de la Société,* où Bernick ne peut supporter la démonstration que l'on vient faire en son honneur. Ibsen aussi avait « connu les émotions de l'homme qui est publiquement fêté comme le représentant d'idées qui en réalité ne sont pas les siennes[5] ».

Revenu à Dresde au commencement d'octobre, Ibsen y passa encore six mois. Sa belle-sœur Marie Thoresen était malade à Copenhague, et Susanna vint la soigner, mais elle mourut, il semble, d'un cancer à l'estomac. Après ce deuil qui lui fut

[1] Lettre de Hegel à Ibsen dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 318.
[2] Ludvig Josephson, *Ett och annat om Henrik Ibsen och Kristiania Teater* p. 55.
[3] Lettre du 29 septembre 1884, *Breve*, II, p. 140.
[4] John Paulson, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 169.
[5] A. E. Zucker, *Ibsen the Master Builder*, p. 162.

certainement très pénible, Ibsen eut en janvier 1875 la joie du grand succès de son *Peer Gynt.* Mais on ne voit pas que, pendant ses derniers temps de Dresde, il ait entrepris, ni même ruminé aucun travail nouveau.

Et, sans que la « gauche » lui témoignât d'hostilité, il continuait à être prôné surtout par la « droite », comme on le vit nettement le 20 mars 1875 par les deux célébrations de son « jubilé de vingt-cinq ans ». L'association des étudiants était de tendance conservatrice, et un discours fut prononcé en l'honneur des « Hollandais ». Et à l'hôtel Victoria les gens qui se réunirent à cette occasion furent « de couleur assez uniforme », et les « Hollandais » y dominaient [1].

[1] Fr. Ording, *Oplysninger til Henrik Ibsens biografi*, dans *Kirke og Kultur*, 1910.

CHAPITRE III

IBSEN A MUNICH

Au milieu d'avril je vais quitter Dresde pour m'installer provisoirement à Munich. L'école où va Sigurd ici a supprimé, en effet, les deux plus hautes classes, et les écoles publiques locales ne me semblent pas convenir, par leur organisation et leurs méthodes, à des élèves étrangers. Le goût de la migration m'est d'ailleurs revenu, et Dresde, au cours des dernières années, a été de plus en plus délaissé par les étrangers. Ce déplacement m'éloignera malheureusement un peu plus de chez nous, mais par contre je me rapprocherai un peu de l'Italie, et de plus, j'aurai l'agrément de vivre parmi des catholiques, qui sont ici, en Allemagne, absolument à préférer aux protestants [1].

C'était sans doute leur lutte contre le *Kulturkampf* qui rendait alors les catholiques allemands sympathiques à Ibsen. « La lutte est bonne. » Et il écrivait à Edmund Gosse : « Je pense que toute vie intellectuelle y respire plus largement et plus à l'aise qu'ici dans l'Allemagne du Nord, où l'État et la politique ont pris à leur service toute la force du peuple et coupé court à toute véritable curiosité de l'esprit [2]. » Mais sa raison principale était les études de Sigurd, qui avait quinze ans, et il s'adressa, sans le connaître, à Konrad Maurer, professeur d'histoire du droit à l'université de Munich, qui s'était occupé de la Norvège et de l'Islande, où il avait séjourné, et dont la maison était ouverte aux Scandinaves, pour se renseigner sur les écoles

[1] Lettre à L. Daae, du 4 février 1875, *Breve*, II, pp. 26-27.
[2] Lettre citée par Edmund Gosse, *Northern studies*, 1882.

— privées, de préférence — où il pourrait mettre son fils. Maurer renseigna amplement Ibsen, qui le pria de faire inscrire Sigurd dans le gymnase même où étaient les fils du professeur allemand. Entre les deux familles s'établirent des relations qui furent assez suivies pendant deux ou trois ans, puis cessèrent complètement [1].

Il quitta Dresde le 13 avril, et entra le 1er mai dans son appartement meublé (comme à Dresde), Schönfeldstrasse, 17. Chez Konrad Maurer il fit la connaissance d'un jeune peintre norvégien, Markus Grönvold, qui était de Bergen, ce qui était toujours une bonne recommandation chez les Ibsen. Grönvold prétend qu'Ibsen était venu à Munich attiré par les lacs bavarois, et dit avoir parcouru avec lui à pied les environs immédiats de la ville, mais seulement pendant les premières années de son séjour [2]. Ensuite, c'est-à-dire vers la cinquantaine, il devint de plus en plus sédentaire, et l'on ne pouvait s'imaginer, à voir sa démarche à petits pas, qu'il eût été un fort bon marcheur, à Bergen et à Rome.

Le désir de voir du monde était aussi un motif du départ de Dresde. Dès le 2 mai, Ibsen écrit à Brandès pour le prier d'écrire à Paul Heyse quelques mots d'introduction [3]. Ibsen connaissait donc les relations intimes qui s'étaient établies depuis la fin de 1872 entre le critique et Paul Heyse à propos du roman *Kinder der Welt*, où celui-ci se montrait complètement dégagé de toute croyance religieuse [4]. Heyse, poète et philologue, beau de visage, avait des manières douces et aimables, et il a exercé quelque influence sur Brandès en lui faisant prendre plus net-

[1] Lettre du 29 mars à Maurer et note de H. Koht, *Breve*, II, pp. 30-31 et 222-223.

[2] Markus Grönvold, *Fra Ulrikken til Alperne*, p. 136.

[3] *Breve*, II, p. 32.

[4] Le livre fut acheté par la bibliothèque de l'association des étudiants, ce qui amena une protestation de Gisle Johnsen, parce que « de pareilles nouvelles libertines à tendance antichrétienne sont dangereuses » (Fredrik B. Wallem, *op. cit.*, p. 767.)

tement conscience de « l'individualisme passionné, qui sommeillait en lui », et que « le déterminisme philosophique lui avait caché » jusqu'alors. Il avait donc agi sur l'esprit de Brandès dans le même sens qu'Ibsen, mais par des moyens tout différents, et tandis qu'Ibsen soulignait volontiers les désaccords qui existaient entre lui et son ami danois, Brandès trouvait qu'il existait entre Heyse et lui « l'accord le plus ridicule » [1].

Ibsen entra donc en relation avec Heyse, qui aimait à recevoir, et le romancier allemand introduisit Ibsen dans un groupe littéraire qui s'était formé autour de lui, et qu'on appelait « Le Crocodile ». Tous les jours on était sûr d'en rencontrer quelques membres entre midi et une heure dans le jardin du restaurant *Achatz*, où l'on buvait de la bière en attendant le déjeuner. On causait de questions générales et jamais personnelles. « On pouvait avoir connu un homme des années, sans savoir s'il était marié ou non [2]. » Ibsen rencontrait là l'esthéticien Moritz Carrière, le philologue Michael Bernay, et F. M. Bodenstedt, tous trois professeurs à l'université, Ferdinand Bom, directeur des *Fliegende Blätter*, Hermann Lingy, poète en langue dialectale, etc. Il apprécia particulièrement Franz Grandauer, qui était régisseur de l'Opéra de Munich. Le portraitiste Franz Lenbach était un intime de la maison Heyse, et le Bâlois Böcklin y fréquentait. Une fois par semaine, le Crocodile avait une réunion du soir, et Ibsen y venait souvent. Il y était causant et parlait volontiers de gens tels que Aslaksen ou Ulrik Brendel, qu'il appelait des « ex-hommes » [3]. La Norvège, au temps de la jeunesse d'Ibsen, et particulièrement Bergen, abondaient en originaux, et Ibsen pouvait puiser dans ses souvenirs.

Il voit donc du monde, va se promener, dîner en ville. Et à son tour il reçoit beaucoup. Les Scandinaves qui vivent ou qui passent à Munich sont nombreux, et sa maison devient

[1] G. Brandès, *Levned*, II, pp. 126-135.
[2] *Ibid.*, p. 136.
[3] M. Grönvold, *op. cit.*, p. 138.

pour eux un centre. Brandès, qui s'arrête à Munich en revenant d'Italie, en est frappé :

Sa maison était montée sur un plus grand pied ; il était déjà le maître reconnu que beaucoup de gens venaient voir, surtout de nombreux Norvégiens. Il parlait encore des politiciens aussi sévèrement qu'autrefois ; un futur député qui lui avait fait une visite fut notamment l'objet de sa colère et de son ironie, mais il appréciait des gens comme Francis Hagerup, le futur président du Conseil, que nous rencontrâmes chez lui [1].

Naturellement, les écrivains étaient le plus attirés chez lui. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Holger Drachmann au commencement de 1876, et le jeune poète danois écrivit à Hegel : « J'ai si bien employé mon temps à Munich avec des études de scène approfondies et par des conversations avec Ibsen que... [2]. » Il se sentait prêt à écrire une pièce, — évidemment sous l'influence d'Ibsen, qui était plein de bienveillance et de bons conseils avec les débutants, mais avait toujours tendance à les pousser vers le théâtre. Plusieurs peintres norvégiens résidaient à Munich, et Eilif Petersen fit son portrait, qu'Ibsen offrit plus tard à l'association des étudiants. Il y avait alors à Munich tout un groupe de peintres norvégiens, et Ibsen « était au milieu d'eux comme un prince » [3]. L. Dietrichson vint avec sa famille s'installer tout près de chez Ibsen en 1876 et y resta plus d'un an. Il prit part aux réunions du Crocodile. La maison d'Ibsen « était, à cette époque, extrêmement hospitalière », dit-il [4]. Et Camilla Collett passa aussi quelque temps à Munich. On a un récit détaillé d'un de ces dîners simples, où Ibsen, lorsqu'il était en train, était un hôte fort agréable, avec, toujours, une déférence particulière pour Camilla Collett [5].

[1] G. Brandes, *Levned*, II, p. 241.
[2] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 199.
[3] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 94.
[4] *Svundne Tider*, I, p. 356.
[3] Didrik Grönvold, notes publiées par *Aftenposten*, 8 janvier 1938.

Cette sociabilité n'était pas du tout contraire au goût d'Ibsen. Il aimait causer, et la plupart des gens se plaisaient avec lui. Seulement, sa nature lui rendait impossible de concilier cette vie agréable avec son travail; toute œuvre exigeait qu'il s'y absorbât entièrement. Il était ainsi fait qu'il devait choisir : c'était encore le « tout ou rien ». Aussitôt installé à Munich, il voulut écrire les poèmes qu'il avait promis à Brandès comme sa collaboration à la revue *Le dix-neuvième siècle*[1]. Il eut bien de la peine à remplir sa promesse. Il n'envoya le premier poème (« Bien loin », p. 17) que le 8 juin. Il avait pourtant la meilleure volonté, il promettait un poème par mois « si des empêchements imprévus ne surviennent pas »[2]. Mais son second poème (sur le cadavre dans la cale, p. 21) fut le dernier, et lui prit tout son temps pendant un mois. Comme une idée de pièce se précisa vers ce moment, il informa Brandès qu'il lui serait impossible de rien donner dans le numéro suivant. Ce fut la fin de sa collaboration. Il était à ce moment à Kitzbüchel, dans le Tyrol, et comptait aborder l'écriture du drame à son retour, vers la fin de septembre[3]. Les deux ans et demi de vacances — coupées seulement par quelques poèmes et des révisions d'œuvres anciennes — étaient terminées, *Les Soutiens de la Société* allaient l'occuper pendant près de deux ans.

Il fut toutefois interrompu par son succès en Allemagne. En mars 1876 il écrivit la préface pour la traduction allemande des *Guerriers à Helgeland*, qui furent joués au *Hoftheater* de Munich le 10 avril sous le titre *Nordische Heerfahrt*, qu'avait inventé son nouvel ami Grandauer. La première, à laquelle il assista, fut un grand succès, et il fut rappelé cinq fois[4]. La

[1] Lettre du 2 mai 1875, *Breve*, II, p. 32.
[2] *Breve*, II, p. 222 (note).
[3] Lettre du 16 septembre 1875, *Breve*, II, p. 35. Il avait pourtant, pour la revue de Brandès, un troisième poème en tête, qu'il voulait même mettre dans la seconde édition de ses poèmes (L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 321).
[4] Lettre à Lökke citée par Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 243.

pièce fut ensuite jouée, en octobre, à Dresde et à Vienne. Et le 31 mai il partit pour Berlin, où il assista le 3 juin à la première des *Prétendants à la Couronne*[1]. La pièce était jouée par la troupe de Meiningen au théâtre Viktoria. On avait annoncé dans les journaux que Björnson avait attiré l'attention du duc Bernard de Saxe-Meiningen sur Ibsen et ses drames. L'accueil du public fut très chaleureux, Ibsen fut rappelé de nombreuses fois, mais le succès fut interrompu après neuf représentations de suite, parce que la troupe n'était pas chez elle. Par contre, la critique berlinoise fut très malveillante. Le compte rendu du *Berliner Tageblatt* commençait ainsi : « *Les Prétendants à la Couronne* sont un ouvrage manqué, assez vert, qui montre toutefois, çà et là, un véritable talent littéraire. » Et Ibsen fut invité par le duc à venir le voir en son château de Liebenstein, près de Meiningen, où il fut son hôte jusqu'au 12 juin. Et le duc ne manqua pas de le faire chevalier de l'ordre de la Maison Ernestine.

Peu après son retour, l'année scolaire achevée, il partit avec Sigurd et sa femme pour passer deux mois à Gossensass, petit village au pied du Brenner, côté sud. Il aimait ces montagnes, qui sans doute lui rappelaient un peu la Norvège. Dietrichson, sa femme et leur fille étaient avec lui. C'était l'année où Wagner avait inauguré le théâtre de Bayreuth avec la trilogie, et Edvard Grieg, après l'avoir entendue, vint à Gossensass causer avec l'auteur de *Peer Gynt*, dont il avait composé la musique. La première datait seulement du 5 mars et la pièce avait eu déjà 26 représentations, et Grieg, qui avait un moment regretté de s'être engagé avec Ibsen, devait être satisfait. Comme le directeur du « Théâtre de Christiania », Ernst Josephson, y avait introduit l'opéra en novembre 1874, Grieg était naturellement tenté de composer un opéra norvégien, et cherchait un sujet. Il

[1] *Breve*, II, pp. 223-224 (note), et lettre à Ludvig Josephson, du 14 juin 1876, pp. 39-40.

voulait s'adresser à Ibsen. Celui-ci lui proposa *L'Oiseau du fjeld*, ce livret, tiré de *Olaf Liljekrans*, qu'il avait commencé autrefois[1], mais cela ne convenait pas à Grieg, et l'on en resta là[2].

Grieg était arrivé à Gossensass avec un jeune homme de vingt-cinq ans, John Paulsen, qui venait d'abandonner son emploi de commis chez un agent consulaire pour se consacrer à la littérature qu'il cultivait depuis plusieurs années. Il avait même publié un volume de nouvelles et un volume de vers. Il était de Bergen, comme Grieg, ce qui était la meilleure recommandation auprès de Susanna Ibsen, il avait suivi les cours de Herman Laading, l'ancien collègue d'Ibsen au théâtre de Bergen, et une petite colonie bergensoise se trouva ainsi formée autour d'Ibsen, car Dietrichson aussi était de Bergen. On prenait les repas ensemble au « Brauhaus », et une sorte d'intimité s'établit. Paulsen fit même avec Ibsen quelques courtes promenades dans les environs. Mais *Les Soutiens de la Société* étaient alors sur le chantier, on ne pouvait entraîner Ibsen à des promenades plus longues, et même quand on était réunis, il était généralement absorbé, et intervenait peu dans la conversation. Il était d'ailleurs de bonne humeur, prit bientôt Paulsen en sympathie, lut ses vers et lui donna des conseils. Quelques mois plus tard il a écrit au ministère norvégien de l'Instruction publique une lettre extrêmement chaleureuse[3] pour lui faire obtenir une bourse qui ne fut pas accordée alors, mais le fut l'année suivante.

[1] Tome IV, p. 355.

[2] Cette démarche de Grieg est seulement connue par le récit de John Paulsen (*Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 16-18), et il ajoute que Grieg, beaucoup plus tard, a obtenu ce qu'il désirait : Ibsen voulait tirer un livret des *Guerriers à Helgeland*. Ibsen, dit Paulsen, envoya peu après le commencement du manuscrit promis, mais une simple mise en vers de ses répliques ne pouvait convenir, Le manuscrit de cet essai d'opéra a été retrouvé depuis, et il confirme les indications de Paulsen dans leur détail.

[3] Il avait déjà aidé un jeune écrivain à obtenir une bourse, mais par une intervention moins pressante (lettre du 3 mars 1875 à Johan Vibe, *Breve*, II, p. 29).

En septembre, on eut des jours froids, et même de la neige. Et Grieg retourna en Norvège. Ibsen, qui aimait la chaleur et le soleil, décida de terminer les vacances un peu plus au sud, à Kaltern près de Bozen, et Paulsen y alla aussi. Et il accompagna les Ibsen quand la famille revint à Munich, où il venait les voir presque tous les soirs. Il y resta jusqu'à Noël, puis partit pour l'Italie, au grand regret d'Ibsen et de sa femme, qui tous deux insistèrent pour qu'il retardât son voyage au moins jusqu'après les fêtes. Ibsen était paternel avec Paulsen, et cherchait à lui être utile par son expérience d'homme et d'écrivain. Il était évidemment heureux de cette amitié nouvelle, mais elle ne se manifestait ni en paroles ni en gestes, ou tout au plus, par exemple, par une plus forte poignée de main au moment d'une séparation.

Paulsen a publié plus tard des volumes de souvenirs consacrés principalement à Ibsen, dont il a été un peu l'Eckermann, en sorte que l'on est porté à penser que l'accueil qu'il a reçu a été intéressé de la part du dramaturge avide de gloire. Mais Paulsen n'avait sans doute pas la moindre idée, en 1876, d'exploiter littérairement ses relations avec la famille Ibsen, et il paraît même n'y avoir songé que longtemps après la courte période où il a été presque traité comme un membre de la famille. Il s'est alors servi des longues lettres qu'il avait écrites au jour le jour à ses parents. Son premier volume de souvenirs sur Ibsen date de 1900.

L'amabilité d'Ibsen fut peut-être d'autant plus cordiale pendant les quatre ou cinq mois de Gossensass, Kaltern et Munich, qu'Ibsen était alors absorbé par l'écriture de sa pièce, et, par conséquent, avait renoncé à la sociabilité qui avait caractérisé le commencement de son séjour en Bavière. Paulsen était pour lui un délassement et satisfaisait son goût de sociabilité sans le déranger. A Munich, dit Paulsen, Ibsen n'allait jamais dans les musées ni au théâtre, et « il avait une véritable horreur de la vie de société, jamais il n'allait à aucun dîner, bien qu'il

fût souvent invité dans plusieurs des premières familles de la ville, les Heyse en tête »[1]. Jusqu'à la fin de juillet 1877, on ne sait plus rien de la vie d'Ibsen, sinon, à quelques dates, l'état d'avancement de sa pièce.

[1] *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 27. Paulsen est généralement précis, sauf pour les dates, et on pourrait penser que ce passage se rapporte au second séjour de Paulsen à Munich. Mais Dietrichson a remarqué la diminution de la sociabilité d'Ibsen (*Svundne Tider*, I, p. 359), et Paulsen n'aurait pas écrit ce passage sans noter la différence entre les deux séjours qu'il a faits à Munich, s'il y avait eu contraste dans la manière d'être d'Ibsen. Sur ce premier contact de John Paulsen voir *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 7-17, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 7-29, *Mine erindringer*, pp. 7-40.

CHAPITRE IV

IBSEN AU TRAVAIL

Reportons-nous à 1869. Peu de semaines après avoir achevé *L'Union des Jeunes*, Ibsen croit sentir que son drame sur *Julien* a suffisamment mûri [1], mais il est dérangé par son voyage en Suède, suivi de son voyage en Égypte, et aussitôt rentré à Dresde, il écrit à Hegel une lettre où il n'est pas question de *Julien* : « Je suis occupé d'un projet de drame moderne de genre grave en trois actes ; je m'y mettrai probablement à bref délai. » En janvier 1870, il espère que la pièce pourra paraître en octobre ; pourtant, elle n'est encore qu'à l'état de projet en avril. Enfin, en octobre, il écrit : « Mon nouvel ouvrage, pièce en trois actes, est maintenant assez agencé dans ma tête pour qu'un de ces jours je passe à l'écriture. » Après ces quatre mentions [2], le drame moderne disparaît, Ibsen pense à un opéra, puis commence *Empereur et Galiléen*.

Ce drame moderne est la première forme de la pièce qui deviendra *Les Soutiens de la Société*, forme connue seulement par deux « notes pour la comédie » [3] qui sont datées de 1870

[1] Lettre du 10 juin 1869, *Breve*, I, p. 183.

[2] Lettres à Hegel des 14 décembre 1869, 25 janvier, 15 avril et 10 octobre 1870, *Breve*, I, pp. 194, 196, 199 et 211.

[3] Elles sont en la possession de Mme Bergliot Ibsen qui les a récemment communiquées à Halvdan Koht. Celui-ci avait d'ailleurs dit déjà auparavant que le drame moderne de 1870 devait être *Les Soutiens de la Société* (*Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, p. 144).

(p. 309 du présent volume). La fable indiquée dans ces notes est esquissée seulement, et fort différente de ce qu'elle sera plus tard, mais le personnage de Bernick ressort déjà, son opposition avec Johan Tönnesen existe sous une autre forme, le contraste entre la vie des femmes et celle des hommes est très net, et la seconde note, rédigée trois jours après la lettre où Ibsen annonce qu'il va passer à l'écriture, montre que le drame se rapproche un peu de la fable définitive. Cependant on ne voit encore ni Lona Hessel, ni l'Amérique, ni le vaisseau mal réparé, ni le scandale passé que Johan Tönnesen a pris à son compte. Et en ce qui concerne l'idée de la pièce, les premières lignes de la première note sont très nettes au sujet de l'allure habituelle des hommes et des femmes, ce qui sera conservé, — et accentué par l'introduction de Lona Hessel, — et les dernières lignes de la même note veulent exprimer ce qui est le véritable sujet, il s'agit de se libérer de tous les usages mesquins. Et la seconde note semble bien répondre à cela. Le seul épisode concret y est un scandale provoqué par des faits peu usuels, mais non répréhensibles. C'est peut-être pourquoi la pièce est appelée « comédie » dans le titre des notes. Le sujet était un peu mince, et les termes par lesquels Ibsen a voulu le préciser pour lui-même montrent qu'il voulait l'élargir, mais ils sont bien vagues. L'œuvre définitive dépassera l'idée de 1869-70, et il n'est pas étonnant que le projet trop peu mûr ait été abandonné.

Et il l'a complètement abandonné, puisque, après l'achèvement de *Empereur et Galiléen*, il semble n'y avoir plus pensé pendant plus de deux ans. Hegel écrit nettement à Björnson, le 24 juillet 1874 : « Il n'a rien de nouveau en train [1]. » C'est seulement le 16 septembre 1875 qu'il écrit à Brandès : « J'ai l'esprit occupé d'un assez gros ouvrage dramatique... Je rentrerai à Munich à la fin du mois et me mettrai pour

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 63.

de bon à écrire[1]. » Et, en effet, le 23 octobre, il annonce à Hegel :

Mon travail avance vite : dans deux jours j'aurai terminé le premier acte, et c'est toujours pour moi la partie la plus difficile d'une pièce. Le titre sera : *Les soutiens de la Société*[2], pièce en cinq actes. Cet ouvrage peut, en un sens, être considéré comme un pendant à *L'Union des Jeunes*, et agitera beaucoup des questions importantes du moment[3].

Des éléments nouveaux étaient évidemment intervenus. Le projet de pièce de 1870 reparaissait, mais transformé à la fois par l'élargissement du sujet et par la fable bien plus étoffée.

Au moment où Ibsen reprend, vers la fin de l'été 1875, la « comédie » à laquelle il avait pensé six ans plus tôt, il vient d'écrire sa « lettre en vers » sur le cadavre dans la cale, par quoi il représente toutes les traditions sociales, morales, religieuses, qui pèsent sur la société de son temps, et dont il faut se libérer. Il veut engager la lutte contre la convention, contre l'hypocrisie sociale et morale, afin que vérité et liberté puissent se réaliser dans la vie sociale. C'est ainsi que *Les Soutiens de la Société*, sous leur forme nouvelle, font naturellement suite à la « lettre en vers »[4]. Et par là se précisent les termes vagues écrits en 1870 à la fin de la première note, car ces idées ne sont pas nouvelles dans l'esprit d'Ibsen, la pièce est un aboutissement. Mais elle est aussi la contribution d'Ibsen à l'action com-

[1] *Breve*, II, p. 35.

[2] On a dit que ce titre proviendrait d'une pièce de Björnson, *Le Roi*, où l'expression se trouve (*Samlede Digterverker*, IV, p. 178). Mais comme *Le Roi* n'a paru qu'en 1877, on voit que le titre n'a pas été suggéré.

[3] *Breve*, II, p. 36.

[4] V. Halvdan Koht, dans *Hundreaarsutgave*, VIII, p. 17. Il développe aussi, à ce propos, des considérations intéressantes sur le rejet progressif par Ibsen, depuis 1863, du passé considéré aussi comme un « cadavre » dont il faut se libérer, et qu'il comparait au cadavre de Snefrid dans l'introduction au « Brand épique ». Toutefois, je ne vois pas, malgré quelques analogies, que la sévérité d'Ibsen à l'égard de la société bourgeoise soit le développement de ses idées de 1863-66, quand il dénonçait la satisfaction des Norvégiens au souvenir de la gloire passée, dont ils n'étaient plus dignes.

mune pour aquelle il avait parlé à Brandès de dresser « nos plans de campagne »[1], après le poème « Bien loin », et la « Lettre en vers ». La fougue de Brandès et l'admiration enthousiaste d'Ibsen pour le premier volume de ses *Grands courants* comptent certainement parmi les origines de la nouvelle période qui s'ouvre dans la production d'Ibsen. « C'est un des livres qui creusent un abîme entre hier et aujourd'hui... Dans vingt ans, on ne pourra comprendre comment une vie intellectuelle était possible chez nous avant ces conférences[2]. » Dans leurs relations, Ibsen avait eu, jusqu'alors, le plus d'influence ; depuis les *Grands courants* et le long séjour de Brandès à Dresde en 1872, celui-ci était devenu l'animateur.

La fable de la « comédie » primitive s'était aussi singulièrement enrichie. En 1870 elle était fondée sur des souvenirs de famille et des souvenirs de Grimstad. Comme le père du grand armateur, dans la première note, le père d'Ibsen avait été capitaine de navire marchand, puis négociant. Surtout, Ibsen avait fort bien connu à Grimstad l'armateur Mathias Gundersen, qui occupait 200 ouvriers dans ses chantiers de la « vallée des coudriers » (*hassel*dal, ce qui a donné le nom de Lona Hassel, devenu plus tard Lona Hessel). Il l'a même rencontré au musée des antiquités, à Kristiania, en 1874, et l'a interrogé sur les gens de la petite ville. « Oui, il faut que j'aille là-bas un jour, » dit-il en quittant Gundersen[3]. Ibsen a sans doute connu moins personnellement Morten Smith Petersen, qui a remplacé Gundersen, en 1848, dans la direction des mêmes chantiers de construction, et c'est évidemment à ce nouvel armateur ambitieux et de plus grande envergure qu'Ibsen a pensé lorsqu'il a conçu sa pièce en 1870. Ce Petersen avait en effet, comme Bernick, dirigé les affaires au nom de sa mère, avait dû les liquider ric

[1] Lettre du 20 avril 1874, *Breve*, II, p. 19.
[2] Lettre du 4 avril 1872, *Breve*, I, p. 249.
[3] Raconté par H. Terland dans sa conférence pour la fête du centenaire d'Ibsen à Grimstad, bulletin n° 10 de *Selskapet for Grimstad Bys Vel*, p. 41.

et rac, et avait ensuite fort bien réussi, avait fondé une banque, une société d'assurances et, finalement, la compagnie Veritas norvégienne. Et il avait une sœur, Margrete Petersen, qui était institutrice pour l'enseignement des plus jeunes élèves[1]. Frère et sœur seront tous deux dans la pièce.

Et l'on voyait à Grimstad deux troupes d'acteurs ambulants danois, dont l'une fut dissoute, et une actrice de la troupe dissoute, Mme Fonseca, vécut à Grimstad avec son jeune fils ; elle lavait des gants, donnait des leçons de danse et organisait des soirées. Son fils est devenu Dina Dorf.

Plusieurs noms qui ont figuré dans la pièce — pas ceux de Bernick et de Dina Dorf, ni, naturellement, les noms en *sen*, qui sont fréquents partout en Norvège — sont des noms de la petite ville.

Les noms n'apparaissent qu'en 1875. Mais il est clair que la pièce est localisée à Grimstad dès 1870. Seulement la sœur de Petersen n'y apparaît pas, et il n'y a pas trace d'un conflit tel que celui qui amènera une catastrophe ou la crainte d'une catastrophe dès la première note de 1875. Et rien n'assure, dans la seconde note de 1870, que « l'enfant adoptif de seize ans » soit déjà l'enfant de Mme Fonseca : c'est possible, et même probable, mais il n'est pas question, à son propos, de scandale ancien. Ce scandale et le rôle qu'y a joué Bernick sont donc des idées tardives, et rattachées à des personnages réels de Grimstad, mais profondément déformés. Le seul personnage réel qui soit peut-être assez ressemblant est Margrete Petersen, et elle ne le devient qu'en 1875, en même temps que d'autres éléments s'introduisent, qui ne proviennent pas de Grimstad.

Le projet de 1870 était très féministe, comme on le voit dès les premiers mots de la première note. Cela n'a rien d'étonnant, Ibsen ayant écrit peu auparavant la scène de Selma, au qua-

[1] H. Koht, *op. cit.*, VIII, p. 25.

trième acte de *L'Union des Jeunes*, scène où Brandès avait tout de suite vu le sujet d'une pièce nouvelle. Ce féminisme était nouveau chez Ibsen, qui avait présenté comme un idéal la soumission de Solvejg, — ce que Björnson appelait « un amour de chien »[1]. Et pourtant, ce féminisme nouveau était tout naturel chez le créateur de Mme Inger, de Hjördis et de Svanhild. En 1875, le caractère féministe de sa pièce fut plutôt un peu moins accentué, parce que la question du sort des femmes y devint une application particulière d'une question plus générale. Mais la forme d'expression trouvée, sur ce point, par Ibsen, fut nouvelle, parce qu'il avait rencontré à Kristiania, l'année précédente, une personne singulière, qui lui servit de modèle pour Lona Hessel. Elle était peintre, et ce fut peut-être surtout parce qu'elle l'intéressait comme individu qu'il acheta une toile de Aasta Hansteen, et la garda dans son bureau jusqu'à sa mort[2].

Fille du célèbre professeur Christopher Hansteen, astronome et grand voyageur, nièce, par sa mère, du poète danois Paludan Müller, et, par son père, de Conradine Dunker, autrefois animatrice de la « Société dramatique » de Kristiania et auteur d'intéressants Mémoires, Aasta Hansteen avait été habituée à une large aisance dans un milieu tout intellectuel. Mais elle prit parti pour le landsmaal, et publia en 1862 des spécimens de traductions du riksmaal en landsmaal, où même des adversaires trouvaient un « sens linguistique »[3]. Cette adoption du landsmaal indiquait des tendances fort opposées à celles de son milieu,

[1] Cité d'après J. Lescoffier, Björnson, *La seconde jeunesse*, p. 246.

[2] A la dernière visite que lui fit Julius Elias peu avant sa mort, il lui montra une toile de « cette curieuse *(merkwürdigen)* femme peintre qui lui avait servi de modèle, en sa jeunesse, pour Lona Hessel, en son âge avancé, pour la femme aux rats » (Julius Elias, *Christianiafahrt*, dans *Die neue Rundschau*, 1906, p. 1458).

[3] Dans un compte rendu de l'*Illustreret Nyhedsblad*, 1862, p. 148, où d'ailleurs on raille cette tentative. Landstad, le collecteur de chants populaires, en a fait l'éloge.

et en 1870, après lecture de *The subjection of women* de Stuart Mill, elle se fit l'apôtre du féminisme. Elle était peintre de portraits, et délaissa son art pour se consacrer à la propagande. Elle écrivait peu, et organisait surtout des réunions publiques. Elle devint ainsi une figure connue de tout le monde dans le petit Kristiania d'alors, et il fut de mode de se moquer d'elle. Il est vrai qu'elle y prêtait par son allure. Elle n'était pas belle, ni jeune (née en 1824) ; on dit qu'elle gesticulait beaucoup et que ses propos étaient violents ; et on la voyait généralement dans les rues munie d'une cravache.

L'activité de sa propagande redoubla précisément en 1874, et continua pendant le séjour d'Ibsen et après, et l'occasion était certes la mieux choisie pour ameuter contre elle toute la société bien pensante. Une jeune Suédoise de famille noble était arrivée à Kristiania au mois de mai, et par des brochures et des conférences exposa au public norvégien le dommage qu'elle avait subi de la part d'un étudiant norvégien qui l'avait séduite et avait ensuite refusé de l'épouser. Aasta Hansteen prit en mains la cause de cette victime du sexe masculin, et l'agitation se prolongea près d'un an, par suite des protestations contre la conduite « antiféminine » des deux femmes. « Ce fut cette affaire, en somme, qui, pour la première fois, rendit actuelle en Norvège la question du féminisme [1]. » On conçoit qu'après cela, Aasta Hansteen, de plus en plus honnie, eut la vie difficile en Norvège. Elle tint tête encore quelques années, et finit par s'en aller en Amérique en 1880. Un journal salua son départ en dénonçant la grossièreté des attaques dont elle avait été l'objet, et publia son poème « Adieu à l'Europe » [2]. Dix ans après *Les Soutiens de la Société*, en 1884, le jeune Gunnar Heiberg en fit l'héroïne de sa première pièce, *Tante Ulrikke*, où, au troisième acte, on l'empêche de parler dans une réunion publique con-

[1] Halvdan Koht, dans *Efterladte Skrifter*, I, p. LXXXVI.
[2] *Verdens Gang*, 1880, n° 93.

voquée par elle, mais elle est défendue par une jeune nièce : « Si vous saviez comme elle est bonne et dévouée, comme elle a travaillé, peiné, et eu la vie dure, rien que pour aider les autres... tout ce qu'elle a gagné, tout ce qu'elle a possédé, elle l'a donné. » Ceci est un trait probablement exact, et que les polémiques ont négligé.

Ibsen a envoyé Lona Hessel en Amérique alors que son modèle n'y avait pas encore été. Il est possible qu'il y ait là un souvenir de famille, deux des frères d'Ibsen, Johan et Nikolai, ayant vécu aux États-Unis. Le premier, surtout, écrivait volontiers, et une de ses lettres, qui est de 1850, est conservée, et montre la vie américaine comme très démocratique et libre [1]. Mais ceci n'est qu'un cas particulier d'un phénomène plus général. Il n'y avait guère de famille dans le pays qui n'eût pas de parents en Amérique, et les émigrés étaient aussi bien de familles bourgeoises que de familles paysannes. Quiconque s'était rendu la vie difficile dans son milieu norvégien, comme Peer Gynt, s'en allait en Amérique. Cela pouvait être parce qu'on s'était mal conduit. Ou cela pouvait être simplement parce qu'on déplaisait aux gens, plus encore par leur faute que par les siennes. Et dans les années 70 il y eut une véritable « fièvre d'Amérique ». La même année où parurent *Les Soutiens de la Société*, Björnson publia sa pièce *Le Roi*, où il en est question, et surtout son roman *Magnhild*, où l'Amérique, dans la personne de Rönnaug, représente l'action hardie, libre et saine. De même, dans la pièce d'Ibsen, les États-Unis sont le pays idéal où triomphent la liberté et la vérité.

Enfin, une campagne de presse récente a fourni à Ibsen l'épisode capital de sa pièce. Dans le numéro du 18 juillet 1874, *Dagbladet* avait publié un article pour saluer son arrivée à Kristiania, et dans le même numéro il a dû lire un article sur l'action du membre de la Chambre des communes Plimsoll,

[1] Oskar Mosfjeld, *Ibsen og Skien*, dans Edda, XXX (1930), p. 78.

qui dénonçait les armateurs coupables d'envoyer en mer des navires en mauvais état, destinés à sombrer et à leur procurer le prix de grosses assurances. Le 2 septembre, Ibsen étant encore à Kristiania, le conseil d'administration du Bureau Veritas norvégien avait examiné le cas d'un navire déclaré parfaitement capable de tenir la mer, qui avait coulé, et qu'on avait reconnu pourri. Deux cas nouveaux s'étaient produits l'année suivante, et l'on parla de calfatage précaire, de réparations faites pour dissimuler, et non pour mettre réellement en état. On comprend l'émotion produite par de tels faits dans un pays où la flotte commerciale avait une si grande importance, et jouissait, généralement avec raison, d'une si haute réputation de probité. Et le 22 juillet 1875 Plimsoll souleva une tempête dans la Chambre des communes par ses violences contre les politiciens qui protégeaient de tels assassins[1].

On peut imaginer qu'Ibsen a eu dès 1874, pendant son voyage en Norvège, l'idée d'introduire les « cercueils de Plimsoll » dans sa pièce abandonnée en 1870, et bien que ses lettres ne fassent aucune allusion à une pièce en train en 1874 et jusqu'à septembre 1875, le premier plan rénové (Manuscrit III, p. 311) est presque sûrement antérieur à avril 1875. Dina Dorf y est en effet appelée Valborg, et comme elle y joue un rôle qui n'est pas sans quelque analogie avec la Valborg de *Une faillite*, de Björnson, Ibsen a été obligé de changer son nom dès qu'il a connu la pièce de son ancien camarade. Or, celle-ci a paru en avril 1875, et il l'a connue tout de suite, car il avait pris soin, avant même qu'elle parût, de la demander à Hegel. Et il l'a vue à la scène en juin[2]. On voit que l'élaboration du plan a été assez pénible, puisque l'écriture de la pièce elle-même n'a commencé qu'en octobre, soit plus de six mois après la rédaction du premier plan véritable acte par acte, (p. 311).

[1] Halvdan Koht, *Hundreaarsutgave*, VIII, pp. 20-22.
[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, lettres du 16 mars et du 17 juin 1875, pp. 320 et 321.

Mais ensuite le travail avance vite. Le brouillon du premier acte est achevé vers le 25 octobre, ce premier acte est même mis au net le 25 novembre, et le second est commencé, Ibsen est chaque jour au travail en décembre [1].

Il disait dans sa lettre du 23 octobre que le premier acte était toujours celui qui lui donnait le plus de peine. Ce pressentiment s'est vérifié. On le voit par les manuscrits, où le premier acte est constamment refait [2]. Ils comprennent des notes et plans, qu'on trouvera dans leur ordre chronologique, et des ébauches, placées ensuite dans leur ordre chronologique. La mise au net dont il est question le 25 novembre est le commencement — exactement les cinq premiers cahiers — du manuscrit VIII (p. 315), où des passages ont été biffés ou corrigés lorsque Ibsen ne l'a plus considéré que comme une ébauche. Ce premier état du premier acte (brouillon d'octobre que nous n'avons pas et manuscrit VII) n'est pas fondé sur le plan III (p. 311), mais sur le plan IV (p. 313). Le plan III n'a donc été suivi, semble-t-il, d'aucune ébauche et a été remplacé par le plan IV, qui date sans doute des vacances, ou, au plus tard, du commencement d'octobre. Celui-ci, d'ailleurs, n'a pas été rédigé complètement tout de suite, et la note finale est sans doute de décembre. En effet, le manuscrit du second acte, qu'Ibsen dit commencé dans sa lettre du 23 octobre, n'existe plus, le début de ce second acte, qui forme le sixième cahier du manuscrit VIII porte la date 3 janvier 1876, et il n'est pas fondé sur le plan IV (acte II), mais il est conforme à la note finale de ce plan, évidemment ajoutée après coup.

Viennent ensuite les plans V (insignifiant) VI et VII, puis la nouvelle rédaction (Ms IX, 24 pages d'une écriture soignée,

[1] Lettres des 23 octobre, 25 novembre, 10 décembre 1875, *Breve*, II, pp. 36 et 38, et L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 324.

[2] Leur description est dans *Hundreaarsutgave*, VIII, pp. 151-153. Quant à leur succession, l'analyse de Halvdan Koht dans *Efterladte Skrifter*, III, pp. 450-4 et 53, est ici résumée, ses conclusions entièrement adoptées.

mais avec des passages biffés après coup, p. 343) du premier acte. Et c'est encore le commencement du premier acte que l'on a dans les manuscrits suivants, X et XI, presque identiques, sauf en ce que le premier ne contient pas la scène entre Krap et Aune, peut-être parce que cette scène n'avait pas besoin d'être refaite. Ces manuscrits V à VII, X et XI, sont les seuls que l'on ait pour la période février 1876-mars 1877. Cette lenteur s'explique un peu par le dérangement du voyage à Berlin pour les représentations de la troupe de Meiningen, qui ont obligé Ibsen à retarder « l'achèvement » de sa pièce, comme il l'écrit de Kaltern en Tyrol ; mais « à mon retour à Munich au commencement du mois prochain, j'ai l'intention d'y mettre la dernière main[1]. » Il se mit en effet à « travailler sérieusement » tout l'hiver, et ne parut plus aux réunions du matin au restaurant Achatz[2]. Il est probable que des ébauches des trois derniers actes de la pièce sont perdues.

Cependant il n'était pas satisfait, et en mars 1877, il se mit à la récrire entièrement. On n'a de cet ultime brouillon (Ms XII, p. 358) que le commencement et la fin : deux cahiers numérotés 1 et 2, et deux cahiers numérotés 9 et 10. Le cahier 1 porte la date : 14 mars 1877, et le cahier 10, à sa dernière page, la date : 15 juin 1877. Le titre et la liste des personnages sont sur deux feuillets ajoutés après coup au cahier 1. Enfin, on a la mise au net définitive, où je n'ai pas relevé quelques variantes insignifiantes. Ibsen envoya un premier paquet à Hegel le 29 juillet et annonça que tout serait envoyé dans les quinze jours[3].

On peut suivre ainsi de manuscrit en manuscrit la disparition des personnages inutiles comme Mme Bernick mère, le vieux Tönnesen, l'accentuation de la sévérité des bourgeois de la petite ville à l'égard de Lona Hessel et de Johan Tönnesen,

[1] Lettre à Hegel du 15 septembre 1876, *Breve*, II, p. 41.
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 359.
[3] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 328.

la naissance tardive de l'idée d'une réparation superficielle de l'*Indian Girl*, la promotion de Mlle Bernick d'employée du télégraphe à maîtresse d'école, le grandissement progressif du personnage de Bernick, et l'introduction dans le dernier brouillon des histoires de Dina Dorf et de Lona Hessel. Mais on ne saurait affirmer à quel moment a été inventée la confession publique de Bernick[1].

[1] J'ai négligé la question des variations d'Ibsen sur le nombre d'actes de sa pièce, car un simple lapsus, comme H. Koht incline à le penser, me paraît probable : Ibsen avait d'abord vu sa pièce en trois actes, en 1870, lorsque la fable était encore peu nourrie ; en 1875-1877, il paraît bien l'avoir vue constamment en quatre actes.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE

Georg Brandès, étant docteur de l'université de Copenhague, avait le droit d'y réclamer une salle, et c'est là qu'il avait donné sa longue série de conférences, publiées ensuite sous le titre : *Les grands courants dans la Littérature du dix-neuvième siècle*. En décembre 1876, il vint à Kristiania pour la première fois, et demanda une salle pour quelques leçons sur Sören Kierkegaard. A l'université norvégienne, son titre de docteur ne lui conférait pas un droit, mais l'usage ne permettait guère d'objection. Et pourtant, un comité rejeta sa demande au nom de l'université, notamment pour cette raison que Brandès avait traité de légende l'histoire du sacrifice d'Isaac. Dans la polémique qui suivit, un seul journal prit nettement parti pour Brandès, *Dagbladet;* même Jonas Lie et le jeune Garborg trouvaient la thèse de MM. les professeurs défendable. Mais l'Association des Étudiants offrit à Brandès son local, il y fit quatre conférences devant 350 auditeurs enthousiastes, parmi lesquels on voyait, au premier rang, Johan Sverdrup, chef de l'opposition au Storting, et ensuite une fête fut donnée en l'honneur du conférencier, qui termina son discours de remerciement par ces mots : « Je souhaite à la Norvège la liberté intellectuelle [1] ».

Cet épisode est caractéristique de sa date. Il montre à la fois

[1] Fredrik B. Wallem, *op. cit.*, p. 711. V. aussi Nils Collett Vogt, *Levende og döde*, p. 48.

jusqu'où allaient encore l'intolérance et l'autorité des traditionalistes, et combien les tendances nouvelles étaient déjà fortes. *Dagbladet* et Sverdrup, c'était la « gauche ». Elle profitait de l'incident pour manifester avec éclat. Mais Jonas Lie en était aussi, et l'Association des Étudiants n'en était pas. Et Oluf Rygh, le seul professeur du comité universitaire qui eût voté en faveur de Brandès, était un « Hollandais ».

On était dans une période de lutte ardente. En ce qui concernait son aspect moral et social, mais non politique, et surtout la liberté de pensée, Ibsen était, avec Brandès, un des plus passionnés. La forme naturelle d'expression des idées en jeu, — rationalisme, agnosticisme plus ou moins décidé, évolution, — était le réalisme, et Brandès, pendant son long séjour à Dresde en 1872, où il a causé avec Ibsen presque chaque jour, a observé que « tous ses instincts artistiques, encore à son insu, allaient dans le sens du théâtre moderne en prose »[1]. Et cette disposition était certainement chez Ibsen plus consciente que ne l'a cru Brandès, à en juger par un propos que rapporte le romancier H. F. Ewald, et qui date du séjour d'Ibsen à Copenhague en automne 1870. Hegel était venu avec Ibsen rendre visite à H. F. Ewald à Frederiksborg, pour les emmener ensuite dîner tous les deux à Fredensborg. Ibsen était plutôt maussade, mais Ewald profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui demander pourquoi il avait abandonné les drames historiques : à continuer ainsi, la tendance finirait par tuer la poésie de ses ouvrages. Et Ibsen, qui avait publié *L'Union des Jeunes* l'année précédente, et songeait à la pièce qui est devenue *Les Soutiens de la Société*, répondit : « C'est quelque chose comme cela qu'il faut à notre temps[2]. » Il est vrai qu'il allait revenir au drame historique, — et de plus, étranger, — avec *Empereur et Galiléen;* mais il est assez probable que ce sujet ancien,

[1] Georg Brandès, *Levned*, II, p. 203.
[2] H. F. Ewald, *Livserindringer*, II, pp. 168-169.

auquel il avait consacré beaucoup de travail, aurait été décidément abandonné sans la découverte des Caïnites, et la volonté de le traiter d'une façon réaliste est nettement affirmée dans la lettre à Edmund Gosse déjà citée. On peut dire qu'après *Peer Gynt*, Ibsen n'a plus pratiqué que la forme réaliste. Et l'application qu'il en a faite une seule fois à l'histoire d'un autre temps n'a été qu'une liquidation de son propre passé. Ensuite, il n'a plus écrit que des drames modernes, dont le caractère s'est modifié, notamment par l'importance plus ou moins grande qu'y a prise le symbolisme, mais la forme y est demeurée toujours réaliste.

Le même changement s'est produit aussi dans l'œuvre dramatique de Björnson, qui a publié coup sur coup *Le Journaliste*, en février 1875, et *Une faillite*, en avril 1875, qu'Ibsen a lus tout de suite[1]. Mais son plan nouveau (Manuscrit III, p. 311) est antérieur à la publication d'*Une faillite*, *L'Union des Jeunes* avait précédé, et l'exemple de Björnson n'a été pour rien dans un changement acquis en fait, et très résolu dans son esprit. Ibsen et Björnson ont subi tous les deux l'influence de leur temps, qui était particulièrement puissante alors. Qu'Ibsen ait subi cette influence, cela était d'ailleurs tout naturel, car il y était tout préparé par l'accord qui existait entre le réalisme et l'orientation générale de son esprit dans le sens du rationalisme. Tel n'était pas le cas pour Björnson, chez qui les mêmes tendances existaient, mais encore ignorées de lui-même, et cachées par ses idées religieuses. Il était, il est vrai, peu orthodoxe, étant grundtvigien, et même, vis-à-vis de la doctrine de Grundtvig, assez indépendant. S'il avait été disciple de Gisle Johnsen, il n'aurait pas rejoint Ibsen dans le combat dont le chef, à ce moment, paraissait être Brandès. Et pourtant, cela ne devait guère tarder. Mais Ibsen et lui n'avaient pas pris le

[1] Il a demandé à Hegel de les lui envoyer, dès le 16 mars 1875. (L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 320).

même chemin. Le réalisme littéraire fut pour Ibsen une conséquence de son orientation d'esprit, tandis qu'il fut pour Björnson la manifestation d'un instinct déjà ancien, et, dans sa réalisation pratique, le premier indice de sa conversion prochaine. Et c'est bien ainsi que l'a compris Brandès, qui a écrit dans ses Mémoires :

Il a publié en même temps *Une Faillite* et *Le Journaliste.* Bien qu'aucune de ces pièces ne soit culminante dans son œuvre littéraire, elles signifiaient un changement de signaux, et annonçaient que Björnson avait sauté le pas de la conception romantique à la vie intellectuelle moderne. Ce que l'on apprenait en même temps sur l'état de trouble et d'évolution où se trouvait son orthodoxie longtemps entretenue donnait en outre l'espoir qu'Ibsen ne serait plus seul en Norvège comme avocat d'un temps nouveau [1].

Ibsen était seul, en effet, — comme écrivain de pure littérature, — mais il ne manquait pas d'autres porte-parole des idées nouvelles, dont le principal était Ernst Sars, ami de Björnson, qui était resté longtemps « batavophile ».

La tendance au réalisme était ancienne et instinctive chez Björnson, comme chez Ibsen. Elle s'était précisée chez l'auteur d'*Une faillite* sous l'influence du théâtre français, particulièrement d'Émile Augier. Il se trouve que cette pièce publiée en avril 1875 présente avec *Les Soutiens de la Société* des ressemblances assez frappantes. Bernick, de même que Tjælde, est un homme d'affaires important dans une petite ville, et leur situation subit une crise. C'est là une donnée commune que les deux auteurs ont adoptée à l'insu l'un de l'autre, puisqu'elle est déjà dans le plan III d'Ibsen, antérieur à la publication d'*Une faillite.* Et cela montre combien il peut être dangereux de conclure de ressemblances, même très véritables et qui sautent aux yeux, à des influences. Les deux auteurs ont simplement traité un sujet qui était de leur temps. Toutefois, la

[1] *Levned,* II, p. 184.

pièce d'Ibsen était loin d'être précisée dans son détail, en avril 1875, lorsqu'il a lu celle de Björnson, qui ainsi a fort bien pu suggérer quelque motif. Cela n'a pu se produire, bien entendu, qu'à l'insu d'Ibsen, qui aurait systématiquement écarté l'idée d'un emprunt.

Et, avec ou sans influence, il est intéressant d'observer les ressemblances, — et, plus encore, les différences, — entre les deux pièces. Bernick est personnellement, comme grand homme d'affaires, très supérieur à Tjælde : il a autrefois sauvé de la faillite l'entreprise dirigée par sa mère, il l'a, depuis, fort agrandie, ses collègues le considèrent comme un chef, sa réputation de probité est parfaite, et, jusqu'au commencement du drame, méritée, sa firme est réellement prospère. C'est même cette supériorité qui lui permet certains actes impossibles à d'autres, et les rend moralement moins graves, car il arrive que l'intérêt général coïncide réellement avec l'intérêt personnel de Bernick. Si sa prospérité repose sur un mensonge, ce mensonge réside en définitive dans les fautes passées de Bernick, et ces fautes n'ont pas de rapport avec son entreprise, tandis que pour Tjælde, c'est sa prospérité même qui est une apparence et un mensonge. C'est de là que dérive la différence essentielle : la vérité est dévoilée dans la pièce de Björnson par l'avocat Berent, qui ramène à la vie humble après la faillite, tandis que dans la pièce d'Ibsen elle est importée par Lona Hessel d'un fantastique pays d'Utopie, car, malgré le réalisme de la forme, l'Amérique des *Soutiens de la Société* n'est qu'une notion mystique analogue à celle du « troisième empire ». Et la plupart des ressemblances, réelles et très apparentes, conduisent ainsi, quand on les examine de près, à faire constater des différences qui sont de véritables contrastes. Valborg et Dina Dorf en sont un exemple.

La réapparition de la lointaine faute originelle, avec Lona Hessel, amène Ibsen à employer ici la méthode, qui lui a si souvent servi par la suite, d'une révélation progressive du passé,

comme il l'avait fait déjà dans *Les Guerriers à Helgeland,* où Sigurd a commis la même faute que Bernick : il a renoncé à celle qu'il aimait, car cette faute-là est la plus grave, et elle est un thème fréquent dans le théâtre d'Ibsen. Cette méthode fournira plus tard de longues scènes d'explications rétrospectives entre deux personnages principaux, scènes qui constitueront l'essentiel de la marche du drame, où il ne se passera guère d'autres événements. Deux scènes des *Soutiens de la Société* sont, par là, techniquement analogues à ce qu'il y a de plus particulier dans la méthode dramatique d'Ibsen. Mais, d'autre part, la pièce est surchargée d'événements les plus divers, annonce par Rörbund de ses fiançailles avec Dina, prévision de tempête, fuite d'Olaf, etc., etc., qui sont directement à l'opposé de ladite méthode. Visiblement, la pièce n'est pas construite suivant un système dramatique bien établi. Elle est mixte. Elle est déjà très ibsénienne pour une part, mais elle suit encore le modèle français pour la plus grosse part.

On peut encore penser à Scribe, en tant qu'Ibsen avait été longtemps, sous le rapport technique, son élève, et en tant que les auteurs dramatiques français, après Scribe, ont subi longtemps son influence, si bien que c'était encore sa technique que l'on retrouvait chez ses successeurs. Mais je crois qu'Émile Augier est l'auteur dont Ibsen, depuis *L'Union des Jeunes*, se rapprochait le plus. Il le connaissait bien, ayant monté *Monsieur Poirier* en 1857 à Bergen. Il est vrai qu'il n'a fait jouer aucune pièce d'Augier sous sa direction à Kristiania, sans doute simplement parce que sa troupe était peu capable d'en jouer. Il connaissait donc Augier, l'auteur qui mettait alors sur la scène le monde des affaires ainsi que la politique et les journalistes. Après son départ de Norvège en 1864, Ibsen n'a plus guère connu les nouveautés de la scène française, mais il a dû penser à Augier en écrivant *L'Union des Jeunes* et *Les Soutiens de la Société.* Parmi les livres de sa bibliothèque offerts par Sigurd Ibsen au Musée de Skien, figure une seule pièce française, qui est *Le*

Fils de Giboyer, en traduction danoise datée de 1876. La pièce, jouée au théâtre royal de Copenhague le 23 février 1876, datait de 1862, et avait d'abord été hautement louée par les réactionnaires, au grand dépit de l'auteur, qui protesta dans sa préface. Une telle attitude du public français, analogue à celle du public norvégien, en 1869, à l'égard de *L'Union des Jeunes*, a dû exciter la curiosité d'Ibsen. Si, comme il est probable, le livre ne lui a pas été envoyé d'office, et s'il l'a demandé dès qu'il en a lu l'annonce, cela prouverait qu'il s'intéressait à Augier précisément lorsqu'il méditait *Les Soutiens de la Société*.

Je n'ai pas observé, entre le théâtre d'Augier et celui d'Ibsen, d'analogies de fable ou de situation dramatique, mais Ibsen a dû goûter, chez l'auteur français, sa manière d'introduire, à propos des faits d'une pièce, des considérations générales sur la société contemporaine, tantôt sous forme de conversation suivie, tantôt sous forme de propos plus dispersés, ainsi qu'il l'a fait à son tour, dans *L'Union des Jeunes*, par exemple, dans la scène entre Monsen et Bratsberg, et dans la première scène du Ve acte entre Bratsberg et Fjeldbo. Dans *Les Soutiens de la Société*, le même procédé se retrouve dans une scène entre Bernick et Aune, et dans la longue scène d'explication entre Bernick et Lona Hessel.

C'est une méthode tout indiquée pour une pièce à thèse, et bien préférable à l'emploi d'un confident ou d'un oncle des comédies de Molière. Et *Les Soutiens de la Société* est une pièce à thèse. L'idée en est clairement exprimée dans les derniers mots : « L'esprit de vérité et de liberté... voilà les soutiens de la société. » En 1885, Ibsen a revu son ancien camarade Abildgaard, qui avait dirigé le *Journal des associations ouvrières* en 1851, et lui a rappelé cette phrase en disant : « Tu vois que je n'ai pas oublié les idées qui nous occupaient alors[1]. » La pièce n'est pas, comme on a eu plus tard quelque tendance à

[1] D'après ce que m'a dit le colonel Abildgaard, fils du camarade d'Ibsen.

le croire, une attaque contre les gens d'affaires. Bernick joue un rôle social utile et Lona Hessel admire son œuvre. Ses actes de grand homme d'affaires sont présentés comme défendables jusqu'au moment où il donne l'ordre de se contenter de réparer l'*Indian Girl* seulement en apparence. Ibsen n'a pas voulu frapper à droite, pas plus qu'il n'avait voulu frapper à gauche en 1869. Il avait écrit en 1869 qu'un écrivain doit « savoir froidement repousser tous les partis et prendre une position à part »[1], et il pouvait en dire autant en 1877. S'il écrivait une pièce « à thèse » il entendait ne faire de propagande pour aucun parti, ni pour une cause particulière, pas même pour le féminisme. Ibsen a soin de faire expressément écarter par Lona Hessel elle-même, à la fin, l'idée que la pièce est « féministe ». Certes, la façon dont les femmes sont traitées dans la société est un de ses griefs contre celle-ci, mais il vise des idées plus générales et se méfie de celles qui s'expriment par des mots en isme, même lorsqu'elles lui sont, en principe, sympathiques.

Et il en est du socialisme comme du féminisme. Ibsen s'intéressait vivement aux questions sociales, et, après sa journée de travail de l'été 1877, en parlait volontiers — parmi de nombreux autres sujets — dans ses conversations du soir qu'il prolongeait parfois une partie de la nuit. Mais il ne prend pas parti contre le capitalisme, ni même personnellement contre son représentant Bernick. Il accuse la société, comme l'indique le titre ironique de sa pièce, mais il n'en dénonce pas la structure, c'est uniquement l'aspect moral de la vie sociale qui est en jeu, le mensonge de sa pratique courante. Un seul passage peut être compris comme indiquant une tendance favorable aux conceptions socialistes, c'est celui où *les* progrès dont parle Bernick sont mis en opposition avec *le* progrès prôné par Aune (p. 175). Opposition évidemment calquée sur celle qu'il avait signalée à Brandès entre les libertés et la liberté.

[1] Lettre à Hegel du 16 juin 1869, *Breve*, I, p. 185.

C'est le singulier, — la notion — qui l'intéresse, non les réalisations pratiques et partielles. Ibsen montre, pour le socialisme, une disposition bienveillante, rien de plus. Il n'a pas vraiment étudié le socialisme, et il l'a dit un jour à un journaliste anglais qui a compris ses paroles comme exprimant une véritable hostilité contre le parti socialiste. Ibsen éprouva le besoin de rectifier :

Ainsi, par exemple, je n'ai pas dit que je n'ai jamais étudié la question social-démocratique ; au contraire, autant que j'en ai eu la capacité et l'occasion, j'ai essayé de me familiariser avec elle, et cela, avec le plus vif intérêt. Ce que j'ai dit, c'est que je n'ai jamais trouvé le temps d'étudier la grande et vaste littérature qui traite des divers systèmes socialistes [1].

Ceci se passait en 1890, mais vaut certainement pour l'époque des *Soutiens de la Société.* Ibsen s'était lié à Munich avec von Wollmar, qui était un des leaders du groupe socialiste au Reichstag, et qui lui écrivit, à la lecture de l'interview, en s'étonnant de lui voir refuser toute sympathie au socialisme. Ibsen répondit à von Wollmar en lui envoyant sa rectification [2].

Ibsen n'avait aucun sentiment de classe, — populaire ou bourgeoise. Son aristocratisme était trop haut pour lui faire reconnaître une supériorité dans le fait d'être bourgeois. Et, d'autre part, il avait l'habitude et le goût du travail manuel. Enfant, il dessinait, coloriait et découpait des images qu'il dressait sur des socles, donnait des séances de tours appris en observant les bateleurs à la foire de Skien. Ensuite, à Grimstad, il avait travaillé au laboratoire de la pharmacie, où beaucoup de produits étaient fabriqués avec les simples ramassés autour du village. Et comme il était très pauvre, il réparait lui-même

[1] *Daily Chronicle*, 15 août 1890, et rectification dans *Münchner Post*, 1890, nº 200, citée ici d'après *Sämtliche Werke*, I, p. 442.

[2] William Archer, *Ibsen as I knew him*, dans *The monthy Review*, 1905, pp. 14-15.

ses vêtements. Il en a conservé longtemps l'habitude de recoudre ses boutons et de cirer ses chaussures [1]. Il s'intéressait à la technique des métiers, et avait la prétention de connaître la manœuvre d'un vaisseau [2]. Il s'arrêtait volontiers à causer avec un artisan et à lui parler de son métier. On raconte qu'un jour, ayant observé un cordonnier au travail, il lui dit qu'autrefois on faisait cela de telle et telle façon, et que le cordonnier, lorsque Ibsen le quitta, se leva pour saluer cet homme qui lui paraissait un ancien confrère [3]. A Dresde, il étonne l'historien d'art Julius Lange à la fois par son incompétence en peinture, et par sa compétence sur la fabrication de la bière [4]. En chemin de fer, comme un voyageur, qui était chapelier, l'ennuyait à parler littérature, Ibsen se mit à parler chapeaux, et l'homme fut tout surpris de le voir si bien au fait [5].

Certes, on peut dire, en un certain sens, qu'Ibsen était socialiste, et, en ce sens, il l'était profondément, beaucoup plus que la plupart des théoriciens et des politiciens du socialisme. Il avait une sympathie naturelle pour les travailleurs manuels, mais le parti socialiste et son action n'étaient pas son affaire. Il n'en souffle pas mot dans ses lettres « révolutionnaires » à Brandès de 1870-71.

L'Union des Jeunes et *Les Soutiens de la Société* sont les deux seules pièces où il parle des relations entre le patronat et les prolétaires, et ces deux pièces forment, en quelque sorte, un dyptique. Ibsen annonçait la seconde à Hegel comme un pendant *(modstykke)* à la première. Le mot peut signifier aussi contre-partie, mais je crois que « pendant » est la bonne traduction. En tout cas, les deux sont à considérer ensemble. La scène de Monsen avec Bratsberg est à rapprocher des scènes

[1] Raconté par John Paulsen.
[2] V. le curieux article tome V, p. 548
[3] John Paulsen, *Mine erindringer*, pp. 183-184.
[4] Lettre du 23 octobre 1875, *Breve*, II, p. 36.
[5] *Breve fra Julius Lange*, p. 48.

de Bernick avec Aune. Mais la question ouvrière n'est le sujet d'aucune des deux pièces. Elle n'y est qu'effleurée en passant.

Dans la même lettre où il donnait à Hegel cette indication, il ajoutait qu'elle « toucherait plusieurs des questions importantes de l'époque »[1]. Et, sa pièce achevée, il écrivit : « Je crois pouvoir dire avec certitude que cet ouvrage nous donnera satisfaction à tous les deux ; il est nouveau et opportun à tous égards, et c'est peut-être l'ouvrage que j'ai le plus habilement composé[2]. » Il avait été tout aussi content de lui après *L'Union des Jeunes*. Mais, cette fois, il ne parlait pas d'ouvrage « paisible ». Il croyait, au contraire, lancer une œuvre sensationnelle, et, peu avant que le livre parût, il avertit son éditeur :

Je prévois que cet ouvrage va causer pas mal d'agitation, et si nous le publions à point nommé, il n'est pas impossible, malgré l'importance du premier tirage, qu'une nouvelle édition soit nécessaire à Noël[3].

Il considérait évidemment sa pièce comme sa contribution à la campagne engagée d'accord avec Brandès.

Tout le théâtre d'Ibsen sera désormais écrit en langage de la conversation courante. Sur ce point, H. Koht pense que Björnson, par ses deux pièces, *Une faillite* et *Le Journaliste*, a exercé sur lui une réelle influence : « Ibsen a été instruit et encouragé par cet exemple, et l'a poussé encore plus loin[4]. » L'étude de la langue d'Ibsen et de ses transformations est compliquée par ce fait que ces transformations sont moins dues à lui-même qu'au changement progressif du *riksmaal* norvégien qui s'écartait de plus en plus du danois en se laissant pénétrer par les mots et les formes de la langue paysanne. Je ne connais pas,

[1] Rosenkrantz Johnsen, *Passiar*, p. 39.
[2] Lettre du 29 juillet 1877, L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 329.
[3] Lettre du 23 août 1877, *Breve*, I, p. 48.
[4] *Henrik Ibsen, eit Diktarliv*, II, p 148.

sur la langue d'Ibsen, d'autres études philologiques que celles de Johan Storm[1]. Elles sont anciennes et incomplètes, et les fiches amoncelées à la bibliothèque d'Oslo serviront sans doute à une étude nouvelle. Mais Johan Storm était parvenu à cette conclusion qu'Ibsen avait constamment suivi, avec un parfait réalisme, les changements successifs de la langue, telle qu'elle était pratiquée soit par les gens cultivés soit par les gens non cultivés.

[1] Notamment dans *Norsk Sprog*, 1896, et dans *Ibsen og det norske Sprog (Festskrift* pour le 70e anniversaire d'Ibsen).

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE DE L'ALLEMAGNE

Au moment où il venait d'envoyer la fin de sa pièce mise au net, Ibsen eut la satisfaction de voir son fils achever ses études secondaires avec les meilleures notes dans toutes les branches, après quoi Sigurd, qui n'avait pas dix-sept ans, partit avec sa mère faire un voyage en Norvège. Ibsen renonça, par une exception unique, à sa villégiature d'été. Il resta seul à Munich, où toutefois il eut le plaisir de voir arriver son vieux camarade Jakob Lökke. Son grand souci, à ce moment, était de préparer le succès de sa pièce, tant comme livre que par la scène. Sa correspondance est active, c'est celle d'un homme d'affaires qui surveille ses intérêts avec beaucoup d'attention et l'intérêt du bénéfice y apparaît avec plus d'évidence encore que celui du succès littéraire. Un changement nouveau se produit dans son extérieur. C'est alors « qu'il a rejeté la veste de velours, symbole des chères flâneries artistiques, en faveur d'une redingote trop serrée sur sa poitrine... Il écarta de lui tout soupçon de poésie, et avec ses lunettes d'or, ses favoris, son costume de drap fin et sa marche staccato rapide, il adopta l'allure d'un correct homme d'affaires très positif, qui ne s'occupe pas de futilités [1] ».

Il avait l'habitude de tenir secret le sujet de son œuvre en cours, et cette fois il avait été encore plus strict. Il avait averti

[1] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, pp. 147-148.

Hegel, son unique confident[1]. Pourtant un jour, à Kaltern, en Tyrol, comme John Paulsen lui parlait avec curiosité de la pièce en train, Ibsen répondit en souriant et désignant un potentat local qui avait le verbe haut à table : « C'est un homme de ce genre à qui je m'en prends. » Paulsen rapporta ce propos dans une lettre à un ami, qui était journaliste et rédigea une note amusante. Ibsen le reprocha vivement à son jeune ami, mais lui conserva sa bienveillance[2].

La pièce parut le 11 octobre, tirée à 6 000 exemplaires. L'agitation qu'Ibsen avait prévue ne se produisit pas, sans doute parce qu'on n'y trouva rien de scandaleux. Jamais, depuis *Brand*, les comptes rendus de presse, à Kristiania, n'avaient été aussi rares pour une pièce d'Ibsen. *Morgenbladet*, notamment, où écrivaient ses amis « hollandais », s'abstint. Il dut éprouver une assez vive déception, mais qui fut compensée par le succès de librairie, encore plus grand qu'il ne l'avait espéré. La seconde édition — de 4 000 exemplaires — parut le 30 novembre. Six mille exemplaires vendus en sept semaines, c'est, relativement à la population de la Norvège et du Danemark réunis, l'équivalent de 75 000 environ pour la France. Ibsen en était arrivé à ce point que la presse ne pouvait plus lui nuire. Une dame qui avait alors dix-neuf ans se rappelle les vives discussions provoquées par la pièce nouvelle, comme, deux ans plus tard, par *Maison de poupée*. La figure de Lona Hessel produisait surtout une forte impression[3].

Par contre, les articles étaient nombreux et copieux dans la presse de province. Un journal de Bergen publia même une véritable étude en quatre longs articles anonymes (par Nordahl Rolfsen)[4]. L'auteur examine d'abord en quel

[1] Lettres du 23 octobre 1875 (*Breve*, II, p. 36), et du 29 juillet 1877 (L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 329).

[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, pp. 22 et 30-31.

[3] Kirstine Christie, *Memoirer*, p. 32.

[4] *Bergensposten*, 24, 26, 28 octobre et 4 novembre 1877.

sens on a raison de dire que le génie d'Ibsen est polémique :

> La source de son inspiration est la colère ; mais sa colère concerne la mesquinerie et la bassesse où qu'elles se trouvent, et il n'a aucune tendance à séparer les brebis et les boucs de façon que tous les boucs soient à gauche, et toutes les brebis à droite. [...] Il est plus porté à déceler ce qu'il y a d'intenable dans la position des divers camps qu'à entrer lui-même comme guerrier dans aucun d'eux ; on peut reprocher à Henrik Ibsen tant que l'on voudra son défaut d'équilibre entre le négatif et le positif, mais il ne faut pas oublier que c'est ce défaut — s'il faut l'appeler ainsi, — sur quoi se fonde la prodigieuse intensité de sa satire.

Puis, après avoir analysé la pièce « dont la perfection réaliste n'est certainement dépassée par aucune œuvre dramatique de la littérature nordique », et dont la vérité toute simple lui paraît seulement discutable lorsque Bernick devient assassin, l'auteur observe le changement qui s'est produit dans la manière d'Ibsen, dont la colère homérique fait place à une escrime calme et mortelle ; et il estime supérieure cette forme de la satire, où les caractères sont dessinés par le dialogue parfaitement naturel. On regrettera peut-être que des idéals positifs ne soient pas opposés à l'étroitesse d'esprit de la petite société ; pourquoi, par exemple, le féminisme n'est-il pas représenté par « un personnage plus clair que Lona Hessel, qui est un caractère intrépide, noble et foncièrement sain, méprisant les attributs extérieurs de la féminité, plutôt qu'une interprète du droit des femmes »? Mais c'est une erreur de reprocher cela :

> Il ne s'agit pas de questions brûlantes, ni de propagande pour les idées modernes, il s'agit seulement de montrer la crainte du nouveau, la terreur de tenter, de lutter, de choisir ou rejeter, comme un pouvoir dominant dévolu à la satire. C'est là la couardise que le génial polémiste considère avec un souverain mépris.

On conçoit avec quelle joie Ibsen a dû lire ces quatre articles. Comme ils n'étaient pas signés, il écrivit au rédacteur en

chef pour le prier de transmettre ses remerciements au critique :

[Ces articles] sont sans comparaison ce qu'il a paru sur cette pièce jusqu'ici de plus pénétrant, de mieux écrit, de plus juste et de plus complet. Ce n'est pas du tout la séduction du ton aimable et des éloges qui me les a fait mettre en toute première ligne. Ces articles renferment, pour expliquer et faire bien comprendre la pièce, tout ce que je voulais surtout qui fût dit, tout ce qui, par d'autres critiques, ou bien n'a pas été vu du tout, ou bien a été mal compris [1].

En Danemark, la position d'Ibsen était encore mieux assise qu'en Norvège. Seul, Ploug critiqua. Il s'étonnait de l'indulgence de Lona Hessel pour Bernick, qu'il trouvait corrompu à fond, en sorte qu'il est impossible de croire à la conversion d'un pareil homme, et il estimait la pièce dépourvue de véritable humour : « On entend trop peu le battement d'un cœur grand et chaud. » Sa sévérité venait de ce qu'il voyait dans la pièce une attaque contre la classe moyenne : « C'est à elle qu'Ibsen en veut [2]. » D'ailleurs la plupart des journaux danois jugeaient l'œuvre par rapport à leur ligne politique [3].

La revue féministe suédoise, qui avait fort mal accueilli Aasta Hansteen lorsqu'elle était venue faire une conférence à Stockholm, fit un grand éloge de la pièce et du rôle de Lona Hessel, auquel elle a servi de modèle, et tandis que Ploug avait souligné le manque de « réconciliation » chez Ibsen, la revue estimait que *Les Soutiens de la Société* marquaient un changement chez lui sur ce point : « Il nous peint un avenir que nous pouvons atteindre, pourvu que nous travaillions à nous en rendre dignes [4]. »

Les théâtres se hâtèrent de jouer la pièce, qui obtint partout un grand succès : le 18 novembre à Copenhague, le 30 no-

[1] Cité d'après une note de *Breve*, II, p. 226.
[2] [*Dansk*] *Fædrelandet*, 19 novembre 1877. L'article n'est pas signé.
[3] Valdemer Vedel dans le *Festskrift* de *Samtiden*, pp. 82-84.
[4] *Tidsskrift för Hemmet*, 1872, pp. 172-181 et 1878, pp. 98-112.

vembre à Bergen, le 13 décembre à Stockholm, et en février 1878 à Göteborg, mais pas à Kristiania, où la première représentation fut donnée seulement le 6 novembre 1878, — par une troupe suédoise, sur la scène de l'ancien « Théâtre norvégien ». Ibsen ne voulait pas que sa pièce fût jouée au « Théâtre de Khristiania » sous la direction de Johan Vibe, qu'il estimait « un triste individu parfaitement incapable[1] ». Il avait pourtant apprécié le « triste individu » au moins comme écrivain, et même, par une lettre élogieuse, l'avait aidé à trouver un éditeur et à obtenir une bourse de voyage[2]. Ce voyage l'amena en été 1877 à Munich, où Ibsen trouva qu'il « parlait comme un enfant de cinq ans du poste qu'il allait occuper ». Il venait en effet d'être désigné pour succéder à Ludvig Josephson comme directeur du théâtre, et Ibsen était d'autant moins bien disposé pour lui qu'il avait « une véritable admiration pour le talent de Josephson », dit Brandès, — admiration d'ailleurs justifiée, d'après Brandès, qui ajoute : « Je ne crois pas que le théâtre norvégien ait par la suite atteint aussi haut que sous sa direction[3]. » Et il ne reculait pas devant les tâches difficiles, puisqu'il avait introduit l'opéra au « Théâtre de Khristiania », monté *Peer Gynt* avec un succès éclatant, et songeait à monter *Brand* et la première partie d'*Empereur et Galiléen*[4].

Malgré son succès, Josephson avait été, comme Suédois, en butte à des attaques continuelles, qui avaient redoublé à la suite de l'incendie de janvier 1877. Ibsen avait alors examiné la possibilité de construire un nouveau théâtre (V. p. 27). Et il devenait évident qu'on finirait par faire partir Josephson. Ibsen eut quelque velléité d'intervenir publiquement[5]. Vibe

[1] Lettre du 2 novembre 1877, *Breve*, II, p. 57.
[2] Lettre du 3 mars 1875, *Breve*, II, p. 29.
[3] *Levned*, II, p. 214.
[4] Ludvig Josephson, *Ett och annat om Henrik Ibsen och KristianiaTeater*, pp. 78 et 80, et *Breve*, II, p. 57.
[5] Lettre à Dietrichson du 29 avril 1877, *Breve*, II, p. 46.

une fois nommé, il voulut déclarer dans un journal qu'il rompait toute relation avec le « Théâtre de Kristiania ». Il avait « tout motif de croire que Björnson en ferait autant », et que Vibe serait obligé de s'en aller à bref délai[1]. Je ne sais d'où lui venait cette assurance. En fait, on ne tarda pas à vouloir remplacer Vibe. Björnson fut sondé. Il était tenté, mais comme il était en pleine période de production littéraire, il refusa[2]. Et Vibe resta deux ans directeur. Ibsen finit tout de même par donner l'autorisation qui lui fut demandée par un intermédiaire, mais à la condition que sa pièce fût mise en scène par l'acteur Johannes Brun[3]. Elle passa le 7 mars 1879 et fut jouée dix-neuf fois dans la saison. Elle eut 54 représentations en tout au « Théâtre de Khristiania », qui dura jusqu'en 1899[4].

Ce théâtre ne fut pas le seul avec lequel Ibsen eut des difficultés. A Copenhague elles furent d'un tout autre genre. Les droits d'auteur étaient réglés par un traité, non suivant un pourcentage, et ils étaient médiocres. Les représentations en province ne comportaient aucun droit. C'était l'édition qui constituait le bénéfice principal d'Ibsen. A cause du bruit fait d'avance autour de la pièce, le chambellan Fallesen, directeur du théâtre royal, demanda que la publication fût ajournée jusqu'après la première, ce qu'Ibsen refusa : il estimait que la pièce devait être jugée d'abord comme livre, sans qu'intervînt l'intérêt prédominant de la représentation. Alors Fallesen obtint des journaux un ajournement des comptes rendus, et hâta la représentation, ce dont Ibsen fut très contrarié. La pièce eut 25 représentations en trois saisons[5].

En Allemagne, on a vu qu'Ibsen avait déjà pénétré depuis 1872

[1] Lettre à Hegel du 23 août 1877, *Breve*, II, p. 48.
[2] Björnstjerne Björnson, *Brytningsaar*, II, pp. 309-313 (note de H. Koht).
[3] *Aftenposten*, 1900, nº 15.
[4] T. Blanc, *Henrik Ibsen og Christiania Theater*, pp. 37 et 41.
[5] V. Robert Neüendam, *Det Kongelige Teaters Historie*, II, pp. 135-136, et la lettre du 5 octobre 1877 à Edvard Fallesen, *Breve*, II, pp. 50-52.

par la traduction de quatre de ses pièces, mais ce fut seulement en 1876 que deux d'entre elles furent jouées. Björnson, avec *Une faillite* jouée dès 1875 à Berlin et à Vienne l'avait précédé, et il avait contribué à faire jouer *Les Prétendants à la Couronne* par la troupe de Meiningen. L'expansion d'Ibsen en Allemagne fut plus rapide et plus ample avec *Les Soutiens de la Société.* Il en parut trois traductions allemandes en 1878, dont l'une, par Emma Klingenfeld et parue à Munich, était autorisée par Ibsen, une autre, par Wilhelm Lange, était, paraît-il, fort mal écrite, et la troisième, par Emil J. Jonas, était *für die deutsche Bühne bearbeitet.* Car les droits de l'auteur n'étaient aucunement protégés à l'étranger. Éditeurs et théâtres pouvaient en agir entièrement à leur guise. L'adaptation d'Emil Jonas fut critiquée dans un journal suédois par un ami de Snoilsky, et Jonas se défendit dans le même journal en faisant observer que la pièce avait obtenu sous cette forme un plus grand succès en Allemagne que lorsqu'on y jouait de véritables traductions. Jonas avait donc su « satisfaire le goût allemand ». C'étaient évidemment les traducteurs, autorisés ou non, qui avaient tort. L'une des traductions ayant été, par la suite, adaptée, il prétendit l'interdire, comme si l'adaptation était son droit exclusif[1].

Et ce fut au théâtre que le succès des *Soutiens de la Société* fut extraordinaire. La pièce fut jouée le 2 février 1878 au *Stadttheater* de Berlin, le 3 février au *Nationaltheater*, le 6 février à l'*Ostendtheater*, au *Belle Alliance Theater* et au *Reuniontheater.* Une pièce jouée dans la même semaine à cinq théâtres de la même ville : on croira aisément que cela ne s'était jamais vu. Et avant la fin d'avril elle fut jouée dans treize villes d'Allemagne. En 1892 elle avait été donnée sur cinquante scènes allemandes, et en tout plus de mille fois[2].

[1] J. B. Halvorsen, *Norsk Forfatter Lexikon*, III, p. 57. L'adaptation de Jonas était d'ailleurs pitoyable, d'après les détails qu'en donne Brandès *(Saml. Skr.*, XIV, pp. 40-41).

[2] J. B. Halvorsen, *Norsk Forfatter Lexikon*, III, pp. 59-60.

La littérature allemande, à ce moment, ne se trouvait pas dans une période brillante. Paul Heyse passait pour être le plus grand écrivain, et il n'était pas une étoile de première grandeur. Les jeunes tendaient vers le réalisme, sans qu'il eût produit d'œuvre marquante. Cela explique un peu ce succès explosif. Le jeune Paul Schlenther a écrit plus tard :

> C'est alors que nos jeunes yeux se sont ouverts sur le faux brillant bigarré du théâtre qu'on nous servait. Nous tressaillîmes de joie. Nous retournions sans cesse au théâtre ; à pleines journées nous lisions la pièce dans l'affreux allemand de Wilhelm Lange [...] Jusqu'alors Ibsen avait été pour nous un nom vide. C'est par cette pièce que nous avons appris à l'aimer, à l'aimer pour la vie. Je peux témoigner au nom de beaucoup de gens de mon âge, que, sous l'influence de cette œuvre réaliste moderne, a surgi en nous, à notre âge de formation, une orientation du goût qui a été décisive pour toute notre vie [1].

Et Otto Brahm, à propos de la même pièce, a confirmé :

> C'est là que nous avons eu la première idée d'un monde poétique nouveau, pour la première fois nous nous sommes sentis en face de gens de notre temps, à qui nous pouvions croire, et d'une critique qui embrassait toute la société de notre temps, nous avons vu triomphalement surgir les idéals de liberté et de vérité comme des soutiens de la société. Depuis lors nous avons appartenu à ce nouvel art de la réalité, et notre vie esthétique a eu un contenu [2].

Un tel succès, qui, aujourd'hui, rapporterait à un écrivain une énorme fortune, lui a certainement procuré une large aisance, mais très inférieure à ce que l'on pourrait imaginer. Il arrivait qu'Ibsen fût payé par tel théâtre au pourcentage,et alors il gagnait plus que dans les théâtres scandinaves [3]. Mais le plus souvent il semble qu'il ne recevait rien, ou seulement des sommes dérisoires. Juridiquement, il n'avait aucun recours. Mais le fait que les directeurs n'avaient pas à payer de droits

[1] Henrik Ibsen, *Sämtliche Werke*, VI, pp. XVII-XVIII.
[2] *Neue freie Pressa*, 10 mai 1904, cité ici d'après H. Koht, dans *Breve*, I, p. 48.
[3] Lettre à Hegel du 15 septembre 1876, *Breve*, II, p. 41.

à l'auteur a certainement contribué au prodigieux succès.

Après cette conquête soudaine de l'Allemagne, *Les Soutiens de la Société* ont pénétré dans de nombreux pays, ont été traduits et joués, mais nulle part n'ont produit pareille sensation. Les traductions finnoise, tchèque, polonaise, anglaise, et sans doute encore d'autres, ont précédé la traduction française, par Pierre Bertrand et Edmond de Nevers (1892), et le théâtre de l'Œuvre a joué la pièce en 1896.

Mais aujourd'hui la pièce est loin de produire un effet aussi puissant. Lors d'une reprise au Théâtre royal de Copenhague en 1929, elle fut assez bien accueillie, mais plutôt comme une comédie populaire[1].

Vers le moment où parurent *Les Soutiens de la Société* se produisit un fait qui amena tout de suite un rapprochement entre Björnson et Brandès, et prépara la réconciliation entre Björnson et Ibsen.

La vie était devenue impossible à Brandès en Danemark. Une conspiration du silence empêchait la vente de ses livres. Aucun journal n'acceptait sa collaboration. Malgré sa répugnance, il fut obligé, pour vivre, de s'expatrier. On lui offrait une chaire à l'université de Vienne. Il se décida, en automne 1877, à s'en aller vivre à Berlin. Une adresse de 45 personnes ayant une notoriété dans la vie intellectuelle danoise lui exprima leur remerciement pour le mouvement dont il avait été l'initiateur dans le pays.

Björnson avait eu, un moment, quelque velléité de s'entendre avec Brandès, mais n'avait pas apprécié le premier volume de ses *Grands Courants*. « Hélas, où est celui qui pourra écrire la même histoire que Brandès, mais au service de *l'esprit!* Je suis malade et las de cette lecture, » écrivit-il[2]. Ensuite, il

[1] Sven Lange, *Meninger om Teater*, Copenhague, 1929, p. 41.
[2] Lettre à Rudolf Schmidt, du 9 mars 1872, *Brytningsaar*, I, p. 88.

lut ce que publiait Brandès, refusa de collaborer à sa revue, et pourtant la goûta : « Je me rencontre avec lui en ce qu'il travaille pour la liberté [1]. » Évidemment, il inclinait peu à peu vers Brandès, malgré bien des désaccords encore profonds, et lorsque parut l'adresse des 45, il éprouva le besoin de protester publiquement, lui aussi, contre l'atteinte à la liberté dont Brandès était victime, et de lui rendre hommage. Il fit ses réserves, bien entendu. Il trouvait de la partialité dans les livres de Brandès. Mais lui-même n'avait-il pas été longtemps injuste à l'égard du critique philosophe? Et il le remerciait de ses ouvrages et de l'influence qu'ils avaient exercée sur lui :

> J'ai appris à respecter ceux qui pensent autrement parmi nous, et j'avais besoin de l'apprendre. A chaque livre nouveau qu'il a publié, il a accru mes lumières, activé ma pensée, et — ce qui aujourd'hui est à mes yeux le plus important — par sa peinture souvent superbe de gens fidèles à leur conviction et de leur destinée, il a fortifié ma volonté [2].

Et ce fut le point de départ d'une correspondance active entre Björnson et Brandès, et l'influence de Brandès fut grande sur Björnson, au cours de la crise religieuse que celui-ci traversait.

Ibsen admira le geste de son ancien camarade, et lui envoya un exemplaire des *Soutiens de la Société* avec ces mots :

> *A Björnstjerne Björnson.*
>
> Ta déclaration à propos du départ de Brandès m'a profondément ému. Tu es là toi-même tout entier. — Voudras-tu recevoir de bon cœur le livre que je t'envoie, et le donner à ta femme?
>
> H. I.
>
> Munich, 28-10-77 [3].

[1] Lettre à Hegel du 7 novembre 1874, citée par H. Koht, *Brytningsaar*, I, p. LXXIV.

[2] *Dansk Folketidende*, 19 octobre 1877, cité par H. Koht, *Brytningsaar*, I, p. LXXVI.

[3] *Samtiden*, 1908, p. 95.

Ibsen tendait la main. Il avait oublié depuis longtemps le grief qui l'avait si fort irrité. Il souhaitait la réconciliation, et la générosité d'âme de Björnson l'avait touché. Mais Björnson ne répondit pas.

Quelques mois plus tard il raconta cet incident à Brandès, et dit qu'il n'avait pas répondu ; « car je trouve sa conduite envers moi dégoûtante ; et je trouve que lui-même est un marchand de chiffons avec ses titres, ses ordres, et les lettres écœurantes qu'il écrit à quiconque le loue dans le moindre journal[1] ».

Mais, d'une part, Ibsen se montra encore aimable en chargeant un ami de féliciter Björnson pour un de ses livres[2], et d'autre part, la transformation qui s'opérait en Björnson le rapprochait d'Ibsen malgré lui, et il écrivait à Brandès : « Je comprends mieux *Brand*... Je suis devenu très reconnaissant à Ibsen pour ce livre. Je n'avais pas pu l'être auparavant[3]. »

Et un jour Björnson écrivit à Ibsen. Mais il n'aurait pu choisir plus maladroitement l'occasion de cette reprise de contact. Il demandait à son camarade de dire son accord avec lui au sujet de la question politique qui l'occupait alors : la suppression de l'emblème suédois qui existait sur le drapeau norvégien, de même que l'emblème norvégien figurait sur le drapeau suédois. Ibsen répondit qu'il lui avait été très agréable de recevoir une lettre de Björnson, mais expliqua longuement pourquoi il n'était pas de son avis[4].

Peu de temps après, Brandès revint à Copenhague pour donner la dernière série de ses conférences sur les *Grands Courants*, et Björnson, en route pour un rapide voyage en Allemagne et à Vienne, s'y arrêta. Il alla voir Brandès chez sa mère, puis, le même jour, le pria par un billet de venir reprendre la conversation chez Hegel : « J'en suis au stade de

[1] Lettre du 1er juin 1878, *Brytningsaar*, II, p. 272.
[2] *Ibid.*, p. 277.
[3] Lettre du 29 avril 1878, *Brytningsaar*, II, p. 259
[4] Lettre du 12 juillet 1879, *Samtiden*, 1908, p. 95.

la passion, » écrivait-il *(i forelskelsens stadium)*. A un dîner chez Hegel en l'honneur de Björnson, Brandès fut à côté de Mme Björnson et tâcha de la persuader d'agir sur son mari pour amener sa réconciliation avec Ibsen. Elle dit qu'elle n'en ferait rien, car Björnson ne le lui pardonnerait pas. Mais elle lui raconta la suggestion de Brandès, et le lendemain Björnson déclara très vivement à Brandès qu'il ne voulait pas serrer la main à Ibsen. Il ne lui reprocha d'ailleurs, semble-t-il, que le ridicule de porter tout un collier de décorations [1].

Et Björnson partit. Il passa par Munich où il resta plus d'une semaine dans un hôtel tout près de chez Ibsen, où habitait, à ce moment, Magdalene Thoresen. Ibsen et sa femme, et Magdalene, et le jeune Sigurd, vécurent tout ce temps dans l'attente. Viendra-t-il? Sigurd se rendit au café que fréquentait son parrain pour l'apercevoir, et eut forte impression de son allure. Mais Björnson ne vint pas. Ces journées furent racontées plus tard dans un journal, et Björnson publia une note pour expliquer son abstention, due à la réponse d'Ibsen au sujet de la question du drapeau. « Je crois aujourd'hui que j'ai eu tort ; en tout cas, j'ai regretté de n'être pas venu [2]. »

La réconciliation ne devait venir qu'en 1882.

J'énonce rapidement un fait qui causa certainement à Ibsen une grande joie. Lorsque Dietrichson était encore à Munich, il fut informé que l'université d'Upsal le nommerait docteur *honoris causa* l'année suivante, lors des fêtes de son quatrième centenaire. La nouvelle lui parvint un matin, au restaurant Achatz, où il était avec Ibsen et Paul Heyse, et l'idée lui vint de proposer que le même titre leur fût aussi conféré, ce qui fut consenti. Paul Heyse, toutefois, n'alla pas en Suède. Ibsen et Dietrichson reçurent seuls personnellement leur diplôme

[1] Georg Brandès, *Levned*, II, pp. 349-351.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 191-198.

le 7 septembre 1877. Il y eut là quelques jours de fête, dont la plus agréable fut organisée par le jeune ministre des Finances suédois Hans Forsell, dont Brandès[1] a dit qu'il lui a causé ce singulier désagrément de se trouver en face d'un homme plus jeune que lui, et qu'il sentait supérieur à lui-même. Forsell avait convoqué dans une petite salle de restaurant, pour une réunion intime, quelques-uns des plus brillants esprits de Stockholm. On était huit en tout. « Et en cinq minutes, Ibsen fut celui qui conduisit la conversation et la rendit intéressante. Comment il s'est fait qu'Ibsen a eu la réputation d'être extrêmement taciturne, cela m'a toujours paru inexplicable[2]. »

Depuis ce temps, comme il était naturel dans des pays où l'on a l'habitude de désigner les gens avec leur titre, Ibsen est devenu « M. le docteur Henrik Ibsen ».

Dans la course à la gloire, où tous deux avançaient à grands pas, Ibsen était en train de dépasser Björnson en Allemagne, où son camarade l'avait précédé. De même, en Danemark et en Suède. Mais il n'en était pas du tout de même en Norvège. Honni ou admiré, Björnson était naturellement des deux celui qui comptait le plus, car il était activement mêlé, au jour le jour, à la vie du pays, et, malgré ses voyages et sa résidence à Aulestad, depuis 1875, il était, en somme, présent. Et son œuvre même était présente, c'est-à-dire d'actualité, tandis que celle d'Ibsen, inspirée par l'actualité, qu'elle visait par l'intention, lui échappe par la haute généralité des questions qu'elle pose. D'ailleurs, s'ils étaient rivaux en fait, ils étaient l'un et l'autre très supérieurs à tout sentiment de jalousie. On a vu avec quel dévouement Björnson a aidé son camarade au moment le plus difficile de sa vie, et combien Ibsen a souvent déploré que la politique détournât son cadet de la production littéraire. Les amis de Björnson ont été parfois jaloux des

[1] Georg Brandès, *Levned*.
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, pp 357 et 359-360.

succès d'Ibsen, mais non Björnson lui-même. On peut, il est vrai, trouver sous sa plume des phrases comme celles-ci, écrites en colère : « Le moment que j'ai toujours prévu, où Ibsen est votre vrai poète, le voilà venu. [... Mais] Ce n'est pas Ibsen qui a l'avenir pour lui. [...] Je dis seulement : attendez trois ans, et vous verrez alors quelle sera ma situation dans l'évolution norvégienne[1]. » Mais il ne s'agit pas là de rivalité littéraire : la lettre est d'un chef qui mesure son emprise sur l'opinion. En tout cas, on ne trouverait rien d'analogue dans les lettres d'Ibsen. Si, d'ailleurs, Björnson a souvent dénigré les œuvres d'Ibsen, c'était parce qu'il n'y voyait encore que l'habileté de facture. Aussitôt qu'il en a mieux compris la haute valeur, on verra bientôt qu'il en a publiquement proclamé la supériorité.

Mais les Norvégiens avaient nettement l'impression d'une course, où Björnson, à ce moment, tenait la tête. Le journal satirique *Vikingen*, qui s'était moqué de Björnson et d'Ibsen et les avait loués tour à tour, publia dans son numéro de Noël une « Chevauchée d'Asgaard » où les écrivains norvégiens, montés chacun sur un livre, chevauchent éperdument au-dessus des nuages. Björnson est en avant, et a l'air triomphant. Ibsen, très peu en arrière, le regarde. Jonas Lie est troisième. Une amazone est un peu en dehors de la foule, c'est Camilla Collett. Le reste est peu distinct.

[1] Lettre du 11 avril 1865, *Brytningsaar*, II, pp. 65 et 67.

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES

Le consul Bernick.
Mme Bernick, *sa femme.*
Olaf, *leur fils, treize ans.*
Mlle Bernick, *sœur du consul.*
Johan Tönnesen, *frère cadet de Mme Bernick.*
Mlle Hessel, *demi-sœur aînée de Mme Bernick.*
Hilmar Tönnesen, *cousin germain de Mme Bernick.*
Rörlund, *professeur de lycée.*
Rummel, *négociant.*
Vigeland, *commerçant.*
Sandstad, *commerçant.*
Dina Dorf, *jeune fille dans la maison du consul.*
Krap, *fondé de pouvoir.*
Aune, *constructeur de vaisseaux.*
Mme Rummel, *femme du négociant.*
Mme Holt, *femme du directeur de la poste.*
Mme Lynge, *femme d'un médecin.*
Mlle Rummel.
Mlle Holt.
Bourgeois et autres habitants de la ville, marins étrangers, passagers d'un vapeur, *etc.*

(L'action a lieu chez le consul Bernick, dans une petite ville de la côte norvégienne.

PREMIER ACTE

(Vaste salle ouvrant sur le jardin dans la maison du consul Bernick. Au premier plan à gauche, une porte conduit à la chambre du consul; plus loin, dans le même mur, une porte pareille. Au milieu du mur opposé, une porte d'entrée plus grande. Le mur du fond est presque entièrement en glaces, avec une porte ouverte sur un large perron, sur lequel une marquise s'étend. En bas de l'escalier, on voit une partie du jardin, qui est entouré d'un treillis avec une petite porte d'entrée. En dehors, une rue longe le jardin, et a, du côté opposé, de petites maisons de bois peintes en couleurs claires. On est en été, le soleil est chaud. Des gens passent de temps en temps dans la rue; on s'arrête et on cause; on fait des achats dans une boutique située au coin, etc.)

Dans la salle, une assemblée de dames est assise autour d'une table. Au milieu de la table est MADAME BERNICK. *A sa gauche est* MADAME HOLT *avec sa fille; puis* MADAME RUMMEL ET MADEMOISELLE RUMMEL. *A droite de* MADAME BERNICK *sont* MADAME LYNGE, MADEMOISELLE BERNICK ET DINA DORF. *Toutes les dames sont occupées à quelque ouvrage à l'aiguille. Sur la table sont étalés des monceaux de linge préparé et coupé, avec d'autres objets d'habillement. Plus loin, à une petite table portant deux pots de fleurs et un verre d'eau sucrée, est assis* RÖRLUND, *qui lit à haute voix dans un livre à tranches dorées, mais de façon que les spectateurs entendent seulement quelques mots. Dans le jardin,* OLAF BERNICK *court çà et là, et vise un but avec un arc.*

Un instant après, le constructeur de navires AUNE *entre sans bruit par la porte de droite. La lecture est un peu dérangée;* MADAME BERNICK *lui fait signe et indique la porte à gauche.* AUNE *s'y dirige doucement, et frappe doucement deux fois, avec un intervalle, à la porte du consul. Le fondé de pouvoir* KRAP, *son chapeau à la main, et des papiers sous le bras, sort de la chambre.*

KRAP

Ah ! c'est vous qui frappez?

AUNE

Le consul m'a fait demander.

KRAP

Parfaitement ; mais il ne peut vous recevoir ; il m'a chargé de...

AUNE

Vous? Je préférerais...

KRAP

...m'a chargé de vous le dire. Vous devez cesser ces conférences du samedi pour les ouvriers.

AUNE

Ah? Je croyais cependant pouvoir employer mon temps libre...

KRAP

Vous ne devez pas employer votre temps libre à rendre les gens inutilisables pendant le temps du travail. Samedi dernier vous avez parlé du tort que causeront aux ouvriers nos nouvelles machines et le nouveau mode de travail dans le chantier. Pourquoi faites-vous cela?

AUNE

Je le fais pour soutenir la société.

KRAP

C'est curieux ! Le consul dit que ça la démolit.

AUNE

Ma société n'est pas la société du consul, monsieur le fondé de pouvoir. Comme président de la société ouvrière, je dois...

KRAP

Vous présidez avant tout au travail du chantier du consul Bernick. Vous avez avant tout à remplir vos obligations envers la société qui s'appelle la firme du consul Bernick ; car c'est d'elle que nous vivons tous... Bon, maintenant vous savez ce que le consul avait à vous dire.

AUNE

Le consul ne l'aurait pas dit de cette façon, monsieur le fondé de pouvoir. Mais je comprends bien qui je dois remercier pour cette histoire-là. C'est ce maudit Américain avec son navire avarié. Ces gens-là veulent que le travail marche comme ils y sont habitués là-bas, et c'est...

KRAP

Oui, oui, oui ; je ne peux pas entrer dans des discussions. Vous connaissez maintenant la façon de penser du consul ; ça suffit ! Voulez-vous retourner au chantier ; c'est sûrement nécessaire ; je ne tarderai pas à y aller moi-même... Pardon, mesdames.

(Il salue et sort par le jardin, et descend la rue. Aune sort tranquillement à droite. Rörlund, qui a continué la lecture pendant la conversation précédente menée à mi-voix, a fini le livre aussitôt après, et le referme.)

RÖRLUND

Voilà, mes chères auditrices, c'est fini.

MADAME RUMMEL

Ah ! quelle histoire instructive !

MADAME HOLT

Et si morale !

RÖRLUND

Oh oui ! elle forme un contraste bienfaisant avec ce que nous voyons malheureusement tous les jours dans les journaux et les revues. Cette surface dorée et fardée que présentent les grandes sociétés,... que cache-t-elle au juste? Vide et pourriture, si j'ose dire. Aucun fondement moral à la base. En un mot,... des sépulcres blanchis, ces grandes sociétés d'aujourd'hui.

MADAME HOLT

Oui, c'est bien vrai.

MADAME RUMMEL

Nous n'avons qu'à voir l'équipage du navire américain qui mouille ici en ce moment.

RÖRLUND

Non, je ne veux pas du tout parler de tels rebuts de l'humanité. Mais même dans des milieux plus élevés,... où en est-on? Doute et ferments d'agitation de tous les côtés ; les esprits sont inquiets, l'incertitude est partout. Combien la vie de famille est minée ! Comme avec impudence est exprimé le désir de renverser les vérités les plus graves !

DINA, *sans lever les yeux.*

Mais n'accomplit-on pas aussi de grandes actions?

RÖRLUND

De grandes actions?... Je ne comprends pas...

MADAME HOLT, *étonnée.*

Mais, mon Dieu, Dina !...

MADAME RUMMEL, *en même temps.*

Mais, Dina, comment peux-tu?...

RÖRLUND

Je ne crois pas que ce serait salutaire, si de telles sortes d'actions avaient accès chez nous. Mais, ici, dans le pays, nous pouvons d'abord remercier Dieu que tout soit comme il est. De mauvaises herbes poussent bien ici dans le froment, malheureusement ; mais nous nous efforçons honnêtement de sarcler le mieux que nous pouvons. Il s'agit de maintenir la société propre, mesdames,... d'écarter toutes ces nouveautés qu'une époque impatiente veut nous imposer.

MADAME HOLT

Et l'on en rencontre malheureusement plus qu'assez.

MADAME RUMMEL

Oui, l'année dernière il s'en est fallu d'un cheveu que nous ayons un chemin de fer ici.

MADAME BERNICK

Enfin, Karsten l'a empêché.

RÖRLUND

La Providence, madame Bernick. Soyez assurée que votre mari a été un instrument dans la main d'un plus haut, lorsqu'il a refusé de s'occuper de cette fantaisie.

MADAME BERNICK

Et tout de même on a dit beaucoup de mal de lui dans les journaux. Mais nous oublions tout à fait de vous

remercier, monsieur le professeur. C'est vraiment plus qu'aimable de votre part de nous donner tant de votre temps.

RÖRLUND

Mais non,... en ce temps de vacances...

MADAME BERNICK

Oui, oui, c'est tout de même un sacrifice, monsieur le professeur.

RÖRLUND, *rapproche sa chaise.*

Ne parlez pas de ça, chère madame. Ne faites-vous pas toutes un sacrifice pour une bonne œuvre? Ne le faites-vous pas volontiers, et de bon cœur? Ces gens moralement corrompus, à l'amélioration de qui nous travaillons, il faut les regarder comme des soldats blessés sur un champ de bataille ; vous êtes, mesdames, les infirmières, les sœurs de charité qui font de la charpie pour ces malheureux éclopés, qui posent avec soin le pansement sur les blessures et les guérissent...

MADAME BERNICK

Ce doit être un précieux don de la grâce de tout voir sous un si beau jour.

RÖRLUND

C'est inné en grande partie ; mais on peut aussi acquérir beaucoup sous ce rapport. Il s'agit seulement de considérer les choses à la lumière d'une tâche sérieuse qu'on s'impose. Oui, qu'en dites-vous maintenant, mademoiselle Bernick? Ne trouvez-vous pas que vous vous sentez comme sur un terrain plus solide, depuis que vous vous êtes consacrée à l'œuvre scolaire?

MADEMOISELLE BERNICK

Oh ! je ne sais trop ce que j'en dirai. Quelquefois, lorsque je descends à la salle d'école, je voudrais être bien loin sur la mer démontée.

RÖRLUND

Ah oui ! ce sont là des regrets, chère mademoiselle. Mais il s'agit de fermer la porte à ces visiteurs brouillons. La mer démontée,... vous n'en parlez pas à la lettre, naturellement ; vous voulez dire la grande société humaine remuante, où tant de gens sombrent. Et attachez-vous vraiment un tel prix à la vie que vous entendez bourdonner et gronder au loin là-bas? Regardez donc dans la rue. Les gens y marchent sous le soleil ardent, ils transpirent et s'agitent pour leurs petites affaires. Non, nous sommes dans des conditions bien meilleures, nous qui sommes ici au frais, le dos tourné au côté d'où vient la perturbation.

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, mon Dieu, vous avez certainement tout à fait raison...

RÖRLUND

Et dans une maison comme celle-ci,... dans un bon foyer honnête, où la vie de famille se montre sous son plus bel aspect,... où règnent la paix et la concorde...

(A Mme Bernick.)

Qu'est-ce que vous écoutez, madame?

MADAME BERNICK, *tournée vers la première porte à gauche.*

Comme on élève la voix par là.

RÖRLUND

Se passe-t-il quelque chose d'important?

MADAME BERNICK

Je ne sais pas ; j'entends qu'il y a quelqu'un chez mon mari.

(Hilmar Tönnesen, le cigare à la bouche, entre par la porte à droite, mais s'arrête à la vue des nombreuses dames.)

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! pardon...

(Il veut se retirer.)

MADAME BERNICK

Non, Hilmar, approche donc ; tu ne déranges pas. Tu voulais quelque chose?

HILMAR TÖNNESEN

Non, je voulais voir, seulement... Bonjour, mesdames.

(A Mme Bernick.)

Eh bien ! qu'est-ce qu'il en résulte?

MADAME BERNICK

De quoi?

HILMAR TÖNNESEN

Bernick a convoqué à grand bruit une conférence.

MADAME BERNICK

Ah? Et de quoi s'agit-il?

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! c'est encore cette absurdité du chemin de fer.

MADAME RUMMEL

Non, est-ce possible?

MADAME BERNICK

Pauvre Karsten ; est-ce qu'il va encore avoir d'autres contrariétés...

RÖRLUND

Mais comment concilier cela, monsieur Tönnesen? Le consul Bernick a pourtant, l'année dernière, fait clairement savoir qu'il ne voulait pas de chemin de fer.

HILMAR TÖNNESEN

Oui, c'est ce qu'il me semble aussi ; mais j'ai rencontré le fondé de pouvoir Krap, et il disait que l'affaire du chemin de fer était reprise, et que Bernick était en conférence avec trois des hommes d'argent de la ville.

MADAME RUMMEL

Oui, c'est bien ce qu'il m'a semblé, j'ai cru entendre la voix de Rummel.

HILMAR TÖNNESEN

Oui, M. Rummel en est, bien entendu, et puis le commerçant Sandstad du coteau, et Mikkel Vigeland,... « saint Mikkel », comme on l'appelle.

RÖRLUND

Hm !...

HILMAR TÖNNESEN

Pardon, monsieur le professeur.

MADAME BERNICK

Et l'on était si bien et si au calme, ici.

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! pour ma part, je ne verrai pas d'inconvénient à ce qu'on recommence à se chamailler un peu. Ce serait au moins une distraction.

RÖRLUND

Oh ! c'est un genre de distractions qu'il vaut mieux éviter, il me semble.

HILMAR TÖNNESEN

Ça dépend des dispositions de chacun. Certaines natures ont besoin de luttes acharnées, de temps en temps. Mais la vie de petite ville n'a malheureusement pas grand'chose à offrir en ce genre, et il n'est pas donné à tout le monde de...

(Il feuillette le livre du professeur.)

« La femme au service de la société ». Qu'est-ce que c'est que ces fadaises?

MADAME BERNICK

Mon Dieu, Hilmar, il ne faut pas dire ça. Tu n'as sûrement pas lu ce livre.

HILMAR TÖNNESEN

Non, et j'ai l'intention de ne pas le lire.

MADAME BERNICK

Tu n'es sans doute pas tout à fait bien aujourd'hui.

HILMAR TÖNNESEN

Non, pas très.

MADAME BERNICK

Tu n'as peut-être pas bien dormi cette nuit?

HILMAR TÖNNESEN

Non, j'ai très mal dormi. J'ai fait un tour de promenade hier soir pour ma maladie. Puis je suis monté au club, où j'ai lu un compte rendu de voyage au pôle Nord. Ça vous trempe de suivre ainsi les hommes dans leur lutte contre les éléments.

MADAME RUMMEL

Mais ça ne vous a sûrement pas fait de bien, monsieur Tönnesen.

HILMAR TÖNNESEN

Non, ça m'a fait beaucoup de mal ; j'ai passé toute la nuit à me retourner dans mon lit, et à rêver à moitié endormi qu'un affreux morse me poursuivait.

OLAF, *qui a monté l'escalier du jardin.*

Tu as été poursuivi par un morse, mon oncle?

HILMAR TÖNNESEN

Je l'ai rêvé, benêt ! Mais tu joues encore avec cet arc ridicule? Pourquoi ne prends-tu pas une arme véritable?

OLAF

Oui, je voudrais bien, mais...

HILMAR TÖNNESEN

Une vraie arme, à la bonne heure ! Ça vous excite au moins les nerfs, quand on va tirer !

OLAF

Et puis, je pourrais tirer des ours, mon oncle. Mais papa ne permet pas.

MADAME BERNICK

Tu ne devrais pas lui mettre de pareilles idées en tête, Hilmar.

HILMAR TÖNNESEN

Hm !... oui, la génération qu'on élève aujourd'hui ! On parle de sport et de sport,... certes, oui,... mais tout ça n'est qu'un jeu ; jamais d'entraînement sérieux pour s'aguerrir et voir le danger de près. Ne me vise pas avec ton arc, blanc-bec ; il pourrait partir.

OLAF

Non, mon oncle, il n'y a pas de flèche.

HILMAR TÖNNESEN

Tu ne peux pas le savoir ; il peut y avoir une flèche tout de même. Ote ça, te dis-je !... Pourquoi diable n'es-tu jamais parti en Amérique avec un des bateaux de ton père? Tu pourrais y voir une chasse au buffle ou un combat avec les Peaux-Rouges.

MADAME BERNICK

Non, mais, Hilmar...

OLAF

Je voudrais bien, mon oncle ; et je pourrais peut-être rencontrer l'oncle Johan et la tante Lona.

HILMAR TÖNNESEN

Hm !... balivernes.

MADAME BERNICK

Tu peux retourner dans le jardin, Olaf.

OLAF

Mère, puis-je aussi aller dans la rue.

MADAME BERNICK

Oui ; mais pas trop loin.

(Olaf court dehors par la porte du treillis.)

RÖRLUND

Vous ne devriez pas inciter l'enfant à de telles lubies, monsieur Tönnesen.

HILMAR TÖNNESEN

Non, bien entendu, il faut qu'il reste ici et devienne casanier, comme tant d'autres.

RÖRLUND

Mais pourquoi ne faites-vous pas vous-même le voyage?

HILMAR TÖNNESEN

Moi? Avec ma maladie? Oh, je le comprends, on n'en tient pas grand compte, ici, dans la ville. Mais, malgré cela,... on a tout de même quelques obligations envers la société où l'on vit. Il faut au moins qu'il y ait quelqu'un pour porter haut le drapeau de l'idée. Aïe, voilà qu'il crie encore!

LES DAMES

Qui est-ce qui crie?

HILMAR TÖNNESEN

Oh! non, je ne sais pas. Ils ont le verbe un peu haut là dedans, et ça m'énerve.

MADAME RUMMEL

Ce doit être mon mari, monsieur Tönnesen. Mais je vous dirai qu'il est si habitué à parler dans de grandes assemblées qu'il...

RÖRLUND

Les autres n'ont pas la voix basse non plus, il me semble.

HILMAR TÖNNESEN

Non, sapristi, quand il s'agit de défendre son porte-monnaie;... tout se résout ici en bas calculs matériels. Fi!

MADAME BERNICK

Au moins c'est mieux qu'avant, où tout passait en amusements.

MADAME LYNGE

C'était vraiment si lamentable autrefois?

MADAME RUMMEL

Oui, vous pouvez le croire, madame Lynge. Vous pouvez vous estimer heureuse de n'avoir pas habité ici dans ce temps-là.

MADAME HOLT

Oui, c'est vrai qu'il s'est accompli des changements! Quand je pense à l'époque où j'étais jeune fille...

MADAME RUMMEL

Oh! pensez seulement il y a quatorze, quinze ans. Dieu nous assiste, quelle vie c'était ici! La société des bals et la société musicale se composaient alors...

MADEMOISELLE BERNICK

Et la société dramatique. Je me la rappelle bien.

MADAME RUMMEL

Oui, c'est là que votre pièce a été jouée, monsieur Tönnesen.

HILMAR TÖNNESEN, *remonte vers le fond.*

Oh! baste!...

RÖRLUND

Unepièce de l'étudiant Tönnesen?

MADAME RUMMEL

Oui, c'était longtemps avant que vous veniez ici, monsieur le professeur. Elle n'a d'ailleurs été jouée qu'une fois.

MADAME LYNGE

N'est-ce pas la pièce où vous m'avez raconté que vous aviez joué la jeune première, madame Rummel?

MADAME RUMMEL, *jette un coup d'œil sur le professeur.*

Moi? Je ne me rappelle vraiment pas ça, madame Lynge. Mais je me rappelle bien toute la vie de société tapageuse dans les familles.

MADAME HOLT

Oui, je connais bien les maisons où l'on donnait deux grands dîners par semaine.

MADAME LYNGE

Et il y a eu ici une compagnie d'acteurs ambulants, à ce que j'ai entendu dire.

MADAME RUMMEL

Oui, c'était là le pis de tout !...

MADAME HOLT, *agitée.*

Hm ! hm !...

MADAME RUMMEL

Vous dites, des acteurs? Non, je ne me rappelle pas du tout.

MADAME LYNGE

Oui, ces gens avaient fait tant de frasques, dit-on. Qu'en est-il au juste de ces histoires?

MADAME RUMMEL

Oh ! ce n'est rien, en somme, madame Lynge.

MADAME HOLT

Ma bonne Dina, passe-moi la toile qui est là.

MADAME BERNICK, *en même temps.*

Chère Dina, va donc demander à Katrine de nous apporter le café.

MADEMOISELLE BERNICK

Je vais avec toi, Dina.

(Dina et Mlle Bernick sortent par la seconde porte à gauche.)

MADAME BERNICK, *se lève.*

Vous voudrez bien m'excuser un instant, mesdames ; je pense que nous prendrons le café dehors.

(Elle sort par l'escalier du jardin et prépare une table; le professeur, debout près de la porte, cause avec elle. Hilmar Tönnesen est assis dehors et fume.)

MADAME RUMMEL, *à voix basse.*

Mon Dieu, madame Lynge, comme vous m'avez fait peur !

MADAME LYNGE

Moi?

MADAME HOLT

Oui, mais c'est bien vous qui avez commencé, madame Rummel.

MADAME RUMMEL

Moi? Non, comment pouvez-vous dire ça, madame Holt? Je n'ai pas ouvert la bouche.

MADAME LYNGE

Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

MADAME RUMMEL

Comment avez-vous pu vous mettre à parler de... ! Songez donc, vous n'avez pas vu que Dina était là?

MADAME LYNGE

Dina? Mais, bon Dieu, est-ce qu'il y a quelque histoire au sujet...

MADAME HOLT

Et ici, dans la maison ! Ne savez-vous donc pas que c'était le frère de madame Bernick...

MADAME LYNGE

Qu'a-t-il fait? Je ne sais rien ; je suis toute nouvelle...

MADAME RUMMEL

N'avez-vous pas entendu dire que...? Hm...

(A sa fille.)

Tu peux descendre un peu dans le jardin, Hilda.

MADAME HOLT

Va, toi aussi, Netta. Et sois bien gentille avec la pauvre Dina, quand elle viendra.

(Mlle Rummel et Mlle Holt sortent dans le jardin.)

MADAME LYNGE

Eh bien ! qu'est-il arrivé au frère de madame Bernick?

MADAME RUMMEL

Ne savez-vous pas que c'est lui qui a eu cette vilaine histoire?

MADAME LYNGE

L'étudiant Tönnesen a eu une vilaine histoire?

MADAME RUMMEL

Non, grand Dieu, l'étudiant est le cousin de madame Bernick, madame Lynge. Je parle de son frère...

MADAME HOLT

...le Tönnesen égaré...

MADAME RUMMEL

Johan, il s'appelait. Il est parti en Amérique.

MADAME HOLT

Il a été obligé de partir, vous pensez bien.

MADAME LYNGE

Et c'est lui qui a eu la vilaine histoire?

MADAME RUMMEL

Oui, voilà ce qui s'est passé ;... comment dirai-je ça? Ça s'est passé avec la mère de Dina. Oh ! je m'en souviens comme si c'était hier. Johan Tönnesen était alors employé au bureau chez la vieille madame Bernick ; Karsten Bernick

était rentré de Paris tout récemment,... il n'était pas encore fiancé...

MADAME LYNGE

Bon, mais la vilaine histoire?

MADAME RUMMEL

Oui, voyez-vous,... cet hiver-là la troupe d'acteurs de Möller était ici dans la ville...

MADAME HOLT

...et dans cette troupe étaient l'acteur Dorf et sa femme. Tous les jeunes gens raffolaient d'elle.

MADAME RUMMEL

Oui, Dieu sait comment ils pouvaient la trouver jolie. Mais un soir l'acteur Dorf rentre tard chez lui...

MADAME HOLT

...tout à fait inattendu...

MADAME RUMMEL

...et il trouve ;... non, on ne peut pas raconter ça.

MADAME HOLT

Non, madame Rummel, il n'a rien trouvé du tout, car la porte était fermée à clé en dedans.

MADAME RUMMEL

Oui, c'est bien ce que je dis ; il a trouvé la porte fermée. Et croyez-vous, celui qui était à l'intérieur a dû sauter par la fenêtre.

MADAME HOLT

Du haut d'une fenêtre de mansarde !

MADAME LYNGE

Et c'était le frère de madame Bernick?

MADAME RUMMEL

Mais oui, c'était lui.

MADAME LYNGE

Et c'est alors qu'il est parti en Amérique?

MADAME HOLT

Oui, il le fallait bien, vous comprenez.

MADAME RUMMEL

Car on a découvert ensuite un fait presque aussi grave; pensez donc, il avait fouillé dans la caisse...

MADAME HOLT

Mais on n'est pas fixé là-dessus, madame Rummel; ce n'était peut-être que des bruits.

MADAME RUMMEL

Non, voyons!... N'était-ce pas connu de toute la ville? La vieille madame Bernick n'a-t-elle pas été sur le point de faire faillite à cause de cela? C'est Rummel lui-même qui me l'a dit. Mais Dieu me garde de parler.

MADAME HOLT

Enfin, l'argent n'est toujours pas allé à madame Dorf, car elle...

MADAME LYNGE

Oui, quelles ont été les relations entre les parents de Dina ensuite?

MADAME RUMMEL

Oui, Dorf a quitté femme et enfant. Mais la dame a été assez effrontée pour rester ici toute une année. Elle n'osait plus se montrer au théâtre; mais elle gagnait sa vie avec du blanchissage et de la couture...

MADAME HOLT

Elle a aussi essayé de monter une école de danse.

MADAME RUMMEL

Ça n'a pas marché, naturellement. Quels parents auraient voulu confier leurs enfants à une femme pareille? Mais ça n'a pas duré longtemps avec elle ; la dame élégante n'était pas habituée à travailler ; elle a été prise de la poitrine, et elle est morte.

MADAME LYNGE

Ah ! oui, ce sont vraiment de vilaines histoires !

MADAME RUMMEL

Oui, vous pouvez penser si les Bernick ont eu peine à les digérer. C'est la tache dans le soleil de leur bonheur, comme Rummel l'a dit un jour. Ne parlez donc jamais de cette affaire ici dans la maison, madame Lynge.

MADAME HOLT

Et, pour l'amour de Dieu, pas davantage de la demi-sœur !

MADAME LYNGE

Oui, madame Bernick a aussi une demi-sœur?

MADAME RUMMEL

A eu... heureusement ; car maintenant la parenté est rompue entre elles deux. Ah oui, quelle originale ! Pensez donc, elle coupait ses cheveux et mettait des souliers d'homme quand il pleuvait.

MADAME HOLT

Et lorsque le demi-frère... le mauvais sujet... fut parti, et quand toute la ville était naturellement furieuse contre lui,... savez-vous ce qu'elle fait? Elle part le retrouver !

MADAME RUMMEL

Oui, et quel scandale elle a fait avant de partir, madame Holt !

MADAME HOLT

Chut ! ne parlez pas de ça.

MADAME LYNGE

Mon Dieu, elle aussi a fait scandale?

MADAME RUMMEL

Oui, écoutez-moi ça, madame Lynge. Bernick venait de se fiancer avec Betty Tönnesen ; et lorsqu'il arrive avec elle à son bras chez la tante de Betty pour annoncer le mariage...

MADAME HOLT

Il faut dire que les Tönnesen n'avaient plus leurs parents...

MADAME RUMMEL

... Lona Hessel se lève de sa chaise, et à l'élégant Karsten Bernick, si bien élevé, elle lance une gifle qui lui fait voir trente-six chandelles.

MADAME LYNGE

Non, pas possible?...

MADAME HOLT

Oui, c'est tout à fait certain.

MADAME RUMMEL

Et alors elle a fait sa malle et est partie en Amérique.

MADAME LYNGE

Mais alors, elle a dû elle-même être éprise de lui.

MADAME RUMMEL

Oui, vous pouvez penser qu'elle l'était. Elle s'imaginait qu'ils allaient se marier, lorsqu'il est revenu de Paris.

MADAME HOLT

Oui, songez donc, qu'elle ait pu croire cela ! Bernick,... le jeune homme mondain, aimable,... cavalier accompli,... le favori de toutes les dames...

MADAME RUMMEL

... et si convenable tout de même, madame Holt ; et si moral.

MADAME LYNGE

Mais qu'a-t-elle fait en Amérique, cette demoiselle Hessel?

MADAME RUMMEL

Ah ! voyez-vous, là-dessus, comme le disait un jour Rummel, s'étend un voile qu'il ne faut pas soulever.

MADAME LYNGE

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME RUMMEL

Elle n'est pas en relation avec la famille, vous comprenez ; mais toute la ville sait au moins qu'elle a chanté pour de l'argent dans les cabarets là-bas...

MADAME HOLT

... et qu'elle a fait des conférences dans les salles de réunion...

MADAME RUMMEL

... et qu'elle a publié un livre absurde.

MADAME LYNGE

Non, vrai !...

MADAME RUMMEL

Oh ! oui, Lona Hessel aussi est une des taches solaires dans le bonheur de la famille Bernick. Mais vous voilà maintenant renseignée, madame Lynge. J'ai parlé de cela, Dieu le sait, uniquement pour que vous preniez garde...

MADAME LYNGE

Oui, je le ferai, soyez tranquille... Mais cette pauvre Dina Dorf ! Ça me fait vraiment de la peine pour elle.

MADAME RUMMEL

Oh ! ce fut un vrai bonheur pour elle. Songez donc, si elle était restée aux mains de ses parents ! Nous nous sommes occupées d'elle, bien entendu, toutes, et nous l'avons prêchée le mieux que nous avons pu. Ensuite mademoiselle Bernick a tant fait qu'elle est venue ici dans la maison.

MADAME HOLT

Mais elle a toujours été une enfant difficile... Vous pouvez imaginer, ... tous les mauvais exemples. Une fille pareille n'est pas comme une personne d'entre nous. Il faut la prendre par la douceur, madame Lynge.

MADAME RUMMEL

Chut ! la voici qui vient.

(A voix haute.)

Oui, cette Dina, c'est une fille adroite. Ah ! tu es la, Dina? Nous allons laisser là notre linge.

MADAME HOLT

Oh ! comme ton café sent bon, chère Dina. Une tasse de café comme ça le matin...

MADAME BERNICK, *sur l'escalier du jardin.*

Si vous voulez venir, mesdames !

(Mlle Bernick et Dina ont aidé la bonne à disposer la table à café; toutes les dames prennent place dehors; elles parlent à Dina d'une manière extrêmement aimable. Peu après, Dina entre dans le salon et cherche son ouvrage.)

MADAME BERNICK, *dehors, à la table à café.*

Dina, tu ne veux pas aussi?...

DINA

Non, merci, je ne veux pas.

(Elle s'assied avec son ouvrage. Mme Bernick et le professeur échangent quelques mots; un instant après, il entre dans le salon.)

RÖRLUND, *va comme pour chercher un objet sur la table, et dit à voix basse :*

Dina.

DINA

Oui.

RÖRLUND

Pourquoi ne voulez-vous pas être dehors?

DINA

Quand je suis entrée avec le café, j'ai pu voir à la figure de la dame étrangère qu'on avait parlé de moi.

RÖRLUND

Et n'avez-vous pas vu aussi combien elle était aimable avec vous, là, dehors.

DINA

C'est ce que je ne supporte pas !

RÖRLUND

Vous avez l'esprit rebelle, Dina.

DINA

Oui.

RÖRLUND

Mais pourquoi?

DINA

Je suis comme ça.

RÖRLUND

Ne pourriez-vous pas essayer d'être autrement?

DINA

Non.

RÖRLUND

Pourquoi pas?

DINA, *le regarde.*

Je suis au nombre des gens moralement corrumpus.

RÖRLUND

Fi, Dina!

DINA

Ma mère aussi était au nombre des gens moralement corrompus.

RÖRLUND

Qui vous a dit de pareilles choses?

DINA

Personne; on ne dit jamais rien. Pourquoi ne parlent-elles pas! Elles me traitent toutes avec une précaution,... comme si j'allais me casser, si... Oh! je déteste cette compassion.

RÖRLUND

Chère Dina, je comprends bien que vous vous sentiez gênée ici, mais...

DINA

Oui, si je pouvais seulement m'en aller bien loin. Je saurais bien me tirer d'affaire, si seulement je ne vivais pas au milieu de gens qui sont aussi... si...

RÖRLUND

Aussi quoi?

DINA

Aussi convenables et aussi moraux.

RÖRLUND

Mais, Dina, ce n'est pas ce que vous pensez.

DINA

Oh! vous comprenez bien comment je l'entends. Tous les jours Hilda et Netta viennent ici, pour que je prenne modèle sur elles. Jamais je ne pourrai être aussi convenable qu'elles. Et je ne veux pas l'être. Oh! si j'étais bien loin, je pourrais encore être une bonne fille.

RÖRLUND

Mais vous êtes une bonne fille, chère Dina.

DINA

A quoi ça me sert-il ici?

RÖRLUND

Alors, partir?... Vous y pensez sérieusement?

DINA

Je ne resterais pas ici un jour de plus, si vous n'étiez pas là.

RÖRLUND

Dites-moi, Dina,... pourquoi êtes-vous si volontiers ensemble avec moi?

DINA

Parce que vous m'apprenez tant de belles choses.

RÖRLUND

Belles? Appelez-vous beau ce que je peux vous apprendre?

DINA

Oui. Ou plutôt... vous ne m'apprenez rien ; mais quand je vous écoute parler, j'en viens à voir beaucoup de belles choses.

RÖRLUND

Qu'entendez-vous au juste par une belle chose?

DINA

Je n'ai jamais réfléchi à cela.

RÖRLUND

Réfléchissez-y maintenant. Qu'entendez-vous par une belle chose?

DINA

Une belle chose, c'est ce qui est grand,... et loin.

RÖRLUND

Hm !... Chère Dina, je suis profondément affligé pour vous.

DINA

Seulement cela?

RÖRLUND

Vous savez sûrement très bien quelle immense affection j'ai pour vous.

DINA

Si j'étais Hilda ou Netta, vous n'auriez pas peur que personne le remarque.

RÖRLUND

Oh ! Dina, vous ne pouvez guère concevoir les mille considérations... Quand un homme a charge de soutien moral pour la société où il vit,... on ne peut pas être trop prudent. Si seulement j'étais certain que l'on saurait interpréter correctement mes motifs... Mais peu importe ; il faut que vous soyez relevée, vous le serez. Dina, est-ce

décidé, que lorsque je viendrai... lorsque les circonstances me permettront de venir... vous dire : voici ma main,... vous la prendrez et serez ma femme?... Me promettez-vous cela, Dina?

DINA

Oui.

RÖRLUND

Merci, merci ! Car, pour moi aussi... Oh ! Dina, j'ai tant d'affection pour vous... Chut ; on vient. Dina, faites-le pour moi,... rejoignez les autres.

(Elle se rend à la table où l'on prend le café. Au même instant, le négociant Rummel, le commerçant Sandstad et le commerçant Vigeland sortent de la première pièce à gauche, suivis du consul Bernick, qui tient une liasse de papiers dans sa main.)

LE CONSUL BERNICK

Eh bien ! voilà l'affaire conclue.

LE COMMERÇANT VIGELAND

Oui, au nom de Dieu, qu'il en soit ainsi.

LE NÉGOCIANT RUMMEL

Elle est conclue, Bernick ! Parole de Norvégien est solide comme les monts de Dovre, tu le sais bien !

LE CONSUL BERNICK

Et personne ne lâche, personne ne se désiste, quels que soient les obstacles que nous rencontrerons.

RUMMEL

Nous tiendrons et tomberons ensemble, Bernick !

HILMAR TÖNNESEN, *qui s'est avancé à la porte du jardin.*

Tomber? Pardon, n'est-ce pas le chemin de fer qui tombe?

LE CONSUL BERNICK

Non, au contraire ; il va marcher...

RUMMEL

... à la vapeur, monsieur Tönnesen.

HILMAR TÖNNESEN, *s'approchant.*

Ah?

RÖRLUND

Comment?

MADAME BERNICK, *à la porte du jardin.*

Mais, cher Karsten, qu'est-ce que c'est donc?...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! chère Betty, comment cela peut-il t'intéresser?

(Aux trois messieurs.)

Mais maintenant, il faut dresser les listes le plus tôt possible. Il va de soi que nous quatre, nous nous inscrivons en tête. La situation que nous occupons dans la société nous fait un devoir d'aller le plus loin que nous pouvons.

LE COMMERÇANT SANDSTAD

Bien entendu, monsieur le consul.

RUMMEL

Ça ira, Bernick ; c'est juré.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! oui, je ne suis pas inquiet du tout du résultat. Il faut que nous agissions, chacun dans le cercle de ses relations ; et si nous pouvons montrer une active participation dans toutes les couches de la société, il s'ensuivra naturellement que la commune devra aussi contribuer pour sa part.

MADAME BERNICK

Mais Karsten, il faut que tu viennes dehors nous raconter...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! chère Betty, c'est quelque chose que les dames ne peuvent pas comprendre.

HILMAR TÖNNESEN

Alors, tu veux vraiment tout de même entreprendre le chemin de fer?

LE CONSUL BERNICK

Oui, naturellement.

RÖRLUND

Mais l'année dernière, monsieur le consul?...

LE CONSUL BERNICK

L'année dernière, c'était une tout autre affaire. Il était alors question d'une ligne longeant la côte...

VIGELAND

... qui aurait été superflue, monsieur le professeur, puisque nous avons les vapeurs...

SANDSTAD

... et qui aurait coûté horriblement cher...

RUMMEL

... oui, et qui aurait été franchement nuisible à des intérêts essentiels dans la ville.

LE CONSUL BERNICK

Le principal était que la ligne n'aurait pas été avantageuse à la société plus grande. C'est pourquoi je me suis opposé au projet, et la ligne par l'intérieur des terres a été adoptée.

HILMAR TÖNNESEN

Oui, mais alors elle ne touche pas les villes autour de nous.

LE CONSUL BERNICK

Elle touchera notre ville, mon cher Hilmar ; car nous traçons une ligne secondaire jusqu'ici.

HILMAR TÖNNESEN

Aha ; c'est une idée nouvelle.

RUMMEL

Oui, n'est-ce pas une idée superbe? Hein?

RÖRLUND

Hm !...

VIGELAND

On ne peut pas nier que la Providence paraît avoir disposé le terrain tout exprès pour une ligne secondaire.

RÖRLUND

Vraiment, vous trouvez, monsieur Vigeland?

LE CONSUL BERNICK

Oui, je dois avouer que, moi aussi, je considère comme providentiel le voyage d'affaires que j'ai fait au printemps, et qui m'a mené par hasard dans une vallée où je n'avais pas encore été. L'idée m'a frappé comme un éclair, que nous pourrions faire passer par là une ligne secondaire qui descendrait jusqu'à nous. J'ai envoyé un ingénieur parcourir la région ; j'ai là les calculs et devis provisoires ; rien ne s'y oppose.

MADAME BERNICK, *à la porte du jardin, avec les autres dames.*

Mais, cher Karsten, dire que tu ne nous as rien dit de tout cela.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! ma bonne Betty, vous n'auriez quand même pas pu comprendre l'ensemble de l'affaire. D'ailleurs je n'en ai soufflé mot à âme qui vive avant aujourd'hui. Mais maintenant, le moment décisif est venu ; on va maintenant agir en plein jour et de toutes ses forces. Oui, quand je devrais mettre en jeu toute mon existence dans cette affaire, je la mènerai à bout.

RUMMEL

Nous aussi, Bernick ; tu peux y compter.

RÖRLUND

Vous promettez-vous donc tant de cette entreprise, messieurs?

LE CONSUL BERNICK

Oui, je pense bien. Quel levier ne sera-t-elle pas pour toute notre société? Songez seulement à ces vastes étendues de forêts qui deviendront abordables ; pensez à ces riches gisements de minerai qui pourront être exploités ; pensez au fleuve où les cascades sont si nombreuses ! Quelle activité usinière peut se développer là !

RÖRLUND

Et vous ne craignez pas qu'un contact plus fréquent avec un monde extérieur corrompu...

LE CONSUL BERNICK

Non, soyez bien tranquille, monsieur le professeur. Notre petite localité laborieuse repose actuellement, Dieu merci, sur un terrain moral salubre ; nous avons tous contribué à le drainer, si j'ose dire ; et nous continuerons, chacun à notre façon. Vous, monsieur le professeur, vous conti-

nuerez votre action bienfaisante à l'école et au foyer. Nous, les hommes du travail pratique, nous soutenons la société en répandant l'aisance dans un cercle aussi large que possible ;... et nos dames,... oui, approchez, mesdames, je vous dirai cela volontiers... ; nos dames, dis-je, nos femmes et nos filles,... oui, travaillez toujours au service de la bienfaisance, mesdames, et soyez une aide et un réconfort pour vos proches, comme le sont ma chère Betty et Marta pour moi et Olaf...

(Il regarde autour de lui.)

Oui, où est donc Olaf aujourd'hui?

MADAME BERNICK

Ah ! pendant les vacances, il n'y a pas moyen de le garder à la maison.

LE CONSUL BERNICK

Alors il est sûrement encore à la mer ! Tu verras que ça finira par un accident.

HILMAR TÖNNESEN

Bah !... un petit jeu avec les forces de la nature...

MADAME RUMMEL

Comme c'est bien à vous, monsieur Bernick, d'avoir un tel esprit de famille.

LE CONSUL BERNICK

Hé ! la famille, c'est le noyau de la société. Un bon foyer des amis dignes et fidèles, un petit cercle intime où nul élément discordant ne vient jeter l'ombre...

(Le fondé de pouvoir Krap entre par la droite avec des lettres et des journaux.)

LE FONDÉ DE POUVOIR KRAP

Le courrier de l'étranger, monsieur le consul;... et un télégramme de New-York.

LE CONSUL BERNICK, *prend le télégramme.*

Ah ! des armateurs de l'*Indian Girl.*

RUMMEL

Le courrier est arrivé? Alors, il faut que je m'excuse...

VIGELAND

Oui, moi aussi.

SANDSTAD

Adieu, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Adieu, adieu, messieurs. Et rappelez-vous que nous avons rendez-vous à cinq heures.

LES TROIS MESSIEURS

Oui ; parfaitement ; c'est entendu.

(Ils sortent à droite.)

LE CONSUL BERNICK, *qui a lu le télégramme.*

Non, voilà qui est du pur américain ! C'est révoltant...

MADAME BERNICK

Mon Dieu, Karsten, qu'est-ce que c'est?

LE CONSUL BERNICK

Tenez, monsieur Krap ; lisez !

KRAP, *lisant.*

« Faites le moins possible de réparations ; envoyez *Indian Girl* aussitôt en état de naviguer ; bonne saison ; au besoin, flottera sur cargaison. »

LE CONSUL BERNICK

Ces messieurs savent bien qu'avec ce chargement-là, le navire coulera comme une pierre au moindre accident.

RÖRLUND

Oui, on voit là ce qui se passe dans ces grandes sociétés si vantées.

LE CONSUL BERNICK

Vous avez raison ; pas même le souci de la vie des hommes, dès que le bénéfice entre en jeu.

(A Krap.)

L'*Indian Girl* peut-il prendre la mer dans quatre à cinq jours?

KRAP

Oui, si le commerçant Vigeland accepte que nous suspendions le travail pour *le Palmier* pendant ce temps-là.

LE CONSUL BERNICK

Hm ! il n'acceptera pas. Allons, voulez-vous parcourir le courrier. Dites, n'avez-vous pas vu Olaf en bas sur le quai?

KRAP

Non, monsieur le consul.

(Il entre dans la première pièce à gauche.)

LE CONSUL BERNICK, *regardant de nouveau le télégramme.*

Dix-huit vies d'hommes que ces messieurs n'hésitent pas à risquer...

HILMAR TÖNNESEN

Peuh ! c'est le rôle du marin de défier les éléments ; ça doit être excitant d'être ainsi, avec une mince planche entre soi et l'abîme...

LE CONSUL BERNICK

Oui, je voudrais voir l'armateur, chez nous, qui pourrait consentir à ça ! Pas un, pas un seul...

(Il aperçoit Olaf.)

Ah ! Dieu merci, il est sain et sauf.

(Olaf, un filet de pêche à la main, est arrivé en courant, remontant la rue et entrant par l'escalier du jardin.)

OLAF, *encore dans le jardin.*

Oncle Hilmar, j'ai été voir le vapeur.

LE CONSUL BERNICK

Tu as été encore sur le quai?

OLAF

Non, je suis seulement monté dans une barque. Mais songe donc, oncle Hilmar, toute une compagnie de cirque a débarqué avec des chevaux et des bêtes ; et il y avait des quantités de passagers.

MADAME RUMMEL

Non vraiment, est-ce que nous allons voir des écuyers !

RÖRLUND

Nous? Je ne pense pas, tout de même.

MADAME RUMMEL

Non, pas nous, naturellement, mais...

DINA

Je voudrais bien voir des écuyers.

OLAF

Oui, moi aussi.

HILMAR TÖNNESEN

Tu es un nigaud. Ça vaut-il la peine de voir ça? Pur dressage. Non, c'est une autre affaire de voir le gaucho filer dans les pampas sur son mustang hennissant. Mais parbleu, ici dans les petites villes...

OLAF, *tirant Mlle Bernick par sa manche.*

Tante Marta, regarde,... les voilà qui viennent !

MADAME HOLT

Oui, mon Dieu, les voilà !

MADAME LYNGE

Fi ! les vilaines gens !

(De nombreux passagers et toute une foule de gens de la ville montent la rue.)

MADAME RUMMEL

Oui, ce sont des bateleurs de la vraie sorte. Regardez-moi celle-là, dans sa robe grise, madame Holt ; elle porte sa valise sur son dos.

MADAME HOLT

Oui, hein, elle la porte accrochée au manche de son ombrelle ! C'est évidemment la femme du directeur.

MADAME RUMMEL

Et voilà le directeur lui-même ; celui qui a de la barbe. Oh ! il a vraiment l'air d'un brigand. Ne le regarde pas, Hilda !

MADAME HOLT

Toi non plus, Netta !

OLAF

Mère, le directeur nous salue.

LE CONSUL BERNICK

Comment?

MADAME BERNICK

Que dis-tu, enfant?

MADAME RUMMEL

Oui, mon Dieu, voilà que cette donzelle salue aussi !

LE CONSUL BERNICK

Non, c'est vraiment trop sans gêne !

MADEMOISELLE BERNICK, *laissant échapper un cri.*

Ah !...

MADAME BERNICK

Qu'est-ce qu'il y a, Marta?

MADEMOISELLE BERNICK

Non, rien ; il m'a seulement semblé...

OLAF, *criant de joie.*

Tenez, voilà les autres qui arrivent avec les chevaux et les animaux ! Et voilà aussi tous les Américains ! Tous les matelots de l'*Indian Girl...*

(On entend Yankee Doodle *accompagné de clarinette et de tambour.)*

HILMAR TÖNNESEN, *se bouchant les oreilles.*

Aïe ! aïe ! aïe !

RÖRLUND

Je crois que nous devrions nous isoler un peu, mesdames ; ce n'est pas un spectacle pour nous. Retournons à notre travail.

MADAME BERNICK

Nous pourrions peut-être tirer le rideau?

RÖRLUND

Oui, c'était ce que je pensais.

(Les dames reprennent leurs places à la table; le professeur ferme la porte du jardin et tire les rideaux de la porte et des fenêtres; le salon devient à demi obscur.)

OLAF, *qui jette un coup d'œil dehors.*

Mère, la femme du directeur est devant la fontaine et se lave la figure.

MADAME BERNICK

Quoi? Au milieu de la place!

MADAME RUMMEL

Et en plein jour!

HILMAR TÖNNESEN

Oh! si je me trouvais en voyage dans un désert et si je rencontrais une citerne, je n'hésiterais pas à... Aïe, l'affreuse clarinette!

RÖRLUND

Il y aurait vraiment de quoi faire intervenir la police.

LE CONSUL BERNICK

Oh! bah; il ne faut pas y mettre tant de rigueur avec des étrangers; ces gens-là n'ont pas ce sentiment de bienséance enraciné, qui nous retient dans les justes limites. Ils peuvent en prendre à leur aise. Qu'est-ce que cela nous fait? Tous ces excès, en opposition avec l'usage et les bonnes mœurs, ne sont heureusement pas apparentés, si j'ose dire, à notre société... Qu'est-ce que c'est!

(La dame étrangère entre vivement par la porte à droite.)

LES DAMES, *effrayées, mais à mi-voix.*

L'écuyère! La femme du directeur!

MADAME BERNICK

Mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire !

MADEMOISELLE BERNICK, *sursautant.*

Ah !...

LA DAME

Bonjour, chère Betty ! Bonjour, Marta ! Bonjour, beau-frère !

MADAME BERNICK, *avec un cri.*

Lona !...

LE CONSUL BERNICK, *reculant d'un pas.*

Aussi vrai que je vis !...

MADAME HOLT

Mais, miséricorde !...

MADAME RUMMEL

Ce n'est tout de même pas possible !...

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! Aïe !

MADAME BERNICK

Lona !... Est-ce vraiment ?...

MADEMOISELLE HESSEL

Si c'est moi ? Oui, pour sûr, c'est moi ; vous pouvez bien vous jeter à mon cou...

HILMAR TÖNNESEN

Aïe ! aïe !

MADAME BERNICK

Et tu viens ici maintenant comme...

LE CONSUL BERNICK

... pour paraître vraiment ?...

MADEMOISELLE HESSEL

Paraître? Comment ça, paraître?

LE CONSUL BERNICK

Oui, je veux dire... avec les écuyers...

MADEMOISELLE HESSEL

Hahaha ! Es-tu fou, beau-frère? Crois-tu que je fais partie du cirque? Non ; c'est vrai que j'ai fait bien des métiers et me suis rendue ridicule de bien des façons...

MADAME RUMMEL

Hm !...

MADEMOISELLE HESSEL

... mais des tours sur la croupe d'un cheval, je n'en ai jamais fait.

LE CONSUL BERNICK

Alors, ce n'est tout de même pas...

MADAME BERNICK

Ah ! Dieu soit loué !

MADEMOISELLE HESSEL

Non, nous sommes venus comme n'importe quelles gens convenables,... en seconde classe il est vrai, mais nous y sommes habitués.

MADAME BERNICK

Nous, dis-tu?

LE CONSUL BERNICK, *approchant d'un pas.*

Nous, qui?

MADEMOISELLE HESSEL

Moi et l'enfant, naturellement.

LES DAMES, *s'exclamant.*

L'enfant !

HILMAR TÖNNESEN

Quoi !

RÖRLUND

Non, je dois dire !...

MADAME BERNICK

Mais que veux-tu dire, Lona?

MADEMOISELLE HESSEL

Je veux dire John, naturellement ; je n'ai pas d'autre enfant que John, que je sache,... ou Johan, comme vous l'appeliez.

MADAME BERNICK

Johan !...

MADAME RUMMEL, *bas à Mme Lynge.*

Le frère égaré !

LE CONSUL BERNICK, *hésitant.*

Johan est ici?

MADEMOISELLE HESSEL

Mais oui ; mais oui ; je ne voyage pas sans lui. Mais vous avez l'air tout tristes. Et vous êtes assis là dans la pénombre et vous cousez dans du blanc. Il n'y a pas de décès dans la famille?

RÖRLUND

Mademoiselle, vous vous trouvez ici dans l'association pour les gens moralement corrompus...

MADEMOISELLE HESSEL, *à mi-voix.*

Vous dites? Ces belles dames paisibles seraient !...

MADAME RUMMEL

Non, je dois dire !...

MADEMOISELLE HESSEL

Ah ! je comprends, je comprends ! Mais, que diable, c'est madame Rummel ! Et madame Holt est là aussi ! Eh bien ! nous n'avons pas rajeuni toutes les trois depuis qu'on s'est vues. Mais, écoutez, bonnes gens ; laissez les moralement corrompus attendre un jour ; ils ne deviendront pas pires pour cela. Un moment de joie comme celui-ci...

RÖRLUND

Un retour n'est pas toujours un moment de joie.

MADEMOISELLE HESSEL

Non? Comment lisez-vous votre Bible, monsieur le pasteur?

RÖRLUND

Je ne suis pas pasteur.

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! vous le deviendrez sûrement... Mais pfuh ! ce linge moral a une odeur corrompue, une vraie odeur de linceul. Je suis habituée à l'air de la prairie, moi, je vous dirai.

LE CONSUL BERNICK, *s'essuie le front.*

Oui, l'air est vraiment un peu étouffant ici.

MADEMOISELLE HESSEL

Attendez, attendez ; nous sortirons bien du caveau.

(Elle ouvre les rideaux.)

Il faut ici la pleine lumière, quand le garçon va venir. Oui, vous verrez un garçon qui s'est lavé...

HILMAR TÖNNESEN

Aïe !

MADEMOISELLE HESSEL, *ouvre porte et fenêtres.*

... oui, c'est-à-dire, quand il se sera lavé... là-haut, à l'hôtel ; car sur le vapeur il était sale comme un cochon.

HILMAR TÖNNESEN

Aïe ! aïe !

MADEMOISELLE HESSEL

Aïe? Oui, vraiment, n'est-ce pas !...

(Elle montre Hilmar du doigt et s'adresse aux autres.)

Il est là toujours à flâner et à dire aïe?

HILMAR TÖNNESEN

Je ne flâne pas. Je suis là pour ma maladie.

RÖRLUND

Hm ! mesdames, je ne crois pas...

MADEMOISELLE HESSEL, *qui a remarqué Olaf.*

Il est à toi, Betty?... Tends-moi la patte, mon garçon. Ou bien as-tu peut-être peur de ta vieille tante, si laide?

RÖRLUND, *prenant son livre sous son bras.*

Mesdames, je ne vous crois pas disposées à continuer le travail aujourd'hui. Mais demain nous nous réunissons de nouveau?

MADEMOISELLE HESSEL,

pendant que les dames se lèvent pour prendre congé.

Oui, n'est-ce pas. Je serai exacte.

RÖRLUND

Vous? Permettez, mademoiselle, que ferez-vous dans notre association?

MADEMOISELLE HESSEL

Je donnerai de l'air, monsieur le pasteur.

ACTE II

(Le salon sur le jardin dans la maison du consul Bernick.)

MADAME BERNICK *est assise seule à la table de travail avec son ouvrage. Un peu après le consul* BERNICK *entre par la droite, le chapeau sur la tête, ganté, la canne à la main.*

MADAME BERNICK

Tu rentres déjà, Karsten?

LE CONSUL BERNICK

Oui, j'ai donné rendez-vous à quelqu'un.

MADAME BERNICK, *avec un soupir.*

Oh! oui, Johan reviendra bien ici, je pense.

LE CONSUL BERNICK

C'est un homme, je te dis.

(Il pose son chapeau.)

Où sont donc toutes les dames aujourd'hui?

MADAME BERNICK

Madame Rummel et Hilda n'avaient pas le temps.

LE CONSUL BERNICK

Ah? Elles ont prévenu?

MADAME BERNICK

Oui ; elles avaient trop à faire chez elles.

LE CONSUL BERNICK

Ça se comprend. Et les autres, naturellement, ne viennent pas non plus?

MADAME BERNICK

Non, elles ont aussi un empêchement aujourd'hui.

LE CONSUL BERNICK

J'aurais pu le dire d'avance. Où est Olaf?

MADAME BERNICK

Je l'ai laissé sortir un peu avec Dina.

LE CONSUL BERNICK

Hm ! Dina, fille sans cervelle... Dire qu'elle a pu, tout de suite, hier, s'occuper tellement de Johan...

MADAME BERNICK

Mais, Karsten, Dina ne sait pas du tout...

LE CONSUL BERNICK

Pfuh ! mais alors Johan aurait dû au moins avoir le tact de ne lui témoigner aucune attention. J'ai bien vu les regards que lançait le commerçant Vigeland.

MADAME BERNICK, *son ouvrage sur les genoux.*

Karsten, peux-tu comprendre ce qu'ils veulent faire ici, dans le pays?

LE CONSUL BERNICK

Hm ! il a une ferme là-bas, qui n'est pas bien prospère ; et elle a dit incidemment qu'ils ont dû voyager en seconde...

MADAME BERNICK

Oui, malheureusement, ça doit être quelque chose comme ça. Mais qu'elle l'ait accompagné ! Elle ! Après le sanglant affront qu'elle t'a infligé !...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! ne pense pas à ces vieilles histoires.

MADAME BERNICK

Comment puis-je penser à autre chose en ce moment? Il est tout de même mon frère ;... mais ce n'est pas à cause de lui ; oh ! tous les désagréments que cela te causerait, si... Karsten, j'ai une mortelle inquiétude à l'idée...

LE CONSUL BERNICK

De quoi es-tu inquiète?

MADAME BERNICK

Ne peut-on songer à l'arrêter pour l'argent qui a disparu de la caisse de ta mère?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! niaiseries que cela ! Qui peut prouver que de l'argent a disparu?

MADAME BERNICK

Ah ! Dieu, toute la ville le sait, malheureusement ; et toi-même as dit...

LE CONSUL BERNICK

Je n'ai rien dit. La ville n'est pas au courant de ces affaires ; tout cela était des bruits en l'air.

MADAME BERNICK

Oh ! comme tu es généreux, Karsten !

LE CONSUL BERNICK

Laisse ces souvenirs en paix, te dis-je ! Tu ne sais pas combien tu me mets au supplice à farfouiller dans tout cela.

(Il arpente la salle; puis il jette sa canne.)

Et aussi, qu'ils rentrent au pays juste en ce moment,... en ce moment où j'ai besoin d'une disposition favorable sans réserve dans la ville et dans la presse. On va écrire des correspondances aux journaux des villes voisines. Que je leur fasse bon accueil, ou que je les reçoive mal, mon attitude sera scrutée, interprétée. On fouillera dans cette vieille histoire... comme tu le fais. Dans une société comme la nôtre...

(Il jette ses gants sur la table.)

Et je n'ai personne ici, avec qui je puisse parler, et en qui trouver un soutien.

MADAME BERNICK

Vraiment personne, Karsten?

LE CONSUL BERNICK

Non, qui serait-ce?... Les avoir sur le dos juste en ce moment ! Il n'est pas douteux qu'ils vont faire scandale d'une façon ou d'une autre,... elle, surtout. N'est-ce pas aussi un malheur d'avoir des gens pareils dans sa famille !

MADAME BERNICK

Oui, je n'y peux rien si...

LE CONSUL BERNICK

A quoi ne peux-tu rien? A ce qu'ils sont de ta famille? Non, c'est bien vrai.

MADAME BERNICK

Et je ne les ai pas priés non plus de revenir.

LE CONSUL BERNICK

Ah ! oui ; nous y voilà ! Je ne les ai pas priés de revenir ; je n'ai pas écrit pour les rappeler ; je ne les ai pas ramenés de force ! Oh ! je connais par cœur toute la litanie.

MADAME BERNICK, *fondant en larmes.*

Mais comme tu es méchant...

LE CONSUL BERNICK

Oui, c'est ça ; mets-toi à pleurer, pour que toute la ville puisse bavarder aussi là-dessus. Assez de ces niaiseries, Betty. Assieds-toi dehors ; quelqu'un peut venir. Faut-il peut-être qu'on voie madame les yeux rouges? Ah oui, ce serait charmant, si les gens apprenaient que... Hé ! j'entends quelqu'un dans le corridor.

(On frappe.)

Entrez !

(Mme Bernick sort par l'escalier du jardin avec son ouvrage. Le constructeur de navires Aune entre à droite.)

AUNE

Bonjour, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Bonjour. Eh bien ! vous devinez sans doute ce que j'ai à vous dire?

AUNE

Le fondé de pouvoir Krap m'a dit hier que vous n'étiez pas content de...

LE CONSUL BERNICK

Je suis mécontent de toute la marche du chantier, Aune. Vous n'en finissez pas avec les bateaux avariés. *Le Palmier* devrait être en route depuis longtemps. Le commer-

çant Vigeland vient tous les jours se plaindre à moi. C'est un associé peu commode pour un armateur.

AUNE

Le Palmier peut prendre la mer après-demain.

LE CONSUL BERNICK

Ah ! enfin. Mais le vapeur américain, *Indian Girl*, qui est resté là cinq semaines, et...

AUNE

Le vapeur américain? J'ai cru comprendre que nous devions avant tout porter tous nos efforts sur votre propre navire.

LE CONSUL BERNICK

Je ne vous ai donné aucun motif de le croire. Il fallait avancer aussi vite que possible, pour le bateau américain aussi ; mais on n'en fait rien.

AUNE

Le fond de la coque est archipourri, monsieur le consul ; plus on y met des pièces, plus ça s'aggrave.

LE CONSUL BERNICK

Ce n'est pas de là que ça vient. Le fondé de pouvoir Krap m'a dit toute la vérité. Vous entendez mal le travail avec les nouvelles machines que j'ai achetées,... ou plutôt, vous ne *voulez* pas travailler avec elles.

AUNE

Monsieur le consul, j'ai aujourd'hui passé de beaucoup la cinquantaine ; depuis que j'étais gamin, j'ai été habitué à l'ancienne méthode...

LE CONSUL BERNICK

Nous ne pouvons plus l'appliquer maintenant. Ne croyez pas, Aune, que ce soit à cause du bénéfice ; je n'en ai pas

besoin, heureusement ; mais je dois avoir égard à la société où je vis et à l'affaire dont j'ai la direction. C'est de moi que les progrès doivent venir, sans quoi ils ne viendront jamais.

AUNE

Je voudrais bien aussi le progrès, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Oui, pour votre milieu restreint, pour la classe ouvrière. Oh ! je connais bien vos menées ; vous prononcez des discours ; vous excitez les gens ; mais quand se présente un progrès tangible, comme maintenant avec nos machines, vous ne voulez pas y prendre part ; vous avez peur.

AUNE

Oui, j'ai réellement peur, monsieur le consul ; j'ai peur pour les nombreuses gens à qui les machines enlèvent le pain. Vous parlez souvent, monsieur le consul, d'avoir égard à la société ; mais je pense que la société a sans doute aussi ses devoirs. Comment la science et le capital osent-ils mettre en œuvre les inventions nouvelles avant d'avoir instruit une génération qui sache s'en servir?

LE CONSUL BERNICK

Vous lisez et réfléchissez trop, Aune ; ce n'est pas bon pour vous ; c'est cela qui vous rend mécontent de votre position.

AUNE

Ce n'est pas ça, monsieur le consul ; mais je ne peux supporter de voir tant de braves ouvriers renvoyés et réduits à la famine à cause de ces machines.

LE CONSUL BERNICK

Hm ! lorsqu'on a inventé l'imprimerie, bien des copistes ont été réduits à la famine.

AUNE

Auriez-vous aimé cette invention, monsieur le consul, si dans ce temps-là vous aviez été copiste?

LE CONSUL BERNICK

Enfin, je ne vous ai pas fait demander pour engager une discussion. Je vous ai fait appeler pour vous dire que l'*Indian Girl* doit être prêt à prendre la mer après-demain.

AUNE

Mais, monsieur le consul...

LE CONSUL BERNICK

Après-demain, vous m'entendez ; en même temps que notre propre bateau ; pas une heure plus tard. J'ai de bonnes raisons pour activer ce travail. Avez-vous lu le journal de ce matin? Les Américains ont encore causé du désordre. Cette infâme canaille met toute la ville sens dessus dessous ; il ne se passe pas de nuit que l'on n'ait des rixes dans les cabarets et dans les rues ; et je ne parle pas des autres abominations.

AUNE

Oui, c'est certain que ce sont de vilaines gens.

LE CONSUL BERNICK

Et qui rend-on responsable de ces excès? C'est moi ! Oui, c'est sur moi que ça retombe. Ces journalistes prétendent, à mots couverts, que nous réservons toute notre capacité de travail au *Palmier*. Moi, qui ai le devoir d'agir sur mes concitoyens par la force de l'exemple, il faut que je me laisse lancer ce reproche. Je ne supporterai pas cela. Il n'est pas bon que mon nom soit éclaboussé de la sorte.

AUNE

Oh ! monsieur le consul, votre nom est si solide qu'il peut supporter cela et davantage.

LE CONSUL BERNICK

Pas en ce moment ; j'ai besoin actuellement de toute l'estime et la bienveillance que peuvent me témoigner mes concitoyens. J'ai une grande entreprise en train, dont vous avez dû entendre parler ; et si des gens malveillants parviennent à ébranler la confiance sans réserve en ma personne, cela peut me causer les plus graves difficultés. C'est pourquoi je veux à tout prix éviter ces cancans de journaux malintentionnés et médisants, et c'est pourquoi j'ai fixé le délai d'après-demain.

AUNE

Monsieur le consul, vous auriez aussi bien pu dire cet après-midi.

LE CONSUL BERNICK

Vous voulez dire que je demande l'impossible?

AUNE

Oui, avec ce que nous avons d'ouvriers maintenant...

LE CONSUL BERNICK

Bien, bien ;... alors il faudra nous retourner ailleurs.

AUNE

Voulez-vous renvoyer encore un plus grand nombre des vieux ouvriers?

LE CONSUL BERNICK

Non, je n'y pense pas.

AUNE

Car je crois bien que cela causerait de l'irritation aussi bien en ville que dans les journaux, si vous faisiez ça.

LE CONSUL BERNICK

Ce n'est pas impossible ; aussi nous n'en faisons rien. Mais si l'*Indian Girl* n'est pas expédié après-demain, c'est vous que je renvoie.

AUNE, *avec un sursaut.*

Moi?

(Il rit.)

Vous plaisantez, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Il ne faudrait pas vous y fier.

AUNE

Vous pourriez penser à me renvoyer? Moi, dont le père et le grand-père ont été au service du chantier toute leur vie, et moi-même aussi...

LE CONSUL BERNICK

Qui est-ce qui m'oblige à le faire?

AUNE

Vous demandez des choses impossibles, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! la bonne volonté ne connaît pas d'impossibilités. Oui ou non ; donnez-moi une réponse ferme, sinon, vous êtes renvoyé sur l'heure.

AUNE, *se rapprochant d'un pas.*

Monsieur le consul, avez-vous bien réfléchi à ce que ça signifie, de renvoyer un vieil ouvrier. Vous pensez qu'il devra se chercher une autre place? Oh ! oui, il le peut ; mais est-ce là tout? Je voudrais vous voir une fois au foyer d'un pareil ouvrier renvoyé, le soir où il rentre chez lui et dépose sa caisse à outils près de la porte.

LE CONSUL BERNICK

Croyez-vous que je vous renvoie le cœur léger? N'ai-je pas toujours été un patron raisonnable?

AUNE

D'autant pis, monsieur le consul. Précisément à cause de cela, ceux qui sont chez moi ne vous accuseront pas ; ils ne me diront rien à moi, car ils n'oseraient pas ; mais ils me regarderont, quand je ne le verrai pas, et ils se diront à peu près : ça doit avoir été mérité. Voyez-vous, c'est là ce que je ne peux pas endurer. Si humble que soit ma condition, j'ai toujours été habitué à être considéré comme le premier parmi les miens. Mon modeste foyer est aussi une petite société, monsieur le consul. Cette petite société, j'ai pu la soutenir et la tenir debout, parce que ma femme a cru en moi, et parce que mes enfants ont cru en moi. Et maintenant tout ça va s'écrouler.

LE CONSUL BERNICK

Oui, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, ce qui est plus petit doit le céder à ce qui est plus grand ; le particulier doit, au nom de Dieu, être sacrifié au général. Je n'ai rien d'autre à vous répondre, et il n'en va pas autrement en ce monde. Mais vous êtes un entêté, Aune ! Vous me résistez, non pas parce que vous ne pouvez pas faire autrement, mais parce que vous ne voulez pas que se manifeste la supériorité des machines sur la force manuelle.

AUNE

Et vous persistez dans votre résolution, monsieur le consul, parce que vous savez que, si vous me chassez, vous aurez au moins démontré à la presse votre bonne volonté.

LE CONSUL BERNICK

Et quand ce serait? Vous avez bien compris de quelle importance il est pour moi d'avoir la presse à mes trousses, ou bien de l'avoir favorable, en ce moment où je travaille à une grande affaire dans l'intérêt général. Eh bien ! quoi? Puis-je agir autrement que je le fais? Je peux vous dire que la question est ici, ou bien de tenir votre foyer debout, comme vous dites, ou peut-être de laisser tomber des centaines de foyers nouveaux, des centaines de foyers qui ne pourront jamais être fondés, si je ne réussis pas à réaliser ce que j'entreprends actuellement. Voilà pourquoi je vous ai donné le choix.

AUNE

Oui, s'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire.

LE CONSUL BERNICK

Hm !... mon cher Aune, cela me fait vraiment de la peine que nous soyons obligés de nous séparer.

AUNE

Nous ne nous séparons pas, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Comment?

AUNE

Un homme modeste a aussi quelque chose à défendre en ce monde.

LE CONSUL BERNICK

Bien sûr, bien sûr ;... et alors, vous croyez que vous pouvez promettre?...

AUNE

L'*Indian Girl* pourra prendre la mer après-demain.

(Il salue et sort à droite.)

LE CONSUL BERNICK

Aha ! je suis donc venu à bout de cet entêté. Je prends cela comme un bon présage.

(Hilmar Tönnesen, le cigare à la bouche, entre par la porte du jardin.)

HILMAR TÖNNESEN, *sur l'escalier du jardin.*

Bonjour, Betty. Bonjour, Bernick.

MADAME BERNICK

Bonjour.

HILMAR TÖNNESEN

Ah ! tu as pleuré, je vois. Alors, tu le sais donc?

MADAME BERNICK

Qu'est-ce que je sais?

HILMAR TÖNNESEN

Que le scandale bat son plein? Aïe !

LE CONSUL BERNICK

Qu'est-ce que cela veut dire?

HILMAR TÖNNESEN, *entre dans le salon.*

Oui, les deux Américains circulent dans les rues et se montrent en compagnie de Dina Dorf.

MADAME BERNICK, *le suivant.*

Mais, Hilmar, est-ce que c'est possible?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, malheureusement, c'est la pure vérité. Lona, même, a eu assez peu de tact pour m'appeler, mais, bien entendu, j'ai fait semblant de ne pas entendre.

LE CONSUL BERNICK

Et ça n'a pas dû passer inaperçu.

HILMAR TÖNNESEN

Non, tu penses bien. Les gens restaient sans bouger à les regarder. On dirait qu'un feu de poudre a parcouru la ville,... à peu près comme un incendie dans les prairies d'Amérique. Dans toutes les maisons des gens étaient aux fenêtres, et attendaient le passage du cortège ; tête contre tête derrière les rideaux... aïe ! Oui, tu m'excuseras, Betty ; je dis aïe ; car ça m'énerve ;... si ça continue, je serai obligé de penser à faire un assez long voyage.

MADAME BERNICK

Mais tu aurais dû parler à Johan, et lui faire observer...

HILMAR TÖNNESEN

En pleine rue? Non, tu voudras bien m'excuser. Mais dire que cet homme ose se montrer ici dans la ville. Enfin, on verra bien si la presse ne met pas bon ordre à cela ; oui, excuse-moi, Betty, mais...

LE CONSUL BERNICK

La presse, dis-tu? As-tu vu des indices de cela?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, on en trouve. Lorsque je vous ai quittés hier soir, je suis monté au club pour ma maladie. J'ai bien remarqué au silence qui se fit, que l'on avait parlé des deux Américains. Arrive Hammer, l'effronté directeur du journal, et il me félicite à très haute voix du retour de mon riche cousin.

LE CONSUL BERNICK

Riche?...

HILMAR TÖNNESEN

Oui, c'est ce qu'il a dit. Je le toisai, bien entendu, avec le regard qu'il méritait, et lui fis comprendre que je n'avais pas connaissance de la richesse de Johan Tönnesen. « Vraiment, dit-il, c'est curieux ; on réussit, d'habitude, en Amérique, quand on a quelque chose pour commencer, et votre cousin n'est pas parti les mains vides. »

LE CONSUL BERNICK

Hm ! tu vas me rendre un service...

MADAME BERNICK, *inquiète.*

Tu vois bien, Karsten...

HILMAR TÖNNESEN

Oui, en tout cas j'ai passé une nuit d'insomnie à cause de cet homme. Et il se promène dans les rues avec la même figure que s'il n'y avait rien contre lui. Pourquoi n'a-t-il pas disparu complètement? C'est vraiment insupportable de voir combien certaines personnes ont la vie dure.

MADAME BERNICK

Mon Dieu ! Hilmar, qu'est-ce que tu dis là?

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! je ne dis rien. Mais il sort la vie sauve des accidents de chemins de fer et des attaques d'ours de Californie et d'Indiens pieds-noirs ; il n'est pas même scalpé... Aïe, les voilà.

LE CONSUL BERNICK, *regarde vers la rue.*

Olaf est aussi avec eux !

HILMAR TÖNNESEN

Oui, naturellement ; ils veulent rappeler aux gens qu'ils appartiennent à la meilleure famille de la ville. Regardez,

tous les badauds sortent de la pharmacie et les couvent des yeux en faisant leurs réflexions. C'est vraiment trop pour mes nerfs ; comment un homme, dans de telles conditions, peut tenir haut le drapeau de l'idée, c'est...

LE CONSUL BERNICK

Ils viennent ici tout droit. Écoute, Betty, c'est mon désir formel que tu leur témoignes toute l'amitié possible.

MADAME BERNICK

Tu le permets, Karsten?

LE CONSUL BERNICK

Certes ; certes ; et toi aussi, Hilmar. Ils ne resteront pas bien longtemps, j'espère ; et quand nous serons entre nous... ; pas d'allusions ; nous ne devons les choquer d'aucune manière.

MADAME BERNICK

Oh ! Karsten, que tu es généreux.

LE CONSUL BERNICK

Allons, allons, laisse cela.

MADAME BERNICK

Non, laisse-moi te remercier ; et pardonne-moi d'avoir pu être si vive tout à l'heure. Oh ! tu avais tout motif de...

LE CONSUL BERNICK

Laisse donc ; laisse, te dis-je !

HILMAR TÖNNESEN

Aïe !

(Johan Tönnesen et Dina, puis Mlle Hessel et Olaf, arrivent par le jardin.)

MADEMOISELLE HESSEL

Bonjour, bonjour, chers amis.

JOHAN TÖNNESEN

Nous sommes sortis et avons visité les vieux endroits, Karsten.

LE CONSUL BERNICK

Oui, on me l'a dit. Grands changements, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE HESSEL

Partout, grandes et belles œuvres du consul Bernick. Nous sommes montés au parc que tu as offert à la ville.

LE CONSUL BERNICK

Jusque-là?

MADEMOISELLE HESSEL

« Don du consul Bernick, » comme il est écrit à l'entrée. Oui, tu es l'homme universel ici.

JOHAN TÖNNESEN

Et tu as aussi de magnifiques bateaux. J'ai rencontré le capitaine du *Palmier*, mon vieux camarade d'école...

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, tu as aussi fait construire une nouvelle école ; et les conduites d'eau et de gaz sont aussi dues à toi, me dit-on.

LE CONSUL BERNICK

Peuh ! il faut bien agir pour la société où l'on vit.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, c'est bien, beau-frère ; et c'est une joie aussi de voir comme les gens te rendent justice. Je ne crois pas être vaniteuse ; mais je ne pouvais pas m'empêcher de rappeler à telle ou telle personne avec qui nous causions, que nous étions de la famille.

HILMAR TÖNNESEN

Aïe !...

MADEMOISELLE HESSEL

Tu dis aïe à cela?

HILMAR TÖNNESEN

Non, je disais hm !...

MADEMOISELLE HESSEL

Enfin, mon pauvre Hilmar, on te le permet. Mais vous êtes tout à fait seuls aujourd'hui?

MADAME BERNICK

Oui, aujourd'hui nous sommes seuls.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, nous avons rencontré deux des dames morales, là-haut, sur la place ; elles avaient l'air très pressé. Mais nous n'avons pas encore pu causer ensemble comme il faut ; hier il y avait ici ces trois constructeurs de chemins de fer, et puis nous avions ce pasteur...

HILMAR TÖNNESEN

Professeur.

MADEMOISELLE HESSEL

Moi, je l'appelle pasteur. Mais qu'est-ce que vous dites de mon œuvre de ces quinze années? N'est-il pas devenu un gars solide? Qui reconnaîtrait le sacripant qui a filé de chez lui.

HIMAR TONNESEN

Hm !...

JOHAN TÖNNESEN

Oh ! Lona, ne te vante pas trop.

MADEMOISELLE HESSEL

Si, j'en suis vraiment fière. Grand Dieu, je n'ai rien accompli d'autre en ce monde, mais cela me donne une

sorte de droit à l'existence. Oui, Johan, quand je pense comment nous avons commencé là-bas rien qu'avec nos quatre pattes...

HILMAR TÖNNESEN

Mains.

MADEMOISELLE HESSEL

Je dis pattes ; car elles étaient sales...

HILMAR TÖNNESEN

Aïe !

MADEMOISELLE HESSEL

... et elles étaient vides aussi.

HILMAR TÖNNESEN

Vides? Non, je dois dire... !

MADEMOISELLE HESSEL

Que dois-tu dire?

LE CONSUL BERNICK

Hm !

HILMAR TÖNNESEN

Je dois dire... aïe !

(Il sort par l'escalier du jardin.)

MADEMOISELLE HESSEL

Qu'est-ce qu'il lui prend?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! ne fais pas attention à lui ; il est un peu nerveux ces temps-ci. Mais tu ne veux pas voir un peu le jardin? Tu n'y as pas encore été, et j'ai justement une heure de libre.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, volontiers ; ah ! j'ai bien souvent, en pensée, été près de vous dans ce jardin.

MADAME BERNICK

Il y a de grands changements, là aussi, tu vas voir.

(Le consul, Mme Bernick et Mlle Hessel descendent dans le jardin, où on les voit de temps en temps pendant ce qui suit.)

OLAF, *à la porte du jardin.*

Oncle Hilmar, sais-tu ce que m'a demandé l'oncle Johan? Il m'a demandé si je voulais venir avec lui en Amérique.

HILMAR TÖNNESEN

Toi, nigaud, qui es ici accroché aux jupes de ta mère...

OLAF

Oui, mais c'est ce que je ne veux plus. Tu verras, quand je serai grand...

HILMAR TÖNNESEN

Oh! tarare; tu n'éprouves pas un désir sérieux de ce qui vous trempe un homme, et qui consiste en...

(Ils descendent dans le jardin.)

JOHAN TÖNNESEN, *à Dina, qui a ôté son chapeau et est près de la porte, à droite, secouant la poussière de sa robe.*

Cette promenade vous a donné très chaud.

DINA

Oui, c'était une charmante promenade; je n'avais jamais fait une promenade aussi agréable.

JOHAN TÖNNESEN

Vous ne faites peut-être pas souvent de promenades du matin?

DINA

Si; mais seulement avec Olaf.

JOHAN TÖNNESEN

Ah !... Préférez-vous peut-être descendre dans le jardin, plutôt que de rester ici?

DINA

Non, j'aime mieux rester ici.

JOHAN TÖNNESEN

Moi aussi. Et alors, c'est décidé, que nous ferons tous les matins une pareille promenade ensemble.

DINA

Non, monsieur Tönnesen, vous ne devriez pas faire ça.

JOHAN TÖNNESEN

Je ne devrais pas? Mais vous l'avez promis.

DINA

Oui, mais maintenant que j'y réfléchis... Vous ne sortirez pas avec moi.

JOHAN TÖNNESEN

Mais pourquoi pas?

DINA

Oui, vous êtes étranger ; vous ne pouvez pas comprendre ; mais je vous dirai...

JOHAN TÖNNESEN

Eh bien?

DINA

Non, je préfère n'en pas parler.

JOHAN TÖNNESEN

Oh ! mais si ; à moi, vous pouvez parler de n'importe quoi.

DINA

Oui, je vais vous dire, je ne suis pas comme les autres

jeunes filles ; il y a... quelque chose à mon sujet. C'est pourquoi il ne faut pas le faire.

JOHAN TÖNNESEN

Mais je ne comprends rien. Vous n'avez rien fait de mal?

DINA

Non, pas moi, mais... ; non, je ne veux plus parler de ça. Vous l'apprendrez bien par les autres.

JOHAN TÖNNESEN

Hm !

DINA

Mais il y a autre chose que je voudrais vous demander.

JOHAN TÖNNESEN

Qu'est-ce que c'est?

DINA

Il paraît que c'est facile de trouver un bon métier, là-bas, en Amérique?

JOHAN TÖNNESEN

Oh ! ce n'est pas toujours si facile que cela ; on a souvent du mal, et il faut travailler dur au commencement.

DINA

Oui, ça, je veux bien...

JOHAN TÖNNESEN

Vous?

DINA

Je peux bien travailler ; je suis forte et me porte bien, et tante Marta m'a donné des leçons.

JOHAN TÖNNESEN

Mais alors, que diable, venez, partez avec nous.

DINA

Oh ! vous plaisantez ; vous l'avez déjà dit à Olaf. Mais ce que je voudrais savoir, c'est si les gens sont très... comment dire, très moraux, là-bas?

JOHAN TÖNNESEN

Moraux?

DINA

Oui, je veux dire, s'ils sont... convenables et respectables comme ici?

JOHAN TÖNNESEN

Peuh ! au moins ne sont-ils pas aussi mauvais qu'on le croit ici. Vous n'avez pas à vous en alarmer.

DINA

Vous ne me comprenez pas. Je voudrais précisément qu'ils ne soient pas tellement convenables et respectables.

JOHAN TÖNNESEN

Qu'ils ne le soient pas? Comment donc les voudriez-vous?

DINA

Je les voudrais naturels.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, oui, c'est peut-être justement ce qu'ils sont.

DINA

Car alors il serait bon pour moi de pouvoir partir là-bas.

JOHAN TÖNNESEN

Certainement ce serait bon ; c'est pourquoi vous partirez avec nous.

DINA

Non, je ne partirais pas avec vous ; il faudrait que je

parte seule. Oh ! j'obtiendrais bien un résultat ; je serais vaillante...

LE CONSUL BERNICK, *en bas de l'escalier du jardin, avec les deux dames.*

Reste, reste ; je vais le chercher, chère Betty. Tu pourrais te refroidir.

(Il entre dans le salon et cherche le châle de Mme Bernick.)

MADAME BERNICK, *dans le jardin.*

Il faut que tu viennes aussi, Johan ; nous descendrons dans la grotte.

LE CONSUL BERNICK

Non, il faut que Johan reste ici maintenant. Tiens, Dina ; prends le châle de ma femme et accompagne-la. Johan reste ici avec moi, chère Betty. Je veux le faire parler un peu de la situation là-bas.

MADAME BERNICK

Oui, oui ; mais viens ensuite ; tu sais où tu nous trouveras.

(Mme Bernick, Mlle Hessel et Dina descendent à gauche, à travers le jardin.)

LE CONSUL BERNICK, *les suit des yeux un instant, puis va fermer la seconde porte à gauche, enfin s'approche de Johan, lui prend les deux mains, les serre et les secoue.*

Johan, nous sommes seuls maintenant ; permets-moi de te remercier.

JOHAN TÖNNESEN

Ah ! baste !

LE CONSUL BERNICK

Ma maison, mon foyer, mon bonheur familial, ma situation dans la société,... je te dois tout.

JOHAN TÖNNESEN

Bien, ça me fait plaisir, mon cher Karsten ; quelque chose de bon est donc tout de même sorti de cette folle histoire.

LE CONSUL BERNICK, *lui secoue les mains de nouveau.*

Merci quand même. Pas un sur dix mille n'aurait fait ce que tu as fait pour moi.

JOHAN TÖNNESEN

Dis donc! N'étions-nous pas tous deux de jeunes étourdis? Il fallait bien que l'un de nous prît la faute sur lui...

LE CONSUL BERNICK

Mais le plus désigné n'était-il pas le coupable?

JOHAN TÖNNESEN

Stop! A ce moment-là, l'innocent était le plus désigné. J'étais libre, orphelin ; ma besogne de bureau, c'était un vrai bonheur de m'en débarrasser. Toi, au contraire, tu avais ta vieille mère, et de plus, tu venais de te fiancer secrètement avec Betty, qui t'aimait tant. Que serait-il advenu d'elle, si elle avait appris?...

LE CONSUL BERNICK

C'est vrai, c'est vrai ; mais...

JOHAN TÖNNESEN

Et n'était-ce pas précisément à cause de Betty que tu as rompu ces relations avec madame Dorf? C'est justement pour y couper court que tu es monté chez elle, ce soir où...

LE CONSUL BERNICK

Oui, ce soir néfaste où l'ivrogne de mari est rentré!... Oui, Johan, c'était pour Betty; mais tout de même....

que tu aies pu si généreusement tourner les apparences contre toi-même et partir...

JOHAN TÖNNESEN

Ne te fais pas de scrupules, mon cher Karsten. Nous avons été d'accord pour en décider ainsi ; il fallait te sauver, et tu étais mon ami. Oh ! comme j'étais fier de cette amitié ! Je trimais ici comme un niais qui ne connaît que son patelin ; et voilà que tu rentres de ton grand voyage, élégant, distingué... ; tu avais été à Londres et à Paris. Et tu me choisis comme camarade, moi qui avais quatre ans de moins que toi... ; oui, c'était parce que tu faisais ta cour à Betty ; je le comprends bien maintenant. Mais comme j'en étais fier ! Et qui ne l'aurait été? Qui ne se serait volontiers sacrifié pour toi ; surtout quand il ne s'agissait que d'un mois de commérages dans la ville, et qu'on pouvait tout de suite s'en aller par le vaste monde.

LE CONSUL BERNICK

Hm ! mon cher Johan, je dois te dire franchement que cette histoire n'est pas encore tellement oubliée.

JOHAN TÖNNESEN

Non? Bah, qu'est-ce que ça me fait, quand je serai retourné là-bas dans ma ferme...

LE CONSUL BERNICK

Alors, tu vas repartir?

JOHAN TÖNNESEN

Bien entendu.

LE CONSUL BERNICK

Mais pas tout de suite, j'espère?

JOHAN TÖNNESEN

Le plus tôt possible. C'est seulement pour faire plaisir à Lona que je suis venu avec elle.

LE CONSUL BERNICK

Oui? Comment cela?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, vois-tu, Lona n'est plus jeune, et ces temps derniers, elle a commencé à sentir la nostalgie ; mais elle ne voulait jamais le reconnaître ;

(Il sourit.)

comment aurait-elle osé laisser ma personne frivole toute seule, moi qui, dès l'âge de dix-neuf ans, m'étais livré à...

LE CONSUL BERNICK

Et alors?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, Karsten, j'en arrive à une confession dont j'ai honte.

LE CONSUL BERNICK

Tu ne lui as tout de même pas confié la réalité de l'histoire?

JOHAN TÖNNESEN

Si. J'ai eu tort ; mais je ne pouvais pas faire autrement. Tu ne peux pas te représenter ce qu'a été Lona pour moi. Toujours elle t'a rebuté ; mais pour moi elle a été comme une mère. Dans les premières années, quand nous étions dans la gêne, là-bas,... quel travail n'a-t-elle pas fourni? Et lorsque je suis resté longtemps malade, sans pouvoir rien gagner, elle s'est mise à chanter des chansons dans les cafés,... à faire des conférences, dont les gens plaisantaient ; et elle a écrit un livre, dont elle a ri et pleuré

depuis,... tout ça pour me faire vivre. Pouvais-je alors la voir se consumer tout l'hiver, elle qui avait trimé si dur pour moi? Non, je n'ai pas pu, Karsten. Et je lui ai dit : pars, Lona ; tu n'as rien à craindre pour moi ; je ne suis pas aussi léger que tu le crois. Et c'est ainsi... c'est ainsi qu'elle l'a su.

LE CONSUL BERNICK

Et comment l'a-t-elle pris?

JOHAN TÖNNESEN

Peuh ! elle a pensé, ce qui était vrai, que puisque je me savais innocent, il ne pouvait pas me déplaire de faire un tour avec elle jusqu'ici. Mais sois tranquille ; Lona ne trahira rien, et je saurai bien surveiller ma langue une fois de plus.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, j'y compte.

JOHAN TÖNNESEN

Voici ma main. Et nous ne parlerons plus de cette vieille histoire ; heureusement c'est la seule incartade dont l'un de nous se soit rendu coupable, je pense. Maintenant je vais bien jouir des quelques jours que je vais passer ici. Tu ne croirais pas quelle superbe promenade nous avons faite ce matin. Qui aurait pensé que la gamine qui courait ici et qui jouait les anges au théâtre !... Mais, dis-moi,... qu'est-il arrivé ensuite à ses parents?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! mon cher, je n'ai rien de plus à raconter que ce que je t'ai écrit tout de suite après ton départ. Oui, tu as bien reçu ces deux lettres?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, parfaitement ; je les ai toutes les deux. L'ivrogne l'a quittée?

LE CONSUL BERNICK

Et s'est tué un jour qu'il était saoul.

JOHAN TÖNNESEN

Elle aussi est morte peu de temps après? Mais tu as sans doute fait pour elle ce que tu pouvais, en secret?

LE CONSUL BERNICK

Elle était fière ; elle n'a rien révélé, et n'a rien voulu accepter.

JOHAN TÖNNESEN

Non? En tout cas, c'était bien de ta part de prendre Dina chez toi.

LE CONSUL BERNICK

Oui, c'était bien. Mais c'est en réalité Marta qui s'est occupée de cette affaire.

JOHAN TÖNNESEN

Ah ! c'est Marta? Oui, Marta,... c'est vrai... où est-elle aujourd'hui?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! elle,... quand elle n'a pas son école, elle a ses malades.

JOHAN TÖNNESEN

Alors, c'est Marta qui s'est occupée d'elle.

LE CONSUL BERNICK

Oui, Marta a toujours eu un faible pour l'enseignement. C'est aussi pourquoi elle a pris un poste à l'école primaire. C'était une grosse sottise de sa part.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, elle paraissait bien fatiguée hier ; j'ai peur aussi qu'elle n'ait pas assez de santé pour cela.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! pour ce qui est de la santé, elle pourrait bien le supporter. Mais c'est désagréable pour moi ; cela donne à penser que moi, son frère, je ne serais pas disposé à l'entretenir.

JOHAN TÖNNESEN

L'entretenir? Je croyais qu'elle avait assez de fortune elle-même...

LE CONSUL BERNICK

Pas un skilling. Tu te rappelles bien dans quelle passe difficile était ma mère, lorsque tu es parti. Elle a continué quelque temps avec mon aide ; mais cela ne pouvait naturellement pas, à la longue, faire mon affaire. Alors je me suis fait associer à la firme ; ça n'a pas marché non plus. J'ai dû alors prendre tout à mon compte, et lorsque nous avons établi notre bilan, il est apparu qu'il ne restait à peu près rien pour la part de ma mère. Et lorsque ma mère est morte peu après, Marta, naturellement, s'est aussi trouvée sur la paille.

JOHAN TÖNNESEN

Pauvre Marta !

LE CONSUL BERNICK

Tu la plains? Pourquoi? Tu ne vas tout de même pas croire que je la laisse manquer de rien? Oh ! non, j'ose dire que je suis un bon frère. Elle habite naturellement avec nous et mange à notre table ; avec son traitement d'institutrice elle a largement de quoi s'habiller, et une femme seule,... qu'est-ce qu'il lui faut de plus?

JOHAN TÖNNESEN

Hm ! ce n'est pas ainsi que nous pensons en Amérique.

LE CONSUL BERNICK

Non, je le crois bien ; dans une société turbulente comme la vôtre. Mais ici, dans notre petit cercle où, Dieu merci, la dépravation n'a pas pénétré, au moins jusqu'à ce jour, les femmes se contentent d'une situation convenable, mais modeste. C'est d'ailleurs la faute de Marta ; elle aurait pu être pourvue depuis longtemps, si elle avait voulu.

JOHAN TÖNNESEN

Tu veux dire qu'elle aurait pu se marier?

LE CONSUL BERNICK

Oui, elle aurait même pu être fort avantageusement casée ; elle a eu plusieurs bonnes propositions ; c'est assez curieux ; une fille sans ressources, qui n'est plus jeune, et de plus, tout à fait insignifiante.

JOHAN TÖNNESEN

Insignifiante?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! je ne le lui reproche pas du tout. Je ne la désire pas autrement, en somme. Tu sais,... dans une grande maison comme la nôtre,... il est toujours bon d'avoir une personne simple, qu'on peut employer à ce qui se trouve.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, mais *elle?...*

LE CONSUL BERNICK

Elle? Comment? Ah ! oui, elle a naturellement à quoi s'intéresser ; elle a moi et Betty et Olaf et moi. Les gens

ne doivent pas penser avant tout à eux-mêmes, et surtout pas les femmes. Nous avons tous une société plus ou moins grande qui demande notre soutien et notre action. C'est ainsi que je fais, du moins.

(Il indique le fondé de pouvoir Krap, qui entre à droite.)

Tu vas en avoir tout de suite la preuve. Crois-tu que ce sont mes propres affaires qui m'occupent? Pas du tout.

(Rapidement, à Krap.)

Eh bien?

LE FONDÉ DE POUVOIR KRAP, *à voix basse, montrant une liasse de papiers.*

Tous les contrats d'achat en règle.

LE CONSUL BERNICK

Parfait ! Superbe !... Oui, maintenant, beau-frère, il faut que tu m'excuses un moment.

(A mi-voix, en lui serrant la main.)

Merci, merci, Johan ; et sois persuadé que tout ce que je pourrai faire pour toi,... hein, tu me comprends... Venez, monsieur Krap.

(Ils entrent dans le bureau du consul.)

JOHAN TÖNNESEN, *le suit des yeux un instant.*

Hm !...

(Il va pour descendre au jardin. A ce moment, Mlle Bernick entre à droite, un petit panier au bras.)

JOHAN TÖNNESEN

Ah ! tiens, Marta !

MADEMOISELLE BERNICK

Ah !... Johan... c'est toi?

JOHAN TÖNNESEN

De si bonne heure en course, toi aussi.

MADEMOISELLE BERNICK

Oui. Attends un peu ; les autres vont sûrement venir tout de suite.

(Elle va pour sortir à gauche.)

JOHAN TÖNNESEN

Écoute, Marta, es-tu toujours si pressée?

MADEMOISELLE BERNICK

Moi?

JOHAN TÖNNESEN

Hier tu t'es comme enfuie, je n'ai pas pu te dire un mot, et aujourd'hui...

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, mais...

JOHAN TÖNNESEN

Autrefois, nous étions pourtant toujours ensemble,... nous sommes de vieux camarades de jeu.

MADEMOISELLE BERNICK

Ah ! Johan, il y a longtemps de ça.

JOHAN TÖNNESEN

Hé ! grand Dieu, il y a quinze ans, ni plus ni moins. Trouves-tu peut-être que je suis tellement changé?

MADEMOISELLE BERNICK

Toi? Oh oui, toi aussi, bien que...

JOHAN TÖNNESEN

Que veux-tu dire?

MADEMOISELLE BERNICK

Oh ! ce n'est rien.

JOHAN TÖNNESEN

Tu n'as pas l'air enchantée de me revoir.

MADEMOISELLE BERNICK

J'ai attendu si longtemps, Johan,... trop longtemps.

JOHAN TÖNNESEN

Attendu? Que je revienne?

MADEMOISELLE BERNICK

Oui.

JOHAN TÖNNESEN

Et pourquoi pensais-tu que je viendrais?

MADEMOISELLE BERNICK

Pour réparer ce que tu as commis.

JOHAN TÖNNESEN

Moi?

MADEMOISELLE BERNICK

As-tu oublié qu'une femme est morte dans la misère et la honte à cause de toi? As-tu oublié que les meilleures années d'une enfant ont été aigries à cause de toi?

JOHAN TÖNNESEN

Et je dois entendre cela de toi? Marta, ton frère n'a-t-il jamais?...

MADEMOISELLE BERNICK

Lui? Quoi?

JOHAN TÖNNESEN

N'a-t-il jamais... ; enfin, je veux dire, n'a-t-il jamais prononcé au moins un mot d'excuse en ma faveur?

MADEMOISELLE BERNICK

Oh ! Johan, tu connais les rigoureux principes de Karsten.

JOHAN TÖNNESEN

Hm !... oui, bien sûr, je connais les rigoureux principes de mon vieil ami Karsten... Mais ceci est tout de même !... Enfin. Je viens de causer avec lui. Je trouve qu'il a beaucoup changé.

MADEMOISELLE BERNICK

Comment peux-tu dire cela? Karsten a toujours été un homme éminent.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, ce n'est pas de cela que je parlais ; mais peu importe... Hm ; alors, je comprends sous quel jour tu m'as vu ; c'est le retour de l'enfant prodigue que tu as attendu.

MADEMOISELLE BERNICK

Écoute, Johan, je vais te dire sous quel jour je t'ai vu.

(Elle désigne le jardin.)

Vois-tu celle qui joue là dans l'herbe avec Olaf? C'est Dina. Te rappelles-tu la lettre embarrassée que tu m'as écrite lorsque tu es parti? Tu écrivais que je devais croire en toi. J'ai cru en toi, Johan. Tous les méfaits dont le bruit a couru ici ont dû avoir lieu par égarement, sans idée, sans réflexion...

JOHAN TÖNNESEN

Que veux-tu dire?

MADEMOISELLE BERNICK

Oh ! tu me comprends bien ;... pas un mot de plus là-dessus. Mais il te fallait partir, recommencer une vie nouvelle. Vois-tu, Johan, je t'ai remplacé ici, au pays, moi, ta vieille camarade de jeu. Les devoirs que tu oubliais de remplir ici, ou que tu ne pouvais pas remplir, je les ai

remplis pour toi. Je te dis cela pour que tu n'aies pas à te reprocher cela aussi. J'ai été une mère pour l'enfant lésée, je l'ai élevée le mieux que j'ai pu...

JOHAN TÖNNESEN

Et tu as gâché ta vie pour cette œuvre...

MADEMOISELLE BERNICK

Elle n'a pas été gâchée. Mais tu as tardé à venir, Johan.

JOHAN TÖNNESEN

Marta,... si je pouvais te dire... Enfin, que je te remercie au moins pour ta fidèle amitié.

MADEMOISELLE BERNICK, *sourit tristement.*

Hm !... Oui, maintenant nous avons donc tout dit, Johan. Chut ; quelqu'un vient. Adieu ; je ne peux pas maintenant...

(Elle sort par la dernière porte à gauche. Mlle Hessel arrive du jardin, suivie de Mme Bernick.)

MADAME BERNICK, *encore dans le jardin.*

Mais, pour Dieu, Lona, à quoi penses-tu !

MADEMOISELLE HESSEL

Laisse-moi, te dis-je ; je veux lui parler, il le faut.

MADAME BERNICK

Mais ce serait le plus grand scandale ! Oh ! Johan, tu es encore là?

MADEMOISELLE HESSEL

Sors donc, mon garçon ; ne reste pas là dans l'air enfermé ; descends dans le jardin et cause avec Dina.

JOHAN TÖNNESEN

C'est justement à quoi je pensais.

MADAME BERNICK

Mais...

MADEMOISELLE HESSEL

Écoute, John, as-tu bien regardé Dina?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, je crois bien.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, tu devrais la regarder tout à fait bien, mon garçon. Ce serait quelque chose pour toi!

MADAME BERNICK

Mais, Lona...!

JOHAN TÖNNESEN

Quelque chose pour moi?

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, à regarder, je veux dire. Va, maintenant!

JOHAN TÖNNESEN

Oui, oui, j'y vais plus que volontiers.

(Il descend au jardin.)

MADAME BERNICK

Lona, tu me pétrifies. Il n'est tout de même pas possible que ce soit sérieux.

MADEMOISELLE HESSEL

Si, bien sûr, c'est sérieux. N'est-elle pas bien portante et saine et franche? C'est tout à fait une femme pour John. C'est une femme pareille qu'il lui faut là-bas; ce sera bien mieux qu'une vieille demi-sœur.

MADAME BERNICK

Dina! Dina Dorf! Songe donc...

MADEMOISELLE HESSEL

Je songe avant tout au bonheur du garçon ; car il faut que j'y aide ; de lui-même il n'est guère hardi pour cela ; il n'a jamais eu le coup d'œil qu'il faut pour les jeunes filles et les femmes.

MADAME BERNICK

Lui? Johan ! Voyons, il me semble que nous avons eu de tristes preuves...

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! le diable soit de cette sotte histoire ! Où est Bernick? Je veux lui parler.

MADAME BERNICK

Lona, tu ne feras pas cela, te dis-je !

MADEMOISELLE HESSEL

Je le ferai. Si elle plaît au garçon,... et lui à elle,... ils s'uniront. Bernick est si adroit ; il faut qu'il trouve un moyen...

MADAME BERNICK

Et tu peux t'imaginer que ces inconvenances américaines seront tolérées ici...

MADEMOISELLE HESSEL

Tatata, Betty...

MADAME BERNICK

... qu'un homme comme Karsten, avec ses idées morales rigoureuses...

MADEMOISELLE HESSEL

Allons donc ! elles ne sont pas tellement rigoureuses.

MADAME BERNICK

Qu'est-ce que tu oses dire là?

MADEMOISELLE HESSEL

J'ose dire que Bernick n'est sans doute pas tellement plus moral que les autres hommes.

MADAME BERNICK

La rancune pour lui est donc si forte encore ! Mais que veux-tu en ce cas, alors que tu n'as certainement pas oublié?... Je ne comprends pas que tu oses paraître à ses yeux après le honteux outrage que tu lui as infligé.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, Betty, ce jour-là je me suis vilainement emballée.

MADAME BERNICK

Et avec quelle générosité ne t'a-t-il pas pardonné, lui qui n'avait commis aucune faute. Car si tu avais conçu des espérances, il n'y pouvait rien. Et depuis ce temps-là, tu me détestes aussi.

(Elle fond en larmes.)

Tu as toujours envié mon bonheur. Et maintenant tu viens ici pour déverser tout cela sur moi, afin de montrer à la ville dans quelle famille j'ai introduit Karsten. Oui, c'est moi qui suis atteinte, et c'est cela que tu veux. Oh, c'est affreux de ta part !

(Elle sort en pleurant par la dernière porte à gauche.)

MADEMOISELLE HESSEL, *la suit des yeux.*

Pauvre Betty.

(Le consul Bernick sort de son bureau.)

LE CONSUL BERNICK, *encore à la porte.*

Oui, oui, c'est bien, monsieur Krap, c'est parfait. Envoyez quatre cents couronnes pour les pauvres.

(Il se tourne.)

Lona?

(Il se rapproche.)

Tu es seule? Betty ne va pas venir?

MADEMOISELLE HESSEL

Non. Faut-il peut-être que j'aille la chercher?

LE CONSUL BERNICK

Non, non, non, laisse. Oh ! Lona, tu ne sais pas combien j'ai ardemment désiré parler ouvertement avec toi,... implorer ton pardon.

MADEMOISELLE HESSEL

Écoute, Karsten, ne tournons pas au sentimental. Ça ne nous va pas.

LE CONSUL BERNICK

Il faut que tu m'écoutes, Lona. Oui, je sais combien l'apparence est contre moi, maintenant que tu as appris cette histoire avec la mère de Dina. Mais je te jure que ce n'a été qu'un égarement momentané. Je t'ai réellement, vraiment, sincèrement aimée autrefois.

MADEMOISELLE HESSEL

Pourquoi crois-tu que je suis venue ici?

LE CONSUL BERNICK

Quelles que soient tes intentions, je te supplie de ne rien entreprendre avant que je me sois justifié. Je le peux, Lona ; je peux, du moins, m'excuser.

MADEMOISELLE HESSEL

Maintenant, tu as peur... Tu m'as aimée autrefois, dis-tu. Oui, tu me l'as certifié assez souvent dans tes lettres ; et c'était peut-être vrai... en un sens, tant que tu as vécu au dehors, dans un monde vaste et libre, qui te donnait le courage d'une pensée grande et libre. Tu as peut-être trouvé en moi un peu plus de force de caractère, de volonté, d'indépendance, que chez la plupart des gens d'ici. Et puis, c'était un secret entre nous, il n'y avait personne qui pût dauber sur ton mauvais goût.

LE CONSUL BERNICK

Lona, comment peux-tu croire?...

MADEMOISELLE HESSEL

Mais lorsque tu es revenu ; lorsque tu as entendu les brocards qui tombaient sur moi comme grêle ; lorsque tu as perçu la raillerie au sujet de tout ce qu'on appelait mes excentricités...

LE CONSUL BERNICK

Tu ne ménageais rien dans ce temps-là.

MADEMOISELLE HESSEL

Surtout pour vexer tous ces prudes en jupon ou en pantalon qui flânaient dans la ville. Et alors, quand tu as rencontré la séduisante jeune actrice...

LE CONSUL BERNICK

C'était un caprice ; rien de plus ; je te jure, il n'y a pas un dixième de vrai dans les bruits et les commérages qui ont couru.

MADEMOISELLE HESSEL

Soit ; mais quand Betty est revenue chez elle, jolie, un

bouton qui s'ouvre, portée aux nues par tout le monde,... et quand il fut connu qu'elle hériterait de tout l'argent de tante et que je n'aurais rien...

LE CONSUL BERNICK

Oui, c'est là le point, Lona ; et maintenant tu vas l'entendre sans faux-fuyants. Je n'aimais pas Betty alors ; je n'ai pas rompu avec toi par suite d'une nouvelle inclination. C'était à cause de l'argent, simplement ; j'y étais obligé ; il me fallait me l'assurer.

MADEMOISELLE HESSEL

Et tu me dis ça en face?

LE CONSUL BERNICK

Oui, je le dis. Écoute-moi, Lona...

MADEMOISELLE HESSEL

Et pourtant tu m'as écrit qu'un incoercible amour pour Betty s'était emparé de toi, tu invoquais ma générosité, tu jurais de ne rien dire à Betty de ce qu'il y avait eu entre nous...

LE CONSUL BERNICK

Il le fallait, te dis-je.

MADEMOISELLE HESSEL

Alors, par le Dieu vivant, je ne regrette pas de m'être emportée comme je l'ai fait.

LE CONSUL BERNICK

Laisse-moi te dire froidement et posément quelle était la situation à ce moment-là. Ma mère, tu t'en souviens, était à la tête de l'établissement ; mais elle n'avait absolument pas le sens des affaires. Je fus rappelé de Paris en

hâte ; l'époque était critique ; j'avais à remettre les affaires sur pied. Qu'est-ce que je trouvai? Je trouvai, ce qui devait être tenu profondément secret, une maison, autant dire, ruinée. Oui, elle était à peu près ruinée, cette vieille maison considérée, qui avait duré trois générations. Qu'avais-je à faire d'autre, moi, le fils, le fils unique, que de chercher un moyen de salut.

MADEMOISELLE HESSEL

Et alors tu as sauvé la maison Bernick aux dépens d'une femme.

LE CONSUL BERNICK

Tu sais bien que Betty m'aimait.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais moi?

LE CONSUL BERNICK

Crois-moi, Lona,... tu n'aurais jamais été heureuse avec moi.

MADEMOISELLE HESSEL

Est-ce par souci de mon bonheur que tu m'as lâchée?

LE CONSUL BERNICK

Crois-tu peut-être que ce soit par des motifs égoïstes que j'ai agi comme je l'ai fait? Si, dans ce temps-là, j'avais été seul, j'aurais tout recommencé avec un courage intrépide. Mais tu n'imagines pas combien un homme d'affaires, avec son immense responsabilité, est soudé à l'établissement dont il a hérité. Sais-tu que le bonheur et le malheur de centaines, même de milliers de personnes, dépendent de lui? Ne songes-tu pas que toute la société que, toi et moi, nous appelons notre patelin, aurait été frappée cruellement, si la maison Bernick avait sombré?

MADEMOISELLE HESSEL

Est-ce aussi dans l'intérêt de la société que, pendant ces quinze ans, tu as vécu dans le mensonge?

LE CONSUL BERNICK

Dans le mensonge?

MADEMOISELLE HESSEL

Que sait Betty de ce qui est à la base de votre union et l'a précédée?

LE CONSUL BERNICK

Peux-tu croire que je l'aurais inutilement blessée en le lui révélant?

MADEMOISELLE HESSEL

Inutilement, dis-tu? Oui, oui, tu es homme d'affaires; tu dois avoir le sens de l'utile... Mais, dis-moi, Karsten, je vais aussi te parler froidement et posément. Dis-moi,... es-tu aujourd'hui vraiment heureux?

LE CONSUL BERNICK

Tu veux dire, dans la famille?

MADEMOISELLE HESSEL

Oui.

LE CONSUL BERNICK

Je le suis, Lona. Oh! tu n'as pas été en vain une amie aussi dévouée pour moi. J'ose dire que j'ai été de plus en plus heureux, année après année. Betty est bonne et conciliante. Et comme elle a bien su se plier, au cours des ans, à ce qui m'est particulier...

MADEMOISELLE HESSEL

Hm!

LE CONSUL BERNICK

Elle se faisait autrefois toutes sortes d'idées exaltées sur l'amour ; elle ne pouvait pas admettre qu'il pût se transformer peu à peu en une douce flamme d'amitié.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais maintenant elle s'en accommode?

LE CONSUL BERNICK

Tout à fait. Tu comprends que les relations quotidiennes avec moi n'ont pas été sans influence pour la former. Les gens doivent apprendre de part et d'autre à diminuer leurs exigences, s'ils veulent bien faire dans la société où ils sont placés. C'est ce que Betty a peu à peu appris à comprendre, et c'est pourquoi notre maison est aujourd'hui un modèle pour nos concitoyens.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais ces concitoyens ne savent rien du mensonge?

LE CONSUL BERNICK

Du mensonge?

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, du mensonge où tu as vécu pendant quinze ans.

LE CONSUL BERNICK

C'est cela que tu appelles?...

MADEMOISELLE HESSEL

Je l'appelle le mensonge. Le triple mensonge. D'abord le mensonge envers moi ; puis, le mensonge envers Betty ; et le mensonge envers Johan.

LE CONSUL BERNICK

Betty n'a jamais demandé que je parle.

MADEMOISELLE HESSEL

Parce qu'elle n'a rien su.

LE CONSUL BERNICK

Et tu ne le demanderas pas ;... par égard pour elle tu ne le feras pas.

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! non, je saurai supporter les éclats de rire ; j'ai bon dos.

LE CONSUL BERNICK

Et Johan ne le demandera pas non plus ; il me l'a promis.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais toi-même, Karsten? N'y a-t-il rien en toi qui demande à sortir du mensonge?

LE CONSUL BERNICK

J'irais sacrifier spontanément mon bonheur familial et ma situation dans la société !

MADEMOISELLE HESSEL

Quel droit as-tu à être où tu en es?

LE CONSUL BERNICK

Pendant quinze ans je me suis journellement acquis tant soit peu de droit... par ma conduite, par mon travail et mon action.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, tu as beaucoup travaillé et produit, tant pour toi-même que pour les autres. Tu es l'homme le plus riche et le plus puissant de la ville ; les gens n'osent, tous, que s'incliner devant ta volonté, parce que tu passes pour être sans tache et sans blâme, et ta vie pour être exemplaire.

Mais toute cette splendeur, et toi-même, vous êtes comme sur un sol branlant. Un moment peut venir, un mot être prononcé,... et toi et toute la splendeur, vous tomberez au fond, si tu ne te gardes à temps.

LE CONSUL BERNICK

Lona,... qu'es-tu venu faire ici?

MADEMOISELLE HESSEL

Je veux t'aider à trouver un terrain solide.

LE CONSUL BERNICK

Vengeance! Tu veux te venger? Je le pressentais. Mais tu n'y réussiras pas. Un seul, ici, peut parler avec autorité, et il est muet.

MADEMOISELLE HESSEL

Johan?

LE CONSUL BERNICK

Oui, Johan. Si quelque autre m'accuse, je nie tout. Si l'on veut m'anéantir, je lutte pour la vie. Mais tu n'y réussiras pas, te dis-je! Celui qui pourrait m'abattre se tait,... et il va repartir.

(Le négociant Rummel et le commerçant Vigeland entrent à droite.)

RUMMEL

Bonjour, bonjour, cher Bernick; il faut que tu viennes avec nous à la Chambre de commerce; la réunion traitera de l'affaire du chemin de fer, tu sais.

LE CONSUL BERNICK

Je ne peux pas. Impossible maintenant.

VIGELAND

Il le faut, vraiment, monsieur le consul.

RUMMEL

Il le faut, Bernick. Il y a des gens qui travaillent contre nous. Hammer, avec son journal, et les autres qui tenaient pour la ligne au long de la côte affirment que des intérêts privés se cachent sous la nouvelle proposition.

LE CONSUL BERNICK

Eh bien ! expliquez-leur que...

VIGELAND

Nos explications ne servent à rien, monsieur le consul...

RUMMEL

Non, non, il faut que tu viennes toi-même ; personne n'osera, naturellement, te soupçonner de cela.

MADEMOISELLE HESSEL

Non, je pense bien.

LE CONSUL BERNICK

Je ne peux pas, vous dis-je ; je suis souffrant ;... ou du moins, attendez... laissez-moi réfléchir.

(Le professeur Rörlund entre à droite.)

RÖRLUND

Pardon, monsieur le consul ; vous me voyez ici dans le plus grand trouble...

LE CONSUL BERNICK

Oui, qu'est-ce que vous avez?

RÖRLUND

Il faut que je vous pose une question, monsieur le consul. Est-ce avec votre aveu que la jeune fille qui a trouvé asile

sous votre toit se montre en pleine rue dans la compagnie d'un homme qui...

MADEMOISELLE HESSEL

Quel homme, monsieur le pasteur?

RÖRLUND

L'homme dont, parmi tous les hommes du monde, elle devrait se tenir le plus éloignée.

MADEMOISELLE HESSEL

Oho !

RÖRLUND

Est-ce avec votre aveu, monsieur le consul?

LE CONSUL BERNICK, *cherchant son chapeau et ses gants.*

Je ne sais rien du tout. Excusez ; je suis pressé ; je vais à la Chambre de commerce.

HILMAR TÖNNESEN, *arrive du jardin et se dirige vers la seconde porte à gauche.*

Betty, Betty, écoute ici !

MADAME BERNICK, *dans la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a?

HILMAR TÖNNESEN

Il faut que tu descendes au jardin, et mettes fin aux galanteries qu'une certaine personne conte à cette Dina Dorf. Je suis devenu tout nerveux d'entendre ça.

MADEMOISELLE HESSEL

Vraiment? Qu'a donc dit la personne?

HILMAR TÖNNESEN

Oh ! tout simplement qu'il veut qu'elle vienne avec lui en Amérique. Aïe !

RÖRLUND

Est-il possible !

MADAME BERNICK

Que dis-tu ?

MADEMOISELLE HESSEL

Mais ce serait superbe.

LE CONSUL BERNICK

Impossible ! Tu as mal entendu.

HILMAR TÖNNESEN

Demande-lui donc à lui-même. Voici le couple qui vient. Mais laisse-moi en dehors.

LE CONSUL BERNICK, *à Rummel et Vigeland.*

Je vous rejoins,... dans un instant...

(Le négociant Rummel et le commerçant Vigeland sortent à droite. Dina et Johan Tönnesen arrivent du jardin.)

JOHAN TÖNNESEN

Hourra ! Lona, elle part avec nous !

MADAME BERNICK

Mais, Johan,... écervelé !...

RÖRLUND

Est-ce exact ! Un scandale si formidable ! Par quelles séductions avez-vous ?...

JOHAN TÖNNESEN

Hé ! là, l'homme ; qu'est-ce que vous dites là ?

RÖRLUND

Répondez-moi, Dina ; est-ce votre intention,... est-ce votre libre décision ?

DINA

Il faut que je m'en aille d'ici.

RÖRLUND

Mais avec lui... avec lui !

DINA

Nommez-moi quelque autre, ici, qui aurait le courage de m'emmener.

RÖRLUND

Alors, vous allez savoir quel homme il est.

JOHAN TÖNNESEN

Ne parlez pas !

LE CONSUL BERNICK

Pas un mot de plus !

RÖRLUND

Ce serait mal servir la société, alors que je suis chargé de veiller sur sa morale et ses mœurs ; et ce serait un acte impardonnable envers cette jeune fille, à l'éducation de qui j'ai eu une grande part, et qui m'est...

JOHAN TÖNNESEN

Prenez garde à ce que vous faites !

RÖRLUND

Elle le saura ! Dina, c'est cet homme qui a causé le malheur et la honte de votre mère.

LE CONSUL BERNICK

Monsieur le professeur !...

DINA

Lui !

(A Johan Tönnesen.)

Est-ce vrai?

JOHAN TÖNNESEN

Karsten, réponds, toi.

LE CONSUL BERNICK

Pas un mot de plus ! Silence ici aujourd'hui.

DINA

C'est donc vrai.

RÖRLUND

Vrai, vrai. Et plus que cela. Cet homme en qui vous avez confiance n'a pas quitté le pays les mains vides ;... la caisse de madame veuve Bernick... ; monsieur le consul peut en témoigner !

MADEMOISELLE HESSEL

Menteur !

LE CONSUL BERNICK

Ah !...

MADAME BERNICK

Oh ! Dieu ! oh Dieu !

JOHAN TÖNNESEN, *s'avançant vers Rörlund le bras levé.*

Et tu oses !...

MADEMOISELLE HESSEL, *parant le coup.*

Ne le frappe pas, Johan !

RÖRLUND

Oui, portez la main sur moi. Mais la vérité surgira ; et c'est la vérité ; le consul Bernick l'a dit lui-même, et toute la ville le sait... Voilà, Dina, vous le connaissez maintenant.

(Court silence.)

JOHAN TÖNNESEN, *à voix basse, prenant Bernick par le bras.*

Oh ! Karsten, Karsten, qu'as-tu fait !

MADAME BERNICK, *à mi-voix et pleurant.*

Oh ! Karsten, dire que je t'ai introduit dans cette turpitude.

LE COMMERÇANT SANDSTAD, *entre rapidement à droite, et dit, très haut, la main sur le bouton de la porte.*

Il faut que vous veniez maintenant, monsieur le consul. Le chemin de fer ne tient qu'à un cheveu.

LE CONSUL BERNICK, *l'esprit absent.*

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que je vais...

MADEMOISELLE HESSEL, *gravement et fermement.*

Tu vas y aller et soutenir la société, beau-frère.

SANDSTAD

Oui, venez, venez ; nous avons besoin de tout votre ascendant moral.

JOHAN TÖNNESEN, *tout près de lui.*

Bernick,... nous causerons demain, nous deux.

(Il sort par le jardin; le consul Bernick, comme sans volonté, sort à droite avec le commerçant Sandstad.)

ACTE III

(Le salon sur le jardin dans la maison du consul Bernick.)

Le consul BERNICK, *une canne à la main, sort violemment en colère de la chambre du fond, à gauche, et laisse la porte mi-ouverte derrière lui.*

LE CONSUL BERNICK

Voilà ; pour une fois ç'a été sérieux ; je pense qu'il se souviendra de cette correction.

(A une personne qui est dans la chambre.)

Tu dis?... Et je dis que tu es une mère déraisonnable ! Tu l'excuses, tu l'approuves dans tous ses tours de coquin... Pas tours de coquin? Alors, comment appelles-tu ça? S'échapper de la maison la nuit, aller en mer dans la barque de pêcheur, rester absent une bonne partie de la journée, et me causer une mortelle inquiétude, à moi qui ai tant d'autres soucis. Et ce gamin ose menacer de se sauver ! Oui, qu'il essaye !... Quoi? Non, je le crois bien ; tu ne t'inquiètes guère de ce qu'il lui arrivera. Je crois bien que s'il risquait sa vie !... ... Vraiment? Oui, mais j'ai une œuvre à laisser après moi en ce monde ; être sans enfant ne fait pas mon affaire... Pas d'objections,

Betty ; ce sera comme je l'ai dit ; il est consigné dans la maison...

(Il écoute.)

Chut ! que personne ne remarque rien.

(Le fondé de pouvoir Krap entre à droite.)

KRAP

Avez-vous un instant, monsieur le consul?

LE CONSUL BERNICK, *jette la canne.*

Oui, oui. Vous venez du chantier?

KRAP

Tout droit. Hm...

LE CONSUL BERNICK

Eh bien? Il n'y a pas d'anicroche pour *le Palmier*, au moins?

KRAP

Le Palmier peut prendre la mer demain, mais...

LE CONSUL BERNICK

L'*Indian Girl*, alors? Je me doutais bien que l'entêté...

KRAP

L'*Indian Girl* peut aussi prendre la mer demain ; mais... il n'ira sûrement pas loin.

LE CONSUL BERNICK

Que voulez-vous dire?

KRAP

Pardon, monsieur le consul ; cette porte est entr'ouverte, et je crois qu'il y a là quelqu'un...

LE CONSUL BERNICK, *ferme la porte.*

Voilà. Mais qu'y a-t-il donc, que personne ne peut entendre?

KRAP

Il y a ceci que le constructeur Aune doit se proposer de faire sombrer l'*Indian Girl* corps et biens.

LE CONSUL BERNICK

Mais, miséricorde, comment pouvez-vous croire?...

KRAP

Impossible de m'expliquer la chose autrement, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Voyons, dites-moi donc en quelques mots...

KRAP

Voici. Vous savez comme le travail s'est ralenti au chantier depuis que nous avons eu les nouvelles machines et les nouveaux ouvriers.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui.

KRAP

Mais ce matin, quand j'y suis descendu, j'ai vu que la réparation du bateau américain avait avancé avec une étonnante rapidité; le grand bondon du fond,... vous savez, l'endroit archipourri...

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, qu'a-t-il?

KRAP

Complètement réparé,... du moins en apparence; simplement recouvert; il avait l'air tout neuf; j'ai entendu dire que Aune y avait travaillé lui-même toute la nuit.

LE CONSUL BERNICK

Bien, et alors?...

KRAP

J'ai réfléchi à cela ; les gens avaient justement leur repos pour le déjeuner, et j'en ai profité pour examiner l'intérieur et l'extérieur ; j'ai eu de la peine à descendre dans le bateau chargé ; mais je me suis rendu à l'évidence. C'est une tricherie, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Je ne peux pas vous croire, monsieur Krap. Je ne peux pas, je ne veux pas croire cela de Aune.

KRAP

J'en ai regret,... mais c'est la pure vérité. C'est une tricherie, vous dis-je. Aucune charpente nouvelle posée, autant que j'ai pu me rendre compte ; rien que bouché, bourré, et recouvert avec des plaques, des prélarts et procédés de ce genre. Pur bousillage ! L'*Indian Girl* n'atteindra jamais New-York ; il sombrera comme une marmite fêlée.

LE CONSUL BERNICK

C'est effroyable ! Mais quel peut être son but, d'après vous?

KRAP

Il veut probablement discréditer les nouvelles machines ; se venger ; remettre en faveur l'ancien personnel ouvrier.

LE CONSUL BERNICK

Et alors il sacrifie ces nombreuses vies humaines.

KRAP

Il disait récemment : ce ne sont pas des hommes qui sont à bord de l'*Indian Girl*,... rien que des bêtes brutes.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, c'est possible ; mais ne tient-il pas compte du grand capital qui sera perdu?

KRAP

Aune ne voit pas le grand capital d'un bon œil, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

C'est vrai ; c'est un agitateur et un fauteur de désordre ; mais un acte aussi dénaturé... Écoutez, monsieur Krap ; cette affaire doit être examinée deux fois. Pas un mot à personne à ce sujet. Notre chantier sera décrié, si les gens viennent à le savoir.

KRAP

Bien entendu, mais...

LE CONSUL BERNICK

Pendant le repos de midi, arrangez-vous pour descendre de nouveau dans le bateau ; il faut que j'aie certitude entière.

KRAP

Vous l'aurez, monsieur le consul ; mais permettez-moi, que ferez-vous alors?

LE CONSUL BERNICK

Je dénoncerai le fait à la justice, naturellement. Nous ne pouvons tout de même pas nous faire complices d'un véritable crime. Il faut que je n'aie aucune charge sur la conscience. De plus, cela fera bonne impression dans la presse et dans la société en général, quand on verra que j'écarte toutes considérations personnelles, et que je laisse libre cours à la justice.

KRAP

Très juste, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Mais avant tout, pleine certitude. Et silence en attendant...

KRAP

Pas un mot, monsieur le consul ; et la certitude, vous l'aurez.

(Il sort par le jardin et descend la rue.)

LE CONSUL BERNICK, *à mi-voix.*

Révoltant ! Mais non, c'est impossible,... inconcevable !

(Au moment où il va entrer dans son bureau, Hilmar Tönnesen entre à droite.)

HILMAR TÖNNESEN

Bonjour, Bernick ! Eh bien ! je te félicite de ta victoire à la Chambre de commerce, hier.

LE CONSUL BERNICK

Oui, merci.

HILMAR TÖNNESEN

Ce fut une magnifique victoire, à ce que j'entends dire, la victoire de l'esprit civique intelligent sur l'égoïsme et le préjugé,... à peu près comme une razzia française contre les Kabyles. C'est curieux, après les scènes désagréables d'ici, que tu aies...

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, laissons cela.

HILMAR TÖNNESEN

Mais la bataille décisive n'est pas encore livrée.

LE CONSUL BERNICK

Dans l'affaire du chemin de fer, tu veux dire?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, tu dois savoir ce que manigance le directeur du journal, Hammer?

LE CONSUL BERNICK, *attentif.*

Non ! Qu'est-ce que c'est?

HILMAR TÖNNESEN

Il s'est cramponné au bruit qui court, et il veut en tirer un article.

LE CONSUL BERNICK

Quel bruit?

HILMAR TÖNNESEN

Naturellement, ce qu'on dit des grands achats de propriétés le long de la ligne secondaire.

LE CONSUL BERNICK

Que dis-tu? Un bruit pareil circule?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, il court toute la ville. Je l'ai entendu au club, où je suis entré. Un de nos avocats aurait été chargé secrètement d'acheter toutes les forêts, tous les gisements métalliques, toutes les chutes d'eau...

LE CONSUL BERNICK

Et dit-on pour qui?

HILMAR TÖNNESEN

Au club, on pensait que ce devait être pour une société en dehors de la ville, qui avait eu vent de tes projets, et s'était dépêchée d'acheter, avant que les prix montent... N'est-ce pas une indignité... aïe !

LE CONSUL BERNICK

Indignité?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, que des étrangers pénètrent ainsi sur notre territoire. Et que l'un des avocats de la ville même puisse se prêter à cela ! Ce seront donc des gens étrangers à la ville qui recueilleront le bénéfice.

LE CONSUL BERNICK

Mais ce n'est qu'un bruit en l'air.

HILMAR TÖNNESEN

On y croit en attendant, et demain ou après-demain, Hammer va naturellement le clouer dans son journal comme un fait. Tout le monde était déjà très mécontent au club. J'ai entendu dire par plusieurs personnes que, si le bruit se confirme, elles rayeront leurs noms sur les listes.

LE CONSUL BERNICK

Impossible !

HILMAR TÖNNESEN

Vraiment? Pourquoi crois-tu que ces âmes d'épiciers étaient si disposées à prendre part à ton entreprise? Crois-tu qu'ils n'auraient pas aspiré eux-mêmes à...

LE CONSUL BERNICK

Impossible, dis-je ; il y a tout de même assez d'esprit civique dans notre petite société...

HILMAR TÖNNESEN

Ici? Oui, tu es optimiste, et alors tu juges les autres d'après toi. Mais moi, qui suis un observateur assez exercé... Il n'y a ici personne,... en nous exceptant, bien entendu,... personne, dis-je, qui lève haut le drapeau de l'idée.

(Il remonte vers le fond.)

Aïe, les voilà !

LE CONSUL BERNICK

Qui?

HILMAR TÖNNESEN

Les deux Américains.

(Il regarde dehors, à droite.)

Et avec qui se promènent-ils? Oui, pardieu, n'est-ce pas avec le capitaine de l'*Indian Girl*. Aïe!

LE CONSUL BERNICK

Qu'est-ce qu'ils peuvent lui vouloir?

HILMAR TÖNNESEN

Oh! c'est une compagnie qui leur va tout à fait. Il paraît qu'il a été marchand d'esclaves ou pirate; et qui sait ce que les autres ont commis depuis des années.

LE CONSUL BERNICK

Je te dis qu'il est tout à fait injuste d'avoir de telles idées sur eux.

HILMAR TÖNNESEN

Oui, tu es optimiste. Mais nous allons naturellement les avoir de nouveau sur le dos; aussi je veux à temps...

(Il se dirige vers la porte, à gauche. Mlle Hessel entre à droite.)

MADEMOISELLE HESSEL

Eh bien! Hilmar, est-ce que c'est moi qui te chasse du salon?

HILMAR TÖNNESEN

Pas du tout; j'étais pressé; j'avais un mot à dire à Betty.

(Il entre dans la seconde pièce, à gauche.)

LE CONSUL BERNICK, *après un court silence.*

Eh bien! Lona?

MADEMOISELLE HESSEL

Oui.

LE CONSUL BERNICK

Que te semble-t-il de moi aujourd'hui?

MADEMOISELLE HESSEL

Comme hier. Un mensonge de plus ou de moins...

LE CONSUL BERNICK

Il faut que tu voies clair là dedans. Où est Johan?

MADEMOISELLE HESSEL

Il va venir ; il avait à parler avec un homme.

LE CONSUL BERNICK

Après ce que tu as entendu hier, tu comprends que toute mon existence est brisée, si la vérité se fait jour.

MADEMOISELLE HESSEL

Je le comprends.

LE CONSUL BERNICK

Il va de soi, bien entendu, que je ne me suis pas rendu coupable du crime dont le bruit a couru.

MADEMOISELLE HESSEL

C'est bien évident. Mais qui était le voleur?

LE CONSUL BERNICK

Il n'y a pas eu de voleur. Aucun argent n'a été volé ; pas un skilling n'a manqué.

MADEMOISELLE HESSEL

Comment?

LE CONSUL BERNICK

Pas un skilling, te dis-je.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais le bruit? D'où est venu le bruit infâme que Johan...

LE CONSUL BERNICK

Avec toi, Lona, il me semble que je peux parler comme avec personne d'autre ; je ne veux rien te cacher. J'ai contribué à ce que le bruit se répande.

MADEMOISELLE HESSEL

Toi? Et tu as pu faire cela contre celui qui, dans ton intérêt...

LE CONSUL BERNICK

Ne va pas condamner sans te rappeler quelle était alors la situation. Je te l'ai exposée hier. A mon retour, j'ai trouvé ma mère engagée dans toute une série de fâcheuses entreprises ; divers contretemps sont survenus ; il semblait que toutes les malechances fondaient sur nous ; notre maison était bien près de la ruine. Moitié par légèreté, moitié par désespoir,... Lona, je crois que c'est surtout pour étouffer mes pensées que je me suis laissé aller à ces relations qui ont amené le départ de Johan.

MADEMOISELLE HESSEL

Hm !...

LE CONSUL BERNICK

Tu peux bien t'imaginer qu'on a fait courir toutes sortes de bruits, lorsque, lui et toi, vous êtes partis. Ce n'était pas sa première escapade, disait-on. Dorf avait reçu de lui une grosse somme d'argent pour se taire et s'en aller, prétendait-on ; d'autres affirmaient que c'était elle qui l'avait reçue. En même temps, on n'ignorait pas que notre maison avait de la peine à tenir ses engagements. Quoi de

plus naturel pour les colporteurs de commérages que d'établir un rapport entre ces deux bruits? Comme madame Dorf restait ici et vivait dans la médiocrité, on affirma qu'il avait emporté l'argent en Amérique, et le bruit grossit progressivement la somme.

MADEMOISELLE HESSEL

Et toi, Karsten?

LE CONSUL BERNICK

J'ai saisi ce bruit comme une planche de salut.

MADEMOISELLE HESSEL

Tu l'as répandu encore plus?

LE CONSUL BERNICK

Je ne l'ai pas contredit. Les créanciers avaient commencé à nous montrer les dents ; il s'agissait pour moi de les rassurer ; il fallait que l'on ne fût pas en méfiance contre la solidité de la maison ; un accident momentané nous avait frappés ; il suffisait de ne pas contraindre ; de donner du temps ; tout le monde serait payé.

MADEMOISELLE HESSEL

Et tout le monde a été payé?

LE CONSUL BERNICK

Oui, Lona, ce bruit a sauvé notre maison et m'a fait l'homme que je suis.

MADEMOISELLE HESSEL

Un mensonge t'a donc fait l'homme que tu es.

LE CONSUL BERNICK

Qui cela lésait-il alors? L'intention de Johan était de ne jamais revenir.

MADEMOISELLE HESSEL

Tu demandes qui en pouvait pâtir. Regarde en toi-même, et dis-moi si tu n'en as pas pâti.

LE CONSUL BERNICK

Regarde au fond de n'importe quel homme, et dans tous et chacun, tu trouveras au moins un point noir qu'il faut dissimuler.

MADEMOISELLE HESSEL

Et vous vous appelez les soutiens de la société.

LE CONSUL BERNICK

La société ne les a pas meilleurs.

MADEMOISELLE HESSEL

Et qu'importe qu'une société pareille soit soutenue ou non? Qu'est-ce qui est décisif en tout cela? Les apparences et le mensonge... et rien d'autre. Tu vis ici, le premier homme de la ville, dans la splendeur et la joie, dans la puissance et l'honneur, toi qui as marqué d'infamie un innocent.

LE CONSUL BERNICK

Ne crois-tu pas que je sens profondément mes torts envers lui. Et ne crois-tu pas que je suis prêt à les réparer?

MADEMOISELLE HESSEL

Comment? En parlant?

LE CONSUL BERNICK

Tu pourrais exiger cela?

MADEMOISELLE HESSEL

Quel autre moyen de réparer pareils torts?

LE CONSUL BERNICK

Je suis riche, Lona ; Johan peut demander n'impo...

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, offre-lui de l'argent, et tu verras comment il te répondra.

LE CONSUL BERNICK

Sais-tu quelles sont ses intentions?

MADEMOISELLE HESSEL

Non. Depuis hier il a été muet. On dirait que toute cette histoire a soudain fait de lui un homme mûr.

LE CONSUL BERNICK

Il faut que je lui parle.

MADEMOISELLE HESSEL

Tiens, le voilà.

(Johan Tönnesen entre à droite.)

LE CONSUL BERNICK, *s'avance vers lui.*

Johan!...

JOHAN TÖNNESEN, *l'arrêtant du geste.*

Moi, d'abord. Hier matin je t'ai donné ma parole de me taire.

LE CONSUL BERNICK

Tu l'as fait.

JOHAN TÖNNESEN

Mais alors je ne savais pas encore...

LE CONSUL BERNICK

Johan, laisse-moi en deux mots t'expliquer ce qui s'est passé...

JOHAN TÖNNESEN

Inutile; je comprends très bien ce qui s'est passé. La maison était alors dans une situation difficile; et comme j'étais parti, et que tu jouissais d'un nom et d'une réputa-

tion sans tache... Oh ! je ne te reproche pas tellement ça ; nous étions jeunes et légers dans ce temps-là. Mais maintenant j'ai besoin de la vérité, et maintenant il faut que tu parles.

LE CONSUL BERNICK

Et juste en ce moment j'ai besoin de toute mon autorité morale, et c'est pourquoi je ne peux pas parler maintenant.

JOHAN TÖNNESEN

Je ne me soucie pas trop des légendes que tu as répandues sur mon compte ; c'est l'autre affaire que tu prendras à ta charge. Dina doit devenir ma femme, et ici, dans cette ville, je veux vivre, bâtir et demeurer avec elle.

MADEMOISELLE HESSEL

C'est cela que tu veux?

LE CONSUL BERNICK

Avec Dina ! Comme ta femme? Ici, dans la ville !

JOHAN TÖNNESEN

Oui, précisément ici ; je veux rester ici pour défier tous ces menteurs et calomniateurs. Mais pour que je puisse la conquérir, il est nécessaire que tu me libères.

LE CONSUL BERNICK

As-tu réfléchi que si j'avoue un fait, je prends par là même l'autre aussi à ma charge? Tu diras que je peux démontrer par mes livres qu'aucun détournement n'a eu lieu. Mais je ne le peux pas ; nos livres n'étaient pas tenus assez rigoureusement dans ce temps-là. Et même si je le pouvais,... qu'aurais-je ainsi gagné? Ne serais-je pas, en tout cas, l'homme qui, un jour, s'est sauvé par une contre-

vérité, et qui, pendant quinze ans, a laissé s'implanter cette contre-vérité sans rien faire contre? Tu ne connais plus notre société, sans quoi tu saurais que cela m'anéantirait complètement.

JOHAN TÖNNESEN

Je peux seulement te dire que je veux épouser la fille de madame Dorf et vivre ici avec elle dans la ville.

LE CONSUL BERNICK, *essuie la sueur sur son front.*

Écoute-moi, Johan,... et toi aussi, Lona. Ce n'est pas une situation ordinaire où je me trouve, justement ces jours-ci. Elle est telle que, si ce coup est porté contre moi, vous aurez détruit pas seulement moi, mais aussi un grand avenir de prospérité pour la société qui est pourtant votre foyer d'enfance.

JOHAN TÖNNESEN

Et si je ne porte pas ce coup contre toi, je détruis moi-même tout mon avenir de bonheur.

MADEMOISELLE HESSEL

Continue, Karsten.

LE CONSUL BERNICK

Écoutez donc. Ceci est lié à l'affaire du chemin de fer, et cette affaire n'est pas aussi simple que vous croyez. Vous avez sûrement entendu dire qu'il était ici question, l'an dernier, d'une ligne longeant la côte. Elle avait pour elle de nombreux suffrages notoires, dans la ville et dans les environs, et surtout dans la presse. Mais je l'ai fait échouer, parce qu'elle aurait nui à notre trafic de vapeurs sur la côte.

MADEMOISELLE HESSEL

Es-tu toi-même intéressé à ce trafic de vapeurs?

LE CONSUL BERNICK

Oui. Mais personne n'a osé me soupçonner à cet égard ; j'avais mon nom respecté comme bouclier. Je pouvais d'ailleurs supporter la perte ; mais la ville ne l'aurait pas pu. La ligne intérieure fut donc décidée. Une fois la décision prise, je me suis assuré sous main qu'une ligne secondaire pouvait descendre ici, à la ville.

MADEMOISELLE HESSEL

Pourquoi sous main, Karsten?

LE CONSUL BERNICK

Avez-vous entendu parler des grands achats de forêts, mines et chutes d'eau?...

JOHAN TÖNNESEN

Oui, c'est une société étrangère à la ville...

LE CONSUL BERNICK

Tels qu'ils sont situés actuellement, ces terrains sont à peu près sans valeur pour les propriétaires épars ; aussi ont-ils été vendus relativement bon marché. Si l'on s'était attendu à ce qu'il fût question de la ligne secondaire, les propriétaires auraient exigé des prix exorbitants.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, oui ; et alors?

LE CONSUL BERNICK

Alors voici ce qu'on peut interpréter diversement,... ce qu'un homme, dans notre société, peut seulement avouer s'il s'appuie sur un nom sans tache et respecté.

MADEMOISELLE HESSEL

Eh bien?

LE CONSUL BERNICK

C'est moi qui ai tout acheté.

MADEMOISELLE HESSEL

Toi?

JOHAN TÖNNESEN

A ton propre compte?

LE CONSUL BERNICK

A mon propre compte. Si la ligne secondaire se fait, je suis millionnaire ; si elle ne se fait pas, je suis ruiné.

MADEMOISELLE HESSEL

C'est risqué, Karsten.

LE CONSUL BERNICK

J'ai risqué toute ma fortune là-dedans.

MADEMOISELLE HESSEL

Je ne pense pas à la fortune ; mais quand il apparaîtra que...

LE CONSUL BERNICK

Oui, c'est là le nœud. Avec le nom sans tache que j'ai porté jusqu'ici, je peux prendre cette affaire sur mes épaules, la faire aboutir, et dire à mes concitoyens : voyez, j'ai risqué cela pour le bien de la société.

MADEMOISELLE HESSEL

De la société?

LE CONSUL BERNICK

Oui ; et personne ne suspectera mes intentions.

MADEMOISELLE HESSEL

Il y a pourtant des hommes qui ont agi plus ouvertement que toi, sans arrière-pensée, sans...

LE CONSUL BERNICK

Qui?

MADEMOISELLE HESSEL

Évidemment Rummel et Sandstad et Vigeland.

LE CONSUL BERNICK

Pour les faire acquiescer, j'ai dû les mettre au courant.

MADEMOISELLE HESSEL

Et alors?

LE CONSUL BERNICK

Ils se sont réservé un cinquième du profit à partager.

MADEMOISELLE HESSEL

Oh! ces soutiens de la société!

LE CONSUL BERNICK

Mais n'est-ce pas la société elle-même qui nous oblige à ces voies obliques? Que serait-il arrivé, si je n'avais pas agi dans le secret? Tout le monde se serait jeté sur l'entreprise, par morceaux, en désordre, tout aurait été embrouillé et gâché. Il n'y a pas un seul homme dans la ville, en dehors de moi, qui s'entende à mener une entreprise aussi vaste que le sera celle-ci; dans ce pays, en général, il n'y a que les familles immigrées qui aient des aptitudes pour les affaires un peu grandes. C'est pourquoi ma conscience m'absout sur ce point. C'est entre mes mains seulement que ces terrains peuvent devenir un bienfait pour les nombreuses gens qui vont y gagner leur pain.

MADEMOISELLE HESSEL

En cela, je crois que tu as raison, Karsten.

JOHAN TÖNNESEN

Mais je ne connais pas ces nombreuses gens, et le bonheur de ma vie est en jeu.

LE CONSUL BERNICK

La prospérité de ta ville natale est aussi en jeu. Si des faits se révèlent, qui jettent une ombre sur ma conduite antérieure, tous mes adversaires uniront leurs forces pour tomber sur moi. Une étourderie de jeunesse ne s'efface jamais dans notre société. On scrutera toute la vie que j'ai menée dans l'intervalle, on en tirera mille petits incidents, pour les interpréter à la lumière de ce qui aura été révélé ; on m'écrasera sous le poids de rumeurs et de calomnies. Je devrai me retirer de l'affaire du chemin de fer ; et si je m'en retire, elle tombe, et je serai à la fois ruiné, et civiquement mort.

MADEMOISELLE HESSEL

Johan, après ce que tu viens d'entendre, il faut que tu partes et te taises.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, Johan, il le faut !

JOHAN TÖNNESEN

Oui, je partirai, je me tairai aussi ; mais je reviendrai et alors je parlerai.

LE CONSUL BERNICK

Reste là-bas, Johan ; tais-toi, et je suis disposé à partager avec toi...

JOHAN TÖNNESEN

Garde ton argent, mais rends-moi l'honneur de mon nom.

LE CONSUL BERNICK

Et sacrifier l'honneur du mien !

JOHAN TÖNNESEN

A toi et à ta société de vous débrouiller. Il faut que j'obtienne Dina ; je le veux, et ce sera. C'est pourquoi je partirai dès demain avec l'*Indian Girl*...

LE CONSUL BERNICK

Avec l'*Indian Girl?*

JOHAN TÖNNESEN

Oui. Le capitaine a promis de me prendre. Je pars donc ; je vends ma ferme et règle mes affaires. Dans deux mois je suis de retour.

LE CONSUL BERNICK

Et alors, tu parleras?

JOHAN TÖNNESEN

Alors le coupable prendra la faute à son compte.

LE CONSUL BERNICK

Oublies-tu qu'ainsi je dois prendre également à mon compte ce dont je ne suis pas coupable?

JOHAN TÖNNESEN

Qui est-ce qui, pendant quinze ans, a profité de ce bruit infâme?

LE CONSUL BERNICK

Tu me réduis au désespoir ! Mais si tu parles, je nie tout ! Je dirai que c'est un complot contre moi ; une vengeance ; que tu es venu ici pour m'extorquer de l'argent !

MADEMOISELLE HESSEL

Fi donc, Karsten !

LE CONSUL BERNICK

Je suis aux abois, te dis-je ; et je lutte pour la vie. Je nierai tout, tout !

JOHAN TÖNNESEN

J'ai tes deux lettres. Je les ai trouvées dans ma malle parmi d'autres papiers. Je les ai lues ce matin ; elles sont assez claires.

LE CONSUL BERNICK

Et tu les produiras?

JOHAN TÖNNESEN

Si tu le rends nécessaire.

LE CONSUL BERNICK

Et dans deux mois tu seras de retour ici?

JOHAN TÖNNESEN

Je l'espère. Le vent est bon. Dans trois semaines je serai à New-York..., si l'*Indian Girl* ne sombre pas.

LE CONSUL BERNICK, *tressaillant.*

Ne sombre pas? Pourquoi l'*Indian Girl* sombrerait-il?

JOHAN TÖNNESEN

Non, c'est ce que je me demande.

LE CONSUL BERNICK, *d'une voix à peine perceptible.*

Sombrer?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, Bernick, tu sais donc maintenant ce qui est en perspective ; à toi de réfléchir en attendant. Adieu ! Tu pourras faire mes amitiés à Betty, bien qu'elle ne m'ait pas accueilli en sœur. Mais je veux tout de même voir Marta. Elle devra dire à Dina... ; elle va me promettre...

(Il sort par la seconde porte à gauche.)

LE CONSUL BERNICK, *se parlant à lui-même.*

L'*Indian Girl?*

(Parlant vite.)

Lona, il faut que tu empêches ça.

MADEMOISELLE HESSEL

Tu le vois toi-même, Karsten,... je n'ai plus de pouvoir sur lui.

(Elle sort rejoindre Johan par la porte à gauche.)

LE CONSUL BERNICK, *agité.*

Sombrer?

(Le constructeur de navires, Aune, entre à droite.)

AUNE

Avec votre permission, monsieur le consul, puis-je?...

LE CONSUL BERNICK, *se retourne vivement.*

Que voulez-vous?

AUNE

Demander à vous poser une question, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Eh bien! dépêchez-vous. Qu'est-ce que c'est?

AUNE

Je voulais demander si c'est bien décidé,... irrévocablement,... que je serais renvoyé du chantier, au cas où l'*Indian Girl* ne pourrait pas prendre la mer demain?

LE CONSUL BERNICK

Quoi, maintenant? Le navire va être prêt à partir, n'est-ce pas?

AUNE

Oui,... il va l'être. Mais s'il ne l'était pas, serais-je congédié?

LE CONSUL BERNICK

Pourquoi ces questions oiseuses?

AUNE

Je voudrais bien le savoir, monsieur le consul. Répondez-moi : serais-je congédié en ce cas?

LE CONSUL BERNICK

Ai-je l'habitude de tenir ma parole ou non?

AUNE

Demain, j'aurais donc perdu la situation que j'occupe dans ma maison et parmi ceux qui me sont le plus proches,... perdu mon influence parmi les ouvriers,... perdu toute occasion d'agir au profit...

LE CONSUL BERNICK

Aune, nous avons épuisé ce sujet.

AUNE

Oui, alors l'*Indian Girl* partira.

(Court silence.)

LE CONSUL BERNICK

Écoutez ; je ne peux pas avoir l'œil partout ; je ne peux pas être responsable de tout ;... vous pouvez bien me donner l'assurance que la réparation est faite de façon irréprochable?

AUNE

Vous m'avez donné un délai bien court, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Mais vous dites que la réparation est bonne?

AUNE

Le temps est beau et c'est l'été.

(Nouveau silence.)

LE CONSUL BERNICK

Avez-vous autre chose à me dire?

AUNE

Je ne vois rien, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Eh bien!... l'*Indian Girl* prend la mer...

AUNE

Demain?

LE CONSUL BERNICK

Oui.

AUNE

Bien.

(Il salue et sort.)

(Le consul Bernick reste un moment hésitant; puis il va rapidement à la porte de sortie, comme s'il voulait rappeler Aune, mais s'arrête, agité, la main sur le bouton de la porte. A ce moment, la porte est ouverte du dehors, et le fondé de pouvoir Krap entre.)

KRAP, *baissant la voix.*

Aha, il est venu ici. A-t-il avoué?

LE CONSUL BERNICK

Hm!... avez-vous découvert quelque chose?

KRAP

Est-ce nécessaire, monsieur le consul? N'avez-vous pas vu la mauvaise conscience se peindre dans ses yeux?

LE CONSUL BERNICK

Oh! baste;... ça ne se voit pas. Avez-vous découvert quelque chose, je vous demande.

KRAP

Je n'ai pas pu y arriver ; c'était trop tard ; on était déjà sur le point de hâler le bateau hors du dock. Mais cette hâte montre clairement que...

LE CONSUL BERNICK

Ça ne montre rien. La visite a donc eu lieu?

KRAP

Bien entendu ; mais...

LE CONSUL BERNICK

Vous voyez bien. Et l'on n'a eu, naturellement, aucune critique à faire?

KRAP

Monsieur le consul, vous savez bien comment ces visites se passent, surtout dans un chantier aussi renommé que le vôtre.

LE CONSUL BERNICK

N'importe ; il n'y a donc rien à nous redire.

KRAP

Monsieur le consul, n'avez-vous vraiment pu remarquer chez Aune une...

LE CONSUL BERNICK

Aune m'a complètement tranquillisé, je vous dis.

KRAP

Et je vous dis que je suis moralement convaincu que...

LE CONSUL BERNICK

Qu'est-ce à dire, monsieur Krap? Je vois bien que vous avez une dent contre cet homme ; mais si vous voulez le perdre, il faudra choisir une autre occasion. Vous savez

comme je tiens... ou plutôt la maison tient à ce que l'*Indian Girl* mette à la voile demain.

KRAP

Bien, bien ; qu'il en soit ainsi ; mais quand aurons-nous des nouvelles de ce bateau-là... hm !

(Le commerçant Vigeland entre à droite.)

VIGELAND

Mes meilleurs compliments, monsieur le consul. Avez-vous un moment.

LE CONSUL BERNICK

A votre service, monsieur Vigeland.

VIGELAND

Oui, je voulais seulement savoir si vous êtes aussi d'avis que *le Palmier* parte demain?

LE CONSUL BERNICK

Oui ; c'est chose décidée.

VIGELAND

Mais le capitaine est venu m'annoncer qu'on a dressé des signaux de tempête.

KRAP

Le baromètre a fortement baissé depuis ce matin.

LE CONSUL BERNICK

Vraiment? Pouvons-nous prévoir une tempête?

VIGELAND

Un grand frais, en tout cas ; mais pas de vent contraire ; au contraire...

LE CONSUL BERNICK

Hm ! oui, qu'en dites-vous?

VIGELAND

Je dis, comme je l'ai dit au capitaine, que *le Palmier* est dans la main de la Providence. Et d'ailleurs, il ne fait que traverser la mer du Nord pour commencer ; et en Angleterre les frets sont si élevés que...

LE CONSUL BERNICK

Oui, si nous attendions, il en résulterait vraisemblablement une perte pour nous.

VIGELAND

Et puis, le bateau est solide, et en outre complètement assuré. Non, le risque est certes plus grand pour l'*Indian Girl*...

LE CONSUL BERNICK

Comment l'entendez-vous?

VIGELAND

Il part aussi demain.

LE CONSUL BERNICK

Oui, la maison s'est si bien dépêchée, et de plus...

VIGELAND

Eh bien ! si cette vieille carcasse peut se risquer à partir,... et avec un pareil équipage, par-dessus le marché,... ce serait une honte si nous ne...

LE CONSUL BERNICK

Bien, bien. Vous avez probablement les papiers sur vous?

VIGELAND

Les voici.

LE CONSUL BERNICK

Voulez-vous alors entrer avec monsieur Krap.

KRAP

Veuillez... ; ce ne sera pas long.

VIGELAND

Merci... Et nous mettons le résultat dans la main du Tout-Puissant, monsieur le consul.

(Il entre avec le fondé de pouvoir Krap dans la première pièce à gauche. Le professeur Rörlund arrive par le jardin.)

RÖRLUND

Ah ! je vous trouve chez vous à ce moment de la journée, monsieur le consul?

LE CONSUL BERNICK, *songeur.*

Comme vous voyez.

RÖRLUND

Oui, c'est en fait pour madame Bernick que je suis entré. Je me suis dit qu'elle pouvait avoir besoin de paroles réconfortantes.

LE CONSUL BERNICK

C'est certain. Mais je voudrais aussi causer un peu avec vous.

RÖRLUND

Avec plaisir, monsieur le consul. Mais qu'avez-vous? Vous paraissez tout pâle et tout troublé.

LE CONSUL BERNICK

Oui? Vraiment? Oh, peut-il en être autrement,... avec tout ce qui s'accumule autour de moi en ce moment? Toute ma grande firme,... et puis l'affaire du chemin de fer... Écoutez, dites-moi un mot, monsieur le professeur ; laissez-moi vous poser une question.

RÖRLUND

Très volontiers, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

C'est une idée qui m'est venue. Quand on est en présence d'une entreprise considérable, qui tend à la prospérité de milliers de gens... Mais si cela exigeait une victime, une seule?...

RÖRLUND

Qu'est-ce que vous voulez dire?

LE CONSUL BERNICK

Je prends un exemple, un homme pense à fonder une grande usine. Il sait avec certitude... car cela résulte de toute son expérience... que tôt ou tard l'exploitation de cette usine amènera des pertes de vies humaines.

RÖRLUND

Oui, ce n'est que trop vraisemblable.

LE CONSUL BERNICK

Ou bien quelqu'un se lance dans l'exploitation minière. Il prend à son service des pères de famille et de jeunes hommes pleins de vie. Ne peut-on pas être bien certain que parmi tous ces gens il y en a qui vont y laisser leur vie?

RÖRLUND

Oui, malheureusement, c'est ainsi.

LE CONSUL BERNICK

Eh bien ! cet homme sait donc d'avance que l'entreprise qu'il va mettre en train coûtera certainement un jour la vie à des hommes. Mais cette entreprise est d'un intérêt général ; à chaque vie humaine qu'elle coûte, elle donnera

non moins certainement la prospérité à de nombreuses centaines de gens.

RÖRLUND

Aha ! vous pensez au chemin de fer,... à toutes ces excavations dangereuses, aux rochers qu'on fait sauter, et tout ce...

LE CONSUL BERNICK

Oui ; parfaitement ; je pense au chemin de fer. Et aussi... le chemin de fer entraînera des usines et des exploitations minières. Mais ne croyez-vous pas tout de même?...

RÖRLUND

Cher monsieur le consul, vous avez des scrupules de conscience presque excessifs. Je pense que si vous mettez cela entre les mains de la Providence...

LE CONSUL BERNICK

Oui ; oui, bien sûr ; la Providence...

RÖRLUND

... vous serez sans reproche. Vous n'avez qu'à construire le chemin de fer en toute tranquillité.

LE CONSUL BERNICK

Oui, mais je suppose maintenant un cas particulier. Je suppose un trou de mine qui doit sauter dans un endroit dangereux ; mais si on ne le fait pas sauter, le chemin de fer ne pourra pas être construit. Je suppose que l'ingénieur sait que cela coûtera la vie à l'ouvrier qui allumera la mine ; mais il faut qu'elle soit allumée, et c'est le devoir de l'ingénieur d'envoyer un ouvrier pour le faire.

RÖRLUND

Hm !...

LE CONSUL BERNICK

Je sais ce que vous me direz. Ce serait beau si l'ingénieur lui-même prenait la mèche et allumait la mine. Mais ça ne se fait pas. Il doit donc sacrifier un ouvrier.

RÖRLUND

Jamais aucun ingénieur ne ferait cela chez nous.

LE CONSUL BERNICK

Aucun ingénieur n'hésiterait à le faire dans les grands pays.

RÖRLUND

Dans les grands pays? Non, je le crois bien. Dans ces sociétés corrompues et sans conscience...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! il y a du bon dans ces sociétés-là.

RÖRLUND

Et vous pouvez dire cela, vous qui, vous-même?...

LE CONSUL BERNICK

Dans les grandes sociétés on a tout de même la place pour tenter une entreprise avantageuse ; on a le courage de faire des sacrifices pour une grande cause ; mais ici on est rétréci par toutes sortes de considérations mesquines et d'hésitations.

RÖRLUND

Une vie humaine est-elle une considération mesquine?

LE CONSUL BERNICK

Lorsque cette vie est une menace contre le bien de milliers de gens.

RÖRLUND

Mais vous présentez des cas tout à fait inconcevables, monsieur le consul ! Je ne vous comprends pas du tout aujourd'hui. Et vous désignez les grandes sociétés. Oui, chez elles,... qu'importe une vie d'homme? On y compte avec les vies humaines comme avec les capitaux. Mais nous sommes sur un tout autre terrain moral, je pense. Voyez la probité de nos armateurs ! Citez-en un seul chez nous qui sacrifierait une vie d'homme pour un misérable gain ! Et songez à ces bandits des grandes sociétés, qui, pour le profit, envoient au loin des bateaux incapables de tenir la mer, l'un après l'autre...

LE CONSUL BERNICK

Je ne parle pas de bateaux incapables de tenir la mer.

RÖRLUND

Mais j'en parle, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Oui, mais où ça mène-t-il? Ça ne concerne pas la question... Oh ! ces petites considérations peureuses ! Chez nous, si un général devait mener ses hommes au feu et les faire tuer, il n'en dormirait pas les nuits suivantes. Ce n'est pas ainsi ailleurs. Si vous entendiez ce que raconte celui qui est dans la pièce à côté...

RÖRLUND

Celui?... Qui? L'Américain?...

LE CONSUL BERNICK

Parfaitement. Vous entendriez comment, en Amérique...

RÖRLUND

Il est là? Et vous ne me le dites pas. Je vais tout de suite...

LE CONSUL BERNICK

C'est inutile ; vous n'aboutirez à rien avec lui.

RÖRLUND

Nous verrons bien. Mais le voilà.

(Johan Tönnesen entre, venant de la chambre à gauche.)

JOHAN TÖNNESEN, *à la porte, et parlant à quelqu'un dans la chambre.*

Oui, oui, Dina, je veux bien ; mais je ne renonce pas à vous quand même. Je reviendrai, et alors tout ira bien entre nous.

RÖRLUND

Permettez, à quoi tendez-vous par ces paroles? Qu'est-ce que vous voulez?

JOHAN TÖNNESEN

Je veux que la jeune fille à qui vous avez médit de moi hier devienne ma femme.

RÖRLUND

Votre?... Et vous pouvez imaginer que?...

JOHAN TÖNNESEN

Je veux l'épouser.

RÖRLUND

Bien ! alors vous allez apprendre...

(Il se dirige vers la porte entr'ouverte.)

Madame Bernick, veuillez avoir la bonté d'assister... Et vous aussi, mademoiselle Marta. Et que Dina vienne.

(A Mlle Hessel.)

Ah ! vous êtes là aussi?

MADEMOISELLE HESSEL, *dans la porte.*

Dois-je venir aussi?

RÖRLUND

Autant que l'on voudra; plus on sera, mieux cela vaudra.

LE CONSUL BERNICK

Quelle idée avez-vous?

(Mlle Hessel, Mme Bernick, Mlle Bernick, Dina et Hilmar Tönnesen entrent, venant de la chambre.)

MADAME BERNICK

Monsieur le professeur, avec ma meilleure volonté, je n'ai pas pu l'empêcher...

RÖRLUND

Je l'empêcherai, madame... Dina, vous êtes une fille imprudente. Mais je ne vous le reproche pas trop. Vous êtes restée trop longtemps dénuée du soutien moral qui vous aurait maintenue. Je me reproche à moi-même de ne vous avoir pas fourni ce soutien.

DINA

Vous n'allez pas parler maintenant.

MADAME BERNICK

Mais qu'est-ce que c'est?

RÖRLUND

C'est maintenant que je dois parler, justement, Dina, bien que votre conduite d'hier et d'aujourd'hui me l'ait rendu dix fois plus difficile. Mais, pour vous sauver, toutes les autres considérations doivent être écartées. Vous vous rappelez la parole que je vous ai donnée. Vous vous rap-

pelez ce que vous avez promis de répondre, lorsque je trouverais que le moment était venu. Maintenant je n'ose plus différer, et, donc...

(A Johan Tönnesen.)

cette jeune fille, que vous recherchez, est ma fiancée.

MADAME BERNICK

Que dites-vous?

LE CONSUL BERNICK

Dina !

JOHAN TÖNNESEN

Elle ! Votre?...

MADEMOISELLE BERNICK

Non, non, Dina !

MADEMOISELLE HESSEL

Mensonge !

JOHAN TÖNNESEN

Dina, cet homme dit-il vrai?

DINA, *après un court silence.*

Oui.

RÖRLUND

Tous les arts de séduction seront ainsi, je l'espère, rendus impuissants. Le pas auquel je me suis résolu pour le bien de Dina, on pourra le faire connaître à toute notre société. J'ai le ferme espoir qu'il ne sera pas faussement interprété. Mais maintenant, madame, je pense que le mieux est que nous l'emmenions d'ici, et tâchions de ramener le calme et l'équilibre dans son esprit.

MADAME BERNICK

Oui, viens. Oh ! Dina, quel bonheur pour toi !

(Elle emmène Dina à gauche; le professeur Rörlund les accompagne.)

MADEMOISELLE BERNICK

Adieu, Johan !

(Elle sort.)

HILMAR TÖNESSEN, *à la porte du jardin.*

Hm !... je dois dire tout de même...

MADEMOISELLE HESSEL, *qui a observé Dina.*

Ne te décourage pas, mon garçon ! Je reste ici, et je surveillerai le pasteur.

(Elle sort à droite.)

LE CONSUL BERNICK

Johan, maintenant, tu ne pars pas avec l'*Indian Girl.*

JOHAN TÖNNESEN

Maintenant surtout.

LE CONSUL BERNICK

Mais tu ne reviens pas?

JOHAN TÖNNESEN

Je reviens.

LE CONSUL BERNICK

Après cela? Que feras-tu ici après cela?

JOHAN TÖNNESEN

Je me vengerai sur vous tous ; j'écraserai le plus d'entre vous que je pourrai.

(Il sort à droite. Le commerçant Vigeland et le fondé de pouvoir Krap sortent du bureau du consul.)

VIGELAND

Voilà ! les papiers sont en règle, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Bien, bien...

KRAP, *à mi-voix.*

Et il reste bien décidé que l'*Indian Girl* part demain.

LE CONSUL BERNICK

Il part.

(Il entre dans son bureau. Le commerçant Vigeland et le fondé de pouvoir Krap sortent à droite. Hilmar Tönnesen va pour les suivre, mais à ce moment Olaf, circonspect, passe la tête dans la porte du fond, à gauche.)

OLAF

Mon oncle ! Oncle Hilmar !

HILMAR TÖNNESEN

Aïe ! c'est toi? Pourquoi ne restes-tu pas là-haut? Tu es consigné à la maison.

OLAF, *fait deux pas en avant.*

Chut ! Oncle Hilmar, sais-tu la nouvelle?

HILMAR TÖNNESEN

Oui, je sais que tu as été rossé aujourd'hui.

OLAF, *avec un regard menaçant vers le bureau de son père.*

Il ne me rossera plus. Mais sais-tu que l'oncle Johan part demain avec les Américains?

HILMAR TÖNNESEN

Qu'est-ce que ça te fait? Songe un peu à remonter là-haut.

OLAF

Je pourrai peut-être aussi aller à la chasse aux buffles.

HILMAR TÖNNESEN

Des bêtises ; une poule mouillée comme toi...

OLAF

Oui, attends un peu ; tu auras des nouvelles demain !

HILMAR TÖNNESEN

Nigaud !

(Il sort par le jardin. Olaf retourne vite dans la chambre et ferme la porte, parce qu'il voit le fondé de pouvoir Krap, qui entre à droite.)

KRAP, *se rend à la porte du bureau du consul, qu'il entr'ouvre.*

Excusez-moi de revenir encore, monsieur le consul ; mais il se prépare un orage extrêmement violent.

(Il attend un instant; pas de réponse.)

L'*Indian Girl* part-il quand même?

(Un court silence.)

LE CONSUL BERNICK, *de l'intérieur du bureau.*

L'*Indian Girl* part quand même.

(Le fondé de pouvoir Krap ferme la porte et sort à droite.)

ACTE IV

(Le salon sur le jardin chez le consul Bernick. La table de travail est enlevée. Fin de journée orageuse, commencement de crépuscule qui augmente pendant ce qui suit.)

Un domestique allume le lustre; deux bonnes apportent des pots de fleurs, des lampes et des bougies qu'elles posent sur les tables et consoles le long des murs. Le négociant RUMMEL, *en habit, gants blancs et cravate blanche, est debout dans le salon et donne des ordres.*

RUMMEL, *au domestique.*

Rien qu'une bougie sur deux, Jacob. Il ne faut pas que ce soit trop pompeux ; ça doit venir comme une surprise. Et toutes ces fleurs...? Oh ! oui ; elles peuvent rester ; elles peuvent avoir l'air d'être là tous les jours...

(Le consul Bernick sort de son bureau.)

LE CONSUL BERNICK, *à la porte.*

Qu'est-ce que ça signifie?

RUMMEL

Aha ! te voilà?

(Aux domestiques.)

Oui, maintenant vous pouvez laisser ça.

(Les domestiques sortent par la seconde porte à gauche.)

LE CONSUL BERNICK, *se rapproche.*

Mais, Rummel, qu'est-ce que ça veut dire?

RUMMEL

Ça veut dire que ton heure la plus glorieuse est venue. La ville vient saluer ce soir son premier citoyen avec un cortège de drapeaux.

LE CONSUL BERNICK

Que dis-tu !

RUMMEL

Cortège avec musique ! Nous voulions aussi avoir des flambeaux ; mais nous n'avons pas osé le risquer par ce temps d'orage. Enfin, on illuminera ; et ça fera très bien, quand ça paraîtra dans les journaux.

LE CONSUL BERNICK

Écoute, Rummel, je ne veux pas de ça.

RUMMEL

Ah ! c'est trop tard maintenant ; ils seront là dans une demi-heure.

LE CONSUL BERNICK

Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?

RUMMEL

Justement parce que je craignais des objections de ta part. Mais je me suis mis en rapport avec ta femme ; elle m'a permis de faire quelques préparatifs, et elle s'occupera des rafraîchissements.

LE CONSUL BERNICK, *écoutant.*

Qu'est-ce que c'est? Viennent-ils déjà? Il me semble entendre chanter.

RUMMEL, *à la porte du jardin.*

Chanter? Oh ! ce n'est que les Américains. C'est l'*Indian Girl* qui part.

LE CONSUL BERNICK

Elle part ! Oui... ; non, je ne peux pas ce soir, Rummel ; je suis malade.

RUMMEL

Oui, tu as vraiment l'air souffrant. Mais il faut te remonter. Il faut, sacrebleu, que tu te remontes ! Nous attachons, moi, Sandstad et Vigeland, la plus grande importance à cette fête. Il faut que nos adversaires soient accablés sous le poids d'une opinion publique exprimée avec toute l'ampleur possible. Les rumeurs augmentent dans la ville ; on ne peut plus se taire sur les achats de terrains. Il faut nécessairement que tu parles dès ce soir, au milieu des chants et des discours, au bruit des verres choqués, bref, dans une atmosphère de fête enthousiaste, et que tu leur fasses savoir quels risques tu as courus au profit de la société. Dans une telle atmosphère de fête enthousiaste, comme je viens de l'appeler, c'est extraordinaire, les résultats que l'on peut obtenir chez nous. Mais elle est nécessaire, sans quoi, ça ne va pas.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui, oui...

RUMMEL

Et surtout s'il s'agit d'un point si délicat et gênant. Enfin, tu as, Dieu merci, un nom qui peut le faire passer, Bernick. Écoute ; il faut tout de même se concerter un peu. L'étudiant Tönnesen a composé un chant pour toi, qui commence très bien, par les mots : « Élevez le drapeau de

l'idée. » Et le professeur Rörlund a été chargé de prononcer le grand discours. Tu devras naturellement répondre.

LE CONSUL BERNICK

Je ne peux pas ce soir, Rummel. Ne pourrais-tu pas?...

RUMMEL

Impossible, avec la meilleure volonté. Le discours sera, tu penses bien, adressé particulièrement à toi. Enfin, quelques mots seront peut-être aussi adresssé à nous autres. J'en ai parlé à Sandstad et à Vigeland. Nous avions pensé que tu pourrais répondre par un : « Vive la réussite de notre société ! » Sandstad dira quelques mots sur l'entente entre les diverses classes de la société ; Vigeland dira combien il est désirable que la nouvelle entreprise ne trouble pas les principes moraux sur lesquels nous nous fondons, et je pense en quelques mots appropriés rappeler que la femme, dans son action plus modeste, n'est pas sans importance pour la société. Mais tu n'écoutes pas...

LE CONSUL BERNICK

Si... bien sûr. Mais dis-moi, crois-tu qu'il y a un si violent orage au large?

RUMMEL

Oh ! tu crains pour *le Palmier?* Mais il est bien assuré.

LE CONSUL BERNICK

Assuré, oui ; mais...

RUMMEL

Et en bon état ; et c'est le plus important.

LE CONSUL BERNICK

Hm !... S'il arrive un accident à un bâtiment, il n'est pas dit non plus que les hommes périssent. On peut perdre

navire et chargement... et l'on peut perdre malles et papiers...

RUMMEL

Malles et papiers ne sont pas ce qui compte, que diable.

LE CONSUL BERNICK

Non ! Non, non, je voulais dire seulement... Chut ;... ils chantent encore.

RUMMEL

C'est à bord du *Palmier*.

(Le commerçant Vigeland entre à droite.)

VIGELAND

Oui, maintenant, *le Palmier* part. Bonsoir, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Et vous, comme marin expert, vous tenez toujours ferme pour...

VIGELAND

Je tiens ferme pour la Providence, monsieur le consul ; j'ai d'ailleurs été à bord, et j'ai distribué de petites brochures qui, je l'espère, produiront un effet bienfaisant.

(Le commerçant Sandstad et le fondé de pouvoir Krap entrent à droite.)

SANDSTAD, *encore à la porte.*

Oui, si ça marche, tout ira bien. Ah ! tiens, bonsoir, bonsoir !

LE CONSUL BERNICK

Quelque incident, monsieur Krap?

KRAP

Je ne dis rien, monsieur le consul.

SANDSTAD

Tout l'équipage de l'*Indian Girl* est ivre ; je ne veux pas être un honnête homme si ces brutes arrivent vivants.

(Mlle Hessel arrive à droite.)

MADEMOISELLE HESSEL, *au consul Bernick.*

Ah ! maintenant je peux saluer de sa part.

LE CONSUL BERNICK

Déjà à bord?

MADEMOISELLE HESSEL

Bientôt, du moins. Nous nous sommes quittés devant l'hôtel.

LE CONSUL BERNICK

Et son intention reste ferme?

MADEMOISELLE HESSEL

Ferme comme roc.

RUMMEL, *occupé aux fenêtres.*

Le diable soit de ces inventions modernes ; je ne peux pas baisser les stores.

MADEMOISELLE HESSEL

Il faut les baisser? Je croyais au contraire...

RUMMEL

Les baisser, d'abord, mademoiselle. Oui, vous savez bien ce qui se prépare?

MADEMOISELLE HESSEL

Parfaitement. Que je vous aide ;

(Elle prend les cordons.)

je baisserai le store pour mon beau-frère,... quoique je préférerais le remonter.

RUMMEL

Vous pourrez le faire aussi plus tard. Quand le jardin sera rempli par la foule grouillante, on lèvera les stores, et les gens contempleront une heureuse famille étonnée ;... un foyer bourgeois doit être comme une armoire vitrée.

(Le consul Bernick paraît vouloir dire quelque chose, mais se retourne vivement, et entre dans son bureau.)

RUMMEL

Oui, allons tenir conseil une dernière fois. Venez, monsieur Krap ; vous aurez à nous fournir quelques renseignements.

(Tous les messieurs entrent dans le bureau du consul, Mlle Hessel a baissé les stores des fenêtres et va en faire autant à la porte vitrée ouverte, quand Olaf saute du premier étage sur l'escalier du jardin; il a un plaid sur l'épaule et un paquet à la main.)

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! Dieu te pardonne, mon garçon, comme tu m'as effrayée !

OLAF, *cache son paquet.*

Chut ! tante.

MADEMOISELLE HESSEL

Tu sautes par la fenêtre? Où vas-tu?

OLAF

Chut ! ne dis rien. Je vais trouver l'oncle Johan ;... rien que sur le quai, tu comprends ;... rien que lui dire adieu. Bonne nuit, tante !

(Il court à travers le jardin.)

MADEMOISELLE HESSEL

Non, reste ! Olaf... Olaf !

(Johan Tönnesen, en costume de voyage, un sac sur l'épaule, entre avec précaution par la porte à droite.)

JOHAN TÖNNESEN

Lona !

MADEMOISELLE HESSEL, *se retourne.*

Comment ! Tu reviens?

JOHAN TÖNNESEN

J'ai encore quelques minutes. Il faut que je la voie encore une fois. Nous ne pouvons pas nous séparer comme ça.

(Mlle Bernick et Dina, toutes deux en manteau, et celle-ci avec une petite valise à la main, entrent par la seconde porte à gauche.)

DINA

Vers lui ; vers lui !

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, tu le rejoindras, Dina !

DINA

Le voilà !

JOHAN TÖNNESEN

Dina !

DINA

Prenez-moi avec vous !

JOHAN TÖNNESEN

Comment... !

MADEMOISELLE HESSEL

Tu veux?

DINA

Oui, prenez-moi avec vous ! L'autre m'a écrit, a dit que ce soir, ce sera rendu public devant tout le monde...

JOHAN TÖNNESEN

Dina,... vous ne l'aimez pas?

DINA

Je n'ai jamais aimé cet homme. Je me jette au fond du fjord, si je deviens sa fiancée ! Oh ! comme il m'a torturée hier avec ses paroles hautaines ! M'a-t-il fait assez sentir qu'il élevait jusqu'à lui un être méprisé ! Je ne veux plus être méprisée. Je veux partir. Puis-je vous accompagner?

JOHAN TÖNNESEN

Oui, oui,... et mille fois oui !

DINA

Je ne vous embarrasserai pas longtemps. Aidez-moi seulement pour la traversée ; aidez-moi un peu à me tirer d'affaire au commencement...

JOHAN TÖNNESEN

Hourra ! oui, ça s'arrangera, Dina !

MADEMOISELLE HESSEL, *montrant la porte du consul.*

Chut ! doucement, doucement !

JOHAN TÖNNESEN

Dina, je vous porterai sur mes bras !

DINA

Je ne vous le permettrai pas ; je veux me porter moi-même et travailler ; là-bas, je le pourrai. Que je parte d'ici, seulement. Oh ! ces dames,... vous ne savez pas,... elles m'ont aussi écrit aujourd'hui ; elles m'ont exhortée à bien comprendre mon bonheur, m'ont représenté la générosité qu'il a montrée. Demain et tous les jours elles

veilleront sur moi pour voir si je me rends digne de tout cela. J'ai horreur de toute cette bienfaisance !

JOHAN TÖNNESEN

Dites-moi, Dina, est-ce pour cela seulement que vous partez? Ne suis-je rien pour vous?

DINA

Si, Johan, vous êtes pour moi plus que tous les autres.

JOHAN TÖNNESEN

Oh ! Dina !...

DINA

Tout le monde dit ici que je dois vous détester et vous avoir en abomination ; que c'est mon devoir ; mais je ne les comprends pas avec leur devoir ; et je n'arriverai jamais à comprendre.

MADEMOISELLE HESSEL

Et il ne faut pas le comprendre, enfant !

MADEMOISELLE BERNICK

Non, il ne faut pas ; et c'est pourquoi tu l'accompagneras comme sa femme.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, oui !

MADEMOISELLE HESSEL

Comment? Il faut que je t'embrasse, Marta ! Je n'aurais pas attendu cela de toi.

MADEMOISELLE BERNICK

Non, je le pense bien ; moi-même, je ne l'aurais pas attendu non plus ; mais ça devait un jour éclater en moi. Oh ! comme nous souffrons ici par les vexations de la règle et de l'usage ! Révolte-toi contre cela, Dina. Sois sa femme.

Qu'un fait se produise, qui soit un défi à toutes ces convenances.

JOHAN TÖNNESEN

Que répondez-vous, Dina?

DINA

Oui, je serai votre femme.

JOHAN TÖNNESEN

Dina !

DINA

Mais d'abord je veux travailler, devenir quelque chose moi-même, comme vous l'êtes. Je ne veux pas être un objet qu'on prend.

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, c'est cela ; c'est ce qu'il faut.

JOHAN TÖNNESEN

Bien ! j'attendrai et j'espérerai...

MADEMOISELLE HESSEL

... et tu gagneras, mon garçon ! Et maintenant, à bord !

JOHAN TÖNNESEN

Oui, à bord ! Ah, Lona, chère sœur, un mot ; écoute ici...

(Il la mène vers le fond et lui parle précipitamment.)

MADEMOISELLE BERNICK

Heureuse Dina,... laisse-moi te regarder, t'embrasser encore une fois,... la dernière.

DINA

Pas la dernière ; non, tante chérie, nous nous reverrons bien.

MADEMOISELLE BERNICK

Jamais ! Promets-le-moi, Dina, ne reviens jamais.

(Elle lui prend les deux mains et la regarde.)

Maintenant tu vas au bonheur, chère enfant ;... par delà l'océan. Oh ! combien souvent, dans la salle d'école, j'ai souhaité d'être là-bas ! Ce doit être un beau pays ; un ciel plus vaste ; les nuages montent plus haut qu'ici ; un air plus libre rafraîchit les têtes des hommes...

DINA

Oh ! tante Marta, tu viendras un jour nous rejoindre.

MADEMOISELLE BERNICK

Moi? Jamais ; jamais. J'ai ici ma petite tâche à remplir, et maintenant je crois bien que je serai entièrement ce que je dois être.

DINA

Je ne peux pas m'imaginer que je serai séparée de toi.

MADEMOISELLE BERNICK

Hélas ! quelles séparations ne subit-on pas, Dina !

(Elle l'embrasse.)

Mais tu n'éprouveras jamais cela. Promets-moi de le rendre heureux.

DINA

Je ne promettrai rien ; je déteste promettre ; tout doit venir comme il peut.

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, oui, c'est cela ; tu n'as qu'à rester comme tu es,... sincère et fidèle à toi-même.

DINA

Je le resterai, tante.

MADEMOISELLE HESSEL, *serre des papiers que Johan lui a remis.*

Très bien, très bien, mon garçon. Mais maintenant, pars.

JOHAN TÖNNESEN

Oui, maintenant, il n'y a pas de temps à perdre. Adieu, Lona ; merci de toute ton affection. Adieu, Marta, et merci, à toi aussi, de ta fidèle amitié.

MADEMOISELLE BERNICK

Adieu, Johan ! Adieu, Dina ! Et que tous vos jours soient heureux !

(Elle et Mlle Hessel les poussent vers la porte du fond. Johan Tönnesen et Dina descendent vite le jardin. Mlle Hessel ferme la porte et baisse le store.)

MADEMOISELLE HESSEL

Nous voilà seules maintenant, Marta. Tu as perdu Dina, et moi Johan.

MADEMOISELLE BERNICK

Toi... lui?

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! je l'avais à moitié perdu déjà là-bas. Le garçon aspirait à marcher tout seul ; c'est pourquoi je lui ai fait croire que je souffrais de nostalgie.

MADEMOISELLE BERNICK

C'est pour cela? Oui, alors je comprends ta venue. Mais il te réclamera, Lona.

MADEMOISELLE HESSEL

Une vieille demi-sœur, ...qu'en ferait-il maintenant?... Les hommes font des ravages autour d'eux pour parvenir au bonheur.

MADEMOISELLE BERNICK

Cela se produit parfois.

MADEMOISELLE HESSEL

Mais nous nous soutiendrons, Marta.

MADEMOISELLE BERNICK

Puis-je être quelque chose pour toi?

MADEMOISELLE HESSEL

Qui le pourrait encore? Nous deux, mères adoptives,... n'avons-nous pas perdu nos enfants? Maintenant, nous sommes seules.

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, seules. Aussi, tu vas savoir,... lui, je l'ai aimé plus que tout au monde.

MADEMOISELLE HESSEL

Marta !

(Elle la prend par le bras.)

C'est vrai, cela?

MADEMOISELLE BERNICK

Toute ma vie est résumée dans ces mots. Je l'ai aimé et je l'ai attendu. Tous les étés, j'ai espéré qu'il arriverait. Et il est venu ;... mais il ne m'a pas vue.

MADEMOISELLE HESSEL

Tu l'as aimé ! Et c'est toi-même qui lui a remis le bonheur entre les mains.

MADEMOISELLE BERNICK

Comment ne lui aurais-je pas remis le bonheur entre les mains, puisque je l'aimais? Oui, je l'ai aimé. Toute ma vie a été une vie pour lui, depuis son départ. Tu te demandes quelles raisons j'avais d'espérer? Oh ! je crois tout de même que j'en avais quelque motif. Mais lorsqu'il est

revenu,... c'était comme si tout s'était effacé de sa mémoire. Il ne m'a pas vue.

MADEMOISELLE HESSEL

C'est Dina qui l'empêchait de te voir, Marta.

MADEMOISELLE BERNICK

Heureusement. Lorsqu'il est parti, nous étions du même âge ; lorsque je l'ai revu,... oh ! quel moment affreux,... j'ai compris soudain que, maintenant, j'ai dix ans de plus que lui. Là-bas, il avait vécu en plein soleil radieux, et aspiré jeunesse et santé à chaque bouffée d'air ; tandis que j'étais assise ici, et je filais, je filais...

MADEMOISELLE HESSEL

... le fil de son bonheur, Marta.

MADEMOISELLE BERNICK

Oui, c'était de l'or que je filais. Pas d'amertume ! N'est-ce pas, Lona, nous avons été pour lui deux bonnes sœurs?

MADEMOISELLE HESSEL, *la prend dans ses bras.*

Marta !

(Le consul Bernick sort de son bureau.)

LE CONSUL BERNICK, *aux messieurs qui sont dans le bureau.*

Oui, oui, arrangez ça comme vous voudrez. Le moment venu, je saurai bien...

(Il ferme la porte.)

Ah ! on est là? Écoute, Marta, il faut que tu t'habilles un peu. Et dis à Betty qu'elle en fasse autant. Je ne désire pas de luxe, bien entendu ; rien qu'une toilette d'intérieur élégante. Mais il faut vous dépêcher.

MADEMOISELLE HESSEL

Et un air heureux et de bonne humeur, Marta ; il faut montrer des yeux gais.

LE CONSUL BERNICK

Et Olaf descendra aussi ; je veux l'avoir à côté de moi.

MADEMOISELLE HESSEL

Hm ! Olaf...

MADEMOISELLE BERNICK

Je vais prévenir Betty.

(Elle sort par la seconde porte à gauche.)

MADEMOISELLE HESSEL

Et alors, la grande heure solennelle se prépare.

LE CONSUL BERNICK, *agité, arpentant la pièce.*

Oui, elle se prépare.

MADEMOISELLE HESSEL

En un pareil moment, un homme doit se sentir fier et heureux, j'imagine.

LE CONSUL BERNICK, *la regarde.*

Hm !

MADEMOISELLE HESSEL

Toute la ville sera illuminée, me dit-on.

LE CONSUL BERNICK

Oui, ils ont eu quelque idée de ce genre.

MADEMOISELLE HESSEL

Toutes les associations figureront avec leurs drapeaux. Ton nom brillera en lettres de feu. On va télégraphier cette nuit aux quatre coins du pays : « Entouré de son heureuse

famille, le consul Bernick a reçu l'hommage de ses concitoyens comme l'un des soutiens de la société. »

LE CONSUL BERNICK

On va le faire ; et on criera hourra dehors, et l'enthousiasme de la foule va m'appeler à cette porte, et je serai forcé de saluer et de remercier.

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! *forcé* à cela...

LE CONSUL BERNICK

Crois-tu que je me sens heureux en ce moment?

MADEMOISELLE HESSEL

Non, je ne crois pas que tu puisses te sentir tout à fait heureux.

LE CONSUL BERNICK

Lona, tu me méprises.

MADEMOISELLE HESSEL

Pas encore.

LE CONSUL BERNICK

Tu n'en as pas non plus le droit. Pas de me mépriser !... Lona, tu ne peux pas comprendre quelle indicible solitude est la mienne, ici, dans cette société comprimée, si étriquée,... combien j'ai dû réduire, année après année, mes prétentions à une œuvre qui remplisse la vie. Qu'ai-je accompli, si diverse que paraisse mon action? C'est médiocre... des babioles. Mais ici, on n'admet pas plus, ni mieux. Si je faisais un pas au delà des sentiments et des idées qui dominent au moment même, ç'en serait fait de mon pouvoir. Sais-tu ce que nous sommes, nous que l'on compte comme les soutiens de la société. Nous sommes les instruments de la société, ni plus ni moins.

MADEMOISELLE HESSEL

Pourquoi ne vois-tu cela que maintenant?

LE CONSUL BERNICK

Parce que j'ai beaucoup réfléchi ces derniers jours,... depuis que tu es revenue,... et surtout ce soir... Oh ! Lona, pourquoi ne t'ai-je pas connue à fond lorsque... autrefois.

MADEMOISELLE HESSEL

Et alors?

LE CONSUL BERNICK

Jamais je ne t'aurais lâchée, et si je t'avais, je ne serais pas où j'en suis.

MADEMOISELLE HESSEL

Et ne penses-tu pas à ce qu'elle aurait pu être pour toi, celle que tu as choisie à ma place?

LE CONSUL BERNICK

Je sais en tout cas qu'elle n'a pas été pour moi ce dont j'avais besoin.

MADEMOISELLE HESSEL

Parce que tu n'as jamais partagé avec elle l'œuvre de ta vie ; parce que tu ne l'as jamais mise en position d'être libre et sincère dans ses rapports avec toi ; parce que tu la laisses ployer ici sous le reproche de la honte que tu as déversée sur ses proches.

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui ; mensonge et vide sont au fond de tout cela.

MADEMOISELLE HESSEL

Que ne romps-tu avec ce mensonge et ce vide?

LE CONSUL BERNICK

Maintenant? Maintenant il est trop tard, Lona.

MADEMOISELLE HESSEL

Karsten, dis-moi, quelle satisfaction te procure ce faux semblant.

LE CONSUL BERNICK

A moi, il n'en procure aucune. Je dois succomber comme toute cette société décrépite. Mais une génération nouvelle grandit après nous ; c'est pour mon fils que je travaille ; c'est pour lui que je mets en train l'œuvre d'une vie. Un temps viendra où la vérité pénétrera la vie de la société, sur cette vérité il fondera une existence plus heureuse que celle de son père.

MADEMOISELLE HESSEL

Avec un mensonge comme fondement? Songe à l'héritage que tu donnes à ton fils.

LE CONSUL BERNICK, *avec un désespoir qu'il réprime.*

Je lui donne un héritage mille fois pire que tu ne le sais. Mais il faut qu'un jour la malédiction fléchisse, tout de même. Et pourtant... pourtant...

(Eclatant.)

Comment avez-vous pu amener tout cela sur ma tête ! Mais maintenant c'est fait. Maintenant il faut que j'aille de l'avant. Vous ne réussirez pas à m'écraser !

(Hilmar Tönnesen, un billet ouvert à la main, entre rapidement, et tout troublé, à droite.)

HILMAR TÖNNESEN

Mais voilà qui est... Betty ! Betty !

LE CONSUL BERNICK

Quoi donc? Est-ce qu'ils viennent déjà?

HILMAR TÖNNESEN

Non, non ; mais il faut absolument que je parle à quelqu'un.

(Il sort par la seconde porte à gauche.)

MADEMOISELLE HESSEL

Karsten ; tu dis que nous sommes venus pour t'écraser. Laisse-moi donc te dire de quel métal est fait ce fils prodigue, dont votre société morale a horreur comme d'un pestiféré. Il peut se passer de vous, car maintenant il est parti.

LE CONSUL BERNICK

Mais il reviendra...

MADEMOISELLE HESSEL

Johan ne reviendra jamais. Il est parti pour toujours, et Dina est partie avec lui.

LE CONSUL BERNICK

Il ne reviendra pas? Et Dina est partie avec lui?

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, pour l'épouser. C'est ainsi que les deux soufflettent votre vertueuse société, comme moi un jour... enfin !

LE CONSUL BERNICK

Parti ;... elle aussi... avec l'*Indian Girl!...*

MADEMOISELLE HESSEL

Non, il n'a pas osé confier une cargaison si précieuse à cette bande scandaleuse. Johan et Dina sont partis avec *le Palmier.*

LE CONSUL BERNICK

Ah ! Et alors... en vain...

(Il court à la porte de son bureau, l'ouvre vite, et crie :)

Krap, arrêtez l'*Indian Girl*. Il ne faut pas qu'il parte ce soir !

KRAP, *du bureau.*

L'*Indian Girl* est déjà en mer, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK, *ferme la porte et dit d'une voix atone.*

Trop tard,... et pour rien...

MADEMOISELLE HESSEL

Que veux-tu dire?

LE CONSUL BERNICK

Rien, rien. Va-t'en !...

MADEMOISELLE HESSEL

Hm ! tiens, Karsten. Johan te fait dire qu'il me confie le nom et la réputation qu'il t'a prêtés autrefois, y compris ce que tu lui en as enlevé après son départ. Johan se tait ; et je peux agir dans cette question comme je voudrai. Regarde, je tiens là dans ma main tes deux lettres.

LE CONSUL BERNICK

Tu les as ! Et maintenant... maintenant tu veux... dès ce soir... peut-être lorsque le cortège...

MADEMOISELLE HESSEL

Je n'ai pas fait ce voyage pour te dénoncer, mais pour te secouer de telle sorte que tu parles spontanément. Je n'ai pas réussi. Reste donc dans le mensonge. Regarde ; je déchire tes deux lettres. Prends-en les morceaux ; les voilà. Maintenant il n'y a rien qui témoigne contre toi, Karsten. Te voilà tranquille ; sois heureux aussi,... si tu peux.

LE CONSUL BERNICK, *tout ému.*

Lona,... pourquoi n'as-tu pas fait cela plus tôt ! Mainte-

nant c'est trop tard ; maintenant, toute ma vie est perdue ; je ne peux pas vivre ma vie après cette journée.

MADEMOISELLE HESSEL

Qu'est-il arrivé?

LE CONSUL BERNICK

Ne me le demande pas... Mais il faut que je vive tout de même ! Je vivrai... pour Olaf. Il redressera et réparera tout...

MADEMOISELLE HESSEL

Karsten !...

(Hilmar Tönnesen revient en hâte.)

HILMAR TONNESEN

Il n'y a personne ; parti ; pas de Betty non plus !

LE CONSUL BERNICK

Qu'est-ce qu'il te faut?

HILMAR TÖNNESEN

Je n'ose pas te le dire.

LE CONSUL BERNICK

Qu'est-ce que c'est? Il faut que tu me le dises !

HILMAR TÖNNESEN

Enfin, soit ; Olaf est parti avec l'*Indian Girl.*

LE CONSUL BERNICK, *recule en chancelant.*

Olaf... avec l'*Indian Girl!* Non, non !

MADEMOISELLE HESSEL

Mais si ! Je comprends maintenant... ; je l'ai vu sauter par la fenêtre.

LE CONSUL BERNICK, *à la porte de son bureau, crie désespérément.*

Krap, arrêtez l'*Indian Girl* à tout prix.

KRAP

Impossible, monsieur le consul. Comment pouvez-vous penser?...

LE CONSUL BERNICK

Il *faut* que nous l'arrêtions ; Olaf est à bord !

KRAP

Que dites-vous?

RUMMEL, *sort du bureau.*

Olaf s'est enfui? Pas possible !

SANDSTAD, *sort.*

Il sera renvoyé avec le pilote, monsieur le consul.

HILMAR TÖNNESEN

Non, non ; il m'a écrit ;

(Il montre le billet.)

il dit qu'il se cachera dans la cale jusqu'à ce qu'on soit en pleine mer.

LE CONSUL BERNICK

Je ne le verrai plus jamais !

RUMMEL

Peuh ! des bêtises ; un bon et fort bateau, qui vient d'être réparé...

VIGELAND, *qui est aussi sorti.*

... dans votre propre chantier, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Je ne le reverrai jamais, vous dis-je. Je l'ai perdu, Lona, et... je m'en aperçois maintenant, jamais je ne l'ai vraiment possédé.

(Il prête l'oreille.)

Qu'est-ce que c'est?

RUMMEL

Musique. C'est le cortège qui arrive.

LE CONSUL BERNICK

Je ne peux pas, je ne veux recevoir personne !

RUMMEL

A quoi penses-tu? C'est impossible.

SANDSTAD

Impossible, monsieur le consul; songez à ce qui est en jeu pour vous.

LE CONSUL BERNICK

Qu'importe pour moi tout cela maintenant? Ai-je désormais pour qui travailler?

RUMMEL

Peux-tu le demander? Tu as nous-mêmes et la société.

VIGELAND

Oui, voilà qui est vrai.

SANDSTAD

Et vous n'oubliez pas, je pense, monsieur le consul, que...

(Mlle Bernick entre par la seconde porte à gauche. On entend la musique en sourdine, dans la rue.)

MADEMOISELLE BERNICK

Le cortège arrive ; mais Betty n'est pas à la maison ; je ne comprends pas où elle...

LE CONSUL BERNICK

Pas à la maison ! Tu vois, Lona ; aucun soutien, ni dans la joie ni dans le deuil.

RUMMEL

Plus de stores ! Venez m'aider, monsieur Krap. Venez aussi, monsieur Sandstad. C'est lamentable que la famille soit ainsi dispersée juste en ce moment ; pas du tout dans le programme.

(Les stores des fenêtres et de la porte sont remontés. On voit toute la rue illuminée. Sur la maison en face est un grand transparent avec l'inscription : « Vive le consul Bernick, soutien de notre société! »)

LE CONSUL BERNICK, *recule, confus.*

Enlevez tout ça ! Je ne veux pas le voir ! Éteignez, éteignez !

RUMMEL

Sauf mon respect, tu n'es pas fou?

MADEMOISELLE BERNICK

Qu'est-ce qu'il a, Lona?

MADEMOISELLE HESSEL

Chut !

(Elle lui parle à voix basse.)

LE CONSUL BERNICK

Enlevez cette inscription ironique, vous dis-je ! Ne voyez-vous pas que toutes ces lumières nous tirent la langue?

RUMMEL

Non, je dois avouer...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! qu'est-ce que vous comprenez !... Mais moi, moi !... Tout cela est lumières dans une chambre mortuaire !

KRAP

Hm !...

RUMMEL

Non, mais, voyons,... tu prends cela trop au tragique.

SANDSTAD

Le gamin va traverser l'Atlantique, et puis il reviendra.

VIGELAND

Ayez confiance dans le Tout-Puissant, monsieur le consul.

RUMMEL

Le bateau n'est pas près de sombrer, que je sache.

KRAP

Hm !...

RUMMEL

Oui, si c'était un de ces cercueils flottants, dont on entend parler dans les grandes sociétés...

LE CONSUL BERNICK

Je sens que mes cheveux sont en train de blanchir en ce moment.

(Mme Bernick, un grand châle sur la tête, arrive par la porte du jardin.)

MADAME BERNICK

Karsten, Karsten, sais-tu?...

LE CONSUL BERNICK

Oui, je sais ;... mais toi,... toi qui ne vois rien,... toi qui n'as pas des yeux de mère pour lui...

MADAME BERNICK

Oh ! écoute donc !...

LE CONSUL BERNICK

Pourquoi ne l'as-tu pas surveillé? Maintenant je l'ai perdu. Rends-le moi, si tu peux !

MADAME BERNICK

Oui, je peux ; je l'ai !

LE CONSUL BERNICK

Tu l'as !

LES MESSIEURS

Ah !

HILMAR TÖNNESEN

Ah ! je le pensais bien.

MADEMOISELLE BERNICK

Tu l'as retrouvé, Karsten !

MADEMOISELLE HESSEL

Oui, tâche aussi de le gagner maintenant.

LE CONSUL BERNICK

Tu l'as ! C'est vrai, ce que tu dis? Où est-il?

MADAME BERNICK

Tu ne le sauras pas avant de lui avoir pardonné.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! baste, pardonné !... Mais comment as-tu su?...

MADAME BERNICK

Tu ne crois pas qu'une mère sait voir? J'étais dans une inquiétude mortelle qu'on ne te mît au courant. Quelques mots qui lui ont échappé hier... ; et comme sa chambre était vide, et son sac et des vêtements disparus...

LE CONSUL BERNICK

Oui, oui?...

MADAME BERNICK

Je courus ; j'allai trouver Aune ; nous sommes montés dans sa barque à voile ; le bateau américain allait s'éloigner.

Dieu merci, nous sommes tout de même arrivés à temps,... nous sommes montés à bord,... avons fait visiter la cale,... l'avons trouvé... Oh ! Karsten, il ne faut pas le punir !

LE CONSUL BERNICK

Betty !

MADAME BERNICK

Et Aune non plus !

LE CONSUL BERNICK

Aune? Que sais-tu sur lui? L'*Indian Girl* est-il de nouveau en route?

MADAME BERNICK

Non, non, c'est justement là le point.

LE CONSUL BERNICK

Parle, parle !

MADAME BERNICK

Aune était aussi ému que moi ; la recherche a pris du temps ; la nuit tombait, si bien que le pilote fit des difficultés ; et alors Aune a osé... en ton nom...

LE CONSUL BERNICK

Eh bien?

MADAME BERNICK

Arrêter le bateau jusqu'à demain.

KRAP

Hm !...

LE CONSUL BERNICK

Oh ! indicible bonheur !

MADAME BERNICK

Tu n'es pas fâché?

LE CONSUL BERNICK

Oh ! quel excès de bonheur, Betty !

RUMMEL

Tu es aussi par trop consciencieux.

HILMAR TÖNNESEN

Oui, dès qu'il s'agit d'une petite lutte avec les éléments,... aïe !

KRAP, *près des fenêtres.*

Voici le cortège à la porte du jardin, monsieur le consul.

LE CONSUL BERNICK

Oui, il peut venir.

RUMMEL

Tout le jardin se remplit de monde.

SANDSTAD

Toute la rue est bondée.

RUMMEL

Toute la ville est sur pied, Bernick. C'est vraiment excitant.

VIGELAND

Prenons cela, monsieur Rummel, avec un esprit d'humilité.

RUMMEL

Tous les drapeaux sont sortis. Quel cortège ! Voilà le comité de la fête, le professeur Rörlund en tête.

LE CONSUL BERNICK

Qu'ils viennent, vous dis-je !

RUMMEL

Mais, écoute ; dans l'état d'émotion où tu te trouves...

LE CONSUL BERNICK

Eh bien ! quoi?

RUMMEL

Je n'aurais pas de répugnance à prendre la parole en ton nom.

LE CONSUL BERNICK

Non, merci ; ce soir je parlerai moi-même.

RUMMEL

Mais sais-tu aussi ce que tu dois dire?

LE CONSUL BERNICK

Oui, sois tranquille, Rummel;... maintenant, je sais ce que je dois dire.

(Cependant la musique a cessé. La porte du jardin est ouverte. Rörlund entre, à la tête du comité de la fête, suivi de deux domestiques loués, qui portent un panier recouvert. Après eux viennent des citoyens de la ville, de toutes classes, autant que le salon peut en contenir. Une foule immense avec drapeaux et bannières est aperçue dehors, dans le jardin, et dans la rue.)

RÖRLUND

Très honoré monsieur le consul! Je vois, à la surprise qui se peint sur votre visage, que nous pénétrons ici en hôtes inattendus dans votre heureux cercle de famille, votre foyer paisible entouré d'honorables et laborieux amis et concitoyens. Mais ce nous a été un besoin du cœur de vous apporter notre hommage. Ce n'est pas la première fois, mais cela n'avait pas encore eu lieu avec un si grand concours. Bien souvent nous vous avons apporté nos remerciements pour le large fondement moral sur lequel, pour ainsi dire, vous avez construit notre société. Cette fois, nous vous rendons hommage comme au concitoyen aux

vues claires, infatigable, désintéressé et dévoué, qui a pris l'initiative d'une entreprise capable de donner, selon l'avis de tous les hommes compétents, une vigoureuse impulsion au bien-être et à la prospérité temporels de cette société.

(Voix dans la foule.)

Bravo ! bravo !

RÖRLUND

Monsieur le consul, pendant une série d'années vous avez donné à notre ville un lumineux exemple. Je ne parle pas ici de votre vie familiale exemplaire, ni de votre conduite morale impeccable en général. Ces choses-là sont vouées à l'intimité, et non à la salle de fête ! Mais je parle de votre action civique, telle qu'elle apparaît aux yeux de tous. Des navires bien équipés sortent de vos chantiers et montrent le drapeau dans les ports les plus lointains. Un nombreux et heureux personnel ouvrier vous admire comme un père. En donnant naissance à de nouvelles branches de travail, vous avez fondé le bien-être de centaines de familles. En d'autres termes... vous êtes éminemment le pilier de base de cette société.

DES VOIX

Très bien ! très bien ! bravo !

RÖRLUND

Et c'est précisément cette marque de désintéressement, caractéristique de toute votre conduite, qui produit un effet si bienfaisant, surtout à notre époque. Vous vous proposez maintenant de nous donner... oui, je n'hésite pas à prononcer tout simplement le mot prosaïque... un chemin de fer.

NOMBREUSES VOIX

Bravo ! bravo !

RÖRLUND

Mais cette entreprise paraît devoir rencontrer des difficultés, essentiellement provoquées par de mesquins intérêts égoïstes.

DES VOIX

Très bien ! très bien !

RÖRLUND

On n'a pas été sans savoir, en effet, que certains individus, qui n'appartiennent pas à notre société, ont devancé les actifs citoyens d'ici, et se sont assuré des avantages qui devraient équitablement avoir profité à notre ville.

DES VOIX

Oui, oui ! Très bien !

RÖRLUND

Ce fait regrettable est aussi, naturellement, venu à votre connaissance, monsieur le consul. Mais vous n'en poursuivez pas moins inébranlablement votre entreprise, sachant bien qu'un citoyen de l'État ne doit pas avoir en vue sa seule commune.

VOIX DIVERSES

Hm ! Non ! non ! Si ! si !

RÖRLUND

C'est donc ainsi l'homme comme citoyen de l'État,... l'homme, tel qu'il doit être,... à qui nous apportons ce soir notre hommage. Puisse votre entreprise être un avantage véritable et durable pour cette société. Le chemin de fer peut être, il est vrai, une voie par où nous sommes exposés à recevoir des éléments pernicieux du dehors, mais aussi une qui nous en débarrasse rapidement. Et les mauvais éléments du dehors, nous ne pouvons pas, même

maintenant, nous en tenir exempts. Mais que, justement en ce soir de fête, d'après ce que le bruit rapporte, nous ayons, heureusement, et plus vite que l'on ne s'y attendait, été quittes de certains de ces éléments...

DES VOIX

Chut ! Chut !

RÖRLUND

... je le considère comme d'un heureux augure pour l'entreprise. Si je touche ce point ici, cela prouve que nous nous trouvons dans une maison où l'exigence éthique est mise au-dessus des liens de famille.

DES VOIX

Très bien ! Bravo !

LE CONSUL BERNICK, *en même temps.*

Permettez-moi...

RÖRLUND

Quelques mots seulement encore, monsieur le consul. Ce que vous avez fait pour cette commune, vous ne l'avez certes pas fait avec l'arrière-pensée que cela pourrait entraîner quelque avantage palpable. Mais vous ne refuserez pas un faible témoignage des sentiments de citoyens reconnaissants, et surtout en ce moment, où, d'après les assurances d'hommes pratiques, nous sommes près de commencer une ère nouvelle.

VOIX NOMBREUSES

Bravo ! Très bien ! Très bien !

(Il fait un signe aux domestiques loués, qui approchent le panier; des membres du comité de la fête présentent, pendant ce qui suit, les objets dont il est parlé.)

RÖRLUND

Nous avons donc ici, monsieur le consul, un service à café en argent à vous offrir. Qu'il orne votre table, lorsque nous aurons la joie, comme si souvent déjà, d'être réunis dans votre maison hospitalière.

Et vous aussi, messieurs, qui avez assisté avec tant d'empressement le premier homme de notre société, nous vous prions d'accepter un petit souvenir. Cette coupe d'argent est pour vous, monsieur le négociant Rummel. Vous avez si souvent défendu en termes éloquents les intérêts civiques de cette société ; puissiez-vous avoir fréquemment de dignes occasions de lever et vider cette coupe... A vous, monsieur le commerçant Sandstad, je présente cet album avec des photographies de concitoyens. Votre humanité bien connue vous a mis dans l'agréable situation de compter des amis dans toutes les parties de la société... Et à vous, monsieur le commerçant Vigeland, j'ai, pour orner votre cabinet privé, à offrir ce sermonnaire sur vélin en belle reliure. Sous l'influence mûrissante des années, vous êtes parvenu à une conception austère de la vie ; votre action dans les affaires quotidiennes a été purifiée et ennoblie par l'idée de ce qui est plus haut et au delà.

(Il se tourne vers la foule.)

Et maintenant, mes amis, crions : « Vive le consul Bernick et ceux qui luttent avec lui ! » Un hourra pour les soutiens de notre société !

TOUTE LA FOULE

Vive le consul Bernick ! Vive le soutien de la société ! Hourra ! hourra ! hourra !

MADEMOISELLE HESSEL

Compliments, beau-frère !

(Silence attentif.)

[1] LE CONSUL BERNICK, *commence, gravement et lentement.*

Mes concitoyens,... votre porte-parole a dit que ce soir, nous sommes près de commencer une ère nouvelle,... et j'espère qu'il en sera ainsi. Mais pour que cela se produise, il faut que nous nous pénétrions de la vérité,... la vérité qui, jusqu'à ce soir, en général et sous tous les rapports, a été sans asile dans cette société.

(Surprise parmi les gens qui l'entourent.)

Je dois commencer par repousser les éloges dont, suivant l'usage en de telles circonstances, vous m'avez comblé, monsieur le professeur. Je ne les mérite pas ; car je n'ai pas été, jusqu'aujourd'hui, un homme désintéressé. Si je n'ai pas toujours recherché les bénéfices pécuniaires, j'ai du moins conscience maintenant qu'un ardent désir de puissance, d'influence, de considération, a été la force motrice dans la plupart de mes actions.

RUMMEL, *à mi-voix.*

Où va-t-il?

LE CONSUL BERNICK

En face de mes concitoyens, je ne m'adresse pas de reproche à ce sujet ; car je crois encore que je peux me placer au premier rang parmi les hommes capables chez nous.

NOMBREUSES VOIX

Oui ! oui ! oui !

LE CONSUL BERNICK

Mais ce dont je me blâme, c'est d'avoir été souvent assez

faible pour prendre des voies détournées, parce que je connaissais et redoutais la tendance de notre société à percevoir de vils motifs derrière tout ce qu'un homme, ici, entreprend. Et j'en viens maintenant au point qui touche à cela.

RUMMEL, *inquiet.*

Hm !... hm !

LE CONSUL BERNICK

Des bruits courent au sujet de grands achats de terrains dans la région. Ces terrains, je les ai tous achetés, moi seul.

VOIX EN SOURDINE

Que dit-il? Le consul? Le consul Bernick?

LE CONSUL BERNICK

Ils sont provisoirement entre mes mains. Naturellement, j'en ai fait confidence à mes collaborateurs, messieurs Rummel, Vigeland et Sandstad, et nous avons été d'accord pour...

RUMMEL

Ce n'est pas vrai ! Des preuves... des preuves !...

VIGELAND

Nous n'avons été d'accord sur rien du tout !

SANDSTAD

Non, je dois dire...

LE CONSUL BERNICK

C'est très juste ; nous ne nous sommes pas encore accordés sur ce que je vais dire. Mais j'ai l'espoir certain que ces trois messieurs m'approuveront lorsque je déclare que j'ai, ce soir, été d'accord avec moi-même pour décider que

ces terrains seront offerts à une souscription générale d'actions ; quiconque le voudra pourra y avoir part.

NOMBREUSES VOIX

Hourra ! Vive le consul Bernick !

RUMMEL, *bas au consul Bernick.*

C'est une infâme trahison !...

SANDSTAD, *de même.*

Alors, nous sommes joués !...

VIGELAND

Ah ! que le diable emporte !... Grand Dieu, qu'est-ce que je dis là?

LA FOULE, *au dehors.*

Hourra ! hourra ! hourra !

LE CONSUL BERNICK

Silence, messieurs. Je n'ai aucun droit à ces hommages ; car ce que j'ai décidé maintenant n'était pas mon intention première. Mon intention était de tout garder moi-même, et je continue à être d'avis que le mieux, pour l'utilisation de ces terrains, est qu'ils demeurent réunis dans une seule main. Mais on peut choisir. Si on le désire, je suis disposé à les gérer de mon mieux.

DES VOIX

Oui ! oui ! oui !

LE CONSUL BERNICK

Mais il faut d'abord que mes concitoyens me connaissent à fond. Que chacun, donc, rentre en lui-même, et qu'il soit bien entendu qu'à partir de ce soir nous commençons une ère nouvelle. L'ancienne, avec sa fausseté, ses supercheries et son vide, sa décence menteuse et ses prudences

lamentables, sera pour nous comme un musée, propre à notre instruction ; et à ce musée nous offrons... n'est-ce pas, messieurs?... le service à café, et la coupe et l'album et le sermonnaire sur vélin en belle reliure.

RUMMEL

Oui, naturellement.

VIGELAND, *marmonne.*

Puisque vous avez pris le reste...

SANDSTAD

C'est entendu.

LE CONSUL BERNICK

Et maintenant, le principal règlement de comptes avec ma société. On a dit que de mauvais éléments nous avaient quittés ce soir. Je peux ajouter ce que l'on ne sait pas : l'homme auquel on faisait allusion n'est pas parti seul ; avec lui est partie, pour devenir sa femme,...

MADEMOISELLE HESSEL, *à haute voix.*

Dina Dorf !

RÖRLUND

Comment !

MADAME BERNICK

Que dis-tu !

(Grande agitation.)

RÖRLUND

Partie? Elle s'est enfuie... avec lui ! Impossible !

LE CONSUL BERNICK

Pour l'épouser, monsieur le professeur. Et j'en dirai davantage.

(A voix basse.)

Betty, contiens-toi et supporte ce qui va venir.

(Haut.)

Je dis : chapeau bas devant cet homme ; car il a généreu-

sement pris sur lui la faute d'un autre. Mes concitoyens, je veux sortir du mensonge, qui a été sur le point de m'empoisonner jusqu'à la dernière fibre. Vous saurez tout. Il y a quinze ans, c'était moi le coupable.

MADAME BERNICK, *d'une voix tremblante.*

Karsten !

MADEMOISELLE BERNICK, *de même.*

Ah ! Johan !...

MADEMOISELLE HESSEL

Tu t'es retrouvé enfin !

(Stupéfaction muette parmi les auditeurs.)

LE CONSUL BERNICK

Oui, mes concitoyens, j'étais le coupable et il est parti. Les vilains et faux bruits qui se répandirent ensuite, il n'est aujourd'hui au pouvoir de personne de les réfuter. Mais je n'ai pas à m'en plaindre. J'ai pris mon essor, il y a quinze ans, grâce à ces bruits ; s'ils doivent aujourd'hui causer ma chute, c'est à chacun de vous d'en délibérer avec lui-même.

RÖRLUND

Quel coup de foudre ! Le premier homme de la ville !...

(A Mme Bernick.)

Oh ! comme je vous plains, madame !

HILMAR TÖNNESEN

Un pareil aveu ! Non, je dois dire !...

LE CONSUL BERNICK

Mais aucune décision ce soir. Je prie chacun d'aller à ses affaires... de réfléchir... de regarder en lui-même. Quand les esprits seront revenus au calme, on verra si j'ai perdu ou

gagné en parlant. Adieu ! J'ai encore de grands sujets de repentir, mais qui ne regardent que ma conscience. Bonne nuit. Enlevez tout apparat de fête. Nous sentons bien tous qu'il est déplacé ici.

RÖRLUND

Évidemment.

(Bas à Mme Bernick.)

Elle s'est enfuie ! Elle était donc tout à fait indigne de moi.

(A mi-voix aux membres du comité de la fête.)

Oui, messieurs, après cela, je pense que le mieux est de nous retirer tout simplement.

HILMAR TÖNNESEN

Comment on pourra désormais tenir haut le drapeau de l'idée, ça... Aïe !

(Les paroles du consul sont chuchotées de bouche en bouche. Tous les manifestants s'éloignent à travers le jardin. Rummel, Sandstad et Vigeland s'en vont en discutant très vivement, mais à voix basse. Hilmar Tönnesen s'éclipse à droite. Restent dans le salon, silencieux, le consul Bernick, Mme Bernick, Mlle Bernick, Mlle Hessel, et le fondé de pouvoir Krap.)

LE CONSUL BERNICK

Betty, peux-tu me pardonner?

MADAME BERNICK, *le regarde en souriant.*

Sais-tu, Karsten, que tu viens de m'ouvrir les plus riantes perspectives d'avenir?

LE CONSUL BERNICK

Comment?...

MADAME BERNICK

Pendant de nombreuses années, j'ai cru que je t'avais possédé autrefois, et reperdu. Maintenant, je sais que je ne t'ai jamais possédé ; mais je te gagnerai.

LE CONSUL BERNICK, *la prend dans ses bras.*

Oh ! Betty, tu *m'as* gagné ! C'est par Lona que j'ai appris à te bien connaître. Mais qu'Olaf vienne maintenant.

MADAME BERNICK

Oui, tu vas l'avoir... Monsieur Krap !...

(Elle parle avec lui à voix basse au fond. Il sort par la porte du jardin. Pendant ce qui suit on éteint peu à peu tous les transparents et les lumières des maisons.)

LE CONSUL BERNICK, *baissant la voix.*

Merci, Lona, tu as sauvé ce qu'il y avait de meilleur en moi... et pour moi.

MADEMOISELLE HESSEL

Avais-je rien voulu d'autre?

LE CONSUL BERNICK

Oui, avais-tu,... ou n'avais-tu pas? Je ne parviens pas à te bien comprendre.

MADEMOISELLE HESSEL

Hm !...

LE CONSUL BERNICK

Donc, pas de haine? Pas de vengeance? Pourquoi es-tu revenue ici?

MADEMOISELLE HESSEL

Vieille amitié ne rouille pas.

LE CONSUL BERNICK

Lona !

MADEMOISELLE HESSEL

Lorsque Johan m'a raconté cette histoire du mensonge, je me suis juré à moi-même : le héros de ma jeunesse sera libre et vrai.

LE CONSUL BERNICK

Oh ! combien peu l'être pitoyable que je suis a mérité cela de toi !

MADEMOISELLE HESSEL

Oh ! nous autres femmes, si nous demandions selon nos mérites, Karsten !...

(Le chef de chantier Aune arrive avec Olaf par le jardin.)

LE CONSUL BERNICK, *allant à lui.*

Olaf !

OLAF

Père, je te promets que jamais plus...

LE CONSUL BERNICK

... tu ne te sauveras?

OLAF

Oui, oui, je te le promets, père.

LE CONSUL BERNICK

Et moi, je te promets que tu n'en auras jamais motif. Désormais tu pourras grandir, non pas comme l'héritier de l'œuvre de ma vie, mais comme celui qui a l'œuvre de sa propre vie en perspective.

OLAF

Et je pourrai devenir ce que je voudrai?

LE CONSUL BERNICK

Oui ,tu le pourras.

OLAF

Merci. Alors, je ne veux pas être un soutien de la société.

LE CONSUL BERNICK

Non? Pourquoi pas?

OLAF

Non, je crois que ça doit être ennuyeux.

LE CONSUL BERNICK

Tu deviendras toi-même, Olaf; et le reste ira comme il pourra... Et vous, Aune...

AUNE

Je sais, monsieur le consul; je suis congédié.

LE CONSUL BERNICK

Nous restons ensemble, Aune; et pardonnez-moi...

AUNE

Comment? Le bateau ne part pas ce soir.

LE CONSUL BERNICK

Il ne partira pas non plus demain. Je vous ai donné un délai trop court. Le bateau doit être examiné plus à fond.

AUNE

Bien, monsieur le consul... et avec les nouvelles machines!

LE CONSUL BERNICK

C'est ce qu'il faut. Mais à fond et en conscience. Il ne manque pas de gens chez nous qui ont besoin de complète et consciencieuse réparation. Eh bien! bonne nuit, Aune.

AUNE

Bonne nuit, monsieur le consul,... et merci, merci!

(Il sort à droite.)

MADEMOISELLE BERNICK

Maintenant les voilà tous partis.

LE CONSUL BERNICK

Et nous sommes seuls. Mon nom ne flamboie plus en lettres de feu ; toutes les lumières sont éteintes aux fenêtres.

MADEMOISELLE HESSEL

Désirerais-tu les voir rallumées?

LE CONSUL BERNICK

Pour rien au monde. Jusqu'où ai-je été ! Vous serez épouvantés, quand vous le saurez. Maintenant il me semble que je suis revenu à moi après un empoisonnement. Mais, je le sens,... je peux redevenir jeune et bien portant. Oh ! venez plus près,... tout près de moi. Viens, Betty ! Viens, Olaf, mon garçon ! Et toi, Marta ;... je ne t'ai pas vue, au cours de toutes ces années, il me semble.

MADEMOISELLE HESSEL

Non, je le crois bien ; vous avez des âmes de vieux garçons, dans votre société ; vous ne voyez pas la femme.

LE CONSUL BERNICK

C'est vrai, c'est vrai ; et c'est précisément pourquoi,... oui, Lona, c'est bien décidé,... tu ne nous quittes plus, Betty et moi.

MADAME BERNICK

Non, Lona, il ne faut pas nous quitter !

MADEMOISELLE HESSEL

Non, comment pourrais-je me justifier de vous quitter, jeunes gens qui allez entrer en ménage? Ne suis-je pas

mère adoptive? Moi et toi, Marta, nous les deux vieilles tantes... Qu'est-ce que tu regardes?

MADEMOISELLE BERNICK

Comme le ciel s'éclaircit. Comme la mer est brillante. *Le Palmier* a de la chance.

MADEMOISELLE HESSEL

Et le bonheur à bord.

LE CONSUL BERNICK

Et nous... nous avons une longue journée de travail sérieux devant nous ; moi surtout. Mais qu'elle vienne ; restez seulement serrées contre moi, vous, vraies femmes fidèles. Cela aussi, je l'ai appris ces jours-ci : c'est vous, femmes, qui êtes les soutiens de la société.

MADEMOISELLE HESSEL

Alors c'est une sagesse fragile que tu as apprise.

(Elle lui met la main fortement sur l'épaule.)

Non, vois-tu ; l'esprit de vérité et de liberté,... voilà les soutiens de la société.

ÉBAUCHES ET VARIANTES

I

NOTES POUR LA COMÉDIE

(1870)

Le ton dominant à travers tout doit être les femmes comme craintives au milieu de l'activité masculine, qui, avec ses buts mesquins, s'étale avec une assurance à la fois agaçante et impérieuse.

Les personnages principaux doivent être : 1. La vieille dame aux cheveux blancs, la mère, lucide, paisible, dûment instruite par le combat de la vie ; 2. Son fils, l'officier de marine, qui a passé dix ans en service étranger ; la crainte de lier son existence par des obligations l'en a chassé ; il rentre maintenant au foyer avec un désir inquiet de repos ; 3. Son second fils, l'armateur, le grand homme d'affaires, qui siège dans de nombreuses commissions et a des fonctions très diverses. Il y a en lui du mépris pour l'idéal, et il l'exprime surtout contre sa femme, parce qu'elle est la plus exigeante ; 4. La femme de l'armateur, beauté que l'on fêtait quand elle était jeune fille, pleine de poésie, mais aussi d'amertume et de déception ; ses exigences sont, en un sens, excessives, ou le paraissent ; 5. Sa sœur, qui ne voit pas encore clair en elle-même ; grandie avec l'admiration muette de l'absent ; 6. Leur père, vieux capitaine de navire marchand, puis négociant ; idées bornées, mais de l'humour. — Autour de ceux-là se groupent les autres ; jeunes filles qui aspirent à vivre, mais déjà étouffées ou déprimées par les conditions de vie trop étroites ; — jeunes gens hésitants, jeunes, partagés entre la vie et les affaires. Un jeune fondé de

pouvoir, licencié en droit, fiancé avec la sœur. L'officier de marine amoureux d'elle. La mère intervient entre eux. Une faute commise au détriment de l'autre exige expiation ; une mère ne doit pas être dérangée dans son action par une question à côté. Il triomphe des préjugés ; la femme est libérée, mais il remporte la victoire sur lui-même en donnant l'éveil à son rival. Il part. La mère : Oh ! chers enfants, il n'est qu'une pleine victoire en ce monde, — la victoire sur soi-même ! [*Biffé :* La mère (souriant). — Chère enfant, sais-tu quelle est la plus grande victoire? Elle. — Non? Quelle est la plus grande victoire? La mère. — La victoire sur soi-même...)] Aux personnages il faut ajouter l'ami du négociant, le vieil ancien capitaine de navire marchand ; ses filles sont parmi les jeunes filles. Parmi les personnages secondaires, se trouvent deux fonctionnaires, qui ne font rien pour élever le niveau de la société. La vie de la petite ville les a depuis longtemps hébétés.

(La mère. — Oh ! chers enfants, il n'y a qu'une pleine victoire au monde. Elle. — Qu'est-ce que c'est que cette victoire? La mère. — Oui, peux-tu deviner?

Ou bien : La mère. — Il a gagné, comme il le doit.

Elle. — Lui? Mais il a perdu.

La mère. — Chère enfant, c'est justement la plus complète victoire.

Dans la petite ville, par son retour, l'officier de marine n'a pas tardé à faire sensation. Mais c'est surtout dans le milieu des jeunes dames et parmi la jeunesse en général. Qu'il ait ainsi causé un mécontentement dans le cercle des bons bourgeois est naturel. Une grande promenade à cheval a eu lieu et a choqué ; il est maintenant question d'une grande expédition à voile, le nouveau cotre de l'officier en tête, toutes les barques avec drapeaux ; et la nuit, après un bal en forêt, retour avec lumières et musique ; dames et messieurs en costumes marins. Opposition furieuse des bourgeois ; d'abord plaisanterie, l'af-

faire devient sérieuse. Elle renferme un sens caché ; une sorte de symbole, la libération de toutes les convenances mesquines ; une vie nouvelle libre et belle. C'est autour de cela que tourne la pièce. L'affaire et la position des gens éclairées sous tous les aspects.

II

PLANS ET NOTES, ETC., POUR LA COMÉDIE

(13 octobre 1870)

Après beaucoup d'années il est revenu au pays et maintenant il met la petite ville sens dessus dessous. Il a toujours été un chercheur d'aventures. Contradictions dans son caractère ; repos, repos ! Il est las. Puis, de nouveau, de gaies fantaisies. Une grande promenade à cheval avec toutes les jeunes dames de la ville a été organisée, qui a beaucoup choqué ; au dernier moment la plupart ont manqué et la famille la plus proche et deux autres y ont seules pris part. Le digne frère aîné aux nombreux postes de confiance est navré de tous les bavardages dont sa respectable maison est l'objet. Il y a dans ce personnage un trait démoniaque de discrétion. — La mère aux belles boucles grisonnantes sous le fichu de dentelles. — La femme prodigieusement impatiente. — La sœur à l'âme forte, saine et profonde, avec son secret si fidèlement gardé. — La fille adoptive de seize ans, pleine d'idées romanesques, vivant dans l'attente.

III

SOMMAIRE

1er acte

Un salon ouvert sur le jardin dans la maison du « grand magnat de l'industrie ». Les dames de la ville sont réunies, occupées à des ouvrages à la main au profit des personnes

« moralement perverties ». Le professeur du lycée a fait la lecture aux dames dans un livre d'édification. Au fond, le propriétaire d'usine en conversation d'affaires avec des gens influents de la ville et des environs. Scène violente avec Valborg, qui trouve ici la vie intenable et veut retourner chez sa mère. Le négociant arrive triomphant parce que la construction du nouveau chemin de fer semble pouvoir aboutir. La conversation fournit des renseignements sur toutes sortes de faits antérieurs. « Le vieux blaireau » entre et parle du vaisseau avarié. Qui est le capitaine? Arrivée du vapeur. Le capitaine entre et est reconnu. Olaf arrive de l'école ; dit que tante Lona est sur le vapeur. Surprise générale et sentiments divers. Elle paraît à la porte du jardin au moment où le rideau tombe.

2e acte

Les revenants causent un remue-ménage dans la ville. Bruits au sujet de la grande fortune du capitaine et de l'ancien scandale avec la mère de Valborg. Le professeur du lycée commence à penser à se fiancer avec Valborg. Commencement de conflit entre le propriétaire d'usine et le capitaine.

3e acte

On est informé de fautes commises dans la réparation du bateau. Les fiançailles sont déclarées et célébrées. Le capitaine se résout à quitter le pays. Nouvelles informations du chantier. Le propriétaire d'usine hésitant ; provisoirement on ne dira rien.

4e acte

Entente secrète entre le capitaine et Valborg. La construction du chemin de fer assurée. Grandes ovations. Fuite d'Olaf avec les partants. Catastrophe finale.

PERSONNAGES

BERNICK, *négociant, propriétaire de forêts et d'usine.*
MADAME BERNICK, *sa femme.*
LA COLONELLE BERNICK, *sa mère.*
MARGRETE, *fille de la colonelle.*
MADS TÖNNESEN, *armateur et constructeur.*
EMIL [*remplacé par* HILMAR] TÖNNESEN, *son fils.*
RÖRLUND, *professeur au lycée.*
MADAME [1] DORF, *ancienne actrice.*
DINA, *sa fille.*
MADEMOISELLE HESSEL.
LE CAPITAINE JOHN TENNYSON.
EVENSEN, *précepteur.*

IV

1er acte

Scène d'introduction. Allusions aux nombreux projets de Bernick. La vie de la ville, autrefois mondaine. Le départ de Lona Hessel. Les dames sortent sur l'escalier du jardin pour boire le café du matin. Paroles échangées entre le professeur et Dina, qui, la veille au soir, a été voir sa mère en cachette. Hilmar Tönnesen entre. Bernick et le vieux Tönnesen viennent de la gauche avec quelques-uns des meilleurs hommes de la ville, tous effarés par le projet de Bernick de construire un chemin de fer. Grande scène de lutte entre les avis divers. Bernick expose ses vues supérieures et les devoirs de l'individu envers la société. Arrivée du vapeur. Olaf arrive avec Mlle Hessel, qui dit que le capitaine Tennyson était à bord.

(1) Ibsen a écrit Madam Dorf, tandis que Mme Bernick est dite Fru Bernick. Madam était un titre inférieur, et il était donné aux actrices mariées à moins que la qualité de leur mari ne leur donnât droit au titre de Fru.

2e acte

Une partie du jardin de la maison de Bernick, avec la rue et les maisons alignées au fond. Dina dans le jardin ; Hilda et Netta remontent la rue ; elles questionnent sur l'Américain ; bruits étranges qui courent. Bernick et Knap entrent par la gauche au premier plan ; il faut aller chercher le maître charpentier ; Knap sort par la porte du jardin. Le négociant Sandstad passe ; conversation avec B., bruits de l'achat par une compagnie anglaise de tous les grands domaines dans la haute région. Sandstad s'en va. Le vieux Tönnesen vient avec ses deux fils. Tous les trois montent l'escalier du jardin vers les dames. Bernick et le maître charpentier Aune. Celui-ci sort. Les précédents reviennent avec toutes les dames et le professeur plus Mlle Hessel Le professeur se déclare à Dina ;

NOTES

Mmes R. et H. songent d'abord au professeur pour leurs filles ; après ses fiançailles elles visent l'Américain.

V

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

1er acte

Scène d'introduction : l'association des dames réunie dans la maison du négociant ; le professeur est là.

Hilmar Tönnesen entre ; Dina va chercher le café ; les dames sortent peu à peu sur le balcon.

Le vieux Tönnesen entre ; lui et Hilmar sortent.

Le négociant et les marchands entrent ; ils sortent.

VI

1er acte

(Salle chez le négociant.)

Les rapports avec Aune sont préparés. L'association des dames. Dina et le professeur. Hilmar et ensuite le vieux Tönnesen. Le négociant et les notables de la ville ; l'affaire du chemin de fer ; l'exposé du négociant. Le retour du capitaine américain et de Mlle Hessel, etc.

2e acte

(Le jardin du négociant.)

Le négociant et sa femme dans le jardin. Ensuite les dames. Aune est dégradé. Bruits des grands achats de terrains dans la région. Le professeur entre. Le vieux Tönnesen avec ses deux fils. Lona Hessel. Johan et le million. Conflit. Le professeur se déclare à Dina.

3e acte

(Promenade sur la côte.)

Johan, Olaf et les jeunes filles plus Marta. Johan et Marta ; explication entre eux. Johan et le négociant ; les vieilles histoires sont mentionnées. Le fondé de pouvoir confie au négociant les observations qu'il a faites sur le chantier ; le négociant ira voir lui-même. On décide la grande fête à la campagne ; difficultés du côté du chemin de fer.

4e acte

(Dans le parc.)

La grande fête à la campagne a lieu. Nombreuses gens de la ville et des environs. Le négociant sur le point de porter plainte contre Aune. Johan menace de révéler les histoires de jeunesse.

VII

SECOND ACTE

1.) Le négociant et le fondé de pouvoir Krap. (Celui-ci sort à gauche.)

2.) Le marchand Sandstad et le négociant. (Sandstad sort.)

3.) Le négociant et Mme Bernick ; puis Dina.

4.) Les précédents ; Mme Rummel et Mme Holt.

5.) Les précédents et le professeur.

6.) Les précédents ; John Tennyson.

7.)

VIII

Manuscrit composé de six cahiers numérotés, dont les cinq premiers contiennent le brouillon du premier acte, d'une écriture soignée, avec des corrections introduites plus tard. Le sixième cahier, où le second acte est commencé, porte sur la première page la date : 3.1.76.

P. 125, l. 14-18. — Dans la salle — — Dina Dorf.] Dans un fauteuil au bout de la table à gauche est assise la préfète Bernick, belle vieille dame aux boucles blanches pendantes, qui porte des lunettes à écran vert, et tricote. A côté d'elle est assise sa fille Marta Bernick ; ensuite Mme Rummel, Mme Bernick jeune, Mme Salvesen, Mme Holt, ainsi que Mlles Netta Holt et Hilda Rummel. Dina Dorf, pour qui il n'y a pas de place à la table, est assise sur un tabouret bas derrière la préfète.

L. 23-25. — à tranches dorées — — un arc] dans lequel il vient de faire la lecture.

P. 126, l. 1. *P.* 127, l. 27. — *Manque.*

P. 127, l. 28. *P.* 130, l. 1. — Rörlund. — Eh bien ! mesdames, je pense que nous nous arrêterons à ce chapitre pour aujourd'hui. (Il met une marque dans le livre et le ferme.)

Madame Rummel. — Dieu que c'est charmant, des livres comme ça, qu'on ne comprend pas bien...

RÖRLUND. — Comment cela?

MADAME RUMMEL. — Oui, je veux dire,... dont on ne saisit pas tout de suite le sens...

MADAME SALVESEN. — ...et auxquels il faut réfléchir...

MADAME HOLT. — ...et qu'il faut lire plusieurs fois.

MADAME BERNICK (le regard fixe). — Oui, un pareil livre donne vraiment beaucoup à réfléchir.

RÖRLUND (rapprochant sa chaise des dames). — On peut dire que c'est un livre pour tout le monde. Ce n'est ni complètement poésie ni complètement philosophie ; et ce n'est pas complètement non plus un livre de dévotion. C'est en quelque sorte un peu de tout. [*Les deux dernières phrases sont corrigées en :* Il effleure les divers champs de l'existence.] Et tout cela tenu dans un doux sentiment religieux. J'estime que des livres de ce genre doivent trouver place au palais comme dans la cabane, dans la cabane comme au palais. Et ils s'y trouvent aussi. Dieu merci,... notre peuple est encore solide sur ce point.

MADAME BERNICK. — Chez nous il serait sûrement resté longtemps sans bouger de la bibliothèque, si vous n'aviez pas...

RÖRLUND. — Votre mari ne lit pas beaucoup, je crois?

MADAME BERNICK. — Oh ! comment en aurait-il le temps?

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Il ne faut pas dire que Karsten ne lit pas beaucoup, Betty...

MADAME BERNICK. — Je voulais dire qu'il ne lit pas cette sorte de livres.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Mon fils lit énormément, monsieur le professeur. Mais surtout des ouvrages d'économie politique et tout ce qui peut lui servir.

MADAME BERNICK. — Oui, et ça, ce n'est pas bon pour nous. Aussi est-ce

P. 130, l. 5. — Puis-je mieux employer une heure creuse? J'estime que le travail manuel doit toujours être assaisonné de bonne lecture, surtout quand le travail a un tel but qu'ici.

L. 9. — *L'indication scénique manque.*

L. 12. — *Après :* de bon cœur?] C'est bien aussi ce qu'il faut.

L. 24-*P.* 131, l. 10. — Il s'agit — — sombrent.] Épreuves et tribulations sont une bonne école. Je suis sûr, madame la préfète, qu'une lumière à la fois plus pure et plus belle vous est apparue à mesure que votre vue physique diminuait.

La préfète Bernick. — Hélas ! ne parlez pas de cela, monsieur le professeur. Je dois avouer que souvent je suis attachée au monde à tel point que je renoncerais à la lumière intérieure si par là je pouvais recouvrer la vision extérieure.

Rörlund. — Nous avons tous de pareils moments de faiblesse. Il s'agit alors d'être sur ses gardes. Et, en vérité, madame la préfète, qu'avez-vous perdu, en somme? N'avez-vous pas plutôt gagné une barrière entre vous et le monde? Ne vous trouvez-vous pas bien ici dans un cercle d'amis chers et compatissants?

P. 132. — *Après la l.* 3] La préfète Bernick. — Qui cela peut-il être?

Madame Bernick. — Je ne sais pas du tout...

La préfète Bernick. — Mais c'est ton père qui parle si haut, Betty !

Madame Bernick. — Oui, il me semble aussi...

L. 16-*P.* 134, l. 9. — Est-il encore là?

Madame Bernick. — Qui?

Hilmar Tönnesen. — Le vieux.

Madame Bernick. — Oui, j'entends que père est là avec Bernick. Je ne savais pas...

Hilmar Tönnesen. — Si je pouvais comprendre ce qu'ils lui veulent...

Madame Bernick. — Qu'est-ce donc au juste...?

Hilmar Tönnesen. — Tu ne le sais pas?

Madame Bernick. — Non, je ne sais rien.

Hilmar Tönnesen. — Tu ne sais pas que Bernick a convoqué une conférence pour le chemin de fer?

Madame Bernick. — Vraiment?

La préfète Bernick. — Karsten a...?

Madame Rummel. — Pour le chemin de fer?

Madame Salvesen. — M. Bernick va-t-il construire un chemin de fer?

Madame Holt. — Non, voyez-vous que nous ayons un chemin de fer ici !

Rörlund. — Oh ! espérons qu'il faudra du temps.

Madame Bernick. — Mais qu'est-ce que père disait de cela?

Hilmar Tönnesen. — Penses-tu qu'il ait rien dit? Il n'avait sûrement aucune idée de la question qu'on allait discuter. Mais je l'ai su par le gérant Knap. Une liste a circulé, a été envoyée au marchand Sandstad, au marchand Rasmussen — Rasmussen du coteau, — et au marchand Vigeland, — oui, et puis au vieux. Dieu sait pourquoi il devait en être.

Madame Rummel. — Ce sont les hommes riches de la ville, monsieur Tönnesen !

Hilmar Tönnesen. — Oui, si l'argent pouvait faire l'affaire, ça irait peut-être ; mais il faut aussi du discernement, et c'est là une denrée qui n'est pas commune ici dans le patelin ;... oui, je veux dire parmi les commerçants, bien entendu !

Madame Rummel. — Non, je ne peux presque pas m'imaginer cela, madame Holt !

Madame Holt. — Que nous aurions un chemin de fer ici !

Hilda Rummel. — Alors nous pourrions monter en chemin de fer le dimanche !

Rörlund. — Le dimanche?

Hilda Rummel. — Non, je voulais dire en semaine.

La préfète Bernick. — Considéreriez-vous cela comme positivement dangereux, monsieur le professeur, si nous avions un chemin de fer?

Rörlund. — Non, je ne le considérerais pas du tout comme absolument dangereux. Le danger dépendrait de tant d'autres causes. De nos jours, d'ailleurs, on ne peut pas vivre à l'écart, même si on le voulait. Et cette ville-ci est déjà de façons si

multiples en relation avec le monde extérieur et en contact avec maintes et maintes choses qui ne sont pas comme elles devraient être. [*Biffé :* Ce qui importe, ce n'est pas une tentation de plus ou de moins, madame la préfète. Nous en avons assez déjà,... ici comme ailleurs.] Non, il nous faut chercher abri et protection en nous-mêmes ; et avant tout, bien entendu, dans... ; enfin, cela va de soi.

HILMAR TÖNNESEN. — Oui, je voudrais bien voir qu'ils puissent nous construire [*corrigé en :* qu'ils se mettent à bavarder sur] un chemin de fer. Ce serait au moins une distraction.

RÖRLUND. — Oh ! des distractions, il me semble qu'elles ne manquent pas ici.

HILMAR TÖNNESEN. — Oui, c'est bien possible. Mais je reste là et je fume. Je prie ces dames de m'excuser. (Il remonte au fond.)

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Oh ! vous pouvez bien fumer ; il me semble que c'est un bon cigare.

HILMAR TÖNNESEN. — Non, c'est un très mauvais cigare ; on ne trouve pas de bons cigares dans la ville. C'est encore là un des agréments de la vie des petites villes. [*Biffé :* (Il feuillette le livre du professeur.) « Un instant de repos dans le sein de la nature. » Qu'est-ce que c'est que ces fadaises?

MADAME BERNICK. — Mon Dieu, Hilmar, il ne faut pas dire cela ! Tu n'as sûrement pas lu ce livre.

HILMAR TÖNNESEN. — Non ; et je n'ai pas non plus l'intention de le lire.]

P. 134, l. 23-*P.* 139, l. 13. — hier soir pour ma maladie, et alors j'ai rencontré Evensen. Nous sommes montés au club et nous y sommes restés jusqu'à minuit et demi. Evensen a parlé d'un voyage de découverte au pôle Nord. Il a une imagination prodigieuse, ce garçon-là.

MADAME RUMMEL. — Oui, ça ne vous a sûrement pas fait de bien.

HILMAR TÖNNESEN. — Non, j'ai passé toute la nuit à me retourner dans un demi-sommeil, et j'ai rêvé que j'étais poursuivi par un morse dégoûtant. Aïe, voilà qu'il crie encore !

LES DAMES. — Qui est-ce qui crie?

HILMAR TÖNNESEN. — Le vieux Tönnesen, naturellement. Il ne peut jamais baisser la voix, et ça me rend toujours si nerveux.

RÖRLUND. — Les autres ne la baissent pas non plus, il me semble. Je crains que M. Bernick ait un rude combat à soutenir.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Quand mon fils veut quelque chose, il est homme à en venir à bout, monsieur le professeur !

MADAME RUMMEL. — Oui, et il l'a bien souvent montré. C'est M. Bernick que nous devons remercier pour les canalisations d'eau et le nouvel éclairage des rues...

MADAME HOLT. — ... et un pavage convenable et les plantations d'arbres sur la place !

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Oui, grand Dieu, que de changements se sont produits dans cette ville ! Quand je pense au temps de ma jeunesse...

MADAME BERNICK. — Oh ! rappelez-vous seulement il y a douze ou quatorze ans. Et ce n'est pas seulement l'aspect extérieur qui est changé, mais la vie intérieure peut-être encore davantage. Dieu, quelle vie on menait alors ici ! On avait alors l'association des bals et la société musicale...

MARTA. — Et la société dramatique ; je me la rappelle bien.

MADAME RUMMEL. — Oui, c'est là que votre pièce a été jouée, monsieur Tönnesen.

[*Ajouté après coup :* HILMAR TÖNNESEN. — Oh ! peuh... !]

MADAME SALVESEN. — La pièce de M. Tönnesen? N'est-ce pas dans cette pièce que vous m'avez raconté avoir joué la maîtresse, madame Rummel?

MADAME RUMMEL (avec un coup d'œil vers Rörlund). — Moi? Je ne m'en souviens vraiment pas, madame Salvesen. Mais je

me rappelle bien toutes les bruyantes réunions mondaines dans les familles.

MADAME HOLT. — Oui, je me rappelle même des maisons où il y avait deux grands dîners par semaine.

MADAME BERNICK. — Et l'été, nous avions des promenades à la voile et dans la campagne.

RÖRLUND. — Et cela, même le dimanche, à ce que je me suis laissé dire.

MADAME BERNICK. — Oui, dans ce temps-là, on ne s'y entendait pas mieux. On trouvait même cela tout à fait amusant.

RÖRLUND. — Enfin, pour l'homme simple, ces choses-là sont amusantes. Mais nous devons tâcher de nous en passer, madame Bernick.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Je dirai d'ailleurs qu'il y avait beaucoup de contingences qui, en quelque sorte, nous excusaient.

RÖRLUND. — Excusaient...?

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Oui, si elles ne nous excusaient pas, du moins, elles... enfin ; dans ce temps-là, les hommes étaient peu occupés, et nous autres femmes, presque moins encore. Nous avions la maison à diriger, c'était tout. Aucune de nos associations n'existait alors. Avant votre arrivée on ne songeait à rien de ce genre.

MADAME BERNICK. — Et pourtant il y avait aussi des gens sérieux parmi nous, dans ce temps-là aussi.

RÖRLUND. — Il y en avait vraiment? Et qui était-ce donc?

MADAME BERNICK. — Oh ! plusieurs.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Betty pense surtout sans doute à Lona Hessel.

RÖRLUND. — Hessel? Est-ce la demoiselle Hessel qui vit à l'étranger?

MADAME BERNICK. — Oui ; elle y a vécu longtemps ; c'est depuis le....

RÖRLUND. — Combien de temps, dites-vous?

MADAME BERNICK. — Non, je ne peux pas me rappeler exactement.

MADAME RUMMEL. — Mon Dieu, madame Bernick, ne vous souvenez-vous pas qu'elle est partie précisément au moment de votre mariage?

MADAME BERNICK. — Non, je ne m'en souviens vraiment pas.

MADAME HOLT. — Elle doit vaguer çà et là, en Allemagne, en France et en Italie.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Oui, voilà des années que nous n'avons eu de ses nouvelles. Elle avait une lointaine parenté avec feu mon mari, monsieur le professeur. Mais elle n'écrit jamais. Dieu sait si elle a trouvé le calme quelque part.

RÖRLUND. — J'en doute, madame. Le calme, si nous ne l'avons pas en nous, nous ne le trouvons pas au dehors. Et surtout pas à l'étranger. Nous voyons tous les jours, par les journaux et les revues, où l'on en est au dehors. Doute et germes de désordre de tous les côtés ; esprits inquiets, incertitude sous tous les rapports ; désagrégation dans les familles et désirs de bouleversement dans la grande société. Non, ici, chez nous, nous pouvons remercier Dieu d'avoir la vie telle que nous l'avons. L'ivraie pousse ici parmi le bon grain, c'est vrai ; mais nous vivons du moins sur un sol où il peut pousser quelque chose, que cela tourne bien ou mal... C'est pourquoi je doute fort, comme je le disais, que Mlle Hessel ait trouvé là-bas, dans les pays lointains, la paix, si c'est cela qu'elle cherchait.

MARTA. — Oui, nous verrons cela, peut-être, plus tôt qu'on ne le pense.

MADAME HOLT. — Oui, qui est-ce qui a dit qu'elle reviendrait cet été?

MADAME BERNICK. — Oh ! on l'a dit si souvent. Cela n'arrivera sûrement pas.

MARTA. — Cela pourrait bien être sérieux cette fois-ci.

[*Biffé :* LA PRÉFÈTE BERNICK. — Tu sais sûrement quelque chose, enfant ; on le sent, à t'entendre.

MARTA. — Non, vraiment, je ne sais rien ; mais je m'imagine...

RÖRLUND. — Secrets du télégraphe ! Nous ne devons pas scruter davantage.]

MADAME RUMMEL. — Bon, si elle revient cet été, elle trouvera certes de grands changements ! Elle est partie justement à la pire époque, lorsque la ville était comme bouleversée. C'était l'hiver où la troupe de comédie Möller était ici. Vous rappelez-vous, madame Bernick, ils jouaient dans la salle de Holm, le fabricant de voiles?

MADAME BERNICK. — Oui, c'est bien possible.

MADAME HOLT (jetant des coups d'œil sur Mme Rummel). — Hm !... hm !

MADAME RUMMEL (sans la voir). — Non, c'est bien certain ! Oh ! je me le rappelle aussi nettement que si c'était hier. Oui, cet hiver-là il y a eu du bruit dans la ville. N'est-ce pas en cette année que...?

MADAME HOLT (comme précédemment). — Hm !

MADAME RUMMEL (s'en aperçoit). — Non, c'est vrai... Je

MADAME BERNICK. — Mais n'allons-nous pas plutôt...

MADAME SALVESEN. — Oui, qu'est-ce qu'il en est au juste des folles histoires de ce temps-là? Je suis si nouvelle dans cette ville que je ne comprends pas du tout...

P. 139, l. 26-30. — Eh bien ! le travail va cesser pour aujourd'hui. Viens que je t'aide, chère mère. Si vous voulez bien, mesdames... (Elle et le professeur conduisent la préfète à la véranda. Les autres dames se sont levées et posent leur ouvrage bien rangé sur la table du salon.)

P. 140, l. 17-19. — MADAME SALVESEN. — Mais, miséricorde, qu'est-ce qu'il y a?

P. 141, l. 11. — L'étudiant] le licencié

L. 12-20. — MADAME HOLT. — Non, pas lui, madame Salvesen. Il y avait un autre frère...

Madame Rummel. — ... le frère perdu...

Madame Holt. — ... le plus jeune fils du vieux Tönnesen ; un qui était marin. Il a filé en Amérique.

Madame Salvesen. — Et c'est lui qui a eu une vilaine histoire?

L. 25-*P*. 147, l. 20. — Ça s'est passé avec la mère de Dina.

Madame Salvesen. — Oh ! non, oh ! non ; quel malheur que je n'aie pas su...

P. 148, l. 11-12. — je ne veux — — son ouvrage.] je suis loin d'avoir fini. (Elle prend son travail de couture et s'assied à droite, le dos contre le bout de la table.)

L. 22-28. — Dina. — Vous le savez bien.

Rörlund. — Croyez-vous qu'il y ait quelqu'un qui dise du mal de... d'une personne absente?

Dina. — Je ne crois pas du tout qu'elles parlent d'une personne absente.

Rörlund. — Bon, et alors?

Dina (d'une voix frémissante). — Je sais qu'elles pensent à elle... toutes.

Rörlund. — Pensent du mal?

Dina. — Non !

Rörlund. — Alors, vous voyez bien !

Dina. — Elles font pis.

Rörlund. — Qu'est-ce qui est pis?

Dina. — Oh ! je le sais bien ; elles la prennent en pitié.

Rörlund. — C'est cela que vous appelez pis?

Dina. — Oui.

P. 149, l. 12-*P*. 151, l. 4. — Rörlund. — Vous croyez que cela ne servirait à rien?

Dina. — Non.

Rörlund. — Et pourquoi croyez-vous que cela ne servirait à rien?

Dina. — Vous le savez bien.

Rörlund. — Non, je ne le sais pas. Dites-le moi.

DINA (le regarde fixement). — C'est que j'appartiens aux gens moralement corrompus.

RÖRLUND. — Fi !

DINA. — Moi et ma mère appartenons aux gens moralement corrompus.

RÖRLUND. — Personne, certainement, ne vous l'a dit dans cette maison.

DINA. — Non, mais ils le pensent.

RÖRLUND. — J'ai déjà souvent observé chez vous cette défiance. Est-elle en rapport avec le fait que vous prenez parfois des voies obscures?

DINA. — Que voulez-vous dire par là?

RÖRLUND. — Où étiez-vous, tard, hier soir, Dina?

DINA (penchée sur son travail). — Vous savez cela aussi?

RÖRLUND. — Où étiez-vous?

DINA. — Chez moi.

RÖRLUND. — Chez vous? Vous voulez dire, sans doute, chez votre mère?

DINA. — Oui.

RÖRLUND. — Je croyais que, chez vous, c'était ici?

DINA. — Oui, on m'a prise dans cette maison.

RÖRLUND. — A la condition que vous n'iriez pas voir votre mère.

DINA. — Oui.

RÖRLUND. — Et vous l'avez promis?

DINA. — Oui.

RÖRLUND. — Et vous allez la voir quand même?

DINA. — Oui.

RÖRLUND. — Malgré votre promesse?

DINA. — Je suis comme ça.

RÖRLUND. — Pourquoi faites-vous cela?

DINA. — C'est plus amusant chez elle.

RÖRLUND. — Vraiment? Et comment trouvez-vous que c'est ici?

DINA. — Tout le monde est bon pour moi.

RÖRLUND. — Et toutes ces occupations, ces sérieux efforts,... vous y prenez part volontiers?

DINA. — Oui.

RÖRLUND. — Pourquoi, au juste?

DINA. — Parce que vous le désirez.

RÖRLUND. — Vous faites volontiers quelque chose pour moi?

DINA. — Oui, je le fais volontiers.

RÖRLUND. — Pourquoi?

DINA. — Parce que vous êtes tellement plus parfait que les autres.

RÖRLUND. — Qu'est-ce qui vous le fait penser?

DINA. — C'est parce que vous m'avez appris tant de jolies choses.

RÖRLUND. — Jolies? Appelez-vous les vérités de la religion de jolies choses?

DINA. — Oui.

P. 151, l. 15-*P.* 168, l. 29. — Hm ! Écoutez, Dina, je voudrais vous dire... Ah ! voilà qu'ils viennent.

(Il remonte vers la terrasse. A ce moment le vieux Tönnesen sort bruyamment du bureau de Bernick.)

MADS TÖNNESEN (à la porte). — Non, non, non, vous dis-je ! C'est inutile, vous dis-je ! Maintenant je m'en vais, aussi vrai que je m'appelle Mads Tönnesen. (Il sort en claquant la porte.)

HILMAR TÖNNESEN (en même temps à Mme Bernick. — Le voilà. Adieu. (Il veut se dépêcher de sortir à droite.)

MADS TÖNNESEN. — Hilmar ! Mon fils Hilmar, attends, nous sortirons ensemble. Tu aurais dû être là et entendre ton beau-frère. Que le diable m'emporte si j'ai jamais rien entendu d'aussi fou !

HILMAR TÖNNESEN. — Chut ! ne lance pas d'aussi vilains jurons. Ne vois-tu pas que la préfète est sur la terrasse?

MADS TÖNNESEN. — Tiens, la vieille dame est là. (Il s'approche.) Bonjour madame.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Bonjour, Tönnesen. Où en est le chemin de fer?

MADS TÖNNESEN. — Ça n'aboutira pas, madame. Il veut le construire avec notre argent ; je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Allons, il le construira sans doute aussi avec son propre argent.

MADS TÖNNESEN. — Oui, de son argent il fera ce qu'il voudra ; il en a suffisamment ; et il l'a aisément acquis. Mais moi, madame, qui ai débuté avec rien dans les pattes...

HILMAR TÖNNESEN (toujours près de la sortie.) — Mains...

MADS TÖNNESEN. — Je dis pattes, mon fils Hilmar. Fichtre oui, qu'elles étaient vides, et elles étaient sales aussi...

HILMAR TÖNNESEN. — Aïe ! aïe !

MADS TÖNNESEN. — Mais c'est l'honneur du travail, madame, et avec ces pattes-là, je tiens ferme ce pour quoi j'ai rudement sué...

HILMAR TÖNNESEN. — Aïe ! aïe ! aïe !

MADS TÖNNESEN. — Oui, oui, je sais bien que les gens dans la ville me donnent un sobriquet et m'appellent le blaireau ; mais le blaireau leur montrera qu'il a des griffes ! Est-ce vrai, mon fils Hilmar?

HILMAR TÖNNESEN. — Oui, mais viens ; viens maintenant !

MADS TÖNNESEN. — Un chemin de fer ! Comme si je ne savais pas comment ça se passe dans les chemins de fer. Quand un jeune homme, là-bas, en Amérique, s'installe à bord d'un chemin de fer, il est parti pour toujours... Mais pourquoi diable ne viens-tu pas, Hilmar ! Je suis sûr que le dîner est sur la table depuis longtemps, et tu restes là et me retiens à bavarder !... Adieu, madame ; adieu, Betty ; adieu, tout le monde.

(Le vieux Tönnesen et son fils sortent à droite. Au même moment, les commerçants Sandstad, Rasmussen et Vigeland entrent, venant du bureau à droite, suivis du négociant Bernick, qui tient à la main un paquet de papiers.)

BERNICK. — Oui, messieurs, je ne considère pas cela comme un refus définitif. Emportez au moins chez vous mes papiers, et essayez d'examiner de plus près mes calculs.

SANDSTAD. — A vrai dire, je ne crois pas que cela serve à rien, monsieur Bernick. En toute conscience, je ne peux pas conseiller à des particuliers de risquer leur argent là-dedans ; et encore moins puis-je consentir à voter pour cela des crédits de la ville.

RASMUSSEN. — Moi non plus.

VIGELAND. — Pour moi, il est évident qu'une pareille construction de chemin de fer serait à l'encontre des intérêts essentiels de la ville. Pensez à tous nos vapeurs qui font le service le long de la côte. Qu'en ferions-nous?

RASMUSSEN. — Oui, que ferions-nous des vapeurs?

VIGELAND. — Et ceci encore. Si nous avons un chemin de fer en bas de la ville, les villes voisines auront aussi un chemin de fer. Nul ne peut savoir quel changement il en résultera dans les conditions du déchargement.

RASMUSSEN. — Non, impossible de le savoir.

BERNICK. — Mais, messieurs, qu'est-ce que vous dites là? Les districts ruraux autour de nous ont des produits en suffisance à la fois pour nous et pour les villes voisines, pour peu que nous procurions des moyens de communication.

RASMUSSEN. — Oui, c'est exact.

BERNICK. — Songez seulement à nos vastes terrains forestiers, qui sont inabordables jusqu'à présent. Pensez à nos gisements métalliques, qui pourraient être exploités. Pensez à nos cours d'eau, qui ont cascade après cascade ; quelle activité usinière pourrait être développée !

RASMUSSEN. — Oui, ce serait possible.

VIGELAND. — Mais tout cela ne profiterait pas à la ville, monsieur Bernick.

BERNICK. — Cher monsieur Vigeland, cela profiterait à la société ; et ce qui profite à la société finirait par nous profiter

aussi. C'est pourquoi nous devons, en bons citoyens, soutenir l'affaire avec toutes les forces dont nous disposons. Mais il faut que nous soyons unis ; c'est le plus important ! Emportez donc le projet ; étudiez à fond tous mes calculs ; dites-moi s'il se trouvait quelque erreur dans mes estimations... ; tenez, monsieur Sandstad.

SANDSTAD. — Oui, nous le prendrons volontiers...

RASMUSSEN. — Oui, nous le pouvons bien.

SANDSTAD. — Mais je ne crois pas qu'il en sorte rien.

RASMUSSEN. — Non, je ne le crois pas.

BERNICK. — Bien, bien, messieurs, dormez d'abord une nuit par là-dessus. Il pourrait tout de même en sortir quelque chose. Des hommes comme vous ne peuvent manquer de voir le progrès et la prospérité que recèle cette entreprise. Vous êtes seulement surpris par ce qu'elle présente de nouveau. Et cette répugnance à se lancer dans une œuvre nouvelle et dont on n'a pas l'expérience est très honorable, très respectable ; elle est une disposition particulière et bonne de notre peuple ; oui, j'ose dire qu'elle est un des meilleurs soutiens de notre société. Mais une fois que nous nous sommes convaincus que des mesures sont désirables et opportunes, nous ne devons pas reculer, il faut marcher à fond. N'est-ce pas, nous sommes d'accord là-dessus?

VIGELAND. — Oui, je ne me prononcerai ni pour ni contre ; mais...

RASMUSSEN. — Non, moi non plus ; mais...

SANDSTAD. — Alors j'emporte les estimations, monsieur Bernick?

BERNICK. — Oui, prenez-les, mon cher Sandstad. Examinez la question ensemble. Et quand nous en serons au point de pouvoir la proposer bien mûrie au public, vous verrez qu'elle ne présentera pas, loin de là, autant de difficultés que vous le croyez actuellement... Allons, adieu, messieurs. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Il me serait extrêmement

désagréable de passer à vos yeux pour un faiseur de projets. Aussi voudrais-je que vous voyiez la question le plus tôt possible sous son véritable aspect. Bon appétit, monsieur Sandstad. Vos enfants vont bien, au moins? Adieu, cher monsieur Vigeland. Adieu, monsieur Rasmussen. Mes hommages à Mme Rasmussen. Adieu, messieurs, mes compliments chez vous.

(Les trois messieurs prennent congé et sortent à droite.)

BERNICK (qui les a accompagnés à la porte). — Ouf ; voilà une première victoire.

RÖRLUND. — Vous appelez cela une victoire?

BERNICK. — De les amener à emporter le dossier? Oui, monsieur le professeur. C'est une grande victoire. Je n'en demande pas plus pour commencer.

MADAME BERNICK (s'approche). — Mais, cher Karsten, de quoi s'agit-il au juste?

BERNICK. — Oh ! chère Betty, en quoi cela peut-il t'intéresser?

LA PRÉFÈTE BERNICK (sur la véranda). — Oui, Karsten, il faut que tu viennes nous raconter...

BERNICK. — Non, chère bonne mère, c'est une question que vous ne pouvez pas apprécier.

RÖRLUND. — Il doit s'agir d'un chemin de fer, autant que j'ai pu comprendre.

BERNICK. — Oui, écoutez-moi, monsieur le professeur. Vous êtes un homme judicieux, et un homme étranger aux intérêts locaux.

RÖRLUND. — Oui, je suis assez à l'écart des intérêts matériels.

BERNICK. — Mais vous suivez tout de même les affaires publiques,... n'est-ce pas?

RÖRLUND. — Oui, je lis les journaux, dans la mesure où mon temps me le permet ; et l'on est assez informé verbalement.

BERNICK. — Bon, vous savez aussi, naturellement, que l'on

a en vue un chemin de fer qui passerait par le haut du pays?

RÖRLUND. — Oui, une ligne qui ne viendrait pas en bas de la ville.

BERNICK. — Elle ne touchera aucune des villes de la côte... si elle est réalisée. Mais c'est ce qu'on ne laissera pas faire.

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Mais, dis-moi, Karsten, pourquoi veux-tu te mêler de cela?

BERNICK. — Hm ! chère mère, ce serait trop long à t'expliquer...

RÖRLUND. — Oui, je ne suis pas homme d'affaires, mais il me semble aussi que l'on pourrait laisser la question aux soins des dirigeants.

BERNICK. — Vraiment? Oui, c'est une façon de voir qui est souvent exprimée chez nous. Mais ne sentez-vous pas en vous un désir, un besoin, de soutenir la société dans son effort vers le progrès et le bien-être?

RÖRLUND. — Oui, dans le domaine qui m'est assigné.

BERNICK. — Oui, dans ce domaine vous êtes sûrement un soutien pour la société spirituelle parmi nous. Mais je pensais à la vie pratique. Et c'est là précisément que les dirigeants sont médiocres, monsieur le professeur. Les dirigeants ont la meilleure volonté ; mais ils ne voient pas au delà des besoins du moment ; les vues d'avenir leur manquent ; et c'est pour cela que nous autres, gens pratiques, nous devons intervenir. Nous nous sommes développés à l'école de l'expérience ; nous sommes... j'ose le dire sans manquer à la modestie... nous sommes les meilleurs soutiens de la société civile ; car je n'appelle pas soutiens de la société les hommes qui soutiennent ce qui existe, mais ceux qui soutiennent le progrès raisonnable et nécessaire.

MADAME RUMMEL (à la porte du jardin). — Dieu, que c'est amusant...

BERNICK. — Vous appelez cela amusant, madame?

MADAME RUMMEL. — Oui, je trouve si amusant d'entendre les hommes parler.

BERNICK. — Eh bien ! vous avez beaucoup d'amusement en perspective ; car on va beaucoup parler ici, et écrire, et lutter et se disputer. Mais ça ira ! Oui, quand je devrais jouer toute mon existence dans cette affaire, je la ferai aboutir.

MADAME SALVESEN. — Croyez-vous que le beurre sera meilleur marché, si nous avons le chemin de fer, monsieur Bernick?

BERNICK. — Le chemin de fer apportera du bien-être à toute la grande société ; c'est tout ce que je peux vous dire pour le moment. Mais vous ne vous mêlerez pas aux luttes du jour, mesdames ; vous laisserez cela à nous autres hommes. Votre place est au foyer ; vous y rendrez la vie calme et douce à vos proches, de même que ma chère Betty et ma chère vieille mère rendent la vie calme et douce à moi et à Olaf. Oui, où est Olaf?

MADAME BERNICK. — Il n'est pas encore rentré de l'école.

(Le teneur de livres Knap entre par la droite.)

KRAP. — Un bateau avarié, monsieur Bernick !

BERNICK. — Bravo ! Quelle sorte de bateau?

KRAP. — Un grand américain. A eu dans la mer du Nord une voie d'eau.

BERNICK. — Et pouvons-nous le recevoir?

KRAP. — Oui, Dieu sait ce que je peux dire. Ça va mal dans l'atelier, monsieur Bernick. Aujourd'hui la machine à percer est encore détraquée ; le rabot à vapeur ne fonctionne pas non plus.

BERNICK. — Hm ! hm ! je crois que Aune n'apprendra jamais à travailler avec des machines.

KRAP. — Je crois qu'il ne veut pas l'apprendre ; il a vu les machines d'un mauvais œil dès le premier jour que nous les avons eues.

BERNICK. — Enfin, nous viendrons bien à bout de cette

résistance. Mais en tout cas... nous ne devons pas laisser l'américain nous échapper. Quelle sorte de bateau est-ce?

KRAP. — Le trois-mâts *Indian Girl* de New-York, transportant du bois de teinture du Brésil à Petersbourg.

BERNICK. — Et le capitaine?

KRAP. — Le capitaine est passé par-dessus bord ici, vers l'ouest, et le second a le délire. Mais un marin qui voyageait comme passager a pris le commandement et amené le bateau à Rægehavn.

BERNICK. — Vous lui avez donc parlé?

KRAP. — Oui, il était à bord du vapeur.

BERNICK. — Ah ! le vapeur est arrivé?

KRAP. — Oui, et l'homme s'est précipité ici avec l'équipage pour se procurer des ouvriers et louer un remorqueur. Voici sa carte.

BERNICK (lisant). — « John Rawlinson, Esqr., New Orleans. » Il est donc des États du Sud. Bon, mettez-vous à sa disposition le mieux que vous pourrez, monsieur Krap.

KRAP. — Entendu, monsieur. (Il sort à droite.)

MADAME BERNICK (appelant). — Bonnes nouvelles, Karsten?

BERNICK. — Des affaires, ma chère. Tu dois t'attendre à recevoir un capitaine américain à dîner.

(Olaf Bernick, un sac d'écolier sur le dos, monte la rue en courant, et entre par la porte du jardin.)

OLAF. — Maman, maman, j'ai été en bas et j'ai vu le vapeur. Sais-tu qui était à bord?

MADAME BERNICK. — Oui, enfant, c'était un capitaine américain.

OLAF. — Comment le sais-tu, maman?

MADAME BERNICK. — Je le devine.

OLAF. — Peux-tu aussi deviner que tante Lona était à bord?

MADAME BERNICK. — Qu'est-ce que tu dis !

BERNICK. — Tu mens, Olaf !

OLAF. — Non, je ne mens pas.

BERNICK. — Si, tu mens ; tu ne la connais pas.

OLAF. — Non, mais Evensen était aussi descendu au quai, et il l'a reconnue.

MADAME BERNICK (à part). — Ah oui... !

MADAME RUMMEL. — Non, croyez-vous... elle est revenue tout de même !

MADAME HOLT. — Oui, qu'est-ce que j'ai dit, madame Rummel?

(De nombreux passagers montent la rue.)

MADAME RUMMEL. — Hé ! voyez ! Mais oui,... la voilà elle-même !

(Mlle Hessel, en élégant costume de voyage, un sac et un plaid sur l'épaule, et une valise à la main, monte la rue.)

MADAME BERNICK. — Oui, c'est elle ! (Elle court à la porte du jardin.) Lona, Lona ! Sois la bienvenue !

MADEMOISELLE HESSEL. — Hé, tiens... bonjour, Betty ! (Elle crie vers la véranda.) Bonjour, vieille tante !

MADAME BERNICK. — Mais entre donc !

MADEMOISELLE HESSEL. — Merci, plus tard, plus tard ; il faut d'abord que j'aille à l'hôtel me laver du haut en bas ; sur le vapeur on devient sale comme un cochon. Au revoir !

(Elle continue à monter la rue.)

LA PRÉFÈTE BERNICK. — Pas changée,... n'est-ce pas, Betty?

MADAME BERNICK (qui la suit des yeux). — Si,... et pourtant pas.

RÖRLUND. — Cette dame m'a paru peu féminine.

MADAME HOLT. — Quelle singulière coupe avait sa robe, madame Rummel.

MADAME RUMMEL. — Oui, mais avez-vous remarqué son chapeau, madame Holt?

OLAF. — Ohé ! maman, voilà tous les Américains !

MADAME RUMMEL. — Non, regardez-moi ces fous ; ils promènent un grand drapeau...

MADAME HOLT. — Aïe ! je crois qu'il y en a des foncés et des noirs parmi eux.

MADAME SALVESEN. — Le capitaine est presque le plus vilain ; il a une vraie figure de brigand.

RÖRLUND. — Oui, ce gaillard-là est capable de tout.

BERNICK. — Des étrangers, monsieur le professeur ; il ne faut pas y regarder de si près.

(Le capitaine Rawlinson et son équipage, le drapeau américain en tête, montent la rue, suivis par une troupe d'enfants et d'autres personnes.)

BERNICK (saluant de la véranda). — Good morning, master Rawlinson, This way, if you please, sir. Iam master Bernick.

LE CAPITAINE RAWLINSON (agite son mouchoir et crie). — Very well, Karsten ; but first three hurrah for the old blaireau !

(Les Américains et toute la troupe passent.)

BERNICK (recule). — Ah !

LA PRÉFÈTE BERNICK (avec un cri). — Qui a parlé là?

MARTA (fait inconsciemment un pas en avant et crie). — Johan !

MADAME BERNICK. — Jésus,... c'était mon frère !

MADAME RUMMEL. — Oui, aussi vrai que je vis, je crois aussi...

BERNICK (se ressaisit et dit avec calme). — C'était Johan Tönnesen. Et puis après?

MADAME HOLT. — Non, quelle surprise ! Et comme il avait bon air !

MADAME SALVESEN. — Et comme cette barbe lui allait bien, madame Bernick.

MADAME BERNICK (à part). — Johan et Lona,... en un seul jour...

BERNICK. — Oui, des agités sont arrivés parmi nous.

RÖRLUND. — J'espère que personne ne saurait apporter le trouble ici. Tel qu'est l'endroit actuellement, — un séjour de paix, d'ordre et de vie en famille...

LA BONNE DU CAISSIER DE LA DOUANE *(entrant par la porte du jardin)*. — Je viens dire de la part du caissier que Madame doit rentrer ; Gurine a laissé la soupe au poisson couler dans la cendre.

MADAME RUMMEL. — Oh ! les bonnes, les bonnes ; on ne peut jamais s'en remettre à elles ! Adieu, adieu ; nous nous verrons demain. (Elle et la bonne se dépêchent de descendre la rue.)

LES DEUX FILLETTES DU PHARMACIEN (viennent de la pharmacie, courent à la porte du jardin, et crient). — Maman, maman, il faut venir ; Nikolai est tombé dans le cuvier à lessive !

MADAME SALVESEN. — Que dites-vous? Et il avait sa blouse neuve !

LES FILLETTES. — Il est terrible...

MADAME SALVESEN. — Non, les enfants, les enfants ! Bon appétit. Il faut que je coure ! (Elle et les fillettes se dépêchent de rentrer à la pharmacie.)

MADAME HOLT. — Oui, voilà ce qui arrive quand on laisse tout ouvert. Je me suis fait une règle de tout fermer à clef ; et les clefs (Elle tape sur sa poche), je les ai là.

LE FACTEUR (arrive en courant à la porte du jardin). — Oh ! sapristi, madame, il faut vous dépêcher de rentrer ; le vapeur va partir.

MADAME HOLT. — Le vapeur part?

LE FACTEUR. — Oui, la cloche a sonné pour la seconde fois ; et le directeur de la poste ne peut pas monter à bord si vous ne venez pas.

MADAME HOLT. — Qu'est-ce que ça signifie? La poste ne peut pas venir à bord sans moi?

LE FACTEUR. — Non, vous avez enfermé le pantalon du directeur dans l'armoire.

MADAME HOLT. — Ah ! bonté divine ! Adieu, adieu, à demain ! Non, les hommes, les hommes, ils ne savent jamais se tirer d'affaire. (Elle et le facteur montent la rue en courant.)

RÖRLUND. — On abuse vraiment du temps et des forces de a femme en cette ville.

MARTA (à part). — Revenu au pays... !

MADAME BERNICK (de même). — Tous les deux... !

OLAF (dans le jardin). — Maman, les Américains crient maintenant hourra devant la maison de grand-père !

(On entend du bruit et des cris au loin; des gens paraissent aux fenêtres; beaucoup de monde court, montant la rue.)

LA PRÉFÈTE BERNICK (qui s'est levée et tâtonne à la porte). — Karsten, ne trouves-tu pas, comme moi... que ce sont comme des fantômes du temps d'autrefois...?

BERNICK (réveillé en sursaut de ses réflexions). — Oh ! comment,... des fantômes? Oui, toi, chère mère,... toi, dans les ténèbres, avec tes pauvres yeux... (Il lui donne un baiser.) mais moi, vois-tu, je suis dans le plein jour !

SECOND ACTE

(Une partie du jardin de la maison de Bernick. La maison même, que l'on ne voit pas, est censée à gauche. Au fond, la palissade du jardin avec la rue derrière; à droite, une tonnelle ouverte, où est la table de travail des dames.)

BERNICK, habillé pour sortir, avec gants, canne et cigare, se promène dans le jardin. Un peu après, *MADAME BERNICK* arrive de la maison, avec une partie des ouvrages à la main, qu'elle pose sur la table.

MADAME BERNICK. — Tu es là, Karsten?

BERNICK. — Bien sûr, je suis là.

MADAME BERNICK. — Je croyais que tu étais allé au bureau.

BERNICK. — J'attends quelqu'un.

MADAME BERNICK. — Ah ! c'est peut-être Johan?

BERNICK. — Non.

MADAME BERNICK. — Ouf ! alors c'est sans doute encore pour ces affaires du chemin de fer?

BERNICK. — Non, c'est un homme que j'ai convoqué ici. Bon Dieu, est-ce que cela peut t'intéresser?

MADAME BERNICK. — Oh ! ce ne serait pas si étonnant.

(Dina entre avec le reste des ouvrages à la main.)

BERNICK. — Vous allez travailler dehors aujourd'hui?

MADAME BERNICK. — Oui, le professeur a proposé que nous nous installions ici.

BERNICK. — Oui, ça se voit mieux ici.

MADAME BERNICK. — Il n'avait certes pas une idée d'ostentation.

BERNICK. — Je ne le pensais pas non plus. Il y a vraiment ici assez de badauds à qui c'est utile de voir ces dames qui travaillent.

MADAME BERNICK. — Oui, tu n'apprécies pas beaucoup ces séances, Karsten.

BERNICK. — Mais si, je les apprécie ! Cousez tant et plus,... du moment que les soins de la maison ne sont pas négligés... Marta n'est pas ici aujourd'hui?

MADAME BERNICK. — Non, Marta est à son travail, naturellement.

BERNICK. — C'était de sa part une énorme sottise d'entrer dans ce télégraphe.

MADAME BERNICK. — Oui, je crains qu'elle n'ait pas la santé qu'il faudrait.

BERNICK. — Oh ! quant à la santé, elle peut bien résister. Mais c'est désagréable pour moi. On dirait que moi, son frère, je ne suis pas disposé à pourvoir à ses besoins.

MADAME BERNICK. — Oui, mais ce n'est guère agréable non plus d'être entretenue, même par un parent très proche.

BERNICK. — Une femme est obligée d'accepter cela. Pourquoi n'a-t-elle jamais voulu se marier? Non, elle est volontaire et têtue, comme la plupart... Ah ! voilà que l'on commence à venir *(corrigé en :* voilà Mme Rummel et sa fille).

MADAME BERNICK. — Mme Holt et Netta arrivent aussi.

Bernick. — Comme elles sont pressées ; je croira s pre que que ces bonnes dames ont des intentions...

Madame Bernick. — Comment cela?

Bernick. — Pourquoi traînent-elles toujours leurs filles avec elles?

Madame Bernick. — Oh, mais tu sais bien que c'est convenu : les jeunes filles bien élevées doivent servir de modèles à Dina.

Bernick. — Hm ! deux mères avec des filles à marier doivent avoir des arrière-pensées...

Madame Bernick. — Mon Dieu, Karsten, crois-tu que ce serait à cause de lui...

Bernick. — Oui, lui, lui, lui ; toutes les femmes de la ville l'appellent lui... et l'on sait tout de suite qui cela veut dire

(Mme Rummel avec Hilda, et Mme Holt avec Netta se rencontrent à la porte du jardin et entrent. On se salue et l'on bavarde. Pendant ce temps arrive aussi Mme Salvesen.)

Bernick. — Je dois vraiment admirer votre ponctualité, mesdames. Jamais une minute après l'heure dite...

Madame Rummel. — Oh ! je ne saurais vous dire avec quelle impatience j'attends ces agréables heures de travail...

La préfète Bernick. — As-tu apporté le livre, Dina?

Dina. — Oui.

Madame Rummel. — Oh, il ne viendra sûrement pas aujourd'hui.

Madame Holt. — Non, sûrement pas...

B. — Pourquoi cela? On est en vacances...

Madame R. — Oui, c'est vrai ; mais vous êtes sûrement aussi en vacances, monsieur Bernick.

B. — Parce que je me promenais ici avec ma femme? Mon Dieu, on n'est tout de même pas uniquement homme d'affaires ; on est aussi père de famille...

MADAME H. — Oui, on peut le dire de vous en toute vérité, monsieur Bernick...

B. — On veut tout de même jouir un peu de son milieu familial ; il n'est pas étendu, mais on est attaché d'autant plus étroitement, madame Holt.

MADAME RUMMEL. — Oui, mais pour le moment, il s'est un peu étendu.

B. — Oui, depuis que mon beau-frère est arrivé, vous voulez dire.

MADAME R. — Il paraît qu'il est devenu un vrai gentleman, comme on dit...

B. — Il a fait de grands progrès... la vie là-bas dans un milieu élargi, voyez-vous... il a servi pendant la guerre comme lieutenant dans la flotte...

MADAME R. — Non, voyez-vous ça ; et comment se trouve-t-il d'être rentré...

B. — Oh ! nous avons si peu parlé de cela.

MADAME B. — Il n'est venu ici qu'un instant...

LA PRÉFÈTE. — Et Lona Hessel est arrivée aussitôt...

MADAME R. — Ah, elle est aussi venue ici...

LA PRÉFÈTE. — Oui, et elle a bien changé.

MADAME SALVESEN [1]. — Non, regardez, le voilà...

B. — Lui? Non, pas du tout, c'est... ah ! lui, oui... c'est juste...

(Rörlund entre.)

R. — Bonjour, bonjour mesdames. Bonjour monsieur B.

LES DAMES. — Bonjour.

MADAME B. — Comme vous venez tard, monsieur le professeur.

R. — Oui, je vous prie, mesdames, de m'excuser ; mais

[1] Introduire ici des répliques pour dire que Johan restera au pays et prendra la direction du chantier de radoub de Bernick, etc. Mme Bernick demande ce que deviendra le pauvre Aune. BERNICK : Ma petite Betty s'en remettra pour cela à nous autres hommes. *(Note de l'auteur.)*

j'ai été dans un endroit où ma présence était plus nécessaire qu'ici...

B. — Vous arrivez du port, je vois...

R. — Oui, c'est cela.

MADAME B. — Et vous avez eu sûrement des ennuis...?

R. — Oui, ce n'était pas précisément agréable... Imaginez-vous...

BERNICK. — Excusez-moi... voilà quelqu'un à qui je dois parler...

(Le charpentier Aune est entré par la porte du jardin. Bernick va au-devant de lui.)

BERNICK. — Vous avez été long, Aune. Je suis resté ici à vous attendre.

AUNE. — Monsieur m'excusera ; mais nous avons dû d'abord haler le navire américain.

BERNICK. — Et croyez-vous que vous pourrez le réparer en vitesse? [*Ajouté après coup :* Il faut que le bateau soit à Petersbourg dans quinze jours...]

AUNE. — Je pourrais bien le réparer, s'il m'était permis de travailler à ma façon.

BERNICK. — En vitesse... ai-je dit. A votre façon? Il ne peut pas en être question. Je ne me suis pas procuré ces coûteuses machines pour qu'on ne s'en serve pas, et le navire étranger ne peut non plus trouver son compte à rester là des mois et finalement peut-être à être mal mis en état.

AUNE. — Non, non, c'est bien possible.

BERNICK. — Écoutez, Aune ; vous pouvez bien savoir pourquoi je vous ai fait appeler.

AUNE. — Oh ! oui, c'est différent.

BERNICK. — Oui, c'est différent ; mais en un sens, cela revient au même. D'abord... qu'est-ce que c'est que cette conférence que, paraît-il, vous avez faite samedi soir à l'association ouvrière?

Aune. — C'était sur le tort que causent aux ouvriers les nouvelles machines.

Bernick. —

IX

Manuscrit composé de quatre cahiers d'une écriture soignée, avec des corrections ultérieures où la composition du premier acte est essentiellement conforme au plan VI (p. 315).

P. 125, l. 2. — jardin] vestibule

P. 125, l. 2. — consul] négociant. *De même dans tout le manuscrit.*

L. 7. — *Biffé après* marquise] et sur lequel est une table à demi servie pour le café, avec des fauteuils à bascule autour.

L. 14-18. — Au milieu — — Dina Dorf.] Dans le vestibule est assise une assemblée de dames. Dans un fauteuil à gauche est Mme [*biffé :* veuve] Bernick [*biffé :* belle vieille dame aux boucles blanches pendantes, avec des lunettes à écran vert, qui tricote]. Auprès d'elle est assise sa fille Marta ; puis Mme Rummel [*biffé :* Mme Bernick jeune], Mme Salvesen, Mme Holt avec Netta Holt, Dina Dorf et Hilda Rummel.

L. 23-24. — Dans le jardin — — un arc]. *Manque.*

P. 126, l. 1. — constructeur de navire] charpentier. *De même dans la suite.*

L. 3. — *Après :* à gauche] la lecture continue.

P. 127, l. 9. — car — — tous] car nous en sommes tous membres.

L. 14-18. — C'est — — discussions] c'est vous que j'ai à remercier pour cela, monsieur le fondé de pouvoir. Vous n'avez jamais pu oublier certaine circonstance...

Krap. — Circonstance,... circonstance? Je ne sais à quoi vous faites allusion avec vos circonstances.

P. 128, l. 2. — instructive] charmante

L. 6.-*P.* 129, l. 21. — Oh ! oui ; elle nous montre par quelles étranges voies la Providence parfois réalise ses intentions. Telle

petite société chrétienne se réfugie dans les forêts primitives de l'ouest lointain pour vivre fraternellement dans la paix et l'harmonie. Puis viennent les spéculateurs à l'esprit temporel, qui font passer un chemin de fer à travers cette région paisible. Par le trafic s'introduisent les tentations et la corruption. Mais il se trouve que cette révolution naturelle se produit en un endroit fort éloigné, et elle rend nécessaire de prolonger la ligne de chemin de fer vers une tout autre vallée. Et quand la dernière locomotive souffle pour partir, la petite société se sent comme délivrée d'une besogne bruyante et entachée de péché ; elle peut de nouveau respirer en paix dans le calme du sabbat.

DINA. — Mais qu'advient-il des gens de l'autre vallée?

RÖRLUND. — Chère enfant, nous devons supposer que l'autre vallée était inhabitée.

MADAME VEUVE BERNICK. — Hm ! cette histoire de chemin de fer rappelle le danger que nous avons couru l'an dernier. Il s'en est fallu d'un cheveu que nous ayons un chemin de fer jusqu'à la ville. Mais Karsten l'a empêché.

L. 24. — mari] fils

L. 27-*P.* 130. — Et tout — — professeur.] Oui, tout s'enchaîne étrangement dans le monde. Il est difficile d'y voir clair. Si nous ne vous avions pas, monsieur le professeur... !

P. 130, l. 24-*P.* 131, l. 10. — Il s'agit — — sombrent.] Tracas et ennuis sont une bonne école. Je suis sûr, madame Bernick, qu'une lumière à la fois plus pure et plus belle vous est apparue à mesure que votre vue physique diminuait.

MADAME VEUVE BERNICK. — Hélas ! ne parlez pas de cela, monsieur le professeur. Je dois avouer que souvent je suis attachée au monde à tel point que je renoncerais à la lumière intérieure si par là je pouvais recouvrer la vision extérieure.

RÖRLUND. — Oui, ce sont là les faiblesses, chère madame. C'est comme les trains de chemin de fer venus avec les passagers accourus vers la petite société dans l'ouest lointain. Mais il s'agit de fermer la porte à de tels hôtes turbulents. Et, en

vérité, qu'avez-vous perdu en somme? N'avez-vous pas plutôt gagné une barrière entre vous et le monde? Ne vous sentez-vous pas en sûreté ici, où vous siégez comme un des soutiens de notre petite société de bienfaisance?

P. 131, l. 17. — MADEMOISELLE] MADAME VEUVE

P. 132, l. 3. — *Après cette ligne sont écrites les répliques* p. 317, l. 16-21, *sauf que* LA PRÉFÈTE *est remplacé par :* MADAME VEUVE.

L. 15-21. — *Ici les répliques de la* p. 317, l. 22-27.

L. 24, — c'est encore] ça doit être

L. 26-27. — MADAME BERNICK. — Vraiment?

L. 28. — MADAME VEUVE BERNICK

P. 133, l. 2-22. — Je croyais vraiment la question morte et enterrée.

HILMAR TÖNNESEN. — Oui, si ce n'est pas fait, ce le sera sans doute maintenant.

[*Biffé :* MADAME BERNICK. — Père l'a-t-il dit?]

HILMAR TÖNNESEN. — Lui? Crois-tu qu'il était informé? Mais j'ai rencontré Krap, le fondé de pouvoir, et il a dit que Bernick avait convoqué le commerçant Sandstad, le commerçant Rasmussen... Rasmussen du coteau... et Mikkel Vigeland... Saint Mikkel, comme on l'appelle...

RÖRLUND. — Hm !...

[*Biffé :* HILMAR TÖNNESEN. — Pardon, monsieur le professeur... Et il avait aussi convoqué le vieux Tönnesen. Dieu sait pourquoi il devait en être.]

MADAME RUMMEL. — Mais, c'est la municipalité !

[*Biffé :* HILMAR TÖNNESEN. — Le vieux Tönnesen n'est plus conseiller municipal.]

MADAME HOLT. — Oui, mais ce sont les hommes qui ont empêché l'affaire l'an dernier.

MADAME VEUVE BERNICK. — C'est mon fils qui a empêché l'affaire l'an dernier, madame Holt. Je crois que lorsqu'il s'agit de faire ou de ne pas faire quelque chose dans la ville, cela dépend de Karsten.

MADAME HOLT. — Oui, certes ; il n'y a aucun doute là-dessus, évidemment, mais...

P. 134, l. 2-9. — Ça dépend comment on le prend. Mais je reste ici à fumer. Je prie ces dames de m'excuser... (Il remonte vers la porte du jardin.)

MADAME VEUVE BERNICK. — Vous pouvez bien fumer ; il me semble que c'est un très bon cigare...

HILMAR TÖNNESEN. — Non, c'est un très mauvais cigare. On ne trouve pas de bons cigares dans la ville. C'est encore là un des agréments de la vie de petite ville. (Il feuillette le livre du professeur.) La société dans la forêt primitive. Qu'est-ce que c'est que ces fadaises?

L. 23-*P.* 137, l. 12. — *Ici, les répliques sont celles du manuscrit VIII*, p. 319, l. 28-p. 320, l. 7.

P. 137, l. 20-*P.* 138, l. 4. — MADAME VEUVE BERNICK. — Que ça doit être agaçant pour Karsten de voir surgir de nouveau cette ennuyeuse question.

RÖRLUND. — Il faut espérer qu'il enverra promener les faiseurs de projets de telle façon qu'ils n'y reviendront plus.

MADAME RUMMEL. — Oui, monsieur Bernick a toujours été le bon génie de la ville...

MADAME HOLT. — Oui, vous pouvez le dire, madame Rummel. Depuis le moment où, tout jeune, il est revenu de l'étranger...

MADAME VEUVE BERNICK. — Ah ! oui, c'était une époque bien tapageuse.

MADAME SALVESEN. — Était-ce vraiment si grave ici autrefois?

MADAME RUMMEL. — Oui, croyez-le bien, madame Salvesen. Vous pouvez vous estimer heureux aussi de n'avoir pas habité ici dans ce temps-là, monsieur le professeur.

MADAME VEUVE BERNICK. — Oui, quels changements j'ai vus se produire ! Quand je repense aux jours de ma jeunesse...

MADAME BERNICK. — Oh ! reportez-vous seulement à douze

ou quatorze ans en arrière. Dieu,... quelle vie menait-on...? Il y avait alors...

P. 138, l. 16. — l'étudiant] monsieur

L. 17-19. — *Manque.*

L. 29. — *Après cette ligne, il y a :* MADAME BERNICK. — Et l'été, quand les officiers étrangers venaient ici pour leurs exercices...

MADAME HOLT. — Ouf ! les vilains officiers !

MADAME BERNICK. — Nous avions alors des promenades à voile et à la campagne...

P. 139, l. 1-30. — *Au lieu de ce passage est reproduite l'ébauche* VIII, p. 321, l. 7-p. 323, l. 29, *sauf les modifications suivantes :*

P. 321, l. 14, 18 et 28, *P.* 322, l. 10, — la préfète] Mme veuve.

P. 313, l. 3-5. — HILMAR TÖNNESEN. — On peut remarquer que Mlle Bernick est en relation avec le télégraphe.

L. 27-29. — (Elle conduit la vieille dame sur le perron. Le professeur et Hilmar Tönnesen y prennent place aussi. Les autres dames se sont levées et rangent leurs ouvrages ensemble).

P. 141, l. 11-20. — *Comme dans l'ébauche précédente,* p. 323, l. 32-p. 324, l. 3.

L. 25-*P.* 147, l. 20. — *Après :* de Dina] MADAME HOLT. — Madame Dorf faisait partie de la compagnie Möller, vous comprenez...

MADAME RUMMEL. — Et voilà que l'acteur Dorf rentre tard chez lui un soir...

MADAME HOLT. — ... tout à fait inattendu...

MADAME RUMMEL. — ... et il trouve... ; non ; on ne peut vraiment pas raconter ça.

MADAME HOLT. — Mais le croiriez-vous... le jeune Tönnesen est obligé de sauter par la fenêtre !

MADAME RUMMEL. — Oui, et c'était une fenêtre de mansarde ! Et alors il est parti pour l'Amérique.

MADAME SALVESEN. — Oh ! non, non, quel malheur que je n'aie pas su...

MADAME HOLT. — Oui, vous voyez combien nous devons

être prudentes. La pauvre Dina n'y peut rien, si sa mère est une pareille femme. Elle était alors une enfant de six ou sept ans...

P. 148, l. 1-2. — *Manque.*

L. 22-28. — Parce qu'elles pensent à ma mère. [*Biffé :* Pourquoi ne peuvent-elles pas en parler? En dire du mal! Mais elles ne le font jamais; elles ne font que penser et s'apitoyer,... et je ne supporte pas ça!]

P. 149, l. 10. — Non, ce n'est pas la peine.

L. 18-26. — Moi et ma mère, nous faisons partie des gens moralement corrompus.

RÖRLUND. — Qui peut vous avoir dit rien de pareil?

DINA. — Personne n'a rien dit; mais elles le pensent,... toutes.

Ensuite vient le texte de l'ébauche précédente, p. 325, l. 7-23, *mais biffé, puis, non biffées, les répliques* p. 325, l. 26 et 30. *Ensuite*

P. 150, l. 17-21. — RÖRLUND. — Vraiment?

DINA. — Je ne resterais pas un jour de plus dans cette maison, si vous n'y veniez si souvent.

L. 23. — Dina] chère Dina

L. 26. — Je crois que c'est parce que j'apprends tant de jolies choses avec vous.

P. 151, l. 2-4. — Oui.

L. 17-*P.* 152, l. 15.

DINA. — Mais pourquoi ne le dites-vous pas? S'il s'était agi de Hilda ou de Netta, vous n'auriez pas eu peur de le laisser voir.

RÖRLUND. — Oh! vous ne pouvez guère comprendre les considérations multiples... Quand un homme consacre sa vie à être un soutien de la société qui l'entoure... Chut! les voilà qui viennent.

(Elle le regarde un instant, puis sort sur la véranda; le professeur monte aussi vers le fond. A ce moment le vieux Tönnesen sort à grand bruit du bureau de Bernick.)

Dans ce qui suit, sont indiquées, suivant les règles habituelles, les différences entre le manuscrit IX *et le texte du manuscrit* VIII, *depuis la* p. 327, l. 22, *jusqu'à la* p. 335, l. 28.

P. 326, l. 23. — C'est inutile,] Jamais de la vie,

L. 28-29. — Tu aurais — — beau-frère.] On voit ici des signes et des actes étranges, Hilmar.

L. 33. — que la — — terrasse?] qui est assis là, dehors?

P. 327, l. 1-5. — Où — — absurdes] Eh bien ! en est-on quitte?

MADS TÖNNESEN. — Oui, on sera bientôt quitte de nous tous. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde. Voilà qu'il veut construire le chemin de fer quand même.

RÖRLUND. — Vous dites?

MADAME VEUVE BERNICK. — Qui?

MADS TÖNNESEN. — Votre fils, bien entendu.

MADAME BERNICK.— Mais, cher père...?

LES TROIS DAMES. — Non, ce n'est pas possible !

MADS TÖNNESEN. — Non, c'est tout à fait impossible ; ça ne peut pas marcher ; il veut le construire avec notre argent...

L. 29-30. — et tu — — bavarder?...] *Manque.*

L. 31-35. — (Le vieux — — Vigeland] (lui et Hilmar sortent à droite.)

(Les commerçants Sandstad, Rasmussen [*corrigé en* Rummel] et Vigeland.

RÖRLUND. — Mais cela ne s'accorde pas du tout avec ce que M. Bernick, l'an dernier...

MADAME VEUVE BERNICK. — Ton père doit s'être trompé, Betty.

MADAME BERNICK. — Oui, c'est ce que je suppose.

P. 328, l. 4-5. — A vrai — — conscience.] — Je suis nu homme tout rond, moi, monsieur Bernick, et je dis comme je disais l'an dernier...

BERNICK. — Mais la question n'est pas la même que l'an dernier.

RASMUSSEN. — Non, elle a changé...

SANDSTAD. — Enfin, si vous voulez ; mais...

L. 10-26. — VIGELAND. — Et puis je crains que cela nous conduise à de la mondanité, monsieur Bernick. En ce moment l'esprit de tous les gens sérieux est occupé de la cons-

truction d'une nouvelle salle de réunion. Et nous devons penser avant tout aux besoins spirituels.

BERNICK. — C'est entendu, monsieur Vigeland, c'est entendu ; mais...

SANDSTAD. — Oui, vous avez choisi le moment de la façon la plus fâcheuse, monsieur Bernick. Excusez ma franchise, mais songez seulement à ce terrible orage que nous avons eu la semaine dernière dans la mer du Nord. Nul ne peut savoir quelles richesses ont été perdues pour la ville ; tous les jours il arrive des bateaux avariés...

RASMUSSEN. — Oui, c'était un terrible orage...

BERNICK. — Je reconnais tout cela ; mais vous savez que la ligne principale est en construction, et si nous ne nous dépêchons pas de prendre une décision maintenant, ce sera trop tard ; nous ne pourrons pas amener ensuite une ligne secondaire ici. Vous devez songer à cela, messieurs.

SANDSTAD. — Eh bien ! nous nous en passerons.

BERNICK. — Et vous voulez vraiment prendre sur vous cette responsabilité morale? Nos vastes terrains forestiers resteront-ils inabordables? Pensez donc à nos riches...

L. 33. — *Après cette ligne :* RASMUSSEN. — Oui, c'est vrai.

P. 329, l. 2-3. — Mais — — important.] Des hommes comme vous ne peuvent manquer de voir le progrès et la prospérité que recèle cette entreprise.

L. 9-10. — VIGELAND. — Moi, pour ma part, je ne dis rien ni pour ni contre.

RASMUSSEN. — Moi non plus.

L. 12-30. — Il pourrait — — ensemble.] Nous pourrions peut-être tout de même arriver à nous mettre d'accord. Examinez la question en consultant vos propres intérêts et ceux de la société ;

L. 34-*P.* 330, l. 3. — Il me serait — — aspect.] Vous savez que nous n'avons pas beaucoup de temps pour nous décider.

L. 4-5. — Vos — — au moins?] *Manque.*

L. 5-6. Mes hommages à Mme Rasmussen] *Manque.*

P. 330, l. 8-15. — BERNICK (qui les a accompagnés à la porte). — Ouf ! nous en sommes tout de même arrivés jusque-là.

RÖRLUND (à la porte sur le jardin). — Oui, vous êtes vraiment arrivé plus loin que l'an dernier.

MADAME BERNICK (de même près de la porte sur le jardin). — Mais Karsten, comment tout cela se concilie-t-il?

L. 22-*P.* 332, l. 6. — RÖRLUND. — Alors, vous voulez tout de même avoir une ligne secondaire qui descende ici vers la ville?

BERNICK. — Oui, écoutez-moi, monsieur le professeur, et vous savez, naturellement, ce qui s'est passé jusqu'ici à ce sujet.

RÖRLUND. — Oui, je sais qu'une ligne pénétrant dans l'intérieur a été préférée à une ligne longeant la côte.

BERNICK. — C'est bien cela !

RÖRLUND. — ... et que vous et les autres magnats de la ville avez refusé l'an dernier à contribuer à la ligne secondaire qui serait venue ici.

BERNICK. — Tout à fait exact ! La proposition faite l'an dernier était inacceptable. Elle aurait coûté des sommes déraisonnables ; il aurait fallu construire des tunnels et des ponts, et d'autres choses encore. Tout cela, nous pouvons maintenant l'éviter, et avoir notre chemin de fer à un prix d'un bon marché exceptionnel.

RÖRLUND. — Mais comment cela, monsieur Bernick?

BERNICK. — Oui, je vais vous le dire... Oh, vous pouvez écouter, mesdames... Voilà ! Vous rappelez-vous, monsieur le professeur, qu'au printemps je me suis absenté une semaine pour un voyage dans le haut pays?

RÖRLUND. — Oui, c'était pendant la semaine de la Pentecôte.

BERNICK. — Précisément. La crue du printemps, comme vous le savez, était extrêmement forte cette année, et avait causé beaucoup de dégâts. C'est ainsi que j'ai entendu dire que, dans le Trangdal, la rivière était sortie de son lit et se jetait dans le lac de Trangdal par son ancien cours. Ceci me frappa comme un éclair ! Je partis là-haut ; et que vis-je? Oui, c'est exact,...

toute la gorge de Trangdal était sèche comme une grand'route,... la gorge de Trangdal, voyez-vous, qui avait été l'obstacle naturel décisif contre la ligne secondaire...

RÖRLUND. — C'est tout à fait curieux.

BERNICK. — C'était plus que curieux, monsieur le professeur. Je suis arrivé là-haut un dimanche matin, et comme je me suis aussitôt rendu compte de l'énorme portée de ce fait, je me suis senti dans une disposition presque religieuse. Ce bouleversement naturel survenu juste à la onzième heure... ; n'était-ce pas évidemment comme si la Providence elle-même était intervenue?

RÖRLUND. — Oui, c'est difficile de porter là-dessus un jugement...

BERNICK. — Je ne suis malheureusement pas un homme particulièrement religieux ; mais j'ai tout de même parfois mes moments de gravité ; ce moment-là en a été un. J'ai vu devant moi les milliers d'heureux foyers qui pouvaient désormais être créés dans ces régions désertes ; j'ai vu notre ville, qui jusqu'ici a été presque sans lien avec l'intérieur du pays, mise soudain en rapport avec de florissants districts dans cette région. Vie, bien-être, progrès de tous côtés ! Vous verrez, vous ne vous y reconnaîtrez plus ici à partir du jour où le premier train y arrivera. N'est-ce pas vrai, ce que je dis là?

MADAME VEUVE BERNICK. — Si, c'est vrai, Karsten !

MADAME BERNICK. — Et tu nous as caché tout cela !

BERNICK. — Oh ! ma chère, vous n'auriez tout de même pas pu comprendre... ; il ne faut jamais parler des questions d'affaires avant le moment décisif. Mais j'ai maintenant le rapport des ingénieurs,... tous les devis ;... il ne s'agit plus que d'avoir les souscriptions nécessaires. Il le faut, et ça ira ! Oui, quand je devrais jouer toute mon existence dans cette affaire, je la ferai aboutir !

MADAME VEUVE BERNICK. — Tu es un homme, Karsten !

MADAME RUMMEL. — Oui, nous disions tout à l'heure que vous êtes le bon génie de la ville, monsieur Bernick.

MADAME HOLT. — Non, pensez donc, si nous avions un chemin de fer ici !

NETTA [*corrigé en* DINA]. — Nous pourrions prendre le train le dimanche.

RÖRLUND. — Le dimanche?

MADAME RUMMEL. — Dina veut sûrement dire : dans la semaine.

P. 332, l. 12-14. — Mais vous ne — — vous y rendrez.] Mais c'est à cela justement que nous allons tous travailler. N'êtes-vous pas d'accord avec moi en cela, monsieur le professeur?

RÖRLUND. — Hm ! je ne suis pas homme d'affaires, monsieur Bernick ; et la société plus restreinte à laquelle j'appartiens...

BERNICK. — Elle ne pâtira aucunement du chemin de fer ; je peux vous en donner l'assurance ! Notre laborieuse petite ville est, Dieu merci, fondée sur une base morale saine. Nous autres hommes, nous mènerons le combat, et nos femmes et nos filles resteront à la place qui leur est assignée par la nature. Croyez-moi, nos foyers purs ne sont pas si facilement troublés, tant que les femmes continuent à être ce qu'elles doivent être. Employez-vous tranquillement au service de la bienfaisance, mesdames, et rendez

L. 18. — MADAME BERNICK. — Oh ! pendant les vacances, il n'est pas possible de le retenir à la maison.

BERNICK. — Alors il est sûrement encore au bord de l'eau. Tu verras, ça finira mal.

L. 21-24. —BERNICK. — Ah ! Un bateau de la ville?

KRAP. — Non, un grand américain ; a eu une voie d'eau dans la mer du Nord.

BERNICK. — Bravo ! Oui, mais écoutez... (Il fait quelques pas dans le vestibule.) Pouvons-nous le recevoir?

P. 333, l. 6-19. — KRAP. — Le capitaine est passé par-dessus bord ; il était saoul ; le second est au lit... a le délire. Le commandement pris par un passager... un marin. Vient d'entrer au port, remorqué par le vapeur de Hambourg.

BERNICK. — Le vapeur de Hambourg est arrivé déjà?

KRAP. — A l'instant. Tenez, voici la carte de l'Américain.

BERNICK (lisant). — « Capitaine John Tennyson. New-Orléans. » Il est donc des États du Sud. Bon, mettez-vous à sa disposition le mieux que vous pourrez, monsieur Krap.

KRAP. — Entendu, monsieur.

BERNICK. — Et puis,... ceci encore : savez-vous si l'avocat Busk est revenu?

KRAP. — Pas arrivé encore. (Il sort à droite.)

L. 23. — Un sac — — dos] un filet de pêche à la main

L. 27-32. — MADAME BERNICK. — Je pense que c'était un capitaine américain.

OLAF. — Non, les Américains étaient à bord de leur propre bateau ; mais tante Lona est venue avec le vapeur.

P. 334, l. 32. — OLAF] OLAF (dans le jardin).

P. 335, l. 8. — (Le capitaine Tennyson et son équipage, dont plusieurs membres ont des guitares et des mandolines, et le drapeau amé.

L. 12. — Rawlinson] Tennyson. *Et de même partout.*

P. 337, l. 4. — *Après cette ligne, le manuscrit continue ainsi :*

MADAME VEUVE BERNICK. — Oui, n'est-ce pas comme des fantômes d'autrefois? Écoutez ! Les voilà qui chantent ! Comme cela remplit l'air ! Comme cela résonne dans notre ville paisible...

RÖRLUND. — Et cela, juste à l'heure du dîner ! Le *Benedicite* troublé dans toutes les maisons. Voyez, des hommes sérieux courent aux fenêtres, la serviette sous le menton...

OLAF (dans le jardin). — Maman, les Américains crient hourra à la porte de grand-papa !

RÖRLUND. — Hourra? Oui, vraiment ! C'est bien le retour du fils prodigue. Non pas contrit ; non pas avec les larmes du remords, mais avec des cris effrontés, avec des chansons légères !... Mes chères amies, nous ne devons pas être témoins de cela. Rentrons à notre travail !

MADAME BERNICK. — Oui, venez, venez !

(Toutes les dames entrent dans le vestibule et prennent place autour de la table.)

RÖRLUND (ferme la porte du jardin). — Voilà ; une barrière entre nous et l'esprit de légèreté...

MADAME RUMMEL. — Ne regarde pas dehors, Hilda !

MADAME HOLT. — Toi non plus, Netta !

RÖRLUND. — ... Et un voile devant l'inconvenance...

(Il baisse les rideaux en sorte que la salle est dans une demi-obscurité.)

BERNICK. — Vous vous donnez trop de mal, monsieur le professeur. Nous sommes si habitués à des vacarmes de marins étrangers...

RÖRLUND. — Étrangers,... oui, on subit ça. Mais celui qui surgit tout à coup parmi nous, et qui signale son retour d'une manière si caractéristique... ; oui, dans une maison ordinaire, je ne m'exprimerais pas aussi brutalement ; mais dans ces murs, je sais que dominent des considérations qui importent plus que le hasard d'une parenté...

BERNICK. — Oui, oui, oui, soyez tranquille... ; notre petite société... elle a ses soutiens, monsieur le professeur.

RÖRLUND. — Soutiens qui ont fait leurs preuves, monsieur Bernick. Je le sais, je le sais. Vous avez déjà une fois mis bon ordre aux excès dans la ville...

MADEMOISELLE HESSEL. — Non, je ne pouvais pas attendre plus longtemps. Me voici, chers amis !

MADAME BERNICK. — Lona !

MADAME VEUVE BERNICK. — Lona... chère enfant !

MESDAMES HOLT et RUMMEL. — Mademoiselle Hessel !

MADEMOISELLE HESSEL. — Oh ! ne me regardez pas ; car je ne me suis lavée qu'à peu près. Aussitôt que j'ai entendu dire qui était l'Américain... ; mais on dirait que vous ne le savez pas?

MADAME BERNICK. — Si, malheureusement !

MADEMOISELLE HESSEL. — Malheureusement? Est-il arrivé quelque chose de fâcheux? Vous êtes assis là dans la [*Suit le texte de la fin de l'acte définitif depuis la* p. 166, l. 20, *sauf les différences qui suivent* :]

P. 166, l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 167, l. 2-4. — Mais — — s'est vues *Manque.*

L. 9. Un moment de joie? Savez-vous que le fils prodigue du vieux Tönnesen est revenu?

P. 11. — Non?] Faut-il recevoir le fils prodigue avec des figures d'enterrement? Comment lisez-vous votre Bible, monsieur le pasteur?

P. 167, l. 18-*P.* 168, l. 17. — Viens m'aider, cousin Karsten; il nous faut ouvrir portes et fenêtres.

MADAME BERNICK. — Mais Lona, qu'est-ce que tu fais?

RÖRLUND. — Mais, monsieur Bernick...

BERNICK. — Oui, excusez;

MADEMOISELLE HESSEL (remontant les persiennes). — Faisons entrer la pleine lumière du jour! Voilà! Nous sommes sortis du caveau! Regardez, toute la ville est en l'air. Et écoutez comme ils jouent et chantent au soleil, ces étrangers! Voilà de vrais hommes,... pleins de soleil comme des fruits du Midi. Oh! comme c'est dommage, chère tante, qu'avec vos mauvais yeux vous ne puissiez pas voir toute cette animation charmante.

MADAME VEUVE BERNICK. — Parle-m'en, ma chère enfant, et je la verrai.

P. 168, l. 29. — Ouvrir toutes les portes et fenêtres en grand, monsieur le pasteur.

X

Ce manuscrit consiste en quatre pages et demie sur un cahier de six feuillets, contenant le commencement du premier acte, jusqu'à la p. 130, *l.* 26, *du texte définitif, en écriture soignée. La suppression du rôle de Mme veuve*

Bernick montre que ce manuscrit est postérieur au précédent. Voici les principales divergences d'avec le texte définitif :

P. 125, l. 2-13. — *Comme dans le manuscrit* IX.

L. 17. — De Mme Bernick] *Manque.*

L. 13. — Lynge] Salvesen

P. 126, l. 1.-*P.* 127, l. 27. — *Manque.*

P. 128, l. 6.-*P.* 129, l. 21. — *Comme dans le manuscrit* IX, p. 23, l. 6-21, *avec les modifications suivantes :*

P. 23, l. 10-11. — Par le — — corruption] *Manque.*

L. 19-21. — MADAME RUMMEL. — Hm ! cette histoire de chemin de fer rappelle beaucoup tout le vacarme de l'an dernier.

MADAME HOLT. — Oui, il s'en est fallu d'un cheveu que nous ayons le chemin de fer ici jusqu'à la ville.

MADAME BERNICK. — Enfin, Karsten l'a empêché.

P. 129, l. 26-*P.* 130, l. 8. — MADEMOISELLE BERNICK. — Oui, c'est d'ailleurs pour des raisons toutes pratiques qu'il n'a pas voulu...

MADAME BERNICK. — Oh ! Marta, comment saurions-nous en juger, nous autres femmes? Si nous ne vous avions pas, monsieur le professeur... C'est vraiment plus qu'aimable de votre part de nous consacrer votre temps libre.

RÖRLUND. — Ne le dois-je pas? J'estime que le travail manuel doit toujours être assaisonné de lecture ou de conversation profitables ; et de plus, maintenant, pendant les vacances...

MADAME BERNICK. — Oui, oui ; c'est tout de même un sacrifice de votre part, monsieur le professeur.

XI

Ce manuscrit consiste en sept pages écrites sur un cahier de six feuillets, et contient, en écriture soignée, le commencement du premier acte exactement jusqu'au même point que le manuscrit précédent, c'est-à-dire jusqu'au

moment où il va être question du métier de Mlle Bernick. Ce nouveau manuscrit paraît avoir eu pour but de rétablir la scène entre Krap et Aune, qui était déjà dans IX, *mais a été négligée dans* X. *Tout le manuscrit n'est qu'une répétition soit de* IX, *pour cette scène, soit de* X *pour le reste, avec quelques variantes insignifiantes.*

XII

Ce brouillon se compose de quatre cahiers numérotés pp. 1, 2, 9 *et* 10. *Les deux premiers contiennent un peu plus de la moitié du premier acte, jusqu'à la* p. 154, *l.* 11 *du texte définitif. En tête du premier cahier ont été attachés après coup deux feuillets contenant la page de titre avec la date de* 1877, *et la page portant la liste des personnages. La première page du texte est datée :* 14-3-77. *Les cahiers* 9 *et* 10 *contiennent environ les trois derniers quarts du quatrième acte, depuis la p.* 172, *l.* 13 *du texte définitif. A la fin est écrite la date :* 15-6-77. *Ces quatre cahiers sont évidemment ce qui reste du dernier brouillon qui a servi à la mise au net. Les variantes principales sont indiquées par comparaison avec la traduction du texte définitif.*

P. 123. — QUATRE] *écrit d'abord* cinq, *mais corrigé en* quatre.
P. 124, l. 2. — KARSTEN BERNICK, consul.
L. 5. — MADEMOISELLE MARTA BERNICK, sœur du consul.
L. 10-11. — *Entre ces deux lignes:* MADAME RUMMEL, sa femme.
L. 13-16. — *Manquent.*
L. 18. — LE DOCTEUR *(le reste de la ligne manque).*
L. 20. — *Après cette ligne :* KRAP.
AUNE, constructeur de navires.
L. 21-23. — *Manquent.*
P. 125, l. 16-17. — MADAME RUMMEL et MADEMOISELLE RUMMEL] MADAME VIGELAND et NETTA
L. 18. — LYNGE] SANDSTAD
L. 24-25. — Dans le jardin — — arc] *Manque.*
P. 131, l. 3-4. — Être — — démontée] avoir des ailes et pouvoir m'envoler bien loin.

L. 6-10. — Mais — — sombrent] C'est comme les trains de chemin de fer qui sont venus jusqu'à la petite société de l'ouest lointain. Mais il s'agit de fermer la porte à des hôtes si agités.

L. 12. — Regardez donc dans la rue] *Manque.*

P. 132, l. 3. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

MARTA. — C'est ton oncle qui parle si haut, Betty.

MADAME BERNICK. — Oui, c'est ce qu'il me semble aussi.

L. 16. — *Avant :* Eh bien ! *il y a, biffé :* Est-il encore ici?

L. 20. — [*Biffé devant* Bernick : Le vieux.]

L. 22. — [*Biffé :* MADAME BERNICK. — Oui, j'entends que ton père est chez Bernick. Je ne savais pas...

HILMAR TÖNNESEN. — Si je pouvais savoir ce qu'on lui veut...]

MADAME BERNICK. — Qu'est-ce au juste?

L. 10. — Vraiment?

P. 133, l. 2-4. — *Comme dans* IX, p. 34, l. 10-13.

L. 6-20. MADAME BERNICK. — Mon oncle l'a-t-il dit?

HILMAR TÖNNESEN. — Lui? Crois-tu qu'il était informé? Mais j'ai rencontré Krap, le fondé de pouvoir, et il a dit que l'affaire du chemin de fer était reprise, et que Bernick avait rendez-vous avec les autres membres du conseil municipal.

MADAME RUMMEL. — Alors, Rummel est là aussi?

HILMAR TÖNNESEN. — Oui, naturellement, et Vigeland et Sandstad, bien entendu.

MESDAMES VIGELAND et SANDSTAD. — Tiens, tiens !

HILMAR TÖNNESEN. — Ensuite ils ont convoqué le vieux Tönnesen. C'est que tout est arrangé, je suppose.

P. 134, l. 2-4. — Certaines — — grand'chose] monsieur le professeur. La vie de petite ville n'a rien de mieux.

L. 8-24. — « La femme — — société »] « La société dans la forêt primitive. »

P. 135, l. 2-*P.* 137, l. 12. — *Comme dans* VIII, p. 320, l. 1-7.

L. 25. — LYNGE] SANDSTAD. *De même, partout dans la suite.*

P. 138, l. 1-3. — MADAME VIGELAND. — Oui, quels changements ont eu lieu ici !

L. 5. — Quatorze ou quinze] douze ou quatorze

L. 16. — L'étudiant] monsieur

L. 17-19. — *Manque*

L. 27. — HOLT] VIGELAND. *De même dans toute la scène.*

P. 139, l. 4-10. — MADAME RUMMEL (vite). — Oui, oui, ne parlons pas de cela.

P. 140, l. 4-11. — *Manque.*

P. 141, l. 2. — la pauvre] *Manque.*

L. 10-20. — [*Biffé :* MADAME SANDSTAD. — Le licencié Tönnesen a eu une vilaine histoire?

MADAME RUMMEL. — Non, pas lui, madame Sandstad. C'était l]

MADAME SANDSTAD. — Le licencié Tönnesen a eu une vilaine histoire?

MADAME RUMMEL. — Non, grand Dieu, le licencié est le cousin de Mme Bernick ; je parle du frère.

MADAME VIGELAND. — ... le frère prodigue...

MADAME RUMMEL. — ... le fils du défunt Tönnesen. Il est parti pour l'Amérique.

L. 26-*P.* 142, l. 13. — *Après :* hier] MADAME VIGELAND. — Mme Dorf faisait partie de la troupe Möller, vous savez...

MADAME RUMMEL. — ... et voilà que l'acteur Dorf rentre chez lui tard un soir...

P. 142, l. 19-*P.* 147, l. 20. — MADAME VIGELAND. — Mais songez donc,... le jeune Tönnesen est obligé de sauter par la fenêtre !

MADAME RUMMEL. — Oui, et c'était une fenêtre mansardée.

MADAME SANDSTAD. — Et c'est alors qu'il est parti pour l'Amérique.

MADAME RUMMEL. — Oui, mais il est apparu ensuite qu'il avait fait un faux en signant un papier du nom de son oncle.

MADAME VIGELAND. — Hm ! vous comprenez à quoi cet argent a servi, madame Sandstad.

MADAME SANDSTAD. — Et qu'est-il advenu entre les parents de Dina?

MADAME RUMMEL. — Oh ! Dorf est parti, naturellement ; mais Mme Dorf a eu l'impudence de rester ici plusieurs années. Elle ne pouvait plus jouer la comédie, naturellement ; alors elle a vécu avec du repassage et de la couture...

MADAME VIGELAND. — Et puis elle a dirigé une petite école de danse...

MADAME RUMMEL. — Mais elle n'a pu mener longtemps cette vie-là ; elle est tombée malade de la poitrine et elle est morte.

MADAME RUMMEL. — Oui, ne parlez jamais de cela ici, dans la maison, madame Sandstad. Et de la demi-sœur non plus...

MADAME SANDSTAD. — C'est vrai, Mme Bernick a une demi-sœur...

MADAME RUMMEL. — A eu... heureusement. Elle a toujours été bizarre. Le croiriez-vous, elle est partie pour l'Amérique, courant après le mauvais sujet.

MADAME VIGELAND. — Après le demi-frère, vous comprenez, bien que toute la famille lui refusât la main, naturellement.

MADAME RUMMEL. — Oui, ce fut un moment pénible pour les Bernick ; ils venaient de se fiancer...

MADAME VIGELAND. — Hm ! certaines gens disaient que c'était pour cela que Lona Hessel partait.

MADAME SANDSTAD. — Elle avait peut-être du goût pour le beau-frère?

MADAME RUMMEL. — Qui n'en avait pas? Si vous aviez vu Bernick dans ce temps-là. Il venait juste de rentrer de Paris. Le jeune homme du monde le plus élégant...

MADAME VIGELAND. — ... et tout de même convenable et moral... il ne ressemblait certes pas aux autres.

MADAME SANDSTAD. — Mais à quel moment Dina est-elle venue ici, dans la maison?

MADAME RUMMEL. — Ce fut à la mort de sa mère ; et depuis lors nous nous sommes toutes occupées de son éducation...

MADAME VIGELAND. — Et ce n'a pas été un travail facile madame Sandstad. Tous les mauvais exemples de chez elle... ; elle avait six à sept ans, lorsque a eu lieu cette vilaine histoire.

MADAME RUMMEL. — Oui, c'est une enfant difficile ; il faut la prendre par la douceur. Chut,... la voilà qui vient.

P. 148, l. 28. — Parce qu'elles pensent du mal de ma mère. Je ne supporte pas ça !

P. 149, l. 10. — Non, ce n'est pas la peine.

L. 16-*P.* 150, l. 16. — Qui vous a rien dit de pareil?

DINA. — Personne ; mais elles le pensent.

RÖRLUND. — Vous sentez-vous donc mal à l'aise ici dans la ville?

P. 151, l. 2-4. — Oui.

L. 25-*P.* 152, l. 10. — *Comme dans* IX, p. 347, l. 25-28.

P. 152, l. 11-15. — *Comme dans* IX, p. 347, l. 29-p. 348, l. 18, *avec* Mme Bernick *au lieu de* Mme veuve Bernick, *plus quelques autres variantes insignifiantes, mais toute la scène avec Mads Tönnesen est biffée.*

L. 22. — comme les monts de Dovre] *Manque.*

L. 28-*P.* 153, l. 28. — BERNICK. — Bien, comme ça je n'ai aucune crainte pour le résultat. Mais nous devons, bien entendu, partager le travail entre nous. J'agirai sur les fonctionnaires et les hommes d'affaires les plus importants. Toi, Rummel, avec ta brusque franchise et ton sens du progrès, tu te mettras en rapport avec nos jeunes concitoyens. Vous, monsieur Vigeland, vous devrez tranquilliser vos amis, les gens graves de la société, et tout leur expliquer, et monsieur Sandstad, avec son aimable urbanité, trouvera partout les portes ouvertes.

RUMMEL. — Ça ira, Bernick ; c'est juré !

P. 153, l. 14-17. — Mais — — en tête.] Mais nous devons naturellement nous inscrire les premiers sur les listes ;

L. 19-22. — LES MESSIEURS. —Bien entendu ; bien entendu.

L. 24-25. — *Manque.*

P. 154, l. 7-11. — *Manque. Le cahier numéroté* 2 *s'arrête à la ligne suivante. Et nous arrivons aux cahiers numérotés* 9 *et* 10.

P. 271, l. 4-20. — Dina, tu veux.

DINA. — Je suis ta femme dès ce moment.

JOHAN. — Oh ! dis-le encore une fois.

DINA. — Ta femme.

JOHAN. — Et tout ce qui est... ce que tu crois qui est dans le passé...

DINA. — Je l'ignore, je sais seulement que je dois t'aimer...

JOHAN. — Alors je brise tous les ponts... cette société de faux dévots ne nous reverra jamais.

MADEMOISELLE H. — A bord... à bord... Johan...

JOHAN. — Oui, à bord... ah ! mais... Lona... chère sœur... écoute...

P. 272, l. 3. — Que feriez-vous ici? Ce n'est pas un endroit pour vous ; on vous y enlève le courage d'être heureux...

DINA. — Oh ! maintenant, j'ai tous les courages ; je défie tout le monde.

MARTA. — Oui, là-bas, dans le vaste monde libre, quand tu seras seule avec lui, sans passé, sans les considérations paralysantes, ni la pression de la respectabilité qui vous lie...

DINA. — Oui, oui ; c'est cela !

MARTA. — Chère enfant,

L. 10-12. — DINA. — Oh ! tante Marta, pourquoi ne nous accompagnes-tu pas?

MARTA. — Moi? Jamais ! Ma position ici est fixée. Dieu merci, je suis parvenue à voir clair.

L. 23-*P.* 273, l. 2. — DINA. — Promettre? Je ne sais pas promettre, ne veux rien promettre... j'ai appris ici à détester l'acte de promettre.

MARTA. — Tu ne promettras rien non plus ; tu resteras ce que tu es, sincère et fidèle à toi-même.

DINA. — Ça, je le veux, tante ; car je ne peux faire autrement.

MARTA. — Oui, oui, oui, je le sais bien.

MADEMOISELLE HESSEL (à Johan). — Bien, bien, mon cher garçon ; c'est ce qu'il faut. Et maintenant, à bord !

P. 273, l. 6-8. — de ta — — Adieu, Johan.] Sois heureuse ; l'état de célibat, vois-tu...

MARTA. — Oh ! que ce soit là ton dernier mot ! Non, non, non ; mais pars ; adieu, Johan.

L. 11-12. — (Johan — — le store.)] (Poignées de main et adieux ; Johan et Dina sortent en hâte ; Mlle Hessel ferme la porte derrière eux.)

175, l. 19-26. — Oh ! je l'avais — — Une vieille] Que suis-je pour lui après cela? Une vieille

P. 274, l. 14. — *L'indication scénique manque.*

L. 18. — Tous les — — arrivée] *Manque.*

L. 21. — mains] mains, avec un tel esprit de sacrifice.

L. 24-25. — Comment — — l'aimais] Comment aurais-je pu l'aimer, si je n'avais été disposée à lui remettre le bonheur entre les mains?

L. 26-*P.* 275, l. 6. — Tu te — — Heureusement.] Oh ! ce fut au fond une vie heureuse, malgré l'attente et l'impatience...

MADEMOISELLE HESSEL. — Et tu te dis impatiente, toi qui as attendu tant d'années?

MARTA. — Oui, ce fut le malheur que je n'aie pas fait attention comme les années passaient.

P. 275, l. 16-19. — Il ne s'agit pas d'être heureuse, mais de mériter de l'être.

MADEMOISELLE HESSEL. — C'est cela, Marta... si seulement certains autres pensaient de même.

P. 276, l. 3-7. — Montrer des yeux gais,] ton frère oubliait cela.

L. 13. — *L'indication scénique manque.*

L. 16. — Tu dois te sentir fier et

L. 26. — Ton nom — — de feu.] Hilmar a écrit un chant et le pasteur Rörlund prononcera un discours.

P. 277, l. 2. — soutiens] principaux soutiens.

L. 5. — à cette porte] à la fenêtre.

L. 8. — Oh ! obligé... ce n'est sans doute pas l'expression juste.

L. 14. — LE CONSUL BERNICK (après un silence).

L. 19-22. — Pas de me — — étriquée] Et pourtant... si, si, par moments je me méprise moi-même. Mais tu ne peux comprendre à quel point je suis indiciblement seul dans cette société si étroite, hypocrite, tu ne peux comprendre

L. 28. — Pouvoir] influence

L. 30. — Instruments] esclaves

P. 278, l. 4-5. — Parce que — — Oh !] Crois-tu que je n'aie pas eu des moments où cela m'est apparu? Mais les courants quotidiens venaient peser sur moi. Et j'étais si seul !

L. 17-*P.* 279, l. 6. — J'avais besoin. Tu diras que c'est ma faute... mais ce n'est pas mieux pour cela. Et elle aurait dû tout de même m'être accueillante, s'intéresser à ce que je fais, jeter en moi une lueur de ces vues superficielles, peu cohérentes, qui ne servent pas directement à un homme dans son action, mais qui agissent pourtant, et corrigent et clarifient. Cette faculté, il n'est pas permis aux femmes de la développer chez nous, la plupart d'entre elles ne la possèdent même pas ; oui, Lona... il n'y en a pas une sur mille qui ait le courage d'être comme toi...

MADEMOISELLE HESSEL. — C'est-à-dire... d'être elle-même.

BERNICK. — Oui, et d'être ce qu'il faut surtout pour un homme. Aussi n'ai-je jamais éprouvé de satisfaction dans les jours heureux, ni jamais l'aiguillon et l'accroissement de force qui peuvent résulter de l'adversité ; tout a été une suite de menus ennuis et de menus triomphes banals... comme celui qui va avoir lieu...

MADEMOISELLE HESSEL. — Celui-là aussi?

BERNICK. — Je ne suis pas tombé si bas que ce clinquant

puisse me cacher ce qu'en secret je dois me dire à moi-même.

MADEMOISELLE HESSEL. — Et pourquoi ne romps-tu pas avec tout cela, qui est creux?

BERNICK. — Tu ne comprends pas cela. Tu ne connais pas le besoin qu'a un homme d'agir et d'accomplir quelque chose en ce monde. Vous autres femmes, vous le sentez autrement; il vous faut quelque chose à aimer, un chat, un chien ou un canari à défaut d'autre chose. Tu crois que j'agis à mon propre avantage, mais c'est une erreur; ce que j'ai accompli m'a profité, c'est vrai, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai fait... j'ai voulu être le premier... et je sais aussi que c'est pour le mieux de la société.

MADEMOISELLE HESSEL. — Et toi-même? Quelle satisfaction cela te donne-t-il?

BERNICK. — Aucune; toute cette génération de mensonge doit disparaître; mais une génération nouvelle

P. 179, l. 15-22. — *Quelques lignes manquent au passage d'une page à la suivante, puis il y a :* la malédiction doit tout de même fléchir. Je suis allé cent fois plus loin que tu ne penses; mais le bien peut se tourner en mal, et de même sans doute le mal peut...; pourquoi êtes-vous venus ici? Je ne cède pas; je ne peux pas céder; vous ne réussirez pas à m'écraser...

P. 280, l. 16-19. — Parti? Et Dina partie avec lui!

MADEMOISELLE HESSEL. — Oui, comme sa femme, sans prêtre ni bénédiction nuptiale; c'est ainsi que les deux soufflètent votre vertueuse société, comme moi autrefois... enfin!

L. 25. — « le Palmier »] « la Feuille d'olivier »

P. 281, l. 10. — Rien, rien... loin de moi, esprit de vengeance.

L. 12-16. — Hm! Tiens, Bernick; Johan te fait dire qu'il te fait cadeau du nom et de la réputation qu'il t'a prêtés autrefois; regarde, j'ai là tes lettres dans ma main.

L. 21-25. — Je n'ai pas — — les voilà] Comme tu me connais peu, Karsten; regarde; je déchire tes deux lettres.

L. 28. — *L'indication scénique manque.*

P. 282, l. 2. — ma vie] *Manque.*

L. 6-8. — Ne me questionne pas ! Ne pas vivre ! Si, je veux... vivre, vivre... c'est payé assez cher.

P. 283, l. 2-3. — KRAP. — Impossible, monsieur le consul... déjà en mer.

BERNICK. — Et mon fils est à bord.

P. 13-16. — Non, non, il écrit qu'il se cache dans la cale jusqu'en pleine mer.

L. 23. — *L'indication scénique manque.*

L. 26-28. — Je l'ai — — possédé] *Manque.*

P. 284, l. 8. — *Après :* consul] ... l'entreprise n'est pas encore solidement assise...

L. 10-*P.* 285, l. 5. — MADEMOISELLE HESSEL. — La société, beau-frère, la société.

RUMMEL. — Oui, voilà une bonne parole.

SANDSTAD. — Et nous autres ; n'oubliez pas, monsieur le consul, que nous...

MARTA (entrant à gauche). — Les voilà qui viennent ; mais Betty n'est pas à la maison...

BERNICK. — Pas à la maison? Tu vois, Lona ; un soir comme celui-ci ; aucun soutien dans la joie ni la douleur...

RUMMEL. — Il faut lever les stores ; plus de lumières ; levons les stores ; aidez-moi, monsieur Sandstad.

P. 285, l. 10-11. — (recule — — tout cela !] A quoi bon tout cela ;

L. 15-19. — *Manque.*

P. 286, l. 21. — Karsten, Karsten] Bernick, Bernick

L. 24. — qui — — pour lui] qui jamais ne m'aide à rien

P. 287, l. 7-12. — MARTA. — Mais qu'est-ce qu'il y a?

MADEMOISELLE HESSEL. — Chut ! je te dirai...

L. 22-23. — sa chambre — — disparus] son sac, ses vêtements, son fusil avaient disparu...

L. 27. — accourus ;] *Manque.*

P. 288, l. 2. — nous sommes montés à bord...] *Manque*
L. 3. — Karsten] Bernick
L. 17-18. — si bien — — a osé] et il a pris sur lui
L. 27. — BERNICK. — Oh ! Dieu soit loué à jamais !
L. 30. — Dieu soit loué !
P. 289, l. 4-7. — Voilà le cortège
L. 10-22. — SANDSTAD. — Tout le jardin est plein de monde.
VIGELAND. — Toute la rue aussi ; il s'agit de se montrer modeste.
RUMMEL. — Tous les drapeaux sont sortis. Quel cortège !
BERNICK. — Qu'ils viennent...
RUMMEL. — Voilà le comité de fête avec le professeur Rörlund en tête.
P. 290, l. 11-14. — Cependant — — recouvert] (Rörlund entre, à la tête du comité de fête.)
L. 20. — Très honoré — — consul] *Manque.*
P. 292, l. 5-6. — *Manque.*
L. 15-16. — Ce fait — — connaissance] Ce bruit ne vous est évidemment pas inconnu
L. 19. — *Après* commune,] mais aussi toute sa patrie.
L. 20. — DES VOIX
L. 26. — véritable et durable] *Manque.*
L. 28. — du dehors] des grandes sociétés du dehors
P. 293, l. 14. — *L'indication scénique manque.*
L. 20. — palpable] temporel
L. 22-24. — et surtout — — ère nouvelle.] *Cette fin de la réplique est ajoutée au crayon au bas de la page.*
L. 25-26. — *Manque.*
P. 294, l. 18. — pour — — cabinet privé] *Manque.*
L. 23. — *Manque.*
L. 29. — Hourra, hourra, hourra !] *Manque.*
P. 295, l. 4. — *L'indication scénique manque.*
L. 7. — qu'il en sera ainsi] que ce sera la vérité
L. 11. (Surprise parmi la foule).

L. 12-14. — selon — — mérite pas.] avez eu la bonté de me prodiguer.

L. 20. — *L'indication scénique manque.*

L. 15-16. — aucun reproche

L. 27. — Des voix

L. 30-*P*. 296, l. 1. — d'avoir — — des voies] d'avoir pris des voies

P. 296, l. 10. — dans la région] *Manque.*

L. 12. — En sourdine. *Ajouté au crayon.*

L. 16. — collaborateurs] amis

L. 21. — Vigeland] Sandstad

L. 23. — Sandstad] Vigeland

L. 25-28. — Pas de fausse modestie, mes amis... nous sommes tombés d'accord que

P. 297, l. 5, 7, 12. — *Les indications scéniques manquent.*

L. 10-11. — Oh ! — — dis là?] ouf ! Dieu me pardonne !

L. 15-27. — Silence, messieurs ; mes amis et moi, nous nous refusons à tout hommage ; car, moi, du moins, j'ai conscience... bon ; ceci reste bien entendu qu'à partir de ce soir nous commençons

P. 298, l. 2-3. — n'est-ce pas, messieurs?...] *Manque.*

L. 12-*P*. 303, l. 26. — Et maintenant, le règlement principal avec ma société et avec ma conscience. Betty, contiens-toi et supporte ce qui va venir... On a dit que de mauvais éléments nous ont quittés ce soir... ; je peux ajouter ce que l'on ne sait pas ; l'homme que l'on désignait n'est pas parti seul... avec lui est partie comme sa femme...

Mademoiselle Hessel. — Dina Dorf !

Rörlund. — Quoi !

(Grand mouvement parmi la foule.)

Rörlund. — Enfuie... impossible !

Bernick. — Comme sa femme, sans prêtre ni bénédiction nuptiale, et pourtant je dis que j'estime ce mariage supérieur à bien d'autres parmi nous, où toutes les formes sont observées...

et j'ajoute encore... chapeau bas devant cet homme... car il a généreusement pris à son compte la faute d'un autre... mes concitoyens, je veux sortir du mensonge... vous saurez tout... c'était moi, il y a quinze ans, qui étais le coupable...

MADAME BERNICK. — Oh ! Karsten, merci, merci.

MADEMOISELLE HESSEL. — Là tu t'es enfin regagné toi-même.

(Chuchotements étonnés parmi la foule.)

BERNICK. — Voilà ; les rapports entre nous ont maintenant une base saine ; on va voir si quinze ans d'activité peuvent effacer un égarement de jeunesse... quiconque se sent pur peut me jeter la première pierre ; mais pas de décision ce soir ; je prie chacun d'aller à ses affaires... de réfléchir... supprimons toute pompe de fête... vous sentez bien qu'elle n'est pas ici à sa place...

RÖRLUND. — Certes non... enfin, je remercie Dieu... ç'avait été un vain sacrifice... Oui, messieurs, je pense que le mieux est de...

(Le mot d'ordre se répand par chuchotements de bouche en bouche ; la foule s'éloigne en silence.)

BERNICK. — Betty, ç'a été une journée pénible pour toi.

MADAME BERNICK. — C'est la plus radieuse fête depuis quinze ans.

BERNICK. — Comment? As-tu...?

MADAME BERNICK. — Tout su.

BERNICK. — Tu l'as su?

MADAME BERNICK. — Depuis la veille de notre mariage.

BERNICK. — Tu l'as su... et n'as rien dit?

MADAME BERNICK. — Oh ! pourquoi n'as-tu rien dit, Karsten? Pourquoi ne m'as-tu jamais estimée capable de pardonner un moment d'égarement?

BERNICK. — Parce que je ne t'ai jamais connue avant ce soir. Mais qu'il vienne maintenant !

MADAME BERNICK. — Oui, oui ; tu vas l'avoir... Monsieur Krap...

(Elle lui parle à voix basse ; il sort par la porte du jardin.)

BERNICK. — Merci, Lona ; tu as sauvé ce qu'il y avait de mieux en moi.

MADEMOISELLE HESSEL. — Ai-je voulu autre chose?

BERNICK. — Comment? Pas de haine ;... pas de vengeance?

MADEMOISELLE HESSEL. — Vieil amour ne rouille jamais.

BERNICK. — Lona !

MADEMOISELLE HESSEL. — Abelone.

BERNICK. — Oh ! par quoi, moi, pauvre lâche misérable, ai-je mérité...

MADEMOISELLE HESSEL. — Oh ! nous autres femmes, si nous nous enquérions du mérite, Karsten...

(Aune arrive du jardin avec Olaf.)

BERNICK. — Olaf !

OLAF. — Père, jamais je ne...

BERNICK. — Tu ne le feras plus? Si, tu le feras... mais pas en te cachant... écoute, mon garçon... désormais il te sera permis d'être toi-même...

OLAF. — Pas soutien de la société?

BERNICK. — Non, non ; toi-même, tu entends ; ça ira comme ça pourra. Et vous, Aune...

AUNE. — Je le sais, monsieur le consul... j'ai mon compte...

BERNICK. — Nous restons ensemble, Aune... ; pardonnez-moi.

AUNE. — Comment ; le bateau ne part pas.

BERNICK. — Dieu en soit loué ; et... pardonnez-moi... demain il faudra l'examiner ; peut-être une nouvelle réparation sera-t-elle nécessaire...

AUNE. — Peut-être.

BERNICK. — Oui, oui, il y a beaucoup à réparer ici. Bonne nuit, Aune.

P. 304, l. 4-5. — Mon nom — — de feu] *Manque.*

L. 10-13. — Jusqu'où — — portant] *Manque.*

L. 15. — mon garçon] *Manque.*

L. 16-25. — *Après* il me semble] ... notre société a des âmes de vieux garçons... nous ne voyons pas la femme... et toi, Lona... oui, c'est bien entendu,... tu ne nous quittes pas...

P. 305, l. 5. — « le Palmier »] « la Branche d'olivier »

L. 11. — vraies] fortes

L. 11. — (Elle — — épaule.)] (lui prend la main.)

MAISON DE POUPÉE

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

LAURA KIELER

Sur la vie d'Ibsen au cours de l'année qui suivit la publication et les premières représentations des *Soutiens de la Société*, on ne sait à peu près rien. Il vivait à Munich, où Sigurd faisait sa dernière année de lycée et passa très brillamment son bachot en juillet 1878. Le programme d'Ibsen était alors d'aller passer le temps des vacances à Florence, puis l'hiver à Rome, et de revenir l'automne suivant à Munich, où Sigurd entrerait à l'université. Il comptait achever à Rome l'œuvre nouvelle qu'il avait dans l'esprit[1]. En fait, ce programme fut exactement réalisé, à cela près qu'Ibsen s'attarda dans le Tyrol, d'où il ne partit qu'à la fin de septembre pour aller directement à Rome, « car je désirais vivement me trouver dans une ambiance connue, afin de me mettre au travail en toute tranquillité[2] ». On voit que dès le 2 août 1878 l'œuvre nouvelle, — probablement sans qu'il eût rien écrit encore — avait déjà pris forme. Lorsqu'on ne sait rien sur lui, on peut d'ailleurs être à peu près sûr

[1] Lettre à Hegel du 2 août 1878 (L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 330).
[2] Lettre à Hegel du 8 octobre 1878 (L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 331).

qu'il est en plein travail, et ce n'est pas l'écriture qui est pour lui le travail le plus absorbant. Il n'y eut donc, cette fois, presque pas d'intervalle entre la lecture des comptes rendus d'une pièce ou la correspondance au sujet de ses représentations, et la première esquisse de la pièce suivante.

Arrivé à Rome dans les derniers jours de septembre, Ibsen écrivit le 19 octobre les « Notes pour la tragédie du temps présent », où l'on voit que la pièce nouvelle est nettement conçue, à la fois en ce qui concerne l'idée, qui est le féminisme, et même le scénario. L'opposition entre les caractères de Nora et de son mari est bien décrite, et le faux qui déclenchera l'intrigue est inventé. Si, comme le manuscrit paraît l'indiquer, la « suite des scènes » du premier acte a été rédigée aussitôt après les notes du début, on voit que le plan est assez établi pour permettre l'écriture d'un premier brouillon. Ce plan sera, en somme, assez exactement suivi dans le premier acte de l'œuvre définitive. Ce n'est pas à propos de *Maison de Poupée* qu'Ibsen aurait pu dire que son premier acte était toujours le plus difficile, ainsi qu'il l'avait dit à propos de sa pièce précédente. Évidemment, il avait dû longuement méditer depuis des mois sur Nora et son mari à la manière dont il prit de plus en plus l'habitude, au cours de ses longues séances, à Munich, au café Maximilien. Il s'asseyait toujours à la même place qu'on avait fini par lui réserver, le dos tourné à la porte, mais en face d'une glace qui lui permettait d'observer les gens qui entraient [1], et il restait seul, distrait et pourtant l'esprit concentré, n'aimant pas être dérangé, parfois même fort bourru à l'égard des importuns. Il se plaignait un jour à Paulsen d'un Allemand qui était venu causer avec lui : « Cet homme croit que je suis là au café à boire mon bock de bière, alors qu'en vérité je travaille et compose à la sueur de mon front. Je vois mes personnages se former, je les vois sous toutes leurs

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 31.

faces[1]... » Sa période d'isolement semble bien avoir commencé, cette fois, dès les premiers mois de 1878, à en juger par la rareté de sa correspondance et de toute indication sur sa vie jusqu'à l'examen de Sigurd, et l'on verra qu'une lettre de lui paraît le confirmer.

Depuis une dizaine d'années il pensait beaucoup au sort de la femme dans la vie moderne. Il était visiblement en réaction contre l'idéal de la femme dévouée à la Käthchen de Heilbronn, comme Aurelia, Margrete et Solvejg. Il avait introduit, dans *L'Union des Jeunes*, sa Selma, qui se plaint d'être traitée en poupée. L'importance de l'idée suggérée y fait presque de ce rôle très secondaire un hors-d'œuvre, et Brandès avait signalé qu'il pouvait faire le sujet d'une pièce nouvelle. Ibsen avait certainement pris bonne note de cette indication, ou peut-être y avait-il songé de lui-même. Et il était entré en relation personnelle avec Camilla Collett, apôtre du féminisme. Celle-ci a dit sa surprise de trouver chez lui, au sujet du rôle des femmes, des idées aussi traditionnelles[2], mais ces idées étaient en contradiction évidente avec le sentiment d'Ibsen à l'époque où Camilla Collett vint le voir pour la première fois, à Dresde. Halvdan Koht a raison de penser qu'il a fait exprès de développer des idées surannées[3]. On sait qu'il était habile à diriger la conversation de façon à faire parler les gens, et son attitude lors des premières visites de Camilla Collett prouve précisément que la question du féminisme l'intéressait. L'invention du rôle de Selma est d'ailleurs antérieure aux relations d'Ibsen avec Camilla Collett, dont la visite à Dresde est de 1870. Et elle-même se rendait compte qu'il n'avait pas eu besoin de son influence[4]. Toutefois, il est possible que l'influence de l'écrivain féministe ait renforcé le sentiment d'Ibsen, d'autant plus

[1] John Paulsen dans *Gerhard Grans Festskrift*, p. 41.
[2] John Paulsen, *Mine Erindringer*, p. 165.
[3] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen*, II, p. 164.
Lettre citée par Kristofer Janson, *Hvab jeg har oplevet*, p. 195.

qu'elle se fit une alliée de Susanna Ibsen [1], qui, elle, se flattait d'avoir exercé une influence sur son mari [2]. Et dès 1870 il rédigea ses premières notes (p. 309) pour une pièce qui est devenue *Les Soutiens de la Société*, notes où la tendance féministe est aussi accentuée que dans les notes pour *Maison de Poupée* (p. 575). Au commencement de 1878, son premier « drame moderne » paru, où cette tendance s'était maintenue, il avait donc l'esprit tout occupé de la situation de la femme dans la société. Ce fut précisément alors que lui fut fourni l'élément essentiel, — bien qu'encore incomplet — de la trame d'un nouveau drame.

On se rappelle qu'une jeune fille de vingt ans avait publié en 1869 le roman *Les Filles de Brand,* dédié à Ibsen, sous le pseudonyme de Lili. Elle lui envoya son livre avec une lettre où elle le dit écrit « pour les âmes angoissées que la lecture de son poème a remplies de doute et d'inquiétude — dans l'espoir qu'il pourrait peut-être diriger leurs pensées, leurs méditations dans la bonne voie », en même temps qu'elle le présente comme un témoignage d'admiration [3]. Ibsen répondit par une lettre assez réservée, blâma l'anonymat de la publication et le caractère tendancieux du livre, et en même temps se montra encourageant, et dit y voir « des signes évidents de dispositions littéraires » [4]. Peu de temps après, lorsque la guerre franco-allemande l'eut décidé à passer au moins les vacances à Copenhague, il la rencontra dans cette ville où elle était venue chez des parents, car son père et sa mère étaient bien tous deux Norvégiens, mais tous deux d'origine danoise. Il fut tout surpris de trouver une jeune fille qui n'était ni piétiste ni bas-bleu, mais au

[1] John Paulsen, dans le *Festskrift* pour le 70e anniversaire d'Ibsen, p. 36

[2] D. Reque, *Trois auteurs dramatiques scandinaves*, p. 195.

[3] Lettre citée d'après un brouillon dans l'article de B.M. Kinck, *Edda*, 1935, p. 502. La plupart des faits relatifs à Laura Kieler sont empruntés à cet article. Un compte rendu sommaire des *Filles de Brand* a été donné dans le présent ouvrage, tome VII, pp. 143-144.

[4] Lettre du 11 juin 1870, *Breve*, I, p. 207.

contraire naturelle et gaie. Elle lui plut, il l'invita à venir le voir à Dresde, et peu après, comme elle était à Stockholm, où elle lut la « Lettre par ballon », chez Mme Limnell[1], il lui écrivit pour lui conseiller de demander une bourse de voyage et lui envoya une recommandation. Elle ne demanda pas la bourse, mais vint passer l'année suivante deux mois d'été à Dresde, où elle fut reçue presque chaque jour chez les Ibsen, et se lia, il semble, assez intimement avec Susanna, qu'elle dépeint comme « une âme profondément religieuse, une personne vive, qui savait rompre une lance pour ses opinions, au contraire d'Ibsen, qui l'écoutait le plus souvent sans mot dire, mais aimait bien son ardeur. Elle était pour lui un grand et indispensable soutien. Mais sa position était difficile[2] ». La gaieté de Laura Petersen amusait Ibsen, et il la baptisa « l'alouette ». Et il lui trouvait décidément du talent, car il insistait pour qu'elle se mît à écrire, à quoi il semble qu'elle était peu disposée. Elle avait écrit *Les Filles de Brand* à l'instigation de sa mère, et paraissait vouloir en rester là.

Cependant son père, qui était fonctionnaire à Steinkjer, au nord du fjord de Trondhjem, mourut en 1872 ; elle alla vivre au Danemark, où elle épousa en 1873 Victor Kieler, agrégé des lettres, et comme les ressources du ménage étaient médiocres, elle publia en 1875 un volume de *Croquis*, et l'année suivante un roman, *Everil*, où elle a introduit beaucoup de traits de son mari et d'elle-même. Les deux jeunes gens étaient très épris l'un de l'autre. Mais Victor Kieler, dont le père avait été ruiné par une caution donnée à un ami, avait une phobie de tout emprunt, et les nerfs malades. Bien que son allure habituelle fût normale et aimable, sa femme vivait avec lui sur le qui-vive. Elle a écrit cinquante ans plus tard : « Ses accès de fureur confinaient à la folie quand il s'agissait d'argent. » Comme le mé-

[1] V. tome IX.
[2] *Edda*, 1935, p. 504.

nage était pauvre, il chercha du travail supplémentaire, se surmena, et tomba malade de la poitrine. Laura essaya de lui persuader de se faire aider par son père, qui avait récupéré une large aisance. Il déclara qu'il préférait mourir. Et sans en souffler mot ni à lui, ni même à sa propre mère, elle emprunta dans une banque norvégienne, grâce à la caution d'un ami, la somme nécessaire au séjour dans le Midi qui devait sauver son mari. Ce confident unique ne fut d'ailleurs pas exactement informé : elle lui dit que l'emprunt était pour un cousin dans la misère. Et après un séjour en Suisse et en Italie, le mari fut en effet sauvé, car il a survécu près de quarante ans à sa maladie. La somme empruntée fut probablement considérée par Kieler comme honoraires d'auteur.

Au retour, le couple s'arrêta quelques jours à Munich, et fut très bien reçu par les Ibsen. Laura était restée en correspondance avec Mme Ibsen et lui raconta en confidence l'histoire de l'emprunt, que Susanna, sans doute, a ensuite répétée à son mari. Mais si Kieler se portait bien, Laura était fort déprimée. Le voyage avait été fatigant pour elle, les correspondances à des journaux, sur lesquelles elle avait compté pour payer intérêts et acomptes, n'avaient pas fourni assez, l'avenir lui paraissait sombre. Ibsen se plaignait que « l'alouette » n'eût plus de gaies chansons. Il avait lu le volume de *Croquis* avec plaisir, mais le roman *Everil*, disait-il, était peu psychologique et pas mis au point. Lorsqu'elle partit, il lui dit : « Ne soyez pas si inquiète et abattue. Il n'y a pas de raison. »

Mais les difficultés s'aggravèrent. Elle recourut à un nouvel emprunt, qu'elle ne put rembourser le moment venu, étant alors malade à la suite de couches. Un cautionniste, qui avait déclaré qu'il pourrait au besoin payer lui-même, se trouva hors d'état de le faire. Menacé de poursuites, il implora Laura Kieler, qui envoya un manuscrit à Ibsen, en lui demandant, par une lettre adressée à Mme Ibsen, sa recommandation auprès de Hegel, chez qui elle espérait être mieux payée que chez son éditeur

précédent. Mme Ibsen lui répondit une lettre de très cordiale sympathie : « Vous pouvez penser si je vais plaider votre cause de toutes mes forces auprès d'Ibsen. »

Ibsen a évidemment compris que sa réponse était attendue avec impatience, et pourtant il attendit quelques jours, sans doute parce qu'il éprouvait le besoin de réfléchir. Il aurait certainement désiré donner la recommandation demandée, mais il trouva l'ouvrage trop médiocre, écrit trop vite. Il estima que Hegel ne le prendrait pas, même recommandé par lui, et que ce serait un mauvais service à rendre à Laura Kieler que de proposer l'ouvrage à Hegel. Il exprima son avis nettement, sans atténuation. Mais il disait aussi que son mari devrait aller vivre à Copenhague, où elle pourrait, mieux que dans la mesquinerie de la vie provinciale, cultiver son « don naturel ». Et le léger retard de sa réponse s'explique aussi par une autre raison. La lettre de Laura Kieler ne racontait certainement pas le détail des faits qui l'avaient amenée à demander l'aide d'Ibsen, mais elle pouvait les indiquer plus ou moins et la démarche elle-même était révélatrice. Il n'est guère douteux qu'Ibsen s'est donné le temps de construire hypothétiquement l'histoire de Laura Kieler d'après ces indices. Et d'après ce qu'il a deviné, il donne des conseils :

Vous écrivez dans votre lettre que votre situation a rendu nécessaire cette production hâtive. Je ne comprends pas cela. Dans une famille où le mari est vivant, il ne peut jamais arriver que la femme épuise comme vous son sang intellectuel. Je ne comprends pas non plus qu'on vous le laisse faire. Il doit y avoir dans votre lettre quelque chose dont vous ne parlez pas, et qui modifie l'histoire du tout au tout ; en lisant votre lettre plusieurs fois j'en ai eu l'impression. Si en cela je me trompe, si les faits sont réellement tels que vous les exposez, il faut que vous preniez votre parti et mettiez fin à tout cela. Il est difficile de croire que votre mari soit pleinement informé ; il faut donc tout lui dire ; il doit prendre à son compte les soucis et inquiétudes qui vous tourmentent et vous alarment. Vous vous êtes déjà sacrifiée plus qu'il ne convient.

Et il concluait :

J'enverrai volontiers les *Croquis* à Hegel ; ce qu'il décidera, je ne saurais le dire, naturellement. Ne comptez sur rien. Mais remettez tout ce qui pèse sur vous entre les mains de votre mari. Car c'est à lui qu'il appartient de le porter. — Écrivez encore, si c'est nécessaire [1].

Cette lettre est du 26 mars 1878. A cette date, Ibsen, insufisamment informé par les demi-confidences de son amie « l'alouette », en était donc au même point, où il placera Mme Linde vis-à-vis de Nora, et la conclusion de Mme Linde sera la sienne : il faut tout dire au mari. Je pense que l'idée du drame futur a commencé dès lors à germer dans son esprit. L'histoire n'était pas encore ébruitée. Si, à ce moment, il était imparfaitement renseigné, on peut observer que, du moins, il ne l'était pas faussement, par des racontars ; il ne pouvait se tromper que dans les hypothèses qu'il faisait lui-même pour combler les lacunes de ce que Laura Kieler avait confié à sa femme. D'ailleurs, la connaissance des faits l'intéressait vivement à la fois par curiosité, et à cause de sa vive sympathie pour Laura Kieler, mais elle n'importait pas pour la construction du drame.

Revenons à la malheureuse jeune femme. La recommandation d'Ibsen était le dernier espoir de se tirer d'affaire par ses propres moyens. Elle brûla son manuscrit. Elle était malade, et sa raison commençait à s'ébranler. Le cautionniste empêtré dans de mauvaises affaires lui écrivit une lettre désespérée : Laura devait le sauver parce qu'il avait de petits enfants. « Alors, dit-elle dans un exposé qu'elle a écrit plus tard, dans mon angoisse, et tout enfiévrée, je fis pour le sauver une tentative folle avec une traite écrite de ma propre main. En écrivant, je me rappelle que je priais Dieu en pleurant, demandant que cela pût le sauver, et qu'il ne fût pas perdu à cause de moi. »

[1] *Edda*, 1935, pp. 507-508.

La traite ne fut pas admise, elle ne toucha pas d'argent, et elle la déchira. Mais le fait fut connu parce qu'elle commit l'incroyable sottise d'en envoyer les morceaux à un riche cousin de son mari, qui n'avait pas voulu l'aider. Ensuite la folie fait des progrès, le mari est mis au courant, il est d'abord plein de compassion, mais bientôt s'exaspère contre elle, devient même brutal, et elle est mise dans un asile d'aliénés. Elle n'y resta qu'un mois. Le divorce fut prononcé, les enfants lui furent retirés. Ces faits, naturellement, furent connus en Danemark, et donnèrent lieu à beaucoup de commérages. Kieler écrivit à Ibsen et lui annonça « soudain » que Laura était dans une clinique pour maladies nerveuses [1], mais ne lui donna sans doute pas d'explications, et les bruits qui couraient ont dû atteindre Ibsen, à Munich [2], et il savait fort bien que c'étaient de purs cancans. Il y a pris les suggestions qu'il a jugées utiles pour son drame, en les déformant encore, surtout lorsqu'il attribue toute la nervosité et l'angoisse de Nora aux conséquences du faux qui lui a permis de sauver son mari.

Voilà tout ce qui, dans l'histoire de Laura Kieler, a servi à Ibsen pour construire son nouveau drame. Dans le scénario, le surmenage et la maladie du mari, l'emprunt fait à son insu, le voyage en Italie, le travail que s'impose Nora pour payer intérêts et acomptes, sont des faits exacts. Mais le mode de l'emprunt est faux, bien qu'il ait été suggéré par un acte de Laura Kieler, et tout le rôle du prêteur est une invention d'Ibsen. Et le dénouement est également inventé : Laura n'a pas abandonné mari et enfants ; au contraire, ses enfants lui ont été enlevés, et c'est Victor Kieler qui a voulu le divorce. Mais leur histoire n'a pas fourni seulement la fable. Ibsen leur a emprunté à tous

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 142.

[2] La déformation des faits était grande. J. P. Jakobsen, par exemple, écrivit dans une lettre : « Je suppose *Maison de poupée* fondé sur l'histoire de Mme X..., qui a imité la signature de son mari sur une traite pour payer sa modiste ce pour quoi le mari a divorcé (*Breve fra J. P. Jakobsen*, p. 98).

deux beaucoup de traits de caractère, — non seulement à « l'alouette » qu'il connaissait le mieux, mais aussi à Victor Kieler, homme de devoir, très strict en matière d'argent, aux manières polies, tenant à se faire un intérieur élégant et bien tenu, mais cachant, sous son allure aimable et calme, une nature nerveuse, capable d'emportements et même de brutalité. Les deux époux s'aimaient profondément, et la séparation fut un déchirement pour tous les deux. Après un mois passé dans l'asile, Laura se remit au travail, pour payer ses dettes. Deux ans après, sur la demande de Victor Kieler, elle réintégra le domicile conjugal, et l'harmonie régna dans le ménage entouré d'enfants. Et elle réussit assez bien comme auteur. On la retrouvera dans la suite de la vie d'Ibsen.

Comment a-t-il conçu sa pièce entre le 26 mars et le moment où il a su par ouï dire l'histoire du faux? Rien ne permet de l'imaginer. Dans le premier manuscrit connu, le 10 octobre (p. 475), le faux est mentionné, il a fourni l'argent du voyage dans le Midi. Ce manuscrit se compose de deux cahiers, dont le premier comprend les notes, la liste des personnages, et la suite des scènes du premier acte ; le second comprend la suite des scènes des deux derniers actes. Ces différentes parties n'ont pas été rédigées en même temps. On s'en rend compte en lisant le manuscrit IV (p. 579), qui est un premier brouillon de la pièce entière [1], manifestement écrit en se fondant sur les « suites de scènes » du premier, bien que l'ordre n'y soit pas toujours respecté. Dans la « suite des scènes » du second acte, l'orthographe Linde montre que ce plan a été rédigé après le brouillon du premier acte, où ce nom est écrit Lind pendant près de la moitié de l'acte. Et le plan du troisième acte est postérieur au brouillon du second, car le mari de Nora y est appelé Helmer, nom qui ne remplace le nom primitif de Stenborg qu'à la fin du second acte. Ainsi les différentes parties des manuscrits I

[1] *Efterladte Skrifter*, III, pp. 457-458.

et IV s'intercalent chronologiquement les unes dans les autres. Et même l'ordre chronologique des diverses parties du manuscrit n'est pas celui où elles se présentent dans le premier cahier : la liste des personnages est postérieure à la « suite des scènes » du premier acte, car aucun nom ne figure dans celle-ci. Mais la liste des personnages est antérieure au brouillon du premier acte, car le nom de « Mlle Lind » suffit à l'assurer. Le manuscrit IV porte les dates du commencement et de la fin de chaque acte, et la chronologie s'établit ainsi :

Notes générales (19.10.78).
Plan du premier acte.
Personnages.
Brouillon du premier acte (2.5.79-24.5.79).
Plan du second acte.
Brouillon du second acte (4.6.79-14.7.79).
Plan du troisième acte.
Brouillon du troisième acte (18.7.79-3.8.79).

Les autres manuscrits II-III et V-IX n'ont pas à intervenir pour le moment.

Un fait apparaît singulier. Il y a plus de six mois d'intervalle entre les premières notes, et le premier brouillon. Pourtant, dès les premières notes, le faux, la fierté de Nora de l'avoir commis, le caractère de Helmer, l'angoisse de sa femme conduisant à la catastrophe, sont nettement indiqués. L'invention de Krogstad apparaît dans une note ajoutée au coin d'une page. La nature de la catastrophe n'est pas précisée, mais semble être le suicide, ou, plutôt, la folie. On est tenté de croire qu'un premier brouillon détruit a précédé celui qu'Ibsen a commencé en mai 1879.

Mais une pareille disparition totale serait contraire aux habitudes d'Ibsen, et d'ailleurs le brouillon que l'on possède porte la marque d'une première ébauche : le nom de Kristine est donné à la bonne de Nora dès la première réplique, alors que, deux pages plus loin, ce sera le nom de Mlle Lind, qui elle-

même devient Mme Lind au bout de quelques lignes, d'où résulte un changement assez sensible dans son histoire antérieure ; et certaines contradictions sont bien caractéristiques d'un premier jet, particulièrement au sujet du renvoi de Krogstad, que Stenborg, au premier acte, dit un fait accompli, mais qui a lieu de nouveau au second acte. Il est vrai qu'en plusieurs endroits le brouillon est visiblement une copie, ce qui se reconnaît à certaines fautes immédiatement corrigées. Mais il est alors la copie d'un premier brouillon court, écrit spécialement pour un passage, et immédiatement avant de le transcrire dans le brouillon complet, selon une méthode qu'il avait déjà employée. On trouve l'exemple d'un pareil premier brouillon sur un feuillet arraché. La traduction en est donnée en bas de page (p. 500). Si donc, comme il est très probable, l'idée du drame est venue à Ibsen peu après l'appel au secours de Laura Kieler en mars 1878, il a mis plus d'un an à réfléchir sur son sujet avant d'en venir à l'écriture. En tout cas, après ses premières notes du 19 octobre, il s'est passé près de sept mois. C'est ce qu'il appelait *préparer* son œuvre[1]. Et c'est bien sa pièce qu'il a méditée si longtemps, car il écrivait à Edmund Gosse, le 4 juillet 1879 : « J'ai vécu ici (à Rome) depuis septembre dernier, et la plupart de ce temps j'ai été occupé par l'idée d'une nouvelle œuvre dramatique, que j'aurai bientôt achevée, et qui paraîtra en octobre[2]. » Et en effet, l'écriture du brouillon n'a pris que trois mois. Comme toujours, il avait même espéré en être quitte beaucoup plus vite, car aussitôt fini son premier acte, il écrivait à Jonas Lie qu'il espérait avoir fini « dans un mois »[3].

Cependant ses longues méditations n'aboutissaient pas du tout à une sorte de rédaction, qu'il n'aurait plus eu qu'à écrire. La composition n'était même pas fixée avec quelque détail. Il

[1] Lettres du 7 décembre 1878 à Hegel, dans L. C. Nielsen, II, p. 333, et à L. Dietrichson, *Breve*, II, p. 66.
[2] Lettre pulbiée par Edmund Gosse dans son livre *Henrik Ibsen*, p. 157.
[3] Lettre du 25 mai 1879, publiée par Erik Lie.

n'a écrit la suite des scènes de chaque acte qu'après avoir terminé l'acte précédent. Et cette suite des scènes n'a pas toujours été observée. Au premier acte du brouillon, le rôle du docteur est inventé au cours des premières scènes, et indiqué par deux notes ajoutées après coup. Au second acte, la suite des scènes prévue n'est à peu près suivie qu'après l'entrée de Mme Linde. Au troisième acte, la scène du docteur est déplacée. Rien de tout cela, d'ailleurs, ne bouleverse le scénario, mais il en résulte quelques modifications de détail, des contradictions, et, surtout au premier acte, des changements et additions assez importants. De simples corrections ne suffisent pas pour la mise au point. La pièce doit être entièrement récrite. Il faut même, pour le second acte, qui sera le plus profondément remanié, un nouveau plan jeté d'une écriture rapide sur la dernière page du manuscrit I (traduit comme manuscrit II, p. 579). Il paraît difficile de dire à quoi se rapporte le manuscrit III (*ibid*). Toutefois, Ibsen n'a pas écrit un nouveau brouillon complet. Il avait bien pensé qu'il devrait le faire, et l'annonça le 19 juin à Hegel : « Pour donner à la langue et au dialogue la plus grande perfection possible, j'ai décidé de récrire la pièce encore une fois, avec des améliorations, corrections et changements, avant de vous envoyer la mise au net définitive[1]. » Mais, peut-être parce qu'il craignait de voir son livre publié trop tard dans la saison habituelle des œuvres littéraires, il a recouru au moyen plus rapide de reprendre seulement les fragments qui avaient besoin d'être le plus remaniés, surtout le second acte, refait presque tout entier (Manuscrits V-VII, pp. 629-644). Enfin est venue la mise au net, et *Maison de Poupée* a pu paraître le 4 décembre.

Quand on a dit comment a progressé le travail d'Ibsen au cours de la composition d'un drame, on a, en somme, raconté sa vie pendant cette période. Il faut tout de même mentionner

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 337.

les circonstances extérieures, qui parfois, d'ailleurs, se rattachent à l'œuvre. Il a vécu à Rome de la fin de septembre 1878 jusqu'en juin 1879, pendant la première année de droit de son fils Sigurd. Il y mena une existence tranquille en appartement meublé, où le service était fait par la loueuse, et le repas principal apporté du dehors. Il était content d'être à Rome, sans visiter musées ni monuments. Il a dit à Dietrichson : « Même sans bouger ni aller voir un seul musée, une seule statue, la simple idée que je peux le faire quand je voudrai me prédispose au travail littéraire [1]. » Mais il vivait beaucoup au dehors. « Il faut de temps en temps s'éclipser de sa famille, » a-t-il dit un jour [2]. Il allait lire les journaux à l'association scandinave, et il continuait ses habitudes munichoises. Au lieu du café Maximilien, c'était au café d'Oragno, sur le Corso, qu'il avait sa place permanente. Susanna et Sigurd y avaient aussi leur place habituelle, qui n'était pas à côté de la sienne, ce qui étonnait beaucoup les Italiens [3].

La colonie scandinave était assez nombreuse, et comprenait J.-P. Jakobsen et Gunnar Heiberg, qui étaient souvent ensemble. Jakobsen, tuberculeux, était venu à Rome pour sa santé, et parut, un moment, en voie de se rétablir. Il était botaniste, avait traduit Darwin et, à ce titre, intéressait Ibsen qui, d'ailleurs, l'appréciait hautement comme romancier.

Le jeune malade avait eu parfois sur telle œuvre d'Ibsen, particulièrement sur *Empereur et Galiléen*, des jugements peu favorables, et à Rome il a eu mainte occasion de le trouver ridicule. Car Ibsen aimait alors engager des discussions sur les sciences naturelles, et en parlait lui-même avec une ardeur singulière. « Et il répondait presque plus qu'il n'interrogeait, »

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, III, p. 75.

[2] Gunnar Heiberg, *Ibsen som menneske*, II, *Aftenposten*, 1911, nº 237. Cette suite d'articles (nºˢ 217, 237, 250), sera souvent citée. Les passages traduits ici le sont sur des épreuves que G Heiberg m'avait envoyées.

[3] *Urd*, 1906, p. 255.

dit G. Heiberg. Mais son incompétence choquait les spécialistes. Jakobsen se contentait de sourire. Le but d'Ibsen était sans doute un peu de s'informer, et surtout d'observer l'attitude des gens. Jakobsen et G. Heiberg ont été les deux membres de la colonie avec qui ses relations ont été le plus familières. Il était à l'aise avec eux. Un jour, fatigué, il les entraîna dans un café, leur tenant des propos à n'en plus finir, sur l'or, considéré chimiquement, ou comme valeur, etc. Tout cela était plutôt décousu. Il voulait passer le temps et se reposer. Au fond, c'était une preuve de confiance et de sympathie que de les avoir pris pour cela.

Il était souvent de mauvaise humeur, et alors, volontiers agressif, d'autant plus que cela l'amusait de voir l'embarras des gens qui auraient voulu répliquer et se sentaient retenus par le respect dû à un homme déjà célèbre. Un soir, à l'association scandinave, lorsque presque tout le monde était parti, mais deux théologiens étaient restés, il attaqua le christianisme avec violence. Malgré leur réserve obligée, ils auraient aisément fait tourner la discussion à sa confusion, s'il n'avait pas eu son fils Sigurd, dont il se servait comme d'une encyclopédie. Enfin il s'en alla. On avait bu beaucoup de punch suédois, et l'air de la nuit était froid... Jakobsen et Heiberg, le tenant chacun sous son bras, le reconduisirent chez lui, pendant qu'il maugréait avec un sombre pessimisme.

Le prince Gustave, le roi de Suède actuel, qui avait alors dix-neuf ans, vint à Rome et l'on racontait que son père Oscar II avait recommandé au ministre de Suède et Norvège de le mettre en relation avec Ibsen. Le ministre donna en l'honneur du prince un grand dîner où il invita des barons et comtes suédois et un riche négociant norvégien. Mais Ibsen fut seulement invité à prendre le thé dans la soirée. Il répondit en écrivant sur sa carte ces simples mots : « Je ne bois jamais de thé[1], » et attendit la visite du prince, qui, de son côté,

[1] John Paulsen, *Nye erindringer*, pp. 126-127.

attendait celle d'Ibsen. Cette situation était le thème des conversations dans la colonie. Enfin Oscar II, dit-on, donna ses instructions, le prince vint voir le poète, qui rendit la visite, puis fut invité à dîner chez le prince, où il fut très en train et causant, et charma tout le monde[1].

Si revêche qu'il se montrât souvent, en effet, il pouvait aussi être tout à fait agréable, d'une simplicité cordiale, témoigner une bienveillance et un intérêt dont on était touché. Sa façon pénétrante et ingénieuse d'interroger les nouveaux venus, notamment, les impressionnait. Il circulait parmi les Scandinaves en observateur, et d'une allure habituellement tranquille et discrète qui voilait le feu de son regard[2]. C'était surtout chez lui qu'il devenait charmant. Son besoin de solitude s'associait fort bien, dit Gunnar Heiberg, avec la joie de vivre en famille. « Il faudrait chercher longtemps avant de trouver une maison où l'on se trouverait aussi bien que chez Ibsen. Les trois membres de la famille, lui-même, Mme Ibsen et le fils étaient les hôtes les plus accomplis. Ils s'occupaient de tous les invités, connus et moins connus, vieux et jeunes, avec une délicatesse et une cordialité rares. C'était un plaisir, surtout, de voir Ibsen causer avec les nombreuses dames mûres et vieilles qui fréquentaient la maison... On aurait dit qu'il avait voulu leur donner l'impression de ce que c'est qu'un poète en son for intérieur. »

Parmi ces dames se trouvait l'écrivain norvégien Marie Colban, qui vivait à Paris, d'où elle avait envoyé longtemps des correspondances à *Morgenbladet*. A Rome comme à Paris, elle fréquentait surtout les milieux aristocratiques, et elle venait de publier un roman dont l'héroïne norvégienne se trouve entrer dans l'intimité d'une famille du faubourg Saint-Germain, et où se marquent des tendances féministes. Elle était d'ailleurs

[1] G. Heiberg, *loc. cit.*
[2] *Urd*, 1906, p. 254.

fort liée avec Camilla Collett. Dans une lettre à Hegel, du 6 janvier 1879, elle dit : « Ibsen... ne travaille pas du tout, c'est-à-dire qu'il ne met rien sur le papier, mais ça doit toujours fermenter en lui... Il ne ressemble à nul autre, dit sa femme, c'est pourquoi personne ne sait à quoi s'en tenir avec lui. J'ai eu le plaisir, sauvage et solitaire comme il est, de réussir à le tenter de faire connaissance avec quelques-uns de mes amis, notamment une dame de grand talent, la princesse de Sayn-Wittgenstein, et les relations paraissent être pour leur agrément mutuel[1]. » Caroline Elisabeth Juanovska, femme divorcée du prince de Sayn-Wittgenstein, avait été fort liée avec Liszt, et écrivait beaucoup, surtout sur les religions de l'Inde.

Mais la grande affaire qui occupa Ibsen à l'association scandinave pendant l'hiver 1878-79 fut la proposition qu'il fit le 28 janvier en assemblée générale. Il voulait faire admettre en principe que le bibliothécaire pourrait être une femme, et sur ce point il obtint gain de cause. Il voulait, en outre, que les femmes fussent admises comme membres effectifs, avec droit de vote, ce qui comportait une modification des statuts pour laquelle une majorité des deux tiers était nécessaire. Personne ne se doutait que cette initiative inattendue avait un lien étroit avec la pièce qu'il était en train de « préparer ». La discussion eut lieu le 27 février. Il avait rédigé les deux discours qu'il comptait prononcer (p. 30). Mais dans son ardeur, il ne put s'en tenir à son propre texte, et se mit à improviser avec une fougueuse éloquence[2]. Mais la majorité fut seulement de 19 voix contre 11 : la proposition fut donc rejetée. Ibsen, furieux, demanda que l'on recommençât le vote, et, comme le président lui dit que cela ne pouvait se faire, il se mit à circuler dans la salle en désignant chacun du doigt et questionnant : « Vous avez voté?... » Les gens se défilèrent, et Ibsen s'en alla.

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, I, p. 311.
[2] Gerhard Gran, *Henrik Ibsen, Liv og Værker*, II, p. 58.

Plus tard dans la soirée, Jakobsen et Heiberg, entrant à l'osteria où ils allaient d'habitude, furent tout surpris d'y voir Ibsen assis tout seul à la table coutumière, tandis que d'autres amis d'Ibsen étaient à une autre table. Aucun propos n'était échangé entre les deux tables. Les deux jeunes gens, qui avaient voté sa proposition, prirent place auprès d'Ibsen. D'autres personnes vinrent, et, après un court moment d'hésitation, voyant qu'il ne faisait pas un mouvement, même pour saluer ceux qu'il connaissait le mieux, passèrent à l'autre table. Pourtant, un sculpteur finnois voulut se mettre à la sienne, et comme il n'obtenait aucune réponse à son salut, il comprit soudain, et dit : « Mais j'ai voté pour votre proposition. » Ibsen fit un geste d'invitation et le sculpteur s'assit.

La colère d'Ibsen se prolongea. Une semaine plus tard, Jakobsen écrivit à Edv. Brandes : « Ibsen se tient à l'écart,... et je ne le vois guère.[1] » Aussi fut-on étonné, le jour de la fête annuelle de l'association, de le voir entrer en grand gala, avec toutes ses décorations. La colonie assemblée espérait la réconciliation. Gunnar Heiberg a raconté la scène. Ibsen avait fait un salut général, sans parler à personne, et s'était assis dans un coin. A un moment il se leva, se plaça devant une grande table, où il avait toute la salle de fête devant lui, et il interrompit la danse en disant : Mesdames et messieurs ! Et il prononça un discours d'un ton d'abord calme, mais terriblement grave. Il avait voulu rendre à l'association un grand service, y introduire les courants de l'époque... Et comment son présent avait-il été reçu? Comme un attentat criminel ! Et quelle position avaient prise les femmes..., les femmes à qui ce présent était destiné? Elles avaient intrigué contre. Elles avaient jeté son présent dans la boue. Quelle sorte de femmes est-ce là? — Sa voix n'était plus calme, il croisait les bras, ses yeux lançaient des éclairs, et il répétait : Qu'est-ce que c'est que ces femmes, ces

[1] Lettre du 3 mars 1879, *Breve fra J. P. Jakobsen.*

dames, ignorantes, sans véritable culture, immorales, au niveau des plus viles, des plus misérables... des...

Pouf ! Voilà qu'une femme se trouve mal. On l'emmène et Ibsen continue. Quand il a fini, il sort, et rentre chez lui.

Cet étrange discours n'a pas été lu. On ne le connaît que par le compte rendu de G. Heiberg, écrit près de trente ans plus tard. Ce que Jakobsen a appelé « la délicieuse impudence » d'Ibsen[1] a pu s'exagérer dans son souvenir. Mais on ne saurait douter que la scène a eu lieu, et qu'elle a eu le caractère qu'il lui donne.

Au cours de ce séjour à Rome, Ibsen s'occupa aussi d'acheter des tableaux anciens. En janvier, il en avait acquis déjà onze, « tous bons et de grande valeur, à des prix relativement modérés[2]. » L'idée lui en était venue sans doute lorsque la collection du cardinal Dom Luigi Tosti avait été vendue aux enchères. Et il continua, et emporta à Munich vingt toiles, « dont plusieurs fort grandes et de grande valeur. » Il prétendait que s'il était obligé de s'en défaire, il en tirerait plusieurs fois le prix qu'elles lui avaient coûté, mais « j'espère avoir les moyens de les conserver, bien que le capital que j'y consacre soit mort, en sorte qu'elles me coûteront chaque année plus cher[3] ».

Enfin le 2 mai, il commence le brouillon de sa nouvelle pièce. Il se trouve fort bien à Rome, où il fait très chaud après un hiver plutôt froid, car il a toujours aimé la grande chaleur, et l'été est son meilleur temps de travail. Mais il a entendu parler d'un ancien monastère, près d'Amalfi, au sud de la presqu'île de Sorrente, qui est devenu l'*Albergo della Luna*, où il y a de grandes chambres fraîches, et où il pourra prendre des bains de mer[4]. Il quitte Rome le 5 juillet, et s'installe dans un *quartino* de trois pièces, où sa chambre a un retrait, avec, « au

[1] *Breve fra J. P. Jakobsen*, p. 98.
[2] Lettre du 22 janvier 1879 à Markus Grönvold, *Breve*, II, p. 22.
[3] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 339. Lettre à Hegel du 1er novembre 1879.
[4] Lettre du 27 juin 1879, à Marcus Grönvold, *Breve*, II, p. 67.

milieu du plafond, une Assomption peinte à fresque, avec une Vierge drapée et des angelots déteints ». L'hôtel existe toujours et se fait gloire d'avoir hébergé Ibsen. Une carte postale représente, sur une moitié, le cloître au bord d'une route montante qui longe un mur de rochers surplombant la mer, et sur l'autre moitié, un portrait d'Ibsen qui doit reproduire une photographie d'environ 1894. C'est d'ailleurs la date où la patronne de l'hôtel eut l'idée d'écrire à Ibsen pour en obtenir quelques mots aimables qui pussent servir de réclame. Ibsen a eu la condescendance d'écrire — en italien — la missive désirée, qui est aujourd'hui exposée sous verre dans la salle à manger. Mais en 1879 il avait passé d'autant plus inaperçu qu'il ne fréquentait personne et sortait fort peu : de la terrasse de son salon il voyait la mer, la petite ville et toute la côte, et cela lui suffisait. Il allait parfois, avec Sigurd, nager dans la Méditerranée. C'est là qu'il a terminé le premier brouillon le 3 août puis récrit diverses parties, surtout le second acte, et opéré, semble-t-il, le dernier remaniement de détail dans sa mise au net, car il n'a guère eu le temps matériel de rédiger un second brouillon complet avant la mise au net définitive. Il avait bien pensé d'abord, lorsqu'il était encore à Rome[2], à un tel brouillon, mais il y a évidemment renoncé par la suite. Il dit dans une lettre du 20 septembre qu'il vient d'achever sa pièce[3], et cela veut bien dire qu'elle est mise au net et envoyée à Hegel, car celui-ci écrit le 22 septembre que le livre pourrait paraître dans le courant d'octobre[4], ce qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait pas eu le manuscrit en mains. Après plus d'un an de « préparation », la rédaction avait pris à peine plus de quatre mois, depuis la première ligne de brouillon jusqu'à l'envoi.

[1] A. t'Serstevens, « L'appartement d'Ibsen à Amalfi », dans la *Revue hebdomadaire*, 6 mai 1922, p. 60-62.
[2] Lettre à Hegel du 19 juin, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 337.
[3] Lettre à John Paulsen, *Breve*, II, p. 68.
[4] V. la lettre d'Ibsen du 1er novembre, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 339.

Ensuite il revient à Rome où il passe environ trois semaines et écrit aux directeurs des principaux théâtres scandinaves. Il s'est demandé un moment s'il n'allait pas envoyer son fils Sigurd continuer seul à Munich ses études de droit commencées à Rome, mais, malgré l'agrément de la vie à Rome, il trouve « désirable pour lui-même à beaucoup d'égards de se plonger de nouveau dans la vie littéraire germanique : « Ici, on vit par trop en dehors des mouvements de l'époque »[1]. Et la famille est rentrée à Munich le 14 octobre.

[1] Lettre à Marcus Grönvold du 9 mars 1879, *Breve*, II, p. 64.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE

Le véritable point de départ de *Maison de Poupée*, c'est le « féminisme » d'Ibsen. La pièce est une suite naturelle des *Soutiens de la Société*. Mais s'il défend la femme, ce n'est pas au nom d'une égalité à laquelle il n'a jamais cru. Il ne souhaite pas que les femmes deviennent pareilles aux hommes. Il apprécie en Camilla Collett son élégance naturelle et sa grâce féminine. Et s'il admire en Mme Ibsen une énergie « virile », l'illogisme de Susanna semble lui plaire comme une marque de féminité. Il insiste dans son discours à l'association scandinave pour le droit de vote des femmes, sur la différence entre l'homme et la femme, et il y voit un argument pour sa thèse : « Les femmes ont quelque chose de commun avec le véritable artiste, de même qu'avec la jeunesse en général, et cela remplace le sens pratique des affaires... [c'est] l'instinct génial qui va tout droit à la solution juste » (p. 37). Aussi ne s'agit-il, dans aucune des deux pièces, du féminisme proprement dit, qui est même expressément mis hors de cause dans le brouillon de *Maison de Poupée* (p. 607). Il s'agit uniquement des obstacles opposés, dans une société construite à leur usage par les hommes, au développement de la femme comme être humain — et féminin.

L'histoire de Laura Kieler vint à point fournir un scénario. Ibsen a dû beaucoup réfléchir à la lettre angoissée où sa jeune amie le priait d'intervenir auprès d'Hegel. Il a réfléchi par sympathie pour elle, et plus encore, peut-être, par curiosité psycho-

logique. Il essayait de deviner cette histoire incomplètement révélée, et lorsque les bruits ont parlé d'un faux, il s'est mis à la construire à sa façon, en vue d'un drame, où Laura devenait la femme victime de la société masculine représentée par son mari. Un troisième personnage était indispensable et tout indiqué : Krogstad, le premier qui paraît en nom dans les manuscrits. C'est le prêteur qui, par son exigence, déclenchera la catastrophe. Ibsen n'a fait que modifier légèrement le nom d'un homme d'affaires qui était connu à Bergen pour la rapacité avec laquelle il faisait rentrer ses créances, et que l'on appelait « le suceur de sang[1] ». Mais pendant sa longue période de « préparation », il s'est fort peu occupé de la trame de sa pièce et des personnages secondaires, puisque, dans son premier brouillon, dès les premières pages, on voit leur passé se modifier : Krogstad, d'un escroc parvenu à l'aisance, devient un besoigneux qui a eu seulement un moment d'égarement, Mlle Lind devient une veuve, et le docteur Hank apparaît, qui n'avait pas été prévu. Évidemment, l'attention d'Ibsen s'était presque uniquement concentrée sur l'héroïne et son mari.

Enfin les noms apparaissent. Celui de Nora provient d'Eleonore Christine Bie, fille de la sœur d'Ole Schulerud. On l'appelait Nore, et comme un jour, à Grimstad, le garçon pharmacien l'avait soignée pour un bobo au doigt, il l'avait appelée Nora[2]. Et c'est sans doute parce que ce nom rimait avec Laura qu'Ibsen s'en est souvenu. Car Laura Kieler n'a pas seulement fourni la fable, elle est bien personnellement le modèle, baptisé « l'alouette » à Dresde. Un autre modèle est une création d'Ibsen : Selma, de *L'Union des Jeunes*, qui se fâche parce qu'on la traite en poupée. Nora, du brouillon à l'œuvre définitive, a d'ailleurs fort peu changé. La naïveté un peu bébête qu'elle montre dans sa première conversation avec Mme Lind

[1] John Paulsen, *Sam'iv med Ibsen*, 1913, p. 142
[2] Communiqué par Sigurd Höst, parent de Schulerud.

sera sans doute atténuée, mais je crois que cela tient surtout au perfectionnement de la forme.

Le mari, au contraire, a été profondément transformé avec un minimum de retouches. C'est un travail curieux à observer. Au commencement, il s'appelait Stenborg : c'est le nom qu'Ibsen avait d'abord donné à son jeune arriviste de *L'Union des Jeunes*, et le nouveau Stenborg ressemble au premier. Tous deux ont un certain brillant, mais sont pressés de parvenir et pas très scrupuleux quant aux moyens. Le mari de Nora doit sa nomination comme directeur de la Banque des Titres à la campagne de presse qu'il a su organiser (p. 586) ; il est moins prévenant que ne le sera Helmer, dans son attitude à l'égard de Nora, il est même parfois presque brutal ; il aime faire étalage soit de sa science juridique (p. 592), soit de ses goûts délicats (le service à thé, p. 605, et les monologues qu'il fait déclamer à Nora, qui en parle à la fin, p. 626). Le second Stenborg est seulement un exemplaire plus distingué du type déjà représenté par le premier. Le Helmer de la pièce imprimée est, au contraire, un homme qui paraît plus réellement cultivé, en tout cas de meilleur ton et moins affecté ; s'il traite Nora comme une enfant, il le fait, jusqu'à sa grande colère de la fin, avec toutes sortes de ménagements ; et il est d'une rigoureuse probité : c'est même cette probité qui lui a valu son nouveau poste, qu'il accepte en imposant ses conditions (p. 476).

La pièce a beaucoup gagné à ces changements, parce que l'on comprend mieux l'admiration et l'absolu dévouement de Nora pour un mari qui est un homme aussi brillant, aussi capable et aussi exemplaire. Certes, il a aussi des défauts. C'en est un de traiter sa femme comme une poupée. Il est par là le vrai représentant d'une société dominée par les hommes, conformément aux premières lignes des « Notes pour la tragédie de ce temps ». Et sa probité si renommée s'affirme d'une manière trop raide et trop formelle. On s'aperçoit à la fin qu'elle n'est pas tellement sûre, et qu'elle peut céder devant le chantage de

Krogstad. Mais Nora, jusqu'alors, n'a pas vu ces défauts. Et la pièce a aussi beaucoup gagné aux qualités accordées à Helmer parce qu'il est l'ennemi que, visiblement, Ibsen veut poursuivre, et sa condamnation finale acquiert ainsi une plus haute valeur.

Le personnage du docteur Hank a été imaginé au cours de l'écriture des premières scènes, comme on le voit par les indications écrites après coup dans le brouillon (pp. 581, l. 1 et 583, l, 13). Sa raison d'être était évidemment d'introduire dans la pièce les idées darwinistes, sur lesquelles il fait presque une conférence (p. 587). Plus tard, cette conférence disparaîtra, et il sera utilisé dans la scène où Nora esseya de lui emprunter de l'argent, scène qui n'existe pas dans le premier brouillon. Mais les idées darwinistes, et spenceriennes ne seront pas abandonnées pour cela. Elles seront plus discrètement diluées un peu partout. Le changement, sur ce point, n'est que dans la forme, et dès le premier acte du brouillon, les théories sur l'hérédité, le milieu, etc., contribuent à écarter Nora de ses enfants, et préparent ainsi la scène finale. Ibsen n'avait certainement lu ni Spencer ni Darwin, et il n'a même pas profité de la présence à Rome de Jakobsen, traducteur de Darwin, pour acquérir des notions plus précises sur des questions qu'il connaissait fort mal. Mais les théories de Darwin, sous leur forme vulgarisée, sont très accessibles aux ignorants, et l'on a vu qu'Ibsen les avait adoptées déjà en 1864.

Le darwinisme vulgarisé s'associait généralement avec la libre pensée, ainsi qu'avec le réalisme, sinon le naturalisme, en littérature. Bien qu'Ibsen réprouvât le naturalisme au nom des principes esthétiques — l'art ne doit pas reproduire la réalité, comme la photographie, mais en donner l'illusion — il s'en rapprochait parfois beaucoup. C'est ainsi qu'un soir il fut mécontent d'une représentation de *Maison de Poupée*, parce que le tapis du salon n'était pas rouge[1]. Or, il est bien question de

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913 p. 60.

ce tapis — dans le brouillon, — mais sa couleur n'est pas indiquée. Il dit un jour à John Paulsen : « Il y a mille finesses dans l'art dramatique. Avez-vous jamais observé, par exemple, que les répliques, dans une pièce, doivent prendre une couleur différente, suivant qu'elles sont dites le matin ou le soir? »

Réaliste, du moins, il voulait l'être. C'était sa tendance naturelle depuis toujours, marquée même dans ses pièces en vers. Depuis *L'Union des Jeunes*, il n'admettait plus les vers à la scène, précisément afin de mieux donner l'illusion de la réalité. Et en 1879, il se trouvait sur ce point en parfait accord avec les tendances de son temps. Mais qu'est-ce qui constitue le réalisme d'une œuvre? Ce n'est qu'une forme de présentation. Le réalisme ne concerne pas, par exemple, le caractère des personnages, mais seulement la façon dont ils le manifestent. Seulement, le réalisme semble particulièrement convenir à des fables où des personnages assez ordinaires n'ont que des aventures plutôt banales. Et tel n'est pas le cas avec Ibsen. Ou plutôt : tel est bien le cas pour Helmer et Krogstad, et Mme Linde et le docteur Rank. Mais tel n'est pas du tout le cas pour Nora, qui semble d'une autre nature que tous les autres. Le réalisme formel lui est appliqué aussi bien qu'aux autres, et malgré cela, ou peut-être d'autant plus à cause de cela, elle semble un être vivant dans un monde qui n'est pas le sien. Elle est, en somme, jusqu'à la grande scène finale, un personnage romantique.

Pourquoi, en effet, est-ce qu'elle se résout si fermement au suicide? Ce n'est pas pour elle-même, ni par crainte de la colère de Torvald. C'est parce que son mari vient de lui dire que si un danger la menaçait, il risquerait sa vie, et oserait tout pour elle. Alors, elle croit que « le miracle » *(det vidunderlige)* s'est produit. Le culte qu'elle lui a voué va si loin qu'elle l'a cru capable de prendre sur lui sa faute pour la sauver. Elle a vécu depuis deux jours dans l'attente de ce miracle, attente angoissante, car elle ne veut pas qu'il subisse les suites de son héroïque

dévouement, et c'est pourquoi elle doit disparaître. Depuis la fin du premier acte jusqu'à ce moment, elle a vécu dans un monde imaginaire, en héroïne romantique. Un instant plus tard, l'attitude de Torvald la ramène assez brusquement dans le monde réel. Il paraît que le jeune Sigurd était peu satisfait d'un si grand changement dans le caractère de Nora [1]. Le changement me semble parfaitement justifié ; s'il y a quelque objection psychologique à présenter, ce serait plutôt contre la conception fantastique du monde que s'est faite Nora. Mais elle aspire à l'absolu, et rien n'est plus ibsénien. Ce mélange de réalisme dans la facture et de romantisme dans la conception existait déjà, par exemple, dans *Peer Gynt*. On le retrouvera souvent dans la suite des œuvres d'Ibsen.

La technique dramatique de *Maison de Poupée* est particulièrement intéressante. Ibsen y réalise un progrès décisif. Pour la première fois il écrit une pièce avec très peu de personnages — cinq, si l'on ne compte pas les enfants, les deux bonnes et le commissionnaire. Et l'action se concentre, la pièce est en trois actes, ce dont Ibsen est tellement satisfait qu'il déclare ne plus vouloir écrire que des pièces en trois actes. « Un véritable artiste doit savoir concentrer sa donnée, » dit-il [2]. Tout cela, évidemment, l'a aidé à trouver sa nouvelle méthode, mais n'est pas essentiel. Il écrira encore une pièce en cinq actes et à personnages assez nombreux. Ce qui est singulier dans la technique de *Maison de Poupée*, c'est qu'elle change au cours du drame, ainsi que l'a fort bien montré William Archer [3]. C'est au milieu du troisième acte, pour la grande scène finale, qu'Ibsen a définitivement abandonné les habiletés à la manière de Scribe et de ses successeurs jusqu'à Sardou, qui donnaient un caractère artificiel au théâtre français.

Il les a encore pratiquées — à la perfection — dans les deux

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 60.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 101.
[3] *Ibsen's craftsmanship*, dans la *Fortnighthy Review*, juillet 1906.

premiers actes et la moitié du troisième. Mme Linde est une confidente, son rôle est de nous faire entendre les confidences de Nora et de provoquer le dénouement en amenant Krogstad à rendre la fausse signature : elle n'est qu'un ressort dramatique. Les deux entrées de Krogstad au premier acte, surtout la seconde, où il la surprend sous la table, où elle joue à cache-cache avec ses enfants, sont ménagées de façon à produire un effet d'antithèse assez artificiel. Et W. Archer signale bien des répliques ou des jeux de scène d'une adresse banale ou factices. Ibsen obtient un effet d'extrême tension en multipliant les antithèses avec le bal masqué et la menace de mort qui pèse sur le docteur Rank, pour corser l'antithèse naturelle qui existe entre le bonheur du ménage de Nora et son angoisse. Ces jeux d'antithèses culminent dans la scène de la tarentelle [1], où Nora danse avec la mort dans l'âme. W. Archer admire la façon dont cette scène est menée. « Elle est admirable en son genre, dit-il, mais le genre n'est pas des plus hauts, » et il observe qu'elle ne produit pas sur les planches, même avec les plus grandes actrices, un effet proportionné à l'effort. C'est trop « agressivement théâtral ».

Mais au troisième acte, aussitôt que Nora sort pour « quitter son costume de mascarade », on dirait qu'Ibsen lui-même se débarrasse soudain « de tous les accessoires mécaniques et de la friperie antithétique », et il parvient au drame pur et sobre, dont il donnera désormais l'exemple à peu près continu. On peut faire bien des objections à la scène finale, on peut dire surtout qu'elle est « un exemple extrême de compression psychologique », Nora ayant acquis soudain une compréhension

[1] Ibsen avait sans doute vu danser la tarentelle à Ischia, lorsqu'il écrivait *Peer Gynt*. Et il a presque sûrement lu la description qu'en a donnée V. Bergsöe dans sa nouvelle « L'heureuse famille », située à Casamicciola. « La tarentelle est une improvisation. C'est un conte de Terpsichore dit par deux qui s'aiment. Il peut aussi être joué par deux qui n'aiment pas ; il est alors d'un comique burlesque... le drame d'amour tourne en farce. » (*Gjengangerfortællinger*, p. 120.)

si claire de sa situation, alors que, normalement, il lui aurait fallu des mois pour y atteindre. Mais la scène tout entière est directe, simple, sans aucun truquage.

L'idée de la pièce n'est pas le féminisme. Ibsen fait dire expressément à Nora, dans son brouillon, qu'elle n'y a pas pensé, phrase qu'il a jugé inutile de conserver, mais qu'il a prise à son compte. « Je n'ai jamais pensé au féminisme, » a-t-il dit à John Paulsen[1]. Elle s'y rattache, pourtant, mais l'essentiel est pour lui la conscience morale de l'individu, comme dans *Les Soutiens de la Société.* Seulement, dans cette pièce précédente, le dénouement a lieu « dans un esprit civique », tandis qu'ici « la critique de l'écrivain ne connaît plus de ménagement. Son individualisme devient révolutionnaire »[2]. Et Ibsen savait qu'il abordait là un sujet dangereux. Sa *Comédie de l'Amour* avait soulevé un *tolle* dans la société norvégienne, si susceptible au sujet de l'institution du mariage. Le roman de Björnson, *Magnhild*, qu'il appréciait fort, avait donné lieu à des polémiques, et un correspondant de Norvège ayant écrit au *Stockholms Dagblad* que cet ouvrage montrait « une tendance évidente à justifier l'amour libre contre le mariage », Björnson avait répondu : « J'ai défendu la moralité *dans* le mariage, puisque j'ai montré que seul un mariage où il y a mutuelle estime, est moral, et que celui qui vit dans un mariage mal fondé doit le quitter plutôt que de se vouer au mensonge[3]. » Il y aurait eu là de quoi suggérer le dénouement de *Maison de Poupée*, si Ibsen avait connu la réponse de Björnson au journal suédois, ce qui est peu probable. Dans les notes antérieures, Ibsen avait déjà prévu une catastrophe *(undergang)*, sans préciser autrement : cela fait penser à un suicide[4].

[1] *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 175.
[2] Anathon Aall, *Filosofien i Norden*, p. 293.
[3] Cité d'après Halvorsen, *Norsk Forfatter-Lexikon*, I, p. 318.
[4] William Archer, dans l'article cité plus haut, imagine qu'Ibsen avait d'abord voulu donner à *Maison de poupée*, comme à *L'Union des Jeunes* et aux *Soutiens*

La question du mariage était à l'ordre du jour, et l'idée féministe — conçue dans un esprit surtout bourgeois — faisait quelque progrès. Camilla Collett avait été enchantée du roman *Le Pilote et sa femme*, où Jonas Lie avait opposé un ménage apparemment heureux à un autre où il y a des tiraillements, et qui est pourtant plus profondément uni. « Honneur, disait-elle, à ce premier champion de la valeur humaine qui s'éveille dans la femme. »

Et le 22 avril 1879, au moment où Ibsen allait commencer à écrire le brouillon de *Maison de Poupée*, avait lieu la première de *Leonarda*, qui est une des meilleures pièces de Björnson [1], et obtint d'abord un très vif succès, mais fut ensuite trop négligée, sans doute parce que *Maison de Poupée* a paru trop peu de temps après. C'est encore la question de l'amour dans le mariage que traite Björnson dans *Leonarda*. La nouvelle pièce d'Ibsen venait donc à son heure. Mais l'idée, comme la fable, étaient originales. On a relevé quelque analogie entre elle et *La Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam, qui avait été jouée cinq fois au Vaudeville en 1870, où une femme quitte son mari banquier après lui avoir gravement exposé les motifs de sa décision. Il est clair que les ressemblances sont tout extérieures, et il est peu vraisemblable qu'Ibsen ait connu un petit acte d'un auteur qui était alors à peine connu.

de la Société, un heureux dénouement, ce qui n'est pas compatible avec le plus ancien manuscrit. (Les notes et brouillons n'ont été publiés qu'en 1909 et son article est de 1906.) Son idée est surtout que le dénouement et la grande scène finale, sont une invention tardive, et que le rôle de Mme Linde a été inventé pour éviter la catastrophe. Comme le plan de chaque acte n'a été rédigé qu'au moment de l'écrire, cette hypothèse n'est pas contredite par les manuscrits. Il faudrait alors admettre qu'Ibsen aurait *d'abord* envisagé le suicide (note du 19 octobre 1878), puis adopté la solution que lui prête W. Archer, et aurait enfin abouti vers le printemps de 1879 à son plan définitif. De telles hésitations ne sont pas nécessaires pour expliquer le long temps qu'il a fallu à Ibsen pour la « préparation » de sa pièce.

[1] Publiée en français, avec *Une faillite*, par Auguste Monnier, 1894. On en trouve une excellente analyse dans Jean Lescoffier, *Björnson, la seconde Jeunesse*, pp. 403-415.

On a dit[1] que *Maison de Poupée* présentait cette singularité d'être une tragédie d'amour où l'ardeur sensuelle serait absente, et il est vrai qu'elle y est indiquée avec discrétion. Elle l'est, pourtant, et très nettement, dans le brouillon, où Helmer s'extasie devant la nuque de Nora, et plusieurs fois dans les gestes du mari, et dans la coquetterie de Nora, et dans le désir d'elle qui saisit Helmer au moment où elle va changer de costume, etc. Et tout cela n'est pas écrit pour faire comprendre que l'amour charnel existe entre les deux époux, mais simplement parce qu'il existe, en effet, parce qu'il est puissant, et qu'il doit nécessairement se manifester, bien que sous des formes très décentes. Car nous sommes en présence d'un ménage d'amoureux unis seulement par l'attrait physique qu'ils exercent l'un sur l'autre. C'est pourquoi Helmer traite Nora en enfant, et Nora se soumet à ses goûts, bien qu'elle sente confusément que ce ne sont pas les siens. Leur union repose uniquement sur le parfait accord de leurs sensualités. Seulement, Ibsen n'était pas un auteur licencieux. La seule scène lascive qui se trouve dans son théâtre est celle des trois filles de pacage dans *Peer Gynt*. Et dans sa conversation il était toujours très décent. Il aimait conter des anecdotes, elles n'étaient jamais des histoires lubriques. Et si passionné que puisse être parfois l'amour charnel chez quelques-uns de ses personnages, toujours il s'exprime avec discrétion.

Sa nature se trouvait en harmonie, sur ce point, avec les tendances de la littérature et l'orientation des esprits, en Norvège, au cours des « années 70 », où l'on était prodigieusement chaste. Ou plutôt, non : il était seulement décent, alors que l'on était chaste. On semblait ne pouvoir concevoir l'amour que comme l'union des âmes et l'ac-

[1] Notamment Sigurd Höst, *Ibsens digtning og Ibsen selv*, p. 220, dont l'analyse, d'ailleurs, est très pénétrante.

cord des idées. Ibsen n'a certainement pas atténué l'amour sensuel à l'usage de son public, mais il en a donné tout ce que le public d'alors pouvait admettre. C'est au cours de la décade suivante que la bourgeoisie norvégienne a commencé à devenir un peu plus libre.

CHAPITRE III

LE SUCCÈS MONDIAL

Maison de Poupée parut le 4 décembre 1879. Instruit par l'expérience, il risqua tout de suite une édition de 8 000 exemplaires. Le 20 décembre, il écrivit à Ibsen que l'édition allait être épuisée : Hegel en faisait tirer une seconde depuis quelques jours[1]. Elle parut le 4 janvier 1880. Mais Hegel pensa que, pour celle-ci, 3 000 exemplaires suffiraient. Et la troisième édition dut être mise en vente le 8 mars. Les succès d'Ibsen allaient en progressant. Et encore faudrait-il tenir compte de ce qu'un éditeur allemand vint faire concurrence en Danemark à l'édition originale avec une traduction à bon marché. Hegel estimait à 2 000 le nombre des exemplaires ainsi vendus, et il n'y avait rien à faire contre cela[2].

Ce ne fut d'ailleurs pas un succès passager. Au moment du centenaire d'Ibsen, en 1928, la vente du texte original de *Maison de Poupée* atteignait 127 995 exemplaires, dépassant le chiffre de tous les autres drames modernes.

Et sur la scène, la pièce réussit avec le même éclat. Le Théâtre Royal de Copenhague, où Fallesen essaya une fois de plus de retarder la publication, ce qu'Ibsen refusa[3], se dépêcha de la jouer, et la première eut lieu dès le 21 décembre. La salle fut comble pendant une série de représentations, dont les cinq pre-

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 575, note pour la p. 338.
[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 575, note pour la p. 342.
[3] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 340.

mières rapportèrent à Ibsen déjà environ 11 000 francs d'alors[1]. Une troupe ambulante joua la pièce dans la plupart des villes de province[2].

Au Théâtre de Kristiania, le nouveau directeur Hans Schröder donna la première le 20 janvier 1880. Le succès fut si grand que la pièce fut jouée 25 fois au cours de la saison. Jusqu'à la fin du théâtre en 1899 elle y eut 73 représentations, c'est-à-dire plus qu'aucun autre des « drames modernes » d'Ibsen. Et deux directeurs de troupes ambulantes promenèrent la pièce jusqu'à Tromsö et Hammerfest[3].

A Stockholm, la pièce fut jouée dès le 10 janvier 1880, et à Göteborg en mars. En Finlande, elle fut donnée au théâtre finnois de Helsingfors, où elle atteignit 46 représentations, et où la date de la première, 25 février 1880, est considérée comme capitale dans l'histoire du théâtre finnois[4], elle fut aussi jouée en suédois à Helsingfors et à Åbo.

En Allemagne la pièce fut jouée d'abord par une troupe ambulante à Flensburg en février 1880, puis à Munich le 3 mars, puis, dans le courant de la même année, à Hambourg, Dresde, Hanovre et Berlin. Elle ne fut donnée à Vienne que le 8 septembre 1881.

Peu à peu l'expansion de l'œuvre atteignit d'autres pays : elle fut jouée en novembre 1881 au théâtre polonais de Saint-Pétersbourg, en février 1882 à Varsovie, en 1884 en allemand à Saint-Pétersbourg, et le 3 mars 1884 à Londres sous le titre *Breaking a Butterfly*. En 1889, dans une traduction française faite sur l'allemand, elle parvint à Bruxelles, et presque en même temps à Turin et à Belgrade. Mais elle dut attendre jus-

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 343.

[2] J. B. Halvorsen, *op. cit.*, III, p. 67. La plupart des renseignements sur les représentations sont pris dans Halvorsen.

[3] Ibsen avait vendu 500 couronnes ce droit, et fut obligé d'engager un procès, qu'il gagna, contre l'un des deux entrepreneurs de tournées (Halvorsen, p. 66 et *Aftenposten*, 25 février 1930).

[4] Werner Söderhjelm, dans la *Festskrift* publié par *Samtiden*, p. 247.

qu'en 1892 pour être jouée à Paris, dans une représentation privée (chez Mme d'Aubernon, probablement sur la proposition d'Alexandre Dumas fils), puis jusqu'au 20 avril 1894 pour être donnée au Vaudeville. Peu de pièces ont été aussi répandues. H. Koht l'a vue à New-York en 1908, donnée par une troupe russe, et il parle des représentations japonaises, où deux actrices se sont illustrées dans le rôle de Nora[1].

Et l'on peut dire que la pièce a été traduite à peu près en toutes langues. Rien qu'au cours de la première année, elle le fut en suédois, en allemand, en finnois, en polonais et en anglais. Puis vinrent les traductions italienne (1884), hollandaise (1887), et enfin française (1889). Avec *Les Soutiens de la Société*, Ibsen s'était fait une grande place dans les pays germaniques. C'est avec *Maison de Poupée* qu'il a conquis le monde.

Un succès aussi rapide et aussi universel n'est pas un phénomène inconnu au théâtre. Des pièces comme *La Marraine de Charley* ou *La Veuve joyeuse* en offrent l'exemple. Mais je ne crois pas que l'on pourrait citer une autre œuvre durable qui ait eu le même sort. Et le mot « vogue », employé pour caractériser de tels succès soudains, ne s'applique pas du tout ici. La critique et le public n'ont été, d'abord, nullement emballés, enthousiastes. Ils ont même fortement regimbé. La lecture de la presse de 1879 et 1880 donne nettement l'impression que si l'auteur n'avait pas eu situation bien établie, son œuvre aurait été refusée, comme autrefois *La Comédie de l'Amour*, ou conspuée. Mais l'auteur était Ibsen, que l'on ne pouvait plus traiter avec désinvolture. « Oui, cette pièce à fait du tapage ! écrivait Magdalene Thoresen. Si Ibsen n'avait pas eu sa haute situation comme poète, il aurait pâti de l'avoir écrite. » Le sentiment dominant me paraît bien exprimé par un article de *Morgenbladet*, où l'on admire la façon dont est développé le

[1] *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, pp. 180 et 181.
[2] Lettre citée par Lotten Dahlgren, *Lyran*, p. 315.

caractère de Nora, et les éloges de pleuvoir. C'est un chef-d'œuvre... jusqu'au moment où Helmer est instruit du faux. Et la suite de l'article n'est que blâme, à la fois contre Ibsen et Björnson. La pièce, de même que *La Comédie de l'Amour*, *Leonarda*, *Les Soutiens de la Société*, est inachevée, c'est « la première partie dramatisée d'un roman dont la seconde partie manque ». Cela tient « peut-être à ce que l'auteur se fait de la vie une conception fausse... il trouve très mauvais le monde où nous vivons. Les circonstances portent la responsabilité de tout », en sorte que Bernick, par exemple, est peut-être, au fond, un très brave homme, malgré ses crimes, etc. Et plus particulièrement, sur le problème du mariage, l'article dit que « dans *Maison de Poupée*, comme dans *Magnhild*, la morale paraît être que celui des époux qui n'aime plus a le droit de rompre le mariage.... La société civilisée est fondée sur la famille, les lois et l'ordre »... Que deviendraient les enfants, si Helmer les lâchait aussi? Une morale qui aboutit à ce qu'aucun lien n'est solide est impossible[1].

Morgenbladet était le journal de Friele, ami d'Ibsen, mais homme de droite. Moins doctrinaire, et sans doute mieux expressif de l'opinion publique était *Aftenposten*. Il louait d'abord la grande habileté, d'un effet extraordinaire, « mais la question est de savoir si le dénouement... est psychologiquement vrai ou vraisemblable ; en tout cas il choque le sentiment... [de même que] un personnage aussi lugubre que ce docteur Rank[2]. »

Un autre périodique pense encore de même, mais ajoute : « Si le dénouement choque le sentiment instinctif, si ce qui arrive suscite une foule de réserves et d'objections, Ibsen a noué les fils de telle sorte qu'on s'incline malgré soi[3]. »

Malgré soi : c'est bien l'expression qui caractérise le mieux

[1] *Morgenbladet*, 20 janvier 1880, article dont la partie la plus sévère est reproduite, avec pleine approbation dans *Fædrelandet* (danois) du 23 janvier.
[2] *Aftenposten*, 22 décembre 1879.
[3] *Illustreret Tidende*, 1879.

l'étrange succès de *Maison de Poupée.* « La pièce produisit un effet puissant, bien qu'elle effrayât, dit G. Brandès[1]. » On allait entendre la pièce, on la lisait, et surtout on la discutait, les polémiques de presse se prolongeaient même dans la presse de province, les pasteurs en parlaient dans leurs sermons, des brochures paraissaient. Ceux qui trouvaient que c'était trop étaient obligés d'apposer une affiche sur leur porte : « Ici, on ne parle pas de *Maison de Poupée.* » Il semble, d'ailleurs, que presque personne ne prenait parti pour l'auteur, mais il y avait grande différence entre les simples réserves et le blâme catégorique. Personne, dans la presse norvégienne, ne défendait nettement la pièce. Le journal satirique *Vikingen*, qui était alors plutôt bienveillant pour Ibsen, tandis qu'en toute occasion il attaquait Björnson, publiait une caricature où Nora et Leonarda causaient ensemble : « NORA : Je ne sais comment cela se fait, mais il me semble qu'il manque quelque chose à ma robe, une traîne, peut-être. — LEONARDA : Bien sûr, une conclusion ! Elle m'a déjà été promise ; tâche d'en obtenir autant... c'est nécessaire[2]. » Björnson pensait, en effet, à écrire un cinquième acte pour sa *Leonarda*[3]. Björnson ne publia rien, mais tout en trouvant la pièce d'Ibsen superbe comme métier, il l'estimait émanée « d'un esprit grossier et mauvais », et pensait qu'il allait « bientôt s'élever une protestation générale »[4].

En Danemark, l'émotion fut au moins aussi considérable. Un directeur de journal écrivit :

> Je n'ai jamais vu à ce point un public secoué tout entier, changeant son allure et sa manière d'être habituelles, sinon à propos d'un grand événement important. Mais peut-être la représentation de cette pièce n'est-elle pas loin d'être un tel événement dans notre vie sociale[5].

[1] *Det moderne gjennembruds mænd*, p. 134.
[2] *Vikingen*, 13 décembre 1879. V. aussi le numéro du 24 janvier 1880.
[3] Lettre à Hegel, du 25 novembre 1879, *Kamp.-Liv.*, I, p. 93.
[4] Lettre à Sophus Schandorph, du 9 janvier 1880, *Kamp.-Liv*, II, p. 117
[5] Cité d'après Robert Neiiendam, *Politiken*, 4 décembre 1924.

On a quelque peine à imaginer, aujourd'hui, une telle passion soulevée par la discussion d'un problème moral purement théorique. Car les bruits qui couraient au sujet de Laura Kieler n'ont presque rien ajouté à l'ardeur des débats. On était d'ailleurs très mal renseigné, même à Copenhague, comme le montre une correspondance du 22 décembre 1879 au journal norvégien *Aftenposten :*

Mme N. N... était mariée, possédait quelque argent à elle, le mari était de santé délicate, les revenus étaient très maigres, le goût du beau un peu plus grand. L'aimable dame employa son argent à l'embellissement de la maison, mais lorsqu'il fut épuisé, elle prit sur les dépenses courantes, et finalement signa de fausses traites. Le mari... vint un jour à tout savoir. Et alors? Ici, les récits commencent à diverger [1]...

L'anecdote paraît avoir très peu occupé les esprits, — à ce moment, car on en reparlera des années plus tard. C'est bien le problème général qui causa une agitation prolongée. L'opinion moyenne, en Danemark, prenait la défense de Helmer et considérait Nora comme une hystérique et une exaltée [2]. Mais à Carl Ploug, dont les idées extrêmes s'accordaient avec celles de Friele en Norvège, s'opposaient plusieurs journalistes qui approuvaient Ibsen : Topsöe trouvait que la pièce avait « un caractère moralisateur » [3], et Edvard Brandès, encore plus homme de parti que son frère, voyait dans la pièce « une contribution à la lutte entre les réactionnaires de Danemark et de Norvège, et la littérature de l'avenir... Ibsen se place aux côtés de Björnson et réclame le droit de ne rien considérer comme acquis et de tout soumettre à la discussion » [4].

On voit qu'il est fort peu question, dans tout cela, même en Danemark où existait une vieille tradition de critique esthé-

[1] Cité ici d'après Halvorsen, *op. cit.*, III, p. 61.
[2] V. Valdemar Vedel, *Ibsen og Danmark*, dans le *Festskrift* publié par *Samtiden*, pp. 84-90.
[3] *Dagbladet* (danois), 1880, nº 8.
[4] *Ude og hjemme*, 1882.

tique, de la valeur littéraire du drame. Edvard Brandès est un de ceux qui en parlent le plus. Herman Bang est peut-être le seul qui n'envisage pas le problème moral, et il signale ce qui est bien le plus grand défaut de *Maison de Poupée*, où deux histoires sont mêlées. Celle de Krogstad est gênante, « car le mensonge que renferme le ménage Helmer n'est pas fondé sur une traite fausse. Il est plus profond. Il existerait même si Nora n'avait jamais signé du nom de son père, et, fût-ce sans traite, il serait apparu un jour. » Je signale aussi l'étude de Herman Bang, excellent metteur en scène, parce qu'elle met en garde les acteurs contre des erreurs tentantes : celle de ne pas représenter Helmer comme un homme de goût, vraiment cultivé, de bon ton, et honnête ; et celle de faire de Nora une enfant [1].

De tous côtés on demandait la suite de *Maison de Poupée :* Nora reviendra-t-elle? La revue féministe suédoise prétendit qu'à une question directe sur ce point, Ibsen avait répondu dans une lettre : « Sûrement, elle revient ! [2] » ce qui paraît peu vraisemblable. Il ne s'est sans doute exprimé à ce sujet que dans la conversation. Justement la même question lui fut posée un jour par John Paulsen, et il répondit : « Que sais-je? Il est possible qu'elle revienne à son mari et ses enfants, mais il se peut aussi qu'elle devienne une artiste de cirque ambulant [3]. »

Toutefois, un second article de la même revue féministe suédoise combattit l'idée que la pièce fût inachevée : c'est une tragédie, elle laisse une impression pénible, comme il convient, sans quoi on croirait que le conflit n'a pas été aussi grave qu'il l'était réellement. Et le long article conclut :

Qu'il nous soit permis pour finir d'exprimer l'espoir que le plus grand dramaturge du Nord et de notre temps, à qui seul un des fils morts de l'Angleterre peut contester l'honneur d'être le plus grand de l'humanité

[1] Herman Bang, *Kritiske studier og udkast* pp. 204-228.
[2] August Strömbäck dans *Tidsskrift för hemmet*, 1881, *Tillägsblad* nº 1.
[3] John Paulsen, *Mine erindringer*, p. 130.

puisse encore offrir au monde beaucoup de chefs-d'œuvre tels que ceux dont nous lui devons déjà reconnaissance [1].

En Allemagne, on ne put admettre d'abord que Nora pût quitter son mari et ses enfants. Le traducteur d'Ibsen, faisant office d'agent auprès des théâtres allemands, l'informa du refus de l'actrice qui devait jouer Nora à Flensburg : Mme Niemann Raabe déclarait qu'elle n'abandonnerait pas ses enfants. Ibsen avait pris soin de faire envoyer à Wilhelm Lange sa pièce en épreuves, afin que la traduction allemande parût sans retard, mais il ne touchait pas de droits d'auteur, et le traducteur devait seulement fournir aux théâtres allemands les exemplaires nécessaires [2]. Comme l'auteur n'était aucunement protégé, les directeurs pouvaient jouer la pièce avec les remaniements qu'ils voulaient. Ibsen, afin d'éviter des modifications trop fâcheuses, se résolut à écrire lui-même une fin nouvelle, qu'on trouvera p. 644 : c'était un jeu de scène et quelques brèves répliques seulement, de façon à n'atténuer que le moins possible l'impression de l'ensemble. Un journal danois prétendit qu'Ibsen avait lui-même enjoint au directeur de donner sa pièce avec le texte nouveau qu'il lui avait envoyé, et Ibsen en profita pour s'expliquer. Il avait voulu simplement réduire au moindre dommage l'effet de ce qu'il appelait « un attentat barbare contre sa pièce » [3].

La pièce fut jouée avec le dénouement nouveau à Flensburg, puis au Residenztheater de Berlin. Mais la fin apparaissait trop comme une concession faite à contre-cœur, sans doute, et il y eut des protestations tant de la part du public que de la critique. On riait tellement au troisième acte que l'on pouvait à peine entendre les acteurs [4]. La pièce fut donc donnée au même théâtre avec le dénouement primitif, mais le public

[1] *Tidsskrift for hemmet*, 22e année, p. 84, par L. H. Å[berg].
[2] Lettre à Hegel du 22 janvier 1880, L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 343.
[3] *Breve*, II, pp. 73 et 230.
[4] G. Brandès, III, p. 23.

fut encore mécontent. Ce qu'on voulait, c'était un quatrième acte. Et alors cet acte fut écrit. Il le fut de sorte à justifier pleinement Ibsen d'avoir voulu rédiger lui-même la modification désirée :

L'action de ce quatrième acte, selon la formule allemande, devait se passer environ un an après le troisième acte. Mme Linde, qui s'est mariée avec Krogstad, et entretient la famille avec sa machine à coudre, apporte à son amie le costume qu'elle vient de terminer pour un bébé qui dort sur les genoux de Nora. La scène respire la paix et le bonheur, mais sur le front de Nora passe de temps en temps une ombre ; elle est songeuse. Arrive Helmer, qui est toujours directeur de la Banque et jouit de l'estime générale. Il s'approche de Nora, dont le front de nouveau s'assombrit, elle jette sur lui un regard interrogateur et murmure : « M'as-tu vraiment pardonné? » Helmer ne répond pas tout de suite ; il la considère d'un air tranquille et aimable. Enfin il tire de la poche de sa jaquette un grand cornet, il l'ouvre, et lui, qui a défendu à sa Nora de la façon la plus sévère de manger des sucreries, lui met, de sa propre main, un macaron dans la bouche. Nora pousse un cri de joie, mâche, et s'écrie, ravie : « Le miracle! » *(Le rideau tombe lentement)* [1].

A Munich, la pièce fut donnée dans sa vraie version, et Mme Ramlo fut excellente comme Nora. Ibsen avait eu de la chance avec ses interprètes. Mme Hennings à Copenhague, Mme Juell à Kristiania, Ida Aalberg à Helsingfors, avaient été diversement très bonnes. Mais on comprend qu'Ibsen, le 3 mars, jour de la première, ait été assez inquiet. Il passa la soirée dans les coulisses du théâtre, tandis que sa femme, trop nerveuse, était restée chez elle. Sa loge était occupée seulement par Sigurd et John Paulsen. Le public, après le premier acte, se montra plus étonné que satisfait, et Sigurd courut dire à sa mère ce qu'il en était. Après le second acte, le succès se dessina, et après le troisième acte, ce fut une ovation, et Ibsen, sur la scène, fit aux spectateurs des saluts répétés, la main sur son cœur. Pendant que Sigurd allait dire à Mme Ibsen l'heureux

[1] J. B. Halvorsen, *N. Forf. Lex.*, III, p. 65.

résultat, Paulsen attendit la sortie d'Ibsen, qui lui prit le bras sans dire un mot. Il tremblait de tout son corps[1].

Mais un pareil franc succès fut d'abord assez rare dans les théâtres allemands. A Vienne, il fallut l'intervention d'Ibsen pour empêcher qu'on adoptât son dénouement modifié[2], et le succès, de même qu'à Berlin, ne fut que passable. Il devint éclatant à une reprise, quelques années plus tard. L'histoire du succès de *Maison de Poupée* est intéressante, précisément à cause de cette résistance que la pièce a presque partout rencontrée d'abord.

En anglais, elle a été jouée d'abord le 2 juin 1882, à Milwaukee, Wisconsin, dans une adaptation où la scène est transportée en Angleterre et les noms des personnages anglicisés. A propos de ce premier essai de lancement en Amérique, Ibsen a fait deux recommandations : « J'attache une grande importance à ce que la langue de la traduction se tienne aussi conforme que possible à la langue de la conversation courante, » de façon à donner l'impression que l'on assiste à « un morceau de réalité ». Et comme on projetait de traduire *Les Soutiens de la Société* et *Les Revenants*, il dit qu'il faut commencer par *Les Soutiens de la Société*, prendre ensuite *Maison de Poupée*, qui forme comme une introduction ou une préparation aux *Revenants*, pour finir par ce troisième drame « qui va le plus loin »[3]. Mais ce projet n'aboutit pas, une représentation à Louisville, Kentucky, en 1883, passa inaperçue, et la vague adaptation jouée à Londres la même année ne fit pas sensation. Ce fut seulement en 1889 qu'une véritable traduction fut donnée à Londres au Novelty Theatre, et ce fut le point de départ du succès des œuvres d'Ibsen dans les théâtres de langue anglaise, aussi bien en Australie qu'aux États-Unis[4].

[1] John Paulsen, *Mine erindringer*, pp. 138-140.
[2] Lettre à Heinrich Laube, du 18 février 1880, *Breve*, II, p. 74.
[3] *Edda*, 1935, p. 558. Lettre à Rasmus B. Anderson, du 14 septembre 1882.
[4] V. l'introduction de W. Archer à *Maison de Poupée*, dans *The collected Works of Henrik Ibsen*, VII, pp. IX-XI.

C'est aussi en 1889 que *Maison de Poupée* fut jouée en Italie, où elle devait trouver bientôt une de ses plus illustres interprètes : Eleonora Duse promena la pièce de Londres à Saint-Pétersbourg. C'est, en somme, des années 1888-89 que date le succès éclatant de Nora, et, par elle, la gloire mondiale de son créateur.

La France était en retard. Antoine joua seulement en 1890 *Les Revenants* et *Le Canard sauvage* à son Théâtre libre, puis, en 1891, le Vaudeville monta fort mal *Hedda Gabler*, et ce fut un four (3 représentations en matinée). Malgré l'échec de cette première tentative d'un théâtre régulier, ce fut le même Vaudeville qui voulut jouer *Maison de Poupée* en 1894. Ibsen, instruit par l'échec de *Hedda Gabler*, recommanda comme instructeur Herman Bang[1], qui se dévoua merveilleusement, avec sa fougue et ses bizarreries, à sa mission, si bien que Réjane a pu écrire : « Je ne puis dire qu'une chose, mon cher ami, c'est que si j'ai réussi à vaincre les nombreuses difficultés du rôle de Nora, c'est à M. Bang que je le dois[2]. » Et Herman Bang ne fut pas moins satisfait de Réjane et de Porel, qui, grâce à leur entier dévouement, ont atteint, dit-il, « au plus haut »[3]. La pièce n'obtint toutefois qu'un succès honorable — avec 22 représentations.

Ibsen avait suivi, autant qu'il pouvait le faire de Munich, les polémiques suscitées par sa pièce, et conservait les articles et brochures qu'on lui envoyait. Lorsqu'il reçut, pendant l'été 1880, la visite du Finlandais Valfrid Vasenius, il lui remit tout le paquet[4]. Il tenait à le bien documenter, car Vasenius, l'automne précédent, avait passé le doctorat ès lettres avec une thèse sur « l'œuvre dramatique de Henrik Ibsen dans sa première période », et avait ensuite écrit sur *Maison de Poupée* de

[1] Lugné-Poe, *Acrobaties*, p. 57.
[2] Lettre à Lugné-Poe, dans : Lugné-Poe, *Ibsen*, p. 39.
[3] *Illustreret Tidende*, XXXV, p. 452.
[4] Valfrid Vasenius, *Ett skaldeporträtt*, p. 338.

telle sorte qu'Ibsen, en le remerciant, put écrire : « Ce que j'ai vu de votre interprétation de la pièce, j'y acquiesce d'un bout à l'autre [1]. » Ce qui a plu surtout à Ibsen, c'est peut-être l'analyse du sentiment inconscient qu'avait Nora depuis longtemps de sa supériorité morale : les circonstances du drame l'amènent à en prendre conscience, et c'est là ce qui rend la séparation nécessaire [2].

Dans la revue sommaire de la critique, je n'ai tenu compte que de ce qui a été publié jusqu'à l'apparition de la pièce suivante. Il faut toutefois mentionner deux œuvres de Strindberg qui ont paru peu après. *La Femme de Sire Bengt* (1882) [3] est, placée dans un cadre romantique, une réplique à *Maison de Poupée*. La femme est une nouvelle Nora qui conçoit la vie comme une idylle, jusqu'au jour où la réalité brutale lui enlève ses illusions. Comme Nora, elle se tourne alors contre son mari. Mais l'acte supplémentaire qui manquait au public dans la pièce d'Ibsen, se trouve ici, et la Margit de Strindberg finit par se réconcilier avec le mariage et avec Sire Bengt. Mais la grande différence entre les deux pièces consiste surtout en ce que Strindberg, tout en peignant Margit de vives couleurs, donne raison à son terne mari, tandis qu'Ibsen n'a donné à Helmer beaucoup d'heureuses qualités que pour mieux accuser ses défauts essentiels. « L'idée de Strindberg est que la femme n'est pas du tout opprimée par la loi de l'homme, et que c'est l'homme, au contraire, dans le monde artificiel de la vie bourgeoise, qui devient le plus souvent l'esclave de la femme. Il est parvenu à cette conception parce que son propre mariage, par lequel sa femme et lui avaient voulu fonder un ménage de camarades, l'a déçu. » Dans *La Femme de Sire Bengt*, il n'accu senullement la femme de calcul hypocrite, mais il en viendra

[1] Lettre du 30 mars 1880, *Breve*, II, p. 78.
[2] V. Vasenius, *Henrik Ibsen, ett skaldeporträtt.*
[3] *La Femme du chevalier Bengt* est traduit en français. On en trouvera une excellente analyse dans *Le Théâtre de Strindberg*, par A. Jolivet (chap. v, p. 92).

peu à peu à voir dans les essais de « ménages de camarades » un moyen imaginé par l'astuce féminine pour asservir l'homme. Et c'est dans *Mariés, douze histoires de mariage avec interview et préface* (1884), et dans *Mariés, dix-huit histoires de mariage avec préface* (1885) que s'affirme de plus en plus la fureur misogyne du grand écrivain suédois. Ce sont des histoires express, très réalistes, la plupart sans aucune espèce d'intrigue, une collection de « cas » très divers, où tout, généralement, tourne mal, par la faute de la femme paresseuse, égoïste et tyrannique, défauts dont elle est d'ailleurs victime autant que l'homme. Le premier de ces contes, « La récompense de la vertu », vise les idées de Björnson qui voulait exiger la chasteté des hommes jusqu'au mariage *(Un gant*, 1883). Mais le thème le plus fréquent est le ménage de camarades, plus ou moins longtemps heureux, et qui tourne mal, parce que la femme s'ennuie ou parce qu'elle veut dominer : c'est le cas personnel de Strindberg, tel qu'il l'interprète, et présenté de façon à rendre ridicule ou odieuse la Nora d'Ibsen. L'avant-dernier conte du premier recueil est même intitulé « Maison de poupée», mais celui-là, par exception, finit bien. Et ce qu'il y a peut-être de plus intéressant, ce sont les préfaces des deux recueils. La première contient une critique du drame d'Ibsen, qui est un plaidoyer en faveur de Helmer et au détriment de Nora. Strindberg va jusqu'à dire, à propos de la scène où Nora voudrait demander de l'argent au docteur Rank : « Autant que je peux comprendre, Nora s'offre — contre argent comptant [1]. » Et il oublie que Nora renonce à rien lui demander, lorsque Rank déclare son amour. L'habileté de plume de Strindberg a beau être grande, son aveuglement et son parti pris apparaissent avec évidence, surtout dans son analyse de la scène finale, en sorte que sa critique, comme telle, est d'un médiocre intérêt.

Mais ses deux recueils ont eu, dans les pays scandinaves, un

[1] Aug. Strindberg, *Samlade Skrifter* XIV, p. 14.

grand retentissement. Les gens qui admiraient à la fois Ibsen et Strindberg furent tout désorientés, le naturalisme entra décidément dans la littérature scandinave, et la misogynie pathologique de Strindberg s'aggrava encore dans *Le plaidoyer d'un fou*, qu'il écrivit en français. Ibsen lut *Mariés*, et s'en amusa. Il acheta un grand portrait de Strindberg, qu'il plaça dans son cabinet de travail, et il le montrait à ses visiteurs en disant : « N'est-ce pas qu'il est bien fou? »

MAISON DE POUPÉE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

HELMER, *avocat.*
NORA, *sa femme.*
LE DOCTEUR RANK.
MADAME LINDE.
KROGSTAD, *avoué.*
LES TROIS JEUNES ENFANTS DE HELMER.
ANNE-MARIE, *bonne d'enfants chez Helmer.*
LA BONNE, *chez Helmer.*
UN COMMISSIONNAIRE.

(L'action se passe dans l'appartement de Helmer.)

PREMIER ACTE

(Salon agréable, arrangé avec goût, mais sans luxe. Une porte à droite au fond conduit à l'antichambre ; une autre porte à gauche au fond conduit au bureau de Helmer. Entre les deux portes, un piano. Au milieu du mur de gauche, une porte, et plus loin, une fenêtre. Près de la fenêtre, une table ronde avec des fauteuils et un petit sofa. Au mur de droite, un peu en arrière, une porte, et contre le même mur, plus près du premier plan, un poêle de faïence avec deux fauteuils et un fauteuil à bascule devant. Une petite table entre le poêle et la porte latérale. Une étagère garnie de porcelaines et autres menus objets d'art ; une petite bibliothèque avec des livres bien reliés. Tapis sur le plancher ; feu dans le poêle. Journée d'hiver.)

On entend sonner dans l'antichambre; un peu après, on entend ouvrir; NORA *entre dans le salon, gaie, fredonnant; elle est en manteau et porte de nombreux paquets, dont elle se défait sur la table à droite. Elle laisse la porte de l'antichambre ouverte derrière elle, et l'on y voit un commissionnaire qui porte un sapin de Noël et un panier. Il les remet à la bonne qui a ouvert.*

NORA

Cache bien l'arbre de Noël, Hélène. Il ne faut surtout pas que les enfants le voient avant ce soir, quand il sera orné.

(Au commissionnaire, en tirant son portemonnaie.)

Combien?...

LE COMMISSIONNAIRE

Cinquante öre.

NORA

Voilà une couronne. Non, gardez le tout.

(Le commissionnaire remercie et sort. Nora ferme la porte. Elle continue à rire, avec une gaieté calme, pendant qu'elle ôte son manteau. Elle prend dans sa poche un sac de macarons et en mange deux; puis, avec précaution, elle va écouter à la porte de son mari.)

Oui, il est à la maison.

(Elle fredonne encore en se dirigeant vers la table, à droite.)

HELMER, *dans son bureau.*

Est-ce l'alouette, qui grisole par là?

NORA, *occupée à ouvrir quelques-uns des paquets.*

Oui, c'est elle.

HELMER

Est-ce l'écureuil qui s'agite là?

NORA

Oui!

HELMER

Quand l'écureuil est-il rentré?

NORA

A l'instant.

(Elle met le sac de macarons dans sa poche et s'essuie la bouche.)

Viens ici, Torvald, tu verras ce que j'ai acheté.

HELMER

Ne me dérange pas!

(Un peu après, il ouvre la porte et regarde, la plume à la main.)

Acheté, dis-tu? Tout ça? Le petit oiseau chanteur s'est-il encore lancé dans de folles dépenses?

NORA

Oui, mais, Torvald, nous pouvons bien cette année en prendre un peu à notre aise. C'est le premier Noël où nous n'avons pas besoin d'y regarder.

HELMER

Oh ! tu sais, nous ne pouvons pas être prodigues.

NORA

Si, Torvald, nous pouvons être un peu prodigues maintenant. N'est-ce pas? Rien qu'un tout petit peu. Tu vas avoir maintenant un gros traitement, et tu vas gagner beaucoup, beaucoup d'argent.

HELMER

Oui, à partir du jour de l'an ; mais il se passera tout un trimestre avant que le traitement n'échoie.

NORA

Baste ! nous pouvons emprunter en attendant.

HELMER

Nora !

(Il s'approche d'elle et lui prend l'oreille en plaisantant.)

Est-ce un nouvel accès de l'esprit de frivolité? Suppose que j'aie emprunté mille couronnes aujourd'hui et que tu les gaspilles pendant la semaine de Noël, et voilà que, la veille du jour de l'an, je reçois une tuile sur la tête et je tombe...

NORA, *lui met la main sur la bouche.*

Pfuh ! ne dis pas de vilaines choses.

HELMER

Mais si, suppose un peu ça,... et après?

NORA

S'il arrivait des horreurs pareilles, ça reviendrait tout à fait au même, que j'aie des dettes ou que je n'en aie pas.

HELMER

Bon, mais les gens à qui j'aurais emprunté?

NORA

Eux? Qui s'en soucie? Ce sont des étrangers.

HELMER

Nora, Nora, que tu es femme! Non mais, sérieusement, Nora; tu sais ce que je pense là-dessus. Pas de dette! Jamais emprunter! C'est une servitude, par suite aussi une laideur, qui se répand dans un foyer fondé sur dette et emprunt. Nous avons tenu bon, avec courage, tous les deux, jusqu'ici; et nous le ferons encore pendant le temps court où il le faut.

NORA, *va vers le poêle.*

Bien, bien, comme tu voudras, Torvald.

HELMER, *la suit.*

Allons, allons; il ne faut pas que la petite alouette baisse les ailes. Comment? Voilà l'écureuil qui boude.

(Il sort son portemonnaie.)

Nora; que crois-tu que j'ai là?

NORA, *se retourne vivement.*

De l'argent?

HELMER

Tiens..

(Il lui tend quelques billets.)

Parbleu, je sais bien qu'on a pas mal de dépense dans une maison au moment de Noël.

NORA, *compte.*

Dix... vingt... trente... quarante. Oh! merci, merci, Torvald; maintenant j'irai loin avec ça.

HELMER

Oui, c'est bien ce qu'il faut.

NORA

Oui, oui, j'y arriverai. Mais viens ici, que je te montre tout ce que j'ai acheté. Et si bon marché! Vois-tu, ça, c'est un costume neuf pour Ivar... et puis un sabre. Voilà un cheval et une trompette pour Bob. Et ça, une poupée avec un lit de poupée pour Emmy; c'est plutôt fruste; mais elle aura bientôt fait de les casser. Et voilà de l'étoffe et des fichus pour les bonnes; la vieille Anne-Marie aurait dû avoir plus que ça.

HELMER

Et qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet-là?

NORA, *criant.*

Non, Torvald, ça, tu ne le verras pas avant ce soir!

HELMER

Oui-da. Mais dis-moi, petite gaspilleuse, à quoi as-tu pensé pour ton propre compte?

NORA

Ah! futt, pour moi? Je ne me soucie de rien.

HELMER

Mais si, bien sûr. Dis-moi quelque chose de raisonnable dont tu aurais envie.

NORA

Non, je ne sais vraiment pas. Si, écoute, Torvald...

HELMER

Eh bien?

NORA, *tripote ses boutons sans le regarder.*

Si tu veux me donner quelque chose, tu pourrais... tu pourrais...

HELMER

Eh bien ! eh bien ! dis.

NORA, *vite.*

Tu pourrais me donner de l'argent, Torvald. Juste ce dont tu trouves que tu peux te passer ; et ensuite, un de ces jours, j'achèterai quelque chose avec.

HELMER

Non, mais, Nora...

NORA

Oh ! si, fais-le, cher Torvald ; je t'en prie. J'accrocherais l'argent après l'arbre de Noël, joliment enveloppé. Ça ne serait pas amusant?

HELMER

Comment est-ce qu'on appelle les oiseaux qui gaspillent toujours l'argent?

NORA

Oui, oui, les prodigues ; je sais bien. Mais faisons comme je dis, Torvald ; comme ça, j'aurai le temps de réfléchir à ce dont j'ai le plus besoin. N'est-ce pas très raisonnable? Hein?

HELMER, *souriant.*

Oh ! oui, tout à fait ; c'est-à-dire,... si tu pouvais vraiment garder l'argent que je te donne et si tu t'achetais vraiment quelque chose pour toi-même avec. Mais il passe

dans la maison et à des tas de dépenses inutiles, et il faut que je débourse encore.

NORA

Oh ! mais Torvald...

HELMER

Tu ne peux pas dire le contraire, ma chère petite Nora.

(Il passe le bras autour de sa taille.)

Les prodigues, c'est très gentil ; mais ils dépensent énormément d'argent. C'est incroyable, ce que ça coûte à un homme d'avoir un pareil petit oiseau.

NORA

Oh ! fi, comment peux-tu dire ça? J'économise vraiment tant que je peux.

HELMER, *rit.*

Oui, ça c'est bien vrai. Tant que tu peux. Mais tu ne peux pas du tout.

NORA, *fredonne et sourit, doucement amusée.*

Hm ! si tu savais toutes les dépenses qu'ont les alouettes et les écureuils, Torvald.

HELMER

Tu es un drôle de petit être. Tout à fait comme était ton père. Toujours en quête pour te procurer de l'argent ; mais aussitôt que tu en as, on dirait qu'il coule entre tes mains ; tu ne sais jamais ce que tu en as fait. Enfin, il faut te prendre comme tu es. C'est dans le sang. Oui, oui, c'est héréditaire, ça, Nora.

NORA

Hélas ! je voudrais avoir hérité de beaucoup des qualités de papa.

HELMER

Et je ne te souhaiterais pas autrement que telle que tu es, ma gentille petite alouette. Mais écoute ; il me vient une idée. Tu as l'air si... si... comment dirai-je?... si embarrassée aujourd'hui...

NORA

Tu trouves?

HELMER

Oui, tu as l'air. Regarde-moi bien en face.

NORA, *le regarde.*

Eh bien?

HELMER, *la menace du doigt.*

La gourmande n'aurait pas été se régaler en ville aujourd'hui?

NORA

Non, comment peux-tu le penser?

HELMER

La gourmande n'a vraiment pas fait un détour pour entrer chez le pâtissier?

NORA

Non, je t'assure, Torvald...

HELMER

N'a pas sucé quelque bonbon?

NORA

Non, pas du tout.

HELMER

Pas même mordu dans un macaron ou deux?

NORA

Non, Torvald, je t'assure vraiment...

HELMER

Oui, oui, oui ; je n'ai dit ça que pour plaisanter, bien entendu.

NORA, *se dirige vers la table à droite.*

Je ne pouvais pas avoir l'idée de faire ce qui te déplaît.

HELMER

Non, je le sais bien ; d'ailleurs, tu m'as donné ta parole...

(Il s'approche d'elle.)

Allons, garde pour toi tes petits secrets de Noël, ma Nora bénie. Ils apparaîtront ce soir, quand l'arbre de Noël sera allumé, je pense.

NORA

As-tu pensé à inviter le docteur Rank?

HELMER

Non. Mais c'est inutile ; ça va de soi, qu'il dîne avec nous. D'ailleurs, je l'inviterai quand il va venir ce matin. J'ai commandé du bon vin. Nora, tu n'imagines pas combien je me réjouis d'avance de ce soir.

NORA

Moi aussi. Et comme les enfants vont être contents, Torvald !

HELMER

Comme c'est bon, tout de même, de se dire que l'on a une position sûre, bien assise ; que l'on a son revenu confortable. N'est-ce pas ; c'est une grande joie de se dire ça?

NORA

Oh ! c'est merveilleux !

HELMER

Peux-tu te rappeler le Noël précédent? Trois semaines d'avance tu t'es enfermée tous les soirs jusque longtemps après minuit pour découper des fleurs pour l'arbre de Noël

et préparer tous les autres ornements dont tu nous réservais la surprise. Prr, c'est le temps le plus ennuyeux que j'aie subi.

NORA

Je ne me suis pas ennuyée du tout.

HELMER, *souriant.*

Mais le résultat a été plutôt médiocre, Nora.

NORA

Oh ! vas-tu encore me taquiner avec ça. Que pouvais-je y faire, si le chat est venu tout mettre en miettes?

HELMER

Non, certes, tu n'y pouvais rien, ma pauvre petite Nora. Tu avais la meilleure volonté de nous faire plaisir à tous, et c'est l'essentiel. Mais c'est une bonne chose que le temps de la gêne soit fini.

NORA

Oui, ça, c'est merveilleux, pour sûr.

HELMER

Je ne suis pas obligé à rester là tout seul et à m'ennuyer ; et tu n'es pas obligée à te fatiguer tes doux yeux et tes petites mains blanches délicates...

NORA, *bat des mains.*

Non, n'est-ce pas, Torvald, ce ne sera plus nécessaire? Oh ! que c'est agréable, merveilleux à entendre !

(Elle lui passe la main sous le bras.)

Écoute, je vais te dire comment j'avais pensé que nous nous arrangerions, Torvald. Aussitôt la Noël passée...

(Sonnerie dans l'antichambre.)

Oh ! on sonne.

(Elle met un peu d'ordre dans le salon.)

Il va sûrement venir quelqu'un. C'est ennuyeux.

HELMER

Pour des visites, je n'y suis pas ; n'oublie pas.

LA BONNE, *à la porte.*

Madame, il y a là une dame étrangère...

NORA

Bien, faites-la entrer.

LA BONNE, *à Helmer.*

Et le docteur vient d'arriver en même temps.

HELMER

Est-il allé tout droit chez moi?

LA BONNE

Oui, directement.

(Helmer entre dans son bureau. La bonne introduit Mme Linde, qui est en costume de voyage, et ferme la porte derrière elle.)

MADAME LINDE, *confuse et un peu hésitante.*

Bonjour, Nora.

NORA, *incertaine.*

Bonjour...

MADAME LINDE

Tu ne me reconnais pas.

NORA

Non ; je ne sais pas... ; mais si, je crois pourtant...

(Avec éclat.)

Comment ! Kristine ! C'est bien toi?

MADAME LINDE

Oui, c'est moi.

NORA

Kristine ! Et moi qui ne te reconnaissais pas ! Mais comment est-ce que j'aurais pu...

(Plus bas.)

Combien tu as changé, Kristine !

MADAME LINDE

Oui, j'ai sûrement changé. En neuf ou dix longues années...

NORA

Y a-t-il si longtemps que nous ne nous sommes vues? Oui, ça fait bien ça. Oh ! les huit dernières années ont été un heureux temps, tu peux m'en croire. Et te voilà donc venue ici dans la ville? Tu as fait ce long voyage en hiver. C'est du courage.

MADAME LINDE

Je viens d'arriver ce matin avec le vapeur.

NORA

Pour t'amuser aux fêtes de Noël, naturellement. Oh ! comme c'est gentil. Oui, nous amuser, nous le ferons, bien entendu. Mais ôte donc ton manteau.

(Elle l'aide.)

Voilà ; et maintenant, asseyons-nous à notre aise près du poêle. Non, dans ce fauteuil-là. Je prendrai le fauteuil à bascule.

(Elle lui prend les mains.)

Oui, maintenant tu as repris ton ancienne figure ; c'est seulement au premier moment... Tu as tout de même pâli un peu, Kristine,... et peut-être maigri un peu.

MADAME LINDE

Et vieilli, beaucoup vieilli, Nora.

NORA

Oui, peut-être vieilli un peu, un tout petit peu ; ce n'est pas beaucoup.

(S'arrête soudain; d'un ton grave.)

Oh ! mais quelle étourdie je fais, moi qui reste à bavarder ! Ma bonne, ma chère Kristine, peux-tu me pardonner?

MADAME LINDE

Que veux-tu dire, Nora?

NORA, *à voix basse.*

Pauvre Kristine, tu es devenue veuve.

MADAME LINDE

Oui, il y a trois ans.

NORA

Oh ! je le savais ; je l'ai lu dans les journaux. Oui, Kristine, il faut me croire, j'ai souvent pensé à t'écrire dans ce temps-là ; mais toujours je remettais, et toujours quelque incident venait m'empêcher.

MADAME LINDE

Chère Nora, je le comprends très bien.

NORA

Non, c'était vilain de ma part, Kristine. Oh ! ma pauvre, tout ce qu'il t'a fallu endurer... Et il ne t'a rien laissé de quoi vivre?

MADAME LINDE

Non.

NORA

Et pas d'enfants?

MADAME LINDE

Non.

NORA

Rien du tout alors?

MADAME LINDE

Pas même un regret, un chagrin à cultiver.

NORA, *la regarde d'un air incrédule.*

Non, mais, Kristine, comment est-ce possible?

MADAME LINDE, *sourit tristement et lui caresse les cheveux.*

Oh ! ça peut arriver parfois, Nora.

NORA

Être tellement seule. Combien ce doit être terriblement triste pour toi. J'ai trois délicieux enfants. Tu ne peux pas les voir en ce moment, ils sont dehors avec la bonne. Mais voyons, il faut que tu me racontes tout...

MADAME LINDE

Non, non, raconte plutôt, toi.

NORA

Non, tu vas commencer. Aujourd'hui je ne veux pas être égoïste. Aujourd'hui je ne veux penser qu'à tes affaires. Mais il faut tout de même que je te dise une chose. Sais-tu le grand bonheur qui nous est arrivé ces jours-ci?

MADAME LINDE

Non. Qu'est-ce que c'est?

NORA

Songe donc, mon mari est devenu directeur de la banque des Titres.

MADAME LINDE

Ton mari? Oh ! quelle chance !...

NORA

Oui, prodigieuse ! Être avocat, c'est d'un rapport tellement incertain, surtout quand on ne veut pas se charger d'autres causes que celles qui sont nettes et belles. Et Torvald ne l'a jamais voulu, naturellement ; et je suis là-dessus tout à fait d'accord avec lui. Oh ! tu peux penser si nous sommes contents ! Il va prendre son poste à la banque dès le jour de l'an, et il aura un gros traitement et beau-

coup de pourcentages. Nous pourrons vivre désormais tout autrement que jusqu'ici,... tout à fait comme nous voudrons. Oh ! Kristine, comme je respire à l'aise et me sens heureuse. Oui, car c'est tout de même agréable d'avoir des quantités d'argent et de n'être pas obligée de se faire du souci. N'est-ce pas?

MADAME LINDE

Oui, en tout cas ce doit être agréable d'avoir le nécessaire.

NORA

Non, pas seulement le nécessaire, mais des quantités d'argent.

MADAME LINDE, *sourit.*

Nora, Nora, n'es-tu pas encore devenue raisonnable? A l'école, tu étais une grande gaspilleuse.

NORA, *rit doucement.*

Oui, Torvald le dit encore.

(Elle menace avec le doigt.)

Mais « Nora, Nora », n'est pas aussi folle que vous le pensez... Oh ! notre situation n'a pas été vraiment telle que j'aie pu gaspiller. Il nous a fallu travailler tous les deux.

MADAME LINDE

Toi aussi?

NORA

Oui, à de menus ouvrages, ouvrages à la main, crochet, broderie ;

(D'un ton dégagé.)

et d'autres travaux encore. Tu sais bien que Torvald a quitté le ministère lorsque nous nous sommes mariés? Il n'y avait pas de perspectives d'avancement dans son

bureau, et il lui fallait gagner plus d'argent qu'auparavant. Et la première année il s'est terriblement surmené. Il était obligé de se procurer toutes sortes de salaires supplémentaires, et de travailler du matin au soir. Mais il n'y a pas résisté, il est tombé mortellement malade. Et les médecins ont déclaré qu'il lui était nécessaire de s'en aller dans le Midi.

MADAME LINDE

Oui, vous êtes restés toute une année en Italie?

NORA

C'est cela. Ce n'a pas été facile de s'en aller, tu penses. Ivar venait de naître. Mais il fallait partir, évidemment. Oh ! ce fut un voyage délicieux, merveilleux. Et qui a sauvé la vie de Torvald. Mais il a coûté beaucoup, beaucoup d'argent.

MADAME LINDE

Je le crois bien.

NORA

Douze cents speciedaler, il a coûté. Quatre mille huit cents couronnes. Ça fait beaucoup d'argent, hein?

MADAME LINDE

Oui, mais en pareil cas, c'est du moins un grand bonheur de les avoir.

NORA

Oui, je te dirai, nous les avons eus de papa.

MADAME LINDE

Ah ! oui. C'est juste à ce moment que ton père est mort, je crois.

NORA

Oui, Kristine, ce fut juste à ce moment. Et vois-tu, je ne pouvais pas partir et aller le soigner. J'étais ici, et j'at-

tendais d'un jour à l'autre la naissance du petit Ivar. Et puis j'avais à m'occuper de mon pauvre Torvald, malade à mourir. Mon cher gentil papa! Je ne l'ai jamais revu, Kristine. Oh! je n'ai rien éprouvé de plus pénible depuis mon mariage.

MADAME LINDE

Je sais que tu l'aimais beaucoup. Mais alors, vous êtes donc partis pour l'Italie?

NORA

Oui; nous avions l'argent; et les médecins nous pressaient. Nous sommes donc partis un mois après.

MADAME LINDE

Et ton mari est revenu tout à fait guéri?

NORA

Il se porte comme poisson dans l'eau.

MADAME LINDE

Mais... le docteur?

NORA

Comment?

MADAME LINDE

La bonne a dit, il me semble, que c'était le docteur, ce monsieur qui est arrivé en même temps que moi.

NORA

Oui, c'était le docteur Rank; mais il ne vient pas en consultation; c'est notre ami le plus intime, et il entre chez nous au moins une fois par jour. Non, Torvald n'a pas été malade un seul jour depuis lors. Et les enfants se portent tout à fait bien, et moi aussi.

(Elle se lève d'un bond et frappe dans ses mains.)

Oh! Dieu, oh! Dieu, Kristine, que c'est merveilleusement bon de vivre et d'être heureuse!... Oh! mais c'est

affreux de ma part... ; je ne parle que de mes propres affaires.

(Elle s'assied sur un tabouret tout près d'elle, et pose les bras sur ses genoux.)

Oh ! il ne faut pas te fâcher contre moi !... Dis-moi, est-ce que c'est réellement vrai, que tu n'aimais pas ton mari? Pourquoi l'as-tu pris, alors?

MADAME LINDE

Ma mère vivait encore ; et elle était au lit, dans un état désespéré. Et j'avais la charge de mes deux jeunes frères. Il m'a paru que ce n'était pas excusable de repousser sa demande.

NORA

Non, non, il est possible que tu aies raison. Il était donc riche dans ce temps-là?

MADAME LINDE

Il était largement à son aise, je crois. Mais c'étaient des affaires mal assurées, Nora. Lorsqu'il est mort, tout s'est effondré et il n'est rien resté.

NORA

Et alors?...

MADAME LINDE

Oui, alors j'ai dû me tirer d'affaire avec un petit commerce et une petite école, et ce que je pouvais encore inventer. Les trois dernières années ont été pour moi comme une longue journée de travail sans repos. Elle est finie maintenant, Nora. Ma pauvre mère n'a plus besoin de moi, car elle est morte. Et les garçons non plus ; ils ont maintenant des situations et peuvent se suffire.

NORA

Comme tu dois te sentir allégée...

MADAME LINDE

Non, vois-tu ; seulement indiciblement vide. Plus personne pour qui vivre.

(Elle se lève, agitée.)

C'est pourquoi je n'ai plus pu tenir là-bas, dans ce coin perdu. Il doit tout de même être plus facile, ici, de trouver une occupation qui vous tienne et où la pensée s'absorbe. Si je pouvais seulement avoir la chance d'avoir une position stable, quelque travail de bureau...

NORA

Oh ! mais, Kristine, c'est si fatigant, et tu as l'air déjà si fatiguée d'avance. Ça vaudrait beaucoup mieux pour toi, si tu pouvais faire une saison d'eaux.

MADAME LINDE, *va vers la fenêtre.*

Je n'ai pas de papa qui puisse m'offrir de quoi y aller.

NORA, *se lève.*

Oh ! tu ne vas pas m'en vouloir.

MADAME LINDE, *s'avance vers elle.*

Chère Nora, ne m'en veuille pas, toi. Ce qu'il y a de pis, dans une situation comme la mienne, c'est qu'on en a l'esprit tout chargé d'amertume. On n'a personne pour qui travailler ; et pourtant on est forcé de se remuer tant et plus. Il faut bien vivre ; et alors on devient égoïste. Lorsque tu m'as raconté l'heureux changement dans votre position... le croirais-tu?... je me suis réjouie moins pour toi que pour moi.

NORA

Comment cela? Oh ! je te comprends. Tu veux dire que Torvald pourrait peut-être faire quelque chose pour toi.

MADAME LINDE

Oui, c'est ce que j'ai pensé.

NORA

Et il le fera, Kristine. Remets-t'en à moi; je vais préparer ça bien délicatement... je trouverai quelque chose d'agréable, qui lui plaise tout à fait. Oh! je voudrais tant te rendre service.

MADAME LINDE

Comme c'est bien de ta part, Nora, de prendre ma cause avec tant de chaleur,... doublement bien de ta part, alors que tu connais si peu les charges et les misères de la vie.

NORA

Moi?... Je connais si peu?...

MADAME LINDE, *souriant.*

Oui, mon Dieu, un peu d'ouvrages de dames et des travaux de ce genre... Tu es une enfant, Nora.

NORA, *lève la tête et arpente la pièce.*

Tu ne devrais pas dire ça d'un air si supérieur.

MADAME LINDE

Vraiment?

NORA

Tu es comme les autres. Vous croyez tous que je ne suis bonne à rien dans les circonstances vraiment graves...

MADAME LINDE

Voyons, voyons...

NORA

... que je n'ai pas subi d'épreuves dans ce monde difficile.

MADAME LINDE

Chère Nora, tu viens de me raconter tous tes ennuis.

NORA

Pfut !... les bagatelles !

(A voix basse.)

Je ne t'ai pas raconté la grande histoire.

MADAME LINDE

Quelle histoire? Que veux-tu dire?

NORA

Tu me regardes tellement de haut, Kristine ; mais tu ne devrais pas le faire. Tu es fière d'avoir travaillé si dur et si longtemps pour ta mère.

MADAME LINDE

Je ne regarde certainement personne de haut. Mais il est vrai que je suis contente et fière quand je pense qu'il m'a été donné de rendre à peu près tranquilles les derniers temps de la vie de ma mère.

NORA

Et tu es fière aussi quand tu penses à ce que tu as fait pour tes frères.

MADAME LINDE

Il me semble que j'en ai le droit.

NORA

Il me le semble aussi. Eh bien ! écoute ce que je vais te dire, Kristine. J'ai, moi aussi, motif d'être contente et fière.

MADAME LINDE

Je n'en doute pas. Mais de quoi s'agit-il?

NORA

Parle bas. Songe donc, si Torvald entendait ça ! Il ne faut pas, pour rien au monde... ; il ne faut pas que personne le sache, Kristine ; personne que toi.

MADAME LINDE

Qu'est-ce que c'est donc?

NORA

Viens par ici.

(Elle la tire sur le canapé à côté d'elle.)

Oui,... j'ai aussi motif d'être contente et fière. C'est moi qui ai sauvé la vie à Torvald.

MADAME LINDE

Sauvé?... Comment, sauvé?

NORA

Je t'ai parlé du voyage en Italie. Torvald n'aurait pas pu s'en tirer, s'il n'y était pas allé...

MADAME LINDE

Oui, bon ; ton père vous a donné l'argent nécessaire...

NORA, *sourit.*

Oui, c'est ce que croient Torvald et tous les autres ; mais...

MADAME LINDE

Mais?...

NORA

Papa ne nous a pas donné un skilling. C'est moi qui ai procuré l'argent.

MADAME LINDE

Toi? Toute la forte somme?

NORA

Douze cents speciedaler. Quatre mille huit cents couronnes. Que dis-tu de cela?

MADAME LINDE

Oui, mais, Nora, comment ç'a-t-il été possible? Avais-tu gagné à la loterie?

NORA, *dédaigneusement.*

A la loterie? Pfuh !... Quelle difficulté y aurait-il eu?

MADAME LINDE

Où les as-tu donc trouvés?

NORA, *fredonne et sourit mystérieusement.*

Hm ! tralalala !

MADAME LINDE

Car tu ne pouvais pas les emprunter.

NORA

Non? Pourquoi pas?

MADAME LINDE

Non, une femme ne peut pas emprunter sans l'autorisation de son mari.

NORA, *dressant la tête.*

Oh ! quand c'est une femme qui s'entend un peu en affaires,... une femme qui sait se conduire un peu adroitement...

MADAME LINDE

Mais, Nora, je ne comprends pas du tout...

NORA

Et tu n'as pas besoin de comprendre. Il n'est pas du tout dit que j'ai *emprunté* l'argent. J'ai pu l'avoir eu d'autre façon.

(Elle se jette sur le canapé, le corps renversé.)

J'ai pu l'avoir reçu de quelque admirateur. Quand on est tant soit peu séduisante comme moi...

MADAME LINDE

Tu es folle.

NORA

Te voilà certes prodigieusement curieuse, Kristine.

MADAME LINDE

Oui, écoute, ma chère Nora,... n'as-tu pas agi inconsidérément?

NORA, *de nouveau assise droite.*

Est-ce inconsidéré de sauver la vie de son mari?

MADAME LINDE

Cela me semble inconsidéré que tu aies, à son insu...

NORA

Mais il fallait précisément qu'il ne sût rien! Mon Dieu, ne peux-tu pas comprendre cela? Il fallait qu'il ne sût même pas combien son état était dangereux. C'est à moi que les médecins sont venus dire que sa vie était menacée ; que rien d'autre ne pouvait le sauver, sinon un séjour dans le Midi. Crois-tu que je n'ai pas d'abord essayé de procéder par insinuation. Je lui ai dit combien il serait agréable pour moi de voyager à l'étranger comme d'autres jeunes femmes ; j'ai pleuré, j'ai prié ; j'ai dit qu'il devait se rappeler dans quel état je me trouvais, et qu'il lui fallait se montrer aimable et prévenant ; et puis j'ai suggéré qu'il pourrait bien faire un emprunt. Mais alors, il s'est presque mis en colère, Kristine. Il a dit que j'étais une écervelée, et que c'était son devoir, comme mari, de ne pas céder à mes fantaisies et à mes caprices... je crois que ce sont les mots dont il s'est servi. Bien, bien, me suis-je dit, maintenant il faut te sauver ; et c'est alors que je me suis procuré l'argent...

MADAME LINDE

Et ton mari a-t-il su par ton père que l'argent ne venait pas de lui?

NORA

Non, jamais. Papa est mort précisément dans ces jours-là. J'avais pensé à le mettre au courant, et à le prier de ne rien dire. Mais comme il était si malade... Malheureusement, ce n'a pas été nécessaire.

MADAME LINDE

Et n'as-tu jamais rien révélé depuis lors à ton mari?

NORA

Non, au nom du ciel, comment peux-tu le penser? Lui, qui est si strict en pareilles matières ! Et d'ailleurs... Torvald, avec son sentiment de dignité masculine... combien ce serait pénible et humiliant pour lui de savoir qu'il me doit quelque chose. Ce serait troubler complètement les rapports entre nous ; notre beau foyer heureux ne serait plus ce qu'il est aujourd'hui.

MADAME LINDE

Ne le lui diras-tu jamais?

NORA, *réfléchissant, souriant à demi.*

Si... un jour, peut-être ;... dans beaucoup d'années, quand je ne serai plus aussi jolie qu'aujourd'hui. Il ne faut pas rire de ça ! Je veux dire, bien entendu : quand je plairai à Torvald moins qu'aujourd'hui, quand il n'aimera plus que je danse pour lui et que je me déguise et que je déclame. Il serait peut-être bon alors d'avoir quelque chose en réserve...

(S'interrompant.)

Sottises, sottises que cela ! Ce temps-là ne viendra jamais... Eh bien ! que dis-tu de mon grand secret, Kristine? Suis-je bonne aussi à quelque chose?... Tu peux d'ailleurs penser si cette affaire m'a causé des soucis. Ce

n'a vraiment pas été facile pour moi de remplir mes obligations en temps voulu. Je te dirai qu'il existe dans le monde des affaires quelque chose qui s'appelle les intérêts trimestriels, et quelque chose qui s'appelle amortissement, et c'est ça qu'il est toujours si difficile de se procurer. Alors j'ai dû économiser un peu çà et là, où je pouvais, tu sais. Sur l'argent du ménage, je ne pouvais pas mettre grand'-chose de côté, car Torvald devait vivre bien. Je ne pouvais pas laisser les enfants mal vêtus ; tout ce que je recevais pour eux, il me semblait que je devais l'employer entièrement. Les gentils petits mignons !

MADAME LINDE

Tu rognais donc sur tes propres besoins, ma pauvre Nora?

NORA

Oui, naturellement. Et c'était bien sur moi que ça devait retomber. Chaque fois que Torvald me donnait de l'argent pour de nouvelles robes et achats de ce genre, je n'en employais jamais plus que la moitié, j'achetais toujours ce qui était le meilleur marché. J'avais cette chance que tout m'habille bien, en sorte que Torvald ne s'en apercevait pas. Mais ça m'a été souvent pénible, Kristine ; car c'est tout de même agréable d'être bien habillée. N'est-ce pas?

MADAME LINDE

Oui, certainement.

NORA

Et puis, j'ai eu aussi d'autres sources de revenus. L'hiver dernier j'ai pu avoir pas mal de travail de copie. Je me suis enfermée à écrire tous les soirs jusque tard dans la nuit. Oh ! bien des fois, j'étais lasse, lasse. Mais c'était quand même tout à fait amusant d'être assise là et de travailler

et gagner de l'argent. C'était presque comme si j'étais un homme.

MADAME LINDE

Mais combien as-tu pu rembourser comme ça?

NORA

Oh ! je ne peux pas le dire exactement. Ces affaires-là, vois-tu, il est très difficile de s'en rendre compte. Je sais seulement que j'ai payé tout ce que j'ai pu amasser. Bien souvent je ne savais où donner de la tête.

(Elle sourit.)

Alors j'imaginais qu'un vieux monsieur riche s'était amouraché de moi...

MADAME LINDE

Quoi? Quel monsieur?

NORA

Oh ! des bêtises !... qu'il était mort, et qu'à l'ouverture de son testament on trouvait écrit en grandes lettres : « Tout mon argent sera tout de suite versé à l'aimable madame Nora Helmer. »

MADAME LINDE

Mais, chère Nora,... qu'est-ce que c'était que ce monsieur?

NORA

Mon Dieu, ne comprends-tu pas? Le vieux monsieur n'existait pas du tout ; c'était seulement une idée qui me venait et qui revenait, quand je ne trouvais pas moyen de me procurer de l'argent. Mais peu importe ; pour moi, ce vieil homme ennuyeux peut bien rester où il est ; je ne me soucie ni de lui ni de son testament, car je suis tranquille désormais.

(Elle se lève en sursaut.)

Oh ! Dieu, que c'est délicieux de se le dire, Kristine ! Tranquille ! Pouvoir être tranquille, tout à fait tranquille ; pouvoir jouer et s'ébattre avec les enfants ; pouvoir tenir gentiment la maison, y avoir tout en bel état, comme Torvald y tient ! Et pense donc, le printemps va bientôt venir, avec le grand ciel bleu. Nous pourrons peut-être voyager un peu. Je pourrai peut-être revoir la mer. Oh ! oui, oui, c'est vraiment merveilleux de vivre et d'être heureuse !

(On entend sonner dans l'antichambre.)

MADAME LINDE, *se lève.*

On sonne ; il vaut peut-être mieux que je m'en aille.

NORA

Non, reste donc ; il ne viendra sûrement personne ici ; ce doit être pour Torvald...

LA BONNE, *à la porte de l'antichambre.*

Pardon, madame,... il y a là un monsieur qui veut parler à monsieur l'avocat.

NORA

Avec monsieur le directeur, tu veux dire.

LA BONNE

Oui, avec monsieur le directeur ; mais je ne savais pas... comme monsieur le docteur est là...

NORA

Qui est ce monsieur?

KROGSTAD, *à la porte de l'antichambre.*

C'est moi, madame.

(Mme Linde, interdite, sursaute et se tourne vers la fenêtre.)

NORA, *fait un pas vers lui, intriguée, à mi-voix.*

Vous? Qu'y a-t-il? De quoi voulez-vous parler à mon mari?

KROGSTAD

D'affaires de banque... en un sens. J'ai un petit poste à la Banque des Titres et votre mari va devenir notre chef, à ce que j'entends dire...

NORA

C'est donc...

KROGSTAD

Des affaires toutes sèches, madame; absolument rien d'autre.

NORA

Bon, voulez-vous avoir la bonté d'entrer à la porte du bureau.

(Elle salue d'un air indifférent, en ouvrant la porte de l'antichambre; puis elle va voir le poêle.)

MADAME LINDE

Nora,... qui était cet homme?

NORA

C'était un certain avoué Krogstad.

MADAME LINDE

C'était donc bien lui.

NORA

Tu connais cet homme?

MADAME LINDE

Je l'ai connu... il y a un certain nombre d'années. Il a été quelque temps principal clerc d'avoué dans notre région.

NORA

Oui, c'est bien ça.

MADAME LINDE

Comme il est changé.

NORA

Il paraît qu'il a été très malheureux en ménage.

MADAME LINDE

Mais il est veuf maintenant.

NORA

Avec beaucoup d'enfants. Voilà ; ça brûle maintenant.

(Elle ferme la porte du poêle et écarte un peu le fauteuil à bascule.)

MADAME LINDE

Il s'occupe de multiples affaires, dit-on?

NORA

Oui? C'est bien possible ; je ne sais pas du tout... Mais laissons là les affaires ; c'est si ennuyeux.

(Le docteur Rank sort du bureau de Helmer.)

LE DOCTEUR RANK, *encore à la porte.*

Non, non, je te dis ; je ne veux pas déranger ; j'entrerai plutôt un instant chez ta femme.

(Il ferme la porte et voit Mme Linde.)

Oh ! pardon ; voilà que je dérange, ici aussi.

NORA

Non, pas du tout.

(Elle présente.)

Le docteur Rank, madame Linde.

RANK

Ah ! oui. Un nom qu'on entend souvent dans cette maison. Je crois que j'ai passé devant madame dans l'escalier, quand je suis arrivé.

MADAME LINDE

Oui, je monte très lentement ; j'ai du mal à monter.

RANK

Aha ! l'intérieur quelque peu délabré?

MADAME LINDE

C'est plutôt du surmenage.

RANK

Seulement? Alors vous êtes sans doute venue en ville pour vous reposer avec tous les dîners de fête?

MADAME LINDE

Je suis venue ici pour chercher du travail.

RANK

Est-ce là un remède éprouvé contre le surmenage?

MADAME LINDE

Il faut vivre, monsieur le docteur.

RANK

Oui, c'est une opinion générale que cela est nécessaire.

NORA

Oh ! voyons, docteur, vous aussi voulez vivre, certainement.

RANK

Oui, bien sûr, je le veux. Si pitoyable que je sois, je veux continuer à souffrir le plus longtemps possible. Tous mes malades sont dans le même cas. Et il en est de même de ceux qui sont atteints moralement. En ce moment même il y a chez Helmer un pareil infirme moral...

MADAME LINDE, *d'une voix étouffée.*

Ah !

NORA

Qui voulez-vous dire?

RANK

Oh ! c'est un certain avoué Krogstad, un homme dont vous ne savez rien. Son caractère est pourri dans la racine, madame. Mais lui aussi s'est mis à dire, comme un fait d'importance, qu'il lui fallait vivre.

NORA

Vraiment? De quoi voulait-il donc parler à Torvald?

RANK

Ça, je ne sais pas ; j'ai entendu seulement qu'il s'agissait de la Banque

NORA

Je ne savais pas que Krog... que cet avoué Krogstad avait rien à voir dans la Banque.

RANK

Si, on lui a donné là une sorte d'emploi.

(A Mme Linde.)

Je ne sais pas si l'on a aussi dans votre région une espèce de gens qui s'essouflent à courir de tous côtés pour flairer la pourriture morale et mettre ensuite l'individu considéré en observation dans quelque situation avantageuse. Les gens sains doivent gentiment accepter de rester en dehors.

MADAME LINDE

C'est pourtant bien les malades qui ont surtout besoin d'être admis.

RANK, *hausse les épaules.*

Oui, c'est bien ça. C'est cette façon de voir qui fait de la société un hôpital.

(Nora, absorbée dans ses pensées, éclate de rire et bat des mains.)

Pourquoi riez-vous de cela? Savez-vous ce que c'est que la société?

NORA

Que m'importe l'ennuyeuse société? Je riais de tout autre chose,... quelque chose de tout à fait amusant... Dites-moi, docteur... tous ceux qui sont employés dans la Banque dépendent donc désormais de Torvald?

RANK

Est-ce là ce que vous trouvez tout à fait amusant?

NORA, *sourit et fredonne.*

Ne faites pas attention !

(Elle arpente la pièce.)

Oui, certes, c'est extrêmement agréable de penser que nous... que Torvald a une si grande influence sur tant de gens.

(Elle sort le sac de sa poche.)

Docteur, un petit macaron?

RANK

Tiens, tiens ; des macarons. Je croyais que c'était ici un article interdit.

NORA

Oui, mais ceux-ci m'ont été donnés par Kristine.

MADAME LINDE

Hein? Moi?...

NORA

Allons, allons ; ne t'effraie pas. Tu ne pouvais pas savoir que Torvald l'avait défendu. Vois-tu, il a peur que ça m'abîme les dents. Mais, baste,... pour une fois !... N'est-ce pas, docteur? Tenez !

(Elle lui met un macaron dans la bouche.)

Et toi aussi, Kristine. Et j'en aurai un aussi ; rien qu'un petit... ou deux tout au plus.

(Elle marche de nouveau.)

Oui, certes, je suis extrêmement heureuse. Il n'y a maintenant qu'une seule petite chose au monde dont j'aurais le plus vif désir.

RANK

Ah? Et qu'est-ce que c'est?

NORA

C'est quelque chose que j'aurais le plus vif désir de dire de façon que Torvald l'entende.

RANK

Et pourquoi ne pouvez-vous pas le dire?

NORA

Non, je n'ose pas, c'est trop vilain.

MADAME LINDE

Vilain?

RANK

Oui, alors, il vaut mieux pas. Mais à nous vous pouvez bien... Qu'est-ce que c'est que vous avez un tel désir de dire de façon que Helmer l'entende?

NORA

J'ai le plus vif désir de dire : sacrebleu.

RANK

Êtes-vous folle?

MADAME LINDE

Mais voyons, Nora !...

RANK

Dites-le. Le voilà.

NORA, *cache le sac de macarons.*

Chut ! chut !

(Helmer, son manteau sur le bras et le chapeau à la main, sort de son bureau. Nora va vers lui.)

Eh bien ! cher Torvald, tu t'es débarrassé de lui?

HELMER

Oui, il vient de partir.

NORA

Il faut que je te présente... ; voilà Kristine, qui est arrivée en ville.

HELMER

Kristine?... Excusez-moi, mais je ne sais pas...

NORA

Madame Linde, cher Torvald ; Madame Kristine Linde

HELMER

Ah ! bien. Probablement une amie d'enfance de ma femme?

MADAME LINDE

Oui, nous nous sommes connues autrefois.

NORA

Et crois-tu, elle a fait ce long voyage jusqu'ici pour causer avec toi.

HELMER

Qu'est-ce que ça veut dire?

MADAME LINDE

Non, ce n'est pas tout à fait...

NORA

Kristine est extrêmement habile au travail de bureau, et elle a le plus vif désir d'être sous la direction d'un homme capable et d'en apprendre plus long que ce qu'elle sait déjà...

HELMER

Voilà qui est très sage, madame.

NORA

Et comme elle a appris que tu es devenu directeur de banque,... elle l'a su par une dépêche... elle est venue ici le plus vite qu'elle a pu, et... N'est-ce pas, Torvald, tu pourras bien, en ma faveur, faire quelque chose pour Kristine? Hein?

HELMER

Oui, ce n'est pas du tout impossible. Vous êtes sans doute veuve, madame?

MADAME LINDE

Oui.

HELMER

Et vous êtes exercée au travail de bureau?

MADAME LINDE

Oui, passablement.

HELMER

Eh bien! il est fort probable que je pourrai vous procurer un emploi...

NORA, *battant des mains.*

Vois-tu ; vois-tu!

HELMER

Vous êtes venue à un moment favorable, madame...

MADAME LINDE

Oh! comment pourrai-je vous remercier?...

HELMER

Ce n'est pas du tout nécessaire.

(Il met son manteau.)

Mais aujourd'hui vous devrez m'excuser...

RANK

Attends, je vais avec toi.

(Il va prendre sa fourrure dans l'entrée et la chauffe contre le poêle.)

NORA

Ne reste pas longtemps dehors, cher Torvald.

HELMER

Une heure ; pas plus.

NORA

Tu t'en vas aussi, Kristine?

MADAME LINDE, *met son manteau.*

Oui, il faut que je sorte me chercher une chambre.

HELMER

Alors, nous descendrons peut-être la rue ensemble.

NORA, *l'aidant.*

Comme c'est ennuyeux que nous soyons logés si à l'étroit, mais il nous est impossible de...

MADAME LINDE

Oh ! à quoi penses-tu? Adieu, chère Nora, et grand merci.

NORA

Adieu, en attendant. Oui, tu reviens ce soir, naturellement. Et vous aussi, docteur. Quoi? Si vous êtes en bon état? Oh ! bien sûr, que vous le serez, emmitouflez-vous bien.

(Conversation générale en entrant dans l'antichambre. On entend des voix d'enfants dans l'escalier.)

Les voilà ! Les voilà !

(Elle court et ouvre. La bonne d'enfants, Anne-Marie entre avec les enfants.)

Entrez ; entrez !

(Elle se baisse et les embrasse.)

Oh ! les mignons, mes chéris !... Les vois-tu, Kristine? Ne sont-ils pas délicieux?

RANK

Pas de bavardage ici dans le courant d'air.

HELMER

Venez, madame Linde ; ce n'est plus tenable ici pour d'autres que des mères.

(Le docteur Rank, Helmer et Mme Linde descendent l'escalier. La bonne d'enfants entre dans le salon, ainsi que Nora, qui ferme la porte de l'antichambre.)

NORA

Comme vous avez bonne mine. Oh ! quelles joues roses ! Comme des pommes et des roses.

(Les enfants parlent tous à la fois pendant ce qui suit.)

Vous vous êtes si bien amusés? Voilà qui est bien. Vraiment ; tu as tiré Emmy et Bob à la fois sur le traîneau? Non, c'est vrai, à la fois ! Oui, tu es un garçon adroit, Ivar ! Oh ! laisse-moi la prendre un peu, Anne-Marie. Ma douce petite poupée !

(Elle prend à la bonne d'enfants la plus petite et danse avec elle.)

Oui, oui, maman dansera aussi avec Bob. Quoi? Vous avez jeté des boules de neige? Oh ! j'aurais voulu en être ! Non, laisse ; je vais les défaire moi-même, Anne-Marie. Mais si, laisse-moi faire, c'est si amusant. Entre là en attendant ; tu as l'air gelée. Il y a du café chaud pour toi sur le poêle.

(La bonne d'enfants va dans la chambre à gauche. Nora ôte leurs manteaux aux enfants, et les jette autour d'elle, pendant qu'ils bavardent tous ensemble.)

Vraiment? Il y avait un grand chien qui courait après vous? Mais il n'a pas mordu? Non, les chiens ne mordent pas les gentilles poupées. Il ne faut pas regarder dans les paquets, Ivar! Ce que c'est? Oh! si vous saviez. Oh! non, non; c'est quelque chose de vilain. Vous dites? Un jeu? A quoi jouerons-nous? A cache-cache. Oui, jouons à cache-cache. Bob va se cacher le premier. Ce sera moi? Bon, je vais me cacher la première.

(Elle et les enfants jouent avec des rires et des cris de joie dans le salon et la chambre voisine, à droite. Finalement, Nora se cache sous la table; les enfants arrivent en trombe, cherchent, mais ne la trouvent pas, entendent son rire étouffé, se précipitent vers la table, soulèvent le tapis, la voient. Grand enthousiasme. Elle s'avance en rampant comme pour les effrayer. Nouveaux transports. Cependant on a frappé à la porte; personne ne s'en est aperçu. Puis on ouvre la porte à demi, et l'avoué Krogstad apparaît; il attend un instant; le jeu continue.)

KROGSTAD

Excusez-moi, madame Helmer...

NORA, *avec un cri étouffé, se tourne vers lui et se dresse à demi.*

Ah! que voulez-vous?

KROGSTAD

Je vous demande pardon; la porte d'entrée était entr'ouverte; quelqu'un a dû oublier de la fermer...

NORA, *se lève.*

Mon mari est sorti, monsieur Krogstad.

KROGSTAD

Je le sais.

NORA

Oui... que venez-vous donc faire ici?

KROGSTAD

Parler un peu avec vous.

NORA

Avec?...

(Aux enfants, à voix basse.)

Allez trouver Anne-Marie. Vous dites? Non, le monsieur étranger ne fera rien de mal à maman. Quand il sera parti, nous recommencerons à jouer.

(Elle conduit les enfants dans la chambre à gauche et ferme la porte derrière eux.)

NORA, *inquiète, agitée.*

Vous voulez me parler?

KROGSTAD

Oui, je le veux.

NORA

Aujourd'hui?... Mais ce n'est pas encore le premier du mois...

KROGSTAD

Non, c'est la veille de Noël. Ce que sera pour vous la joie de Noël, cela dépendra de vous-même.

NORA

Qu'est-ce que vous voulez? Je ne peux pas du tout aujourd'hui...

KROGSTAD

Nous ne parlerons pas de cela pour le moment. Il s'agit d'une autre affaire. Vous avez bien un moment?

NORA

Oh ! oui ; certainement, je l'ai, bien que...

KROGSTAD

Bien. J'étais au restaurant Olsen, quand j'ai vu votre mari descendre la rue...

NORA

Oui, oui.

KROGSTAD

... avec une dame.

NORA

Et alors?

KROGSTAD

Permettez-moi de vous demander : cette dame n'était-elle pas une certaine madame Linde?

NORA

Oui.

KROGSTAD

Qui vient d'arriver en ville?

NORA

Oui, aujourd'hui.

KROGSTAD

C'est une bonne amie à vous?

NORA

Oui, elle l'est. Mais je ne vois pas...

KROGSTAD

Je l'ai connue aussi autrefois.

NORA

Je le sais.

KROGSTAD

Vraiment? Vous le savez. C'est bien ce que je pensais. Bon, puis-je alors vous demander sans ambages : madame Linde aura-t-elle un emploi à la Banque?

NORA

Comment pouvez-vous vous permettre de m'interroger, monsieur Krogstad, vous qui êtes un des subordonnés de mon mari? Mais puisque vous le demandez, vous le saurez :

oui, Madame Linde aura un emploi. Et c'est moi qui ai parlé pour elle, monsieur Krogstad. Vous le savez maintenant.

KROGSTAD

J'avais donc bien compris l'enchaînement des faits.

NORA, *arpentant la pièce.*

Oh ! on a bien tout de même une petite influence, j'imagine. On a beau être femme, il n'est pas du tout dit que... Quand on est dans une situation subalterne, monsieur Krogstad, on devrait se garder de froisser une personne qui... hum...

KROGSTAD

... qui a de l'influence?

NORA

Oui, précisément.

KROGSTAD, *changeant de ton.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté d'user de votre influence en ma faveur.

NORA

Quoi encore? Que voulez-vous dire?

KROGSTAD

Voulez-vous avoir la bonté de me faire conserver ma situation subalterne à la Banque.

NORA

Qu'est-ce que cela signifie? Qui pense à vous enlever votre situation?

KROGSTAD

Oh ! il est inutile de jouer l'ignorante avec moi. Je comprends bien qu'il ne peut pas être agréable à votre amie de s'exposer à me rencontrer, et je comprends aussi maintenant à qui je dois mon renvoi.

NORA

Mais je vous assure...

KROGSTAD

Oui, oui, oui, bref ; il est encore temps, et je vous conseille d'user de votre influence pour empêcher mon renvoi.

NORA

Mais monsieur Krogstad, je n'ai pas du tout d'influence.

KROGSTAD

Non? Il me semble que vous disiez vous-même tout à l'heure...

NORA

Ce n'était naturellement pas dans ce sens-là. Moi ! Comment pouvez-vous croire que j'aie une pareille influence sur mon mari?

KROGSTAD

Oh ! je connais votre mari depuis nos années d'université. Je ne crois pas que monsieur le directeur soit plus ferme que d'autres maris.

NORA

Si vous parlez de mon mari de façon désobligeante, je vous montre la porte.

KROGSTAD

Vous avez du courage, madame.

NORA

Je n'ai plus peur de vous. Le nouvel an passé, je ne tarderai pas à être quitte de tout.

KROGSTAD, *se contenant mieux.*

Écoutez-moi, madame. Si cela est nécessaire, je lutterai à outrance pour conserver mon petit poste à la Banque.

NORA

Oui, on s'en aperçoit.

KROGSTAD

Ce n'est pas seulement pour ce qu'il me rapporte ; c'est même là ce qui m'importe le moins. Mais il y a autre chose... Oui, parlons-en ! C'est cette histoire, voyez-vous... Oui, vous savez, naturellement, comme tout le monde, qu'autrefois, il y a un certain nombre d'années, je me suis rendu coupable d'un acte étourdi.

NORA

Je crois en avoir entendu parler.

KROGSTAD

L'affaire n'est pas venue en justice ; mais toutes les voies m'ont été comme fermées du coup. Alors je me suis mis à traiter les affaires que vous savez. J'étais bien obligé de recourir à quelque besogne ; et j'ose dire que je n'ai pas été parmi les pires. Mais maintenant il faut que je sorte de tout cela. Mes fils grandissent ; pour eux, il faut que je recouvre le plus de considération bourgeoise que je pourrai. Cet emploi à la banque était pour ainsi dire mon premier échelon. Et voilà que votre mari veut me faire tomber de l'échelle à coups de pied, en sorte que je me retrouve en bas dans la boue.

NORA

Mais, mon Dieu, monsieur Krogstad, il n'est pas du tout en mon pouvoir de venir à votre aide.

KROGSTAD

C'est parce que vous n'en avez pas la volonté ; mais j'ai des moyens pour vous y obliger.

NORA

Vous n'allez tout de même pas raconter à mon mari que je vous dois de l'argent?

KROGSTAD

Hm ! si je le lui disais?

NORA

Ce serait honteux de votre part.

(Avec des larmes dans la voix.)

Ce secret, qui est ma joie et ma fierté, il viendrait à le connaître d'une manière brutale et vilaine,... à le connaître par vous. Vous m'exposerez aux plus terribles désagréments...

KROGSTAD

Désagréments, sans plus?

NORA, *vivement.*

Mais faites-le donc ; c'est pour vous que ce sera le pis ; car mon mari verra décidément quel méchant homme vous êtes, et alors vous ne conserverez certes pas votre emploi.

KROGSTAD

Je vous ai demandé si vous n'avez peur que des désagréments domestiques?

NORA

Si mon mari vient à le savoir, il paiera naturellement ce qui reste dû ; et nous n'aurons plus rien à voir avec vous.

KROGSTAD, *s'avance d'un pas.*

Écoutez, madame Helmer ;... ou bien vous avez peu de mémoire, ou bien peut-être ne vous entendez-vous guère aux affaires. Il faut que je vous mette un peu mieux au fait de la question.

NORA

Comment cela?

KROGSTAD

Lorsque votre mari a été malade, vous êtes venue me trouver pour m'emprunter douze cents speciedaler.

NORA

Je ne connaissais personne d'autre.

KROGSTAD

Je vous ai promis de vous procurer la somme...

NORA

Et vous l'avez procurée.

KROGSTAD

Je vous ai promis de vous procurer la somme à certaines conditions. Vous étiez alors tellement occupée de la maladie de votre mari, et si pressée d'avoir l'argent du voyage, que vous n'avez guère fait attention, je crois, aux circonstances accessoires. C'est pourquoi il est à propos de vous rappeler cela. Bon ; j'ai promis de vous procurer l'argent contre une reconnaissance de dette que j'ai rédigée.

NORA

Oui, et que j'ai signée.

KROGSTAD

Bien. Mais au bas, j'ai ajouté quelques lignes, où votre père garantit la dette. Votre père devait signer ces lignes.

NORA

Devait?... Il les a bien signées.

KROGSTAD

J'avais laissé la date en blanc ; cela veut dire que votre père devait lui-même indiquer le jour où il signerait le papier. Vous vous en souvenez, madame?

NORA

Oui, il me semble...

KROGSTAD

Je vous ai remis la reconnaissance de dette, pour que vous l'envoyiez par la poste à votre père. C'est bien cela?

NORA

Oui.

KROGSTAD

Et c'est naturellement ce que vous avez fait tout de suite ; car vous m'avez apporté déjà cinq ou six jours après la reconnaissance avec la signature de votre père. Et la somme vous a été payée.

NORA

Eh bien ! n'ai-je pas remboursé régulièrement?

KROGSTAD

A peu près, oui. Mais... pour en revenir à ce dont nous parlions,... vous avez eu alors un moment pénible à passer, madame?

NORA

Oui, très pénible.

KROGSTAD

Votre père était très malade, je crois?

NORA

Il était mourant.

KROGSTAD

Il est mort peu après?

NORA

Oui.

KROGSTAD

Dites-moi, madame, vous rappelleriez-vous par hasard le jour de la mort de votre père? Le quantième, je veux dire.

NORA

Papa est mort le 29 septembre.

KROGSTAD

C'est exact ; je m'en suis informé. Et c'est pourquoi il y a un fait singulier

(Il sort un papier.)

que je ne peux pas du tout m'expliquer.

NORA

Quel fait? Je ne sais pas...

KROGSTAD

Il est singulier, madame, que votre père ait signé cette reconnaissance de dette trois jours après sa mort.

NORA

Comment? Je ne comprends pas...

KROGSTAD

Votre père est mort le 29 septembre. Mais regardez. Ici votre père a daté sa signature du 2 octobre. N'est-ce pas singulier, madame?

(Nora se tait.)

Pouvez-vous me l'expliquer?

(Nora continue à se taire.)

Il est surprenant aussi que les mots : 2 octobre, et l'année, ne sont pas écrits avec l'écriture de votre père, mais avec une écriture qu'il me semble reconnaître. Enfin, cela peut s'expliquer ; votre père peut avoir oublié de dater sa signature, et une personne ou une autre l'aura fait ici au hasard, avant de connaître le décès. Il n'y a pas de mal à cela. C'est la signature du nom qui importe. Et elle est authentique, madame? C'est bien réellement votre père qui a signé là son nom?

NORA, *après un bref silence, dresse soudain la tête, et le regarde avec défi.*

Non, ce n'est pas lui. C'est moi qui ai écrit le nom de papa.

KROGSTAD

Écoutez, madame,... savez-vous que c'est là un dangereux aveu?

NORA

Pourquoi cela? Vous aurez bientôt votre argent.

KROGSTAD

Permettez-moi une question... pourquoi n'avez-vous pas envoyé ce papier à votre père?

NORA

C'était impossible. Papa était malade. Si je lui avais demandé sa signature, j'aurais dû aussi lui dire à quoi l'argent devait servir. Mais je ne pouvais pas lui dire, malade comme il était, que la vie de mon mari était en danger. C'était impossible.

KROGSTAD

Alors il aurait mieux valu pour vous renoncer au voyage.

NORA

Non, c'était impossible. Ce voyage devait sauver la vie de mon mari. Je ne pouvais pas y renoncer.

KROGSTAD

Mais ne vous êtes-vous pas dit que c'était une fourberie à mon égard?

NORA

Je ne pouvais pas du tout tenir compte de cela. Vous m'étiez parfaitement indifférent. Je vous détestais à cause de toutes les difficultés que vous m'opposiez froidement, alors que vous saviez combien mon mari était en danger.

KROGSTAD

Madame Helmer, vous n'avez évidemment pas une idée nette de ce que c'est au juste que la faute dont vous vous êtes rendu coupable. Mais je peux vous dire qu'elle n'est ni plus grave ni pire que celle que j'ai commise, et qui a ruiné ma position sociale.

NORA

Vous? Allez-vous me faire accroire que vous auriez accompli un acte courageux pour sauver la vie de votre femme?

KROGSTAD

Les lois ne s'enquièrent pas des motifs.

NORA

Alors ce doivent être de très mauvaises lois.

KROGSTAD

Mauvaises ou non,... si je produis ce papier en justice, vous serez condamnée selon les lois.

NORA

Je n'en crois rien. Une fille n'aurait pas le droit d'épargner des inquiétudes et des soucis à son vieux père mourant? Une femme n'aurait pas le droit de sauver la vie de son mari? Je ne connais pas très bien les lois ; mais je suis sûre qu'elles doivent contenir quelque passage qui dit que cela est permis. Et vous n'êtes pas renseigné là-dessus, vous qui êtes avoué? Vous devez être un mauvais juriste, monsieur Krogstad.

KROGSTAD

C'est possible. Mais les affaires... les affaires du genre de celles que nous avons ensemble,... vous pensez bien tout de même que je m'y entends? Bon. Faites comme vous voudrez. Mais je vous dis ceci : si je suis chassé pour la seconde fois, vous me tiendrez compagnie.

(Il salue et sort par l'antichambre.)

NORA, *un moment songeuse; elle dresse la tête.*

Oh ! baste !... Vouloir me faire peur ! Je ne suis pas si bête.

(Elle range les affaires des enfants; ne tarde pas à s'arrêter.)

Mais...? ...Non, c'est impossible! Je l'ai fait par amour.

LES ENFANTS, *à la porte de gauche.*

Maman, le monsieur étranger est sorti de la maison.

NORA

Oui, oui, je le sais. Mais ne parlez à personne du monsieur étranger. Vous m'entendez? A papa non plus.

LES ENFANTS

Non maman ; mais veux-tu jouer encore?

NORA

Non, non ; pas maintenant.

LES ENFANTS

Oh ! mais, maman, tu l'as promis.

NORA

Oui, mais je ne peux pas maintenant. Rentrez ; j'ai tant à faire. Rentrez ; rentrez, mes chers mignons.

(Elle les pousse doucement dans la chambre et ferme la porte derrière eux.)

NORA, *s'assied sur le canapé, prend une broderie, et fait quelques points, puis s'arrête bientôt.*

Non !

(Elle jette la broderie, se lève, va dans l'antichambre, et crie :)

Hélène ! apporte-moi l'arbre.

(Elle va à la table à gauche et ouvre le tiroir; elle s'arrête de nouveau.)

Non, mais c'est tout à fait impossible !

LA BONNE, *avec le sapin.*

Où faut-il le mettre, madame?

NORA

Là, au milieu du salon.

LA BONNE

Y a-t-il autre chose à apporter?

NORA

Non, merci, j'ai ce qu'il me faut.

(La bonne, après avoir posé l'arbre, sort; Nora orne l'arbre de Noël.)

Ici, des lumières,... et ici, des fleurs... Quel homme affreux. C'est absurde, absurde! Ce n'est rien que cela. L'arbre de Noël va être superbe. Je ferai tout ce qu'il te plaira, Torvald;... je chanterai pour toi, je danserai pour toi...

(Helmer, avec un paquet de papiers sous le bras, arrive du dehors.)

Ah!... tu reviens déjà?

HELMER

Oui. Quelqu'un est-il venu ici?

NORA

Ici? Non.

HELMER

C'est singulier. J'ai vu Krogstad sortir de la maison.

NORA

Vraiment? Ah oui, c'est vrai, Krogstad est venu ici un instant.

HELMER

Nora, je le vois sur ta figure, il a été ici et t'a prié de parler en sa faveur.

NORA

Oui.

HELMER

Et tu devais le faire comme si cela venait de toi? Tu devais me cacher qu'il était venu. N'a-t-il pas demandé cela aussi?

NORA

Oui, Torvald ; mais...

HELMER

Nora, Nora, et tu as pu promettre cela? Causer avec un pareil individu et lui faire une promesse ! Et par-dessus le marché me dire un mensonge !

NORA

Un mensonge?...

HELMER

N'as-tu pas dit qu'il n'était venu personne?

(Il la menace du doigt.)

Cela ne doit plus jamais arriver à mon petit oiseau chanteur. Un oiseau chanteur doit avoir un bec propre pour gazouiller ; jamais de fausses notes.

(Il la prend par la taille.)

N'est-ce pas ainsi que ça doit être? Oui, je savais bien.

(Il la lâche.)

Et maintenant, assez là-dessus.

(Il s'assied devant le poêle.)

Oh ! comme il fait bon et chaud ici.

(Il feuillette un peu ses papiers.)

NORA, *occupée à l'arbre de Noël, au bout d'un moment.*

Torvald !

HELMER

Oui.

NORA

Oh ! comme je suis enchantée du bal costumé chez les Stenborg, après-demain.

HELMER

Et combien je suis curieux de voir la surprise que tu me réserves.

NORA

Oh ! la fâcheuse idée.

HELMER

Hein?

NORA

Je ne trouve rien qui vaille ; tout est si bête, si insignifiant.

HELMER

La petite Nora en est-elle venue à pareil jugement?

NORA, *derrière son siège, les bras sur le dossier.*

Es-tu très occupé, Torvald?

HELMER

Oh !...

NORA

Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là?

HELMER

Des affaires de banque.

NORA

Déjà?

HELMER

Je me suis fait donner pleins pouvoirs par la direction qui s'en va pour entreprendre les modifications nécessaires dans le personnel et dans l'agencement des services. Il faut que je passe la semaine de Noël à cela. Je veux que tout soit réglé pour le jour de l'an.

NORA

C'était donc pour cela que le pauvre Krogstad...

HELMER

Hm !

NORA, *toujours appuyée sur le dossier de sa chaise, lui passe lentement la main sur les cheveux du cou.*

Si tu n'avais pas été si occupé, je t'aurais demandé un énorme service, Torvald.

HELMER

Voyons ça. Qu'est-ce que ça peut-être?

NORA

Il n'y a personne qui ait aussi bon goût que toi. Et je voudrais avoir bonne tournure au bal costumé. Torvald, ne pourrais-tu pas t'occuper de moi, et décider ce que je serai, et comment le costume devra être ajusté.

HELMER

Aha ! la petite volontaire est dans l'embarras et cherche un sauveur?

NORA

Oui, Torvald, je ne peux pas m'en tirer sans ton aide.

HELMER

Bon, bon ; j'y penserai ; nous trouverons bien une idée.

NORA

Oh ! que c'est gentil de ta part.

(Elle retourne à l'arbre de Noël; un silence.)

Comme ces fleurs font bien... Mais dis-moi, est-ce vraiment si vilain, ce dont ce Krogstad s'est rendu coupable.

HELMER

Il a écrit des noms supposés. Te représentes-tu ce que ça signifie?

NORA

Ne peut-il l'avoir fait poussé par le besoin?

HELMER

Oui, ou bien, comme tant d'autres, par légèreté. Je ne suis pas insensible au point de condamner un homme sans merci pour une telle action isolée.

NORA

Non, n'est-ce pas, Torvald!

HELMER

Bien des gens peuvent se relever moralement, s'ils reconnaissent franchement leur faute et subissent leur peine.

NORA

Leur peine?...

HELMER

Mais Krogstad n'a pas suivi cette voie; il s'est tiré d'affaire par des artifices et des manigances; et c'est là ce qui l'a perdu moralement.

NORA

Crois-tu que ce serait?...

HELMER

Songe donc un peu combien un pareil individu, qui se sait coupable, est obligé de mentir, et de feindre et simuler de toutes façons, de porter un masque avec ses proches, même avec sa propre femme et ses propres enfants. Et vis-à-vis des enfants, c'est là le plus terrible, Nora.

NORA

Pourquoi?

HELMER

Parce qu'une telle atmosphère de mensonge apporte la contagion et un principe morbide dans toute la vie d'un foyer. Toute bouffée que les enfants aspirent dans une pareille maison est pleine de germes de quelque chose de laid.

NORA, *plus près, derrière lui.*

Tu es sûr de cela?

HELMER

Oh ! ma chère, j'en ai eu bien souvent l'expérience comme avocat. Presque tous les gens dépravés de bonne heure ont eu des mères menteuses.

NORA

Pourquoi précisément... des mères?

HELMER

Cela provient le plus souvent des mères ; mais les pères agissent naturellement dans le même sens ; tout avocat le sait très bien. Et pourtant ce Krogstad, pendant des années, chez lui, a empoisonné ses propres enfants par le mensonge et la simulation ; c'est pourquoi je le dis moralement perdu.

(Il tend les mains vers elle.)

Aussi ma gentille petite Nora doit me promettre de ne pas parler en sa faveur. Donne la main en signe de cela. Eh bien ! allons, qu'est-ce qu'il y a? Tends-moi la main. C'est bien. Voilà qui est conclu. Je t'assure qu'il me serait impossible de travailler avec lui. J'éprouve littéralement un malaise physique à me trouver en présence de telles gens.

NORA, *retire sa main et passe de l'autre côté de l'arbre de Noël.*

Comme il fait chaud ici. Et j'ai tant à faire.

HELMER, *se lève et rassemble ses papiers.*

Oui, il faut aussi que je lise un peu de ceci avant le dîner. Je penserai aussi à ton costume. Et j'ai peut-être aussi quelque chose à mettre dans du papier doré pour l'accrocher à l'arbre de Noël.

(Il lui pose la main sur la tête.)

Oh ! mon petit oiseau chanteur béni.

(Il entre dans son bureau et ferme la porte après lui.)

NORA, *à voix basse, après un silence.*

Mais non ! Ce n'est pas ainsi. C'est impossible. Il faut que ce soit impossible.

LA BONNE D'ENFANTS, *à la porte, à gauche.*

Les petits demandent gentiment s'ils peuvent venir trouver maman.

NORA

Non, non, non ; ne les laisse pas venir à moi ! Reste avec eux, Anne-Marie.

LA BONNE D'ENFANTS

Bien, bien, madame.

(Elle ferme la porte.)

NORA, *pâle d'effroi.*

Corrompre mes petits enfants !... Empoisonner la maison ?

(Court silence; elle dresse la tête.)

Ce n'est pas vrai. Jamais de la vie.

ACTE II

(Même salon. Dans le coin près du piano est l'arbre de Noël, dégarni, abîmé, avec des bouts de bougie brûlés. Le manteau de Nora est étalé sur le canapé.)

NORA, *seule dans le salon, marche avec agitation çà et là; elle finit par s'arrêter devant le canapé et prend le manteau.*

NORA, *lâche le manteau.*

Voilà qu'on vient !

(Elle va près de la porte; écoute.)

Non... personne. Naturellement... il ne viendra personne aujourd'hui, le jour de Noël ;... et demain non plus... Mais peut-être...

(Elle ouvre la porte et regarde.)

Non ; rien dans la boîte aux lettres ; elle est vide.

(Elle s'avance dans le salon.)

Bah ! niaiserie ! Il ne mettra naturellement pas sa menace à exécution. Ça ne peut pas arriver. C'est impossible. C'est que j'ai trois petits enfants.

(La bonne d'enfants, avec une grande boîte en carton, arrive de la chambre, à gauche.)

LA BONNE D'ENFANTS

Voilà, j'ai enfin trouvé la boîte au costume de bal masqué.

NORA

Merci ; mets-le sur la table.

LA BONNE D'ENFANTS, *le pose.*

Mais il est en bien mauvais état.

NORA

Oh ! je voudrais pouvoir le déchirer en mille morceaux !

LA BONNE D'ENFANTS

Par exemple ! on peut bien le réparer ; un peu de patience.

NORA

Oui, je vais aller trouver madame Linde ; elle m'aidera.

LA BONNE D'ENFANTS

Encore sortir? Par ce vilain temps? Madame va se refroidir,... elle sera malade.

NORA

Oh ! ce ne serait pas le pis... Comment sont les enfants?

LA BONNE D'ENFANTS

Les pauvres petits jouent avec les cadeaux de Noël, mais...

NORA

Demandent-ils souvent après moi?

LA BONNE D'ENFANTS

Ils sont si habitués à être avec leur maman.

NORA

Oui mais, Anne-Marie, je ne pourrai plus désormais être aussi souvent avec eux que jusqu'ici.

LA BONNE D'ENFANTS

Oh ! des petits enfants s'habituent à tout.

NORA

Tu crois? Tu crois qu'ils oublieraient leur maman, si elle disparaissait tout à fait?

LA BONNE D'ENFANTS

Par exemple !... tout à fait !

NORA

Écoute, dis-moi, Anne-Marie,... j'ai souvent pensé à ça... comment as-tu pu avoir le cœur de placer ton enfant chez des étrangers?

LA BONNE D'ENFANTS

Mais il le fallait bien, puisque je devais être la nourrice de la petite Nora.

NORA

Oui, mais que tu l'aies *voulu?*

LA BONNE D'ENFANTS

Quand je pouvais avoir une si bonne place? Une fille pauvre qui a eu un malheur doit en être bien contente. Car ce vilain homme n'a rien voulu faire pour moi.

NORA

Mais alors ta fille a dû sûrement t'oublier.

LA BONNE D'ENFANTS

Oh ! que non. Elle m'a écrit quand elle a été confirmée et quand elle s'est mariée.

NORA, *lui entoure le cou.*

Ma vieille Anne-Marie, tu as été une bonne mère pour moi, quand j'étais petite.

LA BONNE D'ENFANTS

La petite Nora, la pauvre, n'avait pas d'autre mère que moi.

NORA

Et si les petits n'en avaient pas d'autre, je sais bien que tu ferais... Allons, c'est bête.

(Elle ouvre la boîte.)

Va les retrouver. Maintenant je dois... Demain, tu verras comme je serai belle.

LA BONNE D'ENFANTS

Oui, dans tout le bal, madame Nora sera, bien sûr, la plus belle.

(Elle entre dans la chambre, à gauche.)

NORA, *commence à dépaqueter, mais ne tarde pas à tout planter là.*

Oh ! si j'osais sortir. Si au moins personne ne venait. Si au moins il n'arrivait rien à la maison pendant ce temps-là. C'est des bêtises ; personne ne viendra. Brossons le manchon. Surtout ne pas penser. Oh ! les jolis gants, les jolis gants. Oublier ; oublier ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

(Elle crie :)

Ah ! voilà qu'ils viennent...

(Elle veut aller à la porte, mais reste indécise. Mme Linde entre, après avoir ôté son manteau dans l'antichambre.)

Oh ! c'est toi, Kristine? Il n'y a personne d'autre là?... Comme tu as bien fait de venir.

MADAME LINDE

On me dit que tu es venue demander après moi.

NORA

Oui, je passais par là. Il faut que tu m'aides à ça. Asseyons-nous ici sur le canapé. Regarde. Il y aura bal costumé demain soir, là-haut, chez le consul Stenborg, et Torvald veut que je sois en pêcheuse napolitaine et que je danse la tarentelle, car je l'ai apprise à Capri.

MADAME LINDE

Oho ! tu vas donner une vraie représentation?

NORA

Oui, Torvald dit que je dois le faire. Vois-tu, j'ai là le costume ; Torvald me l'a fait faire là-bas ; mais maintenant il est tout déchiré, et je ne sais pas du tout...

MADAME LINDE

Oh ! ce ne sera pas long à réparer ; c'est seulement la garniture qui s'est un peu défaite çà et là. Une aiguille et du fil? Bon, nous avons là ce qu'il nous faut.

NORA

Oh ! comme c'est gentil de ta part.

MADAME LINDE, *cousant.*

Alors, tu seras déguisée demain, Nora? Dis donc,... alors je viendrai un moment pour te voir en costume. Mais j'ai tout à fait oublié de te remercier pour l'agréable soirée d'hier.

NORA, *se lève et marche dans la pièce.*

Oh ! je trouve qu'hier ce n'était pas aussi agréable ici que d'habitude... Tu aurais dû venir en ville un peu plus tôt, Kristine... Oui, Torvald s'entend vraiment à rendre la maison élégante et agréable.

MADAME LINDE

Et toi tout autant, je pense ; tu n'es pas pour rien la

fille de ton père. Mais, dis-moi, le docteur Rank est-il toujours aussi lugubre qu'hier?

NORA

Non, hier c'était frappant. Mais il faut dire qu'il souffre d'une maladie très dangereuse. Il a une consomption de la moelle épinière. Voilà, c'est que son père était un individu dégoûtant, qui entretenait des maîtresses *et cætera;* et c'est pourquoi le fils a été maladif depuis son enfance, tu comprends.

MADAME LINDE, *laissant retomber son ouvrage.*

Mais, ma chère, ma bonne Nora, d'où est-ce que tu sais cela?

NORA, *marchant.*

Peuh !... quand on a trois enfants, on reçoit parfois la visite de... de dames qui s'y connaissent un peu en médecine ; et elles vous racontent ceci et cela.

MADAME LINDE, *se remet à coudre; court silence.*

Est-ce que le docteur Rank vient tous les jours ici dans la maison?

NORA

Absolument tous les jours. Il est le meilleur ami d'enfance de Torvald, et mon bon ami, à moi aussi. Le docteur fait pour ainsi dire partie de la maison.

MADAME LINDE

Mais dis-moi : cet homme est-il tout à fait sincère? Je veux dire : n'est-il pas enclin à dire des aménités aux gens?

NORA

Non, au contraire. D'où te vient cette idée?

MADAME LINDE

Hier, lorsque tu m'as présentée à lui, il a déclaré qu'il avait entendu souvent mon nom ici dans la maison ; mais ensuite j'ai observé que ton mari n'avait aucune idée de ce que j'étais au juste. Comment donc le docteur Rank a-t-il pu?...

NORA

Oui, c'est très juste, Kristine. Torvald m'aime si prodigieusement ; aussi veut-il me posséder tout seul, comme il dit. Dans les premiers temps il était comme jaloux dès que je nommais quelque personne chère de chez moi. Alors je n'en ai plus parlé, naturellement. Mais avec le docteur Rank j'en parle souvent, car il est disposé à écouter cela, vois-tu.

MADAME LINDE

Écoute un peu, Nora ; tu es encore, à beaucoup d'égards, comme une enfant ; je suis pas mal plus âgée que toi, et j'ai plus d'expérience. Je vais te dire une chose ; tu devrais tâcher de te dégager de cette situation avec le docteur Rank.

NORA

De quelle situation est-ce que je devrais tâcher de me dégager?

MADAME LINDE

De ça, de ces rapports, je trouve. Hier, tu as dit un mot d'un riche admirateur qui pourrait te procurer de l'argent...

NORA

Oui,... qui n'existe pas... malheureusement. Eh bien ! après?

MADAME LINDE

Le docteur Rank a-t-il de la fortune?

NORA

Oui, il en a.

MADAME LINDE

Et personne à sa charge?

NORA

Non, personne ; mais?...

MADAME LINDE

Et il vient ici tous les jours dans la maison?

NORA

Oui, je te l'ai dit.

MADAME LINDE

Comment un homme si distingué peut-il être si indiscret.

NORA

Je ne te comprends pas du tout.

MADAME LINDE

Voyons, ne dissimule pas, Nora. Crois-tu que je ne comprends pas à qui tu as emprunté les douze cents speciedaler?

NORA

Es-tu folle? Peux-tu imaginer chose pareille! Un de nos amis, qui vient ici tous les jours! Quelle situation terriblement pénible ce serait!

MADAME LINDE

Alors, ce n'est vraiment pas lui?

NORA

Non, je t'assure. Jamais l'idée n'a pu me venir un instant... Il n'avait d'ailleurs pas d'argent à prêter dans ce temps-là ; il n'a hérité que plus tard.

MADAME LINDE

Eh bien ! je crois que ç'a été heureux pour toi, ma chère Nora.

NORA

Non, jamais je n'aurais pu penser à prier le docteur Rank... Je suis d'ailleurs bien sûre que si je lui demandais...

MADAME LINDE

Mais tu ne le feras pas, naturellement.

NORA

Non, naturellement. Je ne crois pas pouvoir m'imaginer que cela devienne nécessaire. Mais je suis tout à fait sûre que si je parlais au docteur Rank...

MADAME LINDE

Derrière le dos de ton mari?

NORA

Il faut que je sorte de l'autre histoire ; celle-là aussi, s'est passée derrière son dos. Il faut que je sorte de cette histoire-là.

MADAME LINDE

Oui, oui, c'est aussi ce que je disais hier ; mais...

NORA, *arpentant la pièce.*

Un homme peut se débrouiller là-dedans bien mieux qu'une femme.

MADAME LINDE

Un mari, oui.

NORA

Des bêtises.

(Elle s'arrête.)

Quand on paye tout ce qu'on doit, la reconnaissance de dette vous est rendue?

MADAME LINDE

Bien entendu.

NORA

Et on peut la déchirer en cent mille morceaux, et la brûler,... la sale feuille de papier.

MADAME LINDE, *la regarde fixement, rejette son ouvrage, et se lève lentement.*

Nora, tu me caches quelque chose.

NORA

Tu peux voir ça sur moi?

MADAME LINDE

Quelque incident est survenu depuis hier matin. Qu'est-ce que c'est?

NORA, *s'approche d'elle.*

Kristine!

(Elle écoute.)

Chut! Torvald est rentré. Écoute; va t'asseoir chez les enfants pour un moment. Torvald ne supporte pas de voir coudre. Tu te feras aider par Anne-Marie.

MADAME LINDE, *rassemble une partie des affaires.*

Bien, bien, mais je ne m'en irai pas d'ici avant que nous ayons causé ensemble sans détour.

(Elle entre à gauche; au même instant, Helmer arrive du vestibule.)

NORA, *va au-devant de lui.*

Oh! comme je t'ai attendu, cher Torvald.

HELMER

C'était la couturière?...

NORA

Non, c'était Kristine; elle m'aide à mettre mon costume en état. Tu peux penser si je vais faire de l'effet.

HELMER

Oui, n'ai-je pas eu là une bonne idée?

NORA

Superbe! Mais ne suis-je pas gentille aussi, moi qui me laisse faire?

HELMER, *la prend sous le menton.*

Gentille... parce que tu te laisses faire par ton mari? Voyons, voyons, petite folle, je sais bien que ce n'est pas ce que tu voulais dire. Mais je ne veux pas te déranger ; tu vas essayer, je suppose.

NORA

Et toi, tu vas travailler, sans doute?

HELMER

Oui.

(Il montre un paquet de papiers.)

Regarde. J'ai été à la banque.

(Il va pour entrer dans son bureau.)

NORA

Torvald.

HELMER, *s'arrête.*

Oui.

NORA

Si ton petit écureuil t'adressait bien gentiment une prière...?

HELMER

Et après?

NORA

Ferais-tu ce qu'il demande?

HELMER

Il faut naturellement que je sache d'abord ce que c'est.

NORA

L'écureuil courrait de tous côtés et ferait des cabrioles si tu étais bon et complaisant.

HELMER

Voyons, dis ce que c'est.

NORA

L'alouette grisolerait dans toutes les chambres, du matin au soir...

HELMER

Baste, l'alouette le fera quand même.

NORA

Je jouerais la fille-elfe et danserais pour toi au clair de lune, Torvald.

HELMER

Nora,... ce n'est tout de même pas ce que tu as insinué ce matin?

NORA, *plus près.*

Si, Torvald, je t'en prie instamment!

HELMER

Et tu as vraiment le courage de revenir à cette question?

NORA

Oui, oui, il faut que tu me l'accordes; il faut que tu laisses Krogstad conserver son poste à la banque.

HELMER

Ma chère Nora, j'ai destiné son poste à madame Linde.

NORA

Oui, c'est tout à fait aimable de ta part; mais tu n'as qu'à renvoyer un autre employé au lieu de Krogstad.

HELMER

Voilà tout de même un caprice extraordinaire ! Parce que tu t'en vas donner une promesse inconsidérée de parler en sa faveur, il faudrait que je... !

NORA

Ce n'est pas pour cela, Torvald. C'est dans ton propre intérêt. Cet individu écrit dans les plus vilains journaux ; c'est toi-même qui l'as dit. Il peut te faire énormément de mal. J'ai une peur mortelle de lui...

HELMER

Aha ! je comprends ; ce sont de vieux souvenirs qui t'alarment.

NORA

Que veux-tu dire par là?

HELMER

Tu penses à ton père, naturellement.

NORA

Oui, mais oui. Rappelle-toi comment de méchantes gens ont écrit dans les journaux sur papa et l'ont affreusement calomnié. Je crois qu'ils l'auraient fait destituer si le ministère ne t'avait pas envoyé là-bas faire une enquête, et si tu n'avais pas été si bienveillant et obligeant envers lui.

HELMER

Ma petite Nora, il y a une grande différence entre ton père et moi. Ton père n'était pas un fonctionnaire inattaquable. Moi, je le suis, et j'espère que je continuerai à l'être tant que je serai à mon poste.

NORA

Oh ! personne ne sait ce que de méchantes gens peuvent

inventer. Nous pourrions maintenant être si bien, si tranquilles et heureux dans notre foyer paisible et sans soucis,... toi, moi et les enfants, Torvald ! C'est pourquoi je te prie instamment...

HELMER

Et justement en intercédant pour lui tu me rends impossible de le conserver. On sait déjà dans la banque que je veux renvoyer Krogstad. Si le bruit se répandait que le nouveau directeur a changé d'avis sous l'influence de sa femme...

NORA

Alors, quoi?...

HELMER

Non, naturellement ; du moment que la petite volontaire pourrait avoir ce qu'elle veut... Je me rendrais ridicule aux yeux de tout le personnel,... je donnerais aux gens l'idée que je suis soumis à toutes sortes d'influences étrangères? Oui, tu peux penser si je serais long à en sentir les conséquences ! Et de plus, il y a un fait qui rend Krogstad tout à fait impossible à la banque, tant que je serai directeur.

NORA

Qu'est-ce que c'est?

HELMER

Peut-être aurais-je pu, à la rigueur, ne pas tenir compte de sa tare morale...

NORA

Oui, n'est-ce pas, Torvald.

HELMER

Et j'entends dire aussi qu'il est fort capable. Mais c'est une connaissance de jeunesse à moi. Une de ces connaissances trop vite faites, et qui sont gênantes plus tard dans

la vie. Bref, je peux bien te le dire franchement : nous nous tutoyons. Et cet homme dépourvu de tact ne s'en cache pas du tout, quand il y a d'autres personnes présentes. Au contraire,... il croit que cela l'autorise à prendre avec moi un ton familier, et il tranche à tout instant avec son : toi, Helmer. Je t'assure que cela me cause une impression extrêmement pénible. Il me rendrait ma situation à la banque intolérable.

NORA

Torvald, dans tout cela tu ne dis rien de bien sérieux.

HELMER

Tu trouves? Pourquoi donc?

NORA

Non, car il n'y a là que des raisons mesquines.

HELMER

Qu'est-ce que tu dis là? Mesquines? Tu me trouves mesquin !

NORA

Non, au contraire, cher Torvald ; et c'est précisément pourquoi...

HELMER

Peu importe ; tu qualifies mes motifs de mesquins ; alors, il faut bien que je le sois aussi. Mesquin ! Ah ! oui !... Bon, ceci doit prendre fin, une fois pour toutes.

(Il va dans l'antichambre et appelle.)

Hélène !

NORA

Que veux-tu?

HELMER, *cherchant dans ses papiers.*

Une solution.

(La bonne entre.)

Tenez ; prenez cette lettre ; descendez avec tout de suite. Cherchez un commissionnaire qui la portera. Mais vite. L'adresse est dessus. Tenez, voilà de l'argent.

LA BONNE

Bien.

(Elle sort avec la lettre.)

HELMER, *ramasse les papiers.*

Voilà, ma petite madame l'entêtée.

NORA, *respirant à peine.*

Torvald... qu'est-ce que c'est que cette lettre?

HELMER

Le congé de Krogstad.

NORA

Rattrape-la, Torvald ! Il est encore temps. Oh ! Torvald, rattrape-la ! Fais cela pour moi ;... pour toi ; pour les enfants ! Tu entends, Torvald ; fais-le ! Tu ne sais pas tout ce que ceci peut amener pour nous tous.

HELMER

Trop tard.

NORA

Oui, trop tard.

HELMER

Chère Nora, je te pardonne cette inquiétude où je te vois, bien qu'elle soit offensante pour moi, au fond. Oui, elle l'est ! N'est-ce pas offensant, peut-être, que tu croies que j'aurais peur de la vengeance d'un avocassier marron? Mais je te pardonne tout de même parce que c'est un joli témoignage de ton affection pour moi.

(Il la prend dans ses bras.)

C'est ainsi comme il faut, ma chère Nora aimée. Advienne ce qu'on verra. Si l'affaire devient sérieuse, crois-moi, j'ai

du courage et de la vigueur. Tu verras que je suis homme à tout prendre sur moi.

NORA, *épouvantée.*

Que veux-tu dire par là?

HELMER

Tout, te dis-je...

NORA, *ferme.*

Jamais de la vie tu ne feras cela.

HELMER

Bien, nous partagerons, Nora,... comme mari et femme. C'est ce qu'il faut.

(Il la caresse.)

Allons, voyons ; pas ces yeux de colombe effrayée. Tout cela n'est qu'imaginations tout à fait vaines... Tu devrais maintenant danser la tarentelle et t'exercer avec le tambourin. Je vais m'installer dans l'intérieur du bureau, et je fermerai la seconde porte, comme ça je n'entends rien ; tu peux faire tout le bruit que tu voudras.

(Il se tourne, arrivé à la porte.)

Et lorsque Rank viendra, dis-lui où il peut me trouver.

(Il lui fait un signe de tête, entre dans la pièce avec ses papiers, et ferme derrière lui.)

NORA, *folle d'inquiétude, est comme clouée sur place; elle chuchote :*

Il serait capable de le faire. Il le fera. Il le fera, malgré tout au monde... Non, ça, jamais de la vie ! Tout avant cela ! Le salut !... Un moyen d'en sortir...

(Sonnerie dans l'antichambre.)

Le docteur Rank!... Tout avant cela! Tout, avant, quoi que ce soit!

(Elle se passe les mains sur la figure, se rajuste, et va ouvrir la porte de l'antichambre. Le docteur Rank est là, qui accroche son manteau de fourrure. Pendant ce qui suit, le jour commence à tomber.)

Bonjour, docteur. Je vous ai reconnu à votre coup de sonnette. Mais il ne faut pas entrer chez Torvald maintenant; je crois qu'il a du travail.

RANK

Et vous?

NORA, *pendant qu'il entre et qu'elle ferme derrière lui.*

Oh! vous le savez bien,... pour vous j'ai toujours un moment.

RANK

Je vous en remercie. J'en profiterai aussi longtemps que je le pourrai.

NORA

Qu'entendez-vous par là? Aussi longtemps que vous le pourrez?

RANK

Oui. Est-ce que cela vous effraye?

NORA

Peuh! l'expression est singulière. Attendez-vous quelque événement?

RANK

Un événement auquel je suis préparé depuis longtemps. Mais, à vrai dire, je ne croyais pas qu'il se produirait si tôt.

NORA, *lui saisit le bras.*

Qu'est-ce que c'est que vous avez appris? Docteur, il faut me le dire!

RANK, *s'assied près du poêle.*

Je suis sur la mauvaise pente. Il n'y a rien à y faire.

NORA, *respire, soulagée.*

C'est de vous que vous parlez?...

RANK

Et de qui d'autre? Inutile de se mentir à soi-même. Je suis le plus pitoyable de mes malades, madame. J'ai entrepris ces jours-ci un examen général de mon état. D'ici un mois je serai peut-être en train de pourrir au cimetière.

NORA

Oh ! fi, les vilaines paroles.

RANK

Le fait aussi est diablement vilain. Mais le pis est tout le vilain qui doit le précéder. Il ne me reste à faire qu'une seule recherche ; quand elle sera terminée, je saurai à peu près quand la décomposition commencera. Il y a ceci, que je veux vous dire. Helmer, avec sa nature délicate, a une répugnance marquée pour tout ce qui est laid. Je ne veux pas l'avoir dans ma chambre de malade...

NORA

Oh ! mais, docteur...

RANK

Je ne veux pas qu'il y vienne. Je ne veux pas. Je lui ferme ma porte... Aussitôt que je serai sûr du pis, je vous enverrai ma carte de visite avec une croix noire dessus, et alors vous saurez que l'abomination de la désolation a commencé.

NORA

Non, vous êtes tout à fait absurde aujourd'hui. Et moi qui aurais tant voulu vous voir vraiment de bonne humeur.

RANK

Avec la mort qui m'attend?... Et payer ainsi pour un autre. Y a-t-il justice là dedans? Et dans toutes les familles on voit se produire d'une façon ou d'une autre d'aussi impitoyables représailles...

NORA, *se bouche les oreilles.*

Non, c'est absurde ! Soyons gais, gais !

RANK

Oui, ma foi, il n'y a rien d'autre à faire de tout cela qu'à en rire. Ma pauvre colonne vertébrale innocente doit pâtir des joyeuses années que mon père a passées quand il était lieutenant.

NORA, *près de la table à gauche.*

Oui, il était très amateur d'asperges et de foie gras, n'est-ce pas?

RANK

Oui, et de truffes.

NORA

De truffes, oui. Et d'huîtres aussi, je crois?

RANK

Oui, les huîtres ; bien entendu.

NORA

Et puis du porto et du champagne avec. C'est dommage que toutes ces bonnes choses attaquent la colonne vertébrale.

RANK

Surtout quand elles attaquent une malheureuse colonne vertébrale qui n'en a pas joui le moins du monde.

NORA

Oh ! oui, c'est bien là le plus triste.

RANK, *la regarde d'un air scrutateur.*

Hm !

NORA, *un peu après.*

Pourquoi avez-vous souri?

RANK

Non, c'est vous qui avez ri.

NORA

Non, c'est vous qui avez ri, docteur.

RANK, *se lève.*

Vous êtes une plus grande espiègle que je ne l'aurais cru.

NORA

J'ai l'humeur si folle aujourd'hui.

RANK

C'est ce qu'il semble.

NORA, *les deux mains sur ses épaules.*

Cher, cher docteur, vous n'allez pas mourir et nous quitter, Torvald et moi.

RANK

Oh ! vous vous consolerez vite de la perte. Celui qui s'en va est bientôt oublié.

NORA, *le regarde avec inquiétude.*

Vous croyez cela?

RANK

On contracte des liaisons nouvelles, et alors...

NORA

Qui contracte des liaisons nouvelles?

RANK

Vous le ferez tous deux, vous et Helmer, quand je serai parti. Vous-même êtes déjà en bon chemin, il me semble. Que faisait là cette Mme Linde hier soir?

NORA

Aha !... vous n'êtes tout de même pas jaloux de la pauvre Kristine?

RANK

Si, je le suis. Elle va me succéder ici, dans la maison. Quand je manquerai à l'appel, peut-être cette femme...

NORA

Chut ! ne parlez pas si haut ; elle est là.

RANK

Aujourd'hui aussi? Vous voyez bien.

NORA

Rien que pour coudre ma robe. Mon Dieu, comme vous êtes déraisonnable.

(Elle s'assied sur le canapé.)

Soyez gentil, docteur ; demain, vous verrez comme je vais bien danser ; et alors vous imaginerez que je le fais seulement pour vous,... oui, et pour Torvald, naturellement ;... ça va de soi.

(Elle prend divers objets dans la boîte.)

Docteur ; asseyez-vous là, je vais vous montrer quelque chose.

RANK, *s'assied.*

Qu'est-ce que c'est?

NORA

Tenez. Regardez !

RANK

Des bas de soie.

NORA

Couleur chair. Ne sont-ils pas jolis? Il est vrai qu'il fait si sombre maintenant ; mais demain... Non, non ; vous ne

verrez que la plante des pieds. Oh ! si, vous pouvez bien voir plus haut.

RANK

Hm !

NORA

Pourquoi prenez-vous un air si critique? Croyez-vous peut-être qu'ils ne vont pas bien?

RANK

Il m'est impossible d'avoir là-dessus une opinion fondée.

NORA, *le regarde un instant.*

Fi ! vous n'avez pas honte?

(Elle lui frappe légèrement l'oreille avec les bas.)

Voilà pour vous.

(Elle les range de nouveau.)

RANK

Et quelles autres splendeurs est-ce que je vais voir?

NORA

Vous ne verrez rien du tout de plus ; car vous n'êtes pas convenable.

(Elle fredonne un peu et cherche dans la boîte.)

RANK, *après un court silence.*

Lorsque je suis ainsi, assis avec vous très familièrement, je ne comprends pas... non, je ne peux concevoir... ce que j'aurais pu devenir, si je n'étais jamais venu dans cette maison.

NORA, *sourit.*

Oui, je crois qu'au fond vous vous plaisez tout à fait chez nous.

RANK, *plus bas, regardant devant lui.*

Et dire qu'il faut quitter tout cela...

NORA

Des bêtises ; vous ne le quitterez pas.

RANK, *comme précédemment.*

... et ne pouvoir même pas laisser un pauvre témoignage de remerciement ; à peine un regret passager,... rien de plus qu'une place vide, qui pourra être remplie par la première personne venue.

NORA

Et si maintenant je vous demandais?... Non...

RANK

Demander quoi?

NORA

Une grande preuve de votre amitié...

RANK

Oui, oui?

NORA

Non, je veux dire,... un immense service...

RANK

Vous voudriez vraiment, pour une fois, me rendre si heureux?

NORA

Oh ! vous ne savez pas du tout ce que c'est.

RANK

Eh bien ! dites-le.

NORA

Non, mais je ne peux pas, docteur ; c'est beaucoup, beaucoup trop,... à la fois un conseil, une aide et un service.

RANK

D'autant mieux. Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire. Mais parlez. N'avez-vous pas confiance en moi?

NORA

J'ai confiance en vous comme en personne d'autre. Vous êtes mon plus fidèle et mon meilleur ami, je le sais bien. Aussi, je vais vous le dire. Eh bien ! voici, docteur ; il y a quelque chose que vous devez m'aider à empêcher. Vous savez combien l'amour que me porte Torvald est profond et prodigieusement fort ; pas un instant il n'hésiterait à donner sa vie pour moi.

RANK, *penché vers elle.*

Nora,... croyez-vous qu'il soit le seul...?

NORA, *avec un léger tressaillement.*

Qui...?

RANK

Qui donnerait avec joie sa vie pour vous.

NORA, *tristement.*

Ah ! oui.

RANK

Je me suis juré que vous le sauriez avant que je disparaisse. Je ne trouverais jamais une meilleure occasion... Oui, Nora, vous le savez maintenant. Et maintenant vous savez aussi que vous pouvez vous confier à moi comme à personne d'autre.

NORA, *se lève: d'un ton simple et calme.*

Laissez-moi passer.

RANK, *lui fait place, mais reste assis.*

Nora...

NORA, *à la porte de l'antichambre.*

Hélène, apporte la lampe.

(Elle va vers le poêle.)

Oh ! cher docteur, ceci était vraiment vilain de votre part.

RANK, *se lève.*

Que je vous ai aimée aussi profondément que personne? C'était vilain?

NORA

Non, mais que vous veniez me le dire. Ce n'était pas du tout nécessaire...

RANK

Que voulez-vous dire? Avez-vous su?...

(La bonne entre avec la lampe, la pose sur la table, et ressort.)

Nora,... madame... je vous le demande, avez-vous su?...

NORA

Oh ! que sais-je de ce que j'ai su ou pas su? Je ne peux vraiment pas vous dire... Vous avez été bien maladroit, docteur. Tout allait si bien.

RANK

Enfin, vous êtes au moins certaine que je suis à votre disposition corps et âme. Voulez-vous alors achever.

NORA, *le regarde.*

Après cela?

RANK

Je vous en prie, faites-moi savoir ce qu'il y a.

NORA

Vous ne pouvez plus rien savoir maintenant.

RANK

Si, si. Vous n'allez pas me punir ainsi. Permettez-moi de faire pour vous tout ce que peut faire un homme.

NORA

Vous ne pouvez plus rien faire pour moi... Je n ai d'ailleurs certainement besoin d'aucune aide. Vous verrez, tout

cela n'était qu'imaginaire. Mais oui, bien sûr. Naturellement !

(Elle s'assied dans le fauteuil à bascule, le regarde, sourit.)

Oui, vous êtes vraiment un joli monsieur, docteur. Vous n'avez pas honte, maintenant que la lampe est allumée?

RANK

Non ; vraiment non ! Mais il faut peut-être que je m'en aille... pour toujours?

NORA

Non, certes, vous ne le ferez pas. Vous viendrez naturellement ici comme auparavant. Vous savez bien que Torvald ne peut pas se passer de vous.

RANK

Oui, mais vous?

NORA

Oh ! je trouve toujours que c'est très agréable ici, quand vous venez.

RANK

C'est bien cela qui m'a entraîné sur une fausse voie. Vous êtes pour moi une énigme. Souvent il m'a paru que vous aimiez presque autant être avec moi qu'avec Helmer.

NORA

Oui, voyez-vous, il y a des gens que l'on aime le plus, et d'autres avec qui on préfère presque se trouver.

RANK

Hé oui ! il y a du vrai là dedans.

NORA

Lorsque j'étais chez nous, j'aimais surtout papa, naturellement. Mais je trouvais que c'était si amusant, quand je

pouvais me faufiler dans la chambre des bonnes ; car elles ne me grondaient pas du tout ; et puis, elles causaient toujours entre elles de façon si amusante.

RANK

Aha ! alors, c'est elles que j'ai remplacées.

NORA, *se lève brusquement et va vers lui.*

Oh ! mon bon, mon cher docteur, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais vous comprenez bien qu'avec Torvald, c'est comme avec papa...

(La bonne entre, venant de l'antichambre.)

LA BONNE

Madame.

(Elle lui parle bas et tend une carte.)

NORA, *jette un coup d'œil sur la carte.)*

Ah !

(Elle glisse la carte dans sa poche.)

RANK

Quelque chose qui ne va pas?

NORA

Non, non, pas du tout ; c'est seulement..., c'est ma nouvelle robe.

RANK

Comment? La voilà, votre robe.

NORA

Ah ! oui, celle-là ; mais c'est une autre ; je l'ai commandée... ; il ne faut pas que Torvald le sache...

RANK

Aha ! voilà donc que se découvre le grand secret.

NORA

Hé oui ! entrez donc chez lui ; il est dans la seconde pièce ; retenez-le un moment...

RANK

Soyez tranquille ; je ne le lâcherai pas.

(Il entre dans le bureau de Helmer.)

NORA, *à la bonne.*

Et il est là dans la cuisine, qui attend?

LA BONNE

Oui, il est monté par l'escalier de service...

NORA

Mais tu ne lui as pas dit qu'il y avait quelqu'un?

LA BONNE

Oui, mais ça n'a servi à rien.

NORA

Il ne voulait pas s'en aller?

LA BONNE

Non, il ne s'en ira pas avant d'avoir parlé à madame.

NORA

Eh bien ! fais-le entrer ; mais sans bruit. Hélène, il ne faut en parler à personne ; c'est une surprise pour mon mari.

LA BONNE

Oui, oui, je comprends bien...

(Elle sort.)

NORA

L'effroyable a lieu. Il vient quand même. Non, non, il ne peut avoir lieu ; il n'aura pas lieu.

(Elle va pousser le verrou de la porte de Helmer.)
(La bonne ouvre la porte de l'antichambre à Krogstad et la ferme derrière lui. Il est en pelisse de voyage, bottes et bonnet de fourrure.)

NORA, *va au-devant de lui.*

Parlez bas ; mon mari est à la maison.

KROGSTAD

Bon, ça m'est égal.

NORA

Que me voulez-vous?

KROGSTAD

C'est pour un renseignement.

NORA

Eh bien ! dépêchez-vous. Qu'est-ce que c'est?

KROGSTAD

Vous savez, je pense, que j'ai reçu mon congé.

NORA

Je n'ai pas pu l'empêcher, monsieur Krogstad. J'ai combattu de toutes mes forces pour votre cause ; mais cela n'a rien fait.

KROGSTAD

Votre mari a-t-il si peu d'affection pour vous? Il sait à quoi je peux vous exposer, et malgré cela, il ose...

NORA

Comment pouvez-vous penser qu'il l'aurait appris?

KROGSTAD

Oh ! non, je ne le pensais pas non plus. Cela ne ressemblerait pas du tout à mon bon Torvald Helmer de montrer un tel courage viril...

NORA

Monsieur Krogstad, j'exige qu'on respecte mon mari.

KROGSTAD

Certes, tout le respect que je lui dois. Mais puisque vous prenez un tel souci, madame, de tenir ceci caché, j'ose pré-

sumer que vous êtes un peu mieux informée qu'hier de ce qu'est au juste ce que vous avez fait?

NORA

Mieux que vous ne pourriez jamais m'en instruire.

KROGSTAD

Oui, un aussi mauvais juriste que moi...

NORA

Qu'est-ce que c'est que vous me voulez?

KROGSTAD

Simplement voir, madame, où vous en êtes. J'ai pensé à vous toute la journée. Un caissier, un avocassier, un... bref, un individu comme moi, a aussi un peu de ce qu'on appelle des bons sentiments, voyez-vous.

NORA

Montrez-le donc ; songez à mes petits enfants.

KROGSTAD

Avez-vous songé aux miens, vous et votre mari? Mais peu importe maintenant. C'est là simplement ce que je voulais vous dire, que vous n'avez pas besoin de vous préoccuper trop gravement de cette affaire. Il n'y aura pas, pour le moment, de plainte déposée par moi.

NORA

Oh ! non, n'est-ce pas ; je le savais bien.

KROGSTAD

Tout peut s'arranger à l'amiable ; il est tout à fait inutile que ça vienne aux oreilles du public ; ça restera seulement entre nous trois.

NORA

Il ne faut pas que mon mari sache rien de tout cela.

KROGSTAD

Comment pourrez-vous l'empêcher? Pouvez-vous peut-être payer ce qui reste dû?

NORA

Non, pas tout de suite.

KROGSTAD

Ou avez-vous peut-être le moyen de trouver l'argent un de ces jours?

NORA

Aucun moyen dont je veuille me servir.

KROGSTAD

Oui, d'ailleurs, ça ne vous aurait servi de rien quand même. Quand vous seriez là, les mains pleines d'argent comptant, je ne vous donnerais pas pour cela votre billet.

NORA

Expliquez-moi donc, alors, ce que vous voulez en faire.

KROGSTAD

Je veux simplement le conserver, l'avoir en dépôt. Aucune personne étrangère n'en aura vent. Si donc vous méditez quelque résolution désespérée...

NORA

J'y pense !

KROGSTAD

... ou si vous aviez quelque idée encore pire...

NORA

Comment pouvez-vous le savoir?

KROGSTAD

... il faut y renoncer.

NORA

Comment pouvez-vous savoir que j'y pense?

KROGSTAD

La plupart d'entre nous pensons à cela tout d'abord. J'y ai pensé aussi ; mais, ma foi, je n'ai pas eu le courage...

NORA, *d'une voix sourde.*

Moi non plus.

KROGSTAD, *soulagé.*

Non, n'est-ce pas ; vous n'en avez pas non plus le courage?

NORA

Je ne l'ai pas ; je ne l'ai pas.

KROGSTAD

Et ce serait une grande sottise. Aussitôt passé le grand orage domestique... J'ai là dans ma poche une lettre pour votre mari...

NORA

Et l'histoire y est tout entière?

KROGSTAD

Écrite avec tous les ménagements possibles.

NORA, *vite.*

Il ne faut pas qu'il ait cette lettre. Déchirez-la. Je trouverai tout de même le moyen d'avoir l'argent.

KROGSTAD

Pardon, madame, mais je crois vous avoir dit tout à l'heure...

NORA

Oh ! je ne parle pas de l'argent que je vous dois. Faites-moi savoir quelle somme vous exigez de mon mari, je trouverai l'argent.

KROGSTAD

Je n'exige pas d'argent de votre mari.

NORA

Qu'est-ce donc que vous voulez?

KROGSTAD

Je vais vous le dire, madame. Je veux me remettre sur pieds, madame, je veux m'élever ; et il faudra que votre mari m'y aide. Depuis un an et demi je ne me suis rendu coupable de rien de malhonnête ; j'ai lutté pendant tout ce temps-là contre la misère ; j'étais satisfait de me remonter peu à peu. Maintenant je suis chassé, et je ne me contenterai pas d'être simplement repris. Je veux m'élever, je vous dis. Je veux rentrer dans la banque... avoir une plus haute situation ; votre mari créera un poste pour moi...

NORA

Jamais il ne fera cela !

KROGSTAD

Il le fera ; je le connais ; il n'osera piper mot. Et une fois que je serai là-dedans avec lui, vous verrez bien ! D'ici un an je serai la main droite du directeur. Ce sera Nils Krogstad et non Torvald Helmer qui gouvernera la Banque.

NORA

Jamais vous ne verrez cela !

KROGSTAD

Vous allez peut-être?...

NORA

Maintenant j'en ai le courage.

KROGSTAD

Oh ! vous ne m'effrayez pas. Une dame élégante, délicate, comme vous...

NORA

Vous verrez ; vous verrez !

KROGSTAD

Sous la glace, peut-être? Dans l'eau froide, noire comme charbon? Et remonter au printemps, laide, méconnaissable, les cheveux défaits...

NORA

Vous ne m'effrayez pas.

KROGSTAD

Vous ne m'effrayez pas non plus. On ne fait pas cela, madame. A quoi d'ailleurs cela servirait-il? Je le tiens à ma merci quand même.

NORA

Après? Quand je ne serai plus?...

KROGSTAD

Oubliez-vous qu'alors je serai le maître de votre mémoire?

(Nora reste bouche bée, le regardant.)

Voilà, je vous ai préparée. Ne faites donc pas de bêtises. Lorsque Helmer aura reçu ma lettre, j'attends de ses nouvelles. Et souvenez-vous bien que c'est votre mari lui-même qui m'a forcé à user de tels procédés. Ça, je ne le lui pardonnerai jamais. Adieu, madame.

(Il sort par l'antichambre.)

NORA, *va vers la porte de l'antichambre, l'entr'ouvre, et écoute.*

Il s'en va. Ne dépose pas la lettre. Oh ! non, non, ce serait impossible !

(Elle ouvre la porte de plus en plus grande.)

Qu'est-ce que c'est? Il reste là, dehors. Ne descend pas l'escalier. Est-ce qu'il hésite? Va-t-il...?

(Une lettre tombe dans la boîte aux lettres; puis on entend les pas de Krogstad, qui se perdent à la descente de l'escalier. Nora pousse un cri étouffé, se met à courir, arrive à la table près du canapé; court silence.)

Dans la boîte.

(Elle s'approche craintivement de la porte de l'antichambre.)

Elle est là... Torvald, Torvald,... il n'y a plus de salut pour nous?

MADAME LINDE, *avec le costume, arrive de la chambre, à gauche.*

Voilà, je ne vois plus rien à réparer. Allons-nous peut-être essayer?...

NORA, *parlant bas, d'une voix rauque.*

Kristine, viens ici.

MADAME LINDE, *jetant le costume sur le canapé.*

Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air bouleversée.

NORA

Viens ici. Tu vois cette lettre? Là ; regarde,... par la vitre de la boîte.

MADAME LINDE

Oui, oui, je la vois bien.

NORA

Cette lettre est de Krogstad...

MADAME LINDE

Nora,... c'est Krogstad qui t'a prêté l'argent !

NORA

Oui ; et maintenant Torvald va tout savoir.

MADAME LINDE

Oh ! crois-moi, c'est ce qui vaut le mieux pour vous deux.

NORA

Il y a plus que ce que tu connais. J'ai écrit un faux nom...

MADAME LINDE

Mais au nom du ciel...

NORA

Maintenant, tout ce que je te dirai, Kristine, c'est que tu seras mon témoin.

MADAME LINDE

Comment, témoin? Qu'est-ce que je...?

NORA

Si je perds la tête,... ce qui pourrait bien arriver...

MADAME LINDE

Nora !

NORA

Ou si n'importe quoi survenait,... une circonstance qui ferait que je ne pourrais être présente ici...

MADAME LINDE

Nora, Nora, tu t'exaltes !...

NORA

Si quelqu'un se trouvait, qui voudrait tout prendre sur soi, toute la faute, tu comprends...

MADAME LINDE

Oui, oui ; mais comment peux-tu croire?...

NORA

Alors tu témoigneras que ce n'est pas vrai, Kristine. Je ne suis pas du tout exaltée ; j'ai toute ma raison pour le

moment ; et je te dis : personne n'a rien su de cette histoire ; moi seule ai tout fait. Rappelle-toi ça.

MADAME LINDE

Oui, je m'en souviendrai. Mais je ne comprends rien à tout cela.

NORA

Oh ! comment pourrais-tu le comprendre? C'est le miracle qui va se produire maintenant.

MADAME LINDE

Le miracle?

NORA

Oui, le miracle. Mais c'est effrayant, Kristine ; il ne faut pas que cela ait lieu, pour rien au monde.

MADAME LINDE

Je vais aller tout droit causer avec Krogstad.

NORA

N'y va pas ; il te fera quelque méchanceté.

MADAME LINDE

Il fut un temps où il aurait fait volontiers n'importe quoi pour moi.

NORA

Lui?

MADAME LINDE

Où demeure-t-il?

NORA

Oh ! est-ce que je sais?... Si,

(Elle tire de sa poche.)

voici sa carte. Mais la lettre, la lettre !...

HELMER, *dans son bureau, frappe à la porte.*

Nora !

NORA, *crie, angoissée.*

Oh ! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu me veux?

HELMER

Allons, allons, ne t'effraie pas comme ça. Nous n'entrons pas ; tu as fermé au verrou ; tu essayes, peut-être?

NORA

Oui, oui ; j'essaye. Je serai très jolie, Torvald.

MADAME LINDE, *qui a lu la carte.*

Il demeure juste au coin.

NORA

Oui, mais c'est inutile. Aucun salut pour nous. La lettre est dans la boîte.

MADAME LINDE

Et ton mari a la clef?

NORA

Oui, toujours.

MADAME LINDE

Il faut que Krogstad réclame la lettre sans qu'elle soit lue, il faut qu'il trouve un prétexte...

NORA

Mais c'est justement à cette heure-ci que Torvald a l'habitude...

MADAME LINDE

Fais-le tarder ; va le trouver en attendant. Je vais revenir le plus vite possible.

(Elle sort rapidement, par l'antichambre.)

NORA, *va à la porte de Torvald, l'ouvre et jette un coup d'œil.*

Torvald !

HELMER, *dans la chambre du fond.*

Eh bien ! peut-on enfin pénétrer dans son propre salon? Viens, Rank, nous allons voir...

(Dans la porte.)

Mais comment?...

NORA

Quoi, cher Torvald?

HELMER

Rank m'annonçait un magnifique déguisement.

RANK

C'est ce que j'avais compris, il paraît que je me suis trompé.

NORA

Oui, personne ne m'admirera dans ma splendeur avant demain.

HELMER

Mais, chère Nora, tu as l'air fatiguée. T'es-tu trop exercée?

NORA

Non, je ne me suis pas du tout exercée encore.

HELMER

Il est pourtant nécessaire...

NORA

Oui, c'est tout à fait nécessaire, Torvald. Mais je ne parviendrai à rien sans ton aide ; j'ai complètement oublié tout ça.

HELMER

Oh ! nous en aurons vite rafraîchi le souvenir.

NORA

Oui, aide-moi, Torvald. Veux-tu me le promettre? Oh, je suis si inquiète. Il y aura tant de monde... Il faut te

consacrer à moi entièrement ce soir. Pas d'affaires du tout. Ne pas prendre une plume. Hein? N'est-ce pas, Torvald?

HELMER

Je te le promets ; ce soir, je serai uniquement à ton service,... petit être qui appelles au secours... Hm ! c'est vrai, je vais tout de même d'abord...

(Il se dirige vers la porte de l'antichambre.)

NORA

Qu'est-ce que tu veux faire par là?

HELMER

Simplement voir s'il est venu des lettres.

NORA

Non, non, ne fais pas ça, Torvald !

HELMER

Quoi encore?

NORA

Torvald, je t'en prie ; il n'y a rien.

HELMER

Je vais tout de même voir.

(Il s'y dirige. Nora, au piano, joue les premières mesures de la tarentelle. Helmer, à la porte, s'arrête.)

Aha !

NORA

Je ne peux pas danser demain, si je ne répète pas avec toi.

HELMER, *s'approchant.*

As-tu réellement si peur, chère Nora?

NORA

Oui, une peur épouvantable. Fais-moi répéter tout de suite ; nous avons encore le temps avant d'aller à table.

Oh ! assieds-toi et joue pour moi, cher Torvald ; corrige-moi ; dirige-moi, comme d'habitude.

HELMER

Volontiers, très volontiers, puisque tu le désires.

(Il s'assied au piano.)

NORA, *prend le tambourin dans la boîte, ainsi qu'un long châle bariolé, dans lequel elle se drape rapidement, puis elle se dresse d'un bond sur le plancher, et crie :*

Joue pour moi maintenant ! Je danserai !

(Helmer joue et Nora danse; le docteur Rank, debout près du piano, derrière Helmer, regarde.)

HELMER, *jouant.*

Plus lentement,... plus lentement.

NORA

Je ne peux pas autrement.

HELMER

Pas tant de fougue, Nora !

NORA

C'est justement ce qu'il faut !

HELMER, *s'arrête.*

Non, ça ne va pas du tout.

NORA, *rit et agite le tambourin.*

N'est-ce pas ce que je t'ai dit?

RANK

Laisse-moi jouer pour elle.

HELMER, *se lève.*

Oui, fais-le ; je pourrai mieux la diriger.

(Rank s'assied au piano et joue; Nora danse avec un emportement croissant. Helmer s'est assis près du poêle et lui adresse constamment des corrections; elle semble ne pas les entendre; ses cheveux se défont et tombent sur ses épaules; elle n'y fait pas attention et continue à danser. Mme Linde entre.)

MADAME LINDE, *reste bouche bée, à la porte.*

Ah!...

NORA, *dansant.*

Tu vois qu'on s'amuse ici, Kristine.

HELMER

Mais ma bonne, ma chère Nora, tu danses comme s'il y allait de la vie.

NORA

C'est bien le cas aussi.

HELMER

Rank, arrête ; c'est de la pure folie. Arrête, voyons.

(Rank cesse de jouer et Nora s'arrête aussitôt.)

HELMER, *va vers elle.*

Je n'aurais jamais pu croire ça. Tu as oublié tout ce que je t'ai appris.

NORA, *jette son tambourin.*

Tu vois bien.

HELMER

Oui, c'est vrai, il faut encore répéter.

NORA

Oui, tu vois combien c'est nécessaire. Il faut que tu me diriges jusqu'au bout. Tu me le promets, Torvald?

HELMER

Tu peux y compter absolument.

NORA

Il faut que tu n'aies pas, ni aujourd'hui, ni demain, la moindre pensée pour rien d'autre que pour moi ; il ne faut pas ouvrir aucune lettre,... ni ouvrir la boîte aux lettres...

HELMER

Aha ! voilà encore la peur de cet individu...

NORA

Oh ! oui, oui, cela aussi.

HELMER

Nora, je le vois sur ta figure, il y a déjà une lettre de lui.

NORA

Je n'en sais rien ; je le crois ; mais il ne faut pas lire ça maintenant ; rien de vilain ne doit survenir entre nous avant que tout soit fini.

RANK, *bas, à Helmer.*

Tu feras bien de ne pas la contrarier.

HELMER, *la prend dans ses bras.*

On fera ce que l'enfant veut. Mais demain, dans la nuit, quand tu auras dansé...

NORA

Alors tu seras libre.

LA BONNE, *à la porte, à droite.*

Madame est servie.

NORA

Nous voulons du champagne, Hélène.

LA BONNE

Bien, madame.

(Elle sort.)

HELMER

Hé-hé,... grande fête, alors?

NORA

Fête au champagne jusqu'à l'aube.

(Criant.)

Et un peu de macarons, Hélène, beaucoup,... pour une fois.

HELMER, *lui prend les mains.*

Allons, allons ; pas cette excitation effarouchée. Redeviens ma petite alouette, comme d'habitude.

NORA

Oh ! oui, je la serai. Mais va, en attendant ; et vous aussi, docteur. Kristine, tu vas m'aider à me repeigner.

RANK, *à voix basse, pendant qu'ils s'en vont.*

Est-ce qu'il n'y aurait rien... comment dire... rien dans l'air?

HELMER

Oh ! pas du tout, mon cher ; il n'y a rien de plus que cette peur puérile, dont je t'ai parlé.

(Ils entrent à droite.)

NORA

Eh bien?

MADAME LINDE

Parti pour la campagne.

NORA

Je l'ai vu sur ta figure.

MADAME LINDE

Il rentre demain soir. Je lui ai écrit un mot.

NORA

Tu aurais dû t'abstenir. Tu n'empêcheras rien. C'est tout de même splendide, au fond, d'être là dans l'attente du miracle.

MADAME LINDE

Qu'est-ce que c'est que tu attends?

NORA

Oh! tu ne peux pas comprendre. Va les rejoindre; je vais venir tout de suite.

(Mme Linde entre dans la salle à manger; Nora reste un moment comme à se recueillir; puis elle regarde sa montre.)

Cinq heures. Sept heures jusqu'à minuit. Puis, vingt-quatre heures jusqu'au minuit suivant. Alors la tarentelle sera finie. Vingt-quatre et sept? Trente et une heures à vivre.

HELMER, *à la porte, à droite.*

Mais que devient la petite alouette?

NORA, *va vers lui, les bras ouverts.*

Voilà l'alouette!

ACTE III

(Même salon. La table qui était devant le canapé, entourée de sièges, est transportée au milieu de la pièce. Une lampe est allumée sur la table. On entend une musique de danse à l'étage au-dessus.)

MADAME LINDE *est assise près de la table et feuillette un livre; elle essaye de lire, mais ne semble pas pouvoir fixer son attention; deux fois elle écoute, l'esprit tendu, vers la porte d'entrée.*

MADAME LINDE, *regardant sa montre.*

Pas encore. Et pourtant il est grand temps. Pourvu qu'il n'ait pas...

(Elle écoute encore.)

Ah ! le voilà.

(Elle va dans l'antichambre et ouvre avec précaution la porte d'entrée; on entend des pas légers dans l'escalier; elle chuchote :)

Entrez ; il n'y a personne.

KROGSTAD, *à la porte.*

J'ai trouvé un mot de vous chez moi. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME LINDE

Il faut absolument que je vous parle.

KROGSTAD

Vraiment? Et il est nécessaire que cela ait lieu dans cette maison?

MADAME LINDE

Chez moi c'était impossible ; ma chambre n'a pas d'entrée particulière. Entrez ; nous sommes tout seuls ; la bonne dort et les Helmer sont au bal là-haut.

KROGSTAD, *entre dans le salon.*

Aha ! les Helmer dansent ce soir? Réellement?

MADAME LINDE

Oui, pourquoi pas?

KROGSTAD

Hé oui ! c'est juste.

MADAME LINDE

Oui, Krogstad, causons donc ensemble.

KROGSTAD

Avons-nous donc rien de plus à nous dire, nous deux?

MADAME LINDE

Nous avons beaucoup à nous dire.

KROGSTAD

Je ne le croyais pas.

MADAME LINDE

Non, car vous ne m'avez jamais bien comprise.

KROGSTAD

Y avait-il rien d'autre à comprendre que ce qui est le plus simple au monde? Une femme sans cœur congédie un homme, quand il se rencontre un parti plus avantageux.

MADAME LINDE

Croyez-vous que je sois si complètement dépourvue de cœur? Et croyez-vous que j'ai rompu d'un cœur léger?

KROGSTAD

Non?

MADAME LINDE

Krogstad, l'avez-vous vraiment cru?

KROGSTAD

S'il n'en était pas ainsi, pourquoi m'avez-vous écrit comme vous l'avez fait alors?

MADAME LINDE

Je ne pouvais pas faire autrement. Du moment que j'allais rompre avec vous, c'était mon devoir de détruire en vous les sentiments que vous aviez pour moi.

KROGSTAD, *les poings serrés.*

Ah ! comme ça. Et cela... simplement pour une question d'argent !

MADAME LINDE

Vous ne devez pas oublier que j'avais une mère impotente et deux petits frères. Nous ne pouvions pas vous attendre, Krogstad ; avec vous, tout, alors, était bien lointain.

KROGSTAD

C'est possible ; mais vous n'aviez pas le droit de me quitter pour un autre.

MADAME LINDE

Oui, je ne sais pas. Bien souvent, je me suis demandé si j'en avais le droit.

KROGSTAD, *plus bas.*

Lorsque je vous ai perdue, ce fut comme si le sol se fût effondré sous moi. Regardez-moi ; je suis maintenant comme un naufragé sur une épave.

MADAME LINDE

Le remède pourrait être proche.

KROGSTAD

Il était sous la main ; mais vous êtes venue et avez barré la route.

MADAME LINDE

A mon insu, Krogstad. C'est seulement aujourd'hui que j'ai appris que je vais justement prendre votre place à la banque.

KROGSTAD

Je vous crois, puisque vous le dites. Mais maintenant que vous le savez, n'allez-vous pas vous retirer?

MADAME LINDE

Non ; car cela ne vous profiterait pas le moins du monde.

KROGSTAD

Oh ! profiter, profiter... ; je le ferais quand même.

MADAME LINDE

Je dois me conduire avec prudence. La vie et la dure, l'amère nécessité me l'ont appris.

KROGSTAD

Et la vie m'a appris à ne pas me fier aux paroles.

MADAME LINDE

C'est très raisonnable, ce qu'elle vous a appris là. Mais aux actes vous devez tout de même croire?

KROGSTAD

Que voulez-vous dire?

MADAME LINDE

Vous avez dit que vous étiez comme un naufragé sur une épave.

KROGSTAD

Je n'avais que trop motif de le dire.

MADAME LINDE

Je suis aussi comme une naufragée sur une épave, sans personne à pleurer, ni personne à soigner.

KROGSTAD

C'est vous qui avez choisi.

MADAME LINDE

Il n'y avait pas, alors, d'autre choix.

KROGSTAD

Enfin ;... mais alors, quoi?

MADAME LINDE

Krogstad, si nous deux, les deux naufragés, nous pouvions nous rejoindre.

KROGSTAD

Que voulez-vous dire?

MADAME LINDE

Deux sur une épave, c'est tout de même mieux que chacun sur la sienne.

KROGSTAD

Kristine !

MADAME LINDE

Pourquoi pensez-vous que je suis venue à la ville?

KROGSTAD

Auriez-vous pensé à moi?

MADAME LINDE

Il faut que je travaille pour supporter la vie. Au cours de toute mon existence, aussi loin que je me souvienne, j'ai travaillé, et ce fut ma meilleure et mon unique joie. Mais

maintenant je suis complètement seule au monde, effroyablement vide et solitaire. A travailler pour soi, il n'y a pas de joie. Krogstad, donnez-moi quelqu'un et quelque chose pour quoi travailler.

KROGSTAD

Je ne crois pas à cela. Ce n'est rien que l'orgueil exalté d'une femme qui se sacrifie.

MADAME LINDE

Avez-vous jamais remarqué que j'étais exaltée?

KROGSTAD

Vous pourriez réellement faire cela? Dites-moi,... êtes-vous complètement au courant de mon passé?

MADAME LINDE

Oui.

KROGSTAD

Et savez-vous quel homme je passe pour être ici?

MADAME LINDE

Ne sembliez-vous pas, tout à l'heure, croire qu'avec moi vous auriez été un autre homme?

KROGSTAD

J'en suis bien certain.

MADAME LINDE

Cela ne pourrait-il pas se produire encore?

KROGSTAD

Kristine;... vous dites cela de propos bien délibéré! Oui, c'est bien réfléchi. Je le vois sur votre figure. Auriez-vous réellement le courage?...

MADAME LINDE

J'ai besoin d'avoir quelqu'un à qui servir de mère; et vos enfants ont besoin d'une mère. Nous deux avons besoin

l'un de l'autre. Krogstad, j'ai foi dans le fond qui est en vous;... avec vous j'ose n'importe quoi.

KROGSTAD, *lui prend les mains.*

Merci, merci, Kristine;... maintenant je saurai aussi me relever aux yeux des autres... Oh! mais j'oubliais...

MADAME LINDE, *écoutant.*

Chut! La tarentelle; partez, partez!

KROGSTAD

Pourquoi? Qu'y a-t-il?

MADAME LINDE

Vous entendez cette danse là-haut? Quand elle sera finie, nous pouvons les voir arriver.

KROGSTAD

Oh! oui, je vais m'en aller. Il n'y a quand même rien à faire. Vous ne connaissez pas, naturellement, l'action que j'ai entreprise contre les Helmer.

MADAME LINDE

Si, Krogstad, je la connais.

KROGSTAD

Et vous auriez quand même le courage?...

MADAME LINDE

Je comprends bien jusqu'où le désespoir peut pousser un homme comme vous.

KROGSTAD

Oh! si je pouvais faire que ce ne fût pas fait!

MADAME LINDE

Vous le pourriez bien; car votre lettre est encore dans la boîte.

KROGSTAD

Vous en êtes sûre?

MADAME LINDE

Tout à fait sûre ; mais...

KROGSTAD, *la regarde d'un œil scrutateur.*

Serait-ce là l'explication de tout cela? Vous voulez sauver votre amie à tout prix. Dites-le franchement. Est-ce cela?

MADAME LINDE

Krogstad, quand on s'est vendue pour d'autres une fois, on ne recommence pas.

KROGSTAD

Je vais réclamer ma lettre.

MADAME LINDE

Non, non.

KROGSTAD

Si, naturellement ; je reste ici jusqu'à ce que Helmer descende ; je lui dis de me rendre ma lettre,... qu'elle parle seulement de mon renvoi,... qu'il ne doit pas la lire...

MADAME LINDE

Non, Krogstad, il ne faut pas que vous repreniez la lettre.

KROGSTAD

Mais dites-moi, n'est-ce pas précisément pour cela que vous m'avez donné rendez-vous ici?

MADAME LINDE

Oui, dans mon premier effroi ; mais une journée a passé depuis, et c'est incroyable, tout ce dont j'ai ici été le témoin. Il faut que Helmer apprenne toute l'histoire ; il faut que ce secret funeste soit dévoilé ; il faut qu'entre eux deux sur-

vienne une explication complète; ces cachotteries et ces faux-fuyants ne peuvent pas continuer.

KROGSTAD

Enfin, soit; puisque vous osez cela... Mais je peux du moins faire une chose, et ce sera fait tout de suite...

MADAME LINDE, *écoute.*

Dépêchez-vous! Partez, partez! La danse est finie; nous ne serons pas tranquilles un instant de plus.

KROGSTAD

Je vous attends en bas.

MADAME LINDE

C'est cela; vous m'accompagnerez jusqu'à ma porte.

KROGSTAD

Je ne me suis jamais senti encore aussi incroyablement heureux.

(Il sort par la porte d'entrée; la porte entre l'antichambre et le salon reste ouverte.)

MADAME LINDE, *range un peu et rassemble ses affaires.*

Quel changement! Oui, quel changement! Des gens pour qui travailler,... pour qui vivre,... un foyer à rendre plaisant. Oh! il y faudra certes prendre peine... Je voudrais bien qu'ils ne tardent pas...

(Elle écoute.)

Aha! les voilà. Mon manteau.

(Elle met son chapeau et son manteau.)

(On entend les voix de Helmer et de Nora; une clef tourne et Helmer introduit Nora presque de force dans l'antichambre. Elle est vêtue du costume italien recouvert d'un grand châle noir; Helmer est en habit avec un domino noir ouvert par-dessus.)

NORA, *encore dans la porte, résistant.*

Non, non, non ; pas ici ! Je veux remonter. Je ne veux pas m'en aller si tôt.

HELMER

Mais, ma chère Nora...

NORA

Oh ! je t'en supplie, Torvald ; je t'en prie bien gentiment,... rien qu'une heure encore !

HELMER

Pas une minute, Nora, ma mignonne. Tu sais que c'était convenu. Allons, entre au salon ; tu vas attraper froid ici.

(Il l'amène doucement au salon, malgré sa résistance.)

MADAME LINDE

Bonsoir.

NORA

Kristine !

HELMER

Comment, madame, vous êtes là si tard?

MADAME LINDE

Oui, excusez-moi ; j'avais si envie de voir Nora dans son costume.

NORA

Tu es restée ici à m'attendre?

MADAME LINDE

Oui, je ne suis pas arrivée à temps, malheureusement ; tu étais déjà là-haut ; et il m'a semblé que je ne pouvais pas m'en aller avant de t'avoir vue.

HELMER, *enlève le châle de Nora.*

Oui, regardez-la bien. Je crois que ça vaut la peine de la regarder. N'est-elle pas charmante, madame?

MADAME LINDE

Oui, je dois dire, en effet...

HELMER

N'est-elle pas délicieuse? C'était d'ailleurs l'avis général. Mais elle est terriblement têtue,... la gentille petite créature. Que faire à cela? Le croiriez-vous, il m'a presque fallu lui faire violence pour la faire partir.

NORA

Oh ! Torvald, tu regretteras de ne pas m'avoir accordé ne fût-ce qu'une demi-heure de plus.

HELMER

Vous l'entendez, madame. Elle danse sa tarentelle, a un succès fou... qui était bien mérité,... bien qu'il y eût peut-être un peu trop de naturel dans l'exécution ; je veux dire,... un peu plus que ce qu'on en peut concilier, à la rigueur, avec les exigences de l'art. Mais passons ! L'essentiel... c'est qu'elle a du succès... elle a un magnifique succès. Pouvais-je la laisser rester après cela? Atténuer l'effet? Non, merci ; j'ai pris ma charmante fillette de Capri... ma capricieuse fillette de Capri, pourrais-je dire... sous le bras ; une tournée rapide dans la salle, des saluts de tous les côtés, et... comme on dit dans les romans... la belle vision disparaît. En terminant, madame, il faut toujours produire de l'effet, mais ça, je ne peux pas le faire comprendre à Nora. Pfuh ! comme il fait chaud ici.

(Il jette son domino sur une chaise et ouvre la porte de sa chambre.)

Comment? Pas de lumière? Hé oui ! naturellement. Excusez-moi.

(Il entre et allume deux bougies.)

NORA, *chuchote rapidement, haletante.*

Eh bien?

MADAME LINDE, *à voix basse.*

J'ai parlé avec lui.

NORA

Et alors?

MADAME LINDE

Nora,... il faut que tu dises tout à ton mari.

NORA, *d'une voix éteinte.*

Je le savais.

MADAME LINDE

Tu n'as rien à craindre de la part de Krogstad ; mais il faut que tu parles.

NORA

Je ne parlerai pas.

MADAME LINDE

Alors la lettre parlera.

NORA

Merci, Kristine ; je sais ce qu'il y a maintenant à faire. Chut !...

HELMER, *rentre.*

Eh bien ! madame, l'avez-vous admirée maintenant?

MADAME LINDE

Oui ; et maintenant je vais souhaiter le bonsoir.

HELMER

Comment, déjà? C'est à vous, ce tricot?

MADAME LINDE, *le prend.*

Oui, merci ; j'allais presque l'oublier.

HELMER

Alors, vous tricotez?

MADAME LINDE

Oh ! oui.

HELMER

Dites donc, vous devriez plutôt faire de la broderie.

MADAME LINDE

Oui? Pourquoi ça?

HELMER

Oui, parce que c'est beaucoup plus joli. Regardez ; on tient la broderie comme ça, de la main gauche, et l'on conduit l'aiguille de la main droite... comme ça... d'un large mouvement circulaire ; n'est-ce pas?

MADAME LINDE

Oui, c'est bien possible...

HELMER

Tandis que le tricot, au contraire... ne peut être que laid ; tenez ; les bras serrés,... les aiguilles à tricoter qui montent et qui descendent ;... ça vous a une allure un peu chinoise... Oh ! c'est vraiment un magnifique champagne qu'on nous a servi.

MADAME LINDE

Allons, bonsoir, Nora, et ne sois plus têtue.

HELMER

Bien dit, madame Linde.

MADAME LINDE

Bonsoir, monsieur le directeur.

HELMER, *l'accompagne à la porte.*

Bonne nuit, bonne nuit ; j'espère que vous arriverez bien chez vous? J'aurais bien pu... mais le chemin n'est pas long. Bonne nuit, bonne nuit.

(Elle sort; il ferme la porte et rentre.)

Voilà ! enfin nous voilà débarrassés d'elle. C'est une personne terriblement ennuyeuse.

NORA

N'es-tu pas très fatigué, Torvald?

HELMER

Non, pas le moins du monde.

NORA

Pas envie de dormir non plus?

HELMER

Pas du tout ; je me sens au contraire tout ce qu'il y a de plus animé. Mais toi? Oui c'est vrai, tu as l'air las et somnolent.

NORA

Oui, je suis très fatiguée. Je ne vais pas tarder à dormir.

HELMER

Vois-tu ; vois-tu ! J'avais donc tout de même raison, quand je disais de ne pas rester plus longtemps.

NORA

Oh ! c'est toujours bien, ce que tu fais.

HELMER, *l'embrasse sur le front.*

Voilà que l'alouette parle comme si elle était un être humain. Mais as-tu remarqué combien Rank était gai ce soir?

NORA

Oui? Tellement gai? Je n'ai pas causé avec lui.

HELMER

Moi presque pas non plus ; mais il y a longtemps que je ne l'ai vu de si bonne humeur.

(Il la regarde un moment; puis il s'approche d'elle.)

Hm !... c'est tout de même agréable d'être rentré chez soi ; d'être tout seul avec toi... O toi, jeune femme ravissante, délicieuse !

NORA

Ne me regarde pas comme ça, Torvald !

HELMER

Je ne regarderais pas ce que je possède de plus précieux? Toute la splendeur qui est à moi, à moi seul, absolument à moi.

NORA, *passe de l'autre côté de la table.*

Il ne faut pas que tu me parles ainsi cette nuit.

HELMER, *la suivant.*

Tu as encore la tarentelle dans le sang, je vois. Et cela te rend plus séduisante encore. Écoute ! Les invités commencent à partir.

(Plus bas.)

Nora, bientôt ce sera le silence dans toute la maison.

NORA

Oui, je l'espère.

HELMER

Oui, n'est-ce pas, ma Nora aimée. Oh ! sais-tu bien,... quand je suis ainsi dehors, avec toi, dans une soirée,... sais-tu pourquoi je te parle si peu, me tiens si loin de toi, ne t'envoie qu'un coup d'œil dérobé de temps en temps,... sais-tu pourquoi j'agis ainsi? C'est parce qu'alors je m'imagine que tu es mon aimée secrète, ma jeune fiancée secrète, et que nul ne soupçonne qu'il y ait rien entre nous.

NORA

Oh ! oui, oui, oui ; je sais bien que toutes tes pensées sont pour moi.

HELMER

Et quand nous allons partir, et que je mets le châle sur tes jeunes épaules délicates,... sur la merveilleuse courbe de ta nuque,... je me figure que tu es ma jeune mariée, que nous arrivons de la bénédiction nuptiale, et que je t'introduis pour la première fois dans ma demeure,... que je suis pour la première fois seul avec toi,... tout seul avec toi, ma jeune beauté tremblante ! Pendant toute cette soirée, tout mon désir s'est porté vers toi. Quand je t'ai vu repousser et attirer dans la tarentelle,... mon sang a bouilli ; je n'ai plus pu y tenir ;... c'est pourquoi je t'ai fait descendre si tôt...

NORA

Va maintenant, Torvald. Il faut me laisser. Je ne veux pas de tout ça.

HELMER

Qu'est-ce que signifie?... Tu plaisantes, ma petite Nora. Tu ne veux pas?... Ne suis-je pas ton mari?...

(On frappe à la porte d'entrée.)

NORA, *sursautant.*

As-tu entendu?...

HELMER, *allant vers l'antichambre.*

Qui est là?

RANK, *dehors.*

C'est moi. Puis-je entrer un instant?

HELMER, *à voix basse, contrarié.*

Ah ! qu'est-ce qu'il veut maintenant?

(Elevant la voix.)

Attends un peu.

(Il va ouvrir.)

Hé ! c'est aimable de ne pas passer devant notre porte sans t'arrêter.

RANK

J'ai cru entendre ta voix, et j'ai eu envie de voir le salon·

(Il jette un regard rapide autour de lui.)

Ah ! oui ; ce cher endroit familier ! Vous êtes gentiment installés, vous deux.

HELMER

Tu semblais aussi te plaire tout à fait, là-haut.

RANK

Tout à fait bien. Pourquoi ne me serais-je pas plu? Pourquoi ne pas jouir de tout en ce monde? Au moins du plus qu'on peut, et aussi longtemps qu'on le peut. Le vin était excellent...

HELMER

Le champagne, surtout.

RANK

Tu l'as aussi remarqué? C'est presque incroyable ce que j'ai pu en sabler.

NORA

Torvald a bu aussi beaucoup de champagne ce soir.

RANK

Vraiment?

NORA

Oui, et il est toujours en gaieté après.

RANK

Bon, pourquoi ne prendrait-on pas du bon temps, le soir, après une journée bien employée?

HELMER

Bien employée ; je n'ose malheureusement pas m'en flatter.

RANK, *lui tape sur l'épaule.*

Mais moi, je l'ose, vois-tu !

NORA

Docteur, vous vous êtes sûrement livré à une recherche scientifique aujourd'hui.

RANK

Précisément.

HELMER

Tiens, tiens ; la petite Nora parle de recherches scientifiques !

NORA

Et puis-je vous féliciter du résultat?

RANK

Certes, vous le pouvez.

NORA

Alors, il était bon?

RANK

Le meilleur possible tant pour le médecin que pour le malade... la certitude.

NORA, *vite et avec un regard scrutateur.*

La certitude?

RANK

Certitude complète. Ne pouvais-je pas me donner une joyeuse soirée, après cela?

NORA

Oui, vous avez bien fait, docteur.

HELMER

J'en suis d'accord ; mais pourvu que tu n'en pâtisses pas demain.

RANK

Bah ! on n'a rien pour rien dans la vie.

NORA

Docteur,... vous aimez sûrement beaucoup les bals masqués...

RANK

Oui, quand il y a bon nombre de déguisements drôles...

NORA

Dites ; en quoi serons-nous au prochain bal, nous deux?

HELMER

Petite tête légère,... penses-tu déjà au prochain?

RANK

Nous deux? Oui, je vais vous le dire ; vous serez un enfant gâté de la fortune.

HELMER

Oui, mais trouve un costume qui l'indique.

RANK

Que ta femme vienne telle qu'elle est dans la vie.

HELMER

C'est vraiment fort bien dit. Mais toi, sais-tu en quoi tu seras?

RANK

Oui, mon cher ami, je le sais parfaitement.

HELMER

Eh bien?

RANK

Au prochain bal masqué je serai invisible.

HELMER

Quelle drôle d'idée.

RANK

Il existe un grand chapeau noir... ; tu n'as pas entendu parler de ce chapeau? Quand on le met sur sa tête, personne ne vous voit.

HELMER, *réprimant un sourire.*

Non, tu as raison.

RANK

Mais voilà que j'oublie pourquoi je suis venu. Helmer, donne-moi un cigare, un des havanes foncés.

HELMER

Avec le plus grand plaisir.

(Il présente son étui.)

RANK, *en prend un et coupe le bout.*

Merci.

NORA, *frotte une allumette-bougie.*

Je vais vous donner du feu.

RANK

Je vous remercie.

(Elle tient l'allumette pour lui et il allume.)

Et maintenant, adieu!

HELMER

Adieu, adieu, cher ami.

NORA

Dormez bien, docteur.

RANK

Merci pour ce souhait.

NORA

Souhaitez-m'en autant.

RANK

A vous? Enfin, si vous vous voulez... Dormez bien. Et merci pour le feu.

(Il fait à tous les deux un signe de tête et sort.)

HELMER, *à mi-voix.*

Il avait bu vraiment beaucoup.

NORA, *l'esprit absent.*

Peut-être.

(Helmer tire de sa poche un trousseau de clefs et sort dans l'antichambre.)

Torvald... que vas-tu faire là?

HELMER

Il faut que je vide la boîte aux lettres; elle est toute pleine; il n'y aura pas de place pour les journaux demain matin...

NORA

Tu vas travailler cette nuit?

HELMER

Tu sais bien que je n'en ferai rien... Qu'est-ce que c'est? Quelqu'un a touché à la serrure.

NORA

A la serrure?...

HELMER

Oui, sûrement. Qu'est-ce que ça peut-être? Je ne peux pas croire que les bonnes?... Il y a là une épingle à cheveux cassée. Nora, elle est à toi...

NORA, *vite.*

Alors, ça doit être les enfants...

HELMER

Il faut que tu leur dises de ne pas recommencer. Hm ! hm !... enfin, j'ai pu ouvrir tout de même.

(Il sort le contenu et crie vers la cuisine :)

Hélène !... Hélène ; éteignez la lampe dans l'entrée.

(Il rentre au salon et ferme la porte de l'antichambre. Il tient les lettres dans la main.)

Regarde. Tu vois comme ça s'est accumulé.

(Il feuillette.)

Qu'est-ce que c'est que ça?

NORA, *près de la fenêtre.*

La lettre ! Oh non ! non, Torvald !

HELMER

Deux cartes de visite... de Rank.

NORA

Du docteur?

HELMER, *les regarde.*

Rank, docteur en médecine. Elles étaient au-dessus ; il doit les avoir mises quand il est sorti.

NORA

N'y a-t-il rien dessus?

HELMER

Il y a une croix noire au-dessus du nom. Regarde. Voilà une sinistre boutade. C'est comme s'il annonçait sa propre mort.

NORA

C'est bien ce qu'il fait.

HELMER

Comment? Sais-tu quelque chose? T'a-t-il parlé?

NORA

Oui. Si ces cartes sont venues, c'est qu'il a pris congé de nous. Il va s'enfermer et mourir.

HELMER

Mon pauvre ami. Je savais bien que je ne le garderais pas longtemps. Mais si tôt... Et il va se cacher comme une bête blessée.

NORA

Du moment que ça doit arriver, le mieux est que ce soit sans paroles. N'est-ce pas, Torvald?

HELMER, *arpentant le salon.*

Il avait si intimement pénétré dans notre vie. Je crois que je ne peux pas me l'imaginer disparu. Avec ses souffrances et sa solitude, il formait comme un fond de nuages derrière notre bonheur ensoleillé... Enfin, c'est peut-être ainsi pour le mieux. Pour lui, en tout cas.

(Il s'arrête.)

Et peut-être aussi pour nous, Nora. Nous voilà tous deux reposant uniquement l'un sur l'autre.

(Il l'entoure de ses bras.)

Oh ! ma femme aimée, il me semble que je ne peux pas te tenir assez étroitement. Sais-tu bien, Nora,... bien souvent je souhaite qu'un danger pressant te menace, afin que je puisse risquer ma vie, mon sang, tout, tout pour toi.

NORA, *se dégage, et dit avec force, d'un ton résolu :*

Maintenant tu vas lire tes lettres, Torvald.

HELMER

Non, non ; pas cette nuit. Je veux être près de toi, ma femme aimée.

NORA

Avec l'idée de la mort de ton ami?...

HELMER

Tu as raison. Cela nous a secoués tous deux ; une laideur s'est interposée entre nous,... des pensées de mort et de dissolution. Il faut que nous cherchions à nous en libérer. Jusque-là... Nous irons chacun de notre côté.

NORA, *à son cou.*

Torvald,... bonne nuit ! Bonne nuit !

HELMER, *lui baise le front.*

Bonne nuit, mon petit oiseau chanteur. Dors bien, Nora. Maintenant je vais lire les lettres.

(Il entre dans sa chambre avec le paquet et ferme la porte derrière lui.)

NORA, *les yeux égarés, touche des objets, saisit le domino de Helmer, s'en enveloppe, et chuchote vite, d'une voix rauque et entrecoupée :*

Ne jamais le revoir. Jamais. Jamais. Jamais.

(Elle jette son châle sur sa tête.)

Ne jamais revoir les enfants non plus. Eux non plus. Jamais ; jamais... Oh ! l'eau noire glaciale. Oh ! l'eau sans fond... ; cette... Oh ! si seulement c'était fini... Maintenant il l'a ; maintenant il la lit. Oh ! non, non ; pas encore. Torvald, adieu, à toi et aux enfants...

(Elle va courir dehors par l'antichambre; au même instant, Helmer ouvre violemment sa porte et apparaît, une lettre ouverte à la main.)

HELMER

Nora !

NORA, *avec un grand cri.*

Ah !...

HELMER

Qu'est-ce que c'est que ça? Sais-tu ce qu'il y a dans cette lettre?

NORA

Oui, je le sais. Laisse-moi ! Laisse-moi sortir !

HELMER, *la retient.*

Où veux-tu aller?

NORA, *essaye de se dégager.*

Tu ne me sauveras pas, Torvald !

HELMER, *chancelant.*

Vrai ! Est-ce vrai, ce qu'il écrit? Épouvantable ! Non, non ; il n'est pas possible que ce soit vrai.

NORA

C'est vrai. Je t'ai aimé plus que tout au monde.

HELMER

Oh ! pas de sots détours !

NORA, *faisant un pas vers lui.*

Torvald !...

HELMER

Ah ! malheureuse,... qu'est-ce que tu as fait là !

NORA

Laisse-moi m'en aller. Tu n'en pâtiras pas pour moi. Tu ne prendras pas cela sur toi.

HELMER

Pas de comédie.

(Il ferme à clef la porte de l'antichambre.)

Tu vas rester ici et me rendre des comptes. Comprends-tu ce que tu as fait? Réponds-moi ! Le comprends-tu?

NORA, *le regarde fixement et dit, avec une expression de raideur :*

Oui, maintenant je commence à le comprendre à fond.

HELMER, *marchant de long en large.*

Oh !quel terrible réveil. Pendant ces huit années,... celle qui était ma joie et ma fierté,... une hypocrite, une menteuse,... pis que cela,... une criminelle !... Oh ! l'affreuse laideur qu'il y a dans tout cela ! Fi, fi !

(Nora se tait et continue à le regarder fixement. Helmer s'arrête devant elle.)

J'aurais dû m'attendre à quelque histoire de ce genre. J'aurais dû le prévoir. Tous les principes frivoles de ton père... Tais-toi ! Tous les principes frivoles de ton père, tu les as hérités. Pas de religion, pas de morale, pas de sentiment du devoir... Oh ! comme je suis bien puni d'avoir été indulgent pour lui. C'est pour toi que je l'ai fait ; et c'est comme ça que tu me récompenses.

NORA

Oui, comme ça.

HELMER

Maintenant tu as détruit tout mon bonheur. Tu as ruiné tout mon avenir. Oh ! c'est effrayant d'y penser. Je suis à la merci d'un homme sans conscience. Il peut faire avec moi ce qu'il voudra, exiger de moi n'importe quoi, me mener et me régenter à sa guise ;... je n'oserai souffler mot. Et je dois me perdre et tomber si lamentablement bas à cause d'une femme sans principes !

NORA

Quand j'aurai disparu de ce monde, tu seras libre.

HELMER

Oh ! pas de grimaces. Ton père aussi avait des phrases pareilles toutes prêtes. A quoi cela me servirait-il, si tu avais disparu du monde, comme tu dis? Cela ne me servirait à rien du tout. Il peut quand même faire connaître l'affaire ; et s'il le fait, je peux être soupçonné d'avoir été au courant de ton acte criminel. On croira peut-être que j'étais dans la coulisse,... que c'est moi qui t'y ai incitée ! Et tout cela, c'est à toi que je le dois, à toi que j'ai tant choyée pendant tout le temps de notre mariage. Comprends-tu ce que tu as fait contre moi?

NORA, *calme et froide.*

Oui.

HELMER

C'est tellement incroyable que je ne parviens pas à y voir clair. Mais il faut tâcher d'en venir à un accord. Ote ton châle. Ote-le, je te dis ! Il faut que je tâche de le satisfaire d'une manière ou d'une autre. L'affaire doit être étouffée à tout prix... Et pour ce qui est de nous deux, il faut que ça ait l'air comme si rien n'était changé entre nous. Mais, bien entendu, seulement aux yeux du monde. Tu resteras ici dans la maison, ça va de soi ; mais tu ne pourras pas élever les enfants ; je n'ose pas te les confier... Oh ! être obligé de dire cela à celle que j'ai tant aimée, et que, maintenant encore !... Enfin, il faut que ce soit fini. Désormais il ne s'agit plus de bonheur ; il s'agit seulement de sauver les restes, les débris, l'apparence...

(On sonne à la porte d'entrée; Helmer sursaute.)

Qu'est-ce que c'est? Si tard. Est-ce que la plus

affreuse...? Aurait-il...? Cache-toi, Nora! Dis que tu es malade.

(Nora reste debout, immobile. Helmer va ouvrir la porte de l'antichambre.)

LA BONNE, *à demi déshabillée, dans l'antichambre.*

Une lettre est venue pour madame.

HELMER

Donnez-la-moi.

(Il prend la lettre et ferme la porte.)

Oui, c'est de lui. Tu ne l'auras pas. Je la lirai moi-même.

NORA

Va, lis.

HELMER, *près de la lampe.*

J'en ai à peine le courage. Peut-être sommes-nous perdus, toi et moi. Non, il faut que je sache.

(Il ouvre la lettre en hâte; parcourt quelques lignes; regarde un papier inclus; un cri de joie :)

Nora!

(Nora lui jette un coup d'œil interrogateur.)

Nora!... Non; il faut que je le relise encore une fois... Oui, oui, c'est bien ça. Je suis sauvé! Nora, je suis sauvé!

NORA

Et moi?

HELMER

Toi aussi, naturellement; nous sommes sauvés tous les deux, toi et moi. Regarde. Il te renvoie la reconnaissance de dette. Il écrit qu'il se repent et regrette...; qu'un heureux changement dans sa vie...; oh! peu importe ce qu'il écrit. Nous sommes sauvés, Nora! Il n'y a personne qui

puisse rien te faire. Oh ! Nora, Nora... ; non, avant tout, supprimons cette horreur. Voyons...

(Il jette un coup d'œil sur le document.)

Non, je ne veux pas le voir ; ce ne sera pour moi qu'un rêve, tout cela.

(Il déchire l'engagement et les deux lettres, jette le tout dans le poêle, et le regarde brûler.)

Voilà ; ça n'existe plus ; il écrivait que depuis la veille de Noël, tu as... Oh ! ces trois journées ont dû être effroyables pour toi, Nora.

NORA

J'ai livré un dur combat pendant ces trois jours.

HELMER

Et tu t'es lamentée, sans voir d'autre issue que... Non, nous ne voulons nous rappeler toutes ces laideurs. Nous voulons seulement nous réjouir, et répéter : c'est fini, c'est fini ! Écoute-moi donc, Nora ; on dirait que tu ne t'en rends pas compte : c'est fini. Que signifie, alors,... cette expression figée? Oh ! pauvre petite Nora, je la comprends bien ; on dirait que tu ne peux pas croire que je t'ai pardonné. Mais c'est fait, Nora ; je te le jure ; je t'ai pardonné tout. Je sais bien que ce que tu as fait, tu l'as fait par amour pour moi.

NORA

C'est vrai.

HELMER

Tu m'as aimé, comme une femme doit aimer son mari. C'est seulement les moyens que tu n'avais pas assez de discernement pour bien apprécier. Mais crois-tu que tu me sois moins chère parce que tu ne sais pas agir de ton propre chef? Non, non ; tu n'as qu'à t'appuyer sur moi ; je te con-

seillerai ; je te dirigerai. Je ne serais pas un homme, si cette incapacité féminine ne te rendait pas précisément doublement séduisante à mes yeux. Il ne faut pas t'arrêter aux paroles dures que j'ai prononcées dans mon premier effroi, lorsque je croyais que tout allait s'effondrer sur moi. Je t'ai pardonné, Nora ; je te jure que je t'ai pardonné.

NORA

Je te remercie de ton pardon.

(Elle sort par la porte à droite.)

HELMER

Non, reste...

(Il regarde dans la chambre.)

Que vas-tu faire là, dans l'alcôve?

NORA, *dehors.*

Rejeter mon déguisement.

HELMER

Oui, c'est bien ; tâche de te calmer et de retrouver l'équilibre de ton esprit, mon petit oiseau chanteur effarouché. Prends un bon repos et sois tranquille ; j'ai de larges ailes pour te protéger.

(Il circule au voisinage de la porte.)

Oh ! comme notre foyer est agréable et beau, Nora. Ici tu es à l'abri ; je te tiendrai ici comme une colombe poursuivie, que j'ai sauvée des griffes de l'épervier ; je parviendrai à calmer ton pauvre cœur qui bat si fort. Ça se fera peu à peu, crois-moi. Demain tout cela t'apparaîtra bien différent ; tout redeviendra bientôt tel qu'auparavant ; je n'aurai pas besoin longtemps de te répéter que je t'ai pardonné ; tu te sentiras toi-même sûre que je l'ai fait. Comment

pourrais-tu croire que j'aurais l'idée de te repousser, ou seulement de rien te reprocher? Oh ! tu ne connais pas les sentiments d'un vrai homme, Nora. Il y a pour un homme une douceur et une satisfaction indicibles dans la pleine conscience d'avoir pardonné à sa femme,... de lui avoir pardonné d'un cœur sincère. Elle est par là devenue comme en un double sens sa propriété ; il l'a pour ainsi dire mise au monde une seconde fois ; elle est en quelque sorte devenue à la fois sa femme et son enfant. C'est ce que tu seras pour moi désormais, petit être éperdu et déconcerté. Ne t'inquiète de rien, Nora ; parle-moi seulement à cœur ouvert, et je serai à la fois ta volonté et ta conscience... Qu'est-ce que c'est? Tu n'es pas couchée? Tu t'es rhabillée?

NORA, *dans sa robe de tous les jours.*

Oui, Torvald, je me suis rhabillée.

HELMER

Mais pourquoi, maintenant, si tard?...

NORA

Je ne dormirai pas cette nuit.

HELMER

Mais, chère Nora...

NORA, *regarde sa montre.*

Il n'est pas tellement tard. Assieds-toi là, Torvald ; nous avons beaucoup à nous dire.

(Elle s'assied d'un côté de la table.)

HELMER

Nora,... qu'est-ce que ça signifie? Cette expression figée...

NORA

Assieds-toi. Ce sera long. J'ai beaucoup à te dire.

HELMER, *s'assied à la table en face d'elle.*

Tu m'inquiètes, Nora. Et je ne te comprends pas.

NORA

Non, c'est justement cela. Tu ne me comprends pas. Et je ne t'ai jamais compris non plus... avant ce soir. Non, il ne faut pas m'interrompre. Tu n'as qu'à écouter ce que je dis. Ceci est un règlement de comptes, Torvald.

HELMER

Qu'entends-tu par là?

NORA, *après un court silence.*

N'es-tu pas frappé d'un fait, à nous voir causant ainsi?

HELMER

Quel fait?

NORA

Voilà huit ans que nous sommes mariés. Ne te vient-il pas à l'esprit que c'est la première fois que nous deux, toi et moi, mari et femme, nous causons sérieusement?

HELMER

Oui, sérieusement,... qu'est-ce que ça veut dire?

NORA

Huit années pleines,... et même plus longtemps,... depuis notre première rencontre, nous n'avons jamais échangé une parole sérieuse sur des sujets sérieux.

HELMER

Fallait-il donc t'initier constamment et toujours à des soucis que tu ne pouvais quand même pas m'alléger?

NORA

Je ne parle pas de soucis. Je dis que nous ne nous

sommes jamais mis sérieusement ensemble à tâcher de voir clair dans quoi que ce soit.

HELMER

Mais, ma chère Nora, cela aurait-il été ton affaire?

NORA

C'est là le point. Tu ne m'as jamais comprise... On a eu de grands torts envers moi, Torvald. Papa, d'abord, et toi, ensuite.

HELMER

Comment ! Nous deux,... nous deux qui t'avons aimée plus que n'importe qui !

NORA, *branle la tête.*

Vous ne m'avez jamais aimée. Vous avez seulement trouvé que c'était agréable d'être amoureux de moi.

HELMER

Voyons, Nora, qu'est-ce que tu dis là?

NORA

Oui, c'est comme ça, Torvald. Lorsque j'étais chez papa, il me disait toutes ses manières de voir, et alors j'avais les mêmes ; et si j'en avais d'autres, je le cachais ; car il n'aurait pas aimé cela. Il m'appelait sa poupée, et il jouait avec moi comme je jouais avec mes poupées. Puis je suis venue demeurer chez toi.

HELMER

Quelle expression emploies-tu là pour parler de notre mariage?

NORA, *sans se laisser déranger.*

Je veux dire que des mains de papa je passai dans les tiennes. Tu disposas tout à ton goût, et j'eus le même goût

que toi ; ou bien j'en fis semblant ; je ne sais pas trop... ; je crois qu'il y a eu des deux ; tantôt l'un, tantôt l'autre. Quand je pense à cela maintenant, il me semble que j'ai vécu ici comme un pauvre, au jour le jour. Ma vie a consisté en pirouettes que je faisais pour toi, Torvald. Mais tu le voulais ainsi. Toi et papa, vous m'avez fait grand tort. C'est votre faute si je n'ai été bonne à rien.

HELMER

Nora, comme tu es absurde et ingrate ! N'as-tu pas été heureuse ici?

NORA

Non, je ne l'ai jamais été. Je le croyais ; mais je ne l'ai jamais été.

HELMER

Non... pas heureuse !

NORA

Non ; seulement gaie. Et tu as toujours été si gentil avec moi. Mais notre foyer n'a jamais été rien d'autre qu'une chambre à jouer. J'ai été ici ta femme-poupée, comme chez papa j'étais son enfant-poupée. Et les enfants, à leur tour, étaient mes poupées. Je trouvais que c'était agréable, quand tu me prenais et jouais avec moi, comme ils trouvaient que c'était agréable, quand je les prenais et jouais avec eux. Voilà ce qu'a été notre ménage, Torvald.

HELMER

Il y a du vrai dans ce que tu dis,... si exagéré, si outré que ce soit. Mais il en sera autrement désormais. Le temps du jeu est fini ; maintenant va venir celui de l'éducation.

NORA

L'éducation de qui? La mienne ou celle des enfants ?

HELMER

A la fois la tienne et celle des enfants, ma Nora chérie.

NORA

Hélas ! Torvald, tu n'es pas homme à m'élever de façon à faire de moi une véritable épouse pour toi.

HELMER

Et c'est toi qui dis cela?

NORA

Et moi,... comment suis-je préparée à élever les enfants?

HELMER

Nora !

NORA

Ne l'as-tu pas dit toi-même tout à l'heure,... tu n'oserais pas me confier cette tâche.

HELMER

Dans un moment d'emballement ! Comment peux-tu en tenir compte?

NORA

Si ; tu avais grandement raison. C'est une tâche que je ne peux remplir. Il y a une autre tâche à remplir d'abord. Je dois tâcher de faire ma propre éducation. Ça, tu n'es pas homme à m'y aider. Il faut que je sois seule pour cela. Et c'est pourquoi maintenant je te quitte.

HELMER, *bondit.*

Qu'est-ce que tu as dit?

NORA

Il faut que je sois tout à fait seule pour voir clair en moi-même, si possible, et dans tout le reste. C'est pourquoi je ne peux pas rester chez toi davantage.

HELMER

Nora, Nora !

NORA

Je vais partir d'ici tout de suite. Kristine me recevra bien cette nuit...

HELMER

C'est insensé ! Je ne le permettrai pas ! Je te le défends !

NORA

Il est inutile désormais de rien me défendre. J'emporte ce qui m'appartient. De toi je ne veux rien avoir, ni maintenant, ni plus tard.

HELMER

Quelle est cette folie !

NORA

Demain, je partirai chez moi,... je veux dire dans mon vieux patelin. C'est là qu'il me sera le plus facile de trouver quelque emploi.

HELMER

Oh ! toi qui es aveugle, sans expérience !

NORA

Il me faut tâcher d'acquérir de l'expérience, Torvald.

HELMER

Abandonner ton foyer, ton mari et tes enfants ! Et tu ne songes pas à ce que les gens vont dire.

NORA

De cela je ne peux tenir aucun compte. Je sais seulement que c'est nécessaire pour moi.

HELMER

Oh ! c'est révoltant. Tu peux ainsi trahir tes devoirs les plus sacrés.

NORA

Que comptes-tu pour mes devoirs les plus sacrés?

HELMER

Et il faut que je te dise cela ! N'est-ce pas les devoirs envers ton mari et tes enfants?

NORA

J'ai d'autres devoirs aussi sacrés.

HELMER

Tu n'en as pas. Quels devoirs serait-ce?

NORA

Les devoirs envers moi-même.

HELMER

Tu es avant tout épouse et mère.

NORA

Je ne crois plus à cela. Je crois que je suis avant tout une personne, moi, comme toi,... ou du moins que je dois essayer d'en devenir une. Je sais bien que la plupart des gens te donnent raison, Torvald, et que les livres disent à peu près comme eux. Mais je ne peux plus me contenter de ce que la plupart des gens disent, et de ce qui est dans les livres. Il faut que je réfléchisse moi-même à ces questions et que j'essaie d'y voir clair.

HELMER

Alors, tu ne verrais pas clairement ta stiuation dans ton propre foyer? N'as-tu pas en pareille matière un guide sûr? N'as-tu pas la religion?

NORA

Hélas ! Torvald, je ne sais pas du tout ce que c'est au juste que la religion.

HELMER

Qu'est-ce que tu dis là?

NORA

Je ne sais rien de plus que ce qu'a dit le prêtre Hansen, lorsque j'ai été confirmée. Il disait que la religion était ceci et cela. Lorsque j'aurai quitté tout ce qui est ici et que je serai seule, j'examinerai aussi cette question. Je verrai si c'est juste, ce qu'a dit le prêtre Hansen, ou du moins, si c'est juste pour moi.

HELMER

Oh! c'est vraiment inouï de la part d'une femme si jeune! Mais si la religion ne peut te guider, laisse-moi remuer ta conscience. Car tu as tout de même un sentiment moral? Ou bien, réponds-moi... peut-être ne l'as-tu pas?

NORA

Oui, Torvald, il n'est pas facile de répondre à cela. Je ne sais pas du tout. Je m'embrouille tout à fait dans ces questions-là. Je sais seulement que j'ai là-dessus de tout autres idées que toi. J'apprends aussi maintenant que les lois sont toutes différentes de ce que je pensais; mais que ces lois puissent être justes, je ne peux pas me le mettre en tête. Une femme n'aurait donc pas le droit de ménager son vieux père mourant, ni de sauver la vie de son mari! Je ne crois pas à cela.

HELMER

Tu parles comme une enfant. Tu ne comprends pas la société dans laquelle tu vis.

NORA

Non, je ne la comprends pas. Mais je vais maintenant examiner cela. Il faut que je cherche à voir qui a raison, la société ou moi.

HELMER

Tu es malade, Nora, tu as la fièvre ; je crois presque que tu perds la tête.

NORA

Je ne me suis jamais sentie aussi lucide et sûre que cette nuit.

HELMER

Et c'est lucide et sûre que tu quittes ton mari et tes enfants?

NORA

Oui, je le fais.

HELMER

Alors, il n'y a qu'une explication possible.

NORA

Laquelle?

HELMER

Tu ne m'aimes plus.

NORA

Non, c'est bien cela.

HELMER

Nora !... Et tu dis cela !

NORA

Oh ! ça me fait de la peine, Torvald ; car tu as toujours été si gentil avec moi. Mais je n'y peux rien. Je ne t'aime plus.

HELMER, *se contenant avec peine.*

Est-ce également une conviction lucide et claire?

NORA

Oui, tout à fait lucide et claire. C'est pour cela que je ne resterai pas ici.

HELMER

Et peux-tu m'expliquer par quoi j'ai perdu ton amour?

NORA

Oui, je le peux. C'était ce soir, quand le miracle n'est pas venu ; car j'ai vu alors que tu n'étais pas l'homme que j'avais cru.

HELMER

Précise un peu ; je ne comprends pas.

NORA

J'ai attendu patiemment pendant huit ans ; car, mon Dieu, je sentais bien que le miracle ne se produit pas tous les jours. Puis, ce coup terrible est tombé sur moi ; et alors, j'en étais tout à fait sûre : le miracle allait venir. Lorsque la lettre de Krogstad fut là, dans la boîte,... jamais la moindre idée ne m'est venue que tu pourrais vouloir te soumettre aux conditions de cet individu. J'étais inébranlablement certaine que tu lui dirais : faites connaître l'affaire au monde entier. Et, cela fait...

HELMER

Oui, quoi ensuite? Après avoir livré ma femme à la honte et à l'opprobre !...

NORA

Cela fait, je croyais inébranlablement que tu te présenterais pour tout prendre sur toi, et dire : c'est moi le coupable.

HELMER

Nora !...

NORA

Tu penses bien que je n'aurais jamais accepté un tel sacrifice de ta part? Non, bien entendu. Mais qu'auraient valu mes affirmations en face des tiennes?... Voilà le miracle que j'espérais avec terreur. Et c'était pour empêcher cela que je voulais mettre fin à ma vie.

HELMER

Avec joie j'aurais travaillé des jours et des nuits pour toi, Nora,... j'aurais supporté soucis et misère pour toi. Mais il n'y a personne qui sacrifie son honneur pour l'être aimé.

NORA

Des milliers de femmes l'ont fait.

HELMER

Oh ! tu penses et tu parles comme un enfant sans raison.

NORA

Soit. Mais tu ne penses ni ne parles comme l'homme à qui je pourrai m'attacher. Lorsque fut passé ton effroi... non de ce qui me menaçait, mais de ce que tu risquais toi-même, et lorsque tout danger eut disparu,... alors ce fut pour toi comme s'il n'était rien arrivé. J'étais pour toi, exactement comme auparavant, ta petite alouette chanteuse, ta poupée que tu allais désormais choyer doublement, puisqu'elle était si frêle et fragile.

(Elle se lève.)

Torvald,... à ce moment j'ai été saisie de cette idée que pendant huit ans j'avais vécu ici avec un étranger, et que j'avais eu trois enfants... Oh ! je ne peux supporter cette pensée ! Je pourrais me mettre moi-même en pièces !

HELMER, *accablé.*

Je le vois ; je le vois. Un abîme s'est creusé entre nous, c'est certain... Oh ! mais, Nora, ne pourrait-il pas être comblé.

NORA

Telle que je suis maintenant, je ne suis pas une épouse pour toi.

HELMER

J'ai la force de devenir un autre.

NORA

Peut-être,... si l'on t'enlève la poupée.

HELMER

Nous séparer... être séparé de toi! Non, non, Nora, je ne peux concevoir cette idée.

NORA, *entre à droite.*

Il faut d'autant plus sûrement que cela soit.

(Elle revient avec son manteau et une petite valise qu'elle pose sur la chaise près de la table.)

HELMER

Nora, Nora, pas maintenant! Attends à demain.

NORA, *met son manteau.*

Je ne peux pas passer la nuit dans l'appartement d'un étranger.

HELMER

Mais ne pouvons-nous pas habiter ici comme frère et sœur?...

NORA, *met son chapeau.*

Tu sais très bien que cela ne durerait pas longtemps...

(Elle jette le châle sur elle.)

Adieu, Torvald. Je ne veux pas voir les petits. Je sais qu'ils sont en de meilleures mains que les miennes. Telle que je suis maintenant, je ne peux rien être pour eux.

HELMER

Mais un jour, Nora,... un jour?...

NORA

Comment puis-je le savoir? Je ne sais pas du tout ce que je deviendrai.

HELMER

Mais tu es ma femme, telle que tu es et telle que tu seras.

NORA

Écoute, Torvald ;... lorsqu'une femme quitte la maison de son mari, comme je le fais, j'ai entendu dire que, selon la loi, il est dégagé de toutes obligations envers elle. En tout cas je te dégage de toute obligation. Tu ne te sentiras lié par rien, pas plus que je ne le serai. Il faut qu'il y ait entière liberté des deux côtés. Tiens, voici ton anneau que je te rends. Donne-moi le mien.

HELMER

Cela aussi?

NORA

Cela aussi.

HELMER

Le voici.

NORA

Bien. Oui, alors c'est tout. Je mets là les clefs. Sur tout ce qui concerne le ménage, les bonnes sont au courant... mieux que moi. Demain, quand je serai partie, Kristine viendra ici empaqueter ce qui est à moi, venu de chez nous. Je me le ferai envoyer.

HELMER

Fini, fini! Nora, ne penseras-tu jamais plus à moi?

NORA

Je penserai sûrement souvent à toi et aux enfants et à cette maison.

HELMER

Pourrai-je t'écrire, Nora?

NORA

Non,... jamais. C'est défendu.

HELMER

Oh ! mais je peux bien t'envoyer...

NORA

Rien ; rien.

HELMER

... t'aider, si tu en avais besoin.

NORA

Non, te dis-je. Je ne reçois rien de qui m'est étranger.

HELMER

Nora... ne pourrai-je jamais devenir plus qu'un étranger pour toi?

NORA, *prend sa valise.*

Ah ! Torvald, il faudrait alors que se produise le grand miracle...

HELMER

Dis-moi en quoi consiste ce grand miracle.

NORA

Nous devrions tous deux, toi et moi, nous transformer de telle sorte que... Oh ! Torvald, je ne crois plus aux miracles.

HELMER

Mais je veux y croire. Achève ! Nous transformer de telle sorte que...?

NORA

Que la vie commune entre nous puisse devenir un vrai mariage. Adieu.

(Elle sort par l'antichambre.)

HELMER, *s'affaisse sur un siège près de la porte et se couvre le visage de ses mains.*

Nora ! Nora !

(Il regarde autour de lui et se lève.)

Vide. Elle n'est plus là.

(Un espoir surgit en lui.)

Le grand miracle...?

(On entend le bruit, venu d'en bas, d'une porte qu'on ferme.)

ÉBAUCHES ET VARIANTES

I

NOTES POUR LA TRAGÉDIE DE NOTRE TEMPS

Rome, 19-10-78.

Il existe deux sortes de lois spirituelles, deux sortes de consciences, une dans l'homme et une tout autre dans la femme. Ils ne se comprennent pas entre eux ; mais la femme est jugée dans la vie pratique selon la loi masculine, comme si elle n'était pas une femme, mais un homme.

La femme, dans la pièce, ne sait finalement pas s'y reconnaître dans ce qui est juste ou injuste ; le sentiment naturel, d'une part, et la foi dans l'autorité, de l'autre, la désorientent complètement.

Une femme ne peut pas être elle-même dans la société actuelle, qui est exclusivement une société masculine, avec des lois écrites par des hommes, et des magistrats qui jugent la conduite féminine d'un point de vue masculin.

Elle a commis un faux, et c'est sa fierté ; car elle l'a fait par amour pour son mari, afin de sauver sa vie. Mais cet homme, avec toute sa loyauté banale, se tient sur le terrain de la loi, et considère la question d'un œil masculin.

Luttes d'âme. Accablée et troublée par la foi dans l'autorité, elle perd la confiance dans son droit moral et sa capacité d'élever ses enfants. Amertume. Une mère, dans la société actuelle, de même que certains insectes, n'a qu'à disparaître et mourir quand elle a fait son devoir pour la perpétuation de l'espèce. L'amour de la vie, du foyer, du mari, des enfants et de la famille. De temps en temps, les idées sont fémininement écartées. Soudains retours d'inquiétude et d'effroi. Elle

doit tout supporter seule. La catastrophe s'approche inexorablement, inévitablement. Désespoir, lutte et effondrement.

[*Au coin de la seconde page :* Krogstad s'est conduit malhonnêtement, ce qui l'a mis à son aise ; cette aisance ne lui sert à rien ; il ne peut pas regagner l'honneur.]

PERSONNAGES

STENBORG, commis principal de ministère.
NORA, sa femme.
MADEMOISELLE [*corrigé en* MADAME] LIND [*ajouté plus tard :* VEUVE].
KROGSTAD, avoué.
KAREN, bonne d'enfants chez les Stenborg.
LA BONNE, chez les Stenborg.
UN COMMISSIONNAIRE.
LES TROIS PETITS ENFANTS DES STENBORG.
LE DOCTEUR HANK.

SUITE DES SCÈNES

1er acte

Un salon agréablement, mais non luxueusement meublé. Une porte au fond à droite conduit à l'antichambre ; une autre porte à gauche au fond conduit au bureau du maître de la maison, que l'on voit lorsque la porte est ouverte. Feu dans le poêle. Journée d'hiver.

Elle entre par le fond, gaie, fredonnant ; elle est en manteau et porte un tas de paquets, elle a fait des achats. Quand elle ouvre la porte, on voit dans l'antichambre un commissionnaire qui porte un arbre de Noël. ELLE. — Laissez-le là pour le moment. (Elle sort son portemonnaie.) Combien? LE COMMISSIONNAIRE. — Cinquante öre. ELLE. — Voilà une couronne. Non, gardez le tout. Le commissionnaire remercie et sort. Elle continue à fredonner et à rire, calme et gaie, pendant qu'elle

ouvre plusieurs des paquets qu'elle a apportés. Elle appelle, demandant s'il est chez lui. Oui ! Conversation, d'abord à travers la porte fermée, puis il ouvre et continue à causer avec elle, tout en travaillant toujours, debout à son pupitre. On sonne à l'entrée ; il ne veut pas être dérangé ; s'enferme. La bonne ouvre la porte d'entrée à l'amie de Nora qui est arrivée en ville. Surprise joyeuse. Compte rendu de la situation de toutes deux. Il a eu le poste de directeur dans la nouvelle banque et y entrera le jour de l'an ; tous les soucis économiques sont finis. L'amie est venue en ville pour chercher une petite situation dans un bureau ou ce qui pourra se trouver. La dame lui donne bon espoir, est sûre que tout ira bien. La bonne ouvre la porte d'entrée au caissier. La dame effrayée ; quelques brèves répliques échangées ; on lui indique le bureau. La dame et l'amie ; les histoires du caissier sont effleurées. Le maître de la maison entre en manteau ; a fait sortir le caissier par l'autre chemin. Conversation sur les affaires de l'amie ; il fait des réserves. Lui et l'amie sortent ; la dame les reconduit dans l'antichambre ; la bonne d'enfants arrive avec les enfants. Mère et enfants jouent. Le caissier entre. La dame fait entrer les enfants à gauche. Grande scène entre elle et lui. Il sort. Le maître de la maison arrive ; il l'a rencontré dans l'escalier ; mécontent ; veut savoir pourquoi il est revenu ? Protection ? Pas d'intrigues. La dame l'interroge prudemment. Réponses strictement selon la loi. Il va dans son bureau. ELLE (de nouveau, comme au départ du caissier). — Mais c'est impossible. Je l'ai fait par amour.

SUITE DES SCÈNES

2e acte

Dernier jour de l'année. Après-midi. Nora et la vieille bonne d'enfants. Nora, poussée par l'inquiétude, s'habille pour sortir. Des questions indirectes angoissées montrent que Nora est

hantée de l'idée de mourir. Elle cherche à chasser ces idées, à les écarter, espère qu'un fait ou un autre surviendra. Mais quoi. La bonne d'enfants entre à gauche. — Stenborg sort de son bureau. Brève conversation entre lui et Nora. — La bonne d'enfants de nouveau ; cherche Nora ; le plus petit des enfants pleure ; questions mécontentes de Stenborg ; la bonne d'enfants s'en va ; Stenborg veut aller chez les enfants. — Le docteur Hank entre ; scène entre lui et Stenborg. — Nora revient bientôt bientôt ; elle a rebroussé chemin ; l'inquiétude l'a ramenée à la maison. Scène entre elle, le docteur et Stenborg. Stenborg va dans son bureau. — Scène entre Nora et le docteur. Le docteur sort. — Nora seule. — Mme Linde entre. Scène entre elle et Nora. — L'avoué Krogstad entre. Courte scène entre lui, Mme Linde et Nora. M. Linde va chez les enfants. — Scène entre Krogstad et Nora... elle supplie instamment pour ses petits enfants ; en vain. Krogstad sort. On voit la lettre tomber dans la boîte, mise du dehors. — Mme Linde revient au bout d'un court moment. Scène entre elle et Nora. Demi-aveu. Mme Linde sort. — Nora seule. — Stenborg entre. Scène entre lui et Nora. Il veut vider la boîte aux lettres. Prières, plaisanteries, essais à demi plaisants de le persuader. Il promet de laisser les affaires en plan tout le jour de l'an ; mais à minuit... Il s'en va. Nora seule. NORA (regarde sa montre). — Il est cinq heures. Cinq ;... sept heures jusqu'à minuit Vingt-quatre heures jusqu'à demain minuit. Vingt-quatre et sept... trente et un. Trente et une heures à vivre...

3e acte

On entend une musique de danse en sourdine à l'étage au-dessus. Une lampe est allumée sur la table. Mme Linde, assise dans un fauteuil, feuillette un livre avec distraction, essaye de lire, mais ne semble pas pouvoir concentrer sa pensée ; deux fois elle regarde sa montre. Nora descend de la réunion, poussée

par son agitation ; surprise de trouver Mme Linde, qui prétexte qu'elle voulait voir Nora dans sa robe. Helmer vient, mécontent de son départ, pour la ramener. De même le docteur, mais pour dire adieu. Mme Linde, pendant ce temps, est allée dans la chambre à droite. Scène entre le docteur, Helmer et Nora. Il va se coucher, dit-il, pour ne plus se relever ; il ne faut pas venir le voir ; un lit de mort, c'est laid. Il sort. Helmer retourne en haut avec Nora, après qu'elle a échangé quelques mots d'adieu avec Mme Linde. Celle-ci seule. Puis Krogstad. Scène et décision entre eux. Tous deux sortent. Nora avec les enfants. Ensuite elle seule. Puis Helmer. Il prend les lettres dans la boîte. Scène courte ; bonne nuit ; il entre dans son bureau. Nora, égarée, se prépare à l'acte décisif ; déjà elle est à la porte quand Helmer arrive, la lettre ouverte à la main. Grande scène. On sonne. Lettre de Krogstad à Nora. Scène finale. Séparation. Nora quitte la maison...

II

2e acte

NORA, seule.
[*Biffé :* NORA et HELMER (celui-ci dans son bureau.]
[*Biffé :* NORA, seule.]
NORA et LA BONNE D'ENFANTS.
[*Biffé :* NORA et LE DOCTEUR (celui-ci entre chez Helmer).]
NORA ET MADAME LINDE (celle-ci entre à droite).]
NORA [*ajouté après coup :* et HELMER] et LE DOCTEUR (celui-ci entre chez Helmer).
NORA et KROGSTAD.
[*Biffé :* NORA et MADAME LINDE (celle-ci s'en va).]
NORA, [*biffé :* MADAME LINDE], HELMER, LE DOCTEUR.
Les précédents, MADAME LINDE.

(Les messieurs entrent à droite. Mme Linde de même.)

NORA, seule.

III

La bonne = papa.
Belle comparaison...
Quelque chose à admirer comme le juste ; mais pas aussi amusant..

IV

P. 423, l. 4. — Helmer] Stenborg. *De même jusque dans le second acte (p.* 603, *l.* 34.*)*

L. 5. — Entre — — piano] *Manque.*

L. 5-12. — et plus loin — — Journée d'hiver.] de la chambre d'enfants ; au premier plan du même côté, canapé, table et fauteuils. Au mur de droite, vers le milieu, une porte, et plus loin, un poêle de faïence blanc avec deux fauteuils et un fauteuil à bascule devant. Journée d'hiver. Tapis sur le plancher ; feu dans le poêle.

L. 14. — Nora] Mme Stenborg. *De même dans toutes les indications du personnage presque jusqu'à la fin de l'acte.*

L. 15. — sur la table] sur une chaise

L. 15-16. — elle laisse — — après elle] *Manque.*

L. 20. — Hélène] Kristine

L. 21. — ce soir] demain

P. 424, l. 7-9. — prend — — elle] *Manque.*

L. 12-13. — en — — à droite] *Manque.*

P. 425, l. 10. — Rien qu'un tout petit peu.] *Manque.*

L. 21-*P.* 407, l. 6. — (Il entre dans le salon.) Tu sais mon dée là-dessus. Pas de dettes ! Ne jamais emprunter ! Ce doit être un point acquis entre nous.

P. 429, l. 21-*P.* 432, l. 20. — Tu es un drôle de petit être, Nora. Tu restes souvent jusque tard dans la nuit, peinant à des travaux d'écriture pour gagner les quelques couronnes que ça peut rapporter ; et puis... en même temps... l'argent semble fondre entre tes mains sans que tu saches ce que tu

en as fait. Mais il faut que cela finisse, Nora. Les travaux d'écriture, je veux dire, ce n'est pas pour les gaies petites alouettes ; et puis, tu n'en as pas besoin maintenant.

P. 433, l. 7-15. — (Il entre dans son bureau et ferme la porte. Mme Stenborg range un peu le salon. La bonne ouvre la porte d'entrée.)

LA BONNE. — Madame, il y a une dame étrangère...

MADAME STENBORG. — Bien ; qu'elle entre. (Mlle [*corrigé en* Mme] Lind, en costume de voyage, entre dans le salon. La bonne ferme la porte.)

[*Ajouté après coup :* (On sonne de nouveau. Quelques mots rapides échangés avec le docteur.)]

MADEMOISELLE [*corrigé en* MADAME] LIND (un peu confuse et hésitante).

Mlle *est corrigé en* Mme *encore à la seconde réplique du personnage, puis ne l'est plus. A partir de* p. 434, l. 25, *Ibsen a écrit* Mme.

L. 31. — *Manque.*

P. 434, l. 2. — neuf ou dix] huit

L. 8-9. — Tu — — courage] *Manque.*

L. 11. — avec le vapeur] *Manque.*

P. 426, l. 23-27. — Être — — avec lui] Il quitte l'ennuyeux ministère, où l'on paye si mal. Car il va entrer à la banque dès le jour de l'an.

P. 427, l. 21. — que j'aie pu] que nous ayons pu

L. 26. — crochet] travaux d'écriture

L. 28-*P.* 428, l. 5. — Mais lui surtout, naturellement. La première année de notre mariage, il s'est tout à fait surmené. Alors les mé-

P. 428, l. 11-12. — *Manque.*

L. 19-20. — Quatre — — couronnes] *Manque.*

L. 25. — nous les avons] je les ai

L. 31.-*P.* 417, l. 2. — J'étais ici — — Torvald.] J'étais obligée de rester auprès de Torvald ; lui aussi était malade à ce moment-là.

P. 429, l. 7. — Je sais — — beaucoup] *Manque.*

L. 10. — un mois] trois semaines

L. 15-16. — *Ajouté après coup :* MADAME LINDE. — Mais n'était-ce pas le docteur...?

L. 18-25. — Comment? — — Non, Torvald] Non, il

P. 441, l. 25-*P.* 420, l. 9. — Les trois — — de bureau] Toute ma vie depuis lors n'a été qu'une longue journée de dur surmenage. Ma vieille mère n'a plus besoin de rien, car elle n'est plus, comme tu le sais. Mais il me reste les années les plus lourdes avec les deux garçons ; ils vont atteindre les classes supérieures ; leurs frais d'études et tous leurs besoins augmentent. (Elle se lève, agitée.) Ça ne va plus, là-bas, dans ce coin perdu, Nora ! C'est pour cela que je suis venue ici. On dit qu'ici la situation est devenue meilleure pour nous autres femmes. Il faut que je me procure quelque travail de bureau... une situation stable...

L. 21-23. — On n'a — — égoïste.] On devient égoïste ; on est forcé de se remuer tant et plus.

P. 442, l. 4-7. — Et il le fera, Kristine. Je suis sûre qu'il le fera. Je le tourmenterai, vois-tu. Je ne le laisserai pas en paix avant qu'il ait trouvé quelque chose.

L. 22-23. — que je — — sérieusement] qu'il n'y a rien de sérieux en moi.

Brouillon mentionné dans la notice, p. :

Classes supérieures. Frais d'études, besoins. Ça n'allait plus, dans ce coin perdu. Il me faut du travail de bureau... MADAME ST. — La vie fatigante... plutôt un voyage dans le midi... MADAME L. — N'ai pas de père pour m'offrir de quoi voyager. MADAME ST. — Eh bien ! mon mari t'aidera. MADAME L. — J'y ai pensé quand j'ai entendu sa nomination. C'est le malheur d'une vie comme la mienne que nous devenons égoïstes et amers... je me suis réjouie pour moi et non pour toi. Oui, j'ai pu sentir de l'amertume contre toi, Nora. Tu as vécu ici dans

le bonheur et sans soucis... mais aussi j'éprouve une fierté ; car j'ai au moins fait quelque chose pour les miens.

L. 27, — difficile] *Manque.*

P. 443, l. 8. — Tu — — Kristine.] Tu te rengorges devant moi.

L. 12. — Je — — personne.] Je ne me rengorge certainement pas.

L. 28. — Songe — — ça !] Torvald est là.

P. 444, l. 6-7. — C'est — — Torvald] Mais personne ne s'en doute. C'est moi qui ai sauvé la vie de Torvald.

P. 445, l. 1-2. — NORA. — Non, certes.

L. 24-30. — *Manque.*

P. 446, l. 5. — Non, mais qu'à son insu, tu aies...

L. 7-8. — Mon Dieu — — cela?] *Manque.*

L. 16-19, — je pleurai — — prévenant] *Manque.*

L. 20-21. — Kristine — — écervelée] contre moi. Il dit que j'étais une écervelée, et que je ne comprenais rien aux choses sérieuses,

L. 28-29. — Et aucune explication n'a eu lieu entre lui et ton père?

P. 447, l. 10-29. — Et d'ailleurs — — soucis] et qui déteste par-dessus tout faire des dettes. Non, cette affaire-là est mon grand secret, Kristine. Oh ! tu peux m'en croire,

P. 448, l. 16. — *Après* retomber.] Oui, c'étaient mes habits et mes plaisirs qui en pâtissaient.

L. 19-*P.* 449, l. 2. — J'avais cette — — un homme] Oh, c'était souvent pénible, Kristine ; car c'est tout de même agréable d'être bien habillée. (Elle sourit.) Et il m'appelle encore une gaspilleuse, et dit que l'argent me fond dans les mains. [*En marge devant cette réplique est écrit :* Une chance que tout m'habille si bien... Un cahier chaque soir pendant trois semaines. Les macarons...

P. 427, l. 3. MADAME LINDE.] *C'est la première fois qu'Ibsen a ainsi orthographié ce nom.*

L. 7-*P*. 450, l. 10. — Je sais — — antichambre.)] Mais ça n'a guère d'importance. Tant de moyens s'ouvrent à moi maintenant ; car nous allons vivre tout autrement que jusqu'ici. Oh ! Dieu, que c'est agréable à penser, Kristine. Sans soucis ! Pouvoir être sans soucis, tout à fait sans soucis ; pouvoir jouer et s'ébattre avec les enfants, pouvoir arranger gentiment la maison. Et songe donc, bientôt le printemps va venir avec le grand ciel bleu. Alors nous pourrons peut-être voyager, en chemin de fer et sur les grands vapeurs, revoir des pays étrangers. La première fois, j'ai vu si peu, car alors, j'étais si inquiète pour Torvald. Oh ! oui, oui, c'est vraiment merveilleux de vivre et d'être heureuse ! Et tu seras heureuse aussi, Kristine ; aussi heureuse que tu peux l'être, ma pauvre, toi qui n'as ni mari ni enfants... (On sonne dehors.) Qui ça peut-il être?

[*En bas de la page, sous le commencement de cette réplique, est noté :* Ne savais souvent où donner de la tête... souhaitais un vieil adorateur riche...]

MADAME LINDE (se lève). — Il vaut peut-être mieux que je m'en aille.

L. 14-*P*. 451, l. 25. — Non, reste donc. C'est sûrement quelqu'un qui veut parler à Torvald ; on ne passe pas par ici.

LA BONNE (dans la porte de l'antichambre). — Pardon, madame ; M. Krogstad veut absolument parler à monsieur...

MADAME STENBORG (brusquement debout). — A mon mari !

MADAME LINDE (sursautant). — Qui est-ce?

LA BONNE. — Mais je ne savais pas, comme le docteur est là...

MADAME STENBORG (à la porte de l'antichambre). — De quoi voulez-vous parler à mon mari?

KROGSTAD. — Uniquement de questions tout à fait indifférentes pour toute autre personne. (Il aperçoit Mme Linde.) Mais... ce n'est tout de même pas...

MADAME STENBORG. — Mme Linde,... de l'Ouest. Oui, entrez donc chez mon mari ; vous ne le dérangerez sûrement pas. (A la bonne.) Ouvrez à M. Krogstad. (Elle ferme la porte de l'anti-

chambre et revient vers Mme Linde.) Connais-tu cet homme, Kristine?

MADAME LINDE. — Je l'ai connu avant mon mariage.

P. 452, l. 8-10. — Voilà — — bascule.)] *Manque.*

L. 14. Ah? — — pas du tout] Oui, on le dit.

L. 16. Rank] Hank. *De même dans tout le premier acte.*

L. 27-*P.* 459, l. 23. — Ah! serviteur...

MADAME STENBORG *(présente).* — Docteur Hank. Mme Linde.

LE DOCTEUR. — Ah oui? Votre vieille amie... ou plus exactement, votre amie d'autrefois. Je crois vous avoir vue, madame, lorsque j'arrivais. Et vous voilà venue ici pour la Noël? Oui, vous avez bien raison. Il faut jouir de la vie le mieux qu'on peut.

MADAME STENBORG. — Oui, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR. — Bon, nous sommes d'accord là-dessus? Ah! tiens, le nouveau tapis. Compliments! Oui, un beau tapis comme celui-là, par exemple? Est-ce là un luxe? Moi, je dis que non. Un pareil tapis rapporte des intérêts, mesdames; avec un pareil tapis sous les pieds, on a des idées plus hautes et plus subtiles, des sentiments plus nobles que lorsqu'on marche dans un vilain salon dont le plancher froid craque sous vos pas. Et surtout quand il y a des enfants dans la maison. [*Ajouté après coup :* La race s'ennoblit dans un bel entourage.]

MADAME STENBORG. — Ah! comme j'ai souvent senti cela. Mais je n'ai pas su l'exprimer.

LE DOCTEUR. — Non, je le pense bien. Ça fait partie de la statistique spirituelle; et c'est là une science très peu développée encore. Mais on peut démontrer qu'il existe un rapport entre ces choses. Si, par exemple ce garçon qui est là, chez Stenborg...

MADAME STENBORG. — L'avoué Krogstad?

LE DOCTEUR. — Oui, si Krogstad avait eu un foyer situé pour ainsi dire du côté ensoleillé de la vie, avec toutes les fenêtres spirituelles exposées à la lumière, et non vers le maudit

nord brumeux... je le connais... j'ose dire qu'il serait devenu une personne honorable, comme nous autres.

MADAME LINDE. — Il ne l'est donc pas?

LE DOCTEUR. — Il ne peut pas l'être. Impossible. Il n'a pas été marié de façon à pouvoir l'être. Un mauvais ménage, c'est comme une petite vérole ; ça laisse des traces sur l'âme, madame.

MADAME STENBORG. — Et que fait un bon ménage?

LE DOCTEUR. — Il produit l'effet d'une saison d'eaux ; il élimine les mauvaises humeurs et fait croître et prospérer toutes les qualités et capacités d'un homme. Que serait devenu Stenborg s'il n'avait pas trouvé son petit oiseau chanteur...?

MADAME STENBORG. — Quoi? Comment pouvez-vous croire qu'il fallait à Torvald...?

LE DOCTEUR. — Je le connais. Il serait devenu partie un homme de devoir, partie un bourreau de travail, partie un pédant... dans le bon sens du mot.

MADAME STENBORG. — Fi ! docteur, je suis fâchée avec vous.

LE DOCTEUR. — Mais n'est-ce pas vrai, peut-être. (Il voit venir Stenborg.) Demandez-le lui à lui-même.

MADAME STENBORG. — Non, non, laissons cela. (A Stenborg.) Il est parti?

STENBORG. — Oui, à l'instant.

MADAME STENBORG. — Torvald, que je te présente... ; c'est Kristine...

STENBORG. — Ah ! madame Linde ! Soyez la bienvenue. Krogstad vient justement de me dire que vous étiez ici.

MADAME LINDE. — Krogstad?

MADAME STENBORG. — En quoi cela le regardait-il?

STENBORG. — Si, il mettait cela en relation avec son affaire...

MADAME LINDE. — Ma présence ici?

STENBORG. — Oui, il croit voir partout des intentions.

MADAME STENBORG. — Qu'est-ce donc qu'il te voulait?

STENBORG. — C'est une histoire ennuyeuse. (Au docteur.)

Tu sais peut-être que Krogstad, depuis un an, a eu à la Banque des Titres un petit poste?

LE DOCTEUR. — Oui, et après?

STENBORG. — Lorsque j'ai été nommé directeur, j'ai mis entre autres, la condition que je pratiquerais une épuration du personnel.

LE DOCTEUR. — Et c'était plutôt nécessaire, à ce qu'on dit.

STENBORG. — Plus qu'on ne le croit. Les protections et la routine ont agi d'une manière inadmissible. Je ne peux pas accepter cela ; je veux débuter avec un personnel sur lequel je puisse absolument compter. C'est pourquoi j'ai pris soin de donner congé à tous les employés fâcheux.

LE DOCTEUR. — Tu as bien fait.

MADAME LINDE. — Et parmi ceux-là est Krogstad?

STENBORG. — Oui, malheureusement, lui surtout. Il n'est pas du tout sûr.

MADAME STENBORG. — Oh! mais, Torvald, c'est pourtant une relation de ta jeunesse.

STENBORG. — C'est précisément pourquoi je dois être beaucoup plus strict. Vraiment, je voudrais pouvoir l'épargner ; mais cela m'est impossible. Ne croyez pas que je sois impitoyable, madame. Je ne le suis certainement pas ; mais j'ai des devoirs envers l'établissement que je vais diriger. J'ai eu mon poste à cause de mon opposition au système établi, à la suite d'une brochure, d'une série d'articles de journaux et d'une vive action à la dernière assemblée générale. Et maintenant j'irais me donner un démenti?

LE DOCTEUR. — Non, j'espère bien que tu ne le feras pas.

STENBORG. — Je ne peux positivement pas le faire. Mon rôle est avant tout de relever la confiance publique dans la banque ; et c'est pourquoi il faut une épuration.

MADAME LINDE. — Et pourtant cela me fait de la peine pour les personnes atteintes.

MADAME STENBORG. — A moi aussi.

STENBORG. — Non moins à moi.

LE DOCTEUR. — Voilà, nous y sommes ! La maudite pitié ! Excusez-moi si l'expression est un peu forte. Mais je peux me fâcher tout rouge, lorsque j'entends... Qui sont-ils donc, les gens qui en pâtissent? Des sujets incapables ou désordonnés, bien souvent des ivrognes, des personnes qui profitent de la faiblesse de leur patron pour obtenir avances ou emprunts qu'ils ne peuvent payer.

STENBORG. — Oui, tu n'es pas loin de la vérité.

LE DOCTEUR. — Bon, et qui est-ce encore qui en pâtit? Oui, ce sont les actionnaires, moi et beaucoup d'autres honnêtes gens. C'est nous qui sommes dépouillés par l'incapacité, le désordre, la mollesse, en sorte que nous ne voyons jamais un skilling de l'argent que nous avons placé. Mais personne ne nous plaint. Oh ! pas du tout, nous ne sommes pas des sujets suspects, ni des faussaires, ni des suppôts de prison ; et ce sont ces gaillards-là qui ont le monopole de la compassion, en ce temps plein de pitié.

MADAME LINDE. — C'est bien eux aussi qui en ont le plus besoin.

LE DOCTEUR. — Mais nous n'avons pas besoin des exemplaires suspects de la race ; nous pouvons nous en passer. Étudiez les sciences naturelles, mesdames, et vous verrez qu'une loi régit tout. L'arbre plus vigoureux enlève au plus faible ses conditions d'existence et les tourne à son propre avantage. De même entre les animaux. Les mauvais éléments d'un troupeau doivent le céder aux meilleurs. Et c'est aussi pourquoi la nature progresse. Il n'y a que nous autres hommes qui retenons à toute force le progrès en prenant soin des mauvais individus... Mais que diable, voilà que je reste à bavarder, et j'oublie un malade que j'avais à voir. L'imbécile est capable de crever sans moi.

MADAME LINDE. — Est-ce aussi un mauvais exemplaire, docteur?

LE DOCTEUR. — Un gredin d'ivrogne, ouvrier mineur ; étant ivre, il s'est tranché la main droite. S'il survit à cela, il sera complètement inutile...

MADAME LINDE. — Mais alors, le mieux serait de le supprimer.

LE DOCTEUR (mettant son manteau). — Oui, vous avez tout à fait raison ; c'est une idée qui s'impose souvent à nous autres médecins, surtout avec la clientèle pauvre. Mais qui se chargera de cela? Pas moi. Je ne parle pas du tout du fait que la loi le punit ; mais même si elle ne le punissait pas... Non, madame, nous ne sommes pas encore si avancés. Allons, adieu, adieu, mesdames.

STENBORG. — Attends, je sors avec toi.

MADAME LINDE. — Oui, il faut aussi que je m'en aille, Nora. Où est la poste?

STENBORG. — Je vais vous la montrer. Nous irons ensemble...

MADAME LINDE. — Merci. (A voix basse en mettant son manteau :) Pas un mot à ton mari sur moi.

MADAME STENBORG. — Oh ! mais, Kristine...

MADAME LINDE. — Tu vois toi-même que cela ne servirait à rien.

MADAME STENBORG. — Pauvre Kristine. Mais reviens ce soir.

P. 459, l. 29-30. — *Manque.*

P. 460, l. 12-16. — Comme vous êtes frais et roses. Vous êtes-vous bien amusés? Vrai-

L. 26. — c'est si amusant] *Manque.*

P. 461, l. 30. — Je le sais ; je l'ai vu descendre la rue.

P. 462, l. 6. — *Après* Anne-Marie] Ne faites pas de bruit et soyez gentils.

P. 463, l. 6-*P.* 465, l. 18. — C'était Mme Linde.

KROGSTAD. — J'ai connu cette dame autrefois.

MADAME STENBORG. — Elle me l'a dit.

KROGSTAD. — Vous en a-t-elle dit plus long?

Madame Stenborg. — Non, pas du tout.

Krogstad *(méfiant)*. — Hm !... elle s'est mise une fois en travers de mon chemin, et il semble maintenant qu'elle va le faire une seconde fois.

Madame Stenborg. — Mais je ne comprends pas du tout...

Krogstad. — Voulez-vous me répondre franchement à une question? Mme Linde est-elle venue ici pour chercher une situation?

Madame Stenborg. — Oui.

Krogstad. — Ce ne serait pas un poste à la Banque des Titres qu'elle...

Madame Stenborg. — Mais je ne vois pas...

Krogstad. — Ce ne serait pas le poste d'où je vais être renvoyé?

Madame Stenborg. — Monsieur Krogstad, je ne vois pas que j'aie à vous rendre des comptes...

Krogstad. — Nos comptes, nous en parlerons plus tard... Vous savez peut-être que je suis renvoyé?

Madame Stenborg — Oui.

Krogstad. — A l'instigation de votre mari?

Madame Stenborg. — Oui.

Krogstad. — Madame Stenborg, il faut faire en sorte que je conserve mon poste à la banque.

Madame Stenborg. — Moi? Comment pouvez-vous croire que j'aie une pareille influence sur mon mari?

Krogstad. — Oh ! monsieur le directeur ne doit pas être un mari plus ferme que les autres.

P. 465, l. 23-*P.* 466, l. 5. — Krogstad. — Écoutez-moi, madame. Si je lutte en désespéré pour conserver mon poste à la banque, ce n'est pas pour le traitement.

Madame Stenborg. — Alors, c'est pour quoi?

Krogstad. — C'est parce que ce poste est comme une sorte de poste de confiance ; c'est le seul emploi que l'on a voulu me donner.

P. 466, l. 26-27. — J'ai des moyens pour vous y forcer.

P. 467, l. 5-23. — (Elle éclate en sanglots.) Ce secret est ma joie et ma fierté. J'étais si ravie de tout payer avec mes économies et mon travail, et de raconter à mon mari, un jour, plus tard, que c'est moi...? Et vous pouvez avoir le cœur... ! (Violemment.) Hé ! faites-le donc ! C'est alors que vous ne conserverez pas le poste ! Vous m'exposerez à de terribles ennuis ; mais mon mari verra aussi quel mauvais homme vous êtes ; et vous ne conserverez pas le poste.

KROGSTAD. — Rien que des ennuis?

MADAME STENBORG. — Mon mari, naturellement, payera ce que je vous dois.

KROGSTAD. — Ou bien vous avez peu

P. 469, l. 5. — cinq ou six] huit ou dix

L. 28. — Il est mort le 29 [*écrit d'abord* 25] septembre.

P. 470, l. 5. — trois] cinq

L. 10 et l. 15. — 2] 4

L. 17. — *Après* reconnaître.] Regardez.

L. 19, — au hasard] *Manque.*

L. 26-27. — le nom de papa] son nom

P. 471, l. 7. — Papa] Mon père

L. 18-19. — N'avez-vous jamais eu l'idée que vous et votre mari pouviez mourir pendant le voyage, et que je serais floué de mon argent?

P. 472, l. 10-11. — Mauvaises ou pas, les juges doivent juger d'après elles.

L. 13-14. — d'épargner — — ennuis] de ménager son vieux père mourant.

L. 22-25. — C'est possible — — dis ceci :] Permettez, madame...

MADAME STENBORG. — Je ne veux pas en entendre davantage... Vous croyez pouvoir me faire peur ; mais vous n'y réussirez pas. Je ne suis pas aussi naïve que vous croyez.

KROGSTAD. — Bien. Je vous dis encore une fois : vous êtes

au bord de l'abîme ; vous avez tout à perdre ; tout votre avenir ; tout, je vous dis.

L. 28. — *Ibsen désigne ici Nora par son prénom pour la première fois dans les indications de personnages.*

L. 28, elle dresse la tête.] tranquillisée.

L. 29. Vouloir — — naïve] *Manque.*

P. 473, l. 4-7. — Maman, le monsieur étranger est-il parti?

NORA. — Oui, mais ne dites pas à papa qu'il est venu quelqu'un.

L. 17-26. — NORA *(ferme la porte derrière eux; puis elle prend son tricot, mais le laisse tomber, puis tricote vivement, et dit énervée :)*

L. 28-*P.* 474, l. 13. — *Manque.*

P. 474, l. 14. — avec un paquet de papiers sous le bras] *Manque.*

L. 27. — je le vois sur ta figure] *Manque.*

P. 475, l. 2-10. — Et tu devais ne pas me dire qu'il te l'avait demandé? Tu devais le faire comme de toi-même?

NORA. — Oui.

STENBORG. — Nora, Nora, et tu as pu consentir à cela. Entrer en rapport avec une telle personne. Me dire un mensonge.

L. 19-23. — Allons, allons, c'est la première fois ; n'en parlons plus.

P. 476, l. 2-*P.* 478, l. 3. — Est-ce vraiment si vilain ce dont le pauvre Krogstad s'est rendu coupable?

STENBORG. — Un faux. As-tu quelque idée de ce que cela signifie?

P. 478, l. 13-23. — J'ai vu des exemples de pareilles gens qui se sont relevés moralement, lorsque leur faute a été connue tout de suite et qu'ils ont fait leur temps de prison.

NORA. — Prison...?

STENBORG. — Oui, c'est la prison pour un faux. Mais ce n'a pas été le cas pour Krogstad. Son crime n'a été découvert que longtemps après, et c'est cela qui l'a perdu moralement.

NORA. — Comment cela...?

L. 25-26. — qui se sait coupable] *Manque.*

P. 479, l. 9-13. — J'en ai positivement des preuves statistiques. Je me suis beaucoup occupé de pareilles études et j'ai trouvé que presque tous les jeunes gens corrompus ont eu des mères menteuses.

NORA. — Des mères...?

L. 16-17. — tout — — très bien.] Et Krogstad le savait.

L. 29-*P.* 480, l. 24. — (Nora retire sa main et se dirige vers la table.) Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a?

NORA. — Il fait si chaud ; non, que j'ai de choses à faire.

STENBORG (se lève) — Oui, il faut aussi que je pense à m'acquitter de ma besogne. Et puis l'arbre de Noël sera décoré, les enfants entreront... et puis nous aurons une heureuse et joyeuse soirée, mon petit oiseau chanteur chéri. (Il entre dans son bureau et ferme la porte.)

NORA. — Non, non, non... ! ...Oh ! baste... ce n'est pas vrai. Je vais décorer l'arbre de Noël. Non ; pas de mes mains !

LA BONNE D'ENFANTS (à la porte de gauche). — Madame, les enfants demandent la permission d'entrer.

NORA. — Non, non, ne les laisse pas venir à moi. Garde-les avec toi, Anne.

LA BONNE D'ENFANTS. — Bien, bien, madame ! (Elle rentre dans la chambre d'enfants.)

NORA (pâle d'effroi). — Les corrompre? Empoisonner!... Non! Si ; si !... Mais c'est impossible ! Il faut que ce soit impossible ! Je l'ai fait par amour !

DEUXIÈME ACTE

Le manuscrit, pour cet acte, est traduit ici intégralement. Même salon.

(Nora met chapeau et manteau ; manchon et gants sont sur la table.)

NORA (inquiète, regarde du côté de la porte). — Quelqu'un est venu? Non, il n'y a personne. Non, bien entendu ; il ne

viendra pas aujourd'hui; c'est la veille du nouvel an; et demain non plus... Bah! c'est des bêtises! Il ne viendra pas du tout, bien entendu. Il ne le fera pas. Il n'arrivera rien. C'est impossible... Oh! Dieu, oh! Dieu, agis sur l'esprit de Torvald de façon qu'il n'exaspère pas cet homme effroyable. Oh! Dieu, oh! Dieu, j'ai trois petits enfants. Oh! fais cela pour mes petits enfants.

La bonne d'enfants (entrant par la porte à gauche). — Voilà, tout est prêt, si madame voulait... Tiens; madame va sortir?

Nora. — Oui, il faut que je sorte. Est-ce qu'il ne fait pas terriblement chaud ici? Je trouve qu'on étouffe.

La bonne d'enfants. — Mais dehors, le vent est aigre. Chère madame, soyez prudente, au moins; vous pourriez bien tomber malade.

Nora. — Hé! qu'est-ce que ça fait? Comptes-tu pour un grand malheur de tomber malade?

La bonne d'enfants. — Bien sûr que oui, pardi.

Nora. — Mais les gens sont prévenants avec les malades. Personne n'ira faire du mal à un malade... Oh! si, il y a tout de même quelqu'un qui le ferait.

La bonne d'enfants. — Non, mais madame...

Nora. — Écoute, Lene, s'il m'arrivait quelque mal, tu me promets que tu prendrais soin des enfants...

La bonne d'enfants. — Mais, madame, vous m'épouvantez. Il y a quelque chose qui ne va pas?

Nora. — Non, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Oh! Lene, il ne faut pas que tu les abandonnes jamais, tant qu'ils auront besoin de toi. Me le promets-tu?

La bonne d'enfants (pleurant). — N'ai-je pas soigné Nora quand elle était petite, et n'avait pas de mère? Nora peut-elle croire que j'abandonnerais ses petits enfants?

Nora. — Non, sûrement, je le sais bien, Lene. Oh! les chers mignons, ils peuvent encore être bien traités, si je... Mais il n'est pas dit qu'il n'arrivera rien. Il peut se passer tant de choses

étranges dans le monde ; il y a tant de gens qui échappent à un grand malheur. Bien souvent ça peut être seulement un rêve. Oh ! que ce serait merveilleux de se réveiller, réfléchir un peu, et s'écrier : j'ai rêvé, j'ai rêvé.

La bonne d'enfants. — Mais, au nom de Dieu, madame...

Nora. — Ne prends pas un air si effrayé. J'ai si peu dormi cette nuit.

La bonne d'enfants. — Oui, c'est la faute à toutes ces soirées. Madame, madame, c'est-il raisonnable ; dehors tous les soirs toute la semaine de Noël ; dehors jusque tard dans la nuit.

Nora. — Oui, mais c'est charmant, Lene... il y a de la musique et des lumières, et de beaux costumes... et tant de distraction ; on oublie ; on ne pense pas... Oh ! c'est tout de même charmant de vivre, Lene... d'être jeune,... de vivre vraiment. Vois comme le soleil brille... la neige dégoutte des toits ; il ne fait pas froid comme tu disais... c'est un temps de printemps... le printemps va bientôt venir... et... le printemps !

La bonne d'enfants. — Qu'y a-t-il, madame? Vous êtes blanche comme un linge.

Nora. — Oh ! c'est effrayant.

La bonne d'enfants. — Quoi? Qu'y a-t-il?

Nora. — Je suis venue à penser à la terrible histoire que tu racontais quand j'étais petite.

La bonne d'enfants. — Moi?

Nora. — Te rappelles-tu cette fille, là-bas, dans notre région, qui avait été complice du meurtre de son père et qui fut exécutée? Quand on est allé la chercher, elle a crié : non, pas maintenant, au printemps ! Pas en plein soleil !... Oui, c'est terrible de mourir au printemps et en plein soleil.

La bonne d'enfants. — Aussi vrai que je vis, le docteur ne sera pas plus tôt là que je...

Nora. — Tu ne diras pas un mot au docteur. Ma vieille bête de Lene... (Elle rit.) comment peux-tu t'effrayer... ha, ha,

ha... tu ne comprends donc pas que je plaisante avec toi...

La bonne d'enfants. — Alors, que Dieu pardonne à Nora...

Nora. — Oui, oui, c'était vilain de ma part. (Elle la caresse.) Ne te fâche pas ; je ne le ferai plus jamais. Ah ! voilà que tu ris ! C'est bien, va près des enfants...

La bonne d'enfants. — Oui, je vais y aller. Mais jamais je n'oublierai comme j'ai eu peur. (Elle entre dans la chambre des enfants.)

Nora. — Bien. Maintenant je vais sortir. Surtout ne pas penser. Non, ne pas penser... Brossons le manchon. Les jolis gants. Les jolis gants... Écarter cela !... Un, deux, trois, quatre, cinq, six... (Criant). Ah ! qui est-ce !

Stenborg (de la porte d'entrée). — Sapristi, qu'est-ce qui se passe?

Nora. — Oh ! c'est toi?

Stenborg. — Naturellement. Y a-t-il de quoi s'effrayer, petite folle? Mais comme tu as l'air fatiguée, chère Nora. Qu'est-ce que tu as?

Nora. — Tu sais bien qu'on s'est couché tard cette nuit.

Stenborg. — Trop tard. Mais ça ne va pas durer ainsi.

Nora. — Oui, ça va bientôt cesser.

Stenborg. — Heureusement. Le jour de l'an passé, commencera le temps du travail.

Nora. — Le jour de l'an ;... c'est déjà demain.

Stenborg. — Et après-demain les affaires. Tu vas sortir...

Nora. — Oui.

Stenborg. — Encore? Tu es déjà sortie aujourd'hui.

Nora. — Si tu le préfères, je resterai.

Stenborg. — Non, va ; ça te remettra des roses aux joues. Elles te vont si bien. Il ne faut pas que ma petite fille-elfe reste là, pâle et les yeux las. J'ai besoin de t'avoir fraîche et vive et en train, pour me sentir tout à fait bien. (Il lui donne un baiser.) Allons, va ; je travaillerai pendant ce temps-là. J'ai été à la banque, d'où j'ai emporté ces papiers.

NORA. — A la banque? As-tu déjà?

STENBORG. — Ce ne sont que des broutilles que je veux voir de plus près. Adieu ; va ; mais ne te refroidis pas.

NORA. — Thorvald.

STENBORG. — Oui.

NORA. — Si ton petit écureuil te demandait bien gentiment quelque chose?

STENBORG. — Et après?

NORA. — Le ferais-tu?

STENBORG. — Il faut d'abord que je sache ce que c'est.

NORA. — L'écureuil courrait partout et ferait des cabrioles, si tu faisais cela.

STENBORG. — Dis ce que c'est.

NORA. — L'alouette grisolerait dans toute la maison...

STENBORG. — Nora...

NORA. — La fille-elfe danserait pour toi, Thorvald...

STENBORG. — Je comprends. As-tu vraiment le courage de revenir sur cette question...

NORA. — Je t'en prie si instamment, Thorvald !

STENBORG. — Tu l'as fait tous les jours pendant toute la semaine.

NORA. — Oui, mais aujourd'hui tu vas me l'accorder.

STENBORG. — Je ne l'accorde pas. Quelle idée as-tu là de craindre ainsi cet individu, de craindre que je m'en fasse un ennemi, qu'il écrive contre moi dans les journaux. C'est une offense contre moi, Nora, une double offense, d'abord de croire que je suis faible, et ensuite que j'ai peur.

NORA. — Non, non, ce n'est pas une offense. Oh ! nous pourrions maintenant être si bien, si tranquilles et heureux ici, dans notre foyer paisible et sans soucis, toi, et moi, et les enfants... Les enfants, les enfants, Thorvald !

STENBORG. — Les enfants? Qu'ont-ils à y voir?

NORA. — Oh ! Thorvald, il faut me l'accorder. Rappelle-toi

que c'est le dernier jour de l'année. C'est la dernière chose que je te demanderai cette année.

STENBORG. — Et tu peux vouloir terminer l'année en réalisant un caprice têtu? Oui tu es têtue, Nora ; tu n'as jamais appris à résister à ce qui te passe par la tête. C'est la faute de ton père. Il était docile avec toi. Il n'a sûrement jamais su rien te refuser. Et je ne l'ai pas su non plus. Il y a de ma faute aussi. Mais il faut que cela change ; ce sera pour ton propre bien.

NORA. — Oui, désormais ! Sois strict, Thorvald,... tant que tu voudras ; mais accorde-moi cette unique demande. Entends-tu Thorvald...

STENBORG. — Il faut que cela finisse. (Il tire le cordon de sonnette près de la porte.)

NORA. — Que veux-tu?

STENBORG. — Une solution. (La bonne entre.) Tenez ; prenez cette lettre ; descendez avec tout de suite. Cherchez un commissionnaire qui la portera. Mais vite. L'adresse est dessus. Tenez, voilà de l'argent.

LA BONNE. — Bien. (Elle sort.)

STENBORG. — Voilà, mon petit oiseau chanteur.

NORA. — Thorvald, qu'est-ce que c'était que cette lettre?

STENBORG. — Une lettre d'affaires.

NORA. — Qu'est-ce que c'était que cette lettre, Thorvald?

STENBORG. — Le congé de Krogstad.

NORA. — Rattrape-le, Thorvald ! Il est encore temps.

STENBORG. — Ce n'est pas le moment ; il faut qu'il l'ait avant que l'année soit écoulée.

NORA. — Oh ! rattrape-le, Thorvald ! Pour moi. Pour toi-même. Pour les enfants. Oh ! Thorvald, tu ne sais pas ce que tu fais.

STENBORG. — Ai-je mérité cela de toi,... cette anxiété? Oui, Nora, c'est m'offenser. Je comprends très bien ton idée. Tu as le souvenir de toutes les plaintes, dénonciations, et polémiques

de presse dont ton père était l'objet, et qui lui ont causé tant d'ennuis. Et alors tu crains que moi, je... C'est là ce qui est offensant, Nora. Tu devrais tout de même savoir que je suis inattaquable, ce que ton père n'était pas.

NORA. — Thorvald !

STENBORG. — Oui, ton père n'était pas un fonctionnaire sans reproche, Nora. Je peux t'en donner une preuve ; je n'ai pas voulu te dire ça jusqu'ici, mais tu le sauras maintenant. Les douze cents speciedaler qu'il t'a donnés lorsque tu tenais tant au voyage en Italie, il ne les a même pas inscrits dans ses comptes ; il n'est même pas possible de voir où il les a pris.

NORA. — Mon pauvre, pauvre père.

STENBORG. — Nora, ma chérie, je ne te dis pas ça pour te froisser, mais pour que tu comprennes la différence entre lui et moi. Je ne reproche rien à ton père, c'était un homme excellent, trop bon ; et puis, il était alors sur son lit de mort.

NORA. — Oh ! comme il a bien fait de mourir !

STENBORG. — Allons, allons ! Mon gentil petit oiseau chanteur. Nous ne voulons pas de ça. Qu'est-ce que c'est? Dire qu'on fait bien de mourir. Est-ce paroles de petits oiseaux chanteurs, à qui justement la vie s'ouvre? Voyons, un visage riant, pour me mettre de belle humeur. N'est-ce pas ta raison d'être?

NORA. — Qui est-ce qui vient?

STENBORG. — Encore inquiète? (Le docteur Rank arrive du dehors.)

LE DOCTEUR. — Bonjour, la compagnie. Tout va bien?

STENBORG. — Oh ! à peu près.

NORA. — Oui, merci, docteur.

STENBORG. — Mais toi, tu n'as pas très bonne mine.

[1] *En bas de page, sous le commencement de cette réplique, se trouve la note suivante :* Tu appelles cela des considérations mesquines. Cette position est l'œuvre de ma vie. Il faut que j'en jouisse en liberté et en beauté. Considérations mesquines !

LE DOCTEUR. — Moi, je décline ; il n'y a rien à faire.

STENBORG. — Oh ! mais, cher ami...

LE DOCTEUR. — Oui, oui. Ça ne sert à rien de se mentir à soi-même. J'ai entrepris ces jours-ci un examen général de mon état. Le résultat est lamentable. Je suis à peu près certain que ce jour de l'an sera le dernier que je verrai. Dans un an je serai là-haut à pourrir dans le cimetière.

NORA. — Ouh ! c'est effroyable.

LE DOCTEUR. — Peuh ! il faut bien en arriver là un jour. Mais payer ainsi les fautes d'un autre. Est-ce là de la justice? Et dans toutes les familles on voit des sanctions de ce genre. C'est à cause de la vie de lieutenant menée gaiement par mon père que ma pauvre moelle épinière doit me cuire.

STENBORG. — Voyons, cette moelle épinière doit tenir bon longtemps encore.

LE DOCTEUR. — Comme un Lazare ; ce n'est guère tentant. Oui, pour une personne heureuse qui se porte bien, ce doit être un désespoir de devoir partir. Pour celui qui a un foyer, des gens aimés autour de soi...

NORA. — Adieu.

LE DOCTEUR. — Vous sortez?

NORA. — Oui, oui ; j'ai besoin de respirer le bon air. Adieu. (Elle sort.)

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'elle a quelque chose?

STENBORG. — Je ne sais trop que dire ; elle a été comme ça toute la semaine, dans un état d'excitation peu naturel ; elle a toutes sortes de vaines inquiétudes ; on dirait qu'elle ne se sent pas à son aise dans la maison ; elle ne joue plus avec les enfants.

LE DOCTEUR. — C'est le grand changement dans votre situation...

STENBORG. — Oui, ça doit venir de là. Elle semble souvent tourmentée de l'idée que ça ne durera pas.

LE DOCTEUR. — Oui, oui.

STENBORG. — Au commencement, elle en était follement heureuse. Tu peux t'imaginer... elle, avec sa nature exubérante, ce que ça devait être pour elle de se trouver soudain dans une existence sans souci, et même large. Ma pauvre petite Nora ; je me reproche de ne l'avoir pas préparée avec plus de précaution.

LE DOCTEUR. — Oui, c'est peut-être ce qu'il aurait fallu.

STENBORG. — Mais je ne pouvais pas me douter..., et de plus, je ne pouvais pas me refuser la joie de la voir dans un si radieux bonheur. (Nora rentre.) Quoi? Tu reviens déjà?

NORA. — Oui, je n'ai pas pu y tenir. Il m'est venu comme une inquiétude ; on ne peut jamais savoir ce qui arrive, quand on est sorti. Il faut que je voie les enfants... (Elle va à la porte, saisit le bouton, mais retire vite la main.)

STENBORG. — Pourquoi n'entres-tu pas?

NORA. — Non, non, je n'entre pas chez eux. C'est inutile ; j'entends que tout est calme ; je resterai ici avec toi.

STENBORG. — Oui, tu vas te passer de ma compagnie pendant une demi-heure, chère Nora.

NORA. — Oh ! non, Thorvald, ne sors pas.

STENBORG. — Je n'y songe pas ; j'ai à travailler. Mais Rank va rester un peu... (Il lui fait signe.) C'était bien ça? Tu m'as dit, il me semble...

LE DOCTEUR. — Oui, je me promènerai volontiers un peu sur le nouveau tapis.

STENBORG. — Et je ferme ma porte. Je ne reçois personne, qu'on ne trouble pas ma paix ; pas d'écureuils au milieu des papiers... (Il entre dans son bureau et met le verrou quand il y est.)

NORA (ôte chapeau et manteau). — Vous ne trouvez pas qu'il fait terriblement chaud ici, docteur?

LE DOCTEUR. — Non, au contraire.

NORA. — Vous avez froid, peut-être?

LE DOCTEUR. — Non plus. On est bien et agréablement ici,

comme toujours. C'est un des merveilleux dons que possèdent beaucoup de femmes,... quand on entre dans leur salon, on est comme pénétré d'un doux bien-être.

NORA. — Oui, oui, on est bien ici.

LE DOCTEUR. — Oui, n'est-ce pas? Nous autres, garçons, nous avons le sens de cela. Nous savons l'apprécier... et en juger. Les bons maris ne le savent pas toujours. Ils s'habituent tellement ; il leur semble que ce bienfait est ce qui doit être, que la vie comporte cela naturellement. Il en est de cela comme d'un bruit continu ; on ne s'en aperçoit que lorsqu'il cesse. Je suis presque sûr qu'il en va de même pour Stenborg. Maintenant que votre situation le permet, vous devriez le quitter de temps en temps pour quelques jours.

NORA (après un court silence). — Croyez-vous que je lui manquerais beaucoup, si je n'étais plus là?

LE DOCTEUR. — Essayez.

NORA. — Non, non, non. Au nom de Dieu, ne parlez pas ainsi. Qui fait cela de bon gré? Le quitter, lui et les enfants?

LE DOCTEUR. — Je le savais bien. Mais partir avec lui, madame? Avec lui et les enfants.

NORA. — Oui, ce serait charmant.

LE DOCTEUR. — Voyager un peu ; revoir la pleine mer,... vous qui aimez tant la mer.

NORA. — Oh ! oui, la mer, la mer ! N'est-ce pas superbe, la mer !

LE DOCTEUR. — Et puis, voir le foyer à distance, sous un autre jour.

NORA. — Et revenir, circuler dans son propre appartement, apporter quantité de jolis objets, orner et décorer, jouer avec les enfants, les voir prospérer et devenir aussi grands... (Épouvantée.) Ah... !

LE DOCTEUR. — Qu'avez-vous?

NORA. — Oh ! ce n'était rien ; c'était quelque chose que je me suis rappelé, et qui m'était sorti de la tête.

Le docteur. — Puis-je vous tâter le pouls?

Nora. — Non, non, je n'ai rien ; je vous assure...

Le docteur. — Le moral, en tout cas, est atteint. Croyez-vous pouvoir vous en défendre avec moi. Et pourquoi vous en défendre? Pourquoi le cacher à un vieil ami? Car je le suis, tout de même. N'est-ce pas?

Nora. — Oh ! docteur !

Le docteur. — Voyons, qu'y a-t-il?

Nora. — Non, non, je ne peux pas... Si, dites-moi, docteur, Thorvald est-il maintenant tout à fait solide?

Le docteur. — Oui, certainement, il l'est.

Nora. — Êtes-vous tout à fait sûr qu'il pourrait maintenant supporter une forte émotion, une grande douleur ou n'importe quoi de ce genre?

Le docteur. — Quelle émotion ou quelle douleur serait-ce?

Nora. — Je ne peux pas le savoir ; il peut arriver tant de choses. Quand il était malade, vous avez dit qu'il devait se garder de toutes fortes émotions.

Le docteur. — Oui, dans ce temps-là.

Nora. — Croyez-vous qu'au fond Thorvald m'aime si énormément?

Le docteur. — Mais, chère madame...

Nora. — Il serait bon, peut-être, qu'il ne le fît pas. Et il me semble qu'il devrait pouvoir le supporter ; il devrait pouvoir y survivre.

Le docteur. — A quoi, madame? A quoi?

Nora. — S'il m'arrivait quelque accident. Docteur, j'ai une si terrible inquiétude. J'ai la tête si détraquée. Si j'allais perdre la raison.

Le docteur. — Qu'est-ce à dire? D'où vous viennent de pareilles idées?

Nora. — Oh ! on ne peut jamais savoir... Ou s'il m'arrivait autre chose ; si je ne pouvais plus être avec lui...

Le docteur. — Quoi?

NORA. — Oh ! docteur, il devrait tout de même pouvoir survivre à cela.

LE DOCTEUR. — Chère madame, voilà des divagations qu'il vous faut combattre de toutes vos forces.

NORA. — Oui, certainement ; oui, je le ferai. Mais dites-moi, ne croyez-vous pas que Thorvald, comme d'autres hommes, survivrait s'il me perdait.

LE DOCTEUR. — Oui, voyez-vous, cette expression, mourir de quelque événement, ce n'est la plupart du temps qu'une façon de parler, du moins en ce qui concerne les hommes. On survit, en somme, à tout, chère madame. Tout de suite, quand le coup frappe, il semble impossible de le supporter. Mais le temps passe, jour après jour, on apprend à s'adapter à l'inéluctable, on forme des liens nouveaux...

NORA. — Des liens nouveaux !

LE DOCTEUR. — Oui, enfin... je veux dire...

NORA. — Des liens nouveaux... ! Je n'ai pas pensé à cela. Mais non, non, non !

LE DOCTEUR. — Il faut que je parle à Stenborg.

NORA. — De quoi voulez-vous parler?

LE DOCTEUR. — De votre état.

NORA. — Vous ne ferez pas cela ! Il ne faut pas le faire !

LE DOCTEUR. — Je dois le faire. Ceci m'est tellement inexplicable et si inquiétant...

NORA. — Oh ! je vous en prie, ne le tourmentez pas.

LE DOCTEUR. — Soyez tranquille, je le ménagerai le plus possible ; mais pour lui comme pour vous il faut que nous trouvions moyen...

NORA. — Oh ! il n'y a aucun moyen de sortir de là.

LE DOCTEUR. — D'où?

NORA. — De ce qui va venir.

LE DOCTEUR. — Hm !... (Il frappe.) Ouvre, il faut que je te parle.

STENBORG (ouvre). — Eh bien?

LE DOCTEUR. — Écoute... (Baissant la voix.) Soyez tranquille, madame.

(Ils entrent ; on entend le verrou poussé à l'intérieur.)

NORA (écoute à la porte). — De quoi parlent-ils? Ils chuchotent. Que dit-il de moi? Que croit-il? Oh ! il n'y a pas encore... Entrons chez les enfants. (Elle s'arrête à la porte de gauche.) Non, non, ne pas les voir. (Mme Linde arrive de l'antichambre.) Oh ! Kristine, c'est toi? Comme tu fais bien de venir.

MADAME LINDE. — On me dit que tu es venue me demander.

NORA. — Oui, mais tu venais de sortir. Comme tu fais bien de venir. J'ai tant besoin de te voir et de causer avec toi.

MADAME LINDE. — Et je viens remercier ton mari...

NORA. — Tu le sais déjà?

MADAME LINDE. — Oui, j'ai reçu la lettre tout à l'heure. Il n'est peut-être pas chez lui?

NORA. — Si, mais le docteur Rank est avec lui. Assieds-toi ici près de moi en attendant. Non, ne nous asseyons pas. Je suis si agitée. Marchons de long en large.

MADAME LINDE. — Chère Nora, sûrement tu n'es pas bien.

NORA. — Mais si, mais si. Alors tu le sais? Tu as reçu la lettre, disais-tu?

MADAME LINDE. — Oui, au moment où j'allais sortir. Oh ! c'est un grand service que ton mari m'a rendu.

NORA. — Pourvu que cela te rende heureuse.

MADAME LINDE. — Je me sens déjà heureuse. Dans ma situation, il n'y a guère de plus grand bonheur que de se savoir en sécurité.

NORA. — Oui, tu as raison ; c'est un grand bonheur de se savoir en sécurité.

MADAME LINDE. — Ah ! tu ne peux pas apprécier ce sentiment comme moi ; tu n'as jamais été tourmentée par les angoisses de l'inquiétude.

NORA. — Non? N'ai-je pas connu l'angoisse pour la vie de mon mari?

MADAME LINDE. — C'est vrai. Enfin, heureusement ce temps-là est passé.

NORA. — Oui, la sécurité. C'est vraiment une grande chose. Il n'y a pas de plus grand bonheur au monde. (Elle sonne.) Mais qui peut se sentir tout à fait sûr? (La bonne paraît à la porte.) Apportez le thé.

MADAME LINDE. — Tu iras sans doute à la soirée, là-haut, demain?

NORA. — Demain? Oui, bien sûr. J'irai là-haut. Ce sera une fête d'enfants. J'irai pour les enfants. (La bonne apporte le thé.) Bien, merci, poussez la table un peu plus près du poêle. Et apportez-nous la lampe. (La bonne sort.) Voilà, tu vas prendre place et te mettre à ton aise.

LA BONNE (apporte la lampe et la pose sur la table qui est près du divan). — Y a-t-il autre chose, madame?

NORA. — Non, merci. (La bonne sort.) Tu vas goûter du vrai thé, Kristine. Je l'ai toujours de première qualité.

MADAME LINDE. — Et le service à thé aussi. Comme il est beau et de bon goût. Et comme tout va bien ensemble.

NORA. — Oui, c'est ainsi que Thorvald veut tout avoir ; il faut du style, comme il dit, sans quoi sa vue est choquée. Vois-tu, le motif qui est sur les tasses répond à celui des serviettes.

MADAME LINDE. — Oui, vous avez vraiment une vie agréable.

NORA. — Oh ! nous l'aurons désormais encore plus agréable... Désormais... !

MADAME LINDE. — Qu'est-ce que tu as, Nora?

NORA. — Chut ; ce n'est rien ; un simple élancement dans le côté. Tiens, mets le tabouret sous tes pieds. Nous voilà bien. N'est-ce pas?

MADAME LINDE. — Oui. Tu as un vrai talent pour rendre la vie plaisante.

NORA. — C'est aussi ce que dit Thorvald.

MADAME LINDE. — Oui, que deviendrait ton mari, s'il ne t'avait pas?

NORA. — S'il n'avait pas...? D'où te vient cette idée? Pourquoi ne m'aurait-il pas?

MADAME LINDE. — Oui, naturellement. Je dis : *si* il ne t'avait pas.

NORA. — Ne crois-tu pas qu'il pourrait se trouver quelqu'un pour le faire aussi bien que moi.

MADAME LINDE. — Pas à ses yeux.

NORA. — On voit tout de même souvent qu'un mari oublie sa première femme.

MADAME LINDE. — Oui, comme bien des femmes oublient leur premier mari.

NORA. — Mais peux-tu comprendre cela, Kristine?

MADAME LINDE. — Oh ! si ; ça dépend de...

NORA. — Oui, mais la séparation ; ça, je ne crois pas pouvoir le comprendre.

MADAME LINDE. — Non. Mais ça arrive tout de même, chère Nora. Et il faut que ça arrive.

NORA. — Oui, oui, je sais bien ; mais il me semble que ça doit être si terrible, qu'il est tellement impossible d'y survivre...

MADAME LINDE. — Certes, ce doit être une lutte pénible.

NORA. — Devoir abandonner sa maison, tout, ne pouvoir jamais la revoir, savoir que tout est là, mais qu'on est comme mort pour ce foyer... Dis-moi, Kristine, pourquoi est-ce, en général, que des époux se séparent?

MADAME LINDE. — Ce peut être parce qu'ils ne vont pas ensemble, ou parce que l'un cause une honte à l'autre.

NORA. — Un mari se sépare alors de sa femme?

MADAME LINDE. — Oui, c'est ce qu'il fait sans doute dans la plupart des cas.

NORA. — Mais parfois il lui pardonne aussi sans doute?

MADAME LINDE. — Ça arrive sûrement ; mais crois-tu que ce serait mieux?

Nora. — Non, tu as raison. Ce ne serait pas mieux... Et les enfants, une malheureuse femme séparée dans ces conditions ne les conserve pas non plus? En est-il vraiment ainsi?

Madame Linde. — Oui, je crois; c'est-à-dire, si c'est elle qui est coupable.

Nora. — Oh ! coupable, coupable ; qu'est-ce que ça veut dire, être coupable. Une femme n'a-t-elle pas le droit d'aimer son mari.

Madame Linde. — Oui, précisément ; son mari... seulement son mari.

Nora. — Oui, naturellement, qui pense à autre chose? Mais cette loi est injuste, Kristine. On peut clairement voir que ce sont les hommes qui l'ont faite.

Madame Linde. — Aha ! tu as commencé à te lancer dans le féminisme?

Nora. — Non, je ne m'en soucie absolument pas. Mais toi, peut-être?

Madame Linde. — Non, pas du tout. Je le laisse à d'autres ; j'ai assez de lutter pour moi-même.

Nora. — Moi aussi.

Madame Linde. — Toi?

Nora. — Oui, c'est-à-dire... je pense à toutes les malheureuses mères et aux malheureux petits enfants. Kristine, savoir ses enfants confiés à des mains étrangères !

Madame Linde. — Plutôt cela qu'à une mère criminelle.

Nora. — Oh ! que de choses affreuses dans le monde.

(La bonne ouvre à Krogstad.)

La bonne (à voix basse). — Madame... !

Nora (se retourne, se lève en sursaut ; bas, la voix tremblante — Le voilà !

Madame Linde (de même). — Lui ! Que veut-il !

Nora (à la bonne). — Bien, bien ; allez. (La bonne sort. Krogstad s'approche.)

Krogstad. — Je dérange peut-être ces dames?

NORA. — Que voulez-vous? Mon mari n'est pas chez lui.

KROGSTAD. — Je crois pourtant qu'il est là.

NORA. — Oui, mais on ne peut pas lui parler.

KROGSTAD. — Je n'en ai d'ailleurs pas besoin.

NORA. — Va, Kristine ; va trouver les enfants.

MADAME LINDE. — Nora, qu'est-ce qu'il y a?

NORA. — Va, va, Kristine ; il faut que je parle avec cet homme.

MADAME LINDE. — Je comprends.

NORA. — Oh ! tu ne comprends rien.

MADAME LINDE. — Je comprends. Krogstad... où en êtes-vous venu?

KROGSTAD. — Où vous m'avez poussé.

MADAME LINDE. — Ah !...

KROGSTAD. — Maintenant il est trop tard.

MADAME LINDE. — Krogstad... il faut que nous causions après.

KROGSTAD. — Trop tard.

NORA. — Va, va. (Mme Linde entre à gauche.) Eh bien?

KROGSTAD. — Oui, eh bien?

NORA. — Monsieur Krogstad, vous ne ferez pas cela.

KROGSTAD. — A-t-il hésité à le faire?

NORA. — Oui, mais moi, je n'y suis pour rien.

KROGSTAD. — La femme doit souffrir pour son mari.

NORA. — Oh ! vous ne savez pas combien j'ai lutté et plaidé votre cause.

KROGSTAD. — L'avez-vous fait par compassion pour moi?

NORA. — Oh ! j'ai lutté pour la vie ces jours-ci.

KROGSTAD. — Peuh, la vie, la vie. Je croyais aussi que la vie était en jeu, lorsque le bruit s'est répandu ...mais vous voyez vous-même que j'ai survécu.

NORA. — Oui, vous... mais comment...

KROGSTAD. — Comment...?

NORA. — Je ne peux tout de même pas vivre une vie pareille... pareille...

KROGSTAD. — A la mienne, vous voulez dire...

NORA. — Excusez-moi...

KROGSTAD. — Vous verrez que vous y accommoderez quand même avec le temps.

NORA. — Monsieur Krogstad, pensez à mes petits enfants.

KROGSTAD. — Votre mari a-t-il songé à mes enfants, lorsqu'il m'a fermé la dernière voie de salut?

NORA. — Oh ! Dieu, oh ! Dieu, mourir si jeune... et quitter mon mari et mes enfants...

KROGSTAD. — Et vous voulez me faire croire que vous avez le courage de mourir?... hahaha !...

NORA. — Vous ne le croyez pas?

KROGSTAD. — Le croyez-vous vous-même?

NORA. — Je n'ai pas pensé à autre chose ces jours-ci.

KROGSTAD. — Possible. Mais comment? Le poison? Pas facile à se procurer. Une balle? Il faut quelque pratique, madame. Se pendre? Fi ! c'est vilain... on vous fait tomber de la corde coupée ; jamais vous n'accepterez cela.

NORA. — Entendez-vous ce bruissement?

KROGSTAD. — Le fleuve? Oui, naturellement, c'est à lui que vous avez pensé. Mais si vous n'y avez pensé qu'en l'air... Songez donc à ce que c'est en fait... sortir de la maison, la nuit... s'enfoncer dans l'eau noire mugissante, être entraînée avec elle, couler sous la glace, lutter, être étouffée, pêchée... un jour, beaucoup plus bas... et dans quel état...

NORA. — Oh ! c'est effrayant... oh ! dire que je n'ai pas... oh ! c'est effrayant...

KROGSTAD. — Quoi, madame?...

NORA. — Vous le voyez ; inutile de le cacher ; je n'ai pas le courage de mourir.

KROGSTAD. — Je le pensais bien ; mais je voulais être sûr...

NORA. — Et alors?

KROGSTAD. — N'est pas nécessaire non plus. Nul autre que votre mari ne saura rien.

NORA. — Oh ! mais il ne faut pas que lui, précisément...

KROGSTAD. — Vous avez sûrement lu dans des romans des histoires de scélérats qui ne sont jamais mus par rien d'autre que la vengeance. Oui, ce pourrait être fort agréable, si tout le monde venait à dire : voyez, la femme du directeur de la banque ne vaut pas mieux que l'avocat marron Krogstad, qui a été chassé par le directeur...

NORA. — Mais vous ne révélerez rien?

KROGSTAD. — Je n'en ai pas le moyen, madame. Dans mon premier accès de désespoir, j'y ai pensé ; mais je n'en ai pas le moyen. Il n'en est pas de moi comme des scélérats de romans ; j'ai quatre enfants à ma charge ; il leur faut nourriture et vêtements. Depuis plus de dix-huit mois je me suis contenté de la vie la plus gênée afin de regagner un peu de considération. Votre mari m'a barré cette voie. Eh bien ! je veux vivre, du moins, bien vivre, il faut que mes enfants vivent bien... Voici la lettre... il va par elle tout savoir... et il se sentira comme sous la menace d'une avalanche ; je le tiens dans ma manche, je peux faire de lui ce que je voudrai... exiger ce que je voudrai ; il n'osera pas piper mot ; ce sera l'employé chassé qui dirigera la banque...

NORA. — C'est là ce que vous voulez?

KROGSTAD. — Cela, et rien d'autre.

NORA. — C'est lui enlever son avenir.

KROGSTAD. — Il m'a enlevé le mien.

NORA. — Cette banque est pour lui comme l'œuvre de sa vie. Et il y renoncerait pour se rendre indépendant de vous.

KROGSTAD. — Il le fera par amour pour vous.

NORA. — La faute est la mienne. Et moi qui l'ai commise par amour pour lui.

KROGSTAD. — Tous les actes procréent des suites... mais leur descendance n'est pas toujours telle qu'il le faudrait.

NORA. — Et vous pouvez faire cela.

KROGSTAD. — J'ai quatre enfants.

NORA. — Monsieur Krogstad, vous ne ferez pas cela.

KROGSTAD. — Voici la lettre.

NORA. — Donnez-la-moi.

KROGSTAD. — Pour la remettre.

NORA. — Oui, oui.

KROGSTAD. — Merci ; il y a une boîte aux lettres à la porte ; c'est peut-être plus sûr...

NORA. — Vous ne savez pas quelles conséquences ceci entraîne.

KROGSTAD. — La rivière?

NORA. — Oui, maintenant il le faut. Si je ne péris pas, ce sera mon mari.

KROGSTAD. — Je ne crois pas aux romans, madame.

NORA. — Vous êtes un misérable ! Oui, vous êtes un misérable. Maintenant je ne vous crains plus... car maintenant je n'ai plus le choix...

KROGSTAD. — Mais si... votre mari n'a qu'à céder...

NORA. — Il ne le fera pas... jamais il ne sera incité à le faire... Maintenant j'ai tous les courages.

KROGSTAD. — Bah !...

NORA. — Sortez de ce foyer, que vous avez ruiné.

KROGSTAD. — Moi? Pas vous?

NORA. — Ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon père et pour mon mari.

KROGSTAD. — Et ce que je fais, je le fais par amour pour mes enfants.

NORA. — Vos enfants ne recueilleront jamais aucun bienfait de cela.

KROGSTAD. — Vous ne le croyez pas?

NORA. — Vous verrez quelles conséquences entraînera cet acte.

KROGSTAD. — Bah !

NORA. — Vous verrez ; vous le sentez vous-même... Vous êtes lâche... vous ne l'oserez pas... Vous sortez, vous emporterez la lettre.

KROGSTAD (à la porte d'entrée). — Bah ! (Il sort.)

NORA. — Le misérable !... Ah !... La lettre. Dans la boîte... Elle y est.

MADAME LINDE (arrivant de la chambre à gauche.) — N'est-il pas sorti?

NORA. — Oui.

MADAME LINDE. — Et il ne reviendra pas?

NORA. — Il ne reviendra plus jamais.

MADAME LINDE. — Nora, qu'est-ce qui ne va pas? Qu'est-ce qui se cache sous tout cela?

NORA. — Rien du tout ; mais ne dis pas à mon mari qu'il est venu ici.

MADAME LINDE. — Nora, tu as quelque secret avec lui.

NORA (sourit). — Mais oui ; une entente secrète.

MADAME LINDE. — Quand vraiment on plaisante, on n'a pas une pâleur mortelle, comme la tienne.

NORA. — Tu peux voir ça?

MADAME LINDE. — Ton mari aussi pourra le voir.

NORA. — Mon mari ne verra rien ; j'ai plus d'un visage.

MADAME LINDE. — Nora, Nora,

NORA. — Oh ! mais, n'est-ce pas beau ici?

MADAME LINDE. — Sans vérité?

NORA. — Vérité? Nous ne pouvons y penser.

MADAME LINDE. — Mais ne serait-ce pas mieux si tu le pouvais?

NORA. — Nous ne devons pas tout exiger ; il faut nous contenter de peu ; bientôt il me faudra me contenter de...

MADAME LINDE. — De?

NORA. — De rien.

MADAME LINDE. — Nora, c'est en vain que tu me caches quelque chose. Je comprends tout. Ce que tu m'as raconté tout d'abord. Ce secret avec Krogstad...

NORA. — Bon, et après?

MADAME LINDE. — J'ai... je l'ai connu autrefois. Il est

important pour moi de savoir... Est-il un méchant homme, méprisable?

NORA. — Je ne sais pas ; je sais seulement qu'il est terrible.

MADAME LINDE. — Comment le sais-tu?

NORA (ouvre la porte de l'antichambre). — Regarde ; il y a une lettre dans la boîte.

MADAME LINDE. — De lui?

NORA. — Oui.

MADAME LINDE. — A ton mari?

NORA. — Oui.

MADAME LINDE. — Il faut que je parle à Krogstad.

NORA. — Il est trop tard.

MADAME LINDE. — Qui sait.

NORA. — Trop tard, je te dis... la lettre est là.

MADAME LINDE. — Adieu. (Elle sort au fond.)

NORA. — Non, non ; je rêve. Tout cela est un rêve. (Elle regarde.) Oui, elle est là. Toute l'histoire y est écrite. (Helmer et le docteur sortent du bureau.) Viens-tu enfin, Thorvald? Comme tu fais bien d'arriver. Vous n'avez pas honte, docteur, de le retenir si longtemps...

HELMER. — Nous avions à causer. Comment va mon petit oiseau chanteur?

NORA. — L'oiseau chanteur va très bien ; tu n'as qu'à voir.

HELMER. — Oui, il me semble aussi... (Au docteur.) Mais qu'est-ce donc...?

LE DOCTEUR. — Hm !...

NORA. — Quoi? Qu'y a-t-il?

HELMER. — Oh ! rien du tout.

NORA. — Oh ! oui, je sais. Crois-tu, le docteur voulait absolument que je sois souffrante.

HELMER. — Oui, n'est-ce pas ; c'est absurde. Être souffrante? Ce ne serait pas le moment... maintenant que nous avons tout ce que nous avons si longtemps désiré. Nous allons fêter notre veille du jour de l'an dans le calme et la

beauté. Toutes les affaires attendront la nouvelle année.

NORA. — Oui, n'est-ce pas, Thorvald?

HELMER. — Oui, ni plume ni livre en main ce soir. Hm! c'est vrai; je dois tout de même d'abord... (Il se dirige vers la porte d'entrée).

NORA. — Où vas-tu?

HELMER. — Seulement voir s'il est venu des lettres.

NORA. — Non, non, Thorvald...

HELMER. — Qu'est-ce qui te prend?

NORA. — Non, non, je t'en prie... il n'y en a pas...

HELMER. — Je vais tout de même voir. (Nora joue quelques notes au piano; Helmer s'arrête.) Aha!

NORA. — Tu reconnais ça?

HELMER. — Vraiment, tu veux...?

NORA. — Qu'est-ce que j'aurai pour ça?

HELMER. — Qu'est-ce que ce serait?

NORA. — Je te le dirai après.

HELMER. — Non, tout de suite.

NORA. — Non, après. Ai-je ta parole?

HELMER. — Est-ce quelque chose que tu m'as déjà demandé?

NORA. — Non, jamais. Ai-je alors ta parole?

HELMER. — Oui, alors, tu l'as. (Au docteur.) Tu vas entendre ça. Mais il faut des cigarettes avec; de vraies cigarettes turques. (Lui et le docteur s'asseyent près du poêle. Nora joue et chante la chanson d'Anitra de *Peer Gynt.*)

MADAME LINDE (entrant de l'antichambre). — Non, qu'est-ce qu'il y a?

NORA. — Ne nous trouble pas.

HELMER. — Un tableau de vie familiale. Qu'en dites-vous?

LE DOCTEUR. — Turc, mais superbe, n'est-ce pas?

NORA. — Mets-toi au piano, Kristine; continue. (Elle se drape dans des châles et danse.)

HELMER. — Qu'elle est charmante, Rank. Regarde la cour-

bure délicate de la nuque. Quelle grâce dans les mouvements, et c'est inconscient.

LE DOCTEUR. — C'est bon d'avoir une femme.

HELMER. — Une femme comme elle.

NORA. — Es-tu content maintenant?

HELMER. — Merci !

NORA. — C'était joli?

HELMER. — Merci, merci !

LA BONNE (entrant de droite). — Madame est servie.

HELMER. — Bien. Mais d'abord les affaires... (Il ouvre la porte de l'antichambre.)

NORA. — Où vas-tu?

HELMER. — Voir la boîte aux lettres.

NORA. — Non, non.

HELMER. — Il y a une lettre.

NORA. — Ne la prends pas ! Laisse-la.

HELMER. — Mais, chère Nora... ; aha ! c'est de Krogstad.

NORA. — Thorvald, si tu la prends, je me jette par la fenêtre.

HELMER. — Mais Nora...

LE DOCTEUR. — Hm ! Helmer...

HELMER. — Mais qu'y a-t-il, qu'est-ce que tu as !

NORA. — Oh ! rien, mais je veux t'avoir sans restriction. Pas d'affaires ce soir... Oh ! tu peux bien savoir à quel sujet il t'écrit...

HELMER. — Oui, précisément, et je voudrais voir...

NORA. — Tu m'as promis ce que je demanderais. Eh bien ! tu n'ouvriras pas la boîte aux lettres ce soir, et demain non plus...

HELMER. — Mais, ma chère petite Nora...

NORA. — N'est-ce pas, docteur, il l'a promis...

LE DOCTEUR. — Oui, tu es lié, Helmer.

NORA. — Pas de soucis les jours de fête... demain, tu n'auras quand même pas de temps pour les affaires ; des visites toute la journée, et la soirée là-haut...

HELMER. — Bien, soit. Aujourd'hui et demain je serai tout à toi... mais je te préviens... demain, quand minuit aura sonné...

MADAME LINDE. — Oh ! vous ne travaillez pas après minuit, je pense...

HELMER. — J'en ai l'habitude, madame. Et maintenant, à table, allons boire à l'année finie et à tous les beaux espoirs qu'apporte la nouvelle.

NORA. — Allez devant. Tu vas m'aider à me débarrasser de ces oripeaux, Kristine.

LE DOCTEUR (à Helmer, en sortant). — Tu vois ; elle n'est pas du tout normale.

HELMER. — Je t'assure, ce n'est rien de plus qu'une inquiétude qu'elle ressent pour moi ; cet individu lui cause une terreur stupide. (Ils sortent).

NORA. — Eh bien?

MADAME LINDE. — Il était déjà parti.

NORA. — Je te l'avais bien dit.

MADAME LINDE. — Mais il revient demain.

NORA. — Qu'est-ce que ça fait ; Thorvald a vu la lettre.

MADAME LINDE. — Il ne sait pas ce qu'elle contient ; il faut nous en emparer.

NORA. — Krogstad en écrira une autre.

MADAME LINDE. — Mais est-elle donc si fâcheuse?

NORA. — Non, non, sûrement non ; c'est bête de ma part. Ne laisse rien voir. Va les rejoindre ; je m'arrangerai toute seule. (Mme Linde entre dans la salle à manger ; Nora se défait de ses châles.) Thorvald en son pouvoir, non merci, ce n'est pas pour cela que je lui ai sauvé la vie. Mais... non, non, maintenant ce doit être une chose résolue. (Elle regarde sa montre.) Cinq heures. Sept heures jusqu'à minuit. Puis vingt-quatre heures jusqu'au minuit suivant. Vingt-quatre et sept? Trente et une heures à vivre. (Elle sort.)

TROISIÈME ACTE

P. 527, l. 2.-*P.* 528, l. 15. — Même salon. Une lampe est allumée sur la table du premier plan.

Mme Linde est assise près de la table et feuillette un livre distraitement ; elle essaie de lire, sans pouvoir fixer son attention ; elle tend deux fois l'oreille vers l'antichambre, l'esprit tendu ; elle regarde sa montre.

MADAME LINDE (sursautant). — Quoi ! Déjà ! Non, ce n'est pas...

(Nora entre en robe de soirée.)

NORA. — Comment ! Kristine, tu es là?

MADAME LINDE. — Oh ! c'est toi, Nora?

NORA. — Tu es là, Kristine?

MADAME LINDE. — Oui, j'avais envie de te voir habillée ; mais je suis venue trop tard. Chez moi, il fait froid, et alors je suis restée.

NORA. — Ah ! oui ; mais tu vas t'en aller...

MADAME LINDE. — Pourquoi?

NORA. — Oui, oui, tu vas t'en aller.

MADAME LINDE. — Tu rentres de si bonne heure de la soirée?

NORA. — Je ne pouvais pas y tenir ; l'air y était si lourd et chaud.

(Helmer arrive de l'antichambre.)

HELMER. — Mais, chère Nora, qu'est-ce que ça signifie? Tu quittes la soirée de si bonne heure? Et sans prendre congé? Ah ! bonsoir, madame.

NORA. — Oui, j'ai dû le faire. Je savais que Kristine était ici. Elle voulait voir ma nouvelle robe.

HELMER. — Bon, mais remonte ; il n'est tout de même pas convenable...

NORA. — Oui, oui, je monte pour chercher les enfants...

mais ensuite... oh ! je ne peux pas rester longtemps là-haut, Thorvald ; mais toi, tu resteras ; tu danseras, tu t'amuseras... promets-le moi.

HELMER. — Oui, oui... viens toujours. Bonne nuit, madame Linde... excusez-nous.

NORA. — Bonne nuit, Kristine,... bonne nuit, adieu... tu ne vas pas rester là longtemps, avec tes mauvais yeux. Voilà, tu m'as vue habillée maintenant. N'est-ce pas, ce costume me va bien. Quand tu penseras à moi, souviens-toi de moi comme ça. Bonne nuit... adieu, Kristine... adieu...

MADAME LINDE. — Bonne nuit, chère Nora.

HELMER. — Viens, viens, allons.

NORA. — Bonne nuit, adieu. (Helmer et Nora sortent par la porte d'entrée.)

MADAME LINDE (écoute un moment). — Quelle terrible angoisse. Et il ne le voit pas. Il ne comprend rien... Mais l'heure... Est-ce qu'il ne va pas... (Elle écoute.) Ah !... (Elle ouvre la porte de l'antichambre, on frappe doucement trois fois à la porte d'entrée. Krogstad entre.) Entrez. Il n'y a personne.

KROGSTAD. — Vous m'avez écrit. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME LINDE. — Oui, il le fallait ; chez moi c'était impossible... il n'y a personne ici.

P. 528, l. 23. — MADAME LINDE. — Vous ne m'avez jamais comprise.

L. 25-26. — ce qui — — monde] le simple fait

L. 29-30. — que je — — croyez-vous?] *Manque.*

P. 529, l. 9-22. — Pouvais-je faire autrement? Tout ne devait-il pas être rompu entre nous?

KROGSTAD. — Oui, en vue du bénéfice.

MADAME LINDE. — Oubliez-vous que j'avais une mère impotente et deux jeunes frères? Vous n'aviez aucune perspective d'avenir.

KROGSTAD. — Cela vous donnait-il le droit de me repousser?

P. 530, l. 4-16. — Vous dites cela, vous qui contribuez à me faire mettre de côté?

MADAME LINDE. — Croyez-vous que je fais cela?

KROGSTAD. — N'êtes-vous pas avec mes persécuteurs?

MADAME LINDE. — Vraiment? Et pourquoi le croyez-vous?

KROGSTAD. — Ce n'est pas la première fois qu'on témoigne de la haine à qui l'on a lésé.

MADAME LINDE. — Krogstad, vous ne croyez pas cela de moi.

KROGSTAD. — Que puis-je donc croire? Ne prenez-vous pas le poste que je perds?

MADAME LINDE. — Oui.

KROGSTAD. — Et vous avez pu faire cela...?

P. 531, l. 16. — Que dites-vous là?

P. 532, l. 7-20. — MADAME LINDE (sourit). — Hm ! exaltée... c'est ce que je suis le moins au monde.

KROGSTAD. — Et vous pourriez... Savez-vous pour qui et quoi je passe?...

MADAME LINDE. — Vous avez dit qu'avec moi vous auriez été autre.

KROGSTAD. — Et alors?

L. 24-26. — Kristine, est-ce bien réfléchi? Voulez-vous...? Veux-tu...?

P. 533, l. 1-20. — Krogstad — — comme vous] Vous avez dit avoir besoin de montrer autour de vous que quelqu'un ose vous offrir une mission de confiance. Je l'ose.

KROGSTAD. — Alors, Kristine, je vais me relever maintenant... Ah ! mais j'oubliais... ; tout cela est impossible...

MADAME LINDE. — Pourquoi?

KROGSTAD. — Vous ne savez pas... ; j'ai entrepris une action contre cette maison.

MADAME LINDE. — Je le sais.

KROGSTAD. — Vous le savez?

MADAME LINDE. — Je sais aussi à quoi le désespoir peut pousser un homme comme vous.

P. 534, l. 5-6. — KROGSTAD. — Alors, je comprends. Vous voulez

L. 17-25. — Si, naturellement. J'attends ici, je la réclame, je dis qu'elle parle de mon renvoi... mais que je l'accepte...

MADAME LINDE. — Vous ne réclamerez pas la lettre.

KROGSTAD. — Mais n'est-ce pas à cause de la lettre que vous m'avez donné rendez-vous ici?

L. 28. — et c'est — — témoin] *Manque.*

L. 29.-*P.* 549, l. 10. — Il faut que Helmer sache tout. Ce secret néfaste fera sombrer leur ménage, s'il subsiste. Il faut pleine lumière. Ces cachotteries et faux-fuyants mènent à la catastrophe.

KROGSTAD. — Kristine, votre amie ne vous a pas tout dit.

MADAME LINDE. — Y a-t-il autre chose que la dette?

KROGSTAD. — Hm !...

MADAME LINDE. — Dépêchez-vous ; allez, allez... quelqu'un descend l'escalier. Attendez-moi en bas, devant la porte ; vous me reconduirez.

KROGSTAD. — J'attendrai, et vous verrez. Oh ! Kristine, merci, merci. Vous m'avez relevé. (Il sort rapidement.)

MADAME LINDE (met son manteau). — Il remercie, et c'est moi... ; oui, maintenant, c'est ici qu'on va... (Nora entre avec ses deux aînés ; la bonne d'enfants a le plus jeune dans ses bras.)

NORA. — Comment ; tu es encore ici?

MADAME LINDE. — Bonne nuit ; demain j'aurai beaucoup à causer avec toi.

NORA. — Demain... !

MADAME LINDE. — Crois-moi, Nora, il est bon de tout dire.

NORA. — Oui, oui. Bonne nuit.

MADAME LINDE. — Bonne nuit.

NORA. — Mille fois bonne nuit. Adieu. (Mme Linde sort). Mets-les au lit, Anne-Marie... ils sont bien fatigués et tout endormis... Oh ! soigne-les bien. Que dis-tu? Rester un peu avec maman. Non, non... ça ne va pas... Vous ne pouvez pas être

avec maman... Bonne nuit... oh ! encore une fois... Bonne nuit... bonne nuit... voilà... maintenant il faut se coucher... bonne nuit, tous... (La bonne sort avec les enfants.) Oh ! ne plus jamais les revoir. Jamais... jamais...

HELMER (entrant). — Voilà... c'est fini. Sont-ils au lit?

NORA. — Oui, bientôt.

HELMER. — Tu es fatiguée?

NORA. — Oh ! oui, un peu.

HELMER. — Désormais ma petite Nora devra se ménager. Ça fera du bien de se reposer tout à fait.

NORA. — Oui, je le crois presque.

HELMER. — Presque, seulement.

NORA. — Oui, oui, ce sera bon.

LE DOCTEUR RANK (entrant). — Peut-on entrer si tard?

HELMER. — Non, c'est toi? Entre donc.

LE DOCTEUR. — Je ne vous ai pas dit adieu là-haut, et comme je savais que vous étiez deux oiseaux de nuit...

HELMER. — Oui, je vais encore travailler une couple d'heures. Eh bien ! tu as eu l'air de bien t'amuser ce soir.

LE DOCTEUR. — Oui, pourquoi pas. On emporte volontiers son dernier plaisir.

HELMER. — Le dernier? Pourquoi serait-ce le dernier?

LE DOCTEUR. — Pourquoi? Ça, il faut le demander à certaines forces mystérieuses. Mais c'est bien le dernier en ce qui me concerne.

HELMER. — Mais, mon cher Rank...

LE DOCTEUR. — Je le sens. Il n'y a rien à y faire. Je vais rentrer et me coucher, et je ne me relèverai pas. Non, non, c'est comme ça. Je suis tout à fait fixé. C'est pourquoi j'ai voulu dire adieu...

HELMER. — Oh ! mais, j'irai naturellement te voir tous les jours...

LE DOCTEUR. — Pas du tout. Tu n'en feras rien. Je ne veux pas. Il y a de la laideur à être couché pour mourir. Une chambre

de malade, c'est vilain ; l'air corrompu, les forces déclinantes du patient, son aspect changé, la peau jaune tirée, les yeux vitreux... Non, non, promets-le moi, Helmer, tu ne viendras pas. Je ne veux pas rester dans ton souvenir associé à des impressions pareilles.

HELMER. — Crois-tu que ce sera long?

LE DOCTEUR. — Pas du tout. J'allais dire : malheureusement. Oui, n'est-ce pas curieux comme nous sommes attachés à cette misérable vie? Il me serait facile, comme médecin, d'en finir rapidement avec cette histoire ; quelques gouttes d'une bouteille... ; un coup de lancette ici sur l'artère...

HELMER. — Mais, Rank,... à quoi penses-tu?...

LE DOCTEUR. — Je n'en ai pas le courage ; non, ma foi, je ne l'ai pas. J'aime mieux rester à souffrir et à mourir peu à peu à partir d'en bas. Enfin, il peut y avoir des observations intéressantes à faire. Avec d'autres patients, on ne peut guère, vers la fin, se livrer à des expériences. Sur soi-même, au contraire... ; oui, chers amis, voilà la seule joie qui me reste en ce monde. Oui, et puis mes bons cigares ; car je peux les fumer. Oui, eh bien ! adieu, et merci pour tant de bons moments. Je vous souhaite longue vie. Allons, allons, madame... pas de sentiments, pas de scènes... Adieu.

HELMER. — Rank, je monterai tout de même te voir.

LE DOCTEUR. — On ne te laissera pas entrer. Non, que diable, tu n'as rien à faire avec la mort... pas encore. Tu es un homme heureux et bien portant... non, non, ce n'est pas pour toi. Allons, adieu donc, et ne me suivez que dans de nombreuses années. (Il sort.)

HELMER. — C'est un rude coup pour nous, Nora !

NORA. — Oui.

Ici vient la réplique de Helmer, p. 549, l 11-18, *jusqu'à* pour nous, *moins les deux indications scéniques, et :* crois que je. *Puis vient le texte*, p. 547, l. 6-p. 548, l. 7, *sauf*, l. 13-18 :

elle est toute pleine — — je n'en ferai rien. *Et le manuscrit continue ainsi :*

... Tiens. Vois-tu comme ça s'est accumulé?

NORA. — Tu vas travailler maintenant?

HELMER. — Oui ; il le faut. Je ne dormirais pas quand même... ; cette histoire de Rank ne me sort pas de la tête. Allons, allons, ma gentille petite Nora ; je vois que ça t'a secouée aussi. Mais il faut combattre cela ; ce n'est pas bon pour toi. Il faut que tu sois heureuse et gaie, mon petit oiseau chanteur. N'est-ce pas pour cela que tu es au monde? Ce n'était pas inattendu. Nous y avons été préparés depuis longtemps. Et tu sais, c'est peut-être le mieux ainsi... pour nous. Maintenant nous sommes entièrement réduits à nous-mêmes, nous deux. Allons, ne sois pas si secouée, Nora ; il y a quelque chose de laid là dedans. Nous ne voulons pas nous laisser ravir le bonheur. Nous avons tout maintenant ; une situation indépendante. Comme je suis content de me mettre à l'œuvre ; d'être mon propre maître indépendant... d'avoir les mains libres.

NORA. — Oui, oui, tu les auras, Thorvald !

HELMER. — Oui, je vais dans mon bureau en attendant. Bonne nuit, ma gentille petite Nora ; ne reste pas trop longtemps debout. Tu as grand besoin de repos.

NORA. — Oui, c'est bien mon intention de... ; oui, va, Thorvald ; bonne nuit ; j'aurai bientôt tout fini.

HELMER. — Bonsoir, ma petite alouette. Et demain, un jour nouveau et une vie nouvelle. Bonne nuit ; dors bien. Maintenant je vais lire les lettres. (Il entre avec des papiers dans son bureau.)

NORA (regarde autour d'elle, un moment, avec des yeux égarés ; fait un pas vers la porte de Helmer, mais s'arrête ; dit à voix basse). — Torvald, Torvald, Torvald ! Ne plus jamais le voir ! Les enfants ; ne plus jamais les voir. L'eau noire glaciale. Oh ! le pourrai-je ! Oh ! si seulement c'était fait ! Qu'est-ce? L'a-t-il ouverte? Lit-il?... Adieu, mon foyer, mon foyer et lui et les

enfants ! (Elle a jeté un grand châle sur sa tête et conrt sortir par la porte d'entrée. A ce moment Helmer ouvre violemment sa porte et paraît, une lettre ouverte à la main.)

HELMER. — Nora !

NORA (criant). — Ah !

HELMER. — Nora, qu'est-ce que c'est que ça?...

NORA. — Mais je m'en vais... tu vois bien que je m'en vais.

HELMER (la retient). — Où vas-tu? Sais-tu ce qu'écrit ce misérable?

NORA. — Oui. Tue-moi ! Frappe-moi !

HELMER. — Nora !

NORA. — Lâche-moi... je vais m'en aller !

HELMER. — Effrayant ! Est-ce vrai, ce qu'il écrit? Non, non, il est impossible que ce soit vrai !

NORA. — Que veux-tu faire de moi?

HELMER. — Malheureuse ! qu'as-tu fait là !

NORA. — Laisse-moi partir. Lâche-moi.

La comparaison avec le texte définitif reprend à partir de la p. 529, l. 24.

P. 552, l. 1-3. — NORA. — Oui, je le sais maintenant

L. 4. — *L'indication scénique manque.*

L. 9-12. — (Nora — — prévoir] (Nora se tait.) J'aurais dû le prévoir, m'en méfier.

L. 24-25. — me mener — — guide] *Manque.*

L. 26-27. — *Manque.*

P. 553-l. 4-10. — avais — — mariage] n'étais plus là. A rien. S'il publie les faits, nul ne doutera que j'aie été au courant de ton action criminelle. On croira peut-être que je t'y ai poussée. Tu as ruiné toute ma situation, tout le travail de ma vie.

L. 12. — *L'indication scénique manque.*

L. 19-20. — à tout prix — — mais] Tout doit être entre nous comme auparavant, aux yeux du monde. Mais,

L. 24-25. — et que, maintenant encore... !] *Manque.*

L. 25. — il faut que ce soit] c'est

P. 554, l. 1-2. — Nora ! Dis que tu es malade.] *Manque.*

L. 10-11. — Tu ne l'auras — — moi-même.] Regarde.

L. 15. — *Après* courage.] Je crains les pires horreurs.

L. 22-27. — Je suis sauvé — — Regarde.] Tu es sauvée, Nora, tu es sauvée.

NORA. — Comment, sauvée?

HELMER. — Regarde.

L. 30-*P.* 555, l. 1. — personne — — faire.] rien qui témoigne contre toi.

P. 555, l. 8-9. — il a écrit — — Noël, tu as] *Manque.*

L. 12. J'ai beaucoup réfléchi ces jours-ci, Thorvald.

L. 19-21. — Oh ! pauvre — — Nora] Oh, Nora, je comprends bien. Tu ne parais pas croire que je puisse te pardonner.

P. 556, l. 5. — nous — moi] nous

L. 11-24. — Non — — l'épervier] Non, reste, où vas-tu?

NORA (dans la chambre à côté). — Il faut que je me recueille. Rien qu'un instant.

HELMER. — Oui, recueille-toi, mon petit oiseau chanteur effarouché. J'ai de larges ailes pour te protéger. Notre foyer est agréable et doux, Nora ; c'est ici un abri pour toi ; je t'aurai là pour moi tout seul. Tu seras pour moi comme une colombe échappée sans dommage aux griffes de l'épervier.

L. 26-27. — Demain — — auparavant] *Manque.*

L. 29-*P.* 557, l. 1. — Comment — — j'aurais] Oh ! ne m'es-tu pas doublement chère après cela? N'es-tu pas doublement à moi, absolument à moi, ma créature? Comment pourrais-je avoir

P. 557, l. 13. — Tu n'es pas couchée?] *Manque.*

L. 17. — maintenant, si tard] *Manque.*

L. 27. — Nora, qu'y a-t-il? De nouveau cette expression pétrifiée.

P. 559-l. 13-14. — *Écrit d'abord :* Vous n'avez aimé que votre propre tendresse pour moi.

L. 18-19. — Oui — — chez papa, il] Lorsque j'avais quatre ou

cinq ans, papa dit que j'avais une singulière envie d'apprendre le français ; et il me fit apprendre de longs morceaux par cœur ; puis il dit que j'avais une rare disposition à écrire des vers, et j'en écrivis beaucoup. Mais je n'avais de goût ni pour le français ni pour écrire des vers ; je croyais seulement l'avoir parce que papa l'avait dit. Ensuite il dit que ses vieilles armoires et les sièges à hauts dossiers garnis de cuivre étaient ses plus beaux meubles, et je trouvai qu'ils l'étaient. Il disait encore que sa haute cravate blanche et sa canne à bouton d'or donnaient un air distingué, et il me semblait qu'il en était ainsi. Papa

L. 25-26. — Tu es venue chez moi?

L. 28. — Tu disposas tout] Tu ne voulais pas que je m'adonne au français à cause des nombreux livres immoraux ; et cela ne te plaisait pas non plus que nous écrivions des vers, nous autres femmes. Mais tu aimais la musique, et tu voulais me faire déclamer des monologues que nous avions entendus au théâtre, et me déguiser en costumes pittoresques. Tu m'arrangeais

P. 560, l. 7. — *Après* faute, *il y a :* si j'ai pris l'habitude de mentir,

L. 12, — je ne l'ai jamais été] *Manque.*

L. 17-20. — Non — — enfant poupée.] Non, seulement gaie, en train. Notre foyer a été un salon de poupée. J'ai été ici ta poupée, comme chez nous j'étais celle de papa.

P. 561, l. 9. — les enfants] nos enfants

L. 19. — Si — — raison] Tu as dit vrai.

P. 563, l. 9. — Tu n'en as pas.] Pas en première ligne

L. 16. — moi, comme toi *et* du moins] *Manquent.*

L. 18-19. — et que — — eux] ou qu'ils parlent à peu près ainsi

L. 20. — la plupart des gens] les hommes

P. 564, l. 16. — Oui, — — à cela.] *D'abord écrit :* Ah, Thorvald, que te répondrai-je?

L. 20-22. — sont — — ma tête.] te donnent raison ; mais je ne peux pas me mettre ça dans la tête. Je ne peux pas concevoir que la loi soit juste en ce qui me concerne.

L. 24. — Je ne crois pas à cela.] *Manque.*

L. 31. — *Après cette ligne, il y a :* (Elle entre dans la chambre à droite et prend son chapeau et son manteau.)

P. 565, l. 2-3. — je crois presque que] *Manque.*

L. 11. — je le fais] *Manque.*

L. 19-25. — Oui, Thorvald, c'est ainsi.

HELMER. — Nora ! Oh ! oh !

NORA. — Je ne veux pas te le cacher,... je ne t'aime plus. C'est pourquoi je m'en vais.

L. 29-30. — C'est — — plus longtemps.] *Manque.*

P. 566, l. 2-14. — *(Biffé :* Hélas ! Thorvald, tu n'as pas perdu.*)* Je le peux. Tu as perdu mon amour lorsque, ce soir, il m'est soudain apparu que tu ne m'avais jamais aimée comme je t'aimais. Tu l'as perdu lorsque j'ai vu que tu n'étais pas l'homme que je croyais,... lorsque je n'ai plus pu t'admirer comme l'être supérieur ; car tu ne l'es pas.

HELMER. — Par quoi est-ce que j'ai manifesté tout cela?

NORA. — Je vais te le dire. Ce que tu appelles mon grand crime, la signature de mon père que j'ai écrite pour sauver ta vie, a été mon superbe et joyeux secret jusqu'au moment où mes yeux furent ouverts sur les suites que cela pouvait entraîner. C'est une semaine de mortelle angoisse continue, que j'ai vécue.

HELMER. — Ça, je le comprends.

NORA. — Mais tu ne comprends pas pourquoi. Ou peux-tu me le dire?

HELMER. — Bah ! tu n'avais pas à craindre peine et honte. Tu devais bien savoir que j'emploierais tous les moyens pour te sauver ; que je serais obligé d'en passer par toutes les conditions...

NORA. — Hm ! Qu'est-ce qui m'a poussé, crois-tu, à mettre fin à mes jours?

HELMER. — Tu as craint ma colère.

NORA. — Non, Thorvald, je voulais mettre fin à mes jours afin d'empêcher ce que j'avais la ferme assurance que ta recon-

naissance, ton amour et ton haut esprit viril t'ordonneraient de faire. Jamais l'idée ne m'est venue que tu pourrais accepter de régler tes actions d'après la volonté d'un autre.

L. 18-19. — Après — — opprobre !...] Je t'aurais livrée au châtiment et à l'opprobre

L. 29-*P.* 567, l. 26. — Voilà — — certain...] J'étais si absolument certaine que tu te sacrifierais pour moi... ne l'écoutez pas, aurais-tu dit... elle ne comprend rien, elle est folle... tu aurais dit que c'était l'amour pour toi... tu aurais mis en mouvement le ciel et la terre. Je pensais que tu aurais pris le docteur Rank à témoin que j'étais folle, détraquée, que j'avais l'esprit dérangé. J'étais absolument sûre que tu sombrerais pour me sauver. C'est cela qui m'épouvantait, et c'est pourquoi je voulais me suicider.

HELMER. — Oh ! Nora, Nora !

NORA. — Et que s'est-il produit? Pas de remerciement, pas un élan d'amour, pas la moindre idée de me sauver. Rien que des reproches... un blâme à mon père... une frayeur mesquine... la victime sans défense maltraitée par le tyran...

HELMER. — Oui, oui...

NORA. — Et puis, tout aussitôt le danger passé, ce fut pour toi comme si rien n'était arrivé. J'étais de nouveau ta petite alouette, ta poupée, que tu pouvais désormais choyer avec d'autant plus d'attention qu'elle était si faible et fragile. Thorvald, à ce moment-là, tu as été pour moi comme un étranger ; et je ne peux pas continuer à vivre avec un étranger.

HELMEG. — Oui, oui, oui, un abîme s'est évidemment creusé entre nous...

P. 568-l. 13-21. — Pas maintenant — — longtemps.] *Ajouté après coup :* Pas maintenant ! Attends à demain.

NORA. — Je ne peux pas coucher une nuit dans la chambre d'un étranger.

H. — Frère et sœur.

N. — Des phrases, tu sais très bien... que ce ne serait pas longtemps le cas.

L. 24. — *Après* les miennes] Mais veille sur eux, toi aussi, le mieux que tu pourras.

P. 570, l. 12. — *Après cette ligne, est biffé :*

Helmer. — Je le vois bien ; je suis devenu un étranger pour toi.

Nora. — Tu l'es devenu, comme moi pour toi. Donc, adieu !

L. 17-18. — Ah ! Thorvald, il faudrait la grande merveille...

L. 26. — je veux y croire] j'y crois

P. 571, l. 4-6. — *Manque.*

V

Nouvelle rédaction du commencement du second acte jusqu'à la fin de la p. 487. *Les différences avec le texte définitif sont indiquées ici de la manière habituelle.*

P. 481, l. 3-9. — Le manteau —— écoute.)] Nora (marche avec agitation). — Voilà qu'on vient ! (Elle écoute.)

L. 10-11. — personne] pas

L. 15. — *Manque.*

L. 16-17. — Il ne —— exécution] Il ne fera évidemment pas ça.

L. 19-20. — avec —— chambre à] avec un paquet, entre par la

P. 482, l. 2-5. — Voilà, j'ai trouvé le costume de bal masqué.

Nora. — Merci ; c'est bien.

L. 8-11. — *Manque.*

L. 13. — Oui, je voudrais aller trouver Mme Linde pour qu'elle m'aide un peu...

L. 15. — Encore sortir? Par] Mais par

L. 18-*P.* 484, l. 7. — Les gens sont compatissants pour les malades... Comment sont les enfants.

La b. — Oh ! les pauvres, ils s'amusent comme ils peuvent.

N. — Ils demandent après moi. Si je ne pouvais plus désormais être aussi souvent avec eux...

La b. — Les petits enfants s'habituent à tout.

N. — Si je les quittais tout à fait, crois-tu qu'ils m'oublieraient...

La b. — Par exemple !... tout à fait...

Nora. — Ta fille n'est-elle pas devenue étrangère pour toi...

La b. — Comment madame Nora sait-elle...

N. — Que tu as eu un enfant, toi aussi... je l'ai su quand j'avais douze, treize ans... sans ça tu n'aurais pas pu être ma nourrice. Oh ! ça doit être terrible d'être arrachée à sa propre chair.

La b. — Nous autres, gens simples, ne le prenons pas ainsi. Il me semble que ma petite Nora était mon propre enfant...

N. — Il ne faut pas que tu abandonnes jamais les petits, promets-le-moi.

La b. — N'ai-je pas soigné Nora quand elle était une petite fille qui n'avait pas de mère?

N. — Oui, oui, avec toi, ils sont en bonnes mains.

P. 484, l. 14-16. — N. — Oh ! si j'osais sortir. Si, au moins, il n'arrivait rien à la maison pendant que je serais dehors.

L. 18-19. — Surtout — — gants] *Manque.*

L. 21-25. — Ah ! qui est-ce? (Mme L. entre.) Oh ! c'est toi, K.?

P. 485, l. 2-21. — No. — Comme c'est gentil de venir.

Madame L. — Je viens pour remercier ton mari.

N. — Nommée.

Madame L. — Oui... il n'est peut-être pas chez lui?

N. — Il est si occupé. Mais il faut que tu m'aides. Regarde ça. Bal costumé là-haut chez Stenborg au troisième étage. Je serai en Napolitaine et danserai la tarentelle... j'ai appris à la danser là-bas... je l'ai promis à Torvald... Peux-tu m'aider...

Madame L. — J'essaierai... Mais j'ai

L. 23-27. — N. — Oh ! Torvald s'entend à rendre tout si agréable.

L. 29-*P.* 486, l. 1. — je pense — — ton père] *Manque.*

P. 486, l. 4-*P.* 487, l. 15. — Il souffre d'une grave maladie... mais hier c'était frappant, c'est vrai...

MADAME L. — Il vient assez souvent dans la maison.

N. — Tous les jours... Il fait pour ainsi dire partie de la maison ; je crois qu'il ne pourrait pas se passer de nous.

P. 487, l. 18. — Je — — chose] *Manque.*

L. 26. — Tu as parlé hier

L. 28-29. — Et alors.

P. 488, l. 4. — Et pas de famille...

L. 16. — Voyons — — Nora] *Manque.*

L. 17. — à qui] que c'est à lui que

L. 20. — Peux-tu — — pareille !] *Manque.*

L. 21-22. — tous les jours — — serait]dans la maison ; comment as-tu pu avoir l'idée...

L. 26-*P.* 491, l. 15. — Je t'assure. Mais le docteur R.? Je suis sûre que si je l'en priais...

MADAME L. — N. N., derrière le dos de ton mari... pourquoi ne parles-tu pas à ton mari?...

N. — Oh ! tu ne comprends pas toute l'histoire, tu ne connais pas Torvald.

MADAME L. — Surtout pas le docteur R.

N. — Jamais je n'aurais pu en avoir l'idée ; bien que je suis sûre qu'il l'aurait fait.

MADAME L. — Mais il faut que tu sortes de là. Le secret ainsi gardé est bien près de détruire toute véracité dans tes rapports avec ton mari...

N. — Tu peux bien le dire. Oui, il faut que je sorte de là. Écoute, quand on paye ce qu'on doit, la reconnaissance de dette vous est rendue?

MADAME L. — Oui, bien entendu.

N. — Si on avait de l'argent, Kristine...

MADAME L. — Ton mari ne pourrait-il...?

N. — Oh ! il y en a beaucoup comme lui... (Elle fredonne.) C'est affaire de courage... faire le saut, ne pas ramper...

MADAME L. — Mais plus de secret pour ton mari, N.

N. — Pfuh ! un mari n'a pas besoin de tout savoir. Chut !

voilà qu'il vient. [*Ajouté après coup :* Va dans la chambre d'enfants, ma chère. Torvald n'aime pas le travail de couture.] (Dans l'entrée.) Oh ! te voilà, cher Torvald... comme tu as froid. N'as-tu pas gelé à la Banque? Allons, ça, c'est bien.

H. — La couturière est chez toi?

N. — Non, c'est K. qui met mon costume en état. Oh ! tu peux penser si je vais faire de l'effet.

H. — Oui, je crois que j'ai eu une bonne idée.

N. — Superbe ! Mais ne suis-je pas gentille aussi, moi qui me laisse faire ; car il faut vraiment du courage pour...

H. — Tu es une petite friponne ; tu ne demandes qu'à...

N. — te plaire, Torvald.

H. — Bien dit. Mais je ne veux pas te déranger... tu vas essayer, je suppose...

N. — Et toi, tu vas travailler?

H. — Oui. (Il va vers la porte.)

Ici le manuscrit contient un espace où il n'y a que deux croix, peut-être pour indiquer que la scène est à remanier.

La scène qui va de la p. 491, l. 16 *à* p. 497, l. 19 *manque ici.*

P. 497, l. 20-*P.* 498, l. 9. — H. — Si R. vient, il me trouvera dans mon bureau... (Il entre dans sa chambre.)

N. — Le docteur R... Oui, il vient vers cette heure-ci... Il faut que ça se fasse. Il va bientôt avoir la lettre... On sonne ; il est là. Non, ce n'est pas lui... Ah ! docteur, c'est vous. Apporte la lampe, Hélène... Venez ici, docteur ; je crois que mon mari a du travail...

P. 498, l. 12. — *L'indication scénique manque.*

P. 499, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

L. 3. — respire,] *Manque.*

L. 6-7. — Je suis — — madame] *Manque.*

L. 13-*P.* 500, l. 2. — Le fait — — Et] Ce qui est vilain ne s'exprime pas par de belles paroles. Enfin, il faut un jour en passer par là. Mais

P. 500, l. 6-*P.* 501, l. 19. — Nora — — Celui] N. — Mais,

cher docteur R..., vous pouvez vivre longtemps encore.

R. — Hm ! je suis fixé maintenant à ce sujet. C'est le dernier Noël où je suis hôte ici dans la maison. Oui, quelle mine aura tout ici, dans un an...

N. — Si on le savait.

R. — Bah ! celui

L. 20. — *L'indication scénique manque.*

L. 24. — N. (vivement).

L. 28. — Vous-même — — semble] N'avez-vous pas déjà commencé.

P. 502, l. 2-*P.* 509, l. 31. — N. — Ah ! c'est ça ; vous êtes jaloux de Kristine...

R. — Oui, je le suis ; je prévois qu'elle me succédera ici dans la maison ; quand je ne serai plus là, cette femme va...

N. — Chut ! ne parlez pas si haut ; elle est là...

R. — Vous voyez, vous voyez.

N. — Seulement pour coudre mon costume. Ne vous fâchez pas, cher docteur R. Fi ! vous avez été si revêche avec elle hier soir. Soyez gentil maintenant ; vous êtes notre premier et notre meilleur ami, vous le savez bien... Demain, vous verrez comme je serai jolie au bal... R. je vais vous montrer quelque chose. Regardez.

R. — Qu'est-ce que c'est?

N. — Voyez.

R. — Des bas.

N. — Couleur chair... Non, non, non, vous ne verrez que la plante des pieds... Oh si ! vous pouvez bien voir aussi plus haut.

R. — Croyez-vous que ces bas vous iront?

N. — Pourquoi pas...

R. — Non, je ne savais pas...

On a, sur une feuille détachée, un brouillon correspondant à p. 500, l. 15-p. 501, l. 12. *Les différences avec le texte définitif sont insignifiantes.*

N. (lui frappe légèrement la joue avec les bas). — Fi donc !

R. — Nora... Madame Helmer... quand on va mourir.

N. — Vous n'allez pas du tout mourir et nous quitter ; vous continuerez à être notre meilleur et plus cher ami, à Torvald et à moi...

R. — Oh ! je n'ai jamais eu l'occasion de vous prouver mon amitié. J'ai seulement pris ce que vous avez répandu pour moi à pleines mains, cordialité, bien-être... j'allais presque dire : bonheur...

N. — Et si maintenant je vous demandais... non...

R. — Quoi?

N. — Une grande preuve de votre amitié?

R. — Oh ! faites-le, N. ; vous ne savez pas quel plaisir j'aurais à laisser après moi... un souvenir ; quelque chose qui pourrait me garder contre l'oubli. Mais qu'est-ce que c'est?

N. — Oh ! non, je ne peux pas... Maintenant, au moment de le dire, ça me paraît impossible... c'est que je ne sais pas comment vous me jugerez...

R. — Alors je vais vous dire une chose, vous allez savoir ce dont vous ne vous êtes jamais doutée ; dont vous n'avez jamais pu vous douter... Un mourant, comme moi, peut parler ; jusqu'ici je me suis tu.

N. — Docteur R. taisez-vous aussi maintenant.

R. — Non, vous le saurez ; je vous ai aimée, N., aimée depuis que je vous ai connue. Tout instant que j'ai passé avec vous a été comme un grand, indescriptible bonheur, le seul que j'aie éprouvé.

N. — Parlez bas,... quelqu'un pourrait vous entendre.

R. — Helmer lui-même pourra bien connaître tous les sentiments que j'ai eus pour vous ; quand je serai parti, il saura tout ; mais vous saurez tout maintenant, afin que vous puissiez vous adresser à moi avec pleine confiance. Je ne vous dirai rien de plus. Personne ne vous a aimée plus haut que moi.

NORA *(va vers la porte).* — Hélène, apporte la lampe.

R. — Nora...

Nora. — Hélas ! cher docteur R... c'est vilain de votre part...

R. — Quoi? vous dites?

N. — Pourquoi m'avez-vous dit cela? Tout allait si bien ; il n'était pas du tout nécessaire...

R. — Que voulez-vous dire? Avez-vous su...?

(La bonne entre avec la lampe.)

Nora. — Merci. Mettez-la sur la table. (La bonne sort.)

R. — Nora, je vous demande, avez-vous su...

N. — Oh ! je ne sais pas ce que j'ai su ; on a bien quelque idée, ou bien... non, je ne sais pas du tout...

R. — Enfin, vous savez aussi que vous pouvez compter sur moi... Dites maintenant ce que vous voulez...

N. — Après cela?

R. — Oh ! faites-moi faire pour vous tout ce qu'il est au pouvoir d'un homme de faire.

N. — Vous ne pouvez plus rien faire pour moi...

R. — Plus? Maintenant que vous savez...

N. — Justement, plus maintenant. Mon Dieu ! dire qu'un homme ne peut comprendre...

R. — Oui, N., j'aurais dû le comprendre.

N. — Trop tard.

R. — Faut-il que je m'en aille... pour toujours?

N. — Non, il ne faut pas. Vous viendrez ici comme auparavant ; Torvald ne peut pas se passer de vous.

R. — Mais vous...

N. — Oh ! moi, moi... mais vous allez entrer chez Torvald en attendant...

R. — Vous êtes fâchée?

N. — Non ; mais allez le trouver maintenant. Il vous attend dans son bureau.

R. — Quand vous vous rappellerez ce que je vous ai dit,

vous penserez aussi que je suis un mourant. (Il entre dans la chambre de Helmer.)

N. — Ça vaut mieux ainsi. Je ne suis liée à personne. Il ne viendra pas. Rien n'arrivera... (Elle veut entrer dans la chambre à gauche ; à ce moment la bonne ouvre la porte de l'antichambre.)

LA BONNE (à voix basse). — Madame.

N. — Qu'est-ce qu'il y a?

LA B. — Le monsieur qui a été hier ici chez M. le directeur...

N. — Quel monsieur ; il y en a eu tant...

LA B. — Il a donné sa carte...

N. — Ah !... où est-il?...

LA B. — Il est monté par l'escalier de service, il voulait parler seulement avec madame.

N. — Mon Dieu ! maintenant ; je ne peux pas...

LA B. — Il a dit qu'il ne s'en irait pas avant d'avoir parlé à madame.

N. — Eh bien ! qu'il entre ; Hélène, ne dis rien ; c'est une surprise pour mon mari...

LA B. — Oui, oui, je comprends bien...

N. — Oh ! c'est l'effroyable... (Elle ferme le verrou de la porte de Helmer.)

(La bonne ouvre à K. et referme la porte.)

Le manuscrit se termine par un remaniement de ce qui correspond à p. 508, l. 14-p. 509, l. 6, *mais en diffère encore de* p. 508, l. 23 *à* p. 509, l. 5 :

Mais la voilà...

N. — Oui... c'est une autre...

R. — Aha ! des secrets derrière le dos du mari. Alors je comprends la p

N. — Entrez chez T... qu'il ne vienne pas... ; allez ; il est dans son bureau...

R. — Je ne le lâcherai pas.

VI

Nouvelle rédaction de la fin du second acte, à partir d'une réplique identique à celle de la p. 510, *l.* 20, *et où l'on voit les différences suivantes avec le texte définitif :*

P. 510. L. 23-25. — Kr. — Donc, n'a pas su. Je trouvais aussi que ça ne ressemblait pas à mon bon T. H. de montrer tant de courage.

L. 29. — tout — — dois] *Manque.*

P. 511, l. 10-11. — Simplement — — journée] J'ai beaucoup pensé à vous depuis hier.

L. 17-21. — K. — Votre mari n'a pas pensé aux miens, mais peu importe... Je veux vous dire de ne pas vous préoccuper trop gravement de cette affaire. Il n'y aura pas de plainte déposée par moi.

L. 24-*P.* 516, l. 12. — Kr. — Une pareille opération financière avec un mineur n'engage même à rien, à la rigueur...

N. — Non? Enfin, peu importe, je paierai tout de même.

Kr. — Bien, bien ; mais ce que je voulais dire, c'est ceci ; si vous méditiez quelque résolution désespérée...

N. — J'y pense.

Kr. — Il faut y renoncer. Penseriez-vous peut-être à partir en secret...

N. — Comment pouvez-vous le savoir? Qui vous a dit...

Kr. — Ou peut-être à quelque idée encore pire...

N. — Oh ! ne parlez pas de ça... cette effroyable...

Kr. — Oui, ça doit être effroyable, surtout pour une dame aussi élégante. L'eau glacée, noire, profonde...

N. — D'où savez-vous tout cela...

Kr. — Et puis remonter au printemps lorsque fond la glace... laid, méconnaissable... je n'en ai pas eu le courage, et encore, c'était en été... mais maintenant, en plein hiver...

N. — Jamais... je n'en aurai pas le courage.

KR. — Ce serait, d'ailleurs, une grande sottise. Vous avez un heureux foyer, un mari et des enfants que vous aimez. De bons amis en quantité, la considération de tout le monde... et la vie pour vous.

N. — Oh oui, oui..., la vie pourrait être charmante...

KR. — C'est pourquoi vous n'irez pas y renoncer à la légère ; j'ai peur de vous avoir trop effrayée hier, aussi je veux maintenant vous parler,... vous préparer...

N. — A quoi?

KR. — J'ai examiné cette question de plus près. Ma situation n'est pas telle que je puisse lâcher l'avantage que j'ai actuellement sur Helmer... je n'en abuserai pas s'il est raisonnable.

N. — Que ferez-vous?

KR. — Je n'ai pas choisi la voie ; c'est votre mari qui l'a fait. Je me serais contenté de regagner pas à pas la considération bourgeoise ; ça ne va pas ; bien ; avec ce papier je tiens mon bon T. H. à ma merci.

N. — Jamais vous ne le tiendrez.

K. — Si fait ; d'ici trois mois je serai de nouveau employé à la banque. D'ici un an j'y serai la main droite du directeur. Il n'osera pas piper mot. Ce sera Nils K. et non T. H. qui dirigera la Banque...

N. — Savez-vous que c'est là l'œuvre de sa vie. [*ajouté plus tard :* il ne la lâchera jamais ; il veut être libre, sans personne au-dessus de lui.]

K. — Ça ne me regarde pas... [*ajouté plus tard :* à cause de vous il doit se soumettre...]

N. — C'est bien ; alors, j'ai le courage de tout.

K. — Vous noyer dans l'eau froide? [*Écrit d'abord :* Bah... vous ne l'avez pas... d'après ce que j'ai vu...]

N. — Je le ferai...

K. — A quoi bon ; je le tiens quand même à ma merci... je le menacerai avec votre mémoire... Tenez, voici la lettre.

N. — Donnez-la-moi.

K. — Pour la remettre...

N. — Oui, oui...

K. — Merci ; mais le plus sûr est peut-être que moi-même je...

N. — Vous ne parviendrez pas jusqu'à lui ; vous ne pourrez pas lui parler maintenant...

Cela me rassure que vous ne ferez pas de bêtises...

N. — Il s'en va ; il réfléchit... ah !... dans la boîte aux lettres...

P. 516, l. 16 et 18. — *Les indications scéniques manquent.*

L. 30-*P.* 517, l. 4. — Oui, et maintenant il me dénonce à T.

MADAME L. — Dénonce...

N. — Il y a plus ; j'ai écrit un faux nom...

P. 517, l. 11-*P.* 519, l. 26. — Comment, sur quoi?

N. — Si je perdais la tête ou s'il m'arrivait quelque chose... ou si quelqu'un venait, qui prendrait sur soi la faute...

MADAME L. — Alors, quoi...

N. — Alors tu diras que ce n'est pas vrai... j'ai toute ma raison en ce moment, et je te dis que c'est moi qui l'ai fait toute seule ; il n'y a aucun autre coupable que moi...

MADAME L. — Mais je parlerai à K.

N. — Ne va pas le trouver ; il est fâché contre toi...

MADAME L. — Peu importe. Où demeure-t-il?

N. — Est-ce que je sais?... Si, voici sa carte...

HELMER (dans son bureau). — Ne peut-on pas encore entrer?...

N. — Non, non, nous essayons... tu n'as pas idée comme je serai jolie...

MADAME L. — C'est juste après le coin...

N. — Oui, oui... mais tout est inutile...

MADAME L. — Il réclamera sa lettre... empêche seulement que ton mari...

N. — Oui, va... Oh ! si tu pouvais nous sauver...

MADAME L. — Il faut que ce soit.

Suivent deux pages blanches, après quoi le manuscrit continue par ce qui suit immédiatement cette scène.

P. 520, l. 2. — pénétrer — — salon?] entrer...

L. 7. — Quoi?

L. 14. — Oui — — m'admirera] C'est justement pourquoi j'ai fermé ; personne ne me verra.

L. 20. — Non, pas du tout...

L. 28-*P.* 521, l. 18. — H. — Nous nous en tirerons bien.

N. — Oui, oui, aide-moi, T., promets-le-moi. Oh ! je suis si inquiète... cette société nombreuse... ; il faut te consacrer entièrement à moi ce soir ; ne prendre ni plume ni livre. Hein? N'est-ce pas, cher Torvald.

H. — Je te le promets... ; ce soir je n'existerai que pour toi. Hm ! c'est vrai, je dois tout de même d'abord... (se dirige vers la porte d'entrée.)

N. — Où vas-tu?

H. — Simplement voir s'il est venu des lettres.

N. — Non, non, Torvald.

H. — Quoi donc?

N. — Non, non, je t'en prie, T., il n'y a pas...

L. 24. — Je] Torvald, je

L. 25. — *L'indication scénique manque.*

L. 28-*P.* 522, l. 1. — Oui, oui... que je répète avec toi... joue pour moi,

P. 522, l. 6-*P.* 523, l. 12. — N. (prend le tambourin). — Joue pour moi ; je suis si en train pour la danse

H. — La volonté de l'enfant sera satisfaite.

(Il prélude à la danse ; Nora jette vite un châle sur elle pour se draper... la danse commence... le docteur R., derrière H., regarde.)

H. (pendant la danse). — Pas si vivement pour commencer.

N. — Je ne peux pas faire autrement... va en mesure.

H. — Piano, lentement, contiens-toi...

N. (danse plus fougueusement). — Impossible maintenant...

H. — Non, mais ça ne va pas du tout...

N. (rit et frappe le tambourin). — Ne te l'ai-je pas dit...

H. — Je ne peux pas jouer pour toi si tu ne modères pas...

R. — Laisse-moi jouer ; j'irai mieux en mesure avec elle.

H. — Oui, prends ma place, je pourrai diriger...

(Il s'assied au piano et joue pour N. qui continue à danser. Helmer s'assied en spectateur près du poêle ; elle danse une figure en s'avançant vers lui ; il cherche à l'interrompre mais en vain.)

(Mme L. entre par l'antichambre.)

Madame L. (s'arrête inquiète à la porte). — Ah...

N. (rit en dansant). — Tu vois qu'on s'amuse ici, K.

P. 523, l. 14. — ma bonne] *Manque.*

L. 22. — Je — — ça] Chère N.

L. 25-*P.* 524, l. 21. — N'est-ce pas ce que je t'ai dit...

H. — Il faut vraiment répéter encore...

N. — Oui, personne ne peut diriger que toi... dirige-moi jusqu'au bout... ta parole, T., promets-moi de n'exister que pour moi jusqu'à demain, jusqu'à demain... jusqu'à ce que tout soit fini...

H. — N'aie pas peur...

N. — Tu comp[rends?] ; tu n'ouvriras pas la boîte aux lettres avant la nuit de demain...

H. — Aha ! est-ce la peur de cet individu?...

N. — Oui, il ne faut pas que rien de vilain s'interpose entre nous... avant que tout soit achevé.

H. — Bien... pas de plume à la main... pas de lettre lue avant la nuit de demain... mais alors...

P. 525, l. 1-6. — H. — Ah ! grande fête...

N. — Bacchanale, jusque tard dans la nuit.

L. 7. — *L'indication scénique manque.*

VII

Nouvelle ébauche pour le passage du troisième acte correspondant à : p. 525, l. 26-p. 550, l. 15.

P. 526, l. 2. — pas ici] *Manque.*
L. 7. — je t'en prie bien gentiment] *Manque.*
L. 25-26. — je ne — — là-haut] je suis arrivée trop tard.
L. 28. — *L'indication scénique manque.*
P. 527, l. 16-17. — L'essentiel — — du succès] *Manque.*
L. 17. — magnifique succès... ; sa danse est sans conteste le plus beau moment de la soirée.
L. 19-20. — de Capri] d'Ischia
L. 23-25. — En terminant — — Nora] *Écrit dans la marge.*
L. 30-*P.* 528, l. 1, 3, 9, 21, 27. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 528, l. 12. — de la part de Krogstad] *Manque.*
P. 529, l. 26. — *L'indication scénique manque.*
L. 29-30. — Bonne — — rentre)] ... (il l'accompagne à la porte ; elle salue et sort.)
P. 530, l. 10-11, — je me — — animé] *Manque.*
L. 29-*P.* 531, l. 10, 12, 16. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 531, l. 13. — je vois] *Manque.*
L. 21. — Ma Nora aimée] *Manque.*
P. 532, l. 8. — tremblante] *Manque.*
L. 16-22. — Qu'est-ce que c'est que tu ne veux pas? Il n'est rien qu'il te soit permis de ne pas vouloir, quand je le veux. Ne suis-je pas ton mari? Qu'est-ce que c'est que tu ne veux pas?
N. — Rien. Je veux tout ce que tu veux.
H. — Oh ! je suis abominable... je m'emballe. Mais parfois l'idée de te posséder peut me rendre fou. (Il lui baise les mains

de nombreuses fois.) Peux-tu me pardonner, ma Nora aimée... peux-tu... je te jure...

(On frappe à la porte d'entrée.)

N. (avec nn cri). — Qui est-ce qui vient?

H. (crie). — Qui est-ce?

L. 25-*P*. 543, l. 5. — *Manque.*

P. 543, l, 23. — après] *Manque.*

L. 28-*P*. 544, l. 2. — H. — Oh ! bien employée ; je n'ose pas m'en flatter.

R. — Mais moi je l'ose.

P. 544, l. 18-19. — Le meilleur que puisse désirer un médecin... la [*Biffé :* pleine] certitude.

L. 26. — Oui, c'est ce que je dis aussi.

P. 545, l. 17. — dans la vie] *Manque.*

L. 22. — Ce que je serai est décidé, mon cher ami.

P. 546, l. 11-13. — Avec le plus grand plaisir, mon cher ami.

R. (coupe le bout). — Merci, maintenant, je m'en vais.

L. 21. — cher ami] *Manque.*

P. 547, l. 8-12. — Peut-être. Que fais-tu?

H. (à la boîte aux lettres).

L. 18. — Tu ne vas tout de même pas travailler cette nuit...

L. 25-*P*. 547, l. 10. — H. — Oui, sûrement, etc. [*sans doute écrit sur un bout de papier*]... accumulé. Mais qu'est-ce que c'est?

L. 23-24. — Il y a — — boutade.] Une croix noire au-dessus du nom. C'est sinistre...

P. 549, l. 2-3. — C'est — — nous] c'est qu'il ne veut plus te voir...

L. 5-20. — Mon pauvre ami. Je pensais bien que je ne le garderais pas longtemps. [*Biffé :* Mais si tôt. Et il va se cacher comme une bête blessée. Je te l'avoue, N., je suis reconnaissant de cela... j'ai horreur de voir la décomposition. Tu diras que c'est égoïste de ma part. Oui, c'est vrai, j'ai été égoïste avec Rank.] Va, ma Nora chérie... Trouves-tu égoïste de ma part que je...

N. — Tu vas travailler maintenant.

H. — Je veux être près de toi, ma femme chérie.

N. — Avec l'idée que ton ami est mort... Cette nuit tu vas travailler, T.

Ces trois dernières répliques auraient dû sans doute être biffées, car le manuscrit continue avec : (Il l'entoure de ses bras) *(p. 549, l. 21).*

VIII

Voici enfin la traduction du texte rédigé par Ibsen en allemand pour les théâtres qui voulaient modifier la scène finale. (V. notice, p. 414.)

NORA. — ... que notre vie commune puisse devenir un mariage. Adieu. *(Elle va pour sortir.)*

HELMER. — Eh bien ! va ! *(Il la prend par le bras.)* Mais il faut d'abord que tu voies tes enfants pour la dernière fois !

NORA. — Lâche-moi ! Je ne veux pas les voir ! Je ne peux pas !

HELMER *(la tire vers la porte à gauche)*. — Il faut que tu les voies ! *(Il ouvre la porte et dit à voix basse.)* Vois-tu ; ils dorment là, bien paisibles, sans souci. Demain, quand ils se réveilleront et appelleront leur mère, ils seront... orphelins.

NORA *(tremblante)*. — Orphelins... !

HELMER. — Comme tu l'as été.

NORA. — Orphelins ! *(Elle lutte au dedans d'elle-même, laisse tomber son sac, et dit.)* Oh ! c'est pécher contre moi-même, mais je ne peux pas les abandonner. *(Elle s'affaisse à demi devant la porte.)*

HELMER *(avec joie, mais à voix basse)*. — Nora !

(Le rideau tombe.)

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

P. 5. — DEVANT LE CERCUEIL D'AMALIE HOLCK. — Quatrains de vers trochaïques pentamètres stricts, alternativement féminins et masculins, rimés.

Poème publié pour la première fois dans les *Efterladte Skrifter* (1909), où sont donnés ces renseignements fournis par Sigurd Ibsen :

« Amalie Holck, de Trondhjem, mourut à Dresde en 1874, après être restée couchée trois ans, au cours desquels son intelligence a été peu à peu complètement obnubilée. Elle fut soignée avec le plus entier dévouement par sa sœur Élise Holck, dont plusieurs traits se retrouvent dans la figure de Juliane Tesman. »

P. 7. — DISCOURS AUX ÉTUDIANTS. — Publié dans *Morgenbladet*, 1874, nº 252 *a*. V. sur ce discours la notice, pp. 70-73.

P. 11. — A LA FÊTE DU MARIAGE DE JAKOB HEGEL ET DE MADEMOISELLE ELISABETH BAGGE. — Strophes de huit vers trochaïques stricts, tous tétramètres, sauf le second et le quatrième, qui sont trimètres, masculins, et riment ensemble, plus le huitième. Le premier et le troisième sont féminins et rimés, ainsi que le cinquième et le sixième, puis le septième et le huitième.

Jacob Hegel avait vingt-trois ans lorsqu'il épousa sa cousine et amie d'enfance Julie Bagge (L. C. Nielsen, dans son ouvrage sur Frederik V. Hegel, lui donne toujours ce prénom). Le poème a été publié pour la première fois dans l'édition des œuvres complètes dite *Folkeudgave* (1898).

P. 13. — A MADEMOISELLE EMMA KLINGENFELD. — Distiques en vers du type anapestique tétramètres masculins rimés.

Mlle Emma Klingenfeld avait traduit en allemand, sur l'invitation d'Ibsen, *Les Guerriers à Helgeland*, et lui remit sans doute au commencement de 1875 cette traduction, qui ne parut qu'en 1876. En février 1875, Ibsen lui adressa ce poème avec un exemplaire de la seconde

édition de *Madame Inger d'Östraat*, qui venait de paraître chez Gyldendal (en décembre 1874). Mlle Klingenfeld traduisit *Madame Inger*, et la traduction, prête en automne 1875, ne parut qu'à Noël 1876.

P. **15**. — SALUT DE CHANTEUR A LA SUÈDE. — Strophes de huit vers trochaïques stricts, alternativement tétramètres féminins, et trimètres masculins, rimés.

Poème chanté par la délégation norvégienne aux fêtes d'étudiants scandinaves, à Upsala, le 4 juin 1875.

P. **17**. — BIEN LOIN. — Distiques en vers tétramètres du type dactylique très libre, féminins et rimés.

Poème daté du jour où se réunissaient à Upsala les étudiants scandinaves, et envoyé à Georg Brandès pour sa revue *Det nittende aarhundrede*, où il parut (p. 265-266).

P. **21**. — LETTRE EN VERS. — Poème en pentamètres ïambiques stricts rimés.

Second et dernier poème envoyé à Brandès pour sa revue, où il parut (p. 345-350).

Aussitôt qu'a paru ce poème il a été fort discuté. On voulait préciser de quoi le « cadavre » était le symbole, et les avis étaient divers ; quelques-uns prétendaient que c'était le christianisme. Le professeur Monrad publia en brochure, en 1876 : *Le Nisse, lettre en vers à Henrik Ibsen*, où il dit qu'il n'essaie pas de résoudre l'énigme, et va plutôt l'embrouiller davantage en complétant le récit du voyage conté par Ibsen. Mais il assure qu'il n'y a pas de cadavre, et seulement la déception des voyageurs qui se croyaient partis pour de lointains pays chimériques. A Gossensass, les amis d'Ibsen discutèrent le poème de Monrad devant lui, qui ne dit rien, mais paraissait beaucoup s'amuser (John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 15).

Aujourd'hui, on s'accorde à penser que le « cadavre » représente « toutes sortes de croyances périmées et toutes sortes de vieilles croyances périmées et idées pareilles », comme le dira Mme Alving dans *Les Revenants* (Francis Bull, *Norsk Litteraturhistorie*, IV, p. 390), ce qui implique, évidemment, le désir de se débarrasser de la pression du passé. Halvdan Koht, se souvenant, notamment, de « Aux Complices », introduction au *Brand épique* (tome VII, p. 185), pense que cela comporte, en même temps, une rupture avec le goût du passé historique, jusqu'alors si fort chez Ibsen (*Hundreaarsutgave*, VIII, p. 17).

P. **27**. — [POUR UN NOUVEAU THÉATRE]. — Notes rédigées presque certainement au commencement de 1877 après l'incendie qui détruisit

le 15 janvier une partie du toit du « Théâtre de Kristiania ». Les représentations purent reprendre le 11 février dans le théâtre réparé, mais un comité fut constitué pour former une société par actions qui ferait construire un nouveau théâtre agencé de façon plus moderne. L'emploi que fait Ibsen dans ses notes de l'ancienne monnaie en speciedaler, et en même temps de la nouvelle, en couronnes, adoptée par la Norvège en 1875, confirme l'époque probable de ces notes. — Le théâtre nouveau, dit « Théâtre national », ne fut d'ailleurs construit qu'en 1899.

P. **29**. — UNE STROPHE. — Vers trimètres très libres à rimes alternées, féminines et masculines.

Quatrain publié pour la première fois dans *Illustreret Tidende* 1877-1878, n° 969, mais il avait été d'abord écrit en allemand comme dédicace d'un livre à une dame allemande, et fut publié par Otto Brahm dans la *Neue Rundschau*, nov. 1886, p. 219. Le même Otto Brahm a publié en 1887 : *Henrik Ibsen. Ein Essay*, où il cite ce passage d'une lettre d'Ibsen :

« Tout ce que j'ai écrit est dans le rapport le plus étroit avec ce que j'ai ressenti, bien que non vécu. Toute œuvre nouvelle a eu pour moi le but d'être un moyen de délivrance intellectuelle ; car on n'est jamais sans responsabilité et sans complicité avec la société à laquelle on appartient. C'est pourquoi j'ai un jour écrit comme dédicace la strophe suivante :

Leben, das heisst bekriegen
in Herz und Hirn die Gewalten;
Und Dichten : über sich selber
Den Gerichtstag halten. »

Ce quatrain n'a été introduit à la fin du recueil des poèmes que dans la cinquième édition (1886).

P. **30**. — A L'ASSOCIATION SCANDINAVE A ROME. — Ces discours ont été rédigés d'avance. Il y a deux manuscrits différents. Le premier a pour titre : « La proposition au sujet du bibliothécaire », sans rien d'autre, et le second n'a pas de titre. Sur l'histoire de ces discours, voir la notice pour *Maison de Poupée*, pp. 391-393.

P. **38**. — *Le professeur R...* — Il s'agit de N. Chr. Ravnkilde, musicien danois, qui était président de l'association scandinave.

P. **42**. — [NOTES]. — La première partie de ces notes, sans titre, avec seulement le chiffre 1 en tête, tient dans une page et un tiers d'un cahier du même papier sur lequel est écrit *Maison de Poupée*. La seconde

partie est écrite sur un cahier où se trouvent des notes prises pour *Les Revenants.* Celle-ci est donc presque sûrement de la fin de 1880, et la première est sans doute de peu antérieure.

P. *128.* — *des sépulcres blanchis.* — Évangile selon saint Matthieu, XXIII, 27.

P. *129.* — *de mauvaises herbes.* — *Ibid.*, XIII, 26.

P. *152.* — *solide comme les monts de Dovre.* — Souvenir de la formule des Constituants, à Ejdsvald, en 1814 : « Unis et fidèles jusqu'à la chute de Dovre. »

P. *153.* — *Le frère égaré* (ou prodigue). — (Évangile selon saint Luc, XV, 11-32.)

P. *154.* — *Un garçon qui s'est lavé.* — Allusion à la coutume des anciens Norvégiens qui soumettaient leurs enfants à l'épreuve du lavage dans l'eau glacée.

P. *249* et *150.* — *est dans la main de la Providence.* — *dans la main du Tout-Puissant.* (Psaumes, XXXI, 16.)

P. *250.* — *paroles réconfortantes.* — Première épître aux Thessaloniciens, IV, 18.

P. *269.* — *je vous porterai sur mes bras.* — Littéralement : sur les mains. (Psaumes XCI, 12.)

P. *381.* — *Va-t'en.* — Littéralement : Retire-toi de moi. (Évangile selon saint Luc, IV, 8.)

P. *301.* — *Vieille amitié ne rouille pas.* — Le proverbe norvégien dit : Vieil amour ne rouille pas. Et Ibsen l'avait ainsi écrit dans son ébauche.

P. *426.* — *Nora, Nora, que tu es femme!* — Ibsen a probablement pensé ici à l'apostrophe de Jeppe à sa femme dans la première scène du cinquième acte de *Jeppe du Mont*, de Ludvig Holberg.

TABLE DES MATIÈRES

POÈMES ET PROSES

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

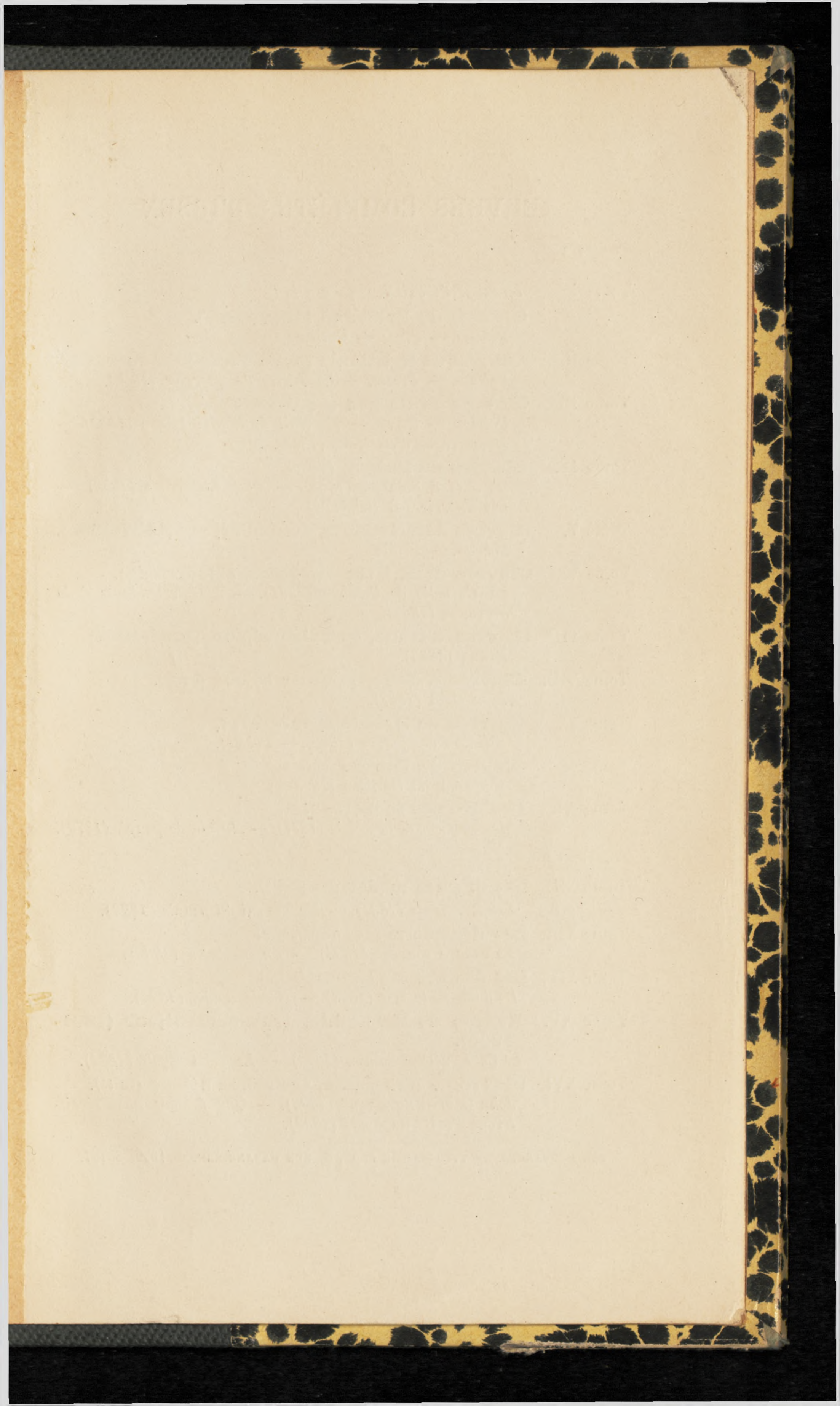
MAISON DE POUPÉE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1939



ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION.*

Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1852). — Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite)*
La Comédie de l'amour (1861). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

A paraître :

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **Œuvre de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
John Gabriel Borkmann (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1939. 50737.

